



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

M É M O I R E S
P O U R L A V I E
D E
FRANÇOIS PÉTRARQUE.

T O M E P R E M I E R.

2 1 3 1 0 1 3 1 1

1 1 1 1 1 1 1 1 1 1

1 1

1 1 1 1 1 1 1 1 1 1

1 1 1 1 1 1 1 1 1 1

1 1 1 1 1 1 1 1 1 1

M É M O I R E S
POUR LA VIE
DE
FRANÇOIS PÉTRARQUE ,
TIRÉS DE SES ŒUVRES
ET DES AUTEURS CONTEMPORAINS ;
Avec des Notes ou Dissertations , & les Pièces justificatives.

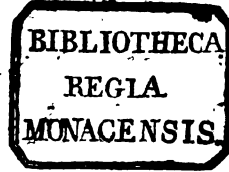
T O M E P R E M I E R .

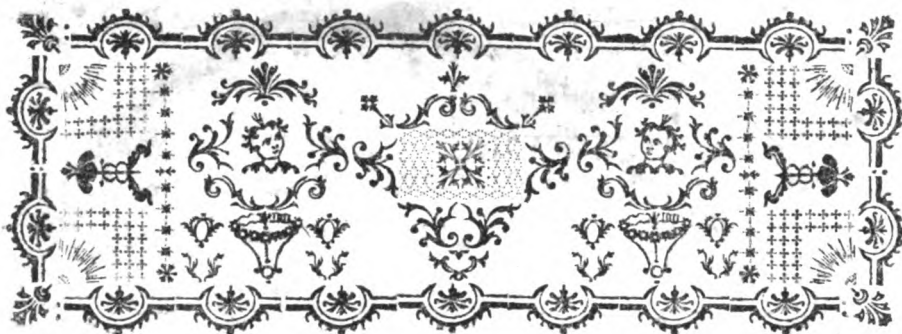


A AMSTERDAM ,
Chez ARSKÉE & MERCUS.

M. D. CC. LXIV.

127 D.





*AUX PERSONNES
D'ITALIE
QUI AIMENT LA POÉSIE
ET
LES LETTRES.*

MESSIEURS,

QUICONQUE parmi vous aime la Poésie
& les Lettres, doit être plein d'amour, d'admira-
tion & de reconnoissance pour Pétrarque. C'est peut-
être le plus beau génie qu'ait produit une contrée

a

fertile en grands hommes. Certainement c'est celui à qui les Lettres en général , la langue & la Poésie Toscane en particulier ont le plus d'obligation.

Il a dissipé les ténèbres de la barbarie qui couvroient l'Europe , & fait revivre en quelque façon les bons Auteurs qui y étoient comme ensevelis. Il a épuré & enrichi votre Langue. Il a donné à votre Poésie une douceur , une harmonie , des graces , qui font qu'elle ne porte pas envie à la Poésie Grecque & Latine.

C'est à juste titre qu'on voit dans vos Villes des monumens publics érigés à son honneur , sa tête en bronze parmi celles des plus grands hommes de l'Antiquité , des Académies établies pour lire ses vers & les expliquer ; dans vos Livres ses louanges sans cesse répétées , & une grande émulation à l'imiter. Ce qui fait dire à un de vos sçavans, que personne n'a reçu tant d'honneurs , & ne s'est fait autant d'adorateurs que Pétrarque.

Mr. Muratori.

Je n'ignore pas que ces adorateurs ont porté leur enthousiasme pour lui à des excès qui leur ont été reprochés dans le sein même de leur patrie. Sans vouloir approuver ces excès , je ne puis m'empêcher de convenir , que ces Messieurs avoient bien choisi l'objet de leur culte , & qu'ils seroient au-dessus de tout reproche , s'ils l'avoient renfermé dans certaines bornes.

J'ose vous présenter des Mémoires , entrepris pour faire bien connoître ce grand homme. Je sens tout ce qui manque à mon Livre , pour le rendre digne de paroître devant vous ; mais ne puis - je pas me flatter , qu'à la faveur du nom qu'il porte , il franchira ces grandes barrières que la nature a pris soin de poser , pour vous séparer des Peuples barbares ?

Je crains que vous ne disiez en voyant le titre de ce Livre : encore une vie de Pétrarque plus de trente personnes ont traité ce sujet ; n'est-il pas épuisé ? A quoi bon répéter des choses dites si souvent ? S'il reste quelque chose à dire , pourquoi porter la faux dans la moisson d'autrui ? Pourquoi s'avise-t-on de former au delà des Alpes une entreprise qui ne peut être bien exécutée qu'en Italie ? Celui qui ose en concevoir le projet , a-t-il tout ce qu'il faut pour y réussir ?

C'est dans la vue de répondre à ces trois questions , que je prends la liberté de vous adresser cette Lettre , qui servira de Préface & d'introduction à mon Livre.

Oui , MESSIEURS , je conviens avec vous , que plus de trente personnes ont écrit la vie de Pétrarque ; & cependant j'ose vous dire que vous n'en avez point encore. On vous a débité beau-

a ij

coup de fables , & vous ignorez les principaux événemens de la vie d'un homme que vous aimez , & que vous admirez depuis quatre siècles.

Ce que je prends la liberté de vous dire sur Pétrarque , vous a été dit depuis quelques années sur Dante & Boccace , par deux personnes distinguées parmi vous. Seroit-il donc vrai que la Nation la plus spirituelle de l'Europe , ne connoîtroit pas bien encore les trois hommes à qui elle doit le plus , & qui lui font le plus d'honneur ?

Ce paradoxe singulier & incroyable , j'entreprends de vous le prouver à l'égard de Pétrarque , & j'ose même me flatter de vous en faire convenir ; mais il faut pour cela que vous ayez la patience d'entrer dans quelques discussions un peu sèches , & qui vous ennuyeroient sans doute , si le sujet étoit moins intéressant pour vous. Nous allons passer en revue tous les Biographes de Pétrarque , cela fera un peu long.

Vous les connoissez mieux que moi , MESSIEURS , je le sçais bien , cependant vous me permettrez d'entrer dans quelques détails sur leur compte , parce que cette Préface est pour tout le monde , quoiqu'elle vous soit particulièrement adressée. C'est aux yeux de tous ceux qui composent la République des Lettres , que j'entreprends de justifier une

entreprise qui doit paroître hardie.

Pour éviter la confusion , j'ai cru devoir suivre l'ordre chronologique , & diviser par classes relativement aux siècles où ils ont vécu , ce grand nombre d'Auteurs qui ont fait jusqu'à présent la vie de Pétrarque.

La premiere classe sera composée de ceux , qui étant nés dans le siècle de Pétrarque , avant sa mort ou peu de temps après , ont pu le voir , le connoître , ou du moins s'entretenir avec ses parens , ses amis , & apprendre par cette voie mille particularités de sa vie , qu'on ne trouve pas dans ses Œuvres.

PREMIERE
CLASSE.

Le premier qui se présente à moi , & le plus ancien que je connoisse , est Dominique l'Aretin , né à Arezzo de Bandini & de Nuta. Etant encore dans l'enfance , il perdit son pere , sa mere , ses freres & ses sœurs. Ils lui furent ravis par cette peste universelle qui dépeupla le monde , l'an 1348.

I.
DOMINIQUE
L'ARETIN.

Coll. Murat.
T. 15, f. 123.

L'an 1374 , ce cruel fleau ayant recommencé à ravager sa patrie , il se réfugia à Bologne , où il professoit la Rhétorique de Cicéron. Il avoit entrepris un grand ouvrage qui devoit embrasser toute sorte de matieres , à en juger par le titre , qui est *la source des choses mémorables de l'Univers*.

Fons memo-
rabilium Uni-
versi.

François de Carrare , Seigneur de Padoue , ayant entendu parler de Dominique l'Aretin , l'attira dans

a iij

la Ville par de magnifiques promesses. Pétrarque âgé de 70 ans , s'y étoit retiré depuis quelques années ; accablé d'infirmités, il y traînoit les restes d'une vie languissante , & n'avoit plus que quelques jours à vivre. Dominique alla lui rendre visite en qualité de compatriote : voici comment il raconte ce qui se passa entr'eux.

„ J'allai voir cette lumière sans fumée. Après lui
 „ avoir rendu quelques visites , je lui communi-
 „ quai mon Livre ; il en lut quelques cayers , me
 „ fit quelques exhortations , & ensuite me regardant
 „ fixement , il me dit : *allez , mon fils , suivez votre*
 „ *projet ; il est louable & entrepris sous d'heureux aus-*
 „ *pices. Eventrez tous les livres , & en lisant & reli-*
 „ *sant sans cesse , faites que votre nom aille à la postéri-*
 „ *té la plus réculée.* „ Peu de temps après Pétrar-
 que mourut.

Dominique , dans un chapitre de son Livre où il traite des hommes illustres , ébauche une vie fort abrégée de Pétrarque , qu'il finit en disant : “ je pour-
 „ rois rapporter plusieurs choses de lui , ses actions ,
 „ ses paroles ; mais toutes les fois que je l'entre-
 „ prends , mes yeux répandent des torrens de lar-
 „ mes ; mes doigts tremblans , comme si j'étois
 „ yvre , me refusent le service. Je me contenterai
 „ de dire , que , cette année dans le mois de Dé-

„ cembre , il tomba une grande quantité de neige
 „ qui fit périr les oliviers & les lauriers.

Voilà une belle occasion manquée : vous devez la regretter, MESSIEURS. Combien d'anecdotes de Pétrarque , Dominique nous auroit appris , s'il n'avoit pas eu le cœur si tendre ! Cependant je doute qu'il nous eut donné une vie bien faite ; & si vous me permettez de vous dire librement ce que je pense , je vous dirai que je n'ai pas une grande idée de la *source des choses mémorables* , voyant que les gens de Lettres de Florence la laissent dans un coin de leur Bibliotheque , & ne se pressent pas de la donner au Public.

Le second Biographe de Pétrarque qui se présente , est Coluccio Salutati de Stignano. Vous le connoissez tous , MESSIEURS , & vous conviendrez avec moi , que personne n'étoit plus capable de nous faire bien connoître Pétrarque , que ce fameux Secrétaire de Florence qui joua un si grand rôle dans cette Ville à la fin du quatorzieme siècle. Par l'ascendant que lui donnoit son éloquence sur les esprits , il gouvernoit la République , & lui faisoit prendre le parti qu'il vouloit. Jean Galeas Viscomti , Seigneur de Milan , en guerre contre les Florentins , disoit de Coluccio ce que Philippe disoit de Demosthene : *je crains plus ses harangues qu'une armée.*

II.
 COLUCCIO
 SALUTATI.

Coluccio étoit un des plus sçavans hommes de son siècle ; il faisoit assez bien des vers ; & fut couronné de laurier comme Pétrarque. On verra dans ces Mémoires qu'il eut de grandes liaisons avec lui : il en avoit conçu une si haute idée, qu'il le mettoit au dessus d'Homere, de Virgile, de Démosthene & de Cicéron.

Après la mort de Pétrarque, Leonard Bruni, ami de Coluccio, le pria d'écrire quelque chose sur Dante, Pétrarque & Boccace, les trois ornemens de Florence. Coluccio le fit ; mais cet Ouvrage n'a jamais vu le jour, & il est égaré. Voici ce que m'en a écrit Mr. l'Abbé Bandini qui est chargé de la Bibliothèque de Médicis, & qui va rendre un grand service aux gens de Lettres en les faisant jouir des précieux trésors, dont il est dépositaire. *J'ai lu, il y a quelques années, ce Manuscrit de Coluccio ; il court le monde à présent, & je le regrette. (a)*

Pour moi je ne pense pas que nous devions tant le regretter ; j'ai lieu de croire que c'étoit plutôt des éloges historiques que des vies circonstanciées. Un passage de Coluccio me le prouve (b) dans le

(a) Hunc Coluccii libellum nondum editum, aliasque in oras emigrantem septem abhinc annis versavi, deploravi.

(b) Leonardus Aretinus jam dudum non desinit à me petere ut

LAUDES illorum Dantis, Petrarchæ & Boccacii litteris mandem. ... Itaque, quum mihi placuerit, LAUDES istorum hominum absolvam. *Dial. ad Petr. istrum. l. 2.*

recueil de ses lettres imprimées il n'y a pas longtemps à Florence ; on en trouve quelques-unes ; où il fait l'éloge de Pétrarque , & pleure amèrement sa mort. Il y a apparence , que le Traité que Mr. l'Abbé Bandini regrette , n'étoit qu'un rechauffé de ces lettres.

La premiere & la plus ancienne vie de Pétrarque , dont le Public jouisse réellement , est celle de ^{III.} Pierre-Paul ^{PIERRE-PAUL} Verger ^{VERGER.} que Philippe Tomasini a fait imprimer dans son *Petrarcha Redivivus* , sur un Manuscrit qui est à Padoue dans la bibliotheque des Chanoines Réguliers de saint Jean in Viridario.

Pierre-Paul Verger , qu'on appelle l'ancien , pour le distinguer d'un de ses parens , qui portoit les mêmes noms que lui , étoit bien en état de nous apprendre les principales circonstances de la vie de Pétrarque.

Né l'an 1349 à Capo d'Istria, Ville sur le Golfe de Venise , il avoit 25 ans , lorsque Pétrarque mourut. Elevé à Venise & à Padoue ; où ce grand homme passa les dernieres années de sa vie, il fut à portée de le voir & de le connoître.

Pétrarque mourut , pour ainsi dire , dans les bras de François de Carrare , Seigneur de Padoue. Ce Seigneur prit en amitié Paul Verger , & lui

✱

confia l'éducation de ses enfans. Sa maison étoit comme un Temple , où l'on rendoit une espece de culte à Pétrarque. La Ville de Padoue étoit pleine de gens de lettres , qui ayant eu des liaisons intimes avec lui , l'avoient souvent entendu racontant mille anecdotes de sa vie. On sçait que c'est le goût des vieillards ; & on voit par les lettres de Pétrarque , qu'il aimoit à parler de lui , & à entretenir ses amis de tout ce qui lui étoit arrivé dans le cours de sa vie.

Paul Verger avoit l'esprit cultivé ; il sçavoit les Langues ; & il trouva le secret d'allier les belles Lettres avec la Jurisprudence , de façon qu'il passa pour le Jurisconsulte de son siècle le plus éloquent : c'étoit d'ailleurs un Philosophe : en un mot , rien ne lui manquoit de ce qu'il falloit pour bien faire la vie de Pétrarque.

Il l'entreprit sans doute par ordre de Mrs. de Carrare ; mais cet Ouvrage ne dût pas lui coûter beaucoup ; il ne fit que copier presque mot à mot une lettre dans laquelle Pétrarque rend compte à la postérité des principaux événemens de sa vie , depuis sa naissance jusqu'à l'âge de quarante-six ans.

C'est un fait dont Verger convient lui-même ; & il en donne une bonne raison : *c'est*, dit-il ,

que je ne pouvois rien publier de plus certain & de mieux dit sur ce sujet, que ce que je trouvois dans Pétrarque même. (a)

On ne sçauroit lui contester cette vérité ; mais ne pensez-vous pas comme moi, MESSIEURS, que Paul Verger pouvoit se dispenser de répéter mot à mot ce que Pétrarque avoit dit de lui. L'épître à la postérité devoit servir de base à son Ouvrage sans doute ; mais il falloit y ajouter toutes les autres circonstances de la vie de ce grand Poète, qu'il auroit trouvées dans ses Œuvres, ou qu'il auroit apprises en conversant avec ses amis qui vivoient encore.

Au lieu de cela, Verger fait le portrait de Pétrarque, donne le dénombrement de ses Œuvres, & finit par une dissertation sur son Poème de l'Afrique.

Voilà une vie bientôt faite & à peu de frais ; cependant, telle qu'elle est, j'ai cru devoir la faire imprimer parmi les Pièces justificatives, avec la lettre à la postérité, dont elle est une copie, pour mettre le Lecteur à portée de les comparer ensemble, & de juger par lui-même que ce que je dis est vrai, que Paul Verger ne nous a rien

Piec. justif.
1. & 3.

(a) Ex epistola quam (Petrarcha) ad posteritatem de se deque rebus suis scribit hæc penè omnia ad litteram transfusi, certus, nec verius dicere me posse, nec melius quam quod ille dixisset. Verg. vita Petr.

appris de Pétrarque , & que ce n'est pas ce qu'on devoit attendre d'un homme comme lui , qui avoit tant de facilités & de ressources , pour bien traiter un pareil sujet.

I V.
SICCO Po-
LENTON.

De Illustri-
bus Linguæ
Latinæ Scrip-
toribus.

Sicco Polenton , homme de Lettres de Padoue , né dans cette Ville peu de temps après la mort de Pétrarque , fit un traité divisé en dix-huit Livres sur les hommes illustres, qui se sont distingués dans l'étude de la Langue Latine, adressé à Polidore son fils. Ce traité est en Manuscrit dans la Bibliothèque Ambrosienne à Milan , & dans la Bibliothèque Ricardi à Florence. Erhard Kappius , Professeur de Léipsick , qui a donné la vie de Polenton , s'étoit engagé de le publier. Je ne sçais s'il a rempli ses engagements.

Dans le quatrieme Livre de ce traité , Polenton parle de Pétrarque comme d'un des principaux restaurateurs de la Langue Latine ; il cite sa vie par Verger , la copie , & y ajoute fort peu de choses. Tout ce qu'il dit est exact & bien écrit ; mais sans date , & si court , qu'on ne peut pas dire encore que ce soit une vie de Pétrarque.

Elevé à Padoue où il fut Chancelier , contemporain de Verger , Polenton avoit à peu près les mêmes facilités que lui , pour découvrir mille particularités de la vie de Pétrarque. Il dit avoir

de son gendre & ses petits enfans. Cependant nous n'avons point de reproche à lui faire ; il n'avoit pas entrepris la vie de Pétrarque comme Verger , & ce qu'il en dit paroît suffisant pour remplir son objet , qui étoit de donner une idée de tous les Auteurs qui avoient fait des progrès dans la connoissance de la Langue Latine , ou qui en avoient facilité l'étude.

Filiam habuit ex qua generum ac nepotes vidi

Philippe Tomasini a fait imprimer cette vie de Pétrarque dans son *Petrarcha Redivivus* , à la suite de celle de Verger. Il la donne sous le nom d'un Auteur incertain , & sous la date de 1463 ; & il dit l'avoir tirée des manuscrits de Jacques Gaffarel. Tout le monde convient qu'elle est de Sicco Polenton , qui la fit l'an 1433. J'ai appris que les manuscrits que vous avez dans vos Bibliothèques , ne sont pas conformes à l'imprimé de Tomasini ; mais ces différences ne sont pas considérables , & ne touchent pas le fond. Quelques phrases au commencement & à la fin. D'ailleurs , comme j'ai déjà dit , cette vie n'ajoute rien à celle de Verger , & je n'ai pas cru devoir lui donner une place dans le recueil des Pièces justificatives ; d'autant plus que Mr. l'Abbé Laurent Mehus l'a fait imprimer , il y a quelques années à Florence , avec la vie de Dante & de Boccace par le même.

V.
PHILIPPE
VILLANI.

Philippe Villani, fils de Mathieu, neveu de Jean, (a) a fait un traité des citoyens illustres de Florence, dans lequel Pétrarque tient une place distinguée. Le nom de Villani cher à l'Histoire que le pere & l'oncle de Philippe ont si bien traitée, sembloit annoncer quelque chose. Philippe Villani, contemporain & compatriote de Pétrarque, auroit pu nous apprendre de lui bien des choses que nous serions curieux de sçavoir ; mais il ne l'a pas jugé à propos : il y a long-temps qu'on lui a reproché de n'avoir pas donné à son sujet toute l'étendue convenable.

Mr. le Comte Mazzuchelli, dont les travaux répandent un si grand jour sur votre littérature, a fait imprimer à Venise, l'an 1747, une traduction Italienne de ce traité de Philippe Villani, qui ne contient pas tout ce qui est dans le texte Latin.

Ne trouvant pas dans cette traduction la vie de Pétrarque, dont j'étois fort curieux, j'ai prié Mr. l'Abbé Bandini de vouloir bien me la faire copier sur le Manuscrit célèbre qui étoit dans la Bibliothèque Gaddi, & que la Bibliothèque de Médicis possède à présent par la munificence de Sa Majesté

Plut. 89, n.
23, f. 42.

(a) Philippe Villani écrivit la comédie du Dante, l'an 1343. te à Padoue, l'an 1404. On doute que ce soit le même. Philippe Villani expliquoit le Dan-

Impériale. (a) Il a eu cette complaisance , & plusieurs autres encore , dont il trouvera bon que je lui rende ici un témoignage public de reconnoissance , que je répéterai dans toutes les occasions qui se présenteront.

Cette vie de Pétrarque m'a paru en effet maigre & sèche. Il n'est question que de ses études & de ses ouvrages ; aucune circonstance de sa vie & de son amour : Laure n'y est pas même nommée. Je n'y ai appris que le nom du maître sous qui Pétrarque fit ses premières études à Pise & à Carpentras ; nom que j'avois cherché envain partout. Cependant comme cette vie n'a pas encore vu le jour , quoique souvent annoncée avec le traité de Philippe Villani , j'ai cru devoir l'insérer parmi les pièces justificatives , persuadé que quelques-uns de mes Lecteurs auront comme moi la curiosité de la lire. N. 2.

Philippe Tomasini, qui recherchoit avec un soin extrême tout ce qui pouvoit concerner Pétrarque , apprit par Gabriel Naudé , que le traité de Villani étoit dans la Bibliothèque du Cardinal Bagni. Sans doute il ne lui fut pas possible d'avoir une copie de ce qui regarde Pétrarque , puisqu'il ne

Petr. Rediv.
fol. 35.

[a] L'Empereur a acquis tous les Manuscrits de la fameuse Bibliothèque Gaddi à Florence , & les a unis à la Bibliothèque Médicis ; l'an 1756.

l'a pas inféré dans son *Petrarcha Redivivus*.

VI.
LEONARD
L'ARETIN.

Leonard Bruni, dit l'Aretin, parce qu'il naquit à Arezzo, l'an 1370, étoit fils d'un homme que l'on verra intimement lié avec Pétrarque, (François Bruni, Secrétaire du Pape Urbain V.) Il n'y a personne parmi vous qui ne le connoisse, MESSIEURS, il vous a donné une bonne Histoire de Florence, & plusieurs autres Ouvrages que vous estimez.

Parmi ces Ouvrages, on compte une espèce de vie de Pétrarque, en langue vulgaire, plus courte encore & plus abrégée que celle de Verger & de Polenton; il ne parle presque que de ses études. De cinq pages il y en a la moitié employées à une digression sur la Langue Latine, & une comparaison du Dante avec Pétrarque. En un mot, c'est plutôt un éloge ou un portrait, qu'une vie.

Tomasini l'a fait imprimer avec les autres dans son *Petrarcha Redivivus*. Jean Cinelli en a donné une autre édition à Perouse, l'an 1671. François Redi à Florence, l'an 1672.

VII.
JANNOZZO
MANNETTI.

Jannozzo Mannetti, Sénateur de Florence, que cette Ville envoya plus de vingt fois en Ambassade, & dont elle récompensa les services par un exil; l'un des plus sçavans hommes de son siècle, entreprit aussi d'écrire la vie de Pétrarque avec celle
de

de Dante & de Boccace , après Philippe Villani & Leonard l'Aretin. Il paroît qu'il ne connoissoit pas ce qu'avoient fait Paul Verger & Sicco Polenton.

Il nous apprend le motif qui le détermina à écrire ces trois vies. “ Je sçais bien , dit-il , que d'au-
 „ très l'ont fait avant moi ; mais ils ont écrit en
 „ langue vulgaire ; & il n'y a que le peuple qui
 „ lise ce qui est écrit dans cette Langue. Je n'i-
 „ gnore pas que Philippe Villani s'est servi de la
 „ Langue Latine ; mais il a traité son sujet *d'une*
 „ *façon si sèche & si maigre* , qu'on peut encore y
 „ revenir après lui. Præf. Joan.
Mann. ad vi-
tas D. B. &
Petr.

Jejunè &
exiliter.

Mannetti voulant éviter les défauts qu'il repro-
 choit à Villani , s'est un peu étendu sur les diffé-
 rens voyages de Pétrarque , dont on trouve l'é-
 numération dans une Epître à un de ses amis.
 Mais il auroit mieux fait de n'en pas parler ; car
 il a tout confondu.

D'abord il lui fait faire un voyage à Toulouse pour
 étudier, *studiorum causâ*. Pétrarque nous dit seulement
 qu'il passa dans cette Ville , allant à Lombez avec
 l'Evêque. Il n'y a jamais étudié. Il place son pre-
 mier voyage de Naples quatre ans après celui
 de Paris : il y a huit ans d'intervalle entre ces
 deux voyages. On verra que l'un fut fait l'an 1333 ,
 l'autre l'an 1341. Il place le second voyage de

Naples quatre ans après le premier ; il s'est trompé de deux ans. L'un est de 1341 ; l'autre de 1344 , ainsi du reste.

Quand je lis la vie d'un homme illustre à qui je prends intérêt , peu m'importe qu'on me dise qu'il a été à Paris , à Rome , à Naples , si on me laisse ignorer les motifs & les circonstances de ces voyages. C'est ce qu'a fait Mannetti : il est tombé dans le défaut qu'il a reproché à Villani.

On pourroit outre cela relever plusieurs méprises ; je ne parlerai que de deux. Mannetti assure que Pétrarque passa une partie de sa jeunesse dans la Maison du Pape , & que Gerard son frere étoit son aîné de beaucoup. Vous sçavez mieux que moi , MESSIEURS , que cela est faux , & contraire à ce que dit Pétrarque lui-même.

On trouve dans le *Petrarcha Redivivus* la vie de Pétrarque par Mannetti. Mr. l'Abbé Mehus a fait imprimer à Florence , l'an 1747 , les trois vies de Dante , Pétrarque & Boccace par le même , sur un Manuscrit de la Bibliothèque Médicis (a)

Nous voilà à la fin de la première classe des

(a) Mr. l'Abbé Mehus assure dans sa Préface , que la vie de Pétrarque par Mannetti dans le *Petrarcha Redivivus* , est mutilée , & qu'il y manque beaucoup de choses qu'on trouve dans celle qu'il donne. Non-

nulla exhibet manca & mutila. Je les ai confrontées toutes les deux , & je n'y ai point trouvé de différence , excepté trois ou quatre corrections très-légères.

Biographes de Pétrarque. Qu'il est fâcheux , MESSIEURS , qu'aucun d'eux n'ait voulu prendre la peine de traiter d'une façon convenable un sujet aussi intéressant ! Ils en étoient tous très-capables : c'étoit de bons esprits bien cultivés , & qui sçavoient écrire l'Histoire ; on le voit par les ouvrages qu'ils nous ont laissés.

La plupart avoient eu pour maître Jean de Ravenne , qui ayant passé sa jeunesse dans la maison de Pétrarque , comme on le verra , devoit être instruit des principaux événemens de sa vie ; & il y a apparence qu'il se plaisoit à les raconter à ses écoliers.

Ce sçavant Florentin , qui , sans vouloir se faire connoître , a publié des Mémoires très - curieux pour la vie du Dante , qui ont été imprimés à Florence l'an 1748 , nous apprend la véritable raison qui a empêché les gens de Lettres du quatorzieme & du quinzieme siècle , de nous donner de bonnes vies du Dante & de Pétrarque. " C'est , dit-il , parce que d'abord après „ la renaissance des Lettres , les bons esprits touchés „ de leurs charmes , furent plus occupés de l'élo- „ quence , du tour , & de l'harmonie des phrases , „ que de l'exactitude qu'exige la narration des „ faits : de là est venu que toutes ces premières.

„vies ne sont , à proprement parler , que des „panégyriques. (a)

SECONDE
CLASSE.

La seconde classe est composée de quelques Auteurs du quinzième siècle , qui ayant commenté les Œuvres de Pétrarque , ont cru devoir placer sa vie à la tête de leurs commentaires.

Vous ne trouverez dans cette classe que quelques Pédans obscurs dont les noms écorchent les oreilles ; Bernardo Glicini , Antonio da Tempo , Silvano di Venafra , Girolamo Squarzacchi. J'ai eu beaucoup de peine à rassembler ici quelques notices , pour les faire un peu connoître : vos Journaux , vos Bibliographes , ou ne parlent pas de ces Pédans , ou n'en disent qu'un mot en passant. Vous-mêmes MESSIEURS , vous ne les connoîtriez pas , si leurs commentaires plus propres à embrouiller Pétrarque qu'à l'expliquer , n'avoient pas fait gémir les presses de l'Imprimerie naissante.

VIII.
BERNARD DE
SIENNE.

Celui que je crois le plus ancien , est un certain Médecin , à qui l'on donne différens noms dans vos Livres , excepté le véritable. On l'appelle Bernard Glicini , Bernard Illicinus , Bernard de Mon-

(a) Subito dopo il ristoramento delle lettere , gli huomini amanti delle medesime ebbero maggior cura dell'eloquenza e della disposizione artificiosa delle voci , che dell'esattezza la quale richiede la

narrazione storica dell'azioni di alcuno. Quindi è che tutte le mentovate vite altro non sono che panegirici. *Memor. per la vita di Dante.*

talcin , Bernard de Sienne. Son vrai nom est Bernard Lapini : il étoit fils de Pierre de Montalcin , Lecteur public de géométrie à Sienne , vers le commencement du quinzieme siecle.

Bernard qui professoit la Médecine dans cette Ville, imagina de commenter les triomphes de Pétrarque. On demandera d'abord pourquoi il donna la préférence aux triomphes sur les Odes & les Sonnets. La réponse est bien simple ; Pierre son pere l'avoit prévenu ; il avoit fait un commentaire sur les Odes & les Sonnets de Pétrarque , qu'il dédia à Philippe-Marie , Duc de Milan , & n'avoit laissé à son fils que les triomphes.

Le commentaire de Pierre de Montalcin n'est pas parvenu jusqu'à nous , & je ne crois pas que nous devions le regretter. Celui de son fils Bernard a été imprimé plusieurs fois. Suivant l'usage du siecle , il est chargé de citations d'Aristote , Hippocrate , Averroës , Avicenne , St. Thomas , St. Bonaventure , pierre Lombard , Alexandre de Halés , &c. S'il ne donne pas une grande idée du goût & du discernement de l'Auteur , il prouve au moins la bonté de son cœur , & son respect pour son pere.

En voici un trait que j'ai trouvé dans ce commentaire , en le parcourant pour pouvoir en parler avec connoissance de cause.

Il s'agissoit de sçavoir si cette Laure , l'objet de la plus grande partie des vers de Pétrarque , étoit une femme en chair & en os , ou si ce n'étoit pas plutôt un personnage allégorique à qui il avoit donné ce nom pour avoir un objet sur lequel il pût exercer sa muse.

Cette question exerçoit les esprits du quinzieme siecle. Le sens allégorique prévalut ; mais on ne s'accordoit pas sur ce qu'il falloit entendre par Laure. C'est la Religion chrétienne , disoient les uns : d'autres vouloient que ce fut la Pénitence, la Science, la Vertu, l'Ame, la Poésie, la Philosophie, &c. Enfin il y en eut quelques uns qui imaginèrent que c'étoit la sainte Vierge.

Bernard nous assure qu'il n'y avoit aucune de ces opinions qui ne fut soutenue par des Auteurs graves. Pour lui , il croit fermement que Laure étoit une femme en chair & en os ; & il le prouve très sérieusement par mille passages de Pétrarque.

Après l'avoir bien prouvé, il se sent tourmenté par un grand scrupule. “ je crains, dit-il, qu'on „ ne me regarde comme un fils ingrat & insolent „ qui ose penser autrement que Maître Pierre de „ Montalcin , mon pere, Docteur vénérable de glo- „ rieuse mémoire , qui dans son exposition des Son- „ nets de Pétrarque , affirme que Dame Poésie est

„ sa maîtresse. Je conviens que je serois très-blâ-
 „ mable, si je m'avisois de combattre le sentiment
 „ d'un homme de qui j'ai reçu la vie & tout ce que
 „ je possède dans le monde. Mais je ne vois au-
 „ cune contradiction entre son opinion & la mien-
 „ ne. Il convenoit à un homme d'esprit comme
 „ lui , à un Docteur aussi sçavant, aussi grave, de
 „ s'attacher au sens moral : pour moi, j'ai suivi gros-
 „ sièrement le sens littéral, parce que la faiblesse
 „ des aîles de mon esprit ne me permettant pas de
 „ prendre un vol si haut, je laisse mon pere s'éle-
 „ ver jusqu'aux cieux, pendant que je plane sur
 „ la terre.

Le commentaire de Bernard sur les Triomphes ,
 fut imprimé pour la première fois à Bologne l'an
 1475, avec une vie de Pétrarque plus courte en-
 core que toutes celles dont j'ai parlé, & beaucoup
 moins exacte. Il n'y a pas une ligne qui ne con-
 tienne une erreur. Voilà sans doute ce qui donna
 lieu aux changemens qu'on y fit dans les éditions
 suivantes ; mais on ne fit que substituer d'autres
 méprises à celles que l'on retranchoit. La même
 année on vit paroître à Bologne une édition de
 toutes les Œuvres Italiennes de Pétrarque com-
 mentées par Antonio da Tempo, François Philel-
 phe, & Jerome Squarzacchi.

IX.
ANTONIO DA
TEMPO.

Antonio da Tempo, Juge de Padoue, que plusieurs de vos bons Auteurs ont confondu avec un homme de son nom, contemporain de Pétrarque, & qu'on prétend mal à propos avoir été son maître, avoit commenté les Odes & les Sonnets. Son Commentaire étoit précédé d'une vie qui avoit déjà paru dans l'édition de Pétrarque, faite à Venise l'an 1473, qui a passé pendant long-temps pour la première.

X.
JEROME
SQUARZAFI-
CHI.

François Philelphe, connu dans la République des Lettres par plusieurs Ouvrages, avoit commencé un autre commentaire par ordre de Philippe-Marie, Duc de Milan; mais il n'alla que jusqu'au 106 Sonnet, *fiamma del ciel*. Jerome Squarzafichi, né à Alexandrie de la paille, (a) professeur d'éloquence à Venise, acheva le reste, excepté les Triomphes. Voici le jugement que Mr. Crescimboni a porté de tous ces Commentaires: *ils sont aussi barbares pour le langage que curieux par les sens étranges qu'ils donnent aux vers de Pétrarque.* (b)

Pour moi, quand je lis les gloses lourdes de ces Pédans sur les vers tendres & charmans de Pétrarque, je crois voir de jolies fleurs bien déli-

(a) Oldouin Athen. Ligust. dit *barbari nella locuzione tanto curiosi* qu'il étoit de Gènes. Quadrio le *per le strane interpretazioni che vi* met au nombre des Poètes. *si leggono.* Crot.

(b) *Commenti per vero quanto*

cates

cates dans les mains grossières d'un Payſan , qui les flétrit en les maniant.

La vie de Pétrarque , qu'Antonio da Tempo met à la tête de ſon commentaire , ne vaut pas mieux que ſes gloſes , quoiqu'il aſſure n'avancer rien qu'il n'ait appris des contemporains de ce grand poëte , & de quelques perſonnes qui avoient vécu familièrement avec lui.

Un trait ſuffira pour donner une idée de cette vie , & de ſon Auteur. Il raconte que le pape Urbain V vouloit que Pétrarque épouſât Laure , & que pour faciliter ce mariage , il lui permettoit de conſerver ſes bénéfices. Vous verrez que Laure étoit mariée quand elle connut Pétrarque ; & tout le monde ſçait qu'Urbain V fut élu pape quatorze ans après ſa mort. (a)

Philelphe n'a point fait de vie de Pétrarque ; mais il a farci ſon commentaire de pluſieurs fables , parmi leſquelles il y en a une très-abſurde , très-indécente , qui a été faiſie avidement par les Proteſtans. J'en parlerai dans les Mémoires.

Jerôme Squarzaſichi , qui acheva le commentaire commencé par Philelphe , examinant les vies de Pétrarque qui avoient été faites juſqu'alors ,

(a) Bernard raconte la même XII. Le fait n'en eſt pas plus vrai ;
choſe des Papes Benoit XII & mais il n'y a point d'anachro-
Clement VI. Squarzaſichi de Benoit niſme.

les trouva obscures, faute d'avoir observé l'ordre des temps, pleines de negligences & de contradictions. Je déplorai, nous dit-il, le sort d'un grand homme, qui après avoir tiré les Lettres Latines des ténèbres de l'oubli où elles étoient ensevelies depuis mille ans, alloit y tomber lui-même. (a)

Cette réflexion le détermina à composer une nouvelle vie de Pétrarque, sur ce qu'avoient dit de lui Paul Verger, Sicco Polenton, Leonard Aretin & François Philelphe, en y ajoutant ce qu'il pourroit trouver dans les Œuvres de Pétrarque; il la dédia à Pierre Contarini, Sénateur de Venise, à qui il se plaint dans son Epître dédicatoire, d'avoir été dépouillé par des Corsaires Cantabres, allant de Chypre en Italie, & pris deux fois par ces cruels Gaulois.

Il faut avouer que Squarzasfichi entre dans de plus grands détails que ceux qui l'avoient précédé, & que cette vie est faite avec plus de soin que les autres; mais elle est encore pleine d'erreurs, & bien inférieure à celles dont je vais parler. On y trouve cette fable indécente que je viens de reprocher à Philelphe.

Mr. de la Bastie dit que *Squarzasfichi est un*

(a) Indolui ipse mecum vicem ad nos revocaverit, sic oblitterari tanti viri, quem quàm Litteras ferre non potui. *Squarz. vit. Petr. Latinas per mille annos sopitas*

homme crédule & peu instruit, qui ramasse sans choix tous les contes qu'il a entendu débiter au sujet de Pétrarque, & dont l'ignorance va jusqu'à donner Benoit XII pour successeur à Clement VI. Cependant c'est l'Auteur que cite Mr. l'Abbé Fleuri, quand il parle de Pétrarque dans son Histoire Ecclesiastique ; il n'est pas étonnant qu'il en fasse un portrait peu ressemblant, en prenant là ses couleurs.

T. 20, l. 97, f. 275.

Hâtons-nous, MESSIEURS, de sortir d'un siècle pédantesque, que les zélateurs de votre poésie & de votre Langue appellent le *mauvais*, le *malheureux* siècle, parce qu'elles y furent l'une & l'autre fort maltraitées, & coururent les plus grands risques. (a)

La fureur du Grec & du Latin s'étoit tellement emparée de vos beaux esprits, qu'ils abandonnèrent au peuple la langue vulgaire, disant qu'il ne convenoit pas que des gens qui avoient le bonheur de sçavoir la Langue de Cicéron & de Socrate, parlassent le jargon de la populace.

Ceux qui daignoient s'abaisser à faire usage de la langue vulgaire, y mêlerent tant de mots latins extraordinaires, observerent une ortographe si bizarre, pour conserver l'analogie avec la Langue Latine, qu'elle perdit cette simplicité noble

(a) Il secolo del 1400 fu chiamato da nostri il mal secolo... fecero della lingua Italiana. Cresc. T. 1, l. 5, f. 339.
perlo stropiamento che i letterati

& élégante ; que Pétrarque lui avoit donnée. Enfin les choses en vinrent au point , qu'il n'étoit plus possible de discerner si ce qu'on lisoit dans cette Langue , étoit écrit en chiffres , ou en caractères Chinois. (a)

Les demi sçavans qui avoient la moindre teinture du Grec & du Latin , traitoient avec dédain Dante , Pétrarque & Boccace , qu'ils regardoient comme de petits Auteurs frivoles , faits pour amuser le peuple. S'ils daignoient quelquefois prendre en main les Poésies de Pétrarque ou les Contes de Boccace , ce n'étoit que dans les momens , où l'on a envie de se dérider , ou de délasser son esprit après des études sérieuses. Ces Ouvrages charmans dont vous faites vos délices , étoient pour eux , ce que sont pour nous la Bibliothèque bleue , les Contes des Fées , & le Roman comique de Scarron.

Tant que dura ce goût dépravé , cette espece de barbarie , il n'est pas étonnant que vous n'ayez pas eu une bonne vie de Pétrarque . & qu'on ne puisse pas lire celles que mirent à la tête de leurs commentaires ces Pédans , qui entrepri-

(a) Difformarono la lingua con tal miscuglio di parole e d'ortographia latina , che spesso non possiamo divisare se elle fieno in lin-

gua nostra scritte , ovvero in linguaggio Indiano , o in gerga , o in cifra. *Crésc. f. 406.*

rent d'expliquer un Auteur qu'ils n'avoient pas le bonheur d'entendre.

Une façon de penser si bizarre , si dépravée , ne pouvoit pas régner long-temps dans une Nation comme la vôtre , où la nature se plaît à faire naître de temps en temps de ces esprits lumineux qui dissipent les brouillards que l'ignorance , la superstition & le mauvais goût s'efforcent sans cesse d'élever.

Elle choisit ordinairement votre belle Ville de Florence pour être la patrie & le berceau de ces hommes extraordinaires. Il y a long-temps qu'on a remarqué que c'est une terre où les Arts & les Sciences aiment à germer. Là , dans une maison amie des Muses , dont vous pleureriez encore la perte , si vous n'espériez pas de la voir bientôt revivre dans ce rejetton d'une maison auguste destiné à regner sur vous , on vit briller vers la fin du quinzième siècle , ce génie heureux , qui devoit vous ramener le bon goût.

Vous m'avez prévenu , MESSIEURS , il n'y a aucun de vous qui n'ait déjà nommé Laurent de Médicis , petit-fils du grand Cosme , pere de Leon X. Quels noms pour les Lettres ! Ils sont consacrés à perpétuité dans vos annales , & vos Historiens nous ont fait connoître tout ce que leur doi-

vent les Muses , les Sciences & les beaux Arts.

Ercol. di Varchi.
Calm. vita di Seraf. dell. Aquil.

Laurent de Médicis lut Pétrarque, l'aima & l'imita. Son exemple fut suivi par un certain nombre de bons esprits, dont il étoit en même temps le Mecene & le modele. On vit reparoître les graces de Pétrarque, & cette maniere de traiter l'amour, si pure, si honnête, dans les vers de Jérôme Benivieni, Pic de la Mirande, Ange Politien, Jacques Sannazar, Pierre Bembe, & plusieurs autres qu'il est inutile de vous nommer, & qu'on appelle parmi vous les Cinqcentistes, eu égard au siècle où ils ont fleuri. Il faut convenir à l'honneur du beau sexe, que les femmes ont beaucoup contribué à cette heureuse révolution; surtout Beatrix d'Est, femme de Louis Sforce, Duc de Milan.

Au sortir de ce siècle de fer, où Pétrarque fut si maltraité, je respire au milieu de ces hommes aimables, qui en voulant imiter sa maniere, ont pris de lui cette douceur, cette aménité qui le caractérise. Ma situation ressemble à celle de Pétrarque, lorsqu'il vit le Rhône près de Lyon, en sortant de la ténébreuse forêt des Ardennes.

Oseroit-on vous le dire ? MESSIEURS, vos esprits sont trop vifs pour rester dans un juste milieu. De l'oubli de Pétrarque, du mépris pour la

Langue & la poésie qu'il avoit pour ainsi dire créées, vous passâtes tout à coup à l'admiration & à l'enthousiasme. Tout le monde voulut le lire; les éditions de ses Œuvres se multiplièrent; on forma des Académies pour l'expliquer; on ne goûta plus que ce qui étoit marqué à son coin, & pour être à la mode, il falloit emprunter son style, ses tours, ses rimes, & même ses vers tout entiers.

Lorsque cette manie, que j'appelle le pétrarchisme, eut fait un certain progrès, on auroit voulu sçavoir jusqu'aux petits détails de la vie de Pétrarque, suite ordinaire des sentimens d'estime & d'admiration que font naître les grands talens & les faits héroïques.

La belle Laure cessa d'être un phantôme allégorique. On se moqua de ces pédans qui avoient cru trouver sous son voile la poésie, la pénitence ou la Vierge Marie. Mais qui étoit donc cette beauté qui avoit allumé une si grande passion, qui s'étoit fait aimer même après sa mort par le plus bel esprit de son siècle, qui lui avoit inspiré de si beaux vers? Tout le monde faisoit cette question, & personne ne pouvoit y répondre.

Les vies de Pétrarque qui avoient paru jusqu'alors, n'étoient pas capables de satisfaire la curio-

sité de ses adorateurs sur ce chapitre. Philippe Villani & Jannozzo Mannetti ne daignent pas seulement nommer Laure. Paul Verger & Sicco Polenton n'en disent qu'un mot en passant. Antonio da Tempo & Jérôme Squarzacchi n'en parlent pas beaucoup, & le peu qu'ils en disent est mêlé de fables. Sa naissance, son nom de famille, son état, tous les détails de sa vie étoient entièrement ignorés. En un mot, on ne sçavoit d'elle que ce que Pétrarque nous en a appris, & c'étoit une goutte d'eau pour des gens très-altérés.

XI.
ALEXANDRE
VELLUTELLO.

Alexandre Vellutello de Luques, un des plus zelés partisans du Pétrarchisme renaissant, entreprit de faire connoître cette beauté, dont on avoit conçu une si haute idée, & il n'oublia rien pour cela. Ne trouvant personne en Italie qui pût lui donner les informations dont il avoit besoin, il crut devoir puiser à la source, & se transporter à Avignon. Il y alla au commencement du seizieme siecle.

Quel fut son étonnement, en arrivant dans cette Ville, de voir que Pétrarque y étoit à peine connu de quelques gens de lettres, & que sur Laure il n'y avoit que des traditions très-confuses, très-incertaines, & qui se contredisoient ! Comme on croyoit communement qu'elle étoit de la Maison
de

de Sade , il eut quelques conférences avec un vieux Gentilhomme de cette Maison , nommé Gabriel , qui se disoit issu de Hugues de Sade , frere du pere de Laure.

Ce Gabriel de Sade dit à Vellutello , que le pere de Laure s'appelloit Jean ; qu'il avoit son bien à Gravesons , où il demouroit ordinairement pendant l'été , & qu'ensuite il venoit passer l'hyver à Avignon ; que Laure étant morte dans cette Ville , son corps fut enterré dans l'Eglise des Cordeliers , dans la seconde Chapelle à main droite en entrant , où est la sépulture de la Maison de Sade.

Vellutello lui demanda dans quel temps Laure vivoit. Gabriel lui répondit , que suivant un certain testament de la famille , où il étoit fait mention d'elle , & qui fut envoyé au Roi Louis , pere ^{Louis XI ,} du Roi Charles qui l'avoit demandé avec instance , ^{pere de Char-} ^{les VIII.} Laure pouvoit être d'un âge raisonnable , vers 1360 , 1370.

Vellutello voyant que cela ne s'accordoit pas avec ce que Pétrarque dit de Laure , qu'elle mourut l'an 1348 , ne tint aucun compte de tout ce que lui dit Gabriel de Sade , & porta ses recherches ailleurs , sans réfléchir qu'un vieillard pouvoit se tromper sur la date d'un fait qu'il raconte , & avoir raison dans le fond.

c

Vellutello se tourna du côté de Vaucluse, persuadé qu'il trouveroit là plutôt qu'ailleurs quelques traditions des amours de Pétrarque, & quelque anecdote de Laure. Baltasar Dupont, Génois, établi depuis long-temps à Avignon, & Jean-Baptiste de Bus (a) jeune homme très-aimable qu'il avoit connu à Milan, l'aiderent dans ses recherches, & le menerent à Cabrieres, petit Village de 50 feux, à une lieue de Vaucluse, d'où il est séparé par une montagne très-rude & très-escarpée.

Aimard d'Ancezune, Seigneur de Cabrieres, qui faisoit alors son séjour dans un Château qu'il venoit de bâtir dans ce Village, les reçut avec ces manieres nobles & polies qui ont toujours distingué les Seigneurs de cette Maison. Ils y resterent trois jours.

Vellutello découvrit à la Paroisse deux vieux registres qui s'étendoient depuis 1308 jusqu'en 1373. Il y fit fouiller; on y trouva une Laure, fille d'Henri Chiabau, Seigneur du Lieu, baptisée le 4 Juin 1314. Enchanté de sa découverte, il ne douta pas que cette Laure ne fut la maîtresse de Pétrarque qu'il cherchoit; & voici comment, sans autre notice, qui vint fortifier celle-là, il composa

(a) C'est le pere de César de Chrétienne. Sa famille étoit originaire de Milan. Bus, Fondateur de la Doctrine

tout de suite le Roman de leur première entrevue. C'étoit une ancienne coutume des habitans de Cabrières de partir dans la nuit du Vendredi saint un peu avant le jour, d'aller à Vaucluse visiter les reliques de saint Veran dans l'Eglise du lieu qui lui est dédiée, d'aller ensuite entendre les saints Offices à l'Isle, où il y avoit un Couvent de Cordeliers qui officioient bien.

Laure suivant cette coutume, partit de Cabrières avant le jour, le 6 Avril 1327, s'arrêta à Vaucluse pour honorer les reliques de saint Veran, & prit le chemin de l'Isle. Après avoir passé un pont, elle se trouva entre les deux bras de la Sorgue dans un lieu entouré de prairies. Etant un peu fatiguée, elle s'affit sur le gazon, à l'ombre d'un arbre, au bord d'un de ces courans de la Sorgue. C'est là que Pétrarque allant de Vaucluse à l'Isle pour le même motif, la rencontra, fut épris de ses charmes, la suivit tout le jour, & ne cessa plus de l'aimer.

Ce Roman qui prit naissance si légèrement dans la tête de Vellutello, n'ayant pour tout fondement que quelques vers de Pétrarque mal interprétés, détruit par plusieurs passages beaucoup plus clairs, contraire au costumé & à toutes les règles de la vraisemblance, parut pour la pre-

e ij

miere fois à Venise, l'an 1525 dans une vie de Pétrarque & Laure, que Vellutello fit imprimer à la tête de son commentaire sur les Œuvres de ce grand Poète.

Il dit que ceux qui avoient couru avant lui la même carrière, avoient pris tout ce qu'ils disent dans la lettre de Pétrarque à la postérité; que pour lui il avoit cru devoir ajouter ce qu'il avoit trouvé dans ses Œuvres & dans les Historiens. Malgré cette déclaration, il est aisé de voir en lisant cette vie de Pétrarque, que Vellutello n'a pas tiré grand parti de ses Œuvres, & qu'il a puisé dans de mauvaises sources. Elle est pleine d'anachronismes & de fables.

Cependant son commentaire annoncé depuis long-temps, & attendu avec impatience, fut fort bien reçu en Italie. *Il procura un bien*, dit votre Journaliste de Venise, c'est qu'il *coula à fond tous ces Pédans, qui jusqu'alors avoient embrouillé Pétrarque au lieu de l'éclaircir.* (a) Je voudrois pouvoir demander à Mr. Apostolo Zeno, Auteur de ce Journal, (b) s'il croit que Vellutello ait entendu Pétrarque beaucoup mieux que ces Pédans.

Quoiqu'il en soit, son commentaire fit une telle

(a) *Il primo vantaggio che da lui ritrasse il pubblico, si fu, al dire del Signor Apost. Zeno che si lasciarono di leggere e stampare, se non affatto di molto almeno, li commenti per lo piu. Sciocchi di coloro, che per l'antanti l'avevano anzi ingombrato ed*

obscurato, che dichiarato ed esposto. Ediz. di Venez. 1756.

(b) Mr. Apostolo Zeno, Vénitien, commença ce Journal en 1710. Dom Piercatherino Zeno son frere le continua depuis 1719.

impression sur vos esprits , & son Roman sur Laure s'y établit tellement, que , quoique depuis ce temps on vous en ait fait sentir plusieurs fois l'absurdité & l'inconséquence , vos Auteurs n'ont jamais pu se déterminer à y renoncer. Ceux même qui admettent comme authentique la note de Pétrarque à son Virgile , qui fait crouler tout l'édifice de Vellutello , persistent à donner pour certain , que Laure naquit le quatrième Juin 1314. Cela prouve , MESSIEURS , combien vous êtes attachés aux opinions une fois conçues parmi vous , & la peine que vous avez de vous rendre même à l'évidence , quand son flambeau luit au delà des Alpes. Pardonnez la liberté que je prends de vous faire ce petit reproche.

TOMASINI ,
MURATORI ,
QUADRIO ,
&c.

Lorsque le commentaire de Vellutello se répandit dans l'Italie , Jean-André Gesualdo , né à Trajetto dans le Royaume de Naples , travailloit à en faire un autre sous les auspices & avec le secours d'un de ses parens , Antoine Minturno , un des esprits des plus fins que vous ayez eus , homme d'ailleurs très-initié dans les mystères du Platonisme ; cela est nécessaire pour bien entendre Pétrarque , qui a puisé dans Platon la plus grande partie de ses idées philosophiques , & sur-tout la manière de traiter l'amour.

XII.
JEAN-ANDRÉ
GESUALDO.

Gesualdo convient qu'il profita du commentaire de Vellutello. Son ouvrage entrepris depuis long-temps , retenu par je ne sçais quel obstacle , ne vit le jour que l'an 1533. On le reçut avec empressement , & il fut applaudi avec raison. Tomasini le préfère à tous les autres commentateurs de Pétrarque , & je pense comme lui que vous n'en avez pas de meilleurs. Castelvetro est plus subtil , plus sçavant , il fouille plus avant dans le cœur ; mais il me semble qu'il ne rend pas si bien la pensée de Pétrarque , & qu'à force de vouloir raffiner , il lui donne souvent des idées qu'il n'a jamais eues.

Ges. vita di
Petr.

Gesualdo crut devoir comme les autres , mettre une vie à la tête de son commentaire : ce qu'il dit au commencement , me paroît fort raisonnable. « Plusieurs personnes ont écrit la vie de Pétrarque ; je ne prendrois pas la même peine , si ces Ecrivains avoient eu soin de lire ce que Pétrarque dit de lui dans un grand nombre de ses lettres ; & si au lieu de copier des écritures sans nom , ils s'étoient attachés à des Auteurs connus & dignes de foi. Pour moi , ne trouvant point d'Auteur , sur qui je puisse compter , je ne dirai de Pétrarque que ce qu'il en dit lui-même.

Selon lui , Vellutello auroit mieux fait , s'il avoit employé à lire les Œuvres de cet Auteur , le temps qu'il a mis à visiter les lieux qu'il a habités.

Voici ce que Mr. de la Bastie pense de Gesualdo, Mém. de l'Acad. T. 15, f. 749.
 „ Il y auroit moins de choses à désirer dans ce qu'il a
 „ écrit sur Pétrarque , si ne se bornant pas uni-
 „ quement aux ouvrages de son Auteur , il avoit
 „ eu plus souvent recours à l'Histoire générale ,
 „ pour mettre ses Lecteurs en état de mieux juger
 „ des circonstances où Pétrarque s'est trouvé, & pour
 „ fixer plus sûrement l'ordre des événemens qu'il
 „ rapporte.

Pour moi , je conviens qu'il n'y a nulle comparaison entre cette vie de Pétrarque & celles qui avoient paru jusqu'alors : mais , malgré l'attention de Gesualdo à ne rien dire qu'il n'eût trouvé dans Pétrarque , il est encore tombé dans plusieurs erreurs , & il s'en faut bien qu'il ait dit tout ce qu'il y avoit à dire. Il l'avoue lui-même : “ je sçais bien Ges. ibid.
 „ qu'un curieux trouvera encore beaucoup de cho-
 „ ses importantes que j'ai omises par négligence ,
 „ par oubli , ou même à dessein. C'est assez pour
 „ moi d'avoir montré la source où l'on doit puiser.

A l'égard de Laure , il dit que *l'opinion de Vellutello lui paroît plus vraisemblable que les autres , mais que , comme elle est née d'une pure conjecture , il*

n'ose pas l'affirmer. (a) Cependant il pense comme lui, que la premiere entrevue se fit dans les champs, & il rejette la note qui est au Virgile.

L'Auteur de la Préface qui est à la belle édition de Pétrarque qu'on a faite à Venise l'an 1756, reproche à Gesualdo d'être diffus, ennuyeux & négligé dans le style; il fait le même reproche à Fausto da Longiano & à Bernardin Danielli, qui ont aussi mis des vies à la tête de leurs commentaires; mais si courtes, si maigres, que ce n'est pas la peine d'en parler. J'en dis autant de plusieurs autres qui parurent dans les éditions de Pétrarque faites dans le seizieme siècle: ce ne sont que des extraits de Vellutello ou de Gesualdo. Je ne finirois point si je voulois les passer toutes en revue, & il est clair qu'on ne peut pas les appeller des vies de Pétrarque.

XIII.
LOUIS BECCADELLI.

Je ne sçai si vous penserez comme moi, MESSIEURS, mais il me semble que la meilleure vie de Pétrarque qui ait paru dans le seizieme siècle, est celle de Louis Beccadelli, Archevêque de Raguse. Permettez-moi d'entrer ici dans quelques détails sur le compte de ce Prélat; ils ne seront pas inutiles.

(a) La qual opinione piu verisimile dell' altra io non refuto, e essendo pur nata di conjettura non sono ardito ad affimar la
Gef. *ibid.*

Louis

Louis Beccadelli né à Bologne l'an 1502, fit ses études à Padoue, & s'attacha ensuite au Cardinal Polus, qu'il suivit dans sa Légation. En revenant d'Espagne, l'an 1539, ils s'arrêtèrent à Carpentras chez le Cardinal Sadolet qui en étoit Evêque, & y passèrent six mois.

Vie de Beccad. Mss. par Gigante.

Louis Beccadelli, qui suivant la mode de son temps, étoit grand Pétrarchiste, profita de son séjour dans le Comtat, pour faire des recherches sur Pétrarque. Il lut d'abord avec attention le recueil de ses Œuvres Latines qu'on lui prêta. Il alla plusieurs fois à la fontaine de Vaucluse, il parcourut tous les lieux que Pétrarque avoit habités, & rassembla avec soin tout ce qui pouvoit donner quelque idée de lui.

La vie active qu'il mena après cela, ne lui permit pas de mettre en œuvre tout de suite les matériaux qu'il avoit assemblés. Le Pape l'envoya au Concile de Trente, l'an 1545; il fut Nonce à Venise, l'an 1550, à Ausbourg, l'an 1555. Enfin, on lui donna la même année l'Archevêché de Raguse pour récompense de ses travaux.

L'an 1560, se trouvant dans une Isle de son Diocèse, où il jouissoit d'un doux loisir, il revit ses matériaux, & en composa la vie de Pétrarque que nous avons, adressée à un de ses amis à qui

Antonio Gi-

gante da Fof-
fombrone.

il l'avoit promise. Elle est datée de l'isle de Giupana le 28 Juillet 1540. Il est clair qu'il y a une erreur dans la date. Je crois qu'il faut lire 1560.

Il n'y avoit personne en Italie plus en état de nous donner une bonne vie de Pétrarque que Louis Beccadelli. C'étoit un Prélat plein d'esprit & de mérite, cherchant la vérité de la meilleure foi du monde. Il avoit eu des liaisons étroites avec tous les sçavans hommes d'Italie, & les plus zélés partisans de Pétrarque. Les Cardinaux Bembe & Sadolet, Jean de la Case, Triphon Gabrielli, sçavant Vénitien, Pierre Vettori, les Manuces, Benoit Varchi, &c. Il possédoit quelques manuscrits originaux de Pétrarque, que le Cardinal Bembe lui avoit donnés. (a) Enfin, comme je viens de dire, il avoit passé six mois dans le Comtat à faire des recherches, sous les auspices du Cardinal Sadolet, qui avoit été présent à la découverte du tombeau de Laure, faite l'an 1533.

Nº. 6165. Cette vie passa, je ne sçais comment à la Bibliothèque du Vatican. Leon Allacci en envoya une copie à Philippe Tomafini, qui la fit imprimer dans son *Petrarcha Redivivus*.

Mrs. Volpi la mirent à la tête de leur bonne

(a) Ces originaux furent acquis par Fulvio Orfini, d'où ils ont passé à la Bibliothèque du Vatican.

édition de Pétrarque , faite à padoue par Joseph Comines , l'an 1732. On la voit encore dans la belle édition de Venise 1756. Le Journaliste de Venise dit que c'est la plus exacte qui ait paru. (a)

Voici le jugement qu'en a porté Mr. de la Bastie.
 „ La vie écrite par Beccadelli est encore trop abrégée , les événemens y sont plutôt indiqués que
 „ rapportés , la Chronologie n'y est pas exactement
 „ observée , l'Auteur y passe sous silence des faits
 „ publics liés étroitement avec d'autres faits qui in-
 „ téressent Pétrarque en particulier ; & ce qui est
 „ beaucoup plus important dans la vie d'un restaurateur des Lettres , il ne dit rien de tous les
 „ soins que Pétrarque se donna pour rassembler les
 „ ouvrages des anciens.

Mém. de l'Acad. T. 15.

Je souscris à ce jugement , & j'en conclus que dans le seizième siècle , où l'enthousiasme pour Pétrarque a été porté à un excès tourné en ridicule par deux de vos Auteurs , vous n'aviez pas encore une vie de lui telle qu'elle deyroit être , & qu'on le desireroit.

Nicolo Franco , Hercole Giovanni, Auteurs du Pétrarquista.

On a dit , il y a long-temps , que les choses de ce monde ne sont jamais plus près de la décadence , que lorsqu'elles sont parvenues au degré

(a) Beccadelli vien stimato il la vita di Petrarca. Giorn. di Venet. T. 15.

de perfection où elles peuvent atteindre. C'est ce qui arriva à votre Poésie au commencement du dix-septieme siecle.

Jean-Baptiste Marini, connu en France sous le nom de Cavalier Marin, trouvant la maniere de Pétrarque trop naturelle & trop simple, voulut se frayer une route nouvelle. Comme il avoit plus d'imagination que de jugement & de goût, il donna dans la pointe, le Phœbus & l'enflure. Ses ouvrages sont pleins de métaphores outrées, d'assemblages bizarres, de jeux de mots ridicules, & comme dit fort bien Mr. Racine, *de ces images que la nature ne présente pas & que l'esprit va chercher bien loin.*

Vous le sçavez, MESSIEURS, la nouveauté de sa composition, la singularité de ses idées lui attirerent un grand nombre de partisans en Italie, & même en France, où son Poème d'Adonis eut un succès extraordinaire. Il devint chef d'une Secte qu'on appella l'Ecole Marinesque, (a) dont l'Italie fut totalement infectée.

Malgré les efforts de quelques-uns de vos bons esprits en petit nombre qui résisterent tant qu'ils

(a) La Scuola Marinesca nel secolo prossimo passato avea preso troppo gran piede fragl' Italiani con danno del buon gusto e della buona morale. *Murat. vit. di Petr.*

purent au torrent , l'école de Marini coula à fond celle de pétrarque. Ce grand Poète adoré dans le seizieme siècle , fut négligé & même méprisé dans le dix-septieme; on cessa de l'imprimer, de le commenter , je dirois presque, de le lire.

Il n'est pas étonnant que tant que dura cette éclipse du bon goût , personne ne pensât à écrire la vie d'un Poète dont on ne lisoit plus les ouvrages. En Italie , je ne connois que Philippe Tomasini , Evêque de Cittanova, qui eut le courage de l'entreprendre. Pour ne pas le laisser seul dans la classe des Biographes de Pétrarque du dix-septieme siècle, j'y joindrai un Allemand, un Flamand & un François.

Philippe Tomasini , né à Padoue l'an 1597, avoit plus de sçavoir que d'esprit & de goût ; il publia dans cette Ville l'an 1635 un volume in 4°. sous le nom de *Petrarcha Redivivus*, dans lequel il avoit rassemblé sans ordre , sans choix , sans critique, tout ce qui pouvoit avoir le moindre rapport à pétrarque. Il alla à Rome quelque temps après , & il présenta ce livre au Pape Urbain VIII. avec quelques autres.

Urbain VIII. qui étoit de la Maison Barberini, s'intéressoit à pétrarque, qu'il regardoit comme son parent, parce qu'un de ses ancêtres avoit épousé

QUATRIEME
CLASSE.
XIV.
PHILIPPE
TOMASINI.

une Canegiani ; (c'est le nom de la mere de pétrarque.) Il reçut avec bonté le présent que lui fit Tomafini de son *Petrarcha Redivivus* , & lui donna

Mr. de la Bastie l'appelle *Emona* , je ne sçai pourquoi. On dit en latin *Æmonia*.

pour récompense l'Evêché de Cittanova en Istrie , l'an 1642 , petit Evêché pour un livre médiocre.

Pendant son séjour à Rome , l'Evêque de Cittanova fit connoissance avec Richard de Sade , Evêque de Cavaillon , qui étoit attaché à la Maison Barberini , & avoit porté au Cardinal François Barberin la copie d'un vieux portrait de Laure conservé depuis long-temps dans la Maison de Sade à Avignon.

L'Evêque de Cavaillon prouva à Tomafini que Laure étoit de la Maison de Sade. Ce bon homme dans la premiere édition de son Livre , avoit adopté tout le système de Vellutello sur le nom de famille de Laure , & l'époque de sa naissance. Cela l'engagea à donner une seconde édition en 1650 avec des changemens & des additions. On y voit la peine qu'il avoit à se détacher du Roman de Vellutello , & en effet après avoir dit le pour & le contre , il y revient encore , & finit par dire : *que chacun pense comme il lui plaira ; pour moi je suis toujours prêt à me rendre à la vérité.*

Un seul trait suffira pour donner une idée du discernement & de la critique de Philippe Toma-

fini. Il raconte que Cino le Jurisconsulte, Gui Cavalcanti, Poète Florentin, Pétrarque & Boccace étant allés à Udine rendre visite au Patriarche d'Aquilée, il les reçut fort bien, & les fit peindre tous quatre dans la Chapelle de saint Nicolas, près de la Cathédrale. Cino y est en Juge, ayant à sa droite Pétrarque, qui fait l'office de Greffier : on voit hors de l'enceinte, Boccace habillé en Paysan, parce qu'il a traité grossièrement les Moines dans son Decameron : Gui Cavalcanti en Juif, parce que les Florentins sont accusés d'être usuriers.

Petr. Redit. f. 2. Il cite Pancir. de Clar. Leg. interpr. L. 2.

Je ne sçais comment ce bon Evêque a imaginé de mettre ensemble quatre personnes, dont l'une est morte plusieurs années avant que les autres vinsent au monde ; je parle de Gui Cavalcanti, qui cessa de vivre l'an 1300. D'ailleurs on verra que Pétrarque ne connut Boccace qu'après la mort de Cino.

Philippe Tomasini étoit simple & crédule ; peu versé dans l'Histoire & dans l'art de démêler le vrai & le faux, il adoptoit tout sans distinction, soutenoit le pour & contre, & ne sçavoit pas prendre un parti. Cependant Mr. Muratori assure qu'il a écrit la vie de Pétrarque plus exactement que tous ceux qui l'avoient entrepris avant lui. (a)

(a) Più accuratamente di tutti i suddetti Scrittori compose la vita del Petr. pubblicata in Padova l'anno 1650 col titolo di Petr. Reditivus. Murat. vita di Petr.

Mr. de la Bastie ne pense pas de même : *c'est moins une vie de Pétrarque*, dit-il, *que des Mémoires pour servir à son Histoire, compilés sans ordre, sans choix & sans critique.*

Tout bien examiné, nous devons sçavoir gré à ce bon homme de la peine qu'il a prise de nous rassembler bien des choses concernant Pétrarque, qu'on chercheroit envain ailleurs. La liberté avec laquelle j'ai parlé de son Ouvrage, ne m'empêche pas de convenir qu'il m'a été utile. Il est heureux qu'il y ait dans la littérature des gens laborieux qui veuillent bien prendre le soin pénible & peu glorieux d'assembler des matériaux, pour faciliter le travail de ceux qui entreprennent d'écrire l'Histoire.

J'ai promis de donner à Philippe Tomasini pour compagnons dans cette classe du dix-septieme siecle un Allemand, un Flamand & un François. J'aurois pu me dispenser d'en parler, & je n'en dirai que deux mots.

XV.
ANDRÉ
SCHODEREN,
ou SCHROE-
DERN.

André Schoderen, Jurisconsulte d'Allemagne, fit imprimer l'an 1622 une vie de Pétrarque, où il l'appelle *le phénix & le pere des gens de lettres*. Il dit que Pierre Verger, Sicco Polenton, Leonard Aretin, François Philelphe, Rodolphe Agricola & Squarzafighi ont traité le même sujet avant lui ;
mais.

mais qu'il n'a vu que Squarzafichi , & qu'il ignore si les autres ont été imprimés. L'ouvrage de Squarzafichi sert de base au sien ; il y a ajouté quelques détails pris dans les Œuvres de Pétrarque , mais c'est peu de chose. Cette vie est fort rare ; je ne l'ai trouvée que dans la Bibliothèque du Roi. Je ne conseillerois pourtant pas à un Libraire de faire les frais d'une seconde édition.

Philippe de Maldeghen , Seigneur de Leyschot ,
Gentilhomme Flamand , plus propre à suivre Mars
dans les hasards , qu'à faire sa cour aux Muses ,
imagina de traduire Pétrarque en vers François. (a)
Il ne lui manquoit pour réussir dans cette entre-
prise , que de sçavoir l'Italien & le François , &
d'être Poète. Une vie de Pétrarque & de Laure
qu'on voit à la tête de son Livre , ne vaut pas
mieux que sa traduction & ses vers. Elle ne mé-
rite pas qu'on s'y arrête.

Placide Catanusi , Professeur en Droit & Avo-
cat au Parlement , fit imprimer à Paris , l'an 1669 ,
une traduction en prose de quelques Sonnets de
Pétrarque & de ses triomphes. Il étoit persuadé que
personne avant lui n'avoit osé traduire cet Auteur ,
ni en prose ni en vers. Cependant Mr. l'Abbé Goujet

XVI.
PHILIPPE
DE MALDEG-
HEN.

XVII.
PLACIDE
CATANUSI.
Mr. l'Abbé
Goujet l'ap-
pelle Philip-
pe.

(a) Cette traduction a été imprimée à Bruxelles , l'an 1600 ; à Douai , l'an 1606.

nous a fait connoître cinq ou six Traducteurs qui l'avoient précédé. George de la Forge, Jean Meynier Baron d'Oppede premier Président du Parlement de Provence, Jean Ruyr Charmesien, Vafquin Filleul Docteur de Carpentras, Philippe de Maldeghem, &c.

Bibl. Franc.
T. 7.

De toutes les traductions de Pétrarque, dit Mr. l'Abbé Goujet, je ne connois que celle de Catanusi qu'on puisse lire avec quelque satisfaction elle m'a paru claire & exprimée avec assez de pureté l'abrégé de la vie de Pétrarque n'est pas mal fait.

Je conviens avec Mr. l'Abbé Goujet, que la traduction de Catanusi est moins barbare que les autres, & la seule qu'on puisse lire, quoiqu'il tende rarement le sens propre de l'Auteur. Ayant traduit en prose, il semble qu'il auroit du être plus littéral. A l'égard de sa vie de Pétrarque, il ne dit presque rien, & le peu qu'il dit est plein d'erreurs. Mr. l'Abbé Goujet est tombé à peu près dans les mêmes inconvéniens; mais il ne parloit de Pétrarque qu'en passant, & dans une Bibliothèque Françoisise, il ne faut exiger une certaine exactitude qu'à l'égard des Auteurs François.

Je l'ai déjà dit, MESSIEURS, & je le répète encore avec plaisir, le mauvais goût ne peut pas régner long-temps dans une Nation aussi spirituelle.

que la vôtre. Le même siècle vit naître & finir l'Ecole Marinisque. Au commencement de notre siècle, Pétrarque étoit déjà rétabli sur le trône de la Poésie lyrique, & il n'y a pas d'apparence qu'on lui enleve si-tôt un sceptre qu'il porte depuis si longtemps, & à si juste titre.

Nous voilà arrivés au dix-huitième siècle. Jamais on n'a mieux écrit l'Histoire, & sur-tout l'Histoire littéraire : mille sources nouvelles ont été ouvertes pour les recherches qui en sont la base. Jamais on n'a marqué plus de desir de connoître à fond les hommes qui se sont distingués par leur esprit & par leur sçavoir.

Il semble, MESSIEURS, que nous touchions au moment d'avoir enfin une bonne vie de Pétrarque. Mr. Muratori veut bien nous en donner une. Je crois que vous convenez tous que c'est l'homme le plus sçavant que votre patrie ait produit dans le courant de ce siècle, & le plus capable de bien faire connoître Pétrarque.

Il avoit plusieurs avantages sur ceux qui étoient entrés avant lui dans cette carrière. 1^o. Celui de venir après eux & d'être à portée de profiter de leurs découvertes & de leurs fautes. 2^o. Celui de sçavoir à fond votre Histoire, dont il vous a donné les annales & 28 volumes in-folio de pie-

g ij

CINQUIÈME
CLASSE.

XVIII.
LOUIS - AN-
TOINE MURA-
TORI.

ces tendantes à l'éclaircir. 3^e. Toutes les Bibliothèques d'Italie lui étoient ouvertes ; on lui avoit confié celles de Milan & de Modene : la plupart de vos sçavans lui étoient subordonnés, & travailloient, pour ainsi dire, sous ses ordres.

Qui croiroit qu'avec tant de secours, beaucoup d'esprit & un sçavoir immense, Mr. Muratori ait publié une vie de Pétrarque très-imparfaite & inférieure, à mon gré, à celle de Gesualdo & de Beccadelli ! Il assure cependant avoir tout tiré de son Auteur & de plusieurs autres Ecrivains qu'il ne cite pas, ce qui lui a déjà été reproché. Cette vie parut pour la première fois à Modene, l'an 1711, à la tête d'une édition de Pétrarque que Mr. Muratori vous donna avec les *considérations* d'Alexandre Tassoni & les siennes. Elle a été réimprimée depuis à Venise, l'an 1727 & 1741.

Dès qu'elle vit le jour, le Journaliste de Venise (Apostolo Zeno) en donna un extrait dans son Journal, assurant que c'étoit une des plus exactes qui eut paru (a) Mr. Crescimbeni en dit du bien dans son Histoire de la poésie vulgaire ; tous vos Ecrivains en parlerent avec éloge. Eh !

(a) Più de 25 Autori hanno scritta distesamente la vita di Fr. Petr. Non può negarsi che tra loro non sieno molto contradizioni, si né tempi come né fatti, e che quella laquale è stata compilata dal Sig. Muratori non sia una delle più esatte che abbiamo: *Giorn. di Ven. T. 8.*

comment auroit-on pu ne pas louer un Ouvrage sorti de la plume d'un homme tel que Mr. Muratori !

Il n'est pas étonnant que des Anglois & des François déjà séduits sur le compte de ce sçavant par la réputation qu'il s'étoit acquise dans la République des Lettres , se soient laissés entraîner par les éloges que vos Journaux & vos Ecrivains prodiguent à la vie de Pétrarque.

Ce Barnabite laborieux qui nous a donné des Mémoires pour la vie des hommes illustres dans les Lettres , voulant parler de ce grand Poète , crut n'avoir rien de mieux à faire que de copier mot à mot Mr. Muratori. Voici ses propres paroles.

„ Plus de 25 Auteurs ont écrit fort au long la
 „ vie de Pétrarque ; mais ils se contredisent l'un
 „ l'autre , tant pour les temps que pour les actions.
 „ Celle de Mr. Muratori est la plus exacte , & c'est
 „ celle que j'ai suivie , en y joignant les additions
 „ que les Journalistes de Venise y ont faites dans
 „ le Tome 8 de leur Journal.

Nice r. T
 28, f. 395.

Les sçavans Anglois qui entreprirent , il y a quelques années , de composer dans leur Langue un Dictionnaire , qui servit de continuation ou de supplément à celui de Baile , imiterent le Pere

Nicéron , & parlent précisément dans les mêmes termes de la vie de Pétrarque par Mr. Muratori.

(a) Mr. de la Bastie dit seulement , que *celles de Vellutello , de Gesualdo & de Mr. Muratori sont les plus exactes.*

Les grandes recherches que j'ai faites sur Pétrarque , ne me permettent pas de penser si avantageusement du travail de Mr. Muratori. 1°. Il a les défauts qu'on a reprochés aux autres Biographies. Sa narration est superficielle , étranglée ; les faits y sont plutôt indiqués que rapportés. 2°. Il élude les difficultés qui se présentent à lui , en disant que d'autres en ont assez parlé , qu'il n'a pas assez de loisir pour entrer dans ces discussions , &c. 3°. Il tombe dans des erreurs , des contradictions , & même des bévues qui étonnent d'un homme comme lui.

En voici quelques-unes ; je ne finirois pas si je voulois les relever toutes. Il donne pour maître de grammaire à Pétrarque enfant , Barlaam le Calabrois , qui lui donna quelque teinture du Grec à Avignon , lorsqu'il avoit 35 ou 36 ans. Pour Professeurs de Droit à Montpellier Jean-André &

(a) Dans les notes que Mr. Chaufepié a ajoutées à ce Dictionnaire en le traduisant , il a suivi Mr. de la Bastie , & s'est égaré avec lui ; de

forte que l'article de Pétrarque dans ce Dictionnaire , d'ailleurs estimable , fourmille d'erreurs. Il en est de même de tous les Dictionnaires.

Cino de Pistoie qui étoient Professeurs à Bologne. Il avance de dix ans au moins son établissement à Vacluse. Il place dans les environs *in què contorni* la scène de son amour pour Laure. Je prouverai clairement que ce fut à Avignon , & que Pétrarque n'alla à Vacluse que pour la fuir.

Mr. Muratori étant préfet de la Bibliothèque Ambroisienne ne pouvoit pas ne pas reconnoître pour authentique la note de Pétrarque à son Virgile qui est dans cette Bibliothèque ; en conséquence il fait naître & mourir Laure à Avignon ; mais par un attachement secret au système de Vellutello que cette note renverse totalement, il adopte la date de la naissance de Laure , tirée du Regître de Cabrieres, & il donne pour certain qu'elle naquit à Avignon , le 4 Juin 1314. Il doute si elle n'est pas fille d'Henri Chiabau , & il croit qu'elle habitoit près de Vacluse. Quelle confusion ! Quelle inconséquence !

Il revoque en doute les circonstances de la découverte du tombeau de Laure , (a) quoiqu'elle soit attestée par des témoins oculaires dignes de foi , & par tous les Historiens contemporains sans exception. Il fait faire un voyage à Pétrarque à

(a) Io. per me non mantengo per vero tutte queste particolarità.

milan , l'an 1327 , auquel certainement il n'a jamais pensé. Il assure cependant avec confiance , qu'il y fut bien reçu par Azzon Visconti & Beatrix d'Est , sans citer l'Auteur qui lui a appris cette anecdote , que je crois très-fausse.

Il nous apprend , que Pétrarque revenu de Rome entra au service du Pape Jean XXII , qui le chargea de plusieurs négociations , & l'envoya plusieurs fois à Rome & en France au Roi Philippe. Je crois pouvoir assurer que Pétrarque n'entra pas au service de Jean XXII , qu'il ne fut jamais chargé par lui d'aucune négociation ; & il est très-certain qu'il ne fit son premier voyage à Rome que près de trois ans après la mort de ce pape.

Il donne à Pétrarque un Canonat de Cavaillon qu'il n'a jamais eu. Il fait naître sa fille à milan plus de dix ans trop tard. Il place l'an 1364 la restitution de ses biens paternels par la République de Florence qui lui députa Boccace pour lui en donner avis. On verra que cela se passa l'an 1351. Enfin Mr. Muratori ne dit qu'un mot en passant des voyages de Pétrarque , & des principaux événemens de sa vie , dont il confond toutes les époques.

En voilà plus qu'il n'en faut pour prouver que ce n'est pas là ce qu'on devoit attendre d'un homme
comme

comme lui. J'ai peut-être un peu trop insisté sur ce point ; mais le nom de ce sçavant , & l'idée que vous avez de lui , m'ont paru exiger que j'entrasse dans de plus grands détails sur son compte , que sur les autres Biographes de Pétrarque. Il est certain qu'il a induit en erreur tous ceux qui ont écrit après lui , & qui ne croyoient pas pouvoir s'égarer en le suivant.

A Dieu ne plaise , M E S S I E U R S , que je veuille dissimuler ici une chose que les partisans de Mr. Muratòri qui doivent être en grand nombre parmi vous , à en juger par les services qu'il a rendus à votre littérature , peuvent alléguer pour sa justification.

Il nous apprend lui-même dans la Préface de son Livre , qu'il *y travailla par maniere de récréation , étant à la campagne , & n'ayant pas sa Bibliothèque , dont il ne pouvoit se passer pour ses autres travaux.* (a)

Je doute que cette excuse vous paroisse bonne ; & je ne crois pas que vous approuviez qu'on fasse la vie de Pétrarque à la campagne sans livres. Pour moi qui travaille à ces Mémoires , entouré d'un

[a] Crederei ch'egli avesse da perdonarmi in udendo ch'io per mia recreazione ho scritto queste osservazioni sul Petrarca in Villa , e in luogo e tempo ch'io non poteva aver meco la copia de libri necessaria ad altri miei studi.

grand nombre de bons Livres, je sens à tout moment qu'il m'en manque beaucoup ; j'ai recours aux Bibliothèques voisines, & je me vois souvent obligé d'écrire à Paris ou en Italie, pour prier qu'on m'envoie des extraits des Livres que je ne trouve pas. Il est vrai que je veux remonter aux sources, & tout voir par moi-même. Cela allonge beaucoup le travail ; mais j'en ai senti la nécessité, & je suis persuadé que vous ne me désapprouverez pas.

Vous avez vu, MESSIEURS, que les meilleurs Biographes de Pétrarque conviennent, que pour bien faire sa vie, il faut lire avec attention toutes les Œuvres, & combiner ce qu'on y trouve avec les meilleurs Historiens de son siècle. Ils reprochent tous à ceux qui les ont précédés de ne l'avoir pas fait, & ils essuient le même reproche, avec juste raison, de ceux qui leur succèdent.

XIX
JOSEPH DE
BIMARD, Ba-
ron de la Bas-
tie.

Voici enfin un homme exempt de ce reproche, & qui prend la bonne route ; c'est Mr. de Bimard, Baron de la Bastie, que le mauvais succès de son ami Mr. Muratori ne dégoûte pas de travailler à la vie de Pétrarque. Il est difficile d'avoir plus de secours, & de prendre mieux ses mesures pour y réussir.

Mr. de Bimard, d'une ancienne Noblesse du Dauphiné, naquit à Carpentras le 6 Juin 1703,

& y fit ses premières études , comme Pétrarque.
Ce fut peut-être cette conformité qu'il avoit avec
lui, qui l'engagea à écrire sa vie.

„ Il avoit un esprit solide , accompagné d'un
„ jugement sûr , & d'une mémoire qui lui ren-
„ doit présent tout ce qu'il avoit appris dès
„ son enfance il donna des preuves de cette avi-
„ dité de sçavoir & de cette mémoire singulière
„ que l'on voyoit en lui. Son goût dominant se
„ déclara dès-lors pour la connoissance de l'His-
„ toire. Presque insensible au mérite des Ouvrages
„ de pur agrément , à peine pouvoit-il se résoudre à
„ s'en amuser il ne parloit guere que de littérature.

Sa vie par M.
Freret , hist.
de l'Acad. des
Inscr. T. 16,
f. 335 & suiv.

Il fit deux voyages à Paris dont il profita pour
se lier avec les Sçavans & visiter les Bibliothèques.
L'an 1737 , l'Académie des Inscriptions se l'associa
sous le titre de correspondant honoraire. Au com-
mencement de 1740 , il fut aggrégé à votre Aca-
démie de Cortone. Il étoit en relation avec vos
sçavans les plus illustres , Mr. Muratori , Mr. le Mar-
quis Maffei , Mr. le Cardinal Quirini , &c. qui
faisoient un grand cas de lui. (a) Il possédoit par-
faitement la Langue Italienne.

(a) Il y a une lettre de ce Cardi-
nal à Mr. le Président de Mafaugues
datée du 17 Octobre 1742 , dans
laquelle il parle de Mr. de la Bastie

de la manière la plus pleine d'esti-
me , de tendresse , & même de re-
connoissance.

J'ai appris d'un de ses amis qu'il pensa de bonne heure à faire la vie de Pétrarque , & qu'il employa beaucoup de temps à en rassembler les matériaux.

C'est sur-tout dans les lettres de Pétrarque qu'on trouve les anecdotes de sa vie. Ces lettres ne sont pas toutes dans le recueil le plus complet de ses Œuvres , imprimé à Basle , l'an 1581. On en trouve un plus grand nombre dans un Manuscrit de Mr. le Cardinal Passionei , écrit trente ans après la mort de Pétrarque. Mr. de la Bastie consulta ce Manuscrit précieux , & en fit extraire tout ce qui pouvoit lui être utile.

La Bibliotheque de son ami Mr. Falconet , une des plus riches & des plus singulieres qu'il y eut à Paris , étoit à sa disposition. La Bibliotheque du Roi lui étoit ouverte ; il y fit beaucoup de recherches pendant son séjour à Paris ; & pendant qu'il étoit dans le Comtat , il rassembloit avec soin tout ce qui pouvoit lui donner quelque idée de Pétrarque & de Laure.

Enfin , le 5 Juillet 1740 , il lut lui - même à l'Académie des Inscriptions son premier Mémoire qui contient la vie de Pétrarque depuis sa naissance jusqu'au temps où il reçut la couronne poétique. Etant allé ensuite à Carpentras pour ses affaires , il envoya à l'Académie trois Mé-

moires qui contenoient la suite de la vie de Pétrarque depuis son couronnement jusqu'à sa mort. Le premier fut lu le 22 Décembre 1741 ; le second , le 3 Août 1742 , deux jours avant la mort de l'Auteur : (a) le troisieme , le 3 Septembre 1742. Il n'y manque que l'article qui devoit contenir un grand détail sur la Bibliothèque de Pétrarque. La mort empêcha Mr. de la Bastie de le publier ; mais il est dans ses papiers qui furent remis par son ordre à Mr. Falconet. J'ignore à qui ils ont passé après la mort de celui-ci.

Dès que ces Mémoires parurent , tout le monde y applaudit. Nos Journalistes s'écrierent : " il ne
 „ reste plus rien à dire de Pétrarque ; son portrait
 „ est achevé , sa vie est parfaitement connue. Mr.
 „ le Baron de la Bastie , Auteur de ces Mémoires ,
 „ a fouillé dans tous les monumens où il a cru
 „ trouver des anecdotes sur cet homme si céle-
 „ bre il a traité ce sujet avec des soins
 „ & un goût de critique très-estimables si
 „ l'on compare divers morceaux de Pétrarque avec
 „ les Mémoires , l'exactitude de cet Académicien
 „ paroîtra presque par-tout ailleurs on l'ap-
 „

Mémoires de
Trev. Mars
1754.

Mai 1756.

(a) Dans le dix-septieme vo- Bastie au 6 Août 1742. Dans le
lume de l'Académie , fol. 390 , seizieme , fol. 347 , au 5 Août.
on place la mort de Mr. de la

„pelle le plus moderne & le plus sçavant des Apologues de Pétrarque.

C'est avec un plaisir extrême que je souscris à tous les éloges qu'on donne à la personne de Mr. de la Bastie ; je n'ai pas eu l'honneur de le connoître , mais je suis attaché à sa famille. Sa mémoire est encore chère dans le pays où je vis , & tous ceux qui l'ont connu , conviennent que ce que dit Mr. Freret , Secrétaire de l'Académie , de son esprit , de son jugement , de sa mémoire , de son amour pour les lettres , &c. n'est point exagéré.

Je voudrois n'avoir que des éloges à donner à ses ouvrages , de même qu'à sa personne ; mais la vérité ne me permet pas de souscrire à ce que dit le Journaliste de Trevoux de ses Mémoires ; qu'ils ne laissent rien à dire sur Pétrarque , & que ce sujet y est traité avec une exactitude & un goût de critique très-estimables.

Il n'est pas douteux que le travail de cet Académicien est infiniment supérieur à celui de tous ceux qui avoient traité avant lui le même sujet ; mais j'ose avancer avec confiance , qu'il a laissé beaucoup de choses à dire sur Pétrarque ; mes Mémoires le prouveront , & je ferai voir dans les notes destinées à les éclaircir , que cet homme sçavant , dont on admire avec raison l'e-

exactitude dans ses ouvrages ; qui avoit le *jugement si sûr & la mémoire si fidele* , par une fatalité singuliere & inconcevable , s'est trompé dans presque tous les événemens de la vie de Pétrarque , ou sur la date ou sur les circonstances. Mon zele pour l'homme que j'ai entrepris de faire connoître , m'oblige malgré moi à relever les fautes qui ont échappé à Mr. de la Bastie. Elles sont d'autant plus capables d'entraîner les autres dans l'erreur , qu'on les trouve dans un livre , dont l'exactitude & la profondeur des recherches sont admirées de toute l'Europe. En critiquant Mr. de la Bastie , je ne perdrai jamais de vue mon estime pour lui , mon attachement pour sa famille , & ma vénération pour le Corps dont il étoit membre.

Permettez-moi , MESSIEURS , de vous communiquer une remarque que j'ai faite ; c'est aux sçavans de Florence en particulier que je m'adresse ; elle regarde leur patrie. N'est-il pas singulier que dans une Ville aussi lettrée , qui doit s'intéresser plus qu'aucune autre à la gloire de Pétrarque , ses Poésies Italiennes y aient été si rarement imprimées , & jamais ses Œuvres Latines , quoiqu'elle renferme dans son sein plusieurs Manuscrits excellens des unes & des autres , dont il y en a même quelques-uns écrits de la propre main de l'Auteur ?

1524 , 1515 ,
1522. Je me trompe peut-être ; mais je ne connois que Philippe & Bernard Giunta qui aient donné quelques éditions de ses Œuvres Italiennes à Florence au commencement du seizieme siècle , & George Marefcotti qui les a imprimées dans cette Ville , l'an 1574. A Venise , on les a imprimées plus de cent fois. A Lyon plus de douze : quelle comparaison !

XX.
LOUIS BANDA-
DINI

Un jeune homme parmi vous , qui avoit de l'esprit & du sçavoir , excité peut-être par cette réflexion , crut devoir en donner une nouvelle édition plus correcte encore que toutes celles qui avoient paru. Il profita de l'accès qu'il avoit dans vos Bibliothèques , pour revoir le texte sur les Manuscrits excellens qu'elles renferment , & il fit une vie de Pétrarque qu'il enrichit de pieces & de notices nouvelles , puisées à la même source , & dans vos Archives des réformations où il avoit possédé une place. Son travail fut imprimé à Florence , l'an 1748. Il avoit promis un Commentaire ; mais son attachement au Cardinal Landi , & les divers emplois qu'il a eus à Rome ne lui ont pas permis de tenir parole.

Il paroît , MESSIEURS , par vos Journaux que vous avez approuvé l'essai de ce jeune compatriote , qui porte un nom connu dans la République

publique des Lettres, (Louis Bandini); les nouvelles littéraires de Venise & de Florence en parlerent avec éloge, dès qu'il parût.

Mr. le Comte Mazzuchelli, dans sa notice des Ecrivains d'Italie, dit que la vie de Pétrarque qu'on voit à la tête, est *pleine d'érudition & de recherches.* (a) Il faut rendre justice à Mr. Louis Bandini ; il nous a appris bien des choses sur Pétrarque, qu'on chercheroit envain ailleurs, & on trouve dans son Livre quelques pieces curieuses dont je ferai usage.

Cependant, je ne puis m'empêcher de dire, que sa vie de Pétrarque ne répond pas à ce qu'on doit attendre à présent d'un homme d'esprit de Florence. Ce jeune Auteur, en profitant des ressources que vos Bibliothèques lui fournissoient, des secours que vous pouviez lui donner, des Mémoires de Mr. de la Bastie, qu'il avoit lus, puisqu'il les cite, devoit nous présenter quelque chose de mieux : ses occupations ne lui ont peut-être pas permis d'en prendre la peine. Il trouvera bon qu'après lui avoir donné les éloges qu'il mérite, je relève ici quelques erreurs parmi celles qui lui ont échappé dans sa vie de Pétrarque.

(a) La sua vita del Petrarca erudizione ed arricchita di recondite notizie. *Notiz. de Scritt. d'Ital.*

En suivant les traces de Mr. Muratori , avec qui on ne croit pas pouvoir s'égarer , il donne à Pétrarque pour maître à Pise Barlaam le Calabrois , pour Professeurs à Montpellier Jean-André & Cino de Pistoie , de qui il prit les leçons à Bologne.

Après avoir reconnu pour vraie , sur le témoignage de Mr. Joseph-Antoine Sassi , Bibliothécaire de Milan , la fameuse note où Pétrarque dit qu'il vit Laure pour la première fois à Avignon dans l'Eglise de sainte Claire , Mr. Bandini donne pour certain , que suivant Pétrarque , cette première entrevue se fit à la campagne ; (a) & il cite les textes qui le prouvent. C'est une contradiction qu'il devoit éviter. Il place en 1529 la découverte du tombeau de Laure. Personne n'ignore que ce fut l'an 1533. Ce n'est là peut-être qu'une faute d'Imprimeur.

Il assure que Pétrarque fit son voyage de Rome tout de suite après son retour de France & de Flandres. On verra qu'il y a plus de 4 ans d'intervalle entre ces deux voyages.

A son retour de Rome , il le fait entrer en qualité de Secrétaire au service de Jean XXII , qui l'envoya plusieurs fois en France , en Angle-

(a) Certa cosa e che il Poeta pre , come accaduto alla Cam-
ovunque parla nelle sue rime di pagna.
questo accidente lo descrive sem-

terre & en Italie, & l'employa dans des affaires fort importantes.

Ces députations, ces voyages n'ont aucune espèce de fondement. Ce Secretariat est un être de raison : Pétrarque ne fut Secrétaire d'aucun Pape ; on le verra refuser constamment cette charge, parce qu'il ne vouloit pas des chaînes dorées. D'ailleurs, comme j'ai déjà dit, le Pape Jean XXII étoit mort près de trois ans avant que Pétrarque allât à Rome.

Ce grand Poète, après avoir été couronné à Rome, l'an 1341, s'arrêta quelque temps à Parme. De là Mr. Bandini le fait aller tout de suite à Milan & à Mantoue, appelé, dit-il, par l'Empereur Charles IV qui le retint quelque temps auprès de lui. Pétrarque ne fit ce voyage que plus de 12 ans après, & Charles IV ne fut élu Empereur que l'an 1346.

Tous les événemens de la vie de Pétrarque sont bouleversés dans cette narration ; mais de toutes les erreurs que j'y ai remarquées, voici celle qui m'a le plus frappé ; & vous conviendrez, MESSIEURS, qu'elle n'est pas pardonnable à un Florentin, quoiqu'elle lui soit commune avec Mr. Muratori & plusieurs autres.

Vous sçavez mieux que moi, que votre sage
i ij

République, l'an 1351, prit le parti de restituer à Pétrarque ses biens paternels qui avoient été confisqués injustement. Mr. Bandini date de 1365 cette restitution, & n'en dit qu'un mot en passant. Vous la trouverez dans mes Mémoires, revêtue de toutes ses circonstances que je n'ai trouvées dans aucun de vos Historiens, à mon grand étonnement ; mais devriez-vous souffrir, que dans un Livre imprimé à Florence, on retardât de 14 ans un acte de justice que votre patrie auroit du faire beaucoup plutôt ? Il me semble que c'est une époque qu'aucun Florentin ne devoit ignorer.

Voilà, MESSIEURS, toutes les vies un peu étendues que vous avez de Pétrarque. Je ne parle pas de celles qu'on trouve dans les Ecrivains appelés Bibliothécaires ou Bibliographes, qui ne contiennent que des esquisses, ou des extraits tirés des Biographes qui ont traité le sujet *ex professo*. Je ne finirois point, s'il me falloit entrer dans ce détail, & relever les erreurs sans nombre de Paul Jove, Jean-Jacques Boissard, Nicolas Poccianti, Jacques Gaddi, Isaac Bullard, Martin Hancnius, Nicolas Papadopoli, Jean Mario Crescimbeni, Jules Negroni, Casimir Oudin, du Pere Nicéron, &c, des Journalistes, des Dictionnaires, des Historiens, des Voyageurs, & en général de tous

ceux qui ne parlent de Pétrarque qu'en passant.

J'en ai assez dit , & peut-être plus que vous n'auriez voulu , pour prouver que vous n'avez point de vie de Pétrarque , que c'est encore un sujet à traiter , j'oserois presque dire , un terrain à défricher , au moins pour la plus grande partie. Si quelqu'un parmi vous en doutoit , les Mémoires que je donne , le lui prouveront encore mieux que tout ce que je pourrois dire dans cette Lettre.

Je ne sçaurois me déterminer à finir cet article , sans vous rapporter ce qu'a dit à ce sujet un des plus sçavans hommes d'Allemagne. *Tant d'Auteurs ont parlé de Pétrarque , & avec si peu d'exactitude ; on en a dit tant de choses qui ne s'accordent pas , que c'est un grand travail de rapporter seulement les noms de ces Ecrivains. (a)*

Je me hâte de passer à la seconde question , que je prévois qui sera faite en Italie à la vue de mon Livre. Pourquoi porter la faux dans la moisson d'autrui ? Pourquoi s'avise-t-on de former au delà des Alpes une entreprise qui ne peut être bien exécutée qu'en Italie ? Cette question a deux branches : je vais répondre séparément à l'une & à l'autre.

RÉPONSE A
LA SECONDE
QUESTION.

Si Pétrarque n'avoit fait qu'enrichir votre Lan-

(a) De Petrarcha tam multa & accurata , ut vel nomina Scripto-
à tam multis missa sunt in litteras , rum referre fit labor. *Fabr. Bibl.*
pugnantia etiam quadam & minus *Med. & inf. Latin.*

gue & embellir votre Poésie, il vous appartiendrait incontestablement ; & peut-être seriez-vous en droit de trouver mauvais que des Transalpins s'ingérassent de vous le faire connoître, & de le présenter à la postérité.

Mais Pétrarque a tiré les lettres de la barbarie où elles étoient ensevelies ; il a rétabli les bonnes études en Europe ; nous lui devons la conservation des Auteurs anciens, qui seroient perdus, sans le soin qu'il prit de les rechercher, & d'en faire faire de bonnes copies ; il a épuré le goût, & secoué une partie des préjugés qui empêchoient de faire un certain progrès dans les sciences : enfin il a marqué aux gens de lettres la route qu'il falloit tenir pour arriver à la perfection.

A ces titres il appartient au monde littéraire. Quiconque cultive les lettres, est en droit d'écrire sa vie pour acquitter la République de ce qu'elle lui doit, & pour satisfaire la curiosité de ceux qui aiment à voir de près un homme d'un génie supérieur, qui a joué un très-grand rôle dans le siècle où il a vécu. Aussi a-t-on vu ce sujet traité par des Espagnols, (a) des Allemands, (b) des

(a) Antoine Obregon a fait une vie de Pétrarque, imprimée à la tête de sa traduction Espagnole du traité de *Remedio utriusque fortunæ*.

(b) Rodolphe Agricola, Martin Hanckius, André Schoderen, Albert Fabricius.

François , des Anglois , &c. ; mais toujours fans succès. Ne diroit-on pas qu'il y a un génie malin qui se plaît à faire échouer cette entreprise ?

Pétrarque est le restaurateur des Lettres , disoit Baillet , ^{Jugem. des Savans.} *il n'y a personne qui n'ait voulu lui en témoigner sa reconnaissance par quelque éloge.*

Je vais encore plus loin , MESSIEURS , que diriez-vous , si on osoit vous disputer Pétrarque ? Il a reçu le jour dans le sein de votre belle contrée , cela n'est pas douteux ; la Ville d'Arezzo l'a vu naître , on ne peut pas lui contester cet honneur ; mais il a fait ses études à Carpentras , à Avignon , à Montpellier. Ses meilleurs Ouvrages ont été conçus , commencés , plusieurs même achevés sur les bords de la Sorgue ; les rochers de Vaucluse ont répété mille fois les sons harmonieux de sa lyre ; dans ces belles Odes que vous admirez tant , il prend à témoin les sources , les bois , les monts & les prés de cette solitude : enfin , c'est là qu'il a conçu ce Poëme épique auquel il doit la couronne.

Il s'agit à présent de sçavoir , si un homme de Lettres n'appartient pas plus au Pays où il a été élevé , formé , instruit , où il a composé ses meilleurs Ouvrages , qu'à la terre où il a reçu & quitté la vie. C'est un problème que je vous

laisse à résoudre. Je me garderois bien de dire sur cela ce que je pense : je craindrois d'exciter votre courroux , en vous enlevant un des plus grands ornemens de votre patrie , quoique votre richesse en ce genre dut vous rendre moins difficiles sur les enlevemens qu'on pourroit vous faire.

Je passe à l'autre branche de la seconde question ; & je conviens , MESSIEURS , qu'une vie de Pétrarque ne peut être bien faite que chez vous. Sans parler du talent que vous avez d'écrire l'Histoire mieux que les autres , il faut être né parmi vous , initié dans les mystères de votre Langue & de votre Poésie , pour bien entendre ce Poète charmant ; & comment le bien peindre , si on ne sent pas toute la finesse de ce qu'il dit !

D'ailleurs , j'ai déjà observé que vos Bibliothèques sont pleines d'excellens Manuscrits de ses Ouvrages , qu'il y en a même plusieurs à Florence & à Rome écrits de sa main. Combien de ses productions qui n'ont pas encore vu le jour ! Combien de lettres de lui à ses amis , & de ses amis à lui , qui sont encore renfermées dans vos Bibliothèques publiques ou privées !

Mais il y a près de 400 ans que Pétrarque est mort ; oseroit-on vous demander pourquoi vous n'avez pas encore mis en œuvre toutes les ressources
que

que vous avez pour nous donner une bonne vie de lui ? Parce que vous êtes plus en état de le faire que personne , parce que vous avez des facilités pour cela que les autres n'ont pas , faut-il que le Public en soit privé , si vous ne voulez pas l'entreprendre , ou si vous n'y réussissez pas ? Je vous en laisse les Juges.

Sur la troisieme question , je prévois que nous ferons bientôt d'accord. Non assurément , je n'ai pas tout ce qu'il faudroit pour faire une bonne vie de Pétrarque. Je sens tout ce qui me manque , & je fiémis , quand je vois ce sujet manqué par de bons esprits , qui avoient tout ce qu'il falloit pour le bien traiter.

On prétend que Christine , cette fameuse Reine de Suede , disoit que Pétrarque étoit *grandissimo Philosopho, grandissimo innamorato, e grandissimo Poeta* ; & qu'il falloit réunir ces trois qualités pour l'entendre. Je n'en possède aucune ; ainsi me voilà condamné par l'arrêt d'une grande Reine , à ne pas entendre Pétrarque ; & si je ne l'entends pas , comment pourrois-je bien faire sa vie ?

Aussi n'est-ce pas sa vie que je vous présente , MESSIEURS ; daignez faire attention au titre de mon Livre : *Mémoires pour la vie de François Pétrarque.*

Vous le sçavez mieux que moi ; il y a une grande différence entre une vie & des Mémoires. Une vie est une histoire : des Mémoires doivent être considérés comme des matériaux pour écrire l'histoire. On exige bien davantage d'un Historien que d'un compilateur de Mémoires. Plus de choix dans les faits, & une critique plus sévère ; plus d'ordre & d'exactitude dans la narration ; plus d'attention à se renfermer dans son objet , & à en lier toutes les parties ; sur-tout plus de noblesse , de précision , & d'agrément dans le style.

Une vie assujettie aux loix de l'histoire , doit avoir une marche régulière , & il n'est pas permis à celui qui l'écrit de faire de trop grands écarts. Quand on écrit des Mémoires , on a les coudées plus franches ; on peut faire de petites excursions , appuyer sur quelques détails , saisir certains objets qui paroissent étrangers , & qui n'entreroient pas dans une histoire faite avec soin. Je crains qu'on ne m'accuse d'avoir abusé de cette liberté : tout ce que je puis dire , c'est que mes intentions étoient bonnes. Personne n'ignore qu'il faut plus d'esprit & de talens pour écrire une vie , que pour compiler des Mémoires. La compilation est un travail presque mécanique , qui donne plus de peine & fait moins d'honneur.

J'ai senti, MESSIEURS, qu'il étoit juste de vous réserver ce qui demandoit plus d'esprit & de talens. J'ai pris pour moi la portion du travail la plus pénible & la moins glorieuse. J'ai fait ce qu'il convenoit de faire à un homme qui n'a pas eu le bonheur de naître dans l'enceinte des Alpes. J'ai réuni mille détails de la vie de Pétrarque, épars çà & là dans ses Œuvres, que j'ai distribués par annales sans leur donner une forme agréable. Ce n'est là, à proprement parler, que rassembler des matériaux. Le bon Evêque de Cittanova, dont je vous ai parlé, l'avoit fait avant moi, mais avec moins de choix, d'ordre & de critique. Passez-moi ce petit mouvement de vanité.

Ces matériaux, j'ose les mettre sous vos yeux, MESSIEURS, & vous inviter à en faire usage; vous pouvez compter sur leur exactitude. Qu'une plume légère & brillante, comme vous en avez beaucoup parmi vous, daigne les mettre en œuvre; & en les liant ensemble avec art, en composer une bonne vie de Pétrarque, qui vous fasse enfin connoître cet homme célèbre que vous admirez depuis si long-temps, & dont vous n'avez qu'une connoissance très-superficielle.

Il faut encore que vous me permettiez de vous entretenir de toutes les peines que j'ai prises, de tous les mouvemens que je me suis donnés pour

composer ces Mémoires que j'ai l'honneur de vous présenter. C'est la manie de tous les Auteurs d'en rendre compte au Public , qui ne leur en sçait pas plus de gré ; voilà le sujet ordinaire de toutes les Préfaces.

J'ai commencé par lire plusieurs fois avec attention toutes les **Œ**uvres de Pétrarque. J'ai déjà dit , que l'édition la plus complète que nous en ayons , est celle de Basle de l'an 1581 *in-fol.* Cette édition fourmille de fautes de toute espece , qui arrêtent à chaque pas , & rendent le texte inintelligible. Je suis persuadé que ces fautes , qui se trouvent dans les autres éditions des **Œ**uvres Latines de Pétrarque à Basle & à Venise , ont beaucoup contribué à dégoûter de sa lecture , & peut-être ont-elles donné lieu aux critiques un peu trop ameres , qu'on a faites de son style.

Il est aisé de comprendre que les Lettres de Pétrarque sont la partie de ses **Œ**uvres la plus utile pour écrire sa vie. C'est aussi à quoi je me suis le plus attaché. Il avoit une amitié babillarde , un cœur qui aimoit à s'épancher. Dans ses lettres il ouvroit à ses amis tous les replis de son ame , & se plaisoit à leur raconter les événemens de sa vie. Elles ont été pour moi une mine féconde d'où j'ai tiré la plus grande partie de ce que je dis de

lui. Cette mine étoit ouverte à vos Ecrivains, MESSIEURS ; il leur étoit aisé d'en tirer meilleur parti que moi : pourquoi ne l'ont-ils pas fait ?

Voici peut-être ce qui les a rebutés. On ne trouve nulle part toutes les lettres de Pétrarque. Mon édition de Basle de 1581 n'en contient pas la moitié. Il faut encore avoir recours à une autre édition faite à Geneve, l'an 1601, sur un Manuscrit de Mr. Chalas de Nîmes, où l'on en trouve un plus grand nombre.

Mais ce n'est pas encore tout ; le Manuscrit de Mr. le Cardinal Passionei, dont j'ai dit que Mr. de la Bastie avoit fait usage, est beaucoup plus abondant. Il eut la bonté de consentir que je le fisse copier ; mais ayant appris qu'il y avoit un Manuscrit semblable au sien dans la Bibliothèque du Roi, (a) j'écrivis à Paris pour en avoir une copie. Mr. l'Abbé Sallier qui étoit à la tête de la Bibliothèque, & dont la République des Lettres regrette la perte, eut la bonté de s'y prêter. Pour éviter la longueur & les frais du travail, on ne me copia que les lettres qui n'avoient pas encore vu le jour.

Le bruit s'étant répandu que Dom Bernard de

(a) Le Manuscrit de Mr. le Cardinal Passionei est de 1404 ; celui du Roi est de 1388.

Mém. de
Trev. Fevr.
1703. fol. 367.

Montfaucon pensoit à les publier au commencement de ce siècle, les Journalistes de Trevoux imaginèrent de le dégoûter de cette entreprise, en lui disant que *le Public lui sauroit plus de gré, s'il faisoit imprimer les homélies de saint Chrysostome* ils ajoutoient : *un siècle sensé & revenu de la bagatelle aura peu d'empressement pour les pointes & la morale guindée du singe de Seneque.* Cela est amer : j'ignore ce qui avoit pu mettre le Journaliste de mauvaise humeur contre Pétrarque, que son bel esprit n'empêchoit pas d'être très-soumis aux décisions de l'Eglise.

Il ne suffisoit pas pour mon travail d'avoir rassemblé toutes les lettres de Pétrarque, ou du moins la plus grande partie; car je ne doute nullement qu'il n'y en ait encore quelques-unes de cachées dans vos Bibliothèques, qu'on ne trouve dans aucun recueil. Je ne comprends pas ce qui peut vous empêcher de les donner au Public. Ces lettres sont la plupart sans date & sans adresse; il y en a plusieurs qui ont des dates & des adresses fausses; je parle sur-tout des lettres imprimées : le Manuscrit de la Bibliothèque du Roi est beaucoup plus correct.

Il a fallu suppléer les dates & les adresses à celles qui en manquoient, corriger celles qui étoient défectueuses. J'en suis venu à bout à force de

combinaisons & de travail. Cette opération a répandu un grand jour sur la vie de Pétrarque , & m'a fait découvrir une partie des erreurs de ceux qui sont entrés avant moi dans la même carrière.

Pour réussir dans cette entreprise , il étoit nécessaire de bien débrouiller le cahos de l'Histoire du quatorzième siècle. Pétrarque entretenoit volontiers , ses amis dans ses lettres , de ce qu'il voyoit & entendoit ; on verra même qu'il a eu part aux plus grands événemens de son siècle , ou par ses négociations , ou par ses conseils. Cette partie de sa vie avoit été totalement négligée par les Biographes , excepté Mr. de la Bastie , sur qui j'ose me vanter d'avoir un peu renchéri.

La grande collection de vos Historiens par Mr. Muratori en 28 volumes *in-fol.* m'a été fort utile pour l'histoire du siècle de Pétrarque. Je me suis attaché aux Auteurs contemporains , parmi lesquels je donne la préférence aux Villani & aux Cortusi , qui m'ont paru les plus véridiques.

A l'égard des Auteurs modernes , j'en ai fait peu d'usage , parce qu'il m'a paru qu'ils ne faisoient que se copier les uns les autres , sans remonter aux sources ; & je les ai trouvés pleins d'erreurs. Les vies des Papes d'Avignon par Baluze , & les annales d'Oderic Rainaud sont presque les seuls dont

je me suis servi , mais avec précaution. Pour ce qui regarde vos Historiens modernes , trouvez bon qu'on vous dise , qu'ils sont confus , peu exacts , & qu'il est difficile de les concilier entr'eux.

J'ai fait une moisson abondante dans les Regîtres des souverains Pontifes qui ont siégé à Avignon. Mr. le Cardinal Torrigiani a bien voulu permettre que ces Regîtres me fussent communiqués. Ils sont conservés avec soin dans les Archives de la Légation.

Les Archives de la Maison de Sade m'ont été ouvertes. C'est de là que j'ai tiré le contrat de mariage de la belle Laure & son testament ; le testament de son mari & de son beau-pere , qu'on trouvera parmi les Pieces justificatives. J'ose assurer que tous ces actes ont été très-fidèlement copiés. Je voulois ne les donner que par extrait , pour ne pas grossir le volume ; mais des personnes pour qui j'ai beaucoup de déférence , m'ont conseillé de les faire imprimer en entier , parce qu'on y trouve des choses curieuses pour l'histoire d'Avignon.

J'ai cru devoir faire des recherches sur l'histoire de cette Ville , qui se glorifie d'avoir possédé longtemps Pétrarque dans son sein , & d'avoir été le théâtre de son amour. J'ai fouillé dans les Archives de la Ville , des Communautés & des Familles :

mes

mes recherches n'ont pas été infructueuses. Mr. de Massilien , plein d'intelligence & de zele pour tout ce qui peut intéresser l'honneur de sa patrie , a bien voulu coopérer à mes travaux ; & Mr. le Marquis de Cambis m'a communiqué , avec une complaisance extrême, tout ce qu'il a rassemblé avec tant de soin pour l'histoire de cette Ville , qu'il seroit en état de faire mieux que personne , s'il vouloit en prendre la peine.

J'ai eu une curiosité que personne n'avoit eue avant moi ; j'ai voulu connoître les amis de Pétrarque , & en général tous ceux qui ont eu quelque liaison avec lui : cela m'a paru nécessaire pour la clarté de ma narration. Le jour qu'on donne dans un tableau aux personnages qui accompagnent l'objet principal , ne contribue-t-il pas à éclairer aussi l'objet même ? Les Livres imprimés ne m'ont pas été d'un grand secours pour satisfaire ma curiosité sur ce point ; il a fallu avoir recours à vos Manuscrits. C'est dans cette occasion que Mr. l'Abbé Bandini a eu pour moi des complaisances & des attentions infinies.

Il m'a envoyé quelques extraits des Manuscrits précieux dont il est dépositaire ; j'y ai trouvé des détails curieux sur les amis de Pétrarque , & sur les personnes avec qui il a été en commerce ; gens

de lettres pour la plupart , & qui ont paru dans leur siècle avec distinction. Me permettez-vous de vous dire qu'ils vous étoient presque entièrement inconnus , au point qu'un de vos meilleurs critiques a regardé comme des personnages imaginaires , les deux personnes avec qui Pétrarque a été le plus intimement lié , & à qui il avoit donné les noms de Socrate & de Lélius. (a) Alexandre Tassoni a prétendu que ces deux noms sont allégoriques , & qu'il a plu à Pétrarque d'envelopper sous ce voile Laure & Etienne Colonne.

J'espère , MESSIEURS , que vous me sçavez quelque gré de la peine que j'ai prise pour vous faire connoître ces amis de Pétrarque , & une grande partie des Philologues de son siècle , à qui ses lettres sont adressées. Cette peine n'auroit été bien légère , si Mr. le Comte Mazzuchelli avoit mis au jour le grand Ouvrage auquel il travaille , qui ne vous laissera rien à désirer sur votre littérature. (b)

Je ne doute pas que votre amour pour Pétrarque ne vous porte à approuver une nouveauté , que

[a] Alexandre Tassoni , dans ses *Observations sur le Chap. IV du Triomphe d'amour* , a voulu prouver que par Socrate il faut entendre Laure , & par Lélius , Etienne Colonne.

(b) Mr. le Comte Mazzuchelli

de Bresse travaille à un Dictionnaire , dont l'objet est de faire connoître tous les Ecrivains d'Italie. Il en a déjà paru quelques volumes où l'on trouve de grandes recherches & beaucoup d'exactitude.

j'ai essayée en composant ces Mémoires. J'ai imaginé de faire entrer dans le cours de ma narration une grande partie de ses Ouvrages en entier ou par extrait : ses Odes, ses Sonnets, ses Lettres en prose & en vers, &c. je les ai placés suivant l'époque de leur composition, ou des événemens qui en ont fourni le sujet, autant que j'ai pu le découvrir. Les ouvrages d'un Auteur ne sont-ils pas les événemens les plus importans de sa vie, & peut-on mieux le connoître que par-là ? N'est-il pas vrai qu'on en sent beaucoup mieux toute la finesse, & qu'on les lit avec plus de plaisir, quand on sçait quel en est le sujet, & à quelle occasion ils ont été faits ?

Il s'agit de sçavoir si j'ai réussi à fixer l'époque & à découvrir le sujet de ces Ouvrages. Ce qui est certain, c'est que j'ai fait pour cela tout ce qui dépendoit de moi. J'ai lu avec attention tous les interprètes de Pétrarque qui me sont tombés entre les mains ; tous les livres que j'ai cru qui pouvoient me donner quelques éclaircissmens. J'ai réfléchi, combiné, raisonné, avec un desir extrême de ne pas tomber dans l'erreur.

Oserei-je, MESSIEURS, vous faire part du résultat de ces opérations de mon esprit ? Mes conjectures sur ce chapitre sont entièrement oppo-

féés à celles de tous vos Auteurs ; (je ne parle que de ceux que j'ai lus,) (a) il faut nécessairement qu'eux ou moi nous soyons égarés. Je ne puis vous exprimer quelle a été ma surprise en faisant cette découverte ; & je vous avouerai de bonne foi , qu'elle m'a fait naître beaucoup de doutes sur mes conjectures , quelques précautions que j'aie prises pour m'assurer de la vérité.

Si ces conjectures étoient vraies , il s'ensuivroit que la Nation la plus spirituelle de l'Europe auroit ignoré jusqu'à présent , non-seulement tous les détails de la vie de l'homme à qui elle a le plus d'obligation , & qui lui fait le plus d'honneur , mais même l'époque & le sujet de ses Poésies qu'elle ne cesse de lire , d'expliquer , & d'admirer depuis quatre siècles.

Voici quelque chose de plus fort encore , & tout-à-fait incroyable. Si mes conjectures étoient justes , il feroit vrai qu'un homme né au delà des Alpes avec des talens fort médiocres , feroit venu apprendre à cette Nation ce qu'elle devoit sçavoir beaucoup mieux que lui ; en ne faisant usage pour cela que des livres qu'elle a entre les mains , & de quel-

(a) Il y a plusieurs explications des Poésies de Pétrarque lues dans les Académies, imprimées dans les Villes d'Italie , qu'il ne m'a pas été possible de trouver chez nos Libraires , ou dans nos Bibliothèques. Je serois très-obligé à ceux qui voudroient bien me les procurer.

ques Manuscrits copiés dans ses Archives. Cet homme ne pourroit-il pas dire ce que disoit Cicéron, après avoir découvert le tombeau d'Archimede à Syracuse ? *Une des plus grandes & des plus sçavantes Villes de Grece auroit ignoré le tombeau du plus illustre de ses citoyens, si un habitant d'Arpinum n'étoit venu le lui découvrir.*

Non en vérité, MESSIEURS, cela n'est pas possible. Il faut nécessairement que mes conjectures soient fausses. Je vous demande en grace de vouloir bien examiner attentivement & sans prévention les preuves sur lesquelles elles sont appuyées. Faites-moi connoître mes erreurs ; loin d'être blessé de vos critiques, je les regarderai comme autant de marques de bonté & d'estime. J'ose vous assurer que vous trouverez en moi beaucoup de docilité, une défiance extrême de mes idées, sur-tout quand elles ne s'accordent pas avec les vôtres, & une grande disposition à reconnoître la vérité, dès que je verrai luire son flambeau, de quelque côté que cette lumière me vienne.

Les Mémoires que j'ai l'honneur de vous présenter, sont divisés en six Livres, parce que j'ai trouvé six époques principales dans la vie de Pétrarque, où j'ai cru devoir m'arrêter. Vous trouverez dans le premier Livre, sa naissance, son édu-

cation , ses études jusqu'à sa premiere entrevue avec Laure. Le second s'étend depuis le commencement de son amour pour Laure , jusqu'à son couronnement. Le troisieme, depuis son couronnement , jusqu'à la mort de Laure. Le quatrieme, depuis la mort de Laure , jusqu'à l'établissement de Pétrarque à Milan. Le cinquieme , depuis son établissement à Milan , jusqu'à ce qu'il prit le parti d'aller fixer son séjour à Venise & à Padoue. Le sixieme , depuis son établissement à Venise & à Padoue , jusqu'à sa mort.

Ces six Livres formeront quatre volumes considérables. Je sens que c'est beaucoup trop pour la vie d'un particulier & d'un homme de lettres ; mais la position malheureuse où je me trouve de penser autrement que les autres , presque sur tous les points de la vie de Pétrarque , m'a paru exiger de moi que j'entrasse dans certaines discussions , pour justifier mes opinions. Sentant qu'il ne convenoit pas d'interrompre le fil de ma narration par des questions peu intéressantes pour la plupart de mes Lecteurs , j'ai renvoyé ces discussions à des notes que j'ai placées à la fin de chaque Livre , où elles se rapportent.

J'ai cru aussi devoir faire imprimer les titres & les monumens sur lesquels mes opinions singulier-

res sont établies ; me conformant en cela à un usage moderne , qui me paroît être du goût de tout le monde , parce qu'il donne à l'histoire un caractère de vérité qu'elle n'avoit pas. On trouvera la moitié de ces Pièces justificatives à la fin du second volume ; & l'autre moitié à la fin du quatrième. La plupart de ces Pièces n'ont jamais vu le jour : les autres sont dans des Livres qu'on ne trouve pas aisément.

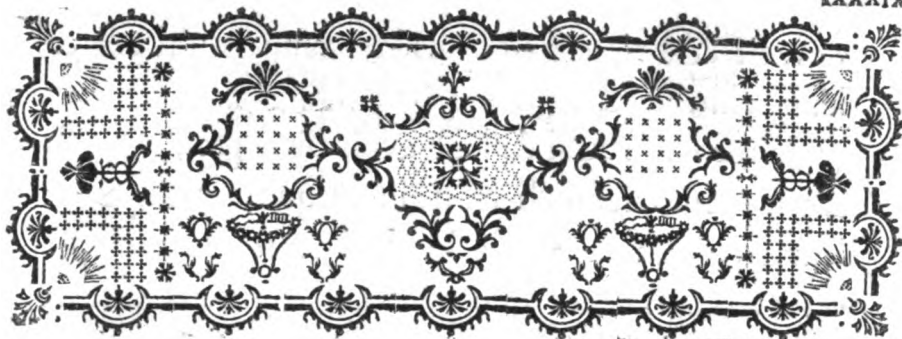
Mes Imprimeurs desiroient que je donnasse au Public les quatre volumes ensemble , & leur idée étoit fort de mon goût : voici la raison qui m'a déterminé à les publier séparément , à mesure qu'ils sortiront de la presse. Je me flatte , que quand ce premier volume & le second qui le suivra de près , auront passé les Alpes , ils feront une certaine sensation parmi vous. Les uns auront la bonté de relever les erreurs & les méprises dans lesquelles je serai tombé : les autres voudront bien concourir à mon travail , & me communiquer les découvertes qu'ils auront faites sur Pétrarque , & tout ce qui pourra rendre sa vie plus complète. Je crois du moins pouvoir m'en flatter.

Si mon Ouvrage étoit imprimé en entier , il faudroit faire une seconde édition , revue , corrigée & augmentée , qui feroit tomber la première ,

& la rendroit de nulle valeur. Quand le Livre est recherché, cela tourne au profit de l'Auteur & du Libraire qui s'enrichissent aux dépens des Lecteurs curieux. J'ai toujours déclamé contre cette espèce de brigandage littéraire, & à Dieu ne plaise que je voulusse le commettre. En donnant séparément les parties de mon travail, je serai à portée de mettre à profit les critiques, les avis, & les secours que je recevrai, sans faire une édition nouvelle, aux dépens de ceux qui auroient acheté la première. Mon projet est d'insérer à la fin de l'Ouvrage les corrections & les additions qui me paroîtront nécessaires. Je suis persuadé, MESSIEURS, que vous approuverez cette idée.

J'aurois pu donner un plus grand nombre de notes & de pièces justificatives ; mais j'ai craint que cela ne multipliât trop les volumes de mon Ouvrage ; j'ai été bien aise de pressentir sur ce point le goût du Public, & sur-tout le vôtre. Pour peu que vous paroissiez le désirer, je mettrai au jour tout ce que j'ai rassemblé sur Pétrarque, qui n'est pas encore imprimé. Je me flatte d'apprendre votre façon de penser, & celle du Public par la voie des Journaux. On peut compter que je m'y conformerai avec la plus grande docilité.

AUX



AUX
FRANÇOIS
AMATEURS DE LA POÉSIE
ET
DES BELLES-LETTRES.

MESSEURS,

SI vous avez eu la patience de lire ma Lettre aux Littérateurs Italiens, vous penserez, je crois, que je suis à l'abri d'un reproche que je craignois qu'ils ne me fissent, d'avoir osé porter la faucille dans leur moisson, en donnant des Mémoires pour la vie de Pétrarque, & d'avoir traité un sujet qui

m

devroit être épuisé, depuis le temps qu'il exerce leurs plumes.

Je me flatte aussi de leur avoir bien prouvé qu'ils n'ont point encore de vie de Pétrarque, quoique de leur aveu plus de 25 de leurs Auteurs aient formé cette entreprise, & que plusieurs d'entreux eussent tout ce qu'il falloit pour l'exécuter avec succès. Cela me paroît d'autant plus singulier, que je ne connois personne qui ait laissé plus de Mémoires pour écrire sa vie que Pétrarque. Il n'y a aucun de ses Ouvrages où l'on n'en trouve quelque circonstance : dans ses lettres, il raconte presque tout ce qu'il a fait. La plus grande partie de ces Ouvrages & de ces lettres a déjà vu le jour : le reste est en Manuscrit dans les principales Bibliothèques d'Italie.

Lire plusieurs fois avec attention ce qui est imprimé, & ce qui est Manuscrit de Pétrarque, recueillir des traits dispersés çà & là, les rediger, les lier ensemble & avec l'histoire, en suivant l'ordre chronologique, voilà tout ce que les Italiens avoient à faire, pour mettre dans le plus grand jour un homme qu'ils aiment & qu'ils admirent au delà de toute expression. Je leur ai marqué mon étonnement, de ce qu'ils n'ont pas encore consommé une entreprise qui les touche de si près, & pour laquelle ils ont tant de facilités. J'avoue que j'aime

Pétrarque ; peut-être ai-je des raisons pour m'intéresser à lui , qui ne sont pas connues de tout le monde. J'ai vu avec douleur, que malgré sa grande célébrité , on ne lui rendoit pas à certains égards toute la justice qu'il mérite.

Ne me sentant pas les talens nécessaires pour bien écrire sa vie , je me suis borné à rassembler des matériaux pour celui qui voudra l'entreprendre ; qu'on ne me regarde , si l'on veut , que comme un de ces manœuvres de la Littérature , qui travaillent pour les grands Architectes ; j'y consens de tout mon cœur. Voilà ce qui m'a déterminé à ne donner à mon Livre que le titre de Mémoires. Je sçais qu'on peut encore ajouter beaucoup à mes recherches ; que les Bibliothèques d'Italie renferment bien des choses curieuses sur ce sujet , qui me sont totalement inconnues ; il me suffit d'avoir dégrossi la matière , excité l'émulation , & mis sur la voie des personnes plus en état que moi de faire la vie de Pétrarque. Quel plaisir pour moi , en voyant paroître un Ouvrage attendu depuis si long-temps , de pouvoir dire ? j'y ai un peu contribué.

Après avoir répondu dans ma Lettre aux Italiens à des reproches , qu'on ne me fera peut-être pas sur mon travail , j'ai cru , MESSIEURS ,

m ij

devoir vous découvrir le principal motif qui me l'a fait entreprendre. En vous adressant la parole , je dirai plus librement ce que je pense. Les Italiens sont d'une délicatesse extrême sur tout ce qui peut intéresser la gloire de leur patrie , & des grands hommes qui l'ont illustrée. J'ai lu quelque part , que Christophe Longueil étant à Rome , se fit une affaire très-sérieuse , pour avoir osé comparer la France à l'Italie , & parce qu'il donnoit des louanges trop fortes à Erasme & à Budée. Je serois fâché de déplaire à une Nation que j'aime , que j'estime , que je respecte ; mais rien ne peut m'empêcher de dire ce que je pense sur des matieres purement littéraires , où l'honneur de personne n'est intéressé.

J'ai voulu faire connoître le plus grand Poète qu'ait eu l'Italie , le plus bel esprit du quatorzieme siecle , un homme à qui nous avons tous les plus grandes obligations : sans lui , comme j'ai déjà dit , & je ne sçaurois trop le répéter , nous serions peut-être encore plongés dans les borbiers de l'ignorance & de la superstition , où nos peres ont croupi si long-temps.

Oferei-je le dire ? Il me semble que c'est une erreur assez commune parmi vous , d'attribuer la renaissance des Lettres & des Arts , aux Grecs qui

vinrent de Constantinople en Italie , lorsque les Turcs se furent rendus maîtres de cette Ville. Mr. d'Alembert lui-même , ce Philosophe si versé dans tout ce qui peut concerner les sciences & les arts , ne dit-il pas dans ses élemens de Philosophie , que *la prise de Constantinople a fait renaître les lettres en Occident ?*

Rendons justice à l'Italie , MESSIEURS ; ne méritons pas le reproche que ses Auteurs nous font , d'être jaloux de sa gloire , & de ne vouloir pas reconnoître nos maîtres. Il faut en convenir , c'est aux Toscans , à la tête desquels on doit mettre Pétrarque , que nous devons la clarté du jour qui nous luit ; il en a été comme l'aurore. Cette vérité a été reconnue par un homme qui tient un rang bien distingué parmi vous. Il nous apprend que *les Toscans firent tout renaître par leur seule génie , avant que le peu de science qui étoit resté à Constantinople , refluat en Italie avec la Langue Grecque par les conquêtes des Ottomans.*

Mr. de Voltaire, histoire univ. T. 2 , f. 179.

Les Grecs qui vinrent se refugier en Italie , ne firent que rendre plus aisée & plus commune dans cette contrée l'intelligence de leur Langue , que Pétrarque & Boccace y avoient déjà introduite , comme je le ferai voir dans ces Mémoires. Le plus grand service qu'ils nous aient rendu , est de nous

porter de bons Manuscrits des Auteurs anciens qui ont écrit dans leur Langue.

Il faut avouer que nous n'avons en France qu'une idée bien légère de Pétrarque. Pour les gens du monde & les femmes qui aiment à lire, c'est un Poète aussi élégant que tendre, qui a bien aimé & bien chanté la beauté dont il étoit épris. On n'en sçait rien au delà. Nos petits maîtres tournent en ridicule sa façon d'aimer, qui n'est pas à la mode en France. Ils se moquent du ton langoureux, sur lequel sa lyre est montée : ils ne comprennent pas qu'on puisse se plaindre pendant 20 ans des rigueurs d'une maîtresse. S'il étoit heureux, comme il y a apparence, disent-ils, pourquoi prendre tant de peine pour le cacher ? S'il ne l'étoit pas, pourquoi restoit-il dans les fers d'une femme qui le maltraitoit ?

Les personnes graves méprisent Pétrarque, comme un homme frivole qui a passé sa vie aux pieds d'une femme, la lyre à la main, & les larmes aux yeux. Nos Rigoristes, ceux qui affectent une morale sévère, déclament contre lui avec chaleur, disant que c'étoit un Ecclésiastique léger, étourdi, violant les bienséances de son état, un homme plongé dans la débauche, &c. On verra combien ce portrait ressemble peu à Pétrarque.

Pour vous, MESSIEURS, vous sçavez tout ce que lui doivent les Lettres en général, la Langue & la Poésie Toscane en particulier ; mais vous ignorez peut-être que ses talens ne se bornoient pas là : que Pétrarque étoit homme d'état, bon négociateur & politique profond : que les plus grands Princes de son siècle lui ont confié des négociations délicates, & lui ont demandé conseil dans leurs affaires les plus importantes.

C'est sous ce point de vue que je me propose de vous le présenter dans une grande partie de ces Mémoires. Vous y verrez un homme qui paroît amolli par l'amour, à qui il avoit consacré les plus belles années de sa vie, quitter tout à coup ce ton langoureux & effeminé, sur lequel il soupiroit aux pieds de Laure, prendre un ton mâle & vigoureux, pour parler aux Rois, aux Empereurs, aux Papes, & leur présenter la vérité avec cette confiance que donnent des talens supérieurs, & une grande réputation.

Vous l'entendrez par des traits d'éloquence dignes de Demosthene & de Cicéron, exhorter les Princes d'Italie à cesser de se faire la guerre, & à réunir leurs forces pour chasser du sein de leur patrie des Barbares qui le déchiroient ; encourager, guider, soutenir un homme singulier qui

paroïssoit avoir reçu du Ciel une mission extraordinaire pour rétablir la ville de Rome dans son ancien éclat ; exciter un Empereur pusillanime à entrer en Italie pour y prendre les rênes du gouvernement du monde en qualité de successeur de César & d'Auguste ; conjurer les Souverains Pontifes qui avoient établi leur Cour sur les bords du Rhône , d'aller rétablir le Saint Siege sur les rives du Tibre , où Saint Pierre l'avoit placé.

Je conviens que mon idée n'est pas tout-à-fait neuve. Ce point de vue si honorable pour Pétrarque , presque entièrement négligé par ses compatriotes , a été saisi par Mr. de la Bastie , mais d'une façon très-superficielle & très-légère. Je ne sçai pourquoi il n'a fait qu'effleurer un si beau sujet ; de sorte que je crois pouvoir dire , que personne avant moi n'avoit mis dans tout son jour cette belle portion de la vie de Pétrarque , si propre à faire oublier les erreurs de sa jeunesse.

On dit que l'écueil ordinaire des Biographes est de s'enthousiasmer pour leur Héros , au point de chanter ses louanges au lieu d'écrire sa vie , imitant en cela les Peintres , & sur-tout les Peintres de notre Nation , toujours plus occupés d'embellir la nature que de la rendre fidèlement. Je ne crois pas qu'on me reproche d'être tombé dans cet

cet écueil. Pour l'éviter, j'ai cru devoir laisser à Pétrarque le soin de se faire connoître lui-même, c'est ce qui m'a déterminé à insérer dans le cours de ma narration une grande partie de ses Ouvrages, en entier ou par extrait.

J'ai suivi en cela l'exemple d'un sçavant Anglois qui nous a donné depuis peu une excellente
Histoire de Cicéron par Mr. Middleton, traduite par Mr. Prevot, imprimée à Paris en 1743.

vie de Cicéron, où l'on trouve à chaque page des lambeaux de ses Œuvres qui font grand plaisir. Quoique mon sujet ne soit pas à beaucoup près aussi intéressant que celui de Mr. Middleton, je ne doute pas que vous ne soyez bien-aîsés de trouver dans mes Mémoires des morceaux de Pétrarque, où il approche beaucoup de l'éloquence de Cicéron; & des fragmens de ses lettres, où il raconte lui-même les principaux événemens de sa vie avec agrément, avec force, & sur-tout un air de vérité, auquel on ne peut se refuser.

Je ne me flatte pas d'être aussi généralement approuvé dans le parti que j'ai pris de faire entrer dans mes Mémoires la plus grande partie des Poésies Italiennes de Pétrarque, Odes, Sonnets, Madrigaux, &c. Ces Poésies roulent presque toutes sur son amour pour Laure, dont elles nous apprennent des détails frivoles, qui ne peuvent être intéressans, dira-t-on, que pour les femmes,

& un certain nombre d'hommes efféminés, qui passent leur vie avec elles.

Nugellas
meas vulga-
res.

Pétrarque lui-même dans un âge mur rougissoit d'avoir fait ces vers, qu'il appelle *ses niaiseries vulgaires*. Il auroit voulu pouvoir les dérober au Public, & se les cacher à lui-même; *mais cela n'est pas possible*, dit-il à un de ses amis, *elles sont répandues par-tout : on les lit plus volontiers que mes Ouvrages sérieux, qui devoient avoir la préférence le peuple me recite & me déchire.* (a) Il eut envie de les jeter au feu; mais quand il vit qu'il ne pouvoit pas les supprimer, il mit à la tête un Sonnet, dans lequel il fait une espece d'amande-honorable au Public, sur la frivolité des amusemens de sa jeunesse, dont il étoit *honteux & repentant*.

Je ne doute pas que bien des gens ne me blâment d'avoir inséré dans la vie de Pétrarque ces *niaiseries vulgaires* qui lui avoient échappé dans sa jeunesse, & dont il auroit voulu pouvoir ne laisser aucune trace. Ce sont cependant ces *niaiseries* qui l'ont élevé à ce degré de gloire dont il jouit, & qui lui ont procuré l'immortalité. S'il n'a-

[a] Invitus fateor hac ætate vulgari ineptias meas cerno quas omnibus, mihi quoque, si liceat, ignotas velim.... sed quid possum? Omnia jam in vulgus effusa sunt, legunturque libentius quam quæ

ferio postmodum validioribus animis scripsi.... vulgus habet & lacerat. *Sen. L. 13, ep. 10.* Hinc illa juvenilium laborum meorum cantica quorum hodie pudet ac pœnitet. *Famil. L. 8, ep. 3.*

voit fait que ses vers Latins , à peine seroit-il connu de quelques Sçavans. C'est à ses Poésies Italiennes qu'il doit les monumens publics qui lui ont été érigés en Italie , les titres de Prince de la Poésie lyrique , & de pere de la Langue Italienne qu'on lui a donné ; en un mot , cette espece de culte qu'on lui rend dans sa patrie.

Les meilleurs esprits de cette contrée ne parlent que de ses vers Italiens , quand ils disent que ^{Lettr. de Virg. aux Arcad.} c'est le Poète le plus élégant , le plus harmonieux & le plus sublime qu'on ait vu depuis le siecle d'Auguste ^{Murat. idea della perf. Poet.} qu'il a toutes les perfections des Poètes qui l'ont précédé , sans en avoir les défauts , & qu'il doit être proposé comme un modele accompli de bon goût , de la délicatesse dans les pensées , & de la noblesse dans l'expression. C'est ainsi que s'exprime Mr. Muratori dans son traité de la parfaite Poésie Italienne. On ne l'accusera pas d'être aveuglé sur le compte de Pétrarque , qu'il a osé critiquer , au grand scandale de plusieurs de ses compatriotes. Les Auteurs des lettres de Virgile aux Arcades , (a) sont encore moins suspects sur son compte : en lui rendant justice sur ce qu'il a de bon , ils n'ont pas dissimulé ses défauts.

(1) On n'est pas d'accord sur le Comte Algaroti , au Pere Be-
les Auteurs de ces lettres ingénieuses : on les attribue à Mr. Frugoni.

Gaddi de
Script. non
Ecclef. Se-
bast. Eriz.
esp. delle
canz. degli
occhi.

Gravina rag.
della poes.

C'est sur-tout dans sa maniere de traiter l'amour, que les Italiens le préfèrent à tous les Ecrivains Grecs, Latins & Toscans. Les Anciens ne connoissoient pas ce langage du cœur si délicat, si pur, dont Pétrarque, selon eux, a fourni le modele. Dans les beaux siècles de l'ancienne Rome, les Poètes n'entretenoient leurs maîtresses que des faveurs qu'ils desiroient, ou de celles qu'ils avoient reçues, & ne connoissant pas ces voiles que la décence prête à l'amour, pour rendre ses plaisirs plus durables & plus vifs, ils en faisoient des peintures grossieres, sur lesquelles une femme honnête ne peut fixer ses regards.

Il n'en est pas de même de Pétrarque. Crescimbeni dit qu'il *a joint une quatrieme grace aux trois autres, l'honnêteté*. C'est une grande question longtemps agitée en Italie, & encore indécidée, si son amour pour Laure, étoit cet amour pur & céleste, dégagé de la lie des sens, que Platon a si bien dépeint dans ses Dialogues. Ce n'est pas ici le lieu de traiter cette question : je ferai voir que Pétrarque lui-même l'a décidée clairement ; mais quelle que fut sa façon de penser, il est certain qu'il s'exprime toujours de la maniere la plus honnête ; qu'il n'y a pas un vers dans toutes ses Poésies, une image capable d'allarmer la pudeur.

Mr. Gravina prétend que l'amour métaphysique de Pétrarque n'est pas une matiere heureuse pour la Poésie , & que ce grand Poète auroit fait revivre les beautés des Anciens , s'il avoit aimé comme eux , & s'il s'étoit servi de leur pinceau pour peindre l'amour physique. Cette pensée me paroît fautive : si Pétrarque avoit imité les Anciens dans leur maniere de chanter l'amour , il n'auroit été que copiste , au lieu qu'il est original.

Je n'ignore pas que nos Provençaux pourroient à la rigueur lui disputer ce titre. De bons Auteurs Italiens conviennent que leurs Poètes n'ont fait que suivre les traces des Troubadours , en traitant l'amour d'une façon honnête & délicate ; mais nous devons convenir aussi , que Pétrarque a tellement renchéri sur nos Troubadours , qu'il peut encore passer pour original sur ce chapitre.

Sa maniere de traiter l'amour , lui donne encore un grand avantage sur les Anciens , c'est que *la Vierge la plus scrupuleuse peut le lire d'un bout à l'autre sans rougir*. C'est ainsi que parloit , il y a 200 ans , un saint Evêque d'Italie , le plus grand Prédicateur de son siècle.

Panigarolo ,
Evêque d'Asti.

Les Auteurs des lettres de Virgile aux Arcades ont décidé depuis peu , que *malgré les fausses interprétations de l'envie , les Ouvrages de Pétrarque se-*
n iiij

ront toujours des modèles de décence & de régularité.
En effet , on n'y trouve que les idées pures & sublimes de Platon , ornées de toutes les graces de la Poésie.

Les Auteurs de ces lettres ingénieuses nous plaignent , de ce que nous ne pouvons pas entrer dans le sanctuaire de Pétrarque , & savourer la douce harmonie de ses vers. “ Ils ne seront ja-
,, mais traduits dans aucune Langue , disent-ils ,
,, c'est le cœur qui les a dictés Pétrarque a
,, trouvé en lui-même la source des beautés qu'on
,, y admire : comme il ne les a pas puisées dans
,, une autre Langue , il n'y en a aucune capable
,, de les rendre , quoiqu'on ait assez bien saisi la
,, ressemblance des Grecs & des Latins il ne
,, sera pas défiguré par des Traducteurs sans ame
,, & sans oreilles.

VASQUIN
FILLEUL,
PHILIPPE
DE MAL-
DEGHEEN.

Ces Messieurs se trompent : rien n'a pu garantir Pétrarque du sort commun à tous les grands Poètes d'être travestis par des hommes grossiers , qui n'ont ni ame , ni oreilles , ni goût. Il faut convenir qu'il a été traité de la façon la plus barbare par un Docteur de Carpentras & un Gentilhomme Flamand , qui avoient entrepris de le traduire sans l'entendre. Je ne parle pas de ses autres Traducteurs , que Mr. l'Abbé Goujet nous

à fait connoître , parce qu'ils ne me sont pas tombés sous la main. Philippe Catanusi l'a rendu en prose d'une maniere supportable.

J'ai cru qu'on pourroit faire mieux , & je l'ai entrepris. L'Arrêt prononcé par les beaux esprits d'Italie , qui déclarent Pétrarque intraduisible , ne m'a point effrayé. Je sçais qu'il n'est pas possible de faire passer dans une autre Langue le coloris de ce grand Poëte. C'est une quintessence subtile qui s'évapore quand on veut la transvaser.

En convenant de cette vérité , je crois devoir observer , que cela n'est pas particulier à Pétrarque. On peut dire la même chose de tous les Poëtes qui ont une maniere propre , & un style original. Les Italiens ont beau nous vanter les richesses & l'abondance de leur Langue , ils n'y feront jamais passer les graces fines & naïves des fables de la Fontaine. On compare les traductions à l'estampe d'un tableau qui représente l'ordonnance , la composition , le dessein , sans pouvoir rendre le coloris. Plus un Auteur excelle dans le coloris , plus il est difficile à traduire. Pétrarque est précisément dans ce cas-là

Cette difficulté vient de ce que chaque Langue a un génie particulier , fondé sur le caractère & les mœurs de la Nation à qui elle sert d'organe.

Une figure, une comparaison, une manière de s'exprimer qui plaît dans un Pays, choqueroit les oreilles d'un Peuple voisin. Voilà sur-tout les choses qu'il n'est pas possible de traduire à la lettre ; il faut chercher des équivalens, & souvent on n'en trouve pas. On peut assurer en général, que toutes les Langues manquent d'équivalens, les unes à l'égard des autres, & que les plus riches sont celles qui en manquent le moins. On ne le sent jamais mieux, que lorsqu'il s'agit de faire parler l'amour. Il a un langage qui lui est propre, mais qui varie suivant les siècles & les Pays. Certaines expressions consacrées à rendre les mouvemens du cœur dans un siècle ou dans un Pays, paroîtront ridicules à des hommes nés dans un autre siècle, ou sous un autre climat.

En renonçant à rendre le coloris de Pétrarque, je me suis flatté de pouvoir au moins faire passer dans notre Langue ses pensées & les sentimens de son cœur par une traduction fidele, sans être servile. J'ai cru que vous seriez bien-aîsés de connoître cette façon de traiter l'amour, inconnue aux Anciens. Elle n'est plus à la mode en France ; mais on en trouve mille traces dans nos vieux Romans, & dans les monumens qui nous restent de notre ancienne Chevalerie. C'est à cet amour pur, si
bien

bien représenté par Pétrarque, qu'il faut attribuer les faits héroïques & les exploits merveilleux de nos Paladins, à qui le desir de plaire à une honnête Dame inspiroit un courage extraordinaire. J'ai entendu dire à des gens d'esprit, que la Nation Françoisé jouiroit peut-être encore de cette grande considération qu'elle avoit autrefois en Europe, si elle avoit conservé cette façon d'aimer si propre à élever l'ame, & à faire des héros.

Voici encore une autre raison qui m'a déterminé à insérer dans mes Mémoires, la plus grande partie des Poésies Italiennes de Pétrarque. En faisant des recherches pour découvrir tous les événemens de sa vie, je crois avoir trouvé la date, le sujet de ces Poésies, les circonstances dans lesquelles elles ont été faites, & les personnes à qui elles sont adressées. J'avoue de bonne foi que cette découverte a flatté mon amour propre, parce qu'elle avoit échappé à un grand nombre de bons esprits d'Italie, qui avoient plus de ressources que moi pour la faire. Quoique je doive me défier de mes conjectures, étant presque toujours seul de mon avis, cependant j'ai cru pouvoir m'y livrer & les suivre, parce qu'elles sont appuyées de preuves bien fortes, comme on le verra dans mes notes. En conséquence j'ai mis ces Poésies à leur place suivant

leur époque , après avoir consulté sur cela des gens d'esprit & de goût qui l'ont approuvé.

Ils pensent comme moi , qu'elles répandront beaucoup de jour , & une sorte d'agrément sur la vie de Pétrarque , qu'on les lira avec plus de plaisir , & qu'on en pénétrera mieux le sens , quand on en sçaura le sujet & la date. Je ne doute pas que les Italiens ne fussent charmés de cette découverte , & ne s'y rendissent de bonne grace , s'ils avoient moins de peine à renoncer aux opinions de leurs Auteurs , & s'ils pouvoient se résoudre à être éclairés par des ultramontains sur des matieres qui les intéressent. J'ai pris la liberté de leur faire un petit reproche à ce sujet ; & j'espère qu'ils ne m'en sçauront pas mauvais gré. S'ils veulent attaquer mes conjectures , je suis prêt à entrer en lice , quoique je sente tous les avantages qu'ils ont sur moi dans cette espece de combat littéraire.

Quand il a été question de traduire les Poésies de Pétrarque , j'avoue que j'ai été fort embarrassé. Vous n'êtes point d'accord , MESSIEURS , sur la maniere de traduire les Poètes. Madame Dacier disoit , qu'on ne pouvoit traduire fidèlement qu'en prose ; que notre Poésie trop gênée ne peut suivre les pensées de l'original ; que la prose les rend avec plus de précision , de vivacité & de force ,

que ne sçauroient faire les vers asservis au nombre & à la rime. Un de nos meilleurs critiques pensoit de même, & disoit que celui qui traduit en vers, n'est qu'un imitateur & un parafraste.

L'Abbé des
Fontaines.

Plusieurs de nos bons Auteurs pensent au contraire, que les vers ne doivent être traduits qu'en vers ; que la meilleure prose leur fait perdre quelque chose de leur force & de leur agrément ; qu'un Poète à qui on ne laisse que ses pensées destituées de l'harmonie & du feu des vers, n'est que le cadavre ou le squelette d'un Poète. Mr. le Président Bouhier préféroit aux meilleures traductions en prose, celles qui sont faites en vers, quoique médiocres. Selon lui, les traductions en prose ne pouvoient servir que pour faciliter l'intelligence du texte original. L'Auteur du Journal étranger, qui écrit avec tant d'esprit & de chaleur, est de cet avis ; il prétend que la prose détruit nécessairement la Poésie.

Mr. l'Abbé
Arnaud.

La paresse, & un retour sur moi qui m'apprenoit que je ne suis pas né Poète, me portoient à préférer l'opinion de ceux qui pensent qu'il faut traduire en prose ; mais des gens d'esprit & de mérite qui sont en possession de me persuader tout ce qu'ils veulent, m'ont obligé, pour ainsi dire, malgré moi à traduire en vers. Ils prétendent que

Pétrarque en prose feroit fans ame & fans vie.

Quand ils m'ont vu effrayé par la difficulté que j'ai sentie d'abord de faire passer toutes les beautés du Poète le plus élégant dans une Langue pauvre & timide, dont la versification est extrêmement gênante, ils m'ont dit : on n'exige pas cela de vous ; personne n'ignore que cela est impossible. Ne pensez pas à traduire Pétrarque à la lettre : *malheur aux faiseurs de traductions littérales*, dit Mr. de Voltaire ; *c'est là qu'on peut dire que la lettre tue*. Tâchez de bien entrer dans l'esprit de votre Auteur ; quand vous en serez plein, rendez ses pensées, copiez ses images, autant que la gêne des vers & le génie des deux Langues pourra vous le permettre : usez quelquefois de la liberté qu'un de nos grands Philosophes donne aux Traducteurs, *de corriger les traits défectueux de l'original*, & de supprimer ces accessoires superflus, que la rime amène, & qui n'ajoutent rien au fond de la pensée.

Mr. d'Alembert.

Le conseil m'a paru bon, je l'ai suivi, & c'est sur ce plan que j'ai traduit les Poésies de Pétrarque, qu'on trouvera répandues dans ces Mémoires. J'ai laissé les Sestines ou Ritournelles, Poèmes de mauvais goût, où le Poète se donne des entraves qui l'obligent de sacrifier le sens aux mots, la pensée à la rime. Je n'ai pas imaginé de traduire

des Odes inintelligibles & des Sonnets mystérieux , où il a plu à Pétrarque de s'envelopper de ténèbres , que tout l'art des Interprètes n'a pu percer. J'ai traité de même quelques Sonnets , où j'ai trouvé des jeux de mots , des *concetti* & des métaphores outrées , qui n'auroient pas réussi dans notre Langue. Enfin , j'ai pris la liberté de supprimer quelques stances de Chançons , quelques quatrains de Sonnets , où ce grand Poète n'est pas supportable , de l'aveu même des meilleurs critiques Italiens ; mais il faut avouer que ces cas - là sont extrêmement rares , & qu'on ne trouve dans Pétrarque qu'un très-petit nombre de ces *concetti* , que nous reprochons aux Italiens.

Lorsque le génie de notre Langue , & la faiblesse de mes talens a pu me le permettre , je me suis fait un plaisir de rendre les pensées de mon Auteur avec la plus grande fidélité. J'ai tâché de lui conserver son génie , son caractère , ses traits , ses couleurs , en remplaçant par des beautés équivalentes celles que je ne pouvois pas retenir.

Je n'ai jamais mieux connu que dans ce travail toute l'indigence de notre Langue , & les épines de notre versification. Quand je vois à présent un de nos Poètes qui s'évertue pour faire des vers , je crois voir un homme qui veut prendre l'essor pour voler

Avril 1761.

avec des fers aux pieds & aux mains. L'Auteur du Journal étranger a raison de dire, que *notre Langue est la moins poétique de toutes, & qu'elle commande toujours des sacrifices, sur-tout lorsqu'il s'agit de traduire des Auteurs Italiens.* Il y a long-temps qu'on desire que les Poètes François fussent un peu plus à leur aise.

Convenons-en de bonne foi, MESSIEURS, la Langue Italienne est plus riche & plus harmonieuse que la nôtre, plus propre à rendre les nuances les plus fines de nos idées, plus libre & plus dégagée dans sa marche poétique. Le Poète Italien ploie sa Langue à son génie : le François est contraint de ployer son génie à sa Langue. L'Italien change le repos des vers, supprime les articles & des syllabes entières, quand il le juge à propos ; il s'accommode des hiatus, & fait enjamber les vers les uns sur les autres ; enfin il secoue, quand il veut, le joug de la rime. Nous sommes privés de tous ces avantages, qui mettent le Poète si à son aise, ce qui faisoit dire à Mr. Maffei, que *de toutes les Langues modernes, l'Italienne étoit la seule qui pût parler en vers, & que la Poésie Française n'étoit que de la Prose rimée.*

On a soutenu, il y a long-temps, même en Italie, que le principal mérite des Poésies de Pétrarque

consiste dans le choix des termes , la richesse des rimes , & l'harmonie des vers ; trois choses qu'il est impossible de faire passer d'une Langue à l'autre. D'ailleurs tout le monde convient qu'il est plein de ces charmes de détail , de ces choses fines qui s'évanouissent quand on veut les rendre : aussi , je ne regarde ma traduction que comme une mauvaise estampe d'un bon tableau , & comme une foible copie qui ne peut donner qu'une idée très-légère de l'original. C'est ainsi que s'exprimoit Mr. de Voltaire lui-même , en traduisant une Ode de Pétrarque. Je sens jusqu'à quel point ce langage me convient mieux qu'à lui.

Mais quand même j'aurois pu , MESSIEURS , vous présenter ce Poète charmant avec toutes les graces qu'il a dans sa Langue , je ne sçais s'il y auroit quelqu'un parmi vous qui eut le courage de lire jusqu'au bout le recueil entier de ses Œuvres Italiennes. *Sa Poésie est excellente* , dit Mr. Muratori ; *mais je ne serois pas étonné qu'elle ne réussit pas au delà des Monts ; de même que notre Musique , qui quoique supérieure à toutes les autres , n'est pas goûtée par-tout.*

J'en dirai ici la raison , quoique vous la sçachiez mieux que moi. Cet amour platonique & raffiné qui régné dans toutes les Poésies de Pétrarque , n'est connu en France que de quelques Phi-

lophes, & d'un petit nombre de femmes merveilleuses qui paroissent ridicules aux autres. Dans le monde même le plus délicat, le plus poli, on le regarde comme un être de raison, une chimere. Ceux qui ne l'ont pas senti, ne sçauroient juger de la beauté & de la vérité de la représentation. Il est difficile que l'expression la plus heureuse de sentimens que nous n'avons pas éprouvés, nous fasse un certain plaisir.

L'amour de Pétrarque a encore un grand défaut pour nous ; c'est qu'il est monotone. On diroit que ce grand Poëte n'avoit qu'une corde à sa lyre : toujours le même objet ; presque toujours le même ton : peu de variété dans les événemens & les situations . . . c'est un homme aimé par une femme vertueuse, qui lui cache avec soin les sentimens qu'elle a pour lui, parce qu'elle craint que cela ne la mène trop loin : conserver en même temps son amant & son honneur, voilà tout son objet, & la clef de sa conduite avec lui. De là naît ce contraste de rigueurs excessives dont Pétrarque se plaint sans cesse, & de faveurs légères qui l'amuse & le retiennent sans le satisfaire. S'il entreprend de déclarer ses feux, on refuse de l'entendre, & quand il devient trop pressant, on refuse même de le voir. Il pleure, il se désespère, il appelle
la

la mort à son secours ; mais il ne faut qu'un regard, qu'un mot pour porter le calme & la joie dans son ame. Par ce petit manège, cette alternative de faveurs & de rigueurs bien ménagée, une femme tendre & sage amuse pendant vingt & un an le plus grand Poète de son siècle, sans faire la moindre brèche à son honneur. Elle meurt ; Pétrarque l'aime encore pendant dix ans, & continue à faire des vers, dont elle est l'objet ; mais c'est pour louer sa vertu, la remercier de ses rigueurs, & témoigner le desir qu'il a de la revoir dans le Ciel, où il n'est pas possible qu'elle ne soit.

Vous m'avouerez, MESSIEURS, qu'il est difficile de lire avec plaisir 4000 vers, dont cet amour, unique peut-être dans son espece, est le sujet, d'autant plus qu'ils sont presque tous montés sur un ton de plaintes & de lamentations, que nous n'aimons pas en France, parce qu'occupés sans cesse à chercher un plaisir que nous trouvons rarement, nous fuyons tout ce qui porte les livrées de la tristesse.

Cette réflexion m'a déterminé à ne pas insérer dans les Mémoires une grande partie des Poésies de Pétrarque, même de celles que j'avois pris la peine de traduire. Je n'ai pas voulu en charger ma narration, craignant de rebuter mes Lecteurs par un si grand nombre de vers monotones & larmoyans,

dont la triste uniformité ne seroit pas rachetée dans ma traduction , comme dans l'original , par l'harmonie & les charmes du style.

Favoris des Muses ! c'est à vous que j'adresse la parole ; daignez me prêter audience. Je vous déclare que je ne suis pas Poëte ; je ne brigue aucune place sur le Parnasse , aucun rang parmi vous ; je n'aspire point à cette couronne de laurier qui ceignit le front de Pétrarque. J'espère que cette déclaration me mettra à l'abri de l'envie qui poursuit les Poëtes , & vous engagera à traiter avec indulgence des vers sans prétention , que j'ai faits *malgré Minerve* , & presque malgré moi , entraîné par le desir de faire bien connoître un homme célèbre , dont la gloire me touche beaucoup.

Je n'ai pas meilleure opinion de ma prose que de mes vers , & je ne me flatte pas qu'elle trouve grace à vos yeux. Il régne depuis quelque temps dans vos écrits , MESSIEURS , un style fleuri , brillant , concis , plein de figures hardies & de traits faillans. Je sçais que c'est le style à la mode , & le seul qui fasse fortune à présent. Je pourrois dire que je n'ai pas voulu le prendre , parce qu'il m'a paru qu'il ne convenoit pas à la gravité de l'histoire ; mais je suis de meilleure foi ; j'aime mieux convenir qu'il n'étoit pas à ma portée , & que je

n'ai pas pu y atteindre. Il faut avoir beaucoup plus d'esprit que je n'en ai , pour le répandre avec tant de profusion.

Pour ce qui regarde le fond de l'histoire & la vérité des faits , je ne demande point de grace ; au contraire , je prie qu'on me traite à toute rigueur. Je l'ai déjà dit dans ma Lettre aux Italiens , & je le répète encore , je desirer une bonne critique , autant que les autres la redoutent ; je le prouverai par ma façon de répondre à ceux qui me feront l'honneur de me critiquer , & mon empressement à profiter de leurs avis. Je sens qu'il n'est pas possible qu'il ne me soit échappé un grand nombre de fautes , quoique j'aie donné à mon Ouvrage toute l'application dont je suis capable , toujours remontant aux sources , & vérifiant tout par moi-même , excepté quelques Livres qu'il ne m'a pas été possible de me procurer , parce que j'écris dans une Province assez dénuée de Bibliothèques.

Baile avoit raison de dire , qu'il faut être dans une Capitale pour faire un Livre. J'ai trouvé à Paris des ressources singulières ; mais le peu de séjour que j'y ai fait , ne m'a pas permis d'en profiter autant que j'aurois voulu. Mr. Caperonier qui est à la tête de la Bibliothèque du Roi , Mr. l'Abbé Boudot qui lui est associé , Mr. Bejot chargé du

précieux dépôt des Manuscrits, m'ont ouvert leur sanctuaire avec une politesse ; une complaisance , que je n'oublierai jamais.

J'ai vu avec étonnement dans cette grande Ville une collection de Livres Italiens , telle qu'il seroit , je crois , impossible d'en trouver une pareille , même en Italie. Les meilleurs Livres en tout genre & les plus rares , les éditions les plus belles & les plus recherchées , des reliures superbes , des gravures exquisés , & tout ce que le luxe de la Bibliomanie a inventé pour le plaisir des yeux.

Il est inutile , MESSIEURS , de vous nommer le possesseur de ce riche trésor , assemblé pendant plus de trente ans avec beaucoup de soin , de goût & de dépenses. Il n'y a personne dans la République des Lettres qui ne connoisse ce Sçavant aimable & poli , si empressé à obliger , si zélé pour le progrès de la Littérature Italienne qu'il possède parfaitement. Est-il parmi vous quelque amateur de cette Littérature , qui n'ait eu recours à lui , & qui n'ait éprouvé la facilité sans exemple avec laquelle il prête les Livres les plus rares & les mieux conditionnés ? Pour moi , qui sens vivement tout ce que je lui dois à cet égard , je suis bien éloigné de penser que ce témoignage public de ma reconnaissance fût pour m'acquitter avec lui.

Je reviens à mon Ouvrage ; j'ai dit qu'il formeroit quatre Volumes in-quarto considérables. Je prévois ce que vous allez me dire , & je me hâte de le prévenir. Quatre gros volumes in-quarto pour la vie d'un simple particulier , c'est beaucoup trop ; c'est abuser de la patience du Public ; c'est faire payer trop cher le plaisir de bien connoître Pétrarque , & de sçavoir jusqu'aux plus petits détails de sa vie.

Je le sens comme vous, MESSIEURS ; mais daignez m'entendre ; voici ma justification. Il faut distinguer trois vies de Pétrarque ; sa vie privée , sa vie politique & sa vie littéraire. Vous ne vous plaindrez pas de sa vie privée ; elle sera peut-être plus courte que vous ne voudriez. C'est à sa vie politique & littéraire qu'il faut attribuer la grosseur & la multiplication des Volumes , dont ces Mémoires seront composés.

Pétrarque étant entré , ou par ses négociations , ou par ses exhortations & par ses conseils dans les plus grands événemens de son siècle , il m'a paru nécessaire de mettre le Lecteur au fait de ces événemens , pour lui faire bien entendre ce que Pétrarque en dit , & la part qu'il y a eue ; de sorte que cette portion de l'histoire de sa vie est en quelque façon l'histoire de son siècle. Elle

contient des faits curieux & intéressans , qui me font espérer que vous la lirez avec plaisir.

Sa vie littéraire influe aussi beaucoup sur le nombre & la grosseur des Volumes de ces Mémoires , par le parti que j'ai pris d'y faire entrer une grande partie de ses *Œuvres* Italiennes & Latines en entier ou par extrait.

Je me flatte que loin de vous plaindre , vous me sçaurez quelque gré d'avoir entrepris de les traduire , ou d'en extraire le suc , pour vous mettre à portée de bien connoître son esprit , sa façon de penser , & le ton de son siècle.

La position singulière où je me trouve d'être perpétuellement en contradiction avec tous les Biographes & les Commentateurs de Pétrarque sans exception , tant sur les dates & les circonstances des événemens de sa vie , que sur l'époque & le sujet de ses *Œuvres* , m'a mis dans la nécessité de faire des notes ou dissertations , pour justifier mes opinions , & exposer les motifs qui m'ont déterminé à penser autrement que les autres. J'ai cru devoir y joindre les pièces sur lesquelles mes conjectures sont appuyées , pour mettre le Public en état de juger des causes qui ne peuvent être portées qu'à son tribunal.

Vous comprenez , MESSIEURS , combien

tout cela doit avoir contribué à grossir mon Ouvrage. Je vous prie de ne me juger qu'après l'avoir lu ; & je souhaite que vous trouviez autant de plaisir à le lire , que j'ai pris de peine à le composer.



E R R A T A

Pour les deux Lettres aux Italiens & aux François.

- P** Age xviii, ligne 2 , 1344 , lisez , 1343.
 P. xviii dans la note , lingua , lisez , lingua.
 P. xxxii , l. 12 , à la marge , mettez , troisième classe.
 Ibid. l. 17 , lrs , lisez , les.
 P. xcvi , l. 2 , connoître , lisez , connoître.
 P. cx , l. 20 , le , lisez , les.

AVIS AU LECTEUR.

Pour mettre le Lecteur plus à portée de vérifier les citations de Pétrarque, on croit devoir l'avertir, qu'on s'est servi de l'édition la plus complète de ses Œuvres Latines faite à Bâle, l'an 1581 *in-folio*, qu'on désigne par cette note, *Ed. Bas.*

A l'égard de ses Œuvres Italiennes, on a cru devoir suivre l'exemple de Mr. de la Bastie, qui a toujours cité l'édition de Mr. Muratori, faite à Venise en 1711, 1727, 1741.

Pour ce qui regarde les lettres de Pétrarque, il y en a de quatre especes : *familiares*, *seniles*, *variae & sine titulo*. Pour les trois dernières, on se sert de l'édition de Bâle : pour les familières, on a cru devoir préférer celle de Geneve ou Lyon 1601, parce qu'elle est plus complète. A l'égard des lettres qui ont été tirées du manuscrit de la bibliothèque du Roi, on les distingue des autres par la marque suivante, *M. B. R.* ou simplement *M. R.*

Les autres Livres dont on s'est servi, sont désignés de façon, qu'il est aisé de les reconnoître. Voici les principaux avec leur marque.

1°. La grande collection des Ecrivains d'Italie par Mr. Muratori, imprimée à Milan l'an 1724 en 28 volumes *in-fol.* *Coll. Murat.*

2°. Le recueil des vies des Papes d'Avignon par Mr. Baluse, imprimé à Paris l'an 1693 *in-quarto.* *Bal.*

3°. Les annales Ecclésiastiques du Pere Oderic Raynaldi. *Od. Rain.*

4°. Les chroniques de Jean, Mathieu & Philippe Villani. A l'égard de Jean, on cite l'édition faite à Florencé, l'an 1587 sous cette marque, *Vill.* Pour Mathieu & Philippe, on se servira de l'édition qu'a donnée Mr. Muratori dans sa grande collection.

MEMOI-



M É M O I R E S

P O U R L A V I E

DE FRANÇOIS PETRARQUE.

L I V R E P R E M I E R.



U commencement du quatorzieme siecle , l'Italie , quoique défigurée par les irruptions des peuples du Nord & plongée dans les ténèbres que ces Barbares avoient répandues sur toute la surface de l'Empire Romain , étoit encore la contrée de l'Europe la plus belle , la plus riche , la plus éclairée ; mais elle étoit en proie à deux factions , qui la déchiroient sous le nom de Guelphes & de Gibelins.

L'amour de la liberté d'un côté : les querelles des Papes & des Empereurs de l'autre , avoient donné naissance à ces deux factions. Les Guelphes jaloux de

A

AN. DE J. C.
1300.

AN. DE J. C.
1300.

la liberté de leur patrie , combattoient sous les étendards des Papes contre les Empereurs , dont ils vouloient secouer le joug.

Les Gibelins suivoient l'Aigle Impériale , persuadés que l'Italie , étant la principale portion de l'Empire Romain , sa dignité , sa gloire consistoient à avoir les Empereurs pour Chefs : ils allerent même jusqu'à dire que la véritable liberté de leur patrie dépendoit de là.

Les uns & les autres s'accordoient sur un point. Ils voyoient avec douleur les enfans des Cimbres & des Teutons , ces Barbares , dont Rome avoit si souvent triomphé , en possession de choisir parmi eux le successeur d'Auguste , & le maître de Rome.

Les Rois de France ayant perdu par leur foiblesse l'Empire que Charlemagne leur avoit transmis , les Souverains d'Allemagne en avoient usurpé le titre & les prérogatives , par une de ces révolutions des choses humaines , dont on ne peut rendre raison. Ces Princes n'étoient pas plutôt élus en Allemagne , qu'ils alloient se faire couronner , d'abord en Lombardie , ensuite à Rome , où , se voyant assis sur le trône des Césars , ils se croyoient en droit d'exercer toute leur puissance , dans les différentes parties de l'Empire Romain ; mais sur-tout dans l'Italie , qui en étoit le Chef.

Les Papes avoient de leur côté de grandes prétentions sur Rome & sur une partie de l'Italie. Ils fondoient ces prétentions sur une donation de Constantin , sur celles de Pepin , de Charlemagne , de l'Empereur Othon & de la Comtesse Mathilde. Cette der-

niere, qu'on regarde à présent comme le meilleur titre des Papes, comprenoit la Toscane, une partie de la Lombardie, & presque tout ce qu'on appelle le patrimoine de St. Pierre, dont les Papes jouissent paisiblement depuis plusieurs siècles.

AN. DE J. C.
1300.

Mais les Empereurs soutenoient, que, tout ce qui étoit compris dans ces donations vraies ou fausses, étoit des Fiefs de la Couronne de Lombardie, unie à l'Empire; que leurs prédécesseurs ni la Comtesse Mathilde n'avoient pas pu aliéner ces Fiefs, au préjudice de l'Empire, à qui ils étoient reversibles à défaut des mâles, suivant les principes du gouvernement féodal.

Le Pape Grégoire VII, en faveur de qui la Comtesse Mathilde avoit fait cette donation importante au St. Siege, ne bernoit pas là les droits & la puissance des Papes. Dans ses principes le Souverain Pontife, en qualité de Chef de l'Eglise, dominoit sur tout le monde chrétien, par la plénitude du pouvoir des clefs confié à St. Pierre. En conséquence il étoit en droit de juger les Rois, de les excommunier, de les déposer, & d'en faire nommer d'autres à leur place, lorsque le bien de l'Eglise le demandoit.

Les successeurs de Grégoire VII avoient profité adroitement des circonstances, où ils s'étoient trouvés pour élever l'édifice, dont ce Pape avoit jeté les fondemens. Leurs prétentions contre les Souverains éprouverent de grandes contradictions; mais leur objet capital fut toujours d'affujettir à leur puissance les Empereurs, qu'ils prétendoient leur être soumis d'une façon particulière, parce qu'ils étoient

A ij

AN. DE J. C.
1300.

en possession de confirmer leur élection , & de placer la Couronne Impériale sur leur tête.

La plupart des Empereurs non-seulement refuserent de subir ce joug ; mais même ils s'attribuerent une espece de juridiction sur les Papes , qu'ils considéroient simplement comme Evêques de la Capitale de leurs Etats : en les envisageant sous ce point de vue , ils prétendoient , que les Evêques de Rome ne pouvoient être élus sans leur consentement ; & ils se croyoient en droit de les déposer , s'ils gouvernoient mal l'Eglise.

Ces prétentions si opposées des Papes & des Empereurs contestées de part & d'autre , avec beaucoup de chaleur & d'animosité , firent répandre beaucoup de sang dans l'Italie , qui étoit depuis près de deux siècles le théâtre d'une guerre opiniâtre entre les Guelphes & les Gibelins.

Les Romains , flattés de voir dans leur Evêque le Chef de l'Eglise , étoient soumis à son autorité spirituelle ; mais ils prétendoient , qu'elle ne s'étendoit que sur les âmes. Le Roi des Allemands , quoiqu'il prit le titre d'Empereur , n'étoit à leurs yeux qu'un Chef de Barbares , qu'ils méprisoient. Ce peuple fier de sa grandeur passée , qu'il ne perdoit jamais de vue , n'auroit voulu dans le fond reconnoître pour maître ni le Pape ni l'Empereur ; mais sa foiblesse présente l'obligeoit toujours à recevoir la loi du plus fort , & les efforts , qu'il faisoit de temps en temps pour secouer un joug , qu'il portoit avec peine , ne servoient qu'à l'appesantir davantage.

Les autres villes d'Italie , soupirant comme Rome

après la liberté , entreprirent de profiter des querelles des Papes & des Empereurs , pour la recouvrer ; & elles y réussirent en partie. L'exemple de Venise , de Genes & de Pise , qui , sous les auspices d'un gouvernement républicain , faisoient alors tout le commerce maritime de l'Europe , excitoit leur émulation & leur envie.

AN. DE J. C.
1300.

Milan , Bologne , Parme , Pavie , Ferrare , Modene , Mantoue , Vérone , Padoue vinrent à bout de secouer pour quelque temps le joug des Papes & des Empereurs ; mais ces villes n'en furent , dans le fond , ni plus heureuses ni plus libres. Il s'élevoit dans leur sein de petits Tyrans , qui s'emparoiént du gouvernement , & prenant des diplômes du Pape ou de l'Empereur , suivant que l'un ou l'autre parti prévaloit , se maintenoient dans leur usurpation , sous le titre de Vicaires de l'Empire ou du St. Siege.

C'est par ce moyen , qu'on vit dans le siècle , dont je parle , regner les Visconti à Milan , la maison de l'Escale à Vérone , celle de Carrare à Padoue , celle de Gonzague à Mantoue ; les Rossi & les Correges se disputer le gouvernement de Parme ; la maison d'Est , d'où étoit sortie la Comtesse Mathilde , dominer à Ferrare & à Modene.

A proprement parler , il n'y avoit point alors en Italie de souveraineté paisible & universellement reconnue. La maison d'Anjou , que les Papes venoient de placer sur le trône de Naples & de Sicile , étoit en guerre avec la maison d'Arragon , qui occupoit une partie de ce Royaume , & disputoit l'autre.

Florence étoit la ville d'Italie la plus riche , & la

6 MEMOIRES POUR LA VIE

AN. DE J. C.
1300.

puissante (a). Elle donnoit le ton à l'Europe , pour ce qui concerne les beaux Arts , & tout ce qui est du ressort de l'esprit. Rien ne prouve mieux l'ascendant , que donnent parmi les hommes les talens & la culture de l'esprit , que ce qui lui arriva au commencement de ce siècle : elle eût le plaisir de voir à la Cour du Pape Boniface VIII , douze de ses enfans Ambassadeurs de diverses puissances de l'Europe & de l'Asie.

On trouve
leurs noms ,
*Toscana illust-
rata* , vol. 1.
fol. 300.

On prétend que cette ville acquit en 1285 de l'Empereur Rodolphe I , pour une petite somme (b) , l'indépendance des Préfets de l'Empire ; elle s'érigea en République sous un gouvernement démocratique , dont elle avoit jetté les fondemens après la mort de la Comtesse Mathilde , au commencement du douzième siècle. Jalouse de conserver l'indépendance dont elle jouissoit , elle ne vouloit obéir ni aux Papes ni aux Empereurs ; mais une domination modérée étoit bien préférable à cette prétendue liberté.

La noblesse & le peuple se disputoient les rênes du gouvernement. Leurs prétentions opposées tenoient la ville dans une agitation continuelle , & donnoient lieu à de fréquentes révolutions , qui firent dire au fameux Dante ce mot si connu : *ce que Florence file dans le mois d'Octobre , ne va pas jusqu'à la mi-Novembre.*

A mezzo No-
vembre non
giunge quel
che tu d'Otto-
bre fili , purg.
cant. 6.

(a) Considerando che la nostra città di Firenze figliuola e fattura di Roma era nel suo montare e asseguire gran cose , si come Roma nel suo calare. *Giov. Vill. chron. l. 8. cap. 36.*

(b) 6000. fl. Platina & Biondi le disent ; les bons Auteurs Florentins n'en conviennent pas ; ils remontent jusqu'à Charlemagne pour la liberté de leur patrie.

V. *Disa di Borghini* , t. 2. f. 318.

Les Patriciens & les Plebeïens , ces deux Ordres que Rome même eut tant de peine à concilier , firent en vain tous leurs efforts , pour établir à Florence un gouvernement mixte , qui mit entr'eux une es-
 pece d'équilibre.

AN. DE J. C.
1300.

La mort d'un Bondelmonti assassiné l'an 1215 au pié d'une statue de Mars pour une querelle de femmes (a) , divisa la noblesse de cette ville , & y introduisit les noms de Guelphes & de Gibelins , quoiqu'elle prit peu de part dans le fond aux querelles du Sacerdoce & de l'Empire. L'animosité qui regnoit entre ces deux factions , augmenta le trouble , & alluma un feu , que rien ne pouvoit éteindre.

Une pareille situation étoit peu propre à tirer les beaux Arts des ruines de la barbarie , où ils étoient ensevelis depuis plusieurs siècles. On dit qu'ils aiment le repos , & qu'ils ne fleurissent qu'à l'ombre de la paix ; cependant ce fut dans le sein de la discorde , & au milieu des horreurs d'une guerre intestine , qu'on les vit renaître à Florence presque tous ensemble , comme s'ils se tenoient par la main.

Dans le tems que les Guelphes & les Gibelins ; les Nobles & les Artisans faisoient tous leurs efforts pour s'entredétruire , Brunetto Latini (b) , homme singulier & peu connu , dictoit des leçons de Rhétorique ,

(a) Jean Villani prétend que cela prouve le pouvoir du Diable dans cette idole de Mars que les Florentins adoroient autrefois. L. 5. cap. 38. 39. C'est ainsi que raisonnaient les meilleurs esprits de ce tems-là.

(b) Uomo di gran senno , e au-

toritade. Vill. l. 6. cap. 75. Ser Brunetto Latini Secretario della R. P. Fiorentina maestro di Dante, huomo molto savio e scientiato. . . . morì 1295. l. 8. cap. 10. vir doctissimus quantum eâ tempestate alter inveniretur nemo. Phil. Vill. vita Dantis.

AN. DE J. C.
1300.

d'Eloquence & de Philosophie , qui commencerent à dissiper les ténèbres, dans lesquelles les esprits étoient plongés.

Le divin Dante son disciple , profita de ses leçons pour composer ce Poëme bisarre , plein d'idées sublimes , de coups de pinceau hardis , & de beautés singulieres , qui le font lire encore aujourd'hui , malgré son obscurité & ses défauts. Cimabué & Giotto créant, pour ainsi dire , une seconde fois la peinture , faisoient ces tableaux , qui étonnerent leur siecle (a) , & qu'on voit encore avec plaisir malgré leur sécheresse , comme une aurore , qui annonçoit le jour. Jean Villani rendoit compte à la postérité de ce qui se passoit sous ses yeux avec une vérité , une candeur qui auroit dû servir de modele aux Historiens qui l'ont suivi.

Tel étoit l'état de l'Italie en général ; & de Florence en particulier , lorsque Petrarque vint au monde. Sa famille étoit originaire de Florence , où ses ancêtres s'étoient distingués par leur probité , en exerçant des emplois de confiance (b).

Garzo son bifayeul y avoit fait les fonctions de Notaire , plus relevées alors , qu'elles ne sont aujourd'hui. C'étoit un homme respecté dans sa patrie par sa candeur & l'intégrité de ses mœurs. Il avoit tout l'esprit naturel qu'on peut avoir : on le consultoit comme un oracle , non-seulement sur les affaires , qui avoient quelque rapport à son emploi ; mais même sur les

(a) Sur la grande porte de St. Pierre de Rome , il y a une peinture en mosaïque de Giotto qui représente ce grand Apôtre marchant sur les eaux. C'est son chef-d'œuvre.

(b) Florentiæ majores mei non tam fumosis imaginibus quam clarâ fide conspicui longâ serie senuerunt. Var. 4.

matieres

matieres les plus sublimes. Les Philosophes & les Sçavans, qui ne dédaignent pas d'avoir recours à lui, quoiqu'il ne se fût pas appliqué à l'étude, admiroient dans ses réponses la sagacité de son esprit & la droiture de son jugement.

AN. DE J. C.
1300.

Après avoir passé 104 ans dans l'innocence & les bonnes œuvres, Garzo mourut comme Platon le même jour de sa naissance, & dans le lit où il étoit né. Sa mort, dont il avoit prédit le jour & l'heure long-temps à l'avance, ressembloit à un sommeil tranquille, il s'endormit dans le sein de sa famille sans douleur & sans inquiétude, ne parlant que de Dieu & de la vertu.

Fam. l. 6.
ep. 3.

Il laissa trois enfans; Megliore, Parenzo & Lapo. Megliore fut Chanoine de l'Ancise petite ville à 14 milles de Florence, où son pere avoit du bien.

De Lapo descendent, à ce que l'on prétend, l'Abbé & le Chevalier de l'Ancise nobles Florentins. Cette conjecture est appuyée sur de bons fondemens (a). Ils ont les biens de Pétrarque, habitent le même quartier, portent les mêmes armes; cependant Gamurrini, qui a fait les généalogies de Florence, n'ose pas l'affirmer, n'ayant jamais pu lier les deux familles (b).

Salvini fasti
consol. f. 478.

Parenzo suivit la profession de son pere. Il fut Chancelier des Comtes Guidi à Raginopoli & Procureur de l'Abbaye de Settimo (c), qui lui donna toute sa confiance. Il laissa un fils nommé Pietro: comme il étoit

(a) La famiglia nobile dell'Ancisa che in oggi decoramente sussiste, non è priva di buoni fondamenti per credere che Petr. fosse della sua conforteria, Giorn. de lett. 1. 15.

(b) Non avendo potuto conet-

tere, questa famiglia con quella del poeta, non possiamo asserirla della medesima conforteria. Gamurrini, Ist. Sc. & Umbr. p. 2. f. 416.
(c) Ser Parenzo Notajo, Sindico, e Procuratore, Ist. Sc. & Umbr. p. 2. f. 416.
timq 20. aug. 1295.

AN. DE J. C.
1300. & seq.

petit, on l'appelloit *Petracco*, *Petraccolo*; diminutifs conformes au génie de la langue Toscane.

Petracco Notaire, comme ses ancêtres, avoit un esprit fort supérieur à son métier, qui l'auroit mené à tout, si la fortune l'avoit secondé, & si les soins domestiques, qui l'occupèrent, lui avoient permis de donner l'effort à son génie (a). Il s'appliqua de bonne heure aux affaires publiques, & devint Secrétaire des réformations (b) [emploi de confiance qui subsiste encore à Florence, malgré les révolutions que cette ville a essuyées dans la forme de son gouvernement.]

Comme il étoit actif & prudent, on lui donna plusieurs commissions importantes (c). En 1300 il fut chargé de veiller à la construction de quelques châteaux, que la République de Florence faisoit bâtir sous la direction d'Arnolphe Lapi le meilleur Architecte de son temps (d). En 1301 & 1302 il fut député à Pise, & il auroit joué un rôle considérable dans sa patrie, s'il n'avoit pas été la victime de deux nouvelles factions, qui venoient d'éclorre, & qui acheverent de mettre la ville en combustion.

Une dispute élevée à Pistoie, dans laquelle avoit pris parti un homme, dont la femme s'appelloit Blan-

(a) Facile in altum evasurus, nisi occupatio rei familiaris nobile distraxisset ingenium. Sen. l. 15. ep. 1. Mannetti dit qu'il fut envoyé à plusieurs Princes.

(b) Ser Petracco di Ser Parenzo dall'Ancisa Notajo alle riformazioni. Dino Compagni chron. Philippe Bonarotti, homme célèbre dans la République des lettres, a exercé cet emploi jusqu'à sa mort.

(c) Molte volte in altre commissioni fu adoperato à gran fatti... valente uomo, attivo, ed assai prudente. Leon. Aret. Vit. Petr.

(d) Arnolfo Lapi Architetto del tempio di Sta. Maria del fiore... morì nel 1300. Baldinucci & Vasari ont donné sa vie; Cimabué lui avoit appris le dessin. Chron. Dino Compagni For. 1720.

che, donna le nom à ces deux factions. On appella Blancs, ceux qui suivirent le mari de Blanche : le parti opposé prit le nom de Noirs. Les Florentins entrèrent sans sçavoir pourquoi dans cette querelle de leurs voisins. Les Guelphes ayant pris le parti des Noirs, les Gibelins se rangerent du côté des Blancs (a).

AN. DE J. C.
1300. & seq.

Corso Donati (b), Gentilhomme fort accrédité, se mit à la tête des Noirs ; Veri de Cerchi, riche négociant, se déclara pour les Blancs, parce qu'il étoit ennemi de Corso Donati. Ces deux factions se livrerent dans le sein de la ville des combats, dont les succès furent balancés.

Les Nobles, ayant à leur tête le fameux Dante, qui étoit Prieur, s'unirent avec le peuple dans cette occasion, pour faire poser les armes aux deux factions. Donati fut exilé avec une grande partie des Noirs. Dante, qui étoit Gibelin, favorisoit les Blancs ; mais pour ne pas marquer de partialité, il en fit exiler quelques-uns, qui rentrèrent bien-tôt dans la ville, sous différens prétextes.

Donati alla à Rome implorer la protection du Pape Boniface VIII, homme audacieux & inflexible, que ses entreprises sur les Souverains, & ses démêlés avec Philippe le Bel Roi de France, rendront à jamais célèbre. Boniface se déclara pour les Noirs, parce qu'ils étoient Guelphes, & le Cardinal Mathieu de Aquasparta, qu'il envoya d'abord Légat à Florence, n'ayant pas réussi, il engagea Charles de Valois frere de Phi-

Vill. l. 8.
cap. 39.

(a) La maison Baroncelli étoit à la tête des Gibelins & des Blancs. Scip. Ann. hist. di Fir. t. 1. f. 225.

(b) Il étoit de la maison Can- celleri une des plus puissantes de Toscane.

~~Philippe le Bel~~ lippe le Bel à y aller, sous le titre de paciaire ou pacificateur de la Toscane. Ce Prince qui avoit quitté la France pour aller faire la guerre en Sicile au nom de Charles d'Anjou Roi de Naples son cousin, s'étoit arrêté à Anagnie, où le Pape l'amusoit par l'espérance de le faire Empereur, ou du moins Lieutenant de l'Eglise dans l'Empire.

Chron. Dino Comp. l. 2. Il partit sur le champ pour Florence, où il fit son entrée le 4 Novembre 1301 (a). Sa conduite ne répondit pas au titre de pacificateur, que le Pape lui avoit donné. Il auroit dû mettre sa gloire à rétablir la tranquillité dans cette grande ville, & il ne pouvoit réussir, qu'en prenant le parti de la neutralité; mais il aima mieux faire sa cour au Pape, en se déclarant ouvertement pour les Noirs, qu'il rappella de leur exil avec Donati leur Chef.

Les Noirs, ayant repris le dessus, poussèrent la vengeance plus loin que leurs ennemis. Peu contents de chasser les Blancs de Florence, ils confisquèrent leurs biens, & démollirent leurs maisons. Les Blancs se dispersèrent. Les uns allèrent à Bologne & à Pistoie; les autres à Pise & à Arezzo.

*Il avoit au-
tour de 30 ans.
Dante 37.* Petracco, qui étoit alors Secrétaire des réformations, fut enveloppé avec Dante dans cette proscription. On se servit contr'eux de prétextes faux & calomnieux. Dante fut accusé de concussion en exerçant

(a) Vill. qui étoit à Florence, dit, que ce Prince y entra le 1 Novembre, Dino qu'il y arriva ce jour-là; mais qu'on ne voulut pas le laisser entrer, parce que le peuple faisoit la fête du vin nouveau, &

s'enivroit. Dino ajoute qu'on ne peut lire sans horreur ce qui se passa à Florence sous le gouvernement de Charles de Valois: *Senza orrore non si può leggere*. Il en fut témoin oculaire. Vill. *ibid.*

l'emploi de Prieur, & banni quoiqu'innocent (a). Son véritable crime étoit de s'être opposé à la venue de Charles de Valois, qui voulut se vanger. Voilà la source de ce déchaînement contre les François, & sur-tout contre la maison de France, qui éclate dans les ouvrages de Dante d'une façon indigne d'un si grand Poète.

AN. DE J. C.
1301. & seq.

Purgat. cant.
20.

Petracco, accusé injustement d'avoir fait un faux acte, fut condamné le 20 Octobre 1302 à une amende de 1000 livres, & à avoir la main coupée, s'il ne la payoit pas dix jours après qu'il auroit été pris. Il venoit d'épouser Elette (b) Canigiani (c) d'une famille distinguée dans la magistrature, qui avoit donné des Gonfaloniers.

Gamurini geneal. vol. 10.
fol. 416.

Luigi band. vita Petr. edit. Firenze 1748.

Je ne sçais pourquoi plusieurs Auteurs la nomment Brigitte.

Il fortit de Florence avec sa femme, & alla s'établir avec elle à Arezzo ville de Toscane fort ancienne, où il loua une maison dans le quartier de l'Orto, qui est au centre de la ville.

Charles de Valois, fier d'un succès qui ne devoit pas le flatter, laissa Florence plus divisée que jamais pour aller en Sicile, où il n'acquit pas plus de gloire. Villani dit de lui : *il est allé à Florence pour faire la paix, il y a laissé la guerre : en Sicile pour faire la guerre, il y a fait une paix honteuse* (d).

On a dit encore de lui, qu'il fut fils, frere, pere, oncle, gendre, beau-pere de Roi & jamais Roi.

(a) Ses biens furent confisqués; Jacques son fils les racheta l'an 1342. Come barratiere e nemico di parte Guelfa qualmente costa da un libro di camera del 1342. esistente nel grande archivio del monte commune di Firenze. Band. vit. Petr. edit. Fir. 1748.

(b) Elette dei tui nomine quam re, dit Petr. dans les vers qu'il fit sur la mort de sa mere. Ed. Basf. t. 3. f. 84.

(c) Cione Canigiani Gonfalonier l'an 1297. Paule Canigiani épousa Thadée Barberin, de qui descendit le Pape Urbain VIII, qui reconnoissoit Petr. pour son parent.

(d) Messer Carlo venne in Toscana per paciario e lasciòla in guerra, andòne in Sicilia per guerra fare, e recòne vergognosa pace. Vill. l. 8. cap. 49.

AN. DE J. C.
1301. & seq.

Donati , ne trouvant pas qu'il eut à Florence toute l'autorité dont il s'étoit flatté de jouir par l'expulsion de ses ennemis , excita de nouveaux troubles : on fut encore obligé de recourir au Pape pour les appaîser.

Benoît XI, qui venoit de succéder à Boniface VIII, donna cette commission à Nicolas de Prato son ami , qu'il avoit fait Cardinal : & il joignit le titre de Légat à celui de paciaire.

Il faut convenir , que le Cardinal de Prato (a) étoit plus propre , que Charles de Valois , à réussir dans cette négociation ; né à Prato près de Florence , de parens fort médiocres , il ne devoit son élévation qu'à son mérite , & ses vertus lui attiroient la confiance de tout le monde ; il avoit d'ailleurs beaucoup de ressources dans l'esprit , & quelque chose de si doux , de filiant , que Benoît XI l'appelloit *l'Ange de la paix*.

Arrivé à Florence à la fin de Mars 1304 (b) , il commença par gagner le peuple en faisant des réglemens sages , qui le mettoient à l'abri de la tyrannie des Grands. Lorsqu'il se vit appuyé par le peuple &

(a) Son nom étoit Martini ; une de ses sœurs entra dans la maison Albertini : ce qui a donné lieu à quelques Auteurs de l'appeller Aubertin. V. *sa vie par Ang. M. Bandini*, Liv. 1757. & par le pere Touron. *Plebejo genere magnæ virtutis ac sapientiæ vir. Alb. Mussari*, l. 5. *Molto savio di scrittura e di senno naturale sottile , sagace , avveduto , e grande pratico. Vill. l. 8. cap. 72.*

(b) Pour célébrer son arrivée à Florence , on y donna une représentation de l'Enfer. On avoit fait crier à son de trompe , que tous

ceux qui voudroient sçavoir des nouvelles de l'autre monde n'avoient qu'à se trouver le 1 Mai sur le pont de l'Arno. Il y avoit plusieurs barques sur ce fleuve , où étoient représentés les tourmens de l'Enfer. Ce spectacle attira une si grande affluence de Spectateurs , que le pont qui étoit de bois se rompit : plusieurs personnes étouffées ou noyées virent en effet ce qui se passoit à l'autre monde : elles ne pouvoient pas se plaindre qu'on les eut trompées. *Vill. l. 8. cap. 70.*

par une partie de nobles , il crut pouvoir proposer le retour des Blancs , qu'il favorisoit étant Gibelin ; mais la simple proposition le rendit suspect aux Noirs , de façon qu'il fut obligé d'y renoncer. Il y eut à cette occasion une espèce de négociation entre les deux partis à Florence où Petracco parut en qualité de Syndic des exilés , ce qui prouve la confiance qu'on avoit en lui.

AN. DE J. C.
1304.

Le Cardinal de Prato , piqué de n'avoir pu réussir , jetta l'interdit sur cette ville , en sortit le 4 Juin , & la laissa plongée dans les horreurs d'une guerre intestine , plus allumée que jamais. Les Grands & les Petits , les Guelphes & les Gibelins , les Blancs & les Noirs se livroient des combats *meurtriers* dans tous les quartiers de la ville , & personne n'y avoit assez d'autorité pour faire cesser le désordre.

Le Cardinal , après avoir représenté au Pape le déplorable état de Florence , lui dit , qu'il ne voyoit qu'un parti à prendre , pour y rétablir la paix. C'étoit de faire venir à sa Cour douze des principaux Citoyens , qui étoient à la tête des différentes factions : Benoît XI suivit ce conseil ; les Citoyens mandés obéirent : Donati étoit du nombre.

Le Cardinal de Prato fit sçavoir adroitement aux exilés , que le temps étoit venu de rentrer dans leur patrie (a) , qu'il falloit profiter de l'absence des Chefs de la faction qui leur étoit opposée : ils ne perdirent pas un moment. Ceux qui avoient choisis Bologne

(a) Villani prétend qu'il leur manda que le Pape y consentoit : *Laqual cosa , dis-ill , era gran bugia* | *e falsità , l. 8. cap. 72. Villani étoit Guelphe ; son témoignage est suspect.*

AN. DE J. C.
1304. pour retraite, & ceux qui s'étoient refugiés à Arezzo , se donnerent rendez-vous sur le chemin de Florence.

Ils entrèrent dans la ville par les brèches des murailles , & pénétrèrent jusqu'à la place de St. Jean , persuadés que leurs parens & amis se joindroient à eux. Ceux-ci ne voulurent , ou ne purent pas le faire. Les Noirs , qui s'étoient mis en défense , n'eurent pas de peine à repousser les Blancs , qui se trouverent en trop petit nombre pour leur tenir tête. Jean Villani l'Historien , qui étoit présent , soutient que l'entreprise auroit réussi , si au lieu d'agir avec tant de précipitation , on avoit attendu les exilés de Pistoie , qui venoient avec 300 chevaux & 1000 fantassins.

L'action fut vive ; elle se passa la nuit du 19 au 20 Juillet 1304. Cette époque , fatale aux Gibelins & aux Blancs , fut précisément celle de la naissance de Petrarque. Dans le tems que son pere expoisoit sa vie sans succès pour rentrer dans sa patrie , sa mere couroit risque de la sienne en le mettant au monde à Arezzo (a). Les Médecins & les Sage-femmes la crurent morte pendant quelque tems (b) : enfin l'enfant parut , on le baptisa sous le nom de François , & suivant l'usage du siecle , il fut appelé *Francesco di Petracco* (c) en latin *Franciscus Petracchi*, François

(a) Phil. Villani le fait naître à Ancise , *ex oppidulo Ancisæ emerfit in lucem. Vita Petr.* Il a été suivi par Vossius & plusieurs autres ; j'ai cru devoir donner la préférence à Petr. Sen. l. 8. ep. 1.

(b) Tanto matris labore tantoque discrimine , ut non obstetricum modo , sed Medicorum judicio , diu

exanimis haberetur. *Præf. epist. fam.*

(c) Dans son enfance son pere l'appelloit Checco diminutif de Francesco ; encore en usage en Italie. *Blannetii vir. Terr.* Dans ces lettres écrites de sa main , qu'on a vu à Florence. *Bibl. medicis.* Il signe *Franciscus Petracchi*, ou *Franciscus Petracchi.*

filis

fils de Pierre ; c'est la véritable origine du nom de Petrarque , en italien Petrarcha qu'il a toujours porté depuis , & qu'il prend lui-même dans son testament & dans ses œuvres. Leonard Aretin (a) prétend qu'on lui donna ce nom , lorsque sa réputation commença à s'étendre , & par une sorte de respect pour ses grands talens.

AN. DE J. C.
1308.

Le prétexte de l'exil de Petracco étant purement personnel , le parti qui dominoit à Florence , permit le retour de sa femme ; elle jugea à propos de se retirer dans un petit bien de son mari à Ancise dans la vallée d'Arno , à 14 mille de Florence (b). Elle s'y rendit à la fin de Février 1303 ; Petrarque n'avoit que *sept mois* ; il faillit perdre la vie en passant l'Arno (c). Sa mere l'avoit confié à un homme robuste , qui dans la crainte de blesser ce petit corps , le tenoit enveloppé dans un linge , suspendu au bout d'un gros bâton [comme on voit Methabus dans l'Enéide porter Camille sa fille]. En passant le fleuve , le cheval de celui qui portoit Petrarque vint à s'abattre : peu s'en fallut que son empressement à sauver l'enfant , ne les fit périr tous les deux.

Menſe ſeptimo.

Virgil. *æneid.*
l. II.

Petrarque fut élevé à Ancise par sa mere jusqu'à l'âge de sept ans : Petracco son pere , qui couroit de

Sex annos
Ancisæ , revo-
catâ ab exilio
genitrice.
Epist. ad post.

(a) Ampliato il nome per riverenza delle sue virtù. Leonard Aretin *vita di Petr.*

(b) Primum illum vitæ annum , neque integrum aretii egi , sequentem Ancisæ paterno in rure supra Florentiam , 14. passuum millibus. Epist. ad poster.

(c) Squarzacchi , Leon. Aretin , Beccatelli & Thomasini , &c.

placent ce péril de Petrarque dans son voyage d'Ancise à Pise contre le témoignage de Petrarque lui-même. Ed. Bas. f. 568. On ne tient pas un enfant de sept ans suspendu par un bâton dans un linge.

AN. DE J. C.
1308.

côté & d'autre pour chercher à gagner sa vie , y venoit quelquefois voir sa femme secrètement & comme en bonne fortune. Deux freres qu'il donna à Petrarque , furent le fruit de ces visites secretes. Le premier mourut en bas âge (*a*). Le second , appelé Gerard , paroîtra souvent dans ses mémoires.

Vill. l. 8. L'an 1308 le Cardinal Napoleon des Ursins, Légat
cap. 89. & Paciaire en Italie , fit une tentative pour faire rentrer les Blancs à Florence , qui ne réussit pas ; mais la même année les Florentins honteux de la façon dont Petracco avoit été traité , & voulant lui rendre justice , firent un décret qui porte , que son innocence ayant été reconnue , il lui est permis de se faire absoudre par la voie d'offrande (*b*). Il falloit pour parvenir à cette absolution , qu'il allât se remettre dans l'enceinte des prisons de Florence , de-là qu'il se transportât sans mître dans l'Eglise de St. Jean , & qu'il y fît présenter son offrande par telle personne qu'il jugeroit à propos. L'usage étoit de mettre une espèce de mître sur la tête des criminels comme on voit par plusieurs peintures de ce temps-là.

Petracco ne crut pas devoir se fier à ses compatriotes , & retourner dans une ville où ses ennemis étoient les maîtres. Deux ans après , le bruit s'étant répandu que l'Empereur Henri VII alloit revenir en Italie , pour protéger les Gibelins opprimés , les Florentins

(*a*) Duos mihi fratres genitrix mea pepererat... primum mors infantem tulit , &c. *Fam. l. 9. ep. 2. M. R.*

(*b*) Ser Petraccoli ser parentii ab Ancisa , Francisci Petrarchæ patris , qui condemnatus erat in con-

fiscatione bonorum.... ex eo quod dicebatur turbasse pacificum statum partis Guelphæ civitatis pistorii , conceditur quod ipse à carceribus duci posset ad templum Stî. Joannis Baptistæ Florentiæ sine mître in capite. *Libr. storzi cod. vv.*

rappellerent une partie des exilés. Petracco alla à Pise pour attendre le succès du voyage de l'Empereur, & il fit venir sa petite famille. C'est dans cette ville que Petrarque âgé de huit ans eut le bonheur de trouver un maître habile, qui lui donna les premières leçons de Grammaire (a). Il étoit né à Prato ville de Toscane, & comptoit parmi ses disciples des personnes distinguées de tous les Etats; entr'autres le Cardinal Nicolas de Prato, dont on vient de parler. Petrarque ne fut qu'un an à Pise sous ce maître, qui s'appelloit Convennole. [Philippe Villani nous a appris son nom inconnu à tous les autres Biographes de Petr.].

AN. DE J. C.
1312. & seq.

Octavum Piss.
Ep. ad poster.

Philip. Villani, dans sa vie de Petr. L. de fam. civibus Flor. Mss. B. med.

Mannetti dit que Petr. fut élevé à praeceptorum nescioquo.

L'an 1312 l'Empereur allant à Rome se faire couronner, prit le chemin de la Toscane, dans le dessein de réduire les Florentins, qui s'étoient donnés à Robert Roi de Naples, pour se procurer un appui contre la puissance Impériale. L'armée de l'Empereur grossie de troupes de bannis de Florence, pouvoit monter à 15000 hommes de pié & 2000 chevaux. Le Prince n'étant pas en état d'entreprendre le siege d'une ville, dont la garnison étoit plus forte que son armée, s'empara de quelques postes autour de Florence, persuadé qu'elle ne tarderoit pas à ouvrir ses portes : il se trompoit ; les Florentins refuserent de

(a) Thomadini, Muratori, Louis Bandini, &c. disent que Petr. étudia à Pise sous Barlaam. C'est une erreur ; l'Abbé Serassi, dans l'édition qu'il a donnée de Petrarque à Bergame 1752. dit, que Barlaam étoit ce maître de qui Petr. reçut les premières leçons de Grammaire.

re. On verra qu'ils se trompent & que Petr. ne connut Barlaam que long-temps après. Aveva egli due anni prima imperato i primi elementi dal celebre Barlaamo Calabrese monaco basiliano. Giorn. dital. t. 8. f. 186.

AN. DE J. C.
1313.
se soumettre. Après quelques pourparlers, qui n'aboutirent à rien, l'Empereur fut obligé d'abandonner son projet; & mourut peu de tems après à Bonconvento, près de Sienne (a) [24 Août 1313].

Petracco perdant par la retraite de l'Empereur toute espérance de rentrer dans sa patrie, crut devoir abandonner un país ruiné par la guerre, & gouverné par ses ennemis. Il prit le parti d'aller s'établir à Avignon, où un Pape gascon, qui avoit succédé à Benoît IX, avoit fixé depuis peu le séjour de la Cour Romaine. Tous les Italiens mécontents de leur état, ou qui désiroient de faire fortune, accouroient en foule dans cette ville. Petracco s'embarqua avec sa femme & ses deux enfans à Livourne, dans la saison de l'année la plus rude, sur un bâtiment qui arriva heureusement à Gênes.

Cumque tandem Petracchus desperaret de reditu, cognoscens se facundum & arte procuratoriâ præpolentem se Advinionem contulit. Domin. Aret.

Dans le trajet de Gênes à Marseille, une tempête qui s'éleva, fit faire naufrage près du port au bâtiment qui portoit Petracco & sa famille (b). Le péril fut extrême; mais par un bonheur singulier personne ne périt. De Marseille on alla par terre à Avignon, où l'on arriva au commencement de l'année 1314.

Avignon est une ville située sur la rive gauche du Rhône, entre Lyon & Marseille, près de l'embouchure de la Sorgue & de la Durance. Les Sçavans

(a) Un Dominicain son Confesseur fut accusé de l'avoir empoisonné en le communiant. Les Dominicains se sont bien justifiés d'un reproche aussi odieux, par une Bulle de Clement VI, un Certificat de Jean Roi de Bohême & le témoignage des meilleurs Au-

teurs contemporains.

(b) *Ætatis anno septimo divulgatus ac maritimo itinere transvectus in gallias hybernias aquilonibus, haud procul Massiliâ, naufragium passus, parum absuit quin ab ipso rursus novæ vitæ vestibulo revocaret. Præf. epist. sam.*

ne s'accordent, ni sur l'origine de son nom *Avenio* (a), ni sur l'époque de sa fondation ; mais il est certain qu'elle étoit colonie Romaine , & qu'elle jouissoit du droit de Latium avant Jules César. Les anciens Géographes en parlent comme d'une ville principale des Cavares, & des plus opulentes de la Gaule Narbonnoise. Elle fut enlevée aux Romains par les Bourguignons , d'où elle passa successivement aux Ostrogots , aux Francs & aux Sarrazins , qui en furent chassés par Charles Martel. Elle fit ensuite partie du Royaume d'Arles , qui fut annexé à l'Empire ; & c'est de-là que les Empereurs ont tiré les droits de souveraineté , qu'ils ont exercés pendant quelque temps sur cette ville , & auxquels ils ont renoncé en faveur des Papes.

Les Comtes de Toulouse & de Provence étoient Seigneurs d'Avignon par indivis , lorsque le Comté de Toulouse fut réuni à la Couronne après la mort d'Alfonse frere de St. Louis , qui avoit épousé la fille de Raimond VII dernier Comte de Toulouse.

Vingt ans après, Philippe le Bel céda la portion qu'il avoit de cette Seigneurie , à Charles II Roi de Naples & Comte de Provence. Ce Prince étoit donc seul maître d'Avignon , lorsque la Cour Romaine vint y établir sa résidence en 1309 ; mais il mourut dans ce temps-là. Son fils Robert lui succéda , & fut couronné dans cette ville le premier Dimanche d'Août de la même année. Nous verrons ce Prince ami des Lettres honorer Petrarque de sa protection & de son estime.

Bertrand Got Archevêque de Bordeaux , ayant été

(a) Ab antiquis Avennio , à modernis Avinio dicta est. Sen. l. 10. ep. 2.

AN. DE J. C.
1313.

Etienne de Bisance dit que c'étoit une ville Grecque dépendante de Marseille.

Strabon , l.

Ptolomée , l.

2. c. 19.

Plin , l. 3. c. 4.

L'an 1290. en mariant Charles de Valois son frere avec Marguerite fille du Roi Charles II.

Vill. dit le 8. Septembre, il se trompe. Vill. l. 8. cap. 112.

AN. DE J. C. 1313. élevé à la Papauté en 1305 par un de ces refforts de la providence , dont on ne sçauroit pénétrer le mystere (a) , prit le nom de Clement V ; & après avoir traîné pendant quelque temps l'Eglise errante à sa suite dans la Gascogne , & dans le Poitou , *devorant à tort* *à travers tout ce qui se trouva sur sa route , Ville , Cité , Abbaye , Prieuré ,* il jugea à propos d'aller fixer son séjour à Avignon , au commencement de 1309. Il y fit préparer pour lui la Maison des Freres Prêcheurs située hors de la ville dans une petite isle formée par le Rhône , & un bras de la Sorgue. Les Cardinaux furent logés dans les maisons les plus apparentes (b).

Godefroy de Paris, Mss. B. R. n. 6812.

Cet établissement déplût beaucoup aux Prélats Italiens, qui composoient la Cour Romaine. Se croyant relégués , comme Ovide , dans un païs barbare , ils jetterent des cris perçans , firent à Clement V les représentations les plus fortes , les reproches les plus amers ; mais rien ne fut capable de l'ébranler , & de lui faire changer de résolution.

On raconte que le Cardinal Napoleon des Ursins , trouvant à Avignon dans l'anti-chambre du Pape le Cardinal Nicolas de Prato auteur de son élection , lui dit avec un sourire amer : *vous êtes venu à bout de vos desseins ; nous voilà transportés au-delà des monts ; où je connois mal le caractère des Gascons , où l'on ne reverra de long-temps le St. Siege à Rome.*

(a) L'Auteur de l'Hist. de l'Egl. Gall. t. 13. dans la préface , attaque la narration de Vill. par des raisons très-spécieuses, L'Abbé Velly, Hist. de Fr. t. 3. f. 358. le soutient.

(b) On en réunissoit plusieurs pour former leur logement ; c'est ce qu'on appelloit *librate* livrées , composées de bâtimens , cours , jardins , &c.

Les mouvemens intestins dont l'Italie étoit agitée , l'humeur inquiète & féditieuse des Romains , qui disputoient au Pape la souveraineté de Rome , les projets d'une nouvelle croisade dont Clement V paroissoit sérieusement occupé , étoient des prétextes spécieux , dont il se servoit pour colorer le refus qu'il faisoit de se rendre aux instances des Italiens.

AN. DE J. C.
1313.

Ils prétendent que son amour pour sa patrie , sa dévotion pour Philippe le Bel , à qui il devoit son élévation , sa complaisance pour ses parens & ses amis , étoient les véritables liens , qui le retenoient en France. Quelques-uns ajoutent , sa passion pour Brunissende de Foix femme d'Archambaud Comte de Périgord , dont Villani parle comme d'une des plus belles femmes de son siècle (a).

Mais doit-on croire les Italiens sur le compte d'un Pape , à qui ils ne peuvent pardonner le parti qu'il prit d'établir sa Cour sur les bords du Rhône , & de tenir l'Eglise dans un exil honteux [pour me servir des termes de Petrarque] ?

Ubi Romanus Pontifex
turpi in exilio
Christi tenet
Ecclesiam.

Leurs Historiens suivis en cela par quelques Auteurs Ecclésiastiques , même François , prodiguent les qualifications les plus odieuses à cette translation du St. Siege assez indifférente dans le fond. C'est , disent-ils , la captivité de Babylonne , l'opprobre de l'Eglise , le scandale de l'Univers (b). Ils prétendent qu'elle a fait plus

Genebrard ,
Bzovins , &c.
Abr. de l'Hist.
Ecclés.

(a) Elle étoit fille de Roger Bernard , Comte de Foix : d'elle naquit le Cardinal de Taleirand , dont on parlera souvent dans ces Mémoires. Vill. l. 9. cap. 58. Anton. Hist. t. 3. f. 287. Oder. Rainaud les réfute , & se sert des raisons de Sponde.

(b) Così passò in Francia la Sede Apostolica e vi restò poi per 70 anni in Cattivita somigliante alla babilonica , perche schiava delle voglie de i re francezi. Murat. ann. d'Ital. t. 8.

AN. DE J. C.
1313.

Nicol. de clem.
de corr. eccl.
statu.

Mezerai, Abr.
de l'Hist. de Fr.
Hist. de l'Egl.
Gall. t. 13.

de tort à l'Italie que toutes les incursions des Barbares (a). Les François de leur côté se plaignent de ce que la Cour Romaine a altéré la simplicité de leurs mœurs : & introduit dans le Royaume le luxe , la dissolution , l'empoisonnement , le mensonge & la simonie ; vices inconnus parmi eux auparavant. Ont-ils tort , ou raison ? C'est ce que je n'entreprendrai pas de décider.

Quels que fussent les motifs , qui déterminèrent Clement V à faire une chose , dont nous verrons Petrarque gémir si souvent , il est certain que ce Pape ne pouvant , ou ne voulant pas aller à Rome , qui est la résidence naturelle des Souverains Pontifes [il faut l'avouer] , auroit eu de la peine à trouver un séjour , qui lui convint mieux , à plusieurs égards , que celui d'Avignon.

Rien de plus favorable que la situation de cette ville pour l'établissement d'une Cour , qui étoit alors en quelque façon le centre des négociations de l'Europe. Avignon est dans le sein de la France , qui a toujours été l'asyle des Souverains Pontifes dans leurs calamités : près de Marseille , port de mer sur la Méditerranée , qui mettoit le Pape à portée d'entretenir commerce avec Rome , & d'y aller aisément quand il lui plairoit. Le climat en est beau , l'air sain , la campagne riante , fertile & pleine de ressources pour tout ce qui peut contribuer à l'abondance & à l'agrément de la vie.

Robert , Seigneur d'Avignon comme Comte de Provence , étoit feudataire du St. Siege , en qualité

(a) Majorem cladem ex illo abscessu quam ex ullo barbarorum hostili procarfu tulisse dicitur Italia. Ughel. Ital. sac. t. 1.

de Roi de Naples ; d'ailleurs cette ville touchoit de toutes parts le Comté Vénaisin , dont le Pape étoit en possession depuis plus de 30 ans , par la concession de Philippe le Hardi Roi de France , & sur lequel il avoit des droits plus anciens , en vertu d'un traité fait en 1228 avec Raimond VII Comte de Toulouse : ainsi le Pape résidant à Avignon , étoit en quelque façon dans ses Etats.

Cependant , à juger de cette ville par l'idée qu'en donne Petrarque dans ses ouvrages , il s'en falloit bien qu'elle méritât l'honneur que lui fit le Pape de venir y étaler la pompe de la Cour Romaine. Il nous la représente placée *sur le bord du fleuve le plus venteux* , perchée sur un rocher escarpé , petite dans son enceinte avec des rues sales & étroites , des maisons basses , mal bâties , servant de retraite aux pêcheurs. *La bise (a)*

AN. DE J. C.
1313.

Ventosissimi
annis ad ri-
pam.

(a) Petrarque applique ici à la bise ce que Seneque dit du vent *Circius Cers*. Isaac Vossius, Casaubon , Bouche , le Dictionnaire de Trévoux & plusieurs autres Auteurs ont fait la même méprise. Phavorinus Philosophe d'Arles dit qu'on lui a donné ce nom , parce qu'il souffle en tourbillon , *nostri namque Galli ventum è sua terra stantem quam sevis- simum patiuntur ; Circium appellant à turbine opinor ejus ac vertigine*. Noët. att. l. 1. cap. 22. Mais il vaut mieux chercher son étymologie dans le mot celtique *Cyrch* qui signifie violence , *impétuosité*.

Le Cers balaye la partie méridionale du Languedoc depuis Toulouse jusqu'à la Méditerranée. Le Rhumb varie entre le Nord-ouest & le Sud-ouest : il augmente à mesure qu'il avance , & il est d'une violence extrême à Narbonne , à Beziers ,

à Agde où il se perd dans la mer , ne s'étendant guères au-delà de Montpellier. Lucain le représente soufflant sur la côte de Gênes , *solus sua littora turbat Circius & tutâ prohibet statione monaci*. Pharf. l. 1. Plin. défend de planter des arbres contre la direction de ce vent. Caton (dans Aulugelle *ubi supra*) dit qu'il remplit la bouche quand on parle , qu'il renverse un homme armé , & un chariot chargé , *cum loquere buccam implet , armatum hominem , plaustrum oneratum percellet*. Si ce vent cause des ravages en France par sa violence , il tempère les grandes chaleurs de l'été , & donne à l'air une grande salubrité ; c'est ce qui détermina Auguste à lui dédier un temple : *divus Augustus templum illi cum in Gallia moraretur & vovit & fecit*. Seneca quæst. l. 50. La bise est un vent du Nord qui

D

qui y regne presque toujours , nous dit-il , en rend le
 AN. DE J. C. séjour très-incommode , & il seroit mal sain , si elle ne
 1313.

Ibi cum ven-
 to mali vivitur
 & sine vento
 pessimè vive-
 retur. Ed. Basf.
 f. 819.

souffloit pas. Ce vent renverse les maisons , & on le re-
 mercie ; c'est sans doute ce qui détermina Auguste à lui
 élever un temple dans le temps qu'il étoit dans les Gau-
 les. Après avoir rapporté ce passage de Seneque , Pe-

Fantoni croit
 que le Fort de
 Saint Martin
 pourroit bien
 être ce tem-
 ple d'Auguste.

trarque ajoute : on prétend que les vivres sont en grande
 abondance à Avignon ; pour moi j'ai souvent remarqué
 le contraire ; & je n'ai trouvé de singulier dans cette
 ville , que la boue & le vent.... De toutes les villes que
 je connois , c'est la plus puante.... Quelle honte de la voir
 devenir tout-à-coup la capitale du monde , où elle ne de-
 vroît tenir que le dernier rang (a) ?

Petrarque parloit avec bien plus d'emportement &
 d'amertume , lorsqu'il s'agissoit du caractère & des
 mœurs des habitans d'Avignon , qui lui étoient tout-à-
 fait antipathiques : c'est en envisageant cette ville sous

suit la direction du Rhône du côté
 d'Avignon. Strabon le décrit assez
 exactement sous le nom de *melam-
 boreas* ou *borée noir* ; *ventus septen-
 trionalis violentus ac horribilis quo
 ferunt & lapides agitari atque volvi
 & homines de vehiculis deturbari ac
 vi flatus armis vestibisque nudari.*
 Geogr. l. 4. Diodore de Sicile en
 parle de même. Bibl. hist. l. 5. Il
 fait tourbillonner les pierres , ren-
 verse les hommes de leurs chariots
 & leur enleve leurs armes & leurs
 manteaux. Son nom vient du mot
 celtique *bis* , *noir*. Les Romains l'ap-
 pelloient *aquilo* d'*aquilus* , *noir* ;
 tous les peuples s'accordent à re-
 garder le Nord d'où vient ce vent ,
 comme une région couverte d'épais-
 ses ténèbres.

Le lit du Rhône est placé dans
 le milieu d'un vallon qui s'étend

depuis Lyon jusqu'à la mer , entre
 les montagnes du Vivarais qui font
 la partie orientale du Cevennus ,
 & les montagnes du Dauphiné au
 couchant. L'endroit le plus resserré
 du vallon est d'un côté ; depuis la
 Voûte jusqu'au Bourg St. Andiol ;
 & de l'autre , depuis Livron sur la
 Drome jusqu'à Pierrelate. La bise
 s'engouffre dans ce vallon , son im-
 pétuosité augmente à mesure que le
 vallon se rétrécit après avoir passé
 Pierrelate & St. Andiol. Elle s'é-
 tend depuis le Pont St. Esprit jus-
 qu'à la mer avec une violence ex-
 trême. Avignon est dans une plaine
 entre le Pont St. Esprit & la mer.

(a) *Parva & turpis Avenio...
 quæ vix competens cauda est , fieret
 mundi caput.* Ed. Basf. f. 851. *Ex
 omnibus civitatibus olentiorum nul-
 lam vidit.* Ibid. f. 1081.

ce point de vue, qu'il l'appelloit: *l'impie Babylone, l'enfer des vivans, la sentine des vices, l'égout de la terre* (a). AN. DE J. C. 1313. & seq.
On n'y trouve, dit-il, ni foi, ni charité, ni religion, ni crainte de Dieu, ni pudeur, rien de vrai, rien de saint: quoique la résidence du souverain Pontife en dût faire un sanctuaire, & le fort de la religion.

Il est essentiel d'observer pour l'honneur des Avignonois, que ces traits si chargés, & qui font tant d'horreur, portoient moins sur les Citoyens originaires de cette ville, que sur les étrangers avides, que la fortune y avoit attirés de toutes parts. Il faut entendre cet aveu & cette distinction de la propre bouche de Petrarque. *Ce qui m'a rendu le séjour de cette ville si odieux & pire que tout, c'est qu'elle est un égout où toutes les immondices de la terre sans venues, se rassemblent.* (b).

Ceux, qui voient Avignon à présent, ont bien de la peine à reconnoître cette ville, au portrait qu'en fait Petrarque, & mettent sur le compte de son humeur la plupart des traits qui le composent. Il est vrai que les expressions en sont exagérées, & paroissent teintes de la bile d'un Poète de mauvaise humeur; mais il faut convenir aussi, que lorsque Petrarque arriva à Avignon, cette ville étoit bien différente de ce qu'elle est aujourd'hui. Renfermée dans une enceinte fort étroite [comme on en peut juger par les portes anciennes, dont on trouve encore quelques vestiges] les rues étoient sales & resserrées, les maisons petites

Tanto tamen sese pejor factus est ut. . . sibi ipse collatus fuisset olim optimus videri possit. Ibid.

(a) Infernus viventium, sentina profundissima vitiorum, probrum ingens, factor ultimus orbis terrarum. Ibid. f. 1069.

(b) Non tam propter se quam propter concursantes & coactas ibi concretasque orbis sordes ac nequicias, hic locus à principio multis etque ante, alios mihi pessimus omnium visus est. Sen. l. 1. in oct. ad. 1.

AN. DE J. C.
1313. & seq.

& mal bâties : elle n'avoit pas encore pu se relever de l'état déplorable , où l'avoit réduite le siège qu'elle osa soutenir contre Louis VIII Roi de France , en 1216, lorsqu'il alloit en Languedoc avec une armée de Croisés faire la guerre aux Albigeois.

Le Cardinal Légat , qui étoit l'ame de cette armée , traita avec une extrême rigueur les Avignonois pour les punir d'avoir marqué trop de partialité & d'attachement pour le Comte de Toulouse leur Seigneur , que le Pape & le Roi pouivoient alors à outrance , parce qu'il favorisoit les Albigeois ; *non content d'avoir fait combler les fossés de la ville , détruire les remparts , & abattre 300 maisons principales , qui avoient des tours (a) , il exigea outre cela une somme considérable , qui ruina les habitans au point que 100 ans après ils n'avoient pas été encore en état de réparer ce dommage , & de tirer leur ville infortunée des ruines où elle étoit comme ensevelie.*

Petrarque venoit d'Italie , dont les grandes villes conservoient encore des restes superbes de la magnificence & de la grandeur romaine. Les Italiens , qui avoient les yeux gâtés par les beautés de leur patrie , méprisoient tout ce qu'ils voyoient au-delà des Alpes : les François même n'étoient pour eux que des barbares. On verra Petrarque dans le cours de ces mémoires pousser plus loin que les autres cet enthousiasme pour sa patrie , & ce mépris pour tout le reste. Si on pouvoit se transporter dans le siècle où il vivoit , peut-être trouveroit-on qu'il n'avoit pas tant de tort , & on

(a) Fossata implentur , trecentæ domus terrales quæ in villâ erant , & omnes muri circumquaque solo æquantur. *Anon. de gest. Ludov. 8.*

feroit plus porté à lui pardonner d'avoir peint avec de si noires couleurs une ville , qui fait gloire de l'avoir élevé dans son sein , & d'avoir été le théâtre d'une passion honnête , qui lui a inspiré de si beaux vers.

AN. DE J. C.
1313. & seq.

Quoique l'établissement de la Cour Romaine à Avignon ne parut pas encore bien solide , cependant l'espérance d'y faire fortune , y avoit déjà attiré une foule incroyable d'étrangers de tous les païs & de tous les Etats ; mais sur-tout des Italiens , que le triste état de leur patrie en proie aux fureurs de la guerre , forçoit d'aller chercher fortune ailleurs.

Un Génois de *Luneggiana* (*a*) nommé Settimo y étoit venu avec sa femme , & un fils de l'âge de Petrarque : les parens firent connoissance , & les enfans formerent une liaison , qui ne s'est jamais démentie. On parlera souvent dans ces mémoires de Gui Settimo ; c'est le nom de cet ami de Petrarque.

Le concours extraordinaire d'étrangers dans une petite ville y rendit d'abord les logemens rares & chers (*b*) ; ce qui détermina plusieurs personnes à aller s'établir dans les villes voisines. On prétend même que ceux qui suivoient la Cour Romaine , eurent ordre d'y mener leurs femmes & leurs enfans. C'est le parti que prirent Petracco & Settimo : ils donnerent la préférence à Carpentras , jolie ville bien située à 4 lieues d'Avignon , capitale du Comté Vé-

Sicco polent.
vit. Petr.

(*a*) Pais sur la côte de Gênes qui tiroit son nom de Luna , petite ville située sur l'embouchure de la Magra , actuellement ruinée.

(*b*) Locus angustus erat domo-

rum eâ tempestate inops , incolarum colluvie exundans. Sen. l. 10. ep. 2. Hæc civitas nullius multitudinis erat capax. Ibid.

AN. DE J. C.
1314.

naïssin (a) : ils y établirent leurs enfans avec leurs meres. Petrarque , dans une lettre écrite à un de ses amis long-temps après , remercioit Dieu de l'avoir placé dans *un lieu tranquille , où il put succer ce lait nécessaire , pour préparer l'esprit à des alimens plus solides* (b).

Cet habile Toscan , dont j'ai parlé , qui avoit donné à Petrarque les premières leçons de Grammaire , venoit de quitter Pise , pour établir son école à Carpentras. Il y a apparence que cela contribua au choix , que Petracco fit de cette ville pour l'éducation de ses enfans. Conventole étoit un homme fort vieux & fort simple , qui s'étoit dévoué à l'instruction de la jeunesse , à qui il enseignoit la Grammaire & la Rétorique depuis 60 ans. Dans le fond , il n'avoit que la théorie de son métier , & une certaine routine. Il s'étoit mis quelquefois dans la tête de composer ; mais comme il n'avoit pas de suite dans l'esprit , à peine avoit-il conçu le plan d'un Livre & fait la préface , qu'il changeoit de dessein , & se mettoit à ébaucher un autre ouvrage. Petrarque le compare à *la pierre qui aiguise les couteaux , & ne coupe pas* (c) ; comparaison prise d'Horace. Philippe Villani dit que c'étoit un Poète très-médiocre (d) & qu'il donna

(a) Carpentoras civitas parva , Avenioni ad orientem proxima , quadriennio integro me habuit. *Ibid.*

(b) Ut doctrinæ puerilis lac haurirem , ut ad cibi solidioris alimentum convalescerem. *Sen. l. 10. ep. 2.*

(c) M. l'Abbé Bandini m'a fait la grace de m'envoyer quelques extraits d'un Poème latin , qu'il lui

attribue , & qui est adressé à Robert Roi de Naples. On le trouve à Florence , *Bibl. Magliabecchi* , avec un traité aussi en vers latins sur 14 vertus que M. Bandini lui attribue encore. Ces vers sont assez mauvais.

(d) *Horatianæ cotis in morem quæ ferrum novit acutere* , non fecare. *Sen. l. 15. ep. 1.*

à Petrarque les premières leçons de la Poésie (a).

Le Cardinal Colonne, qu'on verra bientôt un des plus grands protecteurs de Petrarque, aimoit à s'entretenir avec ce maître, dont la simplicité l'amusoit : il lui disoit quelquefois : *vous avez eu pour écoliers des Docteurs, des Abbés, des Evêques, un Cardinal : vous les aimez tous : parmi tant de grands personnages y auroit-il quelque place dans votre cœur pour notre Petrarque ?*

Le maître ne pouvoit entendre cette question sans verser des larmes ; quelquefois il s'en alloit sans rien dire : mais quand il prenoit le parti de répondre, il affuroit toujours *avec serment*, que de tous les écoliers qu'il avoit eus, Petrarque étoit celui pour qui il s'étoit senti le plus de penchant.

AN. DE J. C.
1314.

Sen. l. 15.
ep. 1.

Persanctè ju-
rabat nullum se
tantum dile-
xisse. Ibid.

Peu de temps après que Petrarque eut repris le cours de ses études sous ce maître, qu'il avoit eu le bonheur de recouvrer, le Pape vint à Carpentras avec la plupart des Cardinaux. Le séjour d'Avignon ne lui convenoit pas ; il avoit bâti une jolie maison de campagne à Grosseau (b) près de Malaucene, où il passoit une grande partie de l'année ; peut-être étoit-ce dans le dessein de s'en rapprocher, qu'il imagina d'établir sa Cour errante à Carpentras, qui n'est qu'à deux lieues de Malaucene ! Peut-être jugea-t'il plus décent & plus convenable pour lui d'habiter une ville dont il étoit le maître !

(a) Sub præceptore Convenno-
le. . . viro mediocris pœseos pe-
rito poeticum cœpit degustare me-
los. Phil. Vill. vir. Petr.

(b) Ou Grosseil Prieuré, à un quart
de lieue de Malaucene, fondé l'an

684 par Petronius Evêque de Vaison.
On n'y voit plus que des ruines de
la maison bâtie par le Pape. La vie
cachée qu'il y menoit donna lieu aux
mauvais bruits qui coururent sur sa
réputation. Od. rain.

AN. DE J. C.
1314.

Barral &
Agoult de Baux
la lui vendi-
rent malgré
l'opposition de
l'Evêque de
Carpentras &
de Raymon de
Venasque, Sei-
gneurs suze-
raïns.

Le dérangement de sa santé lui donnoit une inquiétude dans l'esprit, qui ne lui permettoit pas de rester long-temps dans le même endroit : il quitta bientôt Carpentras pour Monteoux, dont il acquit alors la Seigneurie pour le Vicomte de Lomagne son neveu.

Le changement ne lui ayant pas réussi, il résolut d'aller à Bordeaux pour respirer l'air natal ; mais à Roque-Maure près d'Avignon, il se trouva si mal, qu'il fut obligé de s'arrêter, & il y mourut peu de temps après, le 20 Avril (a). Son corps fut porté à Carpentras où les Cardinaux étoient restés. Ils s'assemblerent dans le Palais de l'Evêché pour procéder à l'élection du nouveau Pape au nombre de 23 : il n'y en avoit que huit Italiens ; les quinze autres étoient François, la plupart Gascons. Clement V avoit rempli le Sacré College de ses parens & compatriotes, au grand scandale des Italiens, qui croyoient la Pourpre romaine fort avilie par ce choix.

Il étoit difficile, que des Italiens & des Gascons pussent s'accorder sur le choix d'un Pape. Leurs vues, leurs façons de penser, leurs intérêts étoient diamétralement opposés. Les Italiens vouloient absolument un Pape de leur nation, qui reportât le St. Siege à Rome. Ils avoient à leur tête les Cardinaux Napoleon des Ursins, & Nicolas de Prato empressés de réparer le tort, qu'ils croyoient avoir fait à l'Eglise en contribuant à l'élection de Clement V.

(a) Ptolomée de Luques, Dominicain, qui a fait sa vie, dit avoir appris de son Confesseur, homme digne de foi, qu'il n'eut pas un mo-

ment de santé, depuis qu'il eut publié une Bulle contre les Religieux Mendians. *Bal. in Pap. Aven. t. 1. f. 56.*

Les

Les Cardinaux Gascons s'étoient trop bien trouvé d'avoir un Pape de leur païs, pour y renoncer. Se voyant les plus forts, ils vouloient faire la loi: d'ailleurs ils craignoient avec quelque raison, que les Italiens, qu'ils avoient maltraités, ne se vengeassent s'ils avoient un Pape de leur nation.

AN. DE J. C.
1314.

Cette opposition de vues & d'intérêts causa de grandes altercations dans le Conclave. Dans ces entrefaites les deux neveux du feu Pape arriverent à Carpentras le 24 Juillet avec des troupes, qu'ils avoient levées dans leurs terres en Gascogne, sous prétexte d'empporter le corps de leur oncle. La querelle s'étant échauffée entre les Gascons & les Italiens, on en vint aux mains; il y eut plusieurs Italiens tués, les Marchands Romains furent pillés, & le feu mis au Conclave. Les Cardinaux, qui y étoient enfermés, furent obligés d'y faire une brèche pour en sortir. Cette violence leur imprima une si grande terreur, qu'ils se disperserent de côté & d'autre (a), & on ne put les rassembler que deux ans après.

Bertrand Got
Vicomte de
Lomagne, &
Raimond Guil-
lelmi de Bu-
dos.

Les obseques d'un Pape, une querelle entre les Cardinaux, des combats entre les Italiens & les Gascons, un Conclave en feu; ce n'étoit là que des spectacles amusans pour un enfant de dix ans [c'est l'âge que Petrarque avoit alors]; la suite de sa vie fera connoître, qu'à un âge plus avancé, des scènes aussi humiliantes pour l'Eglise Romaine, l'auroient pénétré de la plus vive douleur; & il auroit déployé toute son éloquence pour faire rentrer les choses dans l'ordre.

(a) Les uns à Avignon, les autres à Orange, plusieurs en d'autres villes, dont le séjour leur parut plus sûr ou plus agréable.

AN. DE J. C.
1314. & seq.

Dante , qu'on peut regarder comme son précurseur , écrivit , dans cette conjoncture , une belle lettre aux Cardinaux dispersés , dans laquelle il les exhorte à se réunir promptement , pour faire cesser une anarchie funeste à l'Eglise , & à nommer un Pape Italien , qui ramene le St. Siege à Rome.

Après le départ des Cardinaux , on jouit à Carpentras de la plus grande tranquillité : Petrarque en profita pour se livrer entièrement à l'étude , & il y fit des progrès étonnans. Dans le cours de cinq années , qu'il passa à Avignon ou à Carpentras , il apprit autant de Grammaire , de Rétorique (a) & de Logique , qu'on peut en apprendre dans les écoles & que son âge pouvoit le comporter.

Quelques Auteurs de la vie de Petrarque disent , que Petracco exerçoit à Avignon la profession de ses ancêtres (b) : d'autres prétendent qu'il s'étoit adonné au commerce. Quoi qu'il en soit ; il est certain qu'il faisoit souvent des voyages à Carpentras pour y voir sa famille. Un jour qu'il y étoit allé avec l'oncle de Gui Settimo , ils firent la partie d'aller voir la fontaine de Vaucluse , déjà célèbre par les merveilles de la nature , qu'on y admire ; mais qui l'est bien davantage par le séjour de Petrarque & les beaux vers qu'il y a faits (c).

Il eut envie d'y aller avec Gui Settimo ; curiosité

(a) Inque his duabus aliquantulum Grammaticæ , Dialecticæ ac Rhetoricæ , quantum ætas potuit didici , quantum scilicet in scholis disci solent. Epist. ad post.

(b) Notarium fuisse aliqui , mercatorem quidam volunt. Sicco polent.

Phil. Villani dit qu'il étoit éloquent & très-versé dans l'art de la chicane. Facundus , & in arte procuratoriæ præpollens.

(c) Qui per se olim notus.... meo longo postmodum incolatu meisque carminibus notior. Sen. l. 10. ep. 2.

bien naturelle à leur âge. La mere de Petrarque eut beaucoup de peine à y consentir ; elle joignoit à la timidité de son sexe celle que donne la tendresse ; la moindre chose l'allarmoit, & dans ce temps-là les plus petits voyages ne se faisoient pas sans quelque péril ; mais comment résister aux instances & aux caresses de ces enfans ? Elle se rendit à la fin ; & ils partirent , menés en croupe par des domestiques à cheval.

On ne fut pas plutôt arrivé à la fontaine , que Petrarque épris des charmes de cette solitude singulière , sentit une satisfaction , qui lui fit dire : *voici un séjour , qui me convient à merveille. Si j'en suis jamais le maître , je le préférerai aux plus grandes villes* (a). Cette première impression laissa dans son cœur un germe , qui produisit son effet quelque temps après.

Un esprit , tel que celui de Petrarque , ne pouvoit pas s'accommoder à la marche lente des études de ce siècle , encore enveloppé des ténèbres de la barbarie. Il laissa bientôt ses camarades derrière lui dans la carrière où il couroit avec eux (b). *Prosper* & les fables d'Esoppe étoient les seuls Auteurs , qu'on fît lire alors aux enfans , pour leur apprendre le Latin. Pendant qu'ils se donnoient la torture pour entendre ces livres , Petrarque , pour qui leur explication n'étoit qu'un jeu , dévorait déjà les œuvres de Cicéron , qu'il avoit trouvées parmi les livres de son pere , qui aimoit & admiroit cet Auteur divin.

AN. DE J. C.
1314. & seq.

Ab ipsa pueritia quando ceteri omnes aut Prospero inhiant aut Esopo , ego libris Ciceronis incubui. Sen. l. 15. ep. 1.

(a) En nature meæ locus aptissimus , quem si dabitur , magnis urbibus prælaturus sum. Sen. l. 10. ep. 2.

(b) Je ne sçais qui est ce Prosper

qu'on donnoit alors aux enfans. Ce pourroit être les Epigrammes ou Sentences en vers de St. Prosper , tirées de St. Augustin.

AN. DE J. C.
1318.

Patris admi-
ratio ac pietas
aliquandiu im-
mature favit
audio. Ibid.

Ovid.

Philippe de
Valois l'acquît
l'an 1349 de
Jacques Roi de
Majorque, dé-
pouillé de ses
Etats par Pier-
re Roi d'Arra-
gon. Hist. de
Lang. t. 4.

A son âge, Petrarque ne pouvoit pas avoir acquis les idées & les connoissances nécessaires pour pénétrer le sens des pensées de Cicéron (a); mais la douceur & l'harmonie de sa diction flattoit son oreille, au point, que tout autre style, quel qu'il fût, lui paroissoit rude & discordant. Il conçut pour lui une telle passion, qu'il se feroit privé de tout, pour acheter ses ouvrages. Petracco étonné d'un goût si prématuré, toutes réflexions faites, crut pouvoir s'y prêter, parce que le principe étoit bon; mais il ne tarda pas à s'en repentir.

Le temps vint bientôt de penser à quelque chose de plus solide pour l'établissement de son fils. Les Sciences & les Lettres étoient méprisées alors, même à Avignon, où régnoit la Cour la plus polie & la plus spirituelle de l'Europe. L'étude du droit étoit la seule, qui mena à la fortune. Petracco crut devoir tourner de ce côté là les talens, qui s'étoient développés dans le jeune Petrarque; il l'envoya étudier le Droit à Montpellier, quoiqu'il n'eut pas encore atteint l'âge de 14 ans (b).

Montpellier est une jolie ville de Languedoc à 16 lieues d'Avignon. Jacques d'Arragon Roi de Majorque en étoit le maître, à un petit coin près, qui appartenait au Roi de France; il eut bientôt tout le reste: *la même chose arrive*, dit Petrarque, à tous ceux,

(a) Et illa quidem ætate nihil intelligere poteram, sola me verborum dulcedo quædam & sonoritas detinebat, ut, quidquid aliud vel legerem vel audirem, raucum mihi longæque dissonum videretur. Sen. l. 15. ep. 1.

(b) Vix duodecimum annum su-

pergressus ad Montem-Pessulanum primo, inde Bononiam transmissus. Fam. l. 20. ep. 4. M. R. Ad Montem-Pessulanum legum ad studium profectus quadriennium ibi alteram expendi. Ep. ad poss.

qui ont des voisins trop puissans (a). Montpellier est une des meilleures villes du monde, disoit Jacques I Roi de Majorque, en 1272. De notre temps elle a cru à l'infini (b).

AN. DE J. C.
1318. & seq.

Tout sembloit concourir à rendre cette ville florissante. La beauté de sa situation, l'industrie de ses habitans, la tranquillité, dont on jouissoit sous le gouvernement du Roi de Majorque. Le commerce favorisé par ce Prince, l'Université, célèbre par l'habileté des Professeurs (c), y attiroit de tous côtés une foule incroyable d'Etudiens en Médecine & en Droit. Le Droit Romain y étoit enseigné depuis le douzième siècle : on y lisoit les Pandectes Florentines, ou le Digeste & le Code Justinien, qui avoit pris en Languedoc la place du Code Théodosien, depuis qu'il avoit été retrouvé à Amalphi dans le douzième siècle (d).

Hist. de Lang.
t. 4.
Hist. de Montp.
2. part. l. 12.

Petrarque étudia pendant quatre ans dans cette Université (e) : il y prit sur-tout les leçons de Barthelemi d'Osa ou d'Offa, qui étoit venu de Berga-

L'Abbé Seraffi
vie de Petrarque.
Edit. Bergam. 1752.

(a) Exiguum præter loci angulum francorum regi subditum qui, ut semper præpotentiam importuna vicina est, brevi totius oppidi dominium ad se traxit. Sen. l. 10. ep. 2.

(b) Una de melioribus villis totius mundi reputatur. . . . nostris temporibus eruit in immensum. Ga-riel, idée de Montp. f. 92.

(c) Jean le frere qui fut ensuite [dit-on] Chancelier de France y disoit alors ses Commentaires sur les institutes si estimés.

Guillaume de Nogaret, célèbre par son acharnement contre le Pape Boniface VIII, y avoit professé les Loix.

(d) Le Code Justinien publié l'an 529, retrouvé dans la Pouille vers le onzième siècle, est devenu le Droit écrit de la France.

Le Code Theodosien publié vers l'an 435 se perdit sur la fin de la seconde race. Cujas l'a restitué ; mais on ne s'en sert que pour le consulter. Taisand, vie des Jurisconsultes f. 181.

(e) Thomadini, Muratori, Nicéron, Bandini, les Journal. d'Italie, l'Hist. de Montp., &c. donnent à Petr. pour maîtres à Montp. Cino & Jean André : à Bologne, Jean Calderin & Barthel. d'Offa.

AN. DE J. C.
1318. & seq. me, où il étoit Chancelier de l'Eglise, professer le Droit à Montpellier, attiré [à ce qu'on prétend] par le Pape Jean XXII son parent (a), & fixé par la reconnoissance dans un país où il avoit reçu de grands honneurs. Il étoit aussi bon Historien que Jurisconsulte, & on regrette la perte des Histoires des Papes & des Empereurs qu'il avoit faites (b).

Sono à nostri
giorni le fatiche
di questo
grand'huomo
smarrite.

On peut dire que ce temps fut perdu pour Petrarque, relativement aux vues de son pere, qui avoit mis, sans le vouloir, un obstacle invincible à ses projets sur la fortune de son fils, en nourrissant le goût qu'il avoit pour Cicéron.

Ce goût devint si violent, qu'il n'étoit pas possible à ce jeune homme de s'appliquer à autre chose. Quand on lui parloit des testamens du louage, du prêt, des biens urbains & rustiques, il ne sçavoit ce qu'on vouloit lui dire; & il ne pouvoit fixer son attention, sur des sujets qui lui paroissent fort secs & très-peu intéressans.

Epist. ad poss. „ Ce n'est pas, nous dit-il lui-même, dans le
„ compte qu'il rend à la postérité de ses actions, que
„ je ne reconnusse l'utilité & la nécessité des Loix.

(a) Cette parenté me paroît douteuse; elle est peut-être fondée sur la ressemblance des noms; mais le nom de Jean XXII étoit Deusa, & non d'Ossa ou d'Osa. *Bal. t. 1. f. 795.*

(b) *Historias quasdam pulcherri-
mas divino stylo ut elegantia Cice-
ronem, gravitate Catonem ant
æquet, aut æquare videatur. Divi-
num ejus volumen nondum, jubentibus fatis, editum est. Mich. Car-
rara orat. nel capit. de minori 1460.*

*Philosophus & historicus insignis,
ingenio præstans & clarus eloquio.
Trith. Hist. Eccl. cap. 590.*

Bartholomeo trasse in Francia la maggior parte de giorni suoi: non solo colà fermato dalla fortuna del Pontifice Giovanni suo congiunto, ma dal genio trattenuto, che l'obligava à quella nazione, da cui tanti boni e onori aveva raccolto morì 19 Ottobre 1340. *Scritt. Bergam. di calvi.*

„ J'aimois dans le Droit écrit cet air d'antiquité ro-
 „ maine qui le rend si respectable : mais la candeur de AN. DE J. C. 1318. & seq.
 „ mon ame ne me permettoit pas de me livrer à une
 „ étude , que la dépravation des mœurs avoit rendue
 „ pernicieuse.

„ La plupart des hommes ne veulent connoître les
 „ Loix que pour pouvoir les éluder eux-mêmes , ou
 „ apprendre aux autres à les violer impunément. Il
 „ ne m'auroit pas été possible de faire de cette étude un
 „ abus si contraire à la probité. Je sentoais d'ailleurs
 „ combien il étoit difficile d'en tirer un parti honnête
 „ dans un siècle , & dans une ville , où la vertu &
 „ l'innocence étoient tournées en ridicule.

Les Jurisconsultes faisoient alors des Loix un com-
 merce honteux. « Leur langue, dit Petrarque, leur main, Fam. l. 11; ep. 4.
 „ leur esprit , leur honneur , leur réputation , leur fidé-
 „ lité; tout étoit venal chez eux. Les anciens Juriscon-
 „ sultes avoient fait des Loix pour armer la justice
 „ contre les méchans : ceux-ci la prostituoient nue &
 „ désarmée. Celui qui sçavoit le mieux détourner la
 „ Loi de son véritable sens & l'amener à son but par
 „ une interprétation forcée , passoit pour le plus habile.
 „ Au lieu de terminer les procès par de bons jugemens,
 „ ils les éternisoient par leurs chicanes.

C'est ainsi , du moins , que Petrarque cherchoit à
 justifier à ses yeux ce dégoût invincible , qu'il avoit Sprezzava le
leggi è lor
odiosa è grosse
commentatio-
ni di chiose.
Leon. Aret. V.
Peir.
 pour l'étude des Loix. La véritable cause de ce dé-
 goût étoit peut-être un certain attrait , un mouvenent
 de la nature inexplicable , qui le portoit aux Belles-
 Lettres , & à la Philosophie. [On raconte à-peu-près
 la même chose de Boccace , de l'Arioste , du Tasse ,

& de quelques autres Poëtes Italiens].

AN. DE J. C.
1318. & seq.

*Idée de Mont-
pellier*, p. 2.
f. 113.

Gariel assure que Petrarque pendant son séjour à Montpellier s'amusa à retoucher le Roman de Pierre de Provence & de la belle Maguelonne fait vers 1178 par Bernard de Triviès Chanoine de Maguelonne. Je n'ai trouvé nulle part la preuve de ce fait : je cite mon Auteur, & ne le garantis pas.

Petracco, voyant que son fils ne faisoit aucun progrès dans l'étude du Droit à Montpellier, crut devoir l'envoyer dans une école plus célèbre. « *Paris & Bologne étoient alors pour les sciences ce qu'étoient Athènes & Rome dans leurs beaux jours : on y couroit de toutes les parties du monde pour y puiser les connoissances qui peuvent enrichir l'esprit, ou servir à la fortune (a).* »

Paris l'emportoit pour les hautes sciences ; Philosophie, Théologie, &c. Petrarque fait une réflexion singulière sur cette ville, c'est que *depuis que l'Université y fut établie sous Charlemagne par Alcuin, on n'y comptoit pas un seul Parisien qui s'y fût distingué : c'est pour cela qu'il la compare à une corbeille pleine des plus beaux fruits de tous les païs (b).*

Louis le Hutin, qui régnoit alors en France, fait un grand éloge de cette Université dans une de ses Ordonnances. Il assure, que *la foi lui doit sa conser-*

(a) Solebant equidem prisce viri studiorum causâ cecropias Athenas petere præsertim antequam ut militiæ & imperii sic litterarum Roma fons esset : nostra sæcula Parisios & Bononiam petunt, &c. *Fam. l. 17. epist. 1. M. R.*

(b) Parisii civitas bona... quod

ad studium attinet ecce ruralis est calathus quo poma undique peregrina & nobilia deferantur : ex quo enim studium illud, ut le gitor, ab Alcuino præceptore Caroli Regis institutum est, nunquam, quod audierim, quisquam ibi vir clarus fuit. *Ed. Bz. f. 1080.*

vation :

vation : la société, la politesse de ses mœurs : le monde entier, ses lumières & ses connoissances.

AN. DE J. C.
1318. & seq.

Cependant Bologne avoit plus de réputation & de vogue pour l'étude du Droit Canonique & Civil. Jean André, Jean Calderin, & Cino de Pistoie qui y professoient, étoient les hommes de ce temps-là les plus versés dans la science des Loix.

Recueil des
Ordon. t. 1. f.
613.

Jean André passoit pour le plus grand Canoniste de son siècle. On l'appelloit l'*Archidocteur des Décrets*, le *Rabin des Docteurs*, la *Lumière du monde*, &c.

Pancir. de
claris legum,
interpr. l. 3.
cap. 19.
Doujat. pran.
canon. f. 604.
Baile, dist. art.
André.

Né à Mugello près de Florence, il étoit compatriote de Petrarque. On a voulu lui donner le ridicule d'être fils de Prêtre ; il est vrai, que son pere, qui s'appelloit André comme lui, entra dans les Ordres ; mais il y a apparence qu'il ne s'y engagea qu'après l'avoir mis au monde.

Il fut élevé à Bologne, où il fit de si grands progrès dans l'étude du Droit Canon, qu'il laissa bien loin derriere lui tous ceux qui couroient la même carrière. Il en donna des leçons à Pise, à Padoue, & sur-tout à Bologne pendant 45 ans. Tout ce qu'il y avoit de plus grand en Italie s'empressoit de l'avoir pour maître.

Il avoit un talent singulier pour expliquer les Décretales des Papes & les concilier ensemble. Mais ses Commentaires qui faisoient l'admiration de son siècle, & lui acquirent la plus grande réputation, servent aujourd'hui à envelopper le poivre & les épicerie : tant il est vrai, que la réputation & les succès de l'esprit dépendent beaucoup du ton du siècle où l'on vit.

Jean André profond dans son Art avoit la fureur de

F

AN. DE J. C.
1318. & seq.

Insignis alie-
norum labo-
rum fur. Bal-
dus.

passer pour un homme d'un sçavoir universel, & il s'en falloir bien qu'il le fût. Il se plaisoit à éblouir ses écoliers par un grand étalage d'érudition étrangère à son objet. J'aurai occasion de parler de cette manie

dans le cours de ces mémoires. On l'a accusé d'être un grand plagiaire.

Il avoit une femme habile & rusée qu'il consultoit souvent ; elle s'appelloit Milantia : elle lui donna deux filles qu'il maria avec deux Professeurs de Bologne. Il lui fit quelques infidélités qui eurent des suites ; cependant on vante beaucoup l'austérité de sa vie (a).

La cadette
appelée Biti-
ne épousa Jean
de St. George.

Jean Calderin épousa l'aînée des filles de Jean André qui s'appelloit Novella ; elle étoit belle & sçavante. Son pere qui l'aimoit , l'avoit si bien formée dans l'étude du Droit qu'il l'envoyoit tenir sa Chaire à sa place , quand il avoit des affaires qui ne lui permettoient pas de la tenir lui-même. On prétend qu'elle tiroit un rideau devant elle , de peur que sa beauté ne donnât des distractions à ses écoliers (b).

Jean Calderin , quoiqu'inférieur à son beau-pere , passoit cependant pour un habile Professeur ; & c'est sans doute ce qui déterminâ Jean André à lui donner sa fille. On dit qu'il étoit sçavant , & qu'il a laissé des ouvrages assez estimés , sur-tout ses Conseils. Jean André l'adopta après la mort de son fils.

Petracco se flatta quel le mérite & la célébrité de

(a) Pogge dans ses facéties raconte de lui un trait fort plaisant , mais trop mal honnête pour qu'on puisse le rapporter.

(b) Quant à sa belle & bonne fille que il tant ama , & fit apprendre Lettres & si avant es Loix , que quand il étoit occupé d'aucune esoi-

ne , il envoyoit Novelle sa fille en son lieu lire aux escholes en charge , & afin que la beauté d'elle n'empêchât la pensée des oyants , elle avoit une petite courtine devant elle. Christ. de Pise, cité des Dames, p. 2. ch. 36.

ces Professeurs feroient impression sur son fils, & viendroient à bout de surmonter sa répugnance pour l'étude des Loix. Petrarque fut envoyé à Bologne avec Gerard son frere & Gui Settimo son ami ; ces trois personnes ne se séparaient jamais (a).

AN. DE J. C.
1322.

Bologne étoit un bien plus grand théâtre que Montpellier ; la ville plus grande & plus belle , les maisons mieux bâties , la compagnie meilleure ; on y jouissoit de la plus grande liberté & d'une telle abondance qu'elle portoit déjà le nom de *Bologne la grasse* (b) ; nom qu'elle a toujours conservé depuis. Tout ce qu'il y avoit de plus grand en Italie alloit y puiser les principes de l'un & de l'autre Droit.

Un pareil séjour convenoit beaucoup mieux à Petrarque élevé dans l'idée où étoient alors les Italiens, qu'il n'y avoit rien que de barbare au-delà des Alpes ; mais il ne fit pas plus de progrès à Bologne qu'à Montpellier dans l'étude des Loix.

C'est en vain qu'on entreprend de forcer la nature, elle renverse toutes les digues qu'on lui oppose, & l'emporte toujours. Les agrémens du séjour de Bologne, l'habileté des maîtres qui y professoient, les exhortations d'un pere que Petrarque aimoit tendrement, les flatteries de ses amis qui lui disoient sans cesse ; qu'avec les talens dont la nature l'avoit doué, on pouvoit prétendre à tout ; rien ne fut capable de surmonter la répugnance qu'il avoit pour ce genre d'étude.

(a) Simul quoque ; nam quid divisiim magnâ avaris parte gessimus , dit Petrarque dans une Lettre à Gui Settimo. Sen. l. 10. ep. 2. (b) Pinguis Bononia. . . . quâ nihil pacto jucundius nilque liberius toto esset orbe terrarum. Ibid.

AN. DE J. C.
1322.

Sen. l. 15.
ep. 1.

Phil. Villani
raconte le fait
un peu autre-
ment, j'ai cru
devoir préférer
la narration
de Petrarque.

Quelle douleur pour Petracco lorsqu'il apprit que ce fils chéri pour l'éducation de qui il n'épargnoit rien, parce qu'il avoit établi sur ses talens naturels les plus grands projets de fortune, avoit une antipathie si marquée pour la seule étude qui pût y mener. La chose lui parut de si grande conséquence, qu'il crut devoir faire un voyage exprès à Bologne pour y remédier. On lui avoit mandé que son fils passoit la journée à lire les Auteurs anciens, & sur-tout les Poètes dont il étoit infatué. Petracco partit se flattant de pouvoir arrêter les progrès d'une passion qui déconcertoit toutes ses vues.

Le jeune Petrarque voyant arriver son pere, qu'il n'attendoit pas, pénétra d'abord le motif de son voyage; il se hâta de cacher les manuscrits qu'il avoit de Cicéron, de Virgile, & de quelques autres Poètes dont il s'étoit formé une petite Bibliothèque, en se privant de tout pour les acheter.

Son pere ayant découvert l'endroit où il les avoit cachés, les prit & les jeta au feu en sa présence. Petrarque au désespoir poussa des cris affreux, comme si on l'avoit précipité lui-même dans les flammes, auxquelles il voyoit en proie ce qu'il avoit de plus cher au monde.

Petracco, qui étoit un bon homme, ému par les cris d'un fils qu'il aimoit, retira bien vite du feu les livres de Cicéron & de Virgile à demi brûlés: tenant le Poète d'une main & l'Orateur de l'autre, il les présenta à Petrarque en lui disant: *tenez mon fils, voilà Virgile, il vous consolera de la perte que vous avez faite; voilà Cicéron, il préparera votre esprit à*

l'étude des Loix (a). On assure que Petrarque dans sa vieillesse faisoit volontiers ce conte ; ce jeune homme fut vivement touché d'une si grande marque de bonté, il auroit voulu pouvoir contenter le meilleur de tous les peres ; mais les efforts qu'il faisoit de temps en temps pour cela n'aboutissoient à rien , la nature étoit toujours la plus forte (b).

AN. DE J. C.
1322.

Quam historiam jucundè admodum senex recensabat. *Verger. vit. Petr.*

Il n'est pas étonnant qu'un esprit d'un ordre supérieur , tel que celui de Petrarque , nourri du suc des fleurs de Cicéron , de Virgile , & des autres Auteurs du siècle d'Auguste , n'eût que du dégoût pour les gloses du Code , les Commentaires de Jean André sur les Décretales , & autres rapsodies de cette espèce couvertes de la rouille de leur siècle qu'on admiroit alors , & qu'on méprise aujourd'hui avec tant de raison. Quels progrès n'auroit pas fait Petrarque dans la carrière où l'on vouloit l'engager , si on avoit pensé alors , comme on pense à présent ! Un Auteur moderne a fort bien prouvé que l'étude des Belles-Lettres , de la Philosophie & de l'Histoire étoit indispensable pour acquérir l'intelligence des Loix.

Terrasson, Hist. de la Jurispr. rom.

Une autre chose contribua beaucoup à éloigner Petrarque de l'étude du Droit. La nature lui avoit donné un goût & un talent pour la Poésie que la lecture des bons Poètes anciens avoit développé & nourri. Le hazard fit qu'il trouva parmi les Professeurs de Bo-

(a) Je ne sçais où le Journaliste de Trévoux a appris que Petrarco dit à son fils , en jettant Cicéron au feu , que c'étoit pour le détacher de ce discoureur frivole. *Mém. de Trév. Mars 1751.* Il n'a pas rendu justice

à Petracco.

(b) Valdè parentibus cupiebam obsequi ; sed natura cogebat. . . . frustra naturæ repugnatur. *Ed. Basf. f. 461.*

AN. DE J. C.
1322.
logne deux des meilleurs Poètes d'Italie : Cino de Pistoie qui lisoit le Code ; Cecco d'Ascoli qui enseignoit la Philosophie & l'Astrologie.

Cino étoit de la maison Sinibaldi ou Sigisbaldi , maison illustre à Pistoie ville voisine de Florence. C'étoit un de ces esprits faciles qui se ploient à tout. Les Muses le disputent à Themis. Plus heureux que Petrarque , il avoit trouvé le secret de concilier deux choses qui paroissent alors fort opposées ; la Poésie & la Jurisprudence (a). Dans le même temps qu'il dictoit à

Le Mss. 4547. de la Bibl. du Roi est un Comm. de Cino sur les neuf premiers Livres du Code de Justinien. Bologne un Commentaire profond sur le Code & sur le Digeste , il écrivoit des vers tendres & galans à Richarde de Selvaggi pour qui il affectoit une grande passion , qui ne l'empêchoit pas de conter fleurettes à toutes les femmes qu'il rencontroit.

Ven. 1532. 1589. Nous avons un recueil de ses vers imprimés à Venise & à Rome , que les Italiens lisent encore avec plaisir : ils prétendent que Cino a donné de la grace à la Poésie lyrique , & qu'il est le Poète le plus doux , le plus agréable qui ait fleuri avant Petrarque (b). Celui-ci l'a imité quelquefois dans ses ouvrages au point qu'on lui a même reproché de l'avoir pillé (c). Cependant tout le monde convient que Cino est fort inférieur, il a eu trois disciples qui lui font beaucoup d'honneur : Petrarque , Boccace , & Barthole.

Dante, de vulg. eloq. l. 1. cap. 15.

Dante le regardoit comme son ami , & le comptoit dans le nombre des meilleurs Poètes Italiens. Ils ont

(a) Licet esset excellens Doctor , fuit etiam maximus amator , & egregius Poeta. Jul. Clarus.

(b) Cino de Pistoie che noi reputiamo il piu dolce e gentil Poeta volgare innanzi il Petrarche. Crest. vol. 1. l. 1.

(c) Sur-tout dans la chanson quel antico signore où Petrarque plaide contre l'amour. L'idée est prise du Sonnet mille dubbi , &c. qu'on attribue à Cino ; mais Mr. Muratori ne croit pas qu'il soit de lui. Id. della perf. Poef. Ital. l. 4.

eu ensemble un grand commerce de Sonnets , dont il y en a quelques-uns imprimés (a).

AN. DE J. C.
1322.

Dans un de ses Sonnets , Dante reprochoit un jour à Cino sa coquetterie & sa légèreté en ces termes :
 » quand on lit vos vers , on feroit tenté de croire que
 » vous avez une grande passion dans le cœur ; mais
 » on m'a dit souvent que vous changez tous les jours
 » d'objets , & que vous vous prenez à toute sorte
 » de filets. Cino ! les traits de l'amour ne pénètrent
 » pas bien avant dans un cœur qui se lie & se délie
 » si aisément. Corrigez-vous , je vous en conjure , &
 » faites que vos actions répondent à vos paroles.

Cino lui répondit : « depuis que je suis exilé de ma
 » patrie & privé du plaisir de voir le plus bel objet
 » que la nature ait créé , je vais errant dans le monde.
 » En m'attachant à toutes les beautés qui ont quelque
 » rapport avec celle que j'aime , je crois lui rendre
 » sans cesse de nouveaux hommages : c'est le même
 » plaisir qui me lie & me délie ». En voilà assez pour
 donner une idée du style & du caractère de Cino.

Francesco di Stabili plus connu sous le nom de Cecco d'Ascoli [sa patrie] passa quelque temps à Avignon où il étoit Médecin du Pape Jean XXII , poursuivi par l'envie il retourna en Italie. La réputation qu'il avoit d'être le plus grand Philosophe de son temps le fit appeller à Bologne l'an 1322 , pour y enseigner la Philosophie & l'Astrologie , dans le temps que Cino y professoit le Droit. Le goût qu'ils avoient l'un & l'autre pour la Poésie lyrique , fit qu'ils se lierent étroite-

Herésie di
Bernini , t. 5.
Pascale Alidolfi
Baldinucci.
Bastiano An-
tonelli.
Mazzuchelli
Scritt. d'Ita-
lia.
Niceron, t. 30.

(c) On trouve ces Sonnets de Dante & de Cino à la fin de la *Bella mano de Giusto Conti* , dont il y a en plusieurs éditions.

ment. On trouve dans le recueil des œuvres de Cino plusieurs Sonnets de lui adressés à Cecco, qui prouvent cette liaison.

AN. DE J. C.
1322.

Il ne nous est resté de Cecco qu'un Poème sçavant pour ce temps-là, intitulé l'*Acerba* (a), où il traite des cieus, des élémens, des animaux, des vertus & des vices. On l'accusa d'avoir avancé dans ce Poème qu'il y a dans les astres des esprits malins, qu'on peut contraindre à opérer des choses extraordinaires par la vertu de quelques charmes faits sous certaines constellations; & que les étoiles ont des influences auxquelles la volonté même de Jesus - Christ étoit soumise.

Acerba, l.
14. cap. 13.

Grande erreur sans doute & très-condamnable; mais ce n'étoit pas le plus grand crime de Cecco. Il osa tourner en ridicule la fameuse chanson de Gui Cavalcanti *donna mi pregha* (b), & la comédie du Dante: deux Poèmes dont les Florentins étoient idolâtres. Il osa dire que c'étoit des amas de fables & de puérilités. Cette hardiesse lui attira des ennemis puissans à Florence dont les plus acharnés furent Dino del Garbo Médecin célèbre qui avoit été son concurrent à Avignon, & Thomas frere de Dino qui avoit professé à Bologne. Jaloux de la réputation de Cecco, ils le défererent à l'Inquisition, comme hérétique & forcier.

Charles Duc de Calabre, à qui les Florentins avoient confié le gouvernement de leur ville avoit pris Cecco l'an 1326, en qualité de Médecin & d'Astrologue,

(a) Mazzuchelli compte 19 éditions de ce Poème qui n'empêchent pas qu'il ne soit assez rare, & il le fera toujours davantage; car il n'y a

pas d'apparence qu'on le réimprime.

(b) Cette chanson roule sur l'amour terrestre. Gille Colonne, & Dino del Garbo l'ont commentée.

charge

charge nécessaire dans la maison des Princes qui ne faisoient rien alors d'important sans consulter un Astrologue. Un Cordelier Evêque d'Aversa Chancelier de ce Prince, fit sortir Cecco de sa maison, disant qu'il ne lui convenoit pas d'avoir pour Médecin un hérétique & un forcier. L'Inquisition s'empara de lui, & son procès fut bientôt fait. Ses ennemis, Dino à la tête, vinrent à bout de le faire brûler à Florence dans le mois de Septembre 1327 (a).

AN. DE J. C.
1327.

On accourut de toutes parts à son supplice dans l'espérance de voir un de ces esprits familiers, qu'on lui supposoit, l'arracher des flammes. Les curieux furent trompés dans leur attente; aucun esprit ne parut. Dino ne jouit pas long-temps du fruit de sa cruauté & du plaisir de la vengeance. Il mourut trois mois après Cecco, accablé de regrets & de remords, à ce qu'on prétend.

Christine de Pisan dit que Cecco fut brûlé parce qu'il n'aimoit pas les femmes (b). J'ai lu quelque part une autre cause de son supplice qui est peut-être la véritable. On prétend que Marie de Valois, Duchesse de Calabre, l'obligea, malgré lui, à faire son horoscope & celle de Jeanne sa fille. Il prédit que l'une & l'autre se livreroient à la débauche. Cette prédiction prouve qu'il étoit bon Astrologue & mauvais Courtisan. Il ne faut pas dire tout ce qu'on lit dans les astres.

Je me flatte qu'on me pardonnera cette digression

(a) A di 26 Settembre fu arso in Firenze uno maestro Cecco d'Astrol. Vill. l. 10. cap. 41.

Quadrio dit le 20; Crescimbeni le 25; & d'autres le 15.

La Sentence est à Florence. Bibl. Magliabecchi, cod. 127.

(b) Par la desertion de son criminel vice, il fut ars en un feu déshonorablement. Cité des Dames, chap. 10.

AN. DE J. C.
1322.

sur la fin tragique d'un Poëte peu connu , qui a donné des leçons à Petrarque. Je reviens à lui.

Cino de Pistoie & Cecco d'Ascoli eurent bientôt découvert le goût & les talens que la nature lui avoit donnés pour la Poésie. Loin de combattre ce goût , ils l'entretenrent , le cultiverent , & se firent un plaisir de montrer à leur jeune disciple les regles & les fineses de l'art poétique. Petrarque , sensible à l'amitié de ces deux Professeurs , & aux soins qu'ils prenoient de le former , leur a adressé plusieurs Sonnets , qui ne sont pas parvenus jusqu'à nous. Nous n'avons que celui qu'il fit sur la mort de Cino , que je rapporterai dans son temps.

Crescimbeni parle d'un Sonnet de Petrarque à Cecco qui commençoit par ce vers : *Tu sei il grand' Ascolan che'l mondo allumi*. Je n'ai vu ce Sonnet nulle part (a). Crescimbeni rapporte la réponse que lui fit Cecco. Elle ne donne pas une grande idée de sa Poésie. S'il n'étoit pas plus forcier que Poëte , comme il y a apparence , on lui fit une grande injustice en le brûlant. Il y a dans la

Cod. 9049. Bibliothèque du Vatican un Manuscrit qui contient les prédictions astrologiques de Cecco sous ce titre : *Prophetie di Cecco d'Ascoli*.

Petrarque fit des progrès rapides dans l'art poétique sous ces deux maîtres. Les premiers vers qu'on vit éclore de sa verve à Bologne , ne sont pas parvenus jusqu'à nous , sans doute ils n'étoient pas bons ; mais ses maîtres y trouvoient du feu & du génie , les ca-

(a) Leon Allacci dit qu'il y a des vers de Cecco dans les Mss. des Bibl. Vaticane , Chigi & Barberin.

marades les admiroient ; il n'en falloit pas davantage pour l'encourager & l'engager à continuer.

AN. DE J. C.
1321. & seq.

Le goût de la Poésie, quelque vif qu'il fût, ne remplissoit pas le cœur de Petrarque. Il avoit une avidité infatiable de tout voir & de tout connoître. C'est à cette marque qu'on distingue les esprits d'un ordre supérieur, dans un âge, où ils n'ont pu encore paroître dans tout leur éclat.

Un de ses maîtres, qu'il ne nomme pas, eut envie d'aller à Venise, & lui proposa de faire ce voyage avec lui. Quelle joie pour ce jeune homme ? On ne pouvoit lui faire une proposition qui lui fût plus agréable : Venise alors étoit digne de la curiosité de Petrarque ; voici l'idée qu'il nous en donne.

» Cette ville, dont le nom étoit à peine connu sous
» l'Empereur Vespasien, est parvenue à un tel degré
» de grandeur & de magnificence, que je ne crains pas
» de l'appeller un autre monde, *orbem alterum* ; elle
» tient sous ses Loix des Royaumes autrefois considéra-
» bles. J'ai vu presque toutes les grandes villes de l'Eu-
» rope : il n'y en a aucune dont la situation, la beauté,
» les merveilles, aient fait autant d'impression sur moi
» que Venise (a).

Il est vrai que jusqu'au neuvième siècle, Venise n'avoit été qu'un assemblage de petites îles & de marais dépendans de Padoue ; mais depuis ce temps-là, ses progrès avoient été si rapides, qu'elle faisoit alors avec Gênes, sa rivale, presque tout le commerce de

(a) *Omnium quas ego viderim, & vidi cunctas ferè quibus Europa superbit, miraculosa Venetiarum ci-* | *vitas. Fam. l. 8. ep. 5.*
Adriæ imperitans alterque Venetia
mundus. Carm. l. 3. ep. 9.

AN. DE J. C.
1312. & seq.

l'Europe , à qui elle portoit les denrées de l'Orient. C'est par ce moyen qu'elle avoit acquis en peu de temps des richesses immenses , qui la rendoient si brillante. [Les Croisades y contribuerent aussi beaucoup].

Marc Polo , noble Venitien , venoit de faire le voyage de Perse , de Tartarie & de la Chine , d'où il étoit revenu en 1295 avec des trésors , qui lui avoient fait donner le nom de *Million*. Il avoit publié une relation de ses voyages , qui , quoique très-vraie , comme on l'a reconnu depuis , contenoit tant de merveilleux , & de choses extraordinaires , qu'elle passa pour fabuleuse , & on lui donnoit aussi le nom de *Million* (a).

*Musch. diff.
sur l'aimant.*

Muschembrock attribue à Marc Polo la découverte de la boussole. Plusieurs Auteurs assurent qu'il porta cette invention de la Chine vers 1260. D'autres disent au contraire qu'il la porta à la Chine.

Marc Polo raconte dans sa relation non-seulement ce qu'il avoit vu lui-même , mais encore ce qu'il avoit appris de Nicolas son pere & de Maffée son oncle , qui avoient fait le même voyage. Nicolas assura son Confesseur en mourant que cette relation ne contenoit rien que de vrai.

Pendant que l'Italie entière tourmentée par les dissensions des Guelphes & des Gibelins paroissoit comme

(a) Cette relation étoit en langue vulgaire; François Pipin, Dominicain de Bologne , la traduisit en latin. On trouve cette Traduction. *Bibl. R. Mss.* 1616.

Ces voyages ont été imprimés à Berlin en 1671 : la Traduction la-

tine est d'une autre main. On les trouve en Italien , dans la Collection de Ramusio , tom. 2 : en Anglois , dans celles de Purchas & d'Hakluyt. La Traduction italienne est la meilleure

une mer agitée par la tempête , Venise étoit un port tranquille , d'où l'on observoit ces mouvemens , sans en ressentir les contre-coups.

AN. DE J. C.
1325-1326.

Lorsque l'Empereur Henri VII entra en Italie en 1310 , cette sage République , jalouse de sa liberté , lui envoya des Ambassadeurs chargés de présens ; mais avec ordre de paroître devant lui comme amis , & de ne point lui baiser les piés , ce qui étoit regardé comme une marque de sujétion. L'Evêque de Geneve , Ambassadeur de l'Empereur à Venise , ne demanda ni hommage ni serment de fidélité. Cette façon de penser mâle & vigoureuse plut beaucoup à Petrarque , & lui inspira un goût , une vénération pour cette ville dont nous lui verrons donner des preuves.

Murat. ann.
d'Ital. t. 8. f. 61.

A peine revenu de Venise à Bologne , il apprit qu'il avoit fait une perte dont il fut vivement touché ; on lui manda d'Avignon la mort d'Elette Canigiani sa mere. Comme il étoit alors dans la premiere chaleur de sa verve , il crut ne pouvoir mieux marquer sa douleur & sa reconnoissance pour une mere , à qui il avoit les plus grandes obligations , qu'en faisant son éloge , *en autant de vers , qu'elle avoit vécu d'années* : elle avoit 38 ans (a).

S'il en faut croire ces vers , les seuls de ce temps-là , que Petrarque nous ait conservés , Elette Canigiani étoit une femme d'un mérite rare. Quoiqu'elle fût très-belle , & qu'elle vécût dans une ville extrêmement corrompue & très-médisante ; non-seulement sa vertu n'avoit pas souffert la moindre atteinte , mais même

(a) *Verficulos sibi nunc totidem quot præbuit annos
Vita , damus. Ed. Bas. t. 3. f. 84.*

AN. DE J. C.
1325 - 1336. la calomnie n'avoit osé mordre sur elle (a). Elle avoit une piété raisonnée & solide , qui consistoit à se tenir renfermée dans les devoirs de son état , & les soins de son ménage.

Petracco , qui avoit toujours vécu avec elle dans la plus grande union , sentit qu'il faisoit une perte irréparable. Il en fut si vivement affecté , qu'il ne fit plus que languir depuis ce temps-là , & ne pouvant survivre à une compagne si chérie , il mourut un an après elle (b). Dès que Petrarque eut appris cette triste nouvelle , il quitta Bologne avec son frere Gerard , pour aller à Avignon recueillir le peu de biens que leurs parens avoient laissés , & mettre ordre à leurs affaires. Petrarque laissa des amis à Bologne avec qui on le verra étroitement lié dans ces Mémoires. Voici les principaux.

Thomas de Caloria , Gentilhomme de Messine , qui lui prêta de l'argent pour aller à Avignon , s'il en faut croire Squarzafighi ; c'est à ce Thomas de Messine qu'une grande partie des lettres de Petrarque sont adressées.

Mathieu le Long de Bergame , qui fut Archidiacre de Liege ; il étoit d'une famille noble & ancienne , neveu du Cardinal le Long.

(a) Corpore in eximio nullam intermissa per horam

Tempus ad extremum vitæ , notissima claræ

Cura pudicitie specie miranda sub illa. *Ibid.*

(b) Petrarque dit que son pere étoit plus jeune que le Dante , qui naquit en 1265 ; ainsi Petracco n'avoit pas 60 ans quand il mourut. *V. Sen. l. 10. ep. 1.*

Il paroît par la *Canz.* 16 , que ses os & ceux de sa femme furent portés

en Italie : *Madre benigna & pia che copre l'un e l'altro parente* , dit Petrarque en parlant de l'Italie.

Gamurrini prétend que Petracco , après la mort de sa femme , épousa Nicolosa , fille de Vanni de Cino de Sigoli. Mais quelle apparence qu'il se soit remarié dans un si court espace ! Petrarque n'en dit rien ; & on ne peut pas compter sur Gamurrini : les Florentins en conviennent. C'est un Auteur plein de fables & d'anacronismes.

Mainard Accurse, Florentin, descendant du fameux François Accurse, qu'on appelloit l'*Idole de la Jurisprudence*. AN. DE J. C.
1316.

Petrarque & Gerard son frere partirent de Bologne le 26 Avril 1316 (a), & arriverent à Avignon dans le mois de Mai. Ces deux orphelins sans appui, sans expérience, livrés à eux-mêmes, furent fort embarrassés dans une ville, qu'ils connoissoient à peine, ne l'ayant jamais vue qu'en passant, & où il ne leur restoit plus ni parens, ni protecteurs.

Leurs affaires domestiques étoient dans le plus grand désordre. Petracco mourant avoit nommé des tuteurs pour régir le peu de biens qu'il laissoit à ses enfans. C'étoit des gens de mauvaise foi : au lieu de recueillir & de conserver avec soin les effets de cette succession, ils s'approprièrent tout ce qu'ils y trouverent à leur bienséance.

Petrarque dut à leur ignorance un Manuscrit de Cicéron, dont il faisoit très-grand cas. *Heureusement pour moi*, dit-il dans une de ses Lettres, *ces corsaires n'en connurent pas le prix. C'étoit, à mon gré, l'effet le plus précieux de la succession de mon pere.* Ce trait prouve mieux, que tout ce qu'on pourroit dire, la passion de Petrarque pour les Livres, & sur-tout pour Cicéron. Sen. l. 15. ep. 1.

(a) Secundum & vicesimum annum agens domum rediit, domum voco Avenionense illud exilium, ubi ab infantia sine fueram. *Epist. ad post.*

L'an 1316 Petrarque étoit dans sa vingt-deuxième année, puisqu'il naquit l'an 1304. Dans une lettre écrite de Malaucene le 26. Avril, il dit : Hodie decimus annus completur ex quo Bononia excessi. *Fam. l. 4. ep. 1.*

Il résulte de ces deux passages que Petrarque alla de Bologne à Avignon, le 26. Avril 1316.

Il étoit encore à Bologne le 13 Septembre 1315, puisque, *Ed. Bas. f. 494*, parlant d'une victoire remportée ce jour-là par Azon Visconti, il dit : Cum Bononia adolescens in studiis versarer. C'est la bataille d'Altomonte où Castruccio se distingua.

AN. DE J. C.
1326.

La succession se trouva si mince qu'elle ne pouvoit suffire à l'entretien des deux freres (a). Il falloit chercher des ressources ailleurs, & embrasser un état qui leur donnât de quoi vivre. Ils ne pouvoient être mieux placés pour cela. La Cour Romaine établie à Avignon, dispofoit alors de façon ou d'autre de presque tous les bénéfices du monde chrétien. La premiere démarche de Jean XXII, qui avoit succédé à Clement V, fut de s'attribuer, par une Bulle publiée peu de temps après son élection, la collation de tous les bénéfices qui viendroient à vaquer. *C'étoit, disoit-il, pour empêcher la simonie.*

Petrarque & Gerard comprirent d'abord qu'ils n'avoient d'autre parti à prendre que d'entrer dans l'état ecclésiastique; & de fuivre en cela la destination de leurs parens, qui les avoient élevés pour cet état. Ils prirent tous les deux la tonsure (b). Il n'en falloit pas davantage alors pour parvenir aux plus grandes dignités de l'Eglise. D'ailleurs le titre clérical donnoit de si grands privileges, que le Pape crut faire une grande grace au Roi de France en lui permettant de traiter les Clercs mariés dans ses Etats comme les Laïcs (c).

(a) Leonard Aretin dit que la succession fut employée à marier une sœur de Petrarque. Gamurrini dit qu'elle s'appelloit Selvagia, & qu'elle épousa en 1338 Jean de Tano de Semifonte. Il assure avoir trouvé une reconnaissance de dot signée d'elle, dans les Actes Civils de l'Ord. St. Michel.

Le silence de Petrarque sur cette sœur me feroit douter de son existence, si je n'étois entraîné par l'autorité de Leonard Aretin, contem-

porain de Petrarque, & par les circonstances du récit de Gamurrini, qui dit avoir vu. Je n'ai pas le courage de Mr. de la Batie, qui décide hardiment que Gamurrini s'est trompé.

(b) *Papadopoli Gymn. Patav. f. 180*, dit que Petrarque entra dans les Ordres Sacrés. *Additus Sacris Petrarcha*. C'est une erreur.

(c) *Facultas concessa Carolo Regi Franciæ, ut à Clericis conjugatis justitias & servitia consueta possit exigere. Reg. Joan. 22. t. 7. f. 374.*

Le

Le mauvais état de la fortune de Petrarque ne l'empêcha pas de faire une très-bonne œuvre, qui me paroît devoir trouver ici sa place. Convennole, ce maître qu'il avoit eu à Pise & à Carpentras, avoit quitté son école pour venir traîner à Avignon une vie languissante, accablé d'années & de misère. Petracco l'avoit aidé tant qu'il avoit vécu. Après sa mort Petrarque étoit toute la ressource de ce misérable vieillard, & il ne lui manqua jamais dans le besoin. Quand il n'avoit pas d'argent, ce qui lui arrivoit souvent, il lui servoit de caution; il poussa même la charité jusqu'à lui prêter ses livres pour mettre en gage.

AN. DE J. C.
1326. G. seq.

Sen. l. 15. ep. 1.

Cette complaisance a fait un tort irréparable à la République des Lettres. Petrarque prêta à ce vieillard deux Manuscrits de Cicéron précieux, où étoit entr'autres son Traité de la gloire. Ce bon homme les mit en gage pour vivre. Petrarque, qui s'en doutoit bien, lui demanda quelque temps après où il les avoit mis, dans le dessein de les retirer lui-même. Le maître honteux de ce qu'il avoit fait, ne lui répondit que par des larmes. Petrarque lui offrit de l'argent pour aller les retirer. *Hà*, lui dit-il, *quel affront vous me faites !* Petrarque n'osa pas insister pour ménager sa délicatesse. Le maître, chassé d'Avignon par la misère, alla mourir à Prato dans sa patrie, pendant que Petrarque étoit à Vacluse, & les Manuscrits furent perdus, quelque soin qu'il prit pour les recouvrer. Petrarque fit son épitaphe à la prière de ses concitoyens (a).

(a) Oratus à civibus qui ad sepul-
turam illum sero quidem laureatum
tulerant, ut memoriæ ejus honorifi-
cum aliquod epigramma imponerem.
Sen. l. 15. ep. 1.

M. l'Abbé Bandini, il paroît que
Convennole étoit encore à Avignon
sous le Pontificat de Benoît XII, &
qu'il alla professer à Prato, où il
mourut vers 1340.

Par les notices que m'a envoyées

H

AN. DE J. C.
1316. & seq.

Avant d'entrer dans le détail des premiers pas que Petrarque fit dans le monde, je crois devoir faire connoître l'état de la ville où il établit son séjour, & de la Cour qui y régnoit.

Après la mort du Pape Clement V, dont j'ai parlé, les Cardinaux n'ayant pu s'accorder sur le choix de son successeur se dispersèrent; le St. Siege resta vacant pendant deux ans, après lesquels Philippe le Long Comte de Poitiers trouva moyen de les rassembler à Lyon dans le Couvent des Dominicains, où ils élurent le 7 Août 1316 le Cardinal Jacques d'Euze (a), qui prit le nom de Jean XXII.

Il étoit né à Cahors d'une famille moins obscure, qu'on ne l'a cru communément (b). Il s'étoit attaché au Roi de Naples, à qui il devoit son élévation. Son extérieur ne répondoit pas à sa dignité (c). Un Auteur contemporain le compare à Zachée, petite taille, voix grêle, teint pâle: mais en revanche son esprit étoit vif, ardent, impétueux, & ne voyoit rien d'impossible.

(a) M. le Président Henault dit que les Cardinaux, peu d'accord, déférèrent l'élection à la voix de Jacques d'Offa qui se nomma lui-même. Abr. Chron. de l'Hist. de France. Cette anecdote est très-douteuse.

(b) Vill. dit qu'il étoit fils d'un Cabaretier. S. Antonin, que son pere étoit Savetier. Les Corthusi assurent que sa naissance étoit obscure. Albert de Strasbourg, qui l'avoit vu & connu, soutient au contraire qu'il étoit de race noble, de *militari progenie*.

Baluse, dans ses notes sur les vies des Papes d'Avignon, t. 1. f. 589, a prouvé que ce Pape étoit de bonne famille.

L'Abbé de Velly, *Hist. de France*,

t. 8. f. 56, dit qu'il ne faut pas croire les Italiens. Il assure que ce Pontife comptoit des Chevaliers dans sa famille, ce qui prouve une noblesse de race. Ensuite, f. 300, il dit que ce Pape parvint de l'état le plus vil à la Suprême Dignité. N'est-ce pas là une contradiction?

Pour moi je dis, comme lui, qu'il faut se défier des récits des Italiens sur ce Pape qu'ils n'aimoient pas.

(c) *Aspectu deformis Zachæi infar, Litteris tamen divinis & humanis imbutus. Vinc. Ferreti, Coll. Murat. t. 9.*

Dives ingenio & scientiâ, parvus corpore, sed magnus animo. S. Anton. tit. 21. cap. 4.

Il avoit fait de grands progrès dans ses études , qui lui avoient acquis une sorte de réputation ; mais , suivant le goût de son siècle , il ne s'étoit appliqué qu'à la Théologie Scolastique & au Droit Canon [sciences, qui le rendoient peu propre au gouvernement].

AN. DE J. C.
1326. & seq.

Il avoit contracté dans les disputes de l'école une roideur & une opiniâtreté , qui caractériserent son Pontificat , & firent beaucoup de tort à l'Eglise.

Dans le fond c'étoit un homme simple , sobre & modeste ; sa table étoit servie de mets grossiers ; il n'oublia jamais la médiocrité de sa naissance , & vivoit avec les Cardinaux comme avec ses maîtres ; mais il aimoit à dominer sur la noblesse , & avoit à ses gages des gens de la première qualité ; doux , facile , bien-faisant à l'égard de ceux qui pensoient comme lui & qui ne lui dispuoient rien ; il traitoit en tyran , tous ceux qui s'opposoient à ses volontés , ou qui combattoient ses opinions (a).

Deux grandes affaires l'occupaient , lorsque Petrarque arriva de Bologne. En Allemagne il poursuivoit avec chaleur l'Empereur Louis de Bavière qu'il vouloit faire déposer , parce qu'il avoit été élu sans son consentement , & n'avoit pas fait confirmer son élection. En Italie il avoit une armée commandée par le Cardinal Légat pour exterminer les Gibelins & reprendre quelques villes de ses Etats , qui avoient été usurpées. Cela le rendoit avide de toutes les nouvelles qui venoient de ces deux parties du monde , sur les-

(c) Homo perstudiosus & vehementioris animi , hinc lectioni librorum inhiabat , illinc similitates acer-

bas & inextricabiles agens cum Imperio Romano , &c. *Edit. Bas. f. 429a*

AN. DE J. C.
1316. & seq.

quelles il avoit toujours les yeux tournés : ces nouvelles vraies ou fausses étoient toujours bien reçues, pourvu qu'elles fussent favorables.

Il donnoit à l'étude tous les momens qu'il pouvoit dérober aux affaires, & à la représentation : mais comme son âge & ses occupations ne lui permettoient pas de lire, il aimoit qu'on lui fit des extraits & des tables qui facilitent dans les livres la recherche de ce qu'on y veut trouver.

Les extraits & les nouvelles étoient, dit Petrarque, les moyens les plus aisés & les plus sûrs pour faire fortune sous ce Pontificat ; c'est par-là que nous avons vu parvenir aux plus grands honneurs des gens, qui, après avoir fait vœu de pauvreté, prennent toute sorte de voies pour s'enrichir (a). Il parle des Religieux Mendians, qui en effet eurent beaucoup de crédit sous ce Pontificat, & parvinrent aux plus hautes dignités par les deux voies dont il est question.

Jean XXII suivit les errements de Clement V. Peu de temps après son élection, ayant formé le projet de fixer sa résidence à Avignon, il envoya des Commissaires pour régler les logemens des Cardinaux, de concert avec les Députés du Roi Robert & ceux de la ville (b). Il suivit de près ces Commissaires, & arriva à Avignon le 2 Octobre 1316 : il alla s'établir dans le Palais de l'Evêque, qui touchoit la Cathédrale : toute

(a) His duabus igitur viis multos eo tempore vidimus ab extremâ inopiâ raptim ad magnas divitias pervenisse ; ex illorum grege præcipuè, qui religionis titulo gloriantes quam professi videntur, paupertatem præ

cunctis mortalibus exosam habent. *Ed. Bas. f. 419.*

(b) Les Députés de la ville furent Jean Andiguier & Paul de Sade. *Fant. Hist. d'Avign. l. 2. f. 179.*

sa suite fut logée dans le Couvent des Freres Prêcheurs, & les maisons voisines.

AN. DE J. C.
1326. & seq.

A peine le Pape eut-il fait son établissement à Avignon, qu'il y eut un complot dans sa propre maison pour terminer ses jours, par empoisonnement ou par sortilege (a). On trouve dans le recueil de ses Lettres la description des maléfices qu'on employoit alors pour ôter la vie, ou pour faire souffrir les plus cruels tourmens à ses ennemis.

Ces prétendus sortilèges consistoient à faire des figures de cire, qui représentoient la personne qu'on avoit en vue; après avoir baptisé ces figures en invoquant les démons, on y gravoit certains caractères magiques, qui avoient la vertu de faire passer dans les personnes, qu'elles représentoient, les opérations exercées sur elles; de sorte qu'en les piquant ou en les brûlant, les impressions du fer & du feu se faisoient sentir à ceux qu'on vouloit tourmenter, ou faire mourir (b). Trois de ces images de cire tombèrent entre les mains du Pape; elles étoient l'ouvrage de Jean d'Amant son *Médecin Barbier*. [C'est le titre que Jean XXII lui donne dans ses Lettres].

Geraud Evêque de Cahors, convaincu d'avoir ôté la vie par ce moyen au Cardinal Jacques de la Voyer neveu du Pape, & d'avoir préparé des breuvages pour

(a) Potiones & imagines paraverant ad extinguendum nos & nostros. Reg. Joan. 22. t. 1. ep. secr. f. 374.

(b) M. le Président Henault dit qu'on appelloit cela *envouter*. Robert d'Artois essaya d'envouter Philippe de Valois. Abr. Chron. de l'Hist. de Fr. 1331.

Alips de Mons, femme d'Enguerand de Marigni, & sa sœur furent accusées d'avoir envouté le Roi Louis le Hutin. Velly, Hist. de Fr. t. 8. f. 14. Envouter vient de *Volt* qui veut dire charme. D'autres le tirent du mot latin *devovery*.

AN. DE J. C.
1326. & seq. empoisonner le Pape lui-même , fut livré à Arnaud de Triane Maréchal de la Cour , qui le fit écorcher , tirer à quatre chevaux , & brûler.

Peu de temps après Bernard Dartige Chantre de Poitiers , Chapelain du Pape , Jean d'Amant son Barbier , Jean de Limoges , & Jacques de Brabant furent accusés d'avoir voulu attenter à sa vie. On fit des procédures contr'eux , dans lesquelles quelques Cardinaux se trouverent impliqués.

Od. Rain. Cela détermina la Comtesse de Foix à envoyer au
Rebdorf. Alv. Pape une corne de serpent , qu'on prétendoit *avoir une*
Pelag. *grande vertu pour découvrir les poisons.* Cette corne
Magnarum étoit regardée comme un si grand trésor , que le Pape
virium ad de- fut obligé d'engager tous ses biens , pour en assurer la
regenda vene- restitution , & de prononcer anathème contre ceux qui
na. la retiendroient (a).

L'ignorance de la Physique dans ce siècle encore barbare , faisoit regarder comme surnaturelles plusieurs opérations de la nature toutes simples ; & le goût pour le merveilleux si naturel à l'homme , portoit à croire trop légèrement des faits dont il auroit été aisé de découvrir la fausseté , si on avoit pris la peine de les examiner sans prévention.

Ce qui se passoit à Avignon , fit qu'on attribua au commerce des Italiens l'usage abominable qui s'introduisit alors en France d'employer le poison & la magie pour se défaire de son ennemi. Plusieurs

(a) On a appris cette anecdote par la lettre que Jean XXII écrivit à la Comtesse de Foix pour la remercier.
Reg. Joan. ep. 55.

C'étoit Marguerite de Moncade ,

filie de Gaston , Vicomte de Bearn , femme de Roger Bernard , Comte de Foix , mere de la belle Brusaissende dont j'ai parlé.

Prélats de France en furent accusés (a).

Tant d'horreurs, dont l'impression n'étoit pas encore effacée, lorsque Petrarque & son frere arriverent à Avignon, ne donnent pas une idée fort avantageuse de cette ville, qui en étoit le théâtre, ou plutôt de la Cour qui y régnoit; car il faut rendre justice aux citoyens d'Avignon: ils ne trempèrent point dans ces affreux complots.

Petrarque avoit fait une grande perte par la mort du Cardinal Nicolas de Prato [le 1 Avril 1321], ce protecteur des Gibelins & des Blancs, dont j'ai parlé. *C'étoit un homme, dit-il, plus grand par sa prudence & son amour pour les Lettres, que par sa dignité & sa fortune; je lui étois cher parce qu'il étoit ami de mon pere* (b). Clement V ne faisoit rien sans le consulter, & il tira ce Pape, par ses conseils, de quelques mauvais pas où il se trouvoit malheureusement engagé.

Il y avoit encore, dans le Sacré College, quatre Cardinaux Italiens du siecle passé; tous quatre gens de mérite & d'une naissance illustre. Napoleon des Ursins, Pierre Colonne, Luc de Fiesque & Jacques Gaytani.

Napoleon des Ursins, Doyen des Cardinaux, étoit Gibelin & uni avec les Colonnes contre les Ursins. Sa sœur avoit épousé Jean Colonne. Il avoit contribué à l'élection de Clement V, & se le reprochoit tous les

(a) On n'entendoit parler que de poison; usage abominable que le commerce des Italiens avoit apporté en France. *Velly*, t. 8. f. 34.

Latilly, Evêque de Châlons, fut accusé injustement d'avoir empoisonné son prédécesseur & le Roi Philippe le Bel.

Gaychard, Evêque de Troyes,

d'avoir fait mourir par sortilege la Reine Jeanne. Bernard, Evêque d'Aix, d'avoir exercé la magie à Bologne.

(b) Cui ego puer patris intuitu carus fui. Non vir statu major & fortunâ quam prudentiâ & litteris. *Sen. l. 15. ep. 1.*

AN. DE J. C.
1326. & seq.
jours. Il fit en vain tous ses efforts pour rétablir le St. Siege à Rome. Le Roi de France lui donna la Seigneurie de Bagnols près d'Avignon, soit pour le fixer en France, soit pour le récompenser des services qu'il lui avoit rendus. Il bâtit à Villeneuve un beau Palais, qui fut pendant quelque temps la demeure des Papes, avant que leur Palais d'Avignon fut achevé.

*Sacr. grotte
Vaticane, cap.
5.*
Jacques Gaëtan Stephaneschi, neveu du Pape Boniface VIII, étoit un homme magnifique qui aimoit la Poésie, la peinture & tous les beaux arts. Il fit peindre la tribune de S. Pierre, & il donna à cette Eglise un tableau de Giotto qu'on mit sur le maître autel; il lui coûta 800 florins d'or. Ce fut lui qui fit faire au même Giotto ce fameux tableau de Mosaïque qui représente St. Pierre marchant sur les flots, & Jesus-Christ qui lui tend la main. Il donna au Peintre 2200 florins. Ce Cardinal mourut à Avignon l'an 1341, laissant beaucoup de dettes & peu d'argent pour les payer. J'ai vu deux Poèmes latins de sa façon dans la Bibliothèque du Roi.

*Mss. 3229.
de coronatione
& consecratione
Bonifacii VIII.*

Pierre Colonne étoit marié. Nicolas IV qui favorisoit les Gibelins, voulant l'élever à la pourpre, donna une dispense à sa femme qui se fit Religieuse (a).

*Reg. Joan.
22. r. 4. f. 249.*

Quelques années avant sa mort, il eut des scrupules sur la pluralité des bénéfices qu'il possédoit, & il les résigna purement & simplement entre les mains du Cardinal Jacques Colonne son oncle. Jean XXII annulla cette résignation, & le réintégra.

Il mourut à Avignon peu de temps après l'arrivée de

(a) Non ostante ch'avesse moglie laquale dispensò e fecesi monaca. Vill. l. 7. cap. 118.

Petrarque

Petrarque qui eut de grandes liaisons avec sa famille ,
comme on le verra bientôt. Il ne paroît pas qu'il l'ait
connu. AN. DE J. C.
1326. & seq.

Luc de Fiesque étoit de l'illustre Maison des Comtes
de Lavagnie qui a donné à l'Eglise deux Papes (Inno-
cent IV & Adrien V) & un grand nombre de Car-
dinaux.

Boniface VIII lui donna le chapeau l'an 1298 , &
ne fit pas un ingrat. Ce Cardinal prit son parti contre
Guillaume de Nogaret & Sciarra Colonne avec tant
de chaleur & de succès , qu'il mit en mouvement le
peuple d'Anagnie pour tirer le Pape de leurs mains. Ferr. Vicent.
Coll. Murat.

Il mourut en 1336 (a) , laissant une Bibliothèque
assez considérable pour le temps, beaucoup de vaisselle,
de bijoux , de pierreries & d'ornemens d'Eglise. J'ai
vu son inventaire dans les Registres de Benoît XII ; Reg. Bened.
12. t. 2. f. 449.
c'est une pièce curieuse.

De trois promotions qu'avoit fait Clement V , il ne
restoit plus que cinq Cardinaux :

Raimond de Fargues & Bernard de Garro ses neveux
étoient des gens sans mérite & sans talens.

Arnaud de Pellagrué , son cousin , étoit celui que les
Cardinaux Gascons vouloient pour Pape après la mort
de Clement V : il joua un rôle sous son Pontificat. En Murat. ann.
d'Ital. t. 8.
1309 il fut Légat en Italie , où on l'accuse d'avoir
commis de grandes cruautés.

Guillaume Petri & Vital du Four , deux hommes
tirés du Cloître , & à-peu-près de la même trempe ;
l'un Dominicain , l'autre Cordelier , Théologiens su-

(a) Onuphre & Ciaconius disent qu'il est enterré à Avignon ; mais on
voit son tombeau dans la Métropole de Gênes.

AN. DE J. C.
1316. C. seq.

blimes & Canonistes profonds, ils avoient passé par toutes les dignités de leur Ordre & mérité le chapeau par leur zele à défendre l'autorité du Souverain Pontife, à qui ils donnoient toute l'extension possible. Ils disoient que le Pape ne peut être déposé par le Concile universel; pas même par le monde entier, parce qu'il est supérieur à tout, & ne doit rendre compte qu'à Dieu, qui s'est réservé de le juger.

Jean XXII depuis son exaltation avoit fait deux promotions composées presque entièrement de Cardinaux Gascons, la plupart ses parens. Jean Gaëtan des Urins, dont on parlera bientôt, étoit le seul Italien qu'il eût revêtu de la pourpre.

Voici les Cardinaux qui restoient alors de ces deux promotions.

Arnaud de la Voye neveu du Pape, qui lui donna le chapeau vacant par la mort de Jacques de la Voye son frere, empoisonné par l'Evêque de Cahors. Petrarque avoit pour lui la plus grande antipathie.

Bertrand Poyet autre neveu du Pape, & qui passoit pour son fils. Villani & Petrarque disent que cette opinion étoit fondée sur une grande ressemblance de figure & de caractère (a). Petrarque le peint comme un homme dur & féroce, dans une de ses Lettres secretes. Voici ses termes: « Bertrand Poyet fut » chargé d'aller porter la guerre en Italie; il y entra » comme Annibal, à la tête des légions ennemies, &

(a) Unum è Sacro collegio filium, ut multi dixerunt, suum, & secundum famam similitudo ingens morumque ferocitas adjuvabat. Epist. Sis. lit. 15. Vill.

Onuphre Paavini dit aussi qu'il étoit son fils. Si cela étoit, dit Oden. Raynaud, Louis de Baviere, son ennemi, ne lui envoie-il pas reproché?

si loin d'y faire briller, comme St. Pierre, des vertus
& des miracles, il s'y comporta en voleur & en tyran.

AN. DE J. C.
1326. & seq.

On verra que cette guerre ne réussit pas, quoique le Pape n'épargnât rien pour cela. Elle attira au Cardinal Poyet le mépris & l'indignation de toute l'Italie. Cependant quelques Auteurs contemporains parlent de lui avec estime (a), & Petrarque lui-même dans une Lettre écrite le 1 Février 1352 à l'Evêque de Cavailhon, s'exprime ainsi : *le Cardinal d'Ostie rend l'ame ; c'est une perte pour la République.*

Bertrand de Montfavet Comte de Lyon, homme de mérite, employé dans toutes les affaires qui demandoient de la capacité & du sçavoir.

Raimond Rufi ou le Ronx, de Cahors, étoit aussi parent du Pape. C'étoit son seul titre pour être revêtu de la pourpre.

Pierre Texier, bon Jurisconsulte, se mêla de peu de chose.

Pierre Desprès négocia la paix entre la France & l'Angleterre.

Pierre d'Arreblai, Chancelier de France, promu à la recommandation du Roi. Il présida l'an 1317 à l'Assemblée des Etats, où il fut question pour la première fois de la Loi Salique, qui exclut les femmes de la succession à la Couronne de France (b).

Abr. Chr. du
Préf. Henault.

Dans une Lettre que le Pape écrivit à la Reine de

Od. Rain. an.
1331.

(a) Le Cardinal Poyet étoit Evêque d'Ostie, lorsqu'il mourut, le 1^{er} Février 1352.

Acerba Reipublicæ morte defungitur, dit Petrarque. *Fam. l. 12. ep. 6. M. R.*

Les Courtisans disent qu'il aimoit la

justice & les lettres. La Chron. de Coseno que c'étoit un homme sage & plein de courage. Jean André loue son sçavoir.

(b) *Tunc etiam declaratum fuit quod ad coronam Regni Franciæ mulier non succedit.* *Cassin. Nang.*

AN. DE J. C.
1326. & seq.

France en 1331, après lui avoir dit qu'il y avoit alors dans le Sacré College seize Cardinaux François, six Italiens & un Espagnol. Il ajoute : *je voudrois que vous sçussiez combien il y en a parmi eux qui n'ont pas de quoi vivre suivant leur état, & tous les chagrins que cela me cause.*

Je ne sçais comment concilier cela avec le soin que prenoit le Pape d'accumuler sur la tête des Cardinaux les meilleures dignités de toutes les Eglises du monde chrétien, les Canonicats, & les Cures mêmes, comme on le voit par ses Registres.

Voilà les Sujets qui composoient alors cet auguste Senat, qui nomme le Chef de l'Eglise & soutient avec lui le poids du monde chrétien. Le fardeau étoit plus pesant qu'il n'est à présent : le Pape influoit sur toutes les affaires de l'Europe. Les Souverains le prenoient presque toujours pour médiateur, ou pour arbitre dans leurs différends ; & les limites qui séparent le spirituel & le temporel, n'étoient pas si bien connues.

Les Princes, non contents d'envoyer des Ambassadeurs au Pape dans les moindres occasions, ne dédaignoient pas d'aller souvent en personne à Avignon traiter avec lui des grands intérêts de leurs Etats.

Le Roi de Majorque Seigneur de Montpellier, & le Dauphin de Viennois y avoient même des demeures fixes, parce qu'ils y alloient plus souvent que les autres. Le Palais du Roi de Majorque étoit dans cet emplacement, où l'on a bâti depuis le beau College de St. Martial.

Le Dauphin bâtit une petite maison pour lui dans l'enceinte du Couvent des Cordeliers. Il avoit outre

cela une maison hospitalière où il faisoit distribuer aux pauvres des pains qui avoient la forme d'une tiare papale, ou d'une pomme de pin; d'où est venu le nom de *Pignone*, qu'on donnoit à cette maison. Mrs. des Achards l'occupent à présent. Le Palais du Roi de Naples étoit où l'on voit à présent le Monastere de Ste. Ursule, qu'on appelle *les Royales*, parce qu'elles habitent le Palais d'un Roi.

AN. DE J. C.
1326. & seq.

Un grand concours d'étrangers dans une ville y entraîne nécessairement la licence & la débauche. Elle fut portée si loin à Avignon pendant le séjour qu'y fit la Cour Romaine, que, s'il en faut croire Petrarque, on y comptoit de son temps onze de ces personnes infames qui font un trafic des plaisirs de l'amour, & facilitent les commerces illégitimes des deux sexes; au lieu qu'il n'y en avoit que deux à Rome dans le temps même qu'elle étoit le plus peuplée (a).

Dans le Concile de Vienne que le Pape Clement V tint en 1311, pour l'extinction des Templiers, Guillaume Durandi Evêque de Mende, demanda qu'on fit un Décret pour défendre que dans le lieu de la résidence de la Cour Romaine, les femmes publiques habitassent trop près des Eglises, du Palais du Pape & des maisons des Cardinaux; & que le Maréchal du Pape tira une rétribution de leur commerce.

Fleuri Hist.
Eccl. t. 19. f.
303.
Guill. Durand.
Traçt. de modo
celebr. Conc.
Gen. p. 1. tit.
10.
Bal. t. 1. f. 810.
Joan. Andr.
in cap. ne Ro-
mani.

Ces objets dévoués à la débauche du peuple, qu'on est forcé de tolérer dans une grande ville, n'étoient pas dangereux pour Petrarque, qui avoit trop de délicatesse pour s'y livrer: mais le faste & les richesses

Traçt. inter
Maresc. Papæ
Cives Avenio.
Bibl. colb. Mss.
755.

(a) Cum in magnâ Româ duo fuerint lenones, in parvâ Avenione sunt undecim. Edit. Bas. f. 1184.

AN. DE J. C.
1326. & seq.

de la Cour Romaine attirèrent à Avignon des beautés étrangères de tous les païs. Les unes y allèrent par un simple mouvement de curiosité ou pour suivre leurs maris : d'autres , pour prendre part aux plaisirs , aux fêtes , aux spectacles d'une Cour brillante ; plusieurs dans le dessein d'étaler leurs charmes , & de les faire servir à leur fortune.

Reg. Joan 22.
Od. Rain.

Le Pape nous apprend dans une de ses Lettres , qu'on faisoit alors à Avignon des sortilèges de toute espece ; qu'en se tenant renfermé dans un cercle , par la vertu de certains charmes magiques , on forçoit les esprits malins à paroître ; après les avoir adorés , on les interrogeoit , & on opéroit avec leur secours des choses fort extraordinaires. *Ils prenoient quelquefois , dit-il , la figure de Diane , & on commettoit avec eux toute sorte d'abominations.*

Alv. Pelag. de
planctu Eccl. l.
2. cap. 45.

Alvares Pelagius Evêque de Silva Pénitencier du même Pape , assure , qu'étant à Avignon , à-peu-près , dans ce temps-là , il eut beaucoup de peine à chasser d'un Couvent de Religieuses une troupe de démons incubes , qui les tourmentoient beaucoup. Les pénitences , les mortifications , les sermons , les prières , les exorcismes ne faisoient aucun effet. *Ces demons s'étoient si bien familiarisés avec les Religieuses , dit ce bon Evêque , que j'ai appris par leur propre confession qu'elles les voyoient , & les touchoient sans horreur.*

Epist. Petr. sin.
tit. Ed. Bas. f.
710. & seq.

De tout cela on peut conclure , que le Pape & son Pénitencier étoient fort crédules , & la ville d'Avignon dans ce temps-là très-corrompue. Quelle idée ne donnerois-je pas de la dissolution qui y régnoit , si j'entreprendois de traduire quelques morceaux des Lettres

secrètes de Petrarque , où il peint avec beaucoup de force des scènes de débauche dont il étoit presque le témoin ? Mais la chasteté de notre langue ne souffre pas des détails d'une certaine nature , & ma plume se refuse à tracer des images capables d'allarmer la pudeur de quelques personnes qui prendront peut-être la peine de lire ces mémoires.

AN. DE J. C.
1316. C. seq.

Il faut convenir , que le séjour d'une ville , telle que je viens de dépeindre Avignon , étoit bien dangereux pour un jeune homme de vingt-deux ans , livré à lui-même , sans parents , sans appui , & porté par la nature au libertinage , tel étoit Petrarque. On verra dans la suite de ces mémoires ses chûtes , ses remords & les combats perpétuels de son ame sur ce chapitre qui , comme il l'avoue lui-même , rendirent sa jeunesse triste.

Ses premiers pas dans le monde furent marqués par des succès auxquels il ne devoit pas s'attendre , & qui cependant ne l'étonnerent point. *Le sentiment intérieur de ce que je valois , m'inspiroit , dit-il , cette confiance de la jeunesse , cette présomption qui fait croire qu'on est digne des plus grands honneurs , & qu'on peut prétendre à tout (a) .*

Une autre chose auroit pu contribuer à nourrir dans son cœur ces idées & ces espérances , s'il avoit été plus crédule. Dans son enfance un Astrologue fameux , après avoir examiné suivant les règles de l'art le thème de sa nativité , lui prédit , qu'il acquerroit les bonnes

Fam. l. 13. ep.
2. M. R.

(a) Ibi ergo jam nosci ego & familiaritas mea à magnis viris expetere coeperat; cur autem? Nescire me fateor nunc & mirari. Tunc equidem

non mirabar , ut qui mihi more attatis omni honore dignissimus viderer. Epist. ad post.

AN. DE J. C.
1336. & seq.

graces , & la bienveillance de tous les grands personnages de son siècle distingués par leur rang , ou par leur mérite.

Dans un âge plus avancé , lorsque son esprit fut meuri par l'expérience , & l'usage du monde , il ne comprenoit pas , nous dit-il encore , comment dans une Cour , où l'ambition & la vanité occupoient tous les esprits , des personnes du plus haut rang avoient pu admettre dans leur familiarité la plus intime un jeune étranger sans nom , sans biens , sans parens , sans protection , encore tout couvert de la poussière de l'école , & qui ne se distinguoit de la foule , que par la malheureuse facilité de faire des vers.

Gerard son frere se méloit aussi d'en faire (a) ; mais avec beaucoup moins de succès , puisqu'il ne nous est rien resté de lui , & que les Historiens de ce siècle n'en ont pas parlé.

Les deux freres vivoient ensemble dans la plus grande union ; ils avoient à-peu-près les mêmes goûts , les mêmes desirs , les mêmes projets. Leur inclination les portoit à fréquenter les assemblées des Dames & les lieux publics où elles alloient étaler leur charmes. D'un autre côté , l'état de leur fortune les obligeoit malgré eux à faire leur cour aux personnes en faveur qui pouvoient leur procurer quelques bénéfices.

Une partie considérable de la journée étoit employée à l'arrangement de leur chevelure , & à tous ces menus

(a) Quoties syllabas contorsimus ? | plausibiliter caneretur ? *Epist. ad*
quoties verba transtulimus ? denique | *Gerard. Var. 27.*
quid non fecimus ut amor ille. . .

détails

détails qu'exige une parure recherchée, dont ils étoient alors l'un & l'autre fort occupés. Petrarque nous apprend ces petites anecdotes dans une Lettre qu'il écrivit à son frere long-temps après.

AN. DE J. C.
1316. & seq.

» Rappelez-vous , lui dit-il , que nous portions des
» robes blanches , où la moindre tâche , un pli mal
» placé auroit été pour nous un grand sujet de chagrin ;
» que nos fouliers , où l'on évitoit avec soin la plus
» petite grimace, étoient si étroits, que nous souffrions
» le martyre , au point qu'à la fin , il m'auroit été im-
» possible de marcher , si je n'avois senti qu'il va-
» loit mieux blesser les yeux des autres, que mes nerfs.
» Quand nous allions dans les rues , quel soin , quelle
» attention pour éviter les coups de vent qui auroient
» dérangé notre chevelure , & les éclabouffures qui
» auroient terni l'éclat de nos robes !

Varian. 27.

Un jeune homme occupé de sa parure à cet excès , qui fait sa cour aux Dames, & qui travaille à sa fortune, a bien peu de temps de reste ; cependant Petrarque en trouvoit encore pour satisfaire son goût pour l'étude, qui balançoit dans son cœur son inclination pour le beau sexe.

Rendu à lui-même , le premier usage qu'il fit de sa liberté, fut de se livrer tout entier à cette passion pour la Poésie & les Belles-Lettres, que les obstacles, qu'on lui avoit opposés, n'avoient fait qu'accroître (a). Il ne fut plus possible de le ramener à la Jurisprudence.

Oldradi le plus fameux Jurisconsulte de son temps ,

(a) Ut autem mihi relictus sum ,
redii unde numquam animi intentio-
ne discesseram. Ed. Bas. f. 461.

Mei juris effectus libris legalibus

abdicatis ad solita remeavi, eò fer-
ventior , quò interrupta delectatio
acrior redit. Sen. l. 15. ep. 1.

AN. DE J. C.
1316. & seq. que le Pape avoit attiré de Padoue à Avignon l'an 1316, pour y enseigner les Loix, fit des vains efforts pour engager Petrarque à continuer de suivre le Barreau. Toutes les fois qu'il le rencontroit, il lui faisoit la guerre sur le parti qu'il avoit pris, & lui en représentoit les inconvéniens, l'appellant *déserteur des Loix* (a). Le jeune Poète se contentoit de lui répondre: *la nature ne m'a point donné de goût pour cette science; ce qu'on fait malgré elle, est toujours mal fait. J'aime la solitude, je déteste le Barreau* (b).

Boccace, vita di Dante.
Vita di Dante.
f. 111.

Petrarque avoit raison: la nature l'avoit créé Poète. Entraîné par cette impulsion du génie à laquelle il est si difficile de résister, il fit d'abord des vers latins, parce qu'il étoit plein de la lecture des bons Auteurs du siècle d'Auguste. Il suivit en cela l'exemple du Dante qui avoit commencé sa comédie en vers latins. La même raison les déterminâ sans doute l'un & l'autre à composer ensuite en Langue vulgaire (c); c'est que le Latin ayant cessé d'être la Langue de conversation, n'étoit plus entendue que des Sçavans, & ils vouloient être entendus de tout le monde. Villani avoue que le même motif l'engagea à écrire son histoire en Italien (d).

Gravina, Maffei, Algarotti, Quadrio, &c. Celso cittadino orig. della Toscana favella.

La Langue italienne, qu'on appelloit alors Langue vulgaire, tire son origine de ce latin corrompu, que

(a) *Desertorem suum vocant, & sic habent, quasi qui una sacris initiatus aris postea violatis aut neglectis eleusine cereris arcana vulgaverim. Fam. l. 11. ep. 4.*

(b) *nihil contra naturam bene fit; illa me solitudinis amatorem genuit, non fori. Fam. l. 4. ep. 10.*

(c) *Il primo che cominciò a dire*

come Poeta volgare si mosse perche volle far intendere le sue parole a donna laquale malagevole ad intendere li versi latini. Dante, vita nova.

(d) *Narrerò in piano volgare, acciò che li laici siccome gli alletterati ne possano ritrarre frutto. Vill. l. 1. cap. 1.*

le peuple , & sur-tout le soldat parloit chez les Romains (a). Les Barbares , qui saccagerent Rome à différentes reprises , changerent un peu la forme extérieure & les terminaisons de ce jargon ; mais il resta toujours à-peu-près le même dans le fond.

AN. DE J. C.
1326. & seq.

Le peuple en parlant néglige de prononcer les lettres finales qui distinguent les cas & les nombres (b). D'ailleurs les Romains , qui se piquoient de délicatesse , ne prononçoient presque pas l'*m* & l'*s* , dont l'une mugit & l'autre sifle : ils renoncèrent peu-à-peu aux terminaisons *enum* , *ur* & *us* qu'ils trouvoient trop rudes. De-là vint la nécessité de l'article pour distinguer les cas , les nombres , les personnes ; & des verbes auxiliaires pour faciliter les conjugaisons des autres verbes. On avoit cru que les Romains les avoient empruntés des Barbares ; mais un homme d'esprit vient de prouver qu'ils s'en servoient , avant de les connoître. Quintilien se plaint de ce que l'ancienne Langue romaine étoit presque totalement changée de son temps.

San. Severino , Gén. de la Littér. ital.

Ainsi se forma la Langue italienne de ce Latin corrompu & tronqué dans les dernières syllabes , que parloit le peuple & le soldat Romain. Cette Langue se sentit long-temps de son origine ; elle resta grossière , informe , & sans règle , tant qu'elle fut la Langue du peuple , c'est-à-dire ; tant que les habitants de l'Italie conserverent l'usage de la Langue latine dans les actes , les écrits , & les conversations nobles.

(a) St. Jérôme appelle ce jargon *militaris* , *vulgaris* , *rusticus sermo*.

(b) Suetone dit d'Auguste ; *non litteras modo , sed syllabas permutat , aut præterit. Communis hominum or-*

ror est. Il écrivoit les mots comme on les prononçoit , sans s'assujettir aux règles de l'orthographe. Suet. in *vita Aug.*

AN. DE J. C.
1326. & seq.

Mais l'usage de la Langue latine s'étant perdu peu-à-peu, l'Italienne prit le dessus. Les gens de condition, obligés de s'en servir pour se faire entendre du peuple, lui ôterent d'abord une partie de sa rouille; elle passa ensuite dans les actes solennels & publics, où elle prit une forme plus régulière: enfin vers le douzième siècle, les Muses lui firent l'honneur de l'admettre dans leurs concerts, où elle acheva de se polir.

La division de l'Italie en souverainetés indépendantes l'une de l'autre; la différence du climat, du génie, des mœurs des peuples qui l'habitent, produisirent de bonne heure dans la Langue italienne à l'imitation de la Langue grecque, ces différens Dialectes, qu'on y remarque encore à présent, & qui donnent lieu à de fréquentes disputes, sur le choix des termes, & l'usage qui doit prévaloir.

Cependant le Dialecte florentin a obtenu une sorte de supériorité qu'on a entrepris quelquefois de lui disputer, mais en vain; il la doit aux beaux esprits que Florence a produits, & à la forme de son gouvernement presque toujours démocratique, avant que les Medicis s'en fussent emparés. Le gouvernement démocratique fournissant à plusieurs Citoyens des occasions fréquentes de parler en public, les invite à s'appliquer à cultiver leur Langue *pour attirer plus doucement la multitude à leur opinion.*

Les Provençaux [j'entens par ce mot les habitans des Provinces méridionales de France au-delà de la Loire], ayant perdu plutôt l'usage du Latin, employèrent plutôt (a) dans leurs conversations & dans leurs

(a) L'Abbé Maffieu avoit avancé | où la rime entra en France, & tout
que la Provence étoit la porte par | le monde pensoit comme lui avant

écrits la Langue vulgaire qu'ils appelloient *Romane* ou *Romance* ; parce que c'étoit la Langue que parloient les Citoyens Romains. Elle se prononçoit autrement en Provence qu'en Italie ; mais elle étoit la même dans le fond , & on s'entendoit de part & d'autre ; le commerce que les Provinces méridionales de France avoient avec l'Italie, faisoit que leur Langue vulgaire avoit conservé plus de traits de ressemblance avec le Latin , que celle des autres Provinces.

Les Provençaux portés par leur génie , & par la chaleur du climat à la Poésie & à l'amour , n'employèrent d'abord leur Langue vulgaire qu'à la peinture des passions & au récit des événemens amoureux (a). On donna à ces écrits le nom de *Romans* , parce que la Langue dans laquelle ils étoient écrits , s'appelloit *Romane*. Ils firent ensuite dans cette Langue des vers pour célébrer la beauté de leurs Dames , ou chanter les louanges des Princes , & des grands Seigneurs , à qui ils s'attachoient. Ils alloient débiter ces vers dans les Cours , & dans les Châteaux (b) ; ils les chantoient souvent en les accompagnant du son de quelque instrument. De là vinrent les noms de *Jongleurs* , *Menétriers* , *Musars* , *Vialeurs* , *Chantaires* , qu'on leur donna. Mais le nom sous lequel ils sont le plus connus , est

AN. DE J. C.
1326. & seq.

Jongleur Jocular, Ménestrier, joueur d'instrumens.

Mr. de la Ravaliere , qui rapporte des monumens de la Poésie française antérieure de plusieurs siècles aux plus anciennes Poésies provençales qu'on connoisse. *La Raval. anc. des chans. franc. f. 198.*

(a) Ne primi anni della volgare Poesia altro stile non v'era che umile e popolare , perch'ella ad altro non serviva ch'agli innamorati giovani per far cosa grata alle lor donne.

Crest. l. i. cap. 11.

Il se trompe lorsqu'il dit que la Poésie provençale eut pour origine les vers leonins.

(b) Mr. le Président Henault dit que les Troubadours étoient les Chevaliers errans de la galanterie. Ils alloient chantant & faisant l'amour de Château en Château. *Abr. Chronol.*

AN. DE J. C.
1326. & seq.

celui de *Troubadours*, qui vient de *Trobar* inventer.

Les Provençaux employoient ordinairement le vers de dix syllabes. Leur Poésie consistoit en Sonnets, Pastorales, Vaudevilles, Chançons, Madrigaux & autres petits Poèmes de cette espece. Les *Tenzones* étoient des questions ingénieuses sur l'amour. Elles donnerent lieu à l'établissement des Tribunaux appelés Cour d'amour, dont l'unique fonction étoit de juger les disputes de ces Poètes.

La Poésie provençale, renfermée dans ces bornes, n'osa pas traiter des sujets plus relevés; aussi est-elle demeurée tendre, naïve, badine; mais incapable du merveilleux & du grand, où elle a quelquefois tenté de s'élever sans pouvoir y réussir.

S'il faut en croire Petrarque, les Siciliens furent les premiers Italiens qui entreprirent d'affervir aux Loix de la Poésie ce jargon informe, né de la corruption du Latin qu'on parloit dans toute l'Italie (a). Suivirent-ils en cela l'exemple des Provençaux, ou leur servirent-ils de modèles? C'est une grande question sur laquelle les Sçavans ne sont pas d'accord.

Des Auteurs Italiens très-versés dans la connoissance de leur Poésie & de leur Langue, sont convenus de bonne foi, que la Poésie provençale est mere de la Poésie italienne. Il semble qu'un aveu de cette nature, qui a dû coûter beaucoup à des personnes extrêmement jalouses de la gloire de leur patrie, auroit dû décider la question sans retour.

(a) Pars autem mulcendis vulgi | lis renatum, brevi per omnem Ita-
auribus intenta suis & ipsa legibus | liam ac longius manavit. Ed. Basil.
utebatur quod genus apud siculos, | f. 367.
ut fama est, non multis ante sæcu-

Mais il s'est trouvé des Sçavans qui n'ont pas cru devoir souscrire à cette décision. Cartelvetro avoit déjà soutenu l'avis contraire, & Mr. Muratori s'étoit rangé de son côté (a). L'Auteur d'un livre nouveau sur le génie de la Littérature italienne, vient encore de remettre la question sur le tapis: il prétend que les Siciliens sont les premiers Poètes en Langue vulgaire, & que la Provence a reçu de l'Italie les premiers élémens de la Poésie. Il se fert, pour prouver son opinion, du passage de Petrarque, que je viens de rapporter.

AN. DE J. C.
1326. & seq.

Gén. de la
Littér. ital. t.
1. f. 101.

Le Pere Xavier Quadrio faisoit remonter bien plus haut la Poésie italienne, en disant qu'elle étoit aussi ancienne que la Langue. Selon lui les hommes ont commencé à chanter & à faire des vers dès qu'ils ont eu une Langue formée (b).

Je sens combien il me conviendrait peu de décider une question de cette nature; mais il me sera permis d'observer, que, dès le onzième siècle, il y avoit des Poètes Provençaux, que dans le siècle suivant la Poésie provençale avoit déjà atteint le degré de perfection, où elle devoit monter, & il n'y avoit pas encore dans toute l'Italie un Poète qui méritât de porter ce nom.

Dans le temps qu'Arnaud Daniel, Anselme Frederic, Geofroi Rudel, &c. charmoient la France par la douceur & la tendresse de leurs chants, Ciullo

(a) Più tosto la provenza d'all'Italia che l'Italia d'alla provenza ha da ricognoscere uso della volgar Poesia. Murat. id. della pers. Poesia.

(b) Il verso ebbe con la lingua il nascimento à un parto istesso, per-

che sempre si è d'agli nomi usati, il cantare nella loro favella. . . tuttavia più vetusti versi del 1135, non si sono ancora trovati. Quadrio storia e ragione d'ogni Poesia, t. 1. l. 1. f. 43.

AN. DE J. C.
1326. & seq.

d'Alcamo , Gui Colonne Juge de Messine , Jacques de Lentino , &c. qu'on regarde comme les premiers Poëtes Siciliens , croassoient dans leur isle. Leurs vers sont grossiers , sans regle , sans agrément , sans harmonie ;
L. de volg. on ne peut pas en soutenir la lecture. Dante en con-
eloq. vient ; l'Abbé Crescimbeni l'a fort bien prouvé ; &
Hist. della Mr. Muratori lui - même date du séjour de l'Empereur
volg. poes. Frederic II en Sicile , vers l'an 1220 , les premiers bons vers italiens.

Les Poëtes Siciliens ne mesurerent pas leur vers , comme les Grecs , par piés ; mais par syllabes , comme les Provençaux. Comme eux , ils n'employèrent d'abord leur Poésie qu'à exprimer les mouvemens de l'amour , & à raconter ces petits événemens qui sont le sujet ordinaire des conversations.

La mode de faire des vers en Langue vulgaire passa bientôt la mer , & se répandit dans toute l'Italie ; mais cette Muse qui n'avoit fait que bégayer en Sicile , prit un ton plus mâle & plus assuré en Toscane , parce qu'elle y trouva des esprits d'une autre trempe. Guiton d'Arezzo , Gui Cavalcanti lui donnerent plus de noblesse , plus d'élévation , & l'assujettirent à quelques regles.

Dante les surpassa tous : après avoir enrichi la Langue vulgaire , il l'éleva jusqu'à exprimer les choses les plus relevées & les plus sublimes ; mais il ne lui ôta pas toute sa rouille.

Ce jargon étoit encore bien grossier , lorsque Petrarque lui fit l'honneur de le choisir pour le langage de sa Muse. Il y fut déterminé par l'espérance de lui donner une politesse , une harmonie , une abondance qu'il

qu'il n'avoit pas encore. C'est lui-même qui nous l'apprend.

AN. DE J. C.
1316. & seq.

» La Langue latine avoit été portée en vers & en
» prose par les anciens à un point de perfection, au-
» quel on ne pouvoit rien ajouter ; au lieu que la Lan-
» gue & la Poésie italiennes, défrichées depuis peu,
» tombées d'abord en mauvaises mains, cultivées en-
» suite par un petit nombre de bons esprits, étoient
» encore susceptibles d'embellissement & de nouvelles
» richesses (a).

Mais ce ne fut pas la seule raison qui le déterminà à versifier en Langue vulgaire. Il aimoit le beau sexe, & il devint amoureux ; il écrivoit pour les Dames : elles n'entendoient plus le Latin qui avoit cessé depuis long-temps, comme j'ai déjà dit, d'être la Langue des conversations & des assemblées. Le jargon qu'on parloit alors à Avignon ressembloit beaucoup à l'Italien, parce qu'il dérhoit de la même source, & la résidence de la Cour Romaine dans cette ville depuis quelques années, lui avoit donné quelques traits de plus de conformité.

Ceux qui imaginèrent les premiers de versifier en Langue vulgaire, remirent en vogue les vers rimés. S'il en faut croire Petrarque, ils avoient été en usage parmi les Grecs & les Latins les plus anciens (b). Il prétend

(a) Mens fuit aliquando totum huic vulgari studio tempus dare, quod uterque stylus altior latinus eò usque priscis ingeniis cultus esset, ut penè jam nihil nostrà ope vel cunjussibet addi possit, & hic modo inventus, adhuc recens, vastatoribus crebris ac raro squallidus colono magni se vel ornamentì capa-

cem ostenderet vel augmenti. Sen. l. 5. ep. 3.

(b) Quod genus . . . apud græcorum olim & latinorum vetustissimos celebratum. Siquidem & romanos vulgares rhythico tantum carmine uti solitos acceperimus. Ed. Basf. f. 367.

même, que le Peuple Romain n'en connoissoit pas d'autres (a).

AN. DE J. C.
1326. & seq.

On attribue communément cette invention à un Moine de l'Abbaye de St. Victor de Marseille, qui vivoit dans le douzieme siecle & qu'on appelloit Leonius, d'où est venue l'épithete de *Leonins* qu'on donnoit à ces vers (b); mais de très-bons Auteurs ont prouvé la fausseté de cette origine. Rien de plus faux, dit Gravina, c'est comme si on attribuoit à un corps particulier une peste causée par la contagion universelle de l'air.

Sa pensée me paroît juste; & je crois, comme lui, que la rime connue des anciens ne fut introduite dans les vers, pour le distinguer de la prose, que, lorsque les Barbares & le Peuple ayant altéré la prononciation du Latin, il ne fut plus possible de faire cette distinction, comme autrefois, par une certaine combinaison de syllabes longues & breves.

C'est de cette combinaison assujettie à certaines règles, que résultoit l'harmonie naturelle des vers, que les Grecs & les Latins appelloient *rhitme*, d'où est venu le nom de *rimes* qu'on donne à ces consonances ou retour des mêmes syllabes à la fin des vers, en

(a) Mr. Huet dit dans son traité de l'origine des Romains, qu'il lui seroit aisé de faire voir que les vers rimés ne furent pas tout-à-fait inconnus aux anciens Romains.

À l'égard des Grecs, cela ne seroit pas si aisé.

Il croit que la rime nous vient des Arabes, lorsqu'ils entrèrent en Espagne.

(b) L'Abbé le Beuf dit, qu'on ne connoît pas l'origine de la dénomination des vers *leonins*. Diff. sur l'Hist. eccl. & civ. de Paris, t. 2. f. 267. Crescimbeni pense comme lui, & prétend que les vers *leonins* n'ont été connus en Italie qu'en 1032, lorsque les Normands y suivirent le Prince de Salerne.

quoi consiste principalement la versification des Langues modernes (a).

AN, DE J. C.
1316. G. 29.

Les premiers Poètes Italiens , à l'exemple des Provençaux, s'affujettirent à cette contrainte, parce qu'elle étoit nécessaire dans leur Langue , pour distinguer les vers de la prose. Dante sentit le joug , & n'osa pas le secouer ; s'il n'avoit pas employé la rime , les esprits grossiers de son temps ne l'auroient pas regardé comme Poète. Mais pour adoucir l'affectation trop marquée des mêmes terminaisons , & éviter le dégoût qui naît d'une trop grande uniformité , il mêla les rimes , c'est-à-dire , qu'entre deux rimes de la même espèce il en plaça une troisième ; c'est ce qu'on appelle les rimes tierces , dont il est l'inventeur.

Petrarque ne pensa pas comme lui : on peut même dire qu'il s'est rendu en quelque façon esclave de la rime. L'affectation de n'en employer que de riches & de répéter trop souvent les mêmes , a fait entrer dans ses ouvrages des épithètes dures & forcées , des pensées froides , des vers inutiles & vuides de sens , que lui reprochent avec raison quelques Italiens plus hardis que les autres , qui ont pris la liberté de le critiquer.

C'est sur-tout dans les Sestines que Petrarque mé-

(a) Gravina selon Mr. l'Abbé Arnaud , donnoit pour origine à la rime la consonance que les corrupteurs de l'éloquence latine introduisirent dans la chute de leurs périodes. *J. Etr. Juin 1760.*

Maffei prétend que les Romains avoient deux sortes de vers : les uns mesurés par la quantité des syllabes

& par le nombre des piés ; les autres libres & n'ayant de règle que l'oreille , & une certaine cadence. C'étoit la Poésie du peuple & des païsans ; on l'appella rhytmique ; il en trouve des exemples dans les Chansons militaires & populaires rapportées par les anciens.

AN. DE J. C.
1326. & seq.

rite ce reproche (a). La Sestine est une espece de Rondeau composé de six Stances ; il y a des Sestines doubles dans Petrarque , qui sont de douze Stances ; chaque Stance est de six vers ; on ne doit employer pour rime que des substantifs de deux syllabes. Les mots qui ont servi de rimes dans la premiere Stance , doivent se retrouver dans les cinq suivantes : de façon que la rime qui termine la premiere Stance, commence la seconde , & ainsi de suite. Le Poëme finit par une reprise de trois vers , où l'on doit trouver trois des rimes employées dans les Stances.

Il est aisé de voir que cette répétition méthodique des mêmes mots donne des entraves au Poëte , refroidit son imagination , & l'oblige souvent de sacrifier la pensée à la rime. C'est sans doute ce qui a dégoûté les Italiens de ce genre de Poésie bizarre , dont on attribue l'invention à Arnaud Daniel Poëte Provençal. Elle ne lui fait pas beaucoup d'honneur.

Petrarque a été plus heureux dans ses *Canzoni* ; espece de Poëme composé de plusieurs Stances qui conservent toutes le même ordre de rimes , de vers , & de ponctuation qu'on trouve dans la premiere. Elle ne doit pas avoir plus de quinze Stances ; la Stance plus de vingt vers. Elle finit par un *Chiusa* , où le Poëte adresse la parole à la *Canzone*. Les Italiens en font Inventeur , Girard de Borneil autre Provençal ; mais il paroît qu'Arnaud Daniel , Géofroi Rudel , & d'autres Troubadours plus anciens en avoient fait avant lui.

(a) Mr. Muratori dit qu'il n'a jamais pu souffrir les Sestines ; je pense comme lui , & n'ai pas cru devoir prendre la peine de traduire celles de Petrarque. On ne les trouvera pas dans ces mémoires.

Les *Canzoni* ne ressembloient pas à ce qu'on appelle *Chanson* en France, & je ne sçais quel nom leur donner en François. Tous les vers de Petrarque sont d'un Poète, dit Tassoni; mais ses *Canzoni* sont d'un grand Poète (a).

AN. DE J. C.
1326. & seq.

Quoiqu'il ait fait des Sonnets incompatibles, dit Muratori, j'aime encore mieux ses *Canzoni* (b). C'est le sentiment de tous les Italiens qui ont du goût.

Le Sonnet étoit le genre de Poésie le plus à la mode dans le siècle de Petrarque; c'est aussi celui auquel il s'est le plus attaché. On en compte plus de trois cens dans le recueil de ses Poésies italiennes.

Le Sonnet vient encore des Provençaux (c); mais il changea plusieurs fois de forme. Gui d'Arezzo fut le premier, qui lui donna la forme régulière qu'il a conservée; c'est ce qui a déterminé quelques Italiens à lui en attribuer l'invention. Du temps de Petrarque on envoyoit un Sonnet comme une lettre à quelqu'un à qui on vouloit écrire quelque chose (d). Ces mémoires en fourniront plusieurs exemples.

Mr. Muratori dit avec raison qu'il est difficile de faire un bon Sonnet; il compare ce genre de Poésie au lit de Procruste, où l'on tiroit les jambes à ceux qui les avoient trop courtes, & on les coupoit à ceux qui les

Canz. 1. di
Petr. confid. di
Murat.

(a) Tutte le rime e tutti i versi in generale di Petr. lo fecero Poeta; ma le Canzoni furono quelle che Poeta grandio e famoso lo fecero. Confid. Canz. 1.

(b) Più stimò ed amò il Petrarca nelle Canzoni ch'è Sonnetti, bench'egli senza dubbio abbia anche fatto de' Sonnetti incomparabili. Murat. Ibid.

(c) Del Sonnetto non si fa l'invenzione ma chiara cosa è che i provenzali applicarono questo nome alle Canzoni ancora. Tass. confid. sopra il 1. Sonnetto di Petr.

(d) Ne primi tempi, il Sonnetto più ch'altro componimento era impiegato in vece di lettera missiva. Crescim. l. 1.

AN. DE J. C.
1316. & seq. avoient trop longues, pour les faire venir à la mesure du lit.
Antonio à Tempo Juge de Padoue, dans son traité de la Poésie qui parut en 1332, distingue jusqu'à seize especes de Sonnets (a).

Petrarque a fait encore quelques Ballades & quelques Madrigaux.

La Ballata vien detta perchè solea cantarsi ballando. La Ballade est une sorte de *Canzone* qu'on chante en dansant. Delà vient le nom qu'elle porte : *Ballare* en italien signifie *danfer*.

Le Madrigal est un Poëme de fix ou douze vers qui revient à l'épigramme des Latins ; il roule ordinairement sur des sujets peu relevés.

On ne trouve dans le recueil de Petrarque qu'un petit nombre de Madrigaux & de Ballades. Il s'est attaché principalement aux Sonnets & aux *Canzoni*, & c'est dans ces deux genres qu'il a excellé ; il y a déployé toute l'élégance & l'harmonie dont sa langue étoit susceptible.

Philippe Villani contemporain de Petrarque nous assure que de son temps tout le monde sçavoit par cœur ses *Canzoni* & ses Sonnets ; que les vieillards même les plus graves ne pouvoient s'empêcher de les chanter ou de les réciter (b).

Quoique Petrarque pour plaire au plus grand nombre, & sur-tout aux Damès, se soit attaché principalement à la Langue vulgaire, & qu'il l'ait consacrée à l'expression des mouvemens de son cœur, il n'aban-

(a) Rhythmorum vulgarium septem sunt genera : sonnetus, ballata, cantio extensa, rotundellus, mandrialis, ferventofius, motus confectus.... Sonnetorum 16 sunt species. Summa

artis rhythmicæ.

(b) Tantâ siquidem dulcedine sunt, ut ab eorum pronuntiatione etiam senes gravissimi nesciant abstinere. Phil. Vill. vit. Petr.

donnapas pour cela la Langue latine , qu'il réserva pour les sujets graves & sérieux. Nous avons de lui un Poëme épique , des Eglogues , & plusieurs Epîtres en vers latins.

AN. DE J. C.
1326. & seq.

On trouve sa latinité inégale & peu correcte : plusieurs causes y contribuerent : les maîtres qui l'avoient élevé ; les gens avec qui il vivoit ; le droit qu'il avoit étudié ; les livres modernes qu'il étoit obligé de lire. Tout dans ce siècle portoit l'empreinte d'un Latin corrompu & barbare , dont il n'étoit pas possible que son style ne se ressentit un peu.

A parler exactement , Petrarque n'a point de style qui lui soit propre. On trouve dans ses écrits un mélange de phrases de Cicéron , de Seneque , de St. Augustin , &c. qui étoient ses Auteurs favoris : cependant tout bien examiné , je crois qu'on peut dire de lui , qu'il approche de bons Auteurs du siècle d'Auguste , autant que la rudesse de son siècle a pu le permettre (a).

Petrarque dit dans sa vieilleffe à Colutio Salutati qui étoit de ses amis : *je pourrais si je voulois corriger mes ouvrages , & les rendre meilleurs , excepté mes Poésies italiennes , ou je crois avoir atteint le degré de perfection dont je suis capable.* Paul Verger qui a fait la vie de Petrarque , assuroit l'avoir entendu dire par Colutio.

Squarraf. &
Beccad. vita
Petr.

Piece justif.
n°. 2.

Petrarque n'ignoroit pas ce que dit Petrone, que pour bien réussir en Poésie , il faut commencer par remplir

(a) Non est omnino impurus sed ingenium nec mediocre eruditionem ostendunt. Franc. Flor. Sabinius.
Ejus opera latine scripta summum

AN. DE J. C.
1326. & seq.

son esprit de toute forte de connoissances (a). J'ai déjà dit , qu'il étoit né avec un desir insatiable de tout sçavoir ; mais la rareté des bons livres rendoit ce desir bien difficile à satisfaire. On avoit peine à trouver les Manuscrits des bons Auteurs Latins du siecle d'Auguste. [Pour les Grecs il n'en étoit pas question alors ; on n'en avoit que de très - mauvaises traductions].

Des Manuscrits de ce genre étoient à un prix excessif ; les facultés de Petrarque ne lui permettoient pas d'y atteindre. Ceux qui avoient le bonheur de les posséder , les tenoient renfermés , comme le trésor d'un avare. Les Ecrivains aimoient mieux employer leur temps & leur plume à copier des livres d'un usage journalier , sur-tout des livres de Droit. Si par hazard ils copioient quelqu'Auteur ancien , comme ils ne l'entendoient pas , ils l'estropioient & le défiguroient : de façon , qu'il étoit impossible de le reconnoître & d'y rien comprendre. Cela décourageoit les meilleurs esprits , & avoit fait tomber totalement les bonnes études. Petrarque s'en plaint amèrement dans plusieurs de ses Lettres. Selon lui *la perte des oracles du Paganisme que Lucain regrettoit tant , n'étoit pas à beaucoup près aussi digne de nos regrets , que celle des bons livres anciens* (b).

A force de courage & de patience , il vint à bout de surmonter cet obstacle. C'est à lui que nous devons

(a) Mens edere partum non potest , nisi ingenti litterarum flumine inundata. *Petr. Arb.*

(b) Illud fidentissimè dixerim majorem hanc nostri temporis jacturam aliquantoque justius defendendam quam delphica sedes quod siluit quo Deo-

rum singulari dono sæculum suum caruisse Lucanus conqueritur.
Damnosius nemo negaverit dulci solatio litterarum , quam perfidi ac mendacis Dæmonis caruisse colloquio. *Fam. l. 9. ep. 13.*

une

une grande partie des Auteurs anciens qui font parvenus jusqu'à nous , & qui auroient été infailliblement perdus, s'il ne s'étoit pas donné des mouvemens extraordinaires pour les rassembler , & en faire faire des bonnes copies sous ses yeux. Combien de fois prit-il la peine de les transcrire lui-même , impatienté par la lenteur & les bévues des Ecrivains qu'il employoit ? Cette attention & ce soin doivent rendre sa mémoire chère à tous ceux qui aiment les Lettres.

Il ne nous a pas laissé ignorer l'obligation qu'il eut sur ce chapitre à un vieux Docteur qu'il trouva à Avignon nommé Raimond Soranzo. *C'étoit, dit-il, ce qu'on appelle un vrai Jurisconsulte ; il méritoit ce titre que tant d'autres usurpent si mal à propos ; mais on l'avoit laissé vieillir dans sa profession , tandis qu'on élevoit aux plus hautes dignités des personnes de son état fort inférieures à lui, parce qu'il eut le courage de tenir tête au Souverain Pontife dans une occasion , où il s'agissoit de défendre la justice & la vérité opprimées.*

Raimond Soranzo avoit une belle Bibliothèque dont il faisoit peu d'usage : suivant la coutume des Jurisconsultes de son temps , il méprisoit tous les Auteurs qui ne parloient pas des Loix : le seul Tite-Live avoit trouvé grace auprès de lui : il le lisoit avoit un plaisir singulier ; mais, quoiqu'il eût beaucoup d'esprit naturel , & même de sçavoir , relativement à sa profession , comme il n'avoit pas la moindre teinture de l'histoire , il étoit arrêté à chaque pas qu'il faisoit dans la lecture de cet Historien.

Petrarque , qu'on verra souvent dans ces mémoires follement idolâtre de la grandeur de Rome , avoit fait

M

AN. DE J. C.
1316. & seq.

Fam. l. 14.
ep. 1.
Fabr. Bibl.
med. & inf.
latin.
Sen. l. 15.
ep. 1.

AN. DE J. C.
1326. & seq.

dès sa plus tendre jeunesse une étude particulière de son histoire, qui le mit à portée d'éclaircir les doutes de Raimond Soranzo, & de lui expliquer les endroits de Tite-Live, qu'il avoit de la peine à entendre.

Cela forma entr'eux une liaison fort étroite. Le vieux Jurisconsulte traitoit le jeune Poëte comme son fils, & lui prêtoit de très-bonne grace des livres précieux, qu'il avoit rassemblés avec beaucoup de peine & de dépense. Il lui donna même quelques traités de Varron & de Cicéron; entr'autres les deux livres de *gloriâ* dont Cicéron parle dans une Lettre à Atticus (a), & que nous avons malheureusement perdus. On a vu que Petrarque l'avoit prêté à son maître de Carpentras qui le mit en gage, & il ne fut plus possible de le retrouver.

Paul Jove & Paul Manuce ont accusé Alcyonius, un de ces Doctes Italiens qui cultiverent les Belles-Lettres dans le seizième siècle, d'avoir fondu les deux livres de Cicéron dans son traité de *exilio*, & de les avoir jettés au feu, pour qu'on ne pût pas le convaincre de ce vol. Il avoit, disent-ils, trouvé ce Manuscrit unique dans un Couvent de Religieuses dont il étoit Médecin.

Rien de plus aisé que de s'égarer dans la carrière du bel esprit où Petrarque étoit entré. Quand on ne prend

(a) L. 6. ep. 16. de *gloriâ libram celeriter ad te misi. V. le Comm. de Paul Manuce*

Ce traité étoit dans la Bibl. de Bernard Justiniani, qui fut léguée à un Couvent de Religieuses de Venise. On a prétendu qu'Alcyonius Médecin de ce Couvent le vola, le fonda dans son traité de *exilio*, & le brûla ensuite. Menkenius, Magliabecchi & Leclerc l'ont justifié de

cette accusation.

Varillas dans son Hist. de Louis XI dit que Phileppe fit un traité de *contemptu mundi*, composé de lambeaux du livre de *gloriâ*. Cette accusation n'est pas fondée: ce livre s'étoit conservé Mss. jusqu'à la découverte de l'Imprimerie. N'est-ce pas faire naufrage au port? V. Baile, *dict. art. Alcyonius*.

pas la bonne route , l'esprit & les livres ne servent qu'à égarer davantage. Il avoit besoin d'un guide éclairé , qui dirigeât ses pas ; mais comment espérer d'en trouver un dans une ville , où la fortune entraînant tout le monde dans son tourbillon , les Sciences & les Lettres étoient négligées , au point , que c'étoit un ridicule de s'y appliquer ? Petrarque eut encore le bonheur de trouver dans un de ses compatriotes un guide & un maître , tel qu'il lui falloit.

AN. DE J. C.
1326. & seq.

Jean de Florence Chanoine de Pise (a) , homme vénérable par ses cheveux blancs & la gravité de ses mœurs , faisoit depuis 50 ans les fonctions d'Ecrivain Apostolique. L'exercice de cet emploi , qui l'occupoit beaucoup , ne l'empêchoit pas de cultiver son esprit par la lecture des bons Auteurs d'Athenes & de Rome.

Sen. l. 15.
ep. 6.

La façon dont il s'étoit conduit dans une cour orageuse & corrompue , lui avoit acquis une grande réputation de prudence & de probité. Sa conversation étoit agréable ; son éloquence & les agrémens de son esprit le faisoient rechercher de tout le monde.

Petrarque sentit de quelle conséquence il étoit pour lui de plaire à un homme de ce mérite. La patrie fut le lien qui les unit, s'il en faut croire Petrarque , à qui la modestie fait dire , qu'il ne peut attribuer à autre chose , le goût que Jean de Florence lui témoigna , & les bontés dont il le combla. Il fait à ce propos une réflexion qui me paroît assez juste. *J'ai reconnu , dit-il , dans le cours de ma vie , que le plus fort de tous les liens,*

(a) Il paroît par le *Reg. Joan* 12. 2. 37. f. 199 , que Jean de Florence Chan. de Pise étoit mort au com-

mencement de Février 1331 ; il y a apparence que c'est celui dont il est ici question.

AN. DE J. C.
1316. & seq. pour unir les hommes entr'eux, c'est l'amour de la patrie, pour les gens de bien; la haine de la patrie, pour les scélérats (a).

Il fut aisé à Jean de Florence de prendre du goût pour un jeune homme de son pays, en qui il découvrit des talens extraordinaires, & une grande émulation; il le regarda comme son fils. Non content de le diriger dans ses études, il voulut bien entrer dans tous les détails de sa vie, l'aider de ses conseils, lui faire sentir ses torts, & le consoler dans ses chagrins. Il l'exhortoit à la vertu & à l'amour de Dieu; il faisoit son éloge par-tout où il alloit, avec cette chaleur que l'amitié seule peut donner.

Petrarque répondit à tant de bontés par une confiance entière & sans réserve. Il aimoit à répandre son cœur dans le sein de son pere [c'est ainsi qu'il appelloit ce respectable vieillard]; il lui confioit ses peines, ses dégoûts, lui avouoit ses fautes; & lorsqu'après l'avoir quitté, il faisoit un retour sur lui-même, il se sentoît plus tranquille, plus animé à l'étude, plus porté au bien.

J'ai cru devoir insérer ici une conversation, qu'il eut avec lui; parce qu'il m'a paru qu'elle pouvoit servir de leçon aux jeunes gens, qui s'appliquent aux Sciences: il faut entendre parler Petrarque lui-même, je ne ferai que le traduire.

Sen. l. 15. „ J'allai un jour trouver Jean de Florence dans un
ep. 6. „ de ces accès de découragement qui me prenoient
„ quelquefois: il me reçut avec sa bonté ordinaire.

(a) Inter bonos amor communis patriæ potens valdè est, sicut inter malos odium, Sen. l. 15. ep. 6.

» Qu'avez-vous , me dit-il ? Vous me paroissez tout
 » réveur. Ou je me trompe ; ou il vous est arrivé quel-
 » que chose. Vous ne vous trompez pas , mon pere ,
 » lui répondis-je , & cependant il ne m'est rien arri-
 » vé de nouveau : mais je viens vous confier que mes
 » vieux soucis me tourmentent plus qu'à l'ordinaire ;
 » vous les connoissez ; mon cœur n'a jamais eu de
 » replis pour vous : vous sçavez tout ce que j'ai fait
 » pour me tirer de la foule , & pour acquérir un
 » nom. Falloit-il autre chose pour cela que votre té-
 » moignage ? Vous passez pour l'homme le plus vrai ,
 » le meilleur Juge de l'esprit ; & vous ne cessez de
 » faire mon éloge : que veut-on de plus ? Ne m'avez
 » vous pas dit souvent , que je serois responsable à
 » Dieu des talens qu'il m'avoit donnés , si je négli-
 » geois de les cultiver ? Vos louanges me servoient
 » d'aiguillon : je m'appliquois à l'étude avec plus d'ar-
 » deur , & je ne perdois pas un moment. Dédaignant
 » les sentiers battus , je m'ouvris des routes nou-
 » velles , & je me flattois qu'un travail assidu me
 » meneroit à quelque chose de grand ; mais je ne sçais
 » pourquoi , dans le temps que je croyois m'élever
 » peu-à-peu , je me sens retombé tout-à-coup ; la
 » source de mon esprit est tarie ; ce que je trouvois
 » facile autrefois , me paroît à présent au - dessus de
 » mes forces ; je bronche à chaque pas ; prêt à tom-
 » ber dans le désespoir , j'ai recours à vous , qui êtes
 » mon oracle : après tout ce que j'ai fait pour appren-
 » dre quelque chose , je sens que je ne sçais rien.
 » Quitterai - je l'étude ? Entrerai - je dans une autre
 » carrière ? Mon pere , ayez pitié de moi ! tirez-moi

AN. DE J. C.
1316. & seq.

AN. DE J. C.
1326. & seq.

» de l'état affreux , où je suis ! En disant cela , je fon-
» dois en larmes. Cessez de vous affliger mon fils ,
» me dit-il , votre état n'est pas si fâcheux qu'il vous
» paroît : vous ne sçaviez rien dans le temps que vous
» croyiez sçavoir beaucoup. La découverte de votre
» ignorance est un grand pas que vous venez de faire
» vers le sçavoir. Le voile est levé , vous voyez à
» présent ces ténèbres de l'âme qu'un excès de
» présomption déroboit à vos yeux. A mesure qu'on
» monte sur un endroit élevé , on découvre bien des
» choses , dont on ne se doutoit pas. Entrez dans la
» mer ; plus vous avancerez , plus vous connoîtrez son
» immensité , & la nécessité d'un navire pour aller un
» peu loin sur cet élément. Suivez la carrière où vous
» êtes entré par mon conseil , & soyez persuadé que
» Dieu ne nous abandonnera pas : il y a des maladies
» où l'on ne sent pas son mal : le sentir , c'est le pre-
» mier pas vers la guérison.

» Ces paroles furent pour moi comme un oracle qui
» rétablit mon âme dans son assiette , & lui rendit
» l'espérance qu'elle avoit perdue.

Petrarque nous apprend que *son esprit étoit , comme son corps , plus adroit que fort , plus juste que perçant ; propre à toute sorte de bonnes études ; mais plus porté à la Philosophie morale & à la Poésie (a) , il ne fit qu'ef-*

(a) Fuit mihi ut corpus sicingenium
magis poliens dexteritate quam vi-
ribus. . . ingenio fui æquo potius
quam acuto ad omne bonum & sa-
lubre studium apto , sed ad moralem
præcipuè Philosophiam & ad Poe-
ticam ptono: *Epist. ad post.*

Petr. mathematicis disciplinis in-
cubuit aliquando. *Tomas. f. 14.*

Incubui unicè inter multa ad no-
titiam vetustatis , quoniam mihi sem-
per ætas ista displicuit. *Epist. ad post.*

Historicis delectatus sum , non
minus tamen offensus eorum discor-
diâ , secutus in dubio quo me veri-
similitudo , vel scribentium traxit
autoritas. *Ibid.*

fleurer les Mathématiques , & il s'attacha beaucoup à l'étude de l'antiquité : l'averſion & le mépris qu'il avoit pour ſon ſiècle , l'y déterminèrent.

AN. DE J. C.
1316. & ſeq.

Il aimoit l'hiſtoire ; mais il ne pouvoit digérer la diſcorde qui régnoit entre les Hiſtoriens. Dans le doute il ſe déterminoit par la vraifemblance du fait , & la réputation des Auteurs.

Il ſ'appliqua à la Philoſophie ſans épouſer aucune Secte ; parce qu'il n'y en avoit aucune , dont tous les Dogmes lui plâſſent , & qui pût ſ'accorder avec la foi : j'aime la vérité , dit-il , & non les Sectes. Je ſuis quelquefois Péripatéticien , ou Stoïcien , ou Académicien , ſouvent rien de tout cela ; Chrézien avant tout. Philoſopher , c'eſt aimer la ſageſſe : la vraie ſageſſe , c'eſt Jeſus-Chriſt. Liſons les Hiſtoriens , les Poètes , les Philoſophes ; mais ayons toujours dans le cœur l'Evangile de Jeſus - Chriſt où l'on trouve la vraie ſageſſe & le vrai bonheur. Il ſeroit à deſirer que les hommes qui ſe dévouent aux Lettres euſſent toujours ſuivi cette règle de conduite dans leurs études.

Fam. l. 6.
ep. 2.

Il paroît , par la Chanſon où Petrarque plaide contre l'amour , qu'il exerça pendant quelque temps la profeſſion d'Avocat [on verra même qu'il plaida quelques cauſes avec ſuccès]. L'amour lui reproche , qu'il ſ'adonna à l'art de vendre des paroles , ou plutôt des menſonges.

In ſua prima
età fu dato
all'arte daven-
der parolette
anzi menzo-
gne. Canz. 6.
2. Pie.

Petrarque n'auroit pas parlé ſur ce ton de cette profeſſion , ſi elle avoit été exercée alors auſſi noblement qu'elle l'eſt de nos jours en France , & ſur-tout à Paris.

Le temps que Petrarque donnoit à l'étude , retardoit les progrès de ſa fortune. Il n'avoit pas d'aſſez

AN. DE J. C.
1326. & seq.

grandes protections , pour pouvoir se flatter d'obtenir si-tôt des bénéfices , qui lui donnaient de l'aisance. Le peu de biens , que son pere lui avoit laissé , ne suffisoit pas à son entretien , & à celui de son frere : il falloit chercher quelque ressource ; le hazard lui en présenta une au-dessus de ses espérances.

Il avoit vu à Bologne Jacques Colonne , sans qu'il se formât entr'eux aucune liaison , quoiqu'ils fissent les mêmes études , & qu'ils se trouvassent souvent ensemble dans les écoles de Jean André & de Jean Calderin. On ne sçait pas pourquoi deux hommes faits pour se connoître & pour s'aimer , que la nature avoit unis par des nœuds secrets , se voyant tous les jours , firent si peu d'attention l'un à l'autre.

Jacques Colonne , qui étoit resté à Bologne , après le départ de Petrarque , pour achever son cours de Droit , arriva à Avignon peu de temps après lui (a). L'ayant démêlé dans le tourbillon de cette Cour tumultueuse , il lui avoua que sa physionomie lui avoit toujours plu , & après avoir pris quelques informations sur son compte , il l'admit bientôt à sa familiarité intime (b). On jugera du bonheur de Petrarque par le portrait qu'il nous a tracé de Jacques Colonne.

C'étoit , nous dit-il , l'homme du monde le plus aimable à tous égards. Il avoit une physionomie agréable & noble , un port majestueux qui annonçoit un homme

(a) Circa vigesimum secundum ætatis annum Dominorum Columnensium nobilis familiæ familiaritatem domesticam nactus eram. *Sen. l. 15. ep. 1.*

(b) Ille me Bononiæ viderat , &

ut ipse post dicebat , meo delectatus erat aspectu , ignarus quis aut unde essem. . . conditionibus meis exactius exploratis ad suam tandem præsentiam evocavit. *Ibid.*

au-dessus

au-deffus des autres. Il étoit facile dans la fociété , gai dans la converfation , grave quand il falloit l'être , tendre pour fes parens , généreux & fidele pour fes amis , affable & libéral pour tout le monde. Malgré le nom qu'il portoit , & tous les talens de l'efprit , on le voyoit toujours fimple & modeste ; avec une figure très-diftinguée , fes mœurs étoient pures & irréprochables. Il avoit une éloquence qui entraînoit , fans qu'il fût poffible de lui réfifter : on auroit dit qu'il tenoit les cœurs dans fa main & les tournoit à fon gré. Plein de candeur & de franchise , fes lettres , fon entretien découvroient tout ce qu'il avoit dans l'ame ; on croyoit y lire (a).

Il étoit né en France , dans le féjour qu'Etienne Colonne fon pere y avoit fait ; la nature lui avoit donné un goût pour les Sciences , un defir d'acquérir des connoiffances en tout genre , qui lui firent entreprendre plusieurs voyages à la fleur de fon âge. Auffi fon efprit étoit-il cultivé & orné. Il s'amusoit quelquefois à faire des vers qui étoient marqués à un coin de facilité & de noblefté , où les Poètes de profeffion ne fçauroient atteindre. Mais il s'étoit appliqué principalement aux Sciences relatives à l'état eccléfiastique qu'il avoit embraffé. Il avoit lu les Peres autant qu'on pouvoit les lire dans un fiecle , où les Manufcrits-étoient fi rares , & il donnoit la préférence à St. Jérôme fur tous les autres :

(a) *Vir incomparabilis ad unguem factus homo . . . in eloquentiâ nullus par , corda hominum habebat in manibus ; quodcumque libuiffet animos audientium rapiebat . . . jam in epistolis & in quotidiano colloquio tam clarus , ut cum eum vel legeres , vel audires cor ejus introspiceres.*
Ibid. Memini & mansuetudinem in eâ fortunâ , humilitatem in illis tot naturæ dotibus , honeftatem in eâ specie corporis admirandam. *Fam. l. 4. ep. 6.*

AN. DE J. C.
1326. & seq.

ce qui occasiona souvent de grandes disputes entre lui & Petrarque , qui aimoit mieux St. Augustin.

Un homme qui avoit autant d'esprit & de discernement , eut bientôt démêlé le mérite de Petrarque , qui de son côté regarda comme un grand bonheur , d'avoir acquis si promptement la protection & les bonnes grâces d'un pareil Mecene. Ils se lièrent par des nœuds que la mort seule put dissoudre. *A la seconde conversation que j'eus avec lui , dit Petrarque , il me ravit par son éloquence , & s'empara de la première place de mon cœur , qu'il a toujours occupée depuis (a).*

Jacques Colonne crut devoir présenter à ses parens un ami , dont il faisoit tant de cas. Une partie de sa famille étoit établie à Avignon , où elle faisoit un des principaux ornemens de la Cour Romaine (b).

Je crois devoir développer ici les motifs de cet établissement , & entrer dans quelques détails , pour faire

Filadelfo mu-
gnos hist. dell.
aug. fam. Co-
lonna. Ven.
1651.

connoître des personnes illustres , qui , ayant eu des liaisons fort étroites avec Petrarque , paroîtront souvent sur la scène dans ces mémoires.

Macedo lufit
purpur.

Conf. inhoff.
geneal. 20. f.
218.

Leibnitz cod.
diplom. f. 39.
40.

Trésor des
Chartres Coff.
Boniface VIII.
95. & 758.

Les Généalogistes italiens , aussi fabuleux pour le moins que ceux des autres païs , font descendre la maison Colonne , d'Hercule ou de l'Empereur Trajan :

les Colonnes d'Hercule : la Colonne Trajane , voilà leurs preuves : il n'en faut pas d'autres pour des Gé-

néalogistes.

Quelques Historiens tirent l'origine & le nom de

(a) Cum me semel atque iterum
vidisset ita me conversationis atque
eloquentiæ laqueis cepit , ut supre-
mâ solus in mei animi arce confide-
ret , unde nec discessit unquam ,

nec discedet. Sen. l. 15. ep. 1.

(b) Columnensium clara ac gene-
rosa familia quæ tunc romanam cu-
riam frequentabat , dicam melius ,
illustrabat. Epist. ad post.

cette maison d'un Château situé à dix milles de Rome près d'Albe, dont il reste encore quelques vestiges (a). AN. DE J. C. 1326. & seq.

D'autres au contraire disent que ce Château a été bâti par les Colonnes qui lui ont donné leur nom. Biondi.

Je crois ne pouvoir rien faire de mieux que de m'en rapporter sur ce chapitre à Petrarque, qui dit que cette maison est originaire du Rhin (b), qu'elle vint s'établir à Rome, où elle tenoit un rang si considérable de son temps, qu'elle disputoit le gouvernement de cette ville à la maison Urfini (c).

Les Colonnes possédoient quelques Fiefs considérables dans le Patrimoine de St. Pierre, qui les mettoient souvent aux prises avec les Papes, leurs Seigneurs fuzerains; suite nécessaire du gouvernement féodal.

Cela les obligea de prendre le parti de l'Empereur dans les querelles du Sacerdoce & de l'Empire (d); ils se mirent à la tête de la faction Gibeline. Les Urfini leurs rivaux se déclarèrent pour les Papes, & furent Chefs des Guelphes.

Le Cardinal Caïetan ayant déterminé le pape Cé- Pierre de Mon-
ron fondateur
des Célestins.

(a) Ex columnâ hanc familiam duxisse cognomen certo crediderim. *Platina* f. 167.

(b) Renaud Duc de Gueldres & de Juliers écrivit au Cardinal Othon Colonne lorsqu'il fut élu Pape sous le nom de Martin V en 1417. *Beatiſſime pater patrum. . . . ego qui à progenitoribus meis à domo veſtrâ columnæ antiquæ & excelsæ romanæ ſtirpe claram traxiſſe fateor originem*, &c.

(c) On a avancé que les Marquis de Brandebourg descendent de Pierre Colonne qui combattit pour l'Empereur Henri IV contre le Pape

Alexandre II, & que le Pape Martin V a reconnu cette descendance; mais l'Auteur des Mém. pour l'Hist. de Brandebourg prétend que c'est une erreur qui vient de ce que l'on a confondu le sceptre qui est dans les armoiries de Brandebourg avec la colonne qui est dans l'écusson de la maison Colonne. *Mém. pour l'Hist. de Brand.* f. 2.

(d) Alexandre III déclare les Colonnes incapables de posséder aucune dignité dans l'Eglise, parce qu'ils avoient pris le parti de l'Empereur Frederic I contre lui. *Vill.* l. 5. cap. 1.

AN. DE J. C.
1326. & seq. lestin à abdiquer le Pontificat , se fit élire à sa place sous le nom de Boniface VIII.

Les Cardinaux Jacques & Pierre Colonnes, oncle & neveu , éleverent des doutes sur la canonicité de son élection , sous prétexte que l'abdication qu'il avoit fait faire à son prédécesseur , n'étoit pas conforme aux regles.

Boniface , le plus vindicatif de tous les hommes , conçut dès ce moment le projet de détruire une maison dont la puissance lui faisoit ombrage , & sur les débris de laquelle il se flattoit de pouvoir établir la sienne.

Il commença par citer les deux Cardinaux à comparoître devant lui , pour déclarer s'ils le reconnoissoient pour Pape. Les Cardinaux ne voyant pas de sûreté à obéir , se retirèrent dans le Château de Longhezza en Romagne , d'où ils envoyèrent des Procureurs déclarer qu'ils ne reconnoissoient pas Benoît Caïetan pour vrai & légitime Pape.

Vil. l. 8. cap.
22. Cette déclaration mit Boniface en fureur : il fulmina contre ces Cardinaux deux Bulles sanglantes , par lesquelles il les déclaroit hérétiques , schismatiques , blasphémateurs , ennemis du St. Siege & de la patrie : en conséquence il les dégradoit du Cardinalat , les privoit de tous leurs revenus ecclésiastiques, & jettoit l'interdit sur tous les lieux où ils se retireroient.

Un autre se feroit cru suffisamment vengé ; mais ce n'étoit pas assez pour Boniface : confondant l'innocent & le coupable , il étendit sa vengeance sur toute la famille.

Le Cardinal Pierre avoit cinq freres : Odon , Agapit ,

Jean de St. Vit, Etienne & Jacques Sciarra. Ils étoient fils de Jean Colonne, & d'une sœur du Cardinal Napoleon des Urfins dont j'ai parlé : leur mérite répondoit à leur naissance (a).

AN. DE J. C.
1326. & seq.

Boniface les excommunia tous, les dépouilla de leurs biens, & les bannit, étendant les mêmes peines sur ceux qui leur donneroient asyle ou le moindre secours.

Joan. Ferreti
Coll. Murat.
t. 9.

Petrarque nous représente ce Pape comme un homme puissant & inexorable qu'il étoit difficile de vaincre par les armes, & impossible de fléchir par la soumission (b).

Les Colonnes n'avoient que deux partis à prendre pour se mettre à l'abri des fureurs d'un homme si emporté : se retrancher dans leurs forteresses, ou errer dans les pais étrangers. Ils essayèrent d'abord le premier, qui ne leur réussit pas. Ils se renfermerent dans Zagarole, Colonna, Nepi & Palestrine, qui étoient leurs places les plus fortes.

Boniface publia une croisade contr'eux. Il ne rougit pas de faire servir à sa vengeance personnelle, & de tourner contre une famille attachée à l'Eglise, respectée dans Rome, des troupes armées uniquement pour combattre les ennemis de la Foi.

Vill. l. 8.

Les Urfins, ennemis des Colonnes, se mirent à la tête de cette singulière croisade : après avoir pris Nepi, Zagarole & Colonna, qui ne tinrent pas long-temps, ils allèrent mettre le siege devant Palestrine, où Jacques Sciarra s'étoit enfermé.

cap. 23.
Ciac. t. 2.
f. 108.
Od. Rain. an.
1299. & 1303.
Ferr. Vicent.
rec. Murat. t. 9.
Pippinus.

(a) Tibi quinque contigerant fratres summi viri nec sanguine nec fortunâ quam virtutibus & gloriâ clariores. Fam. l. 8. ep. 1.

(b) Ut potentem ita inexorabilem; quem armis frangere difficillimum, humilitate seu blanditiis flectere impossibile. Fam. gl. 1. ep. 3.

AN. DE J. C.
1326. & seq.

Dante infer-
no, cap. 27.

Cette place , très-forte par sa situation sur le haut d'une montagne , pouvoit tenir long-temps ; mais les Colonnes voyant qu'il ne leur étoit pas possible de résister à une si grande Puissance qui les accableroit à la fin , prirent le parti de la soumission. Ils allèrent se jeter aux pieds de Boniface , qui feignant de se réconcilier avec eux de bonne foi , promit de les rétablir , à condition qu'ils lui remettroient Palestrine : ils le firent ; & cet homme de mauvaise foi , loin de leur tenir parole , les traita comme ses plus cruels ennemis.

Palestrine fut détruit de fond en comble ; on y passa la charrue , & on y sema du sel comme à Carthage. Tous les Châteaux des Colonnes , & les Palais qu'ils avoient à Rome furent démolis ; & leurs biens confisqués.

Ed. Basf. f. 33. Les Colonnes , outrés de cette perfidie , & voyant que leur vie n'étoit pas en sûreté avec un homme de cette trempe , sortirent de Rome & se dispersèrent (a) , se cachant avec soin par-tout où ils alloient , sur-tout les deux Cardinaux , qui se retirèrent à Padoue , s'il en faut croire un Auteur contemporain. Il assure qu'E-tienne Colonne alla à Castel-Marino sur les confins de la Campanie , où sa femme avoit du bien.

Ville dans la
Campagne de
Rome , que
Virgile dit bâ-
tie par Danaé.

Jean de St. Vit , qui avoit défendu Nepi , alla courir le monde.

Jacques Sciarra se cacha dans les bois d'*Ardée* , où il vécut quelque-temps de fruits sauvages de la forêt ; ensuite ayant embarqué toutes ses richesses sur un vais-

(a) Sparseronsi chi di loro in Sicilia, chi in Francia, e chi in altre parti, nascendendosi di loco in loco. Vill. l. 8. cap. 23.

Je ne sçais où Mr. l'Abbé de Velly

a pris que les deux Cardinaux allerent à Gènes ; Etienn. , en France ; Jean , Oddon & Agapet , en Sicile. Hist. de Fr. t. 7. f. 107.

seau, il fut pris par des Pirates qui le mirent à la chaîne : il avoit tant de peur d'être livré par eux à Boniface, qu'il aimait mieux ramer dans une galère, que de se faire connoître. Après avoir passé quatre ans avec les forçats, il fut racheté à Marseille par Philippe le Bel, qui se servit utilement de lui dans ses démêlés avec Boniface.

AN. DE J. C.
1326. & seq.

» Agapit avoit épousé une parente du Pape, nommée *Ed. Bas. f. 421.*
 » Mabile (a). Soit qu'il se flattât que Boniface le traiteroit avec moins de rigueur que ses freres, à cause de cette alliance : soit que son amour pour sa femme, qui étoit très-belle, l'emportât sur l'amour de la vie, il ne quitta pas les environs de Rome, & il osa même y entrer déguisé en Pélerin dans l'année Sainte 1300. Le Jubilé que le Pape avoit accordé attira cette année à Rome une foule incroyable d'étrangers, parmi lesquels Agapit se mêla, passa une nuit avec sa femme, & la laissa enceinte.

» La grossesse s'étant manifestée quelques mois après, Boniface en fut averti ; ce Pontife, outré de ce que son ennemi avoit osé le braver en venant à Rome, ordonna qu'on lui amenât Mabile : elle parut devant lui avec l'air le plus modeste, couverte d'un manteau, & faisant tout ce qu'elle pouvoit pour cacher son état. Boniface qui étoit mordant & âcre dans le propos, lui dit avec fureur : *Femme impudique, qui est-ce qui vous a mis dans l'état où vous êtes ?* Mabile voyant qu'elle ne pouvoit rien cacher, lui répondit avec douceur : Saint Pere ! Vous m'avez enlevé mon mari,

(a) Pierre, Prévôt de Marseille, qui se maria ensuite, & Jean qui furent tués tous les deux à Rome en 1347, étoient nés de ce mariage, si je ne me trompe.

AN. DE J. C.
1326. & seq.

„ quel parti prendre ! J'ai fait ce que mon âge & ma
„ figure m'inspiroient : dans cette foule d'étrangers
„ que le Jubilé a attirés à Rome cette année , j'en ai
„ démêlé un qui ressembloit parfaitement à Agapit ;
„ on auroit dit que c'étoit lui-même : j'avouerai ma foi-
„ blessé , il m'a séduite par cette ressemblance , je l'ai
„ reçu la nuit chez moi , parce qu'il me rappelloit l'idée
„ d'un mari que j'aime , & je ne sçai comment il m'a
„ laissée en partant dans l'état où vous me voyez.

„ Cette réponse fine & adroite eut le pouvoir de
„ calmer la fureur de cet homme implacable & de le
„ faire rire.

Vill. l. 8. Etienne Colonne , *le plus grand guerrier de son siècle* ,
cap. 21. *homme comparable à tous les héros de l'antiquité* (a) sui-
vant Petrarque , étoit celui des six freres que le Pape
poursuivoit avec le plus d'acharnement , parce qu'il le
croyoit coupable du vol de ses équipages fait sur le che-
min d'Anagnie en 1297. [Villani attribue ce vol à Jac-
ques Sciarra].

Etienne , ne trouvant pas dans toute l'Italie un asyle
sûr contre la rage d'un homme si vindicatif , crut devoir
passer les Alpes , & il erra pendant long-temps de ville
en ville , de Royaume en Royaume , donnant par-tout
des preuves de sa valeur & de son courage. Petrarque ,
qui l'appelloit son héros , nous en a conservé quelques
traits que je crois devoir rapporter ici.

Il étoit à Arles , toujours poursuivi par les émissaires
de Boniface , qui *avoit promis de grandes récompenses à*

(a) *Summum militiæ decus. Cuilibet antiquorum par.*

In quo virtutum viget acervus, disoit de lui le Professeur Jean André :
éloge de pédant.

ceux

ceux qui le lui livreroient (a) ; & il tomba malheureusement entre les mains de gens apostés pour se saisir de lui. Ils lui demanderent qui il étoit. Rien ne lui étoit plus aisé que de cacher son nom à des gens qui ne le connoissoient pas ; mais ne croyant pas qu'il convint à un homme comme lui de le faire , il leur répondit avec intrépidité : *je suis Etienne Colonne , Citoyen Romain.* Sa bonne mine , l'air de majesté répandu sur toute sa personne , la dignité & le sang froid avec lequel il prononça ces paroles , firent sur ces Satellites le même effet que la vue de Marius , caché dans les marais de Minturne , avoit fait sur les Soldats de Silla. On le laissa aller en liberté ; mais où aller sans argent , sans ressource ? Sa tête étoit mise à prix : le Pape avoit défendu sous les plus grandes peines de lui donner le moindre secours.

AN. DE J. C.
1316. & seq.

Etienne Colonne dans la plus cruelle position ne perdit jamais courage. Bravant tous les périls qui le menaçoient , & roulant sans cesse dans son ame de grands projets , il osoit quelquefois aller en Italie servir ses amis dans leurs querelles particulieres. Il arrivoit inconnu dans leurs camps ; mais sa valeur le trahissoit ; ses exploits faisoient bientôt pencher la balance du côté pour lequel il se déclaroit ; il n'étoit plus possible de le méconnoître , & il étoit obligé de s'enfuir. Dans une mêlée fort chaude où ses ennemis le serroient de près , un de ses amis qui étoit venu à son secours , effrayé du péril , lui dit : Etienne ! où est votre forteresse ? *La voilà* , lui répondit-il , *en riant* & Ed. Bas. f. 33. *portant la main sur son cœur.* En effet il n'avoit pas

Ibid.

(a) *Petitum modis omnibus immerentis caput exulis , promissionibus , minis , potentiâ , dolis , autoritate , pecuniis : ingentia persecutoribus præmia , fautoribus denuntiata supplicia. Fam. l. 2. ep. 3.*

AN. DE J. C.
1326. & seq.
Fam. l. 2. ep. 3. même une maison alors ; Boniface lui avoit tout pris. Par-tout où il alloit , il abordoit les Rois & les Princes , avec un air de grandeur qui les éclipsoit. Il étoit en Sicile ; le Roi le sçut ; ce Prince , effrayé par les menaces du Pape , lui ordonna d'en sortir. Etienne Colonne obéit ; mais on auroit dit , à la maniere dont il exécuta cet ordre , que l'Isle perdoit son Souverain , & que le Roi qui y restoit , étoit ce malheureux proscrit que Boniface poursuivoit avec tant de fureur (a).

Enfin après avoir long-temps erré , Etienne Colonne se retira en France , où il fut reçu à bras ouverts (b). La querelle de Philippe le Bel & de Boniface venoit d'éclater ; elle fut bientôt portée à un excès d'aigreur , qui fit prendre de part & d'autre les partis les plus violens , sans ménagement & sans mesure.

Ce fut par le conseil d'Etienne Colonne, s'il en faut croire Villani , que Philippe le Bel se détermina à envoyer en Italie (c) Guillaume de Nogaret. Tout le monde sçait ce qui se passa à Anagnie, & la façon dont Boniface y fut traité. Le désespoir & la rage mirent ce Pontife au tombeau.

On ne fera peut-être pas fâché de trouver ici ce que Petrarque osa dire de l'attentat des Colonnes , & du caractère de ce Pape , dans une Lettre adressée à un de ses successeurs sur la Chaire de St. Pierre , long-temps après cet événement.

(a) Eo animo paruit ut exul in eâ provinciâ mansisset , rex abiisset crederetur. *Ibid.*

(b) Ferretide Vicenze, dit qu'Etienne Colonne étoit à Castel Marino où il vivoit des biens de sa femme , que Philippe le Bel lui fit proposer & à ses freres de se vanger du Pape , & que sa famille l'en-

voya en France chercher des troupes ; sa femme l'y suivit , & une grande partie de ses enfans y naquirent. *Ferr. vicent. rec. murat. t. 9.*

(c) Con grande sollecitudine e consiglio di Stephano della Colonna. *Vill. l. 8. c. 63.*

» Rien ne peut autoriser un homme à offenser le
 » Vicaire de son Dieu, j'en conviens: mais, si j'osois,
 » je dirois aussi que Boniface avoit la langue trop libre
 » & l'esprit trop altier pour un Vicaire de Jésus-Christ. Il
 » faut avouer qu'il s'étoit attiré en quelque façon les af-
 » fronts & les humiliations qu'il a souffertes pour avoir
 » persécuté avec excès une famille illustre qui méritoit
 » les plus grands égards. Il l'avoit réduite à une telle ex-
 » trémité, qu'il falloit qu'elle périt entièrement, ou
 » qu'elle entreprit quelque chose d'extraordinaire. De
 » quoi ne sont pas capables des gens, qu'on a mis
 » dans une situation, où ils ne peuvent envisager la
 » mort, que comme le terme de leurs miseres (a).

AN. DE J. C.
 1326. & seq.

On ne sçauroit lire ce trait, sans admirer la liberté
 avec laquelle Petrarque parloit aux Souverains Ponti-
 fes, & en même temps son adresse.

Benoît XI, successeur de Boniface, révoqua les Sen-
 tences portées contre les Colonnes; mais étant mort
 huit mois après son exaltation, il n'eut pas le temps
 de leur rendre leurs biens confisqués, qui avoient été
 donnés aux Gaëtans & aux Ursins. Il y en a qui disent
 qu'il ne l'osa pas.

Dupui dem. de
 Bonif. & Pr.
 f. 225. 179.

Vill. dit qu'il
 fut empoison-
 né. L. 8. cap.
 20.

Le Peuple Romain y suppléa par un Décret solen-
 nel, qui cassa tout ce qui avoit été fait contre les
 Colonnes, & condamna Pierre Gaëtan & les autres

(a) Et si enim nulla homini in Vi-
 carium Dei sui causa sufficiens sit
 offensa; tamen revera, lingue ille
 licentioris, & altioris, si dici fas
 est, animi vir, quam Domini Vi-
 carium deceret Humillimi quidquid
 passus est non sine causa quidem ab
 hostibus est passus; utique magnis
 atque ingentibus viris longa & gravi

persecutione laceratis & afflictis,
 & sic ad extrema reductis, ut aut
 grande aliquid illis audendum, aut
 funditis corruendum: ac propte-
 rea jam gravius nihil metuentibus
 quibus mors ærumnarum finis non
 accessio videretur. Sen. l. 7. ep. 1.
 Urbano V^o.

AN. DE J. C.
1326. & seq.

parens de Boniface à leur donner 100000 florins , pour les indemniser des pertes qu'ils avoient souffertes.

Clement V , successeur de Benoît XI ; rendit le chapeau aux deux Cardinaux Jacques & Pierre Colomes , à la sollicitation des Rois de France & d'Angleterre. Ils suivirent tous les deux ce Pape , & allerent s'établir avec lui à Avignon , où ils attirerent dans la suite une partie de leur famille qui , ayant de grandes obligations au Pape Jean XXII , crut devoir prendre son parti dans la querelle qu'il eut avec l'Empereur Louis de Baviere dont je parlerai bientôt. On vit alors pour la première fois la maison Colonne quitter les drapeaux de l'Aigle Impériale , pour combattre sous les étendarts des Papes.

Les six freres dont j'ai parlé , objets de la persécution de Boniface , s'étant presque tous mariés , & ayant eu des enfans , formerent plusieurs branches. Celle d'Etienne est la seule , qu'il importe de connoître pour l'intelligence de ces mémoires.

Ex cineribus
veterum renatus phoenix.

Sen. l. 10.
ep. 2.

Hist. de Lang.
t. 4. f. 54.

Hist. gen. des
gr. off. t. 2. f.
705.

Etienne Colonne , ce *phenix rené des cendres des anciens Romains* , pour me servir de l'expression de Petrarque , avoit épousé en 1286 Gaucerande fille de Jourdain IV , Seigneur de l'Isle-Jourdain & de Vauquerie de Montelimard. [Elle eut en dot les biens que son pere avoit en Calabre , & 3000 livres de tournois noirs].

Il en eut sept garçons & six filles (a) , dont une grande partie nâquit dans le séjour qu'il fit en France.

Les garçons étoient 1°. Etienne Colonne , dit le Jeune , pour le distinguer de son pere , dont il avoit les

(a) Tibi septem fuerunt filii unus R. Eccl. Cardinalis ; alius vel Cardinale major futurus , si ad legitimam pervenisset ætatem : tres Episcopi ; duo bellorum Duces. sex filiz de quibus silentium breviloquio præferendum puto. Fam. l. 8. ep. 1.

vertus & le courage. Il paroîtra avec distinction dans ces mémoires.

AN. DE J. C.
1316. & seq.

2^o. Jean Colonne. Il avoit embrassé de bonne heure l'état ecclésiastique : le Pape qui l'avoit comblé de bénéfices , avant même qu'il eût l'âge requis pour les posséder , lui donna le chapeau dans une promotion qu'il fit peu de temps après l'arrivée de Petrarque à Avignon , quoiqu'il n'eut pas encore trente ans ; mais les deux Cardinaux Jacques & Pierre Colonnes étoient morts , & on regardoit déjà comme une espece de convenance qu'il y eut toujours dans le Sacré College un Sujet de cette maison. Nous verrons bientôt le Cardinal Jean en être l'ornement & l'ame.

Le troisieme étoit Jacques Colonne : c'est cet ami de Petrarque dont il est question. Il fut Chanoine de Ste. Marie Majeur de St. Jean de Latran , de Liege , de Cambrai , &c. & Evêque de Lombès.

Reg. Joan. 22.

Le quatrieme , Agapit , qui embrassa aussi l'état ecclésiastique , & fut Evêque de Luna le... Janvier 1344. [Il étoit Archidiacre de Soissons & de Lombès , & Chapelain du Pape ; il n'avoit que la Tonsure , lorsqu'il fut promu à l'Episcopat]. Il mourut la même année.

Reg. Clem. 6.
t. 19. f. 507.

Le cinquieme étoit Jordan , Chapelain du Pape : [il a été Archidiacre d'Angers , & Chanoine de Noyon (a)]. Il eut l'Evêché de Luna après la mort de son frere.

Le sixieme s'appelloit Henri , prit le parti des armes & s'y distingua. Il épousa , en 1329 , Paule fille de Leon Annibaldi.

Reg. Joan 22.
t. 34. f. 590

Le septieme, Pierre Chanoine de St. Jean de Latran.

(a) Il eut le Canoniat à la promotion de son frere à l'Evêché de Lombès. Reg. Joan. t. 33. f. 278. | Mr. de la Bastie le fait Evêque de Sutri.

AN. DE J. C.
1326 & seq.

Des six filles , il n'y en a que trois dont Petrarque ait parlé. L'une s'appelloit Agnès ; elle épousa Orso Comte d'Anguillara, Seigneur de Capranica, en 1329: il avoit un Canoniat de St. Pierre qu'il quitta pour se marier, François son frere étant mort sans enfans. On la verra paroître dans ces mémoires.

Les deux autres étoient mariées : Agnesine épousa en 1322 Jean de Ceccano.

Jeanne épousa l'année suivante , 1323 , Pierre fils de Richard Frangipani (a).

Petrarque fait en peu de mots un grand éloge de ces deux Dames : *on trouve*, dit-il , *rassemblées en elles les vertus éparfes dans les femmes illustres de l'antiquité* (b).

Les autres furent Religieuses dans le Couvent de St. Silvestre , fondé par le Cardinal Jacques pour les filles de la maison qui vouloient embrasser l'état religieux. On en comptoit déjà douze en 1318.

Le rôle que cette illustre famille jouera désormais dans la vie de Petrarque , justifiera cette digression un peu longue , qui m'a paru nécessaire pour la faire bien connoître. Je m'y suis livré avec une complaisance secrete , parce qu'elle sert à rehausser la gloire d'une maison pour qui je fais profession d'avoir une vénération singuliere.

(a) On trouve dans le Reg. de Jean XXII une permission donnée en 1322 à Louise, Jeanne, & Agnesine Colonne de fiancer avec un Gentilhomme parent au quatrieme degré, & de l'épouser, quand elles auroient l'âge compétent. Le motif

de cette dispense est, que les familles nobles de Rome étant en petit nombre sont toutes alliées ensemble. *Reg. Joan. t. 16. f. 132.*

(b) *Joannam & Agnetem... quidquid usquam sparsim quæritur, apud has simul invenitur. Fam. l. 2. ep. 15.*

Fin du premier Livre.



MÉMOIRES

POUR LA VIE

DE FRANÇOIS PETRARQUE.

LIVRE SECOND.



E voici arrivé à l'époque la plus critique de la vie de Petrarque. Je voudrois pouvoir la couvrir d'un voile , & cacher à la postérité toutes les folies que lui a fait faire une passion , qui l'a tourmenté pendant plus de 20 ans , & qu'il s'est reprochée tout le reste de sa vie.

AN. DE J. C.
 1327.

Mais cela n'est pas possible : les noms de Petrarque & de Laure sont liés ensemble par des vers qui dureront autant que la Langue italienne. Ils nous présentent l'idée d'un passion honnête , qui sert de modele

AN. DE J. C.
1327.

aux cœurs tendres & vertueux , & que sa pureté , sa constance rendroient excusable , si elle pouvoit l'être.

Qui est-ce qui croiroit avoir lu la vie de Petrarque , s'il n'y trouvoit pas les détails de son amour pour Laure ? Je crains que ce soit la partie la plus intéressante de son histoire pour la plupart de ceux qui voudront bien lire ces mémoires ; peut-être la seule qui pique leur curiosité dans un siècle où l'on veut de l'amour par-tout.

Oserai-je le dire ! nos Auteurs ecclésiastiques ont traité Petrarque avec un peu trop de rigueur sur ce chapitre.

Hist. Eccl. t.
20. l. 97.

M. l'Abbé Fleuri assure que *ses Poésies italiennes sont très - dangereuses pour les mœurs*. S'il faut l'en croire , *Petrarque étoit un esprit léger , un homme dépourvu de bon sens , un Ecclésiastique plongé dans la débauche*. Il ne comprend pas qu'on puisse l'alléguer comme un Auteur sérieux , & dire que *ses Lettres sont pleines de gravité , de zèle & de Doctrine*.

L'Abbé Racine,
Abr. de l'Hist.
Eccl. t. 6. f.
441.

L'Abbréviateur de M. Fleuri , qui n'est la plupart du temps que son écho , parle de Petrarque à-peu-près dans les mêmes termes.

Coeffeteau,
Myft. d'iniquité,
f. 1065.

Un fameux Controversiste , écrivant contre les Protestans qui abusoient de quelques passages où Petrarque fait une peinture un peu trop vive des désordres de la Cour Romaine , s'écrie avec amertume : « Petrarque auroit mieux fait de châtier sa vie & de réformer ses mœurs , que de s'amuser à censurer les actions des Papes & les déportemens de la Cour Romaine.

L'intention de ces Auteurs graves étoit bonne. Ils vouloient affoiblir l'autorité d'un Ecrivain célèbre que les

les ennemis de l'Eglise invoquoient pour le soutien de leur cause. Sans doute il faut leur sçavoir gré de leur zele ; mais ne pourroit-on pas dire que ce zele un peu amer les a emportés trop loin ? Est-il permis de diffamer un homme qu'on ne connoît pas ? Ces Messieurs auroient-ils parlé de Petrarque sur ce ton, s'ils avoient lu ses ouvrages & mieux connu sa personne ? On fera à portée d'en juger quand on aura lu ces mémoires.

AN. DR J. C.
1327.

Petrarque , poursuivi par l'envie jusques dans le tombeau , a essuyé même après sa mort ce dont il se plaignoit pendant sa vie. *Hélas , disoit-il , ceux qui me maltraitent le plus sont ceux qui me connoissent le moins ; c'est une peste dont j'ai toujours été tourmenté (a).*

En effet ceux qui l'ont bien connu , lui ont rendu plus de justice pendant sa vie & après sa mort. Dans le cours de sa vie on verra les plus grands Princes le traiter avec une distinction singuliere ; deux Papes , Urbain V & Gregoire XI , dont la sainteté n'est pas contestée , avoir pour lui une sorte de vénération. Après sa mort des Cardinaux pieux , des Evêques très-réguliers ont parlé de son amour pour Laure & de ses Poésies italiennes sur un ton bien opposé à celui de nos Historiens ecclésiastiques.

Ils assurent que *son amour étoit pur & chaste ; qu'il a appris aux Muses Toscanes à chanter l'amour sur un ton honnête & saint [pour ainsi dire] ; que la Vierge la plus chaste peut lire ses Poésies sans allarmer sa pudeur.*

Beccadelli ,
vita di Petr.
Panigarola ,
sopra demetr.
P. 2.

(a) Fatalis hæc mihi & antiqua | judicandum quisque audacior promp-
pestis : multi de me judicant quos | tiorque , quo indoctior , &c. Petr.
nec novi nec noscere volui. . . . ad | Sen.

AN. DE J. C.
1327.

NOTE I.
Phil. Toma-
fini Petr. re-
div. f. 82. &
92.

L'opposition de ces jugemens m'a paru mériter d'être traitée à part dans une note qu'on trouvera à la fin de ce volume.

Un Evêque Italien qui a rassemblé avec soin tout ce qu'on avoit dit avant lui sur Petrarque , va plus loin que les autres , & peut-être trop loin. Il prétend qu'il faut être fol pour condamner son amour pour Laure , & que nous avons beaucoup d'obligation à une passion qui a inspiré des vers qu'on ne sçauroit trop admirer.

Il faut en convenir ; c'est à cette passion dont on fait un si grand crime à Petrarque , que nous devons ce fameux recueil de Poésies italiennes qu'on ne se lasse pas d'admirer depuis quatre siècles. Il sert de modele depuis ce temps-là aux beaux esprits d'Italie , sans qu'aucun d'eux soit venu à bout de le surpasser , ou même de l'égaliser , malgré les avantages que leur donnent sur l'Auteur les richesses que leur langue a acquises , & le progrès de tout ce qui peut contribuer à orner & enrichir l'esprit.

S'il faut en croire Petrarque sur sa parole , c'est à Laure , à ses exhortations , à ses exemples , au desir qu'il avoit de s'élever au point de se rendre digne d'elle , qu'il doit tout ce qu'il a fait de bien. Elle le tira de quelques précipices où l'ardeur de la jeunesse l'avoit entraîné ; elle lui montra la bonne voie , le tira de la mauvaise compagnie à laquelle il s'étoit un peu trop livré , & l'encouragea à cultiver ses talens (a).

(a) Non fileo me quantulumcum-
que conspicis per illam esse , nec
unquam ad hoc , si quid est , nomi-
nis & gloriæ fuisse venturum , nisi
virtutum tenuissimam sementem
quam pectore in hoc natura loca-

En un mot fans Laure , fans ce defir de lui plaire qui lui fervit d'aiguillon , non-feulement Petrarque n'auroit pas fait ces vers qui ont rendu fon nom immortel ; mais il auroit peut-être croupi dans la débauche , & il ne feroit jamais parvenu à cette confidération perfonnelle dont nous le verrons jouir de la maniere la plus flatteufe , & donner pour ainfi dire le ton à fon fiecle.

S'il n'avoit point aimé , il feroit moins connu , dit M. de Voltaire ; cette penfée eft très-juſte ; comme on ne fait pas des ouvrages latins de Petrarque le cas qu'ils méritent , à mon gré ; s'il ne nous avoit pas laiffé ces Poéfies italiennes qui roulent prefque toutes fur l'amour , il feroit confondu dans la foule des pédans du quinzieme fiecle qu'on ne lit prefque plus.

Je ne fuis qu'un terrain ſec & aride que vous avez daigné cultiver , diſoit-il à Laure , *s'il produit quelque beau fruit , vous devez en avoir tout l'honneur* (a).

Dante diſoit que *l'amour lui aiguifoit l'eſprit , & faiſoit éclore ſes plus beaux vers*.

Une cauſe qui produit de ſi bons effets ne mérite-t'elle pas un peu d'indulgence ? Convient-il de reprocher à un honnête homme les égaremens de ſa jeu-neſſe , ſur-tout quand il les a expiés par un grand repentir & une vie très-réguliere ?

Mais quand même Petrarque feroit le plus coupable de tous les hommes , qui eſt-ce qui ne feroit pas

verat nobiliſſimis his affectibus co-luiſſet. Illa juvenilem animum ab omni turpitudine revocavit. Ed. Baſil. f. 355.

(a) S'alcun bel frutto naſce di me ,

da voi vien prima il ſeme. Io per me ſon quaſi un terreno aſciuto colto da voi , e'l pregio e voſtro in tutto. Canz. 8. perche la vita.

AN. DE J. C.
1327.

touché de cette espèce d'amande honorable qu'il fait au public dans un Sonnet qu'il a placé à la tête de ses Poésies italiennes pour leur servir comme d'introduction, & pour obtenir de ses Lecteurs un peu d'indulgence.

J'ai pris quelque liberté en le traduisant ; mais je crois en avoir rendu le sens.

SONNET.

<i>V</i> Oi ch'ascoltate in rime sparse il suono	L	Ecteurs ! voici le fruit honteux de ma jeunesse.
<i>Di quei sospiri ond' io nudriua il core</i>	E	n lisant ces vers langoureux, Qu'à l'amant le plus malheureux
<i>In sul mio primo giovanile errore ,</i>	D <td>istait une amoureuse ivresse ,</td>	istait une amoureuse ivresse ,
<i>Quand'era in parte altr' uom da quel ch' i sono ;</i>	S <td>i vous avez aimé , vous plaindrez mes malheurs.</td>	i vous avez aimé , vous plaindrez mes malheurs.
<i>Del vario stile , in ch' io piango , e ragiono</i>	J <td>e chante tour à tour mes plaisirs , mes douleurs ,</td>	e chante tour à tour mes plaisirs , mes douleurs ,
<i>Fra le vane speranze , e'l van dolore ;</i>	M <td>es vains espoirs , & mes folles alarmes.</td>	es vains espoirs , & mes folles alarmes.
<i>Ove sia chi per prova intenda amore ,</i>	E	coutez mes soupirs , voyez couler mes pleurs :
<i>Spero trovar pietà , non che perdono.</i>	E	t d'un cœur que l'amour égara par ses charmes ,
<i>Ma ben veggì' or , sì come al popol tutto</i>	V <td>ous pardonnerez les erreurs.</td>	ous pardonnerez les erreurs.
<i>Favola fui gran tempo : onde sovente</i>	J <td>e fus du monde entier le jouet & la fable.</td>	e fus du monde entier le jouet & la fable.
<i>Di me medesimo meco mi vergogno :</i>	L <td>a honte , la douleur , le remord qui m'accable ;</td>	a honte , la douleur , le remord qui m'accable ;
<i>E del mio vaneggiar vergogna è 'l frutto ,</i>	V <td>oilà l'unique fruit de mes égaremens.</td>	oilà l'unique fruit de mes égaremens.
<i>E 'l pentirsi , e 'l conoscer chiara-mente ,</i>	J <td>e l'ai bien éprouvé , l'amour n'est qu'un vain songe :</td>	e l'ai bien éprouvé , l'amour n'est qu'un vain songe :
<i>Che quanto piace al mondo è breve sogno.</i>	S <td>es plaisirs les plus vifs , & ses enchantemens ,</td>	es plaisirs les plus vifs , & ses enchantemens ,
	T <td>out n'est chez lui qu'erreur , illusion , mensonge.</td>	out n'est chez lui qu'erreur , illusion , mensonge.

Si l'exemple de Petrarque & son témoignage peuvent bien convaincre mes Lecteurs de la vérité importante renfermée dans ces derniers vers , je n'aurai pas regret au temps que j'ai employé à traduire ses Poésies italiennes ,

& à tracer le récit frivole des détails de son amour.

On le trouvera peut-être encore moins coupable , si on veut bien jeter un coup d'œil sur les mœurs du siècle dans lequel il vivoit. L'amour n'étoit pas alors ce qu'il est à présent , un arrangement de convenance , ou un commerce de libertinage. C'étoit au contraire une passion honnête qu'on regardoit comme le plus puissant mobile qui remua les cœurs , & le plus capable de les porter à ces grandes actions de vertu & de courage qui caractérisent les grands hommes.

On voyoit les guerriers affronter les plus grands périls pour soutenir la beauté & l'honneur des Dames à qui ils se dévouoient. Le desir de se rendre dignes d'elles , élevoit leur courage , & les engageoit à former les entreprises les plus hardies. Dans les Tournois les Chevaliers invoquoient leurs Dames avant le combat , & recevoient de leurs mains le prix de leur valeur.

Les hommes dépravés ne pourront pas croire que l'amour ait jamais été un commerce pur de galanterie & de tendresse , dont on n'eût point à rougir. Cependant rien de plus vrai ; c'est sous cette forme , que nous le voyons représenté dans les ouvrages qui nous restent du siècle de Petrarque.

Le Cavalier le plus discret avouoit en public la beauté , à qui il osoit adresser ses vœux & l'hommage de son cœur. Le Poète le plus modeste nommoit dans ses vers la Nymphé qui lui servoit de Muse : la Dame la plus honnête ne rougissoit pas d'être l'objet d'une passion épurée , & d'y répondre publiquement.

Je pourrois prouver ce que j'avance par mille traits de l'histoire de ce siècle ; mais pour ne pas faire un

AN. DE J. C.
1327.

AN. DE J. C.
1327.
Mém. de l'Acad. des inscr.
t. 20. f. 413.

trop grand écart , je me contenterai d'en rapporter un seul que me fournit M. le Comte de Cailus , dans un de ces mémoires sçavans qui ornent le recueil de l'Académie des Belles-Lettres.

Agnès de Navarre , femme de Phœbus Comte de Foix , aime Guillaume de Machaut , un des meilleurs Poëtes François du siecle de Petrarque. Elle fait des vers pour lui , qui respirent la passion : elle veut qu'il publie dans les siens les détails de leur amour. Il est jaloux sans sujet ; elle lui envoie un Prêtre auquel elle s'est confessée , qui lui certifie non-seulement la vérité des sentimens qu'elle a pour lui , mais encore sa fidélité & l'injustice des soupçons qu'il a conçus contr'elle. Agnès de Navarre étoit , au milieu de tout cela , une Princesse très-vertueuse , & elle en avoit la réputation.

Tel étoit le caractère de ce siecle. Il n'est pas possible d'en douter. Ce n'est pas que dans le fond les hommes ne fussent alors peut-être aussi débauchés qu'ils peuvent l'être à présent ; [les passions sont toujours les mêmes , & ne varient que dans la maniere d'agir]. Mais on ne confondoit pas l'amour avec la débauche. Le cœur & les sens avoient , pour ainsi dire , une marche séparée : les objets de l'un & de l'autre étoient rarement les mêmes , & l'on faisoit une grande différence entre une Dame vertueuse à qui on donnoit son cœur , qu'on appelloit la Dame de ses pensées ; & une maîtresse destinée uniquement à satisfaire les desirs de la nature.

Cette distinction paroîtra sans doute ridicule & imaginée à plaisir , dans un siecle , où l'on regarde

l'amour épuré comme une chimere de Platon , ou comme un voile honnête pour cacher des desirs qui ne le sont pas : mais on en voyoit mille exemples dans le siècle de Petrarque , & il nous en fournira un lui-même , comme on le verra bientôt.

AN. DE J. C.
1327.

La nature lui avoit fait un présent bien dangereux , & qui faillit à le perdre. Elle lui avoit donné une figure distinguée , qui attiroit sur lui tous les regards. Les portraits , que nous avons de lui , nous le représentent avec des yeux pleins de feu , une physionomie qui annonçoit tout l'esprit qui brille dans ses ouvrages , un teint fleuri animé par les plus vives couleurs , des traits grands & mâles , une taille noble & dégagée. C'est ainsi , à-peu-près , qu'il se peint lui-même (a).

Il résultoit de tout cela une beauté si frappante , que , dans la fleur de sa jeunesse , on le montrait au doigt , au point qu'il en étoit souvent ennuyé & impatienté. C'est lui qui nous en assure (b) ; mais j'avoue qu'il est difficile de concilier ces mouvemens d'ennui & d'impatience que lui causoit sa beauté , avec le soin qu'il prenoit de la relever par une parure recherchée , dont il avoue lui-même qu'il étoit fort occupé dans sa jeunesse.

Var. 17.

Il étoit né d'ailleurs avec un cœur fort tendre & capable d'une grande passion , comme l'expérience l'a fait voir ; un tempérament vif & ardent qui l'entraînoit malgré lui dans le libertinage , pour lequel il se

(a) Corpus multæ dexteritatis... formâ quæ viridioribus annis place-
re posset , colore vivido intercan-
didum & subnigrum , vivacibus oc-
culis , &c. Ep. ad. post.
(b) Aetatis flore notatus digitis
atque oculis multorum usque ad
tædium. Sen. l. 8. ep. 2.

AN. DE J. C.
1327.

sentoit de l'horreur. Il faut l'entendre lui-même en faire l'aveu.

„ Mon tempérament me portoit malgré moi au
„ commerce des femmes & aux plaisirs qu'on goûte
„ avec elles ; mais je puis dire avec vérité , que dans
„ le fond de l'ame , je détestois cette foiblesse.
„ Le repentir & le dégoût suivoient de près des plai-
„ sirs bien courts. ... Je suis au désespoir de n'être pas
„ né insensible ; je voudrois quelquefois être aussi dur
„ qu'un rocher (a).

Que d'écueils pour un jeune homme livré à lui-même dans une ville telle que j'ai dépeint Avignon , où tout sembloit l'inviter à suivre les mouvemens de la nature ! la chaleur du climat , la ferveur de l'âge , la beauté du sexe , l'exemple d'une Cour plus dissolue que galante [si le portrait qu'on nous en fait , est fidele].

Le moyen de résister à tant de tentations ! Petrarque qui voyoit tous ces Prélats de la Cour Romaine plongés dans la débauche [c'est ainsi qu'il nous les représente dans ses épîtres secretes] ne devoit-il pas dire ce que dit Chereas ce jeune homme de Terence , en voyant un tableau qui représentoit Jupiter dans les bras de Danaé ? *Pourquoi ne ferois-je pas ce que font les Dieux même (b) ?*

Cependant , s'il faut l'en croire , à l'âge de 23 ans ,

(a) Hoc secure dixerim me quam fervore ætatis & complexionis ad id raptum, villitatem illam tamen semper animo execratum.

Tantis luxuriæ flammis incendor ut interdum graviter doleam, quod

non insensibilis natus sum. Immobile saxum aliquod esse maluerim quam tam multis corporis mei motibus turbari. Ed. Bas. f. 46.

(b) Ego humuncio hoc non facerem ? Ter. Eun. act. 4. scen. 1.

il

il n'avoit encore aucun reproche essentiel à se faire sur les mœurs. La crainte de Dieu, la pensée de la mort, l'amour de la vertu & les principes de Religion dont son ame étoit imbue (a), graces à la bonne éducation que sa mere lui avoit donnée, l'avoient préservé des écueils dont il étoit environné.

Il dit dans un autre endroit, qu'il a joui de sa liberté dans les premières années de sa jeunesse, parce que l'amour ne daignoit pas habiter dans son cœur (b).

Après son retour de Bologne Petrarque passa près d'un an à Avignon, dans l'indifférence. Parmi les beautés qui y brilloient en grand nombre, il y en eut quelques-unes qui entreprirent sa conquête. Séduit par leurs attraits, entraîné par la facilité de réussir qu'elles lui laissoient entrevoir, il leur rendit d'abord quelques soins; mais les inquiétudes & les tourmens que l'amour cause, l'effrayèrent au point qu'il abandonna l'entreprise: il étoit plus farouche qu'un cerf (c); je me sers de ses propres termes.

Enfin son heure vint, il fallut se rendre; il convient qu'il lui auroit été impossible de résister. L'amour voyant, dit-il, que les traits qu'il m'avoit lancés jusqu'alors n'avoient fait qu'effleurer mon cœur, appella à son secours une Dame puissante contre qui l'esprit, la force, la soumission ne servoient de rien (d).

(a) Quantus in illâ ætate Dei timor! quanta mortis cogitatio! quantus religionis affectus! quantus amor honestatis. Ed. Bas. f. 356.

(b) Vissi in libertate mentre amor nel mio albergo a sdegno shebbe. Canz. 1.

(c) Gli amorosi affanni mi spaventar sì ch'io lasciai l'impresa. Tr. dam. c. 1.

Jo ch'era più selvatico che cervi. Tr. dam. c. 1.

(d) Sentendo il crudel di ch'io ragiono,

Infi. allor percossa di suo strale
Non essermi passato oltra la gonna,
Prese in sua scorta una possente donna;
Ver cui poco giammai mi valse, o viltè
Ingegno, o forza, o dimandar perdono. Canz. 1. St. 2.

Q

AN. DE J. C.
1327.

Canz. 1.

AN. DE J. C.
1327.

Le 6 Avril 1327 [c'étoit le lundi de la Semaine-Sainte] à la premiere heure [c'est-à-dire vers les fix heures du matin, l'usage étoit alors de compter les heures depuis la pointe du jour] Petrarque étant allé faire ses prieres à l'Eglise des Religieuses de Ste. Claire, y vit une Dame fort jeune , dont la beauté le frappa : *elle étoit vêtue de verd ; son habit étoit parsemé de violettes (a).*

Son visage , sa démarche , son air avoient quelque chose de céleste (b). Sa taille étoit fine & légère, ses yeux tendres & brillans (c) , ses sourcils noirs comme l'ébene.

Ebeno i cigli.
Sonn. 123.

Des cheveux couleur d'or flottoient sur des épaules plus blanches que la neige (d). L'or de cette chevelure

(a) Le violette e'l verde di ch'era nel principio di mia guerra amor armato. Canz. 15. Verdi panni. Sonn. 10.

(b) Il leggiadro portamento altero. Sonn. 1. p. 2.

Andar portamento celeste. Sonn. 177.

Bel viso piu che umano. Canz. 15. Viso al qual nulla cosa mortal puote aguagliarsi. Sonn. 111.

(c) Petrarque parle mille fois des yeux de Laure , & l'on dispute encore sur leur couleur. Ceux qui prétendent qu'ils étoient bleus, se fondent sur l'épithete de *sereni* que Petrarque leur donne quelquefois, & sur ce qu'il est rare que les blondes n'aient pas les yeux bleus. Gli occhi *sereni* e le *stellanti* ciglia. Sonn. 166.

occhi sopra'l mortal corso *sereni*. Credo, dit l'Abbé Salvini , que *disegnasse gli occhi azzurri e celesti di Laura* , i quali *sogliono per lo piu accompagnare i capei biondi*. Disc. di Salv. f. 323. Dans une allégorie Petrarque peint Laure sous

la forme d'une maison dont le toit est d'or, les murs d'albâtre, la porte d'ivoire, les fenêtres de saphir. *Muri eran d'alabastro, e tetto d'oro, d'avrio uscio, e fenestre di zaphiro.* Canz. 4. p. 2.

Ceux qui croient que les yeux de Laure étoient noirs, s'appuyent sur le *bianco e nero*, dont Petrarque se sert quelquefois en parlant de ces yeux.

Del bel dolce, soave, bianco & nero, In che i suoi strali amor dora ed affina. Sonn. 117.

Soavemente tra'l bel nero e'l bianco Volgete il lume in cui amor si trasfugella. Canz. 9.

Ma l'hora e'l giorno ch'io le luci apersi,

Nel bel nero e nel bianco. Canz. 3.

L'Abbé Salvini explique mal ce *nero e bianco* ; pour moi je pense qu'il vaut mieux dire que Laure avoit les yeux noirs.

(d) E'l primo di ch'i vidi à Laura sparsi, I capei d'oro onde si subit arsi.

paroissoit filé & tiffu des mains de l'amour (a).

Elle avoit le col bien-fait & d'une blancheur admirable (b). Son teint étoit animé par ce coloris de la nature , que l'art s'efforce en vain d'imiter. Quand elle ouvroit la bouche , on ne voyoit que des perles & des roses (c).

Elle avoit de jolis piés , de belles mains plus blanches que la neige (d) & l'ivoire. Elle étoit pleine de graces (e). Rien de si doux que sa phifionomie , de si modeste que son maintien (f) , de si touchant que le son de sa voix (g). Son regard avoit quelque chose de gai & de tendre , mais en même tems si honnête qu'il portoit à la vertu (h).

On comprend aisément que le portrait que je viens d'ébaucher , & dont Petrarque m'a fourni tous les traits , ne peut convenir qu'à la belle Laure. Elle étoit en effet la Dame qu'il trouva dans l'Eglise de Ste. Claire , le 6 Avril 1327 , à la premiere heure.

- | | |
|---|--|
| (a) <i>L'aura soave ch' al sol spiega
e vibra</i>
<i>L'auro ch'amor di sua man fila e tesse.</i>
Sonn. 164. | <i>Leggiadria singolare e pellegrina.</i>
Sonn. 177. |
| (b) <i>Bel collo candido soave.</i> | <i>Care membra oneste specchio di vera
leggiadria.</i> Sonn. 150. |
| (c) <i>La bella bocca angelica , di
perle piena , e di rose.</i> Sonn.
166. | (f) <i>Angelica sembianza umile e
piana.</i> Canz. 2. p. 2. |
| (d) <i>Man ch'avorio e neve avanza.</i>
Sonn. 147. | (g) <i>Voce chiara , soave, Angelica ,
divina.</i> Sonn. 133. |
| <i>Bella man. . . . ditti schietti e soavi.</i>
Sonn. 165. | (h) <i>Gli occhi pien di letizia e d'o-
nestate.</i> Canz. 4. p. 2. |
| <i>Bei piedi snelli.</i> Sonn. 76. p. 2 | <i>Soave sguardo guardo amoroso.</i> Sonn.
78. p. 2. |
| (e) <i>Atto gentile.</i> Sonn. 175. | <i>Begli occhi tutti pien d'onestate , e
di dolcezza.</i> Sonn. 221. |

Petrarque qui loue si souvent toutes les parties du corps de Laure , ne parle jamais de son nez. Un Italien (Louis Gandini) étonné de ce silence , en a recherché les motifs dans une dissertation imprimée à Venise en 1581. Il prétend que Laure avoit le nez *scavezzo* , & que c'est une beauté en France. Je ne sçais pas ce que les Italiens entendent par *nasò scavezzo*.

AN. DE J. C.
1327.
Cette époque ne sçauroit être contestée ; on la trouve dans les vers suivans de Petrarque , qui terminent un de ses Sonnets.

SONNET CLXXV.

.....	L'Honneur & la vertu , les graces ,
.....	mille attraits ,
.....	Et ces doux propos que j'adore.
<i>V</i> irtute , onor , bellezza , atto gen-	Amour ! ce sont-là les filets ,
tile ,	Où tu m'a pris , où tu me prens
<i>Dolci parole ai bei rami m' han</i>	encore.
<i>giunto</i>	L'an mil trois cent vingt-sept , au
<i>Ove soavemente il cor s'invesca.</i>	lever de l'aurore ,
<i>Mille trecento ventisette appunto</i>	Le sixieme Avril , de tes traits
<i>Su l' ora prima il dì festo d' Aprile</i>	Je reçus la premiere atteinte ;
<i>Nel labirinto intrai ; nè veggio ond'</i>	Et j'entrai dans un labyrinthe ,
<i>esca.</i>	D'où je ne sortirai jamais.

Il n'est pas étonnant que tant de charmes , qu'il est difficile de trouver réunis , fissent sur Petrarque cette impression subite & profonde qui resta toujours gravée dans son cœur. *Son ame qui n'avoit pas encore senti les premiers feux de l'amour , fut tout - à - coup embrasée (a).*

J'ai cru devoir rassembler ici quelques vers épars dans ses œuvres , où rappelant cette époque , il parle des charmes de Laure & de l'effet qu'ils firent sur lui.

(a) *L'anima mia , ch'offesa
Anchor non era d'amoroso foco ,
Aprestandosi un poco*

*A quella freda ch'io sempre sospiro ,
Arse tutta. Canz. 18. Stanza 5.*

AN. DE J. C.
1327.

Sur des bords étrangers , à la fleur
 de mon âge ,
 Pour mon malheur je vis un jour
 Une beauté dont le visage
 Portoit l'enseigne de l'amour (a).
 J'y fus pris , & comment ne pas s'y
 laisser prendre ?

SONNET CXLIIL.

Sous un rameau de cet arbre que
j'aime ,
Amour tendit parmi les fleurs
Un filet tissé d'or d'une richesse ex-
trême.
Des sons ravissans , enchanteurs
Servoient d'appau ; des mains plus
blanches que la neige
Tenoient le fil : comment éviter un
tel piège ?
Je m'y vis pris avec plaisir.
Des graces , des propos , je ne sçais
quoi de tendre ,
L'espérance avec le desir ,
Sont les appas , où je me laissai
prendre.

(a) Porter l'enseigne de l'amour, c'est avoir la physionomie tendre & l'air amoureux, dit Dante. *In vita nuova sopra Sonn. 2.*

AN. DE J. C.

1327.

SONNET III.

NE così bello il Sol giammai le-
varsi,

Quando 'l ciel fosse più di nebbia scar-
co ;

Nè dopo pioggia vidi 'l celeste arco

Per l' aere in color tanti variarsi ;

In quanti fiammeggiando trasformarsi

Nel dì ch' io presi l'amoroso incarco ,

Quel viso al qual' (e son nel mio dir
parco)

Nulla cosa mortal pote agguagliarsi.

I' vidi Amor, ch' e begli occhi volgea

Soave sì , ch' ogni altra vista oscura

Da indi in qua m' incominciò apparere.

.
.
.

LE jour où s'alluma le feu qui
me dévore ;

Non : l'éclat du Soleil qui vient
chasser l'aurore ;

Les nuances de l'arc qu'il trace dans
le ciel ,

N'égalèrent pas cet éclat naturel ,

Ce coloris charmant du visage de
Laure.

Je vis l'amour qui donnoit à ses
yeux

Des mouvemens si doux , si gra-
cieux

Rien autre ne sauroit me plaire ;

Près de cette vive lumière ,

Tout me paroît obscur & téné-
breux.

SONNET CXXV.

IN qual parte del cielo , in quale
idea

Era l'exempio ; onde natura tolse

Quel bel viso leggiadro ; in ch'ella
volse

Monstrar qua giù , quanto lassu po-
tea ?

Qual Nympha in fonti, in selve mai
qual Dea

Chiome d'oro sì fino à l'aura sciolse ?

Quand' un cor tante in se virtuti
acolse ?

Benche la somma e di mia morte rea :

Per divina bellezza indarno mira ,

Chi gli occhi di costei giammai non
vide ,

Come soavemente ella gli gira ,

Non fa , com' Amor sana , & come
ancide

Chi non fa , come dolce ella sospira ,

Et come dolce parla , & dolce ride.

DANS quel endroit du ciel pour-
roit-on voir

Le modele d'une figure ,

Que de ses mains à formé la na-
ture ,

Pour faire admirer son pouvoir ?

Quelle Nymphe étala plus belle che-
velure ?

Quelle mortelle a-t'on vu posséder

Corps plus parfait , ame plus pure ?

A tant d'attraits je sens qu'il faut
céder.

Qui n'a pas vu les yeux & les re-
gards de Laure ,

Beautés du ciel ne connoît point
encore :

Qui ne sçait pas comme elle pleure
& rit ;

Qui n'entendit jamais ses doux pro-
pos , ignore

Comment l'amour blesse & guérit.

Il est singulier que Petrarque qui a fait tant de vers pour chanter la beauté qui alluma dans son cœur une flamme si vive , qui parle d'elle si souvent dans ses Lettres & dans ses ouvrages , nous ait laissé ignorer non-seulement tous les détails de sa vie privée , dont je ne doute pas que mes Lecteurs ne fussent très-curieux ; mais même son nom de famille , & son état.

AN. DE J. C.
1317.

Il s'est contenté de nous apprendre que Laure étoit à-peu-près de son âge , que son origine étoit illustre , & qu'elle sortoit d'une maison ancienne. Mais quelle étoit donc cette maison ? Les Auteurs en parlent par conjecture , & ne s'accordent pas. La plupart des Italiens disent sur la foi de Vellutello , que Laure étoit fille d'Henri de Chiabau , Seigneur de Cabrieres village du Comté Venaissin , peu éloigné de la Fontaine de Vaucluse.

Les Auteurs François , suivis en cela par quelques Italiens sur-tout les plus récents , assurent qu'elle étoit de la maison de Sade. Aucun d'eux n'a découvert la vérité.

Pour ne pas interrompre le fil de la narration par des recherches qui ont quelque chose de sec & de rebutant , je traiterai cette question dans une Note. Ceux qui en seront curieux , la trouveront à la fin de ce volume. Ils y verront les preuves des faits que je vais avancer.

V. NOTE III.

Il n'est pas possible que les Auteurs contemporains qui ont parlé de la belle Laure , ceux qui ont écrit la vie de Petrarque peu de temps après sa mort , aient ignoré le nom de famille d'une personne distinguée par sa naissance , célèbre par sa beauté , immortalisée par

AN. DE J. C.
1327.

les vers de ce grand Poëte ; mais on seroit tenté de croire qu'ils se sont tous donné le mot pour le cacher à la postérité , si on voyoit quelque motif qui eût pu les y déterminer. Quoi qu'il en soit , le mystere cesse , le voile est levé. On sçait enfin qui étoit la Laure de Petrarque. Des recherches faites depuis quelques années dans les Archives de la maison de Sade à Avignon , ont appris que Laure étoit fille d'Audibert de Noves Chevalier , & que sa mere s'appelloit Ermeffende.

NOTE V. La maison de Noves , distinguée par une noblesse ancienne & les grands emplois qu'elle avoit possédés , tenoit le premier rang à Noves gros bourg situé en Provence , à deux lieues d'Avignon , don il est séparé par la Durance.

M. le Marquis
de Murs est le
chef de cette
famille.

Audibert de Noves bisayeul de Laure fut Juge , Assesseur & Chancelier de Raymond fixieme Comte de Toulouse. Il posséda cette derniere charge jusqu'à l'an 1222 , & il eut pour successeur Pons Astoaud , tige d'une des plus illustres familles du Comtat Venaissin.

NOTE VI.

Quoique la famille de Laure fût établie dans le bourg de Noves , & qu'elle y eût la plus grande partie de son bien , cependant il paroît qu'elle avoit une maison à Avignon & qu'elle y passoit une partie de l'année. On ne peut pas disputer à cette ville l'honneur d'avoir donné le jour à la belle Laure. Petrarque le fait entendre mille fois dans ses Poésies. Il s'explique plus clairement dans le Sonnet trouvé , en 1533 , dans le tombeau de Laure ; si ce Sonnet est de lui , comme on le croit communément ; mais quel qu'en soit l'Auteur , il mérite d'être cru sur le lieu de la naissance de Laure :

Laure : il assure qu'elle nâquit & mourut à Avignon.
In Borgo d'Avignone nacquè e mori.

AN. DE J. C.
1327.

Audibert. de Noves mourut vers 1320 , laissant trois enfans sous la tutelle d'Ermessende leur mere : Jean , Laure & Marguerite. Par son testament il institua héritier son fils Jean , & légua 6000 tournois à l'o rond (a) pour la dot de Laure sa fille aînée. Cette dot très-considérable pour ce temps-là prouve la richesse de cette maison.

Une fille de condition jeune & jolie , avec une pareille dot, n'est pas difficile à établir. Ermessende, mere de Laure , n'étoit embarrassée que pour le choix. Elle se détermina en faveur d'Hugues de Sade fils de Paul.

La maison de Sade étoit une maison patricienne ,
originaire d'Avignon , accréditée dans le Sénat de cette ville où elle exerçoit depuis long-temps les principales fonctions de la Magistrature. NOTE VII.

Nostradamus , dans son Histoire de Provence , assure avoir lu quelque part que la maison de Sade descen-
doit des Princes de Baux. Cette conjecture est fondée sur quelque rapport des armes anciennes de cette maison avec les armes de l'illustre maison de Baux. Les armes des Sades étoient une étoile à huit rayons d'or en champ d'azur , avant que l'Empereur Sigismond leur eût concédé l'Aigle Imperiale qu'ils portent à présent depuis 1416. Les armes de Baux étoient de gueules avec une étoile à seize rayons d'argent. Hist. de Prov. f. 177.

Nostradamus prétend que cette étoile fut ainsi abrégée & diversement blazonnée pour distinguer les cadets

(a) Un tournois à l'o rond de ce temps-là peut être évalué environ 12 livres de notre monnoie : ainsi la dot de Laure étoit de près de 80000 livres.

R

AN. DE J. C.
1327.

des aînés de cette famille. Rien de plus honorable pour la maison de Sade qu'une pareille descendance , mais Nostradamus est un Auteur trop fabuleux ; sa conjecture est appuyée sur un fondement trop foible pour s'y arrêter. La maison de Sade ne donne pas dans la chimere , elle n'est point occupée à faire remonter son origine jusqu'à des sources incertaines , & se contente d'avoir rempli de tout temps avec honneur les premieres charges de la Magistrature dans le Sénat de sa patrie. Ses registres en font foi.

Paul de Sade étoit fils d'Hugues & de Raymonde de Garnier ; il épousa d'abord Jeanne Lartiffuti qui mourut vers l'an 1290. En 1300 il épousa en secondes noces Augiere fille de Giraud le Blanc. Dans les actes il est qualifié de *Messire*, *Dominus* (a) ; c'étoit la qualification la plus honorable qui fût en usage dans ce temps-là à Avignon, où les mœurs étoient simples & sans faste , avant que la Cour Romaine y eût établi son séjour.

Paul de Sade étoit une des meilleures têtes de l'Hôtel-de-Ville qui le chargea de plusieurs négociations importantes. L'an 1321 il fut député de la ville pour travailler avec les Commissaires du Pape à la distribution des maisons nécessaires pour loger les Cardinaux & toute leur suite. Quelque temps après il fut chargé avec Rostaing de Morieres & les Commissaires

(a) Dans le contrat de mariage de Laure, Audibert son pere & Paul de Sade sont qualifiés *Messires*, *Dominus*. On ne donne pas cette qualification à Jean & Hugues leurs enfans , Jean de Noves y est appelé *Dominellus* , parce qu'il étoit fils de Chevalier.

Le grade de Chevalier donnoit en ce siècle (le treizieme) & dans les sui-

vançant de relief, qu'on les qualifioit Monseigneur ou Dominus en latin, & que les Princes même ne faisoient pas difficulté de leur donner ce titre. Hist. de Lang. t. 3. f. 529.

Nel tempo, di Petrarcha, il titolo di Signore era il maggiore che potesse darli. Cresc. Hist. della poes. vulg. t. 2. pag. 2. l. 3.

du Pape , de faire des réglemens pour prevenir les contestations qui s'élevoient tous les jours sur le loyer de ces maisons. On le nomma plusieurs fois Syndic , en 1331 , 1336 , &c. Les Syndics étoient à la tête de la Maison-de-Ville. Leurs fonctions étoient les mêmes que celles des Consuls à présent , & donnoient beaucoup plus d'autorité à ceux qui les exerçoient , parce que le gouvernement étoit en quelque maniere aristocratique depuis que la ville s'étoit érigée en République à l'imitation des villes d'Italie.

AN. DE J. C.
1327.

On trouve
ces Réglemens
dans les Archi-
ves de la Ville.

Hugues de Sade fils de Paul avoit un peu plus de 20 ans , lorsque Ermeffende mere de Laure lui fit l'honneur de le choisir pour l'époux de sa fille qui avoit 17 ou 18 ans (a). Elle ne pouvoit lui faire un plus grand présent.

Les noces furent célébrées dans le mois de Janvier 1325. Le contrat est daté de Noves le 16 Janvier dans l'Eglise de Notre-Dame (b).

Dame Ermeffende mere de Laure , & Jean son frere *Damoiseau* stipulent dans cet acte avec Messire Paul de Sade , pere de Hugues , & s'engagent de payer pour la dot de Laure 6000 tournois argent de France de bon poids , à l'o rond , que feu Messire Audibert de Noves a légués à sa fille dans son dernier testament. Ils lui donnent outre cela deux habits complets , l'un

(a) Petrarque né le 20 Juillet 1304 dit que Laure le suit de près , & qu'il n'a qu'un petit nombre d'années plus qu'elle. *Paucorum numerus annorum quo illam præcedis*. Ed. Bas. f. 354. Sur cela je conjecture que Laure pouvoit être née l'an 1307 ou 1308.

(b) En présence de vénérable & circonspecte personne Messire Gerard de Campinal, Docteur ès Loix, Grand - Archidiacre de Cahors ,

Grand Vicaire du Pape dans l'Evêché d'Avignon pour le spirituel & le temporel.

Vénérable Messire Hugues Roger, Docteur ès Loix habitant d'Avignon. Messires Geofroi Augier & Barthelemi Hugonis Chevaliers.

Guillaume Cavalier Damoiseau & Guillaume Brotinelli citoyens d'Avignon.

AN. DE J. C.
1327.

verd & l'autre d'écarlate avec des plumes de petits vairs , & tous les assortimens convenables. Une couronne d'argent du prix de 20 florins d'or , un lit honnête , & tout ce qui convient à une nouvelle épousée suivant la condition des personnes (a).

Il n'est pas inutile d'observer que Laure a été peinte plusieurs fois habillée de verd à Avignon & à Florence. L'ancien portrait qu'on voit d'elle dans la maison de Sade , & dont il y a tant de copies répandues dans le monde , la représente avec son habit d'écarlate. Petrarque dans ses ouvrages fait allusion aux couleurs de ces deux habillemens.

Je n'ignore pas que mes Lecteurs seroient bien aises de sçavoir jusqu'aux plus petits détails d'une passion singulière dans son espece , que les vers de Petrarque & la vertu de Laure ont rendu si célèbre ? Mais bien loin de nous mettre à portée de satisfaire sur ce point leur curiosité , il paroît que ce grand Poëte a affecté de nous cacher les circonstances d'une foiblesse qu'il s'est reprochée tout le temps de sa vie.

On verra que , dans une revue qu'il fit en 1350 des lettres qu'il avoit écrites à ses amis , il en brûla une grande partie (b) , & il y a tout lieu de croire qu'il

(a) Paul dans son testament reconnoît avoir reçu les habits promis à Laure , 20 st. pour sa couronne dotale.

Recognosco me habuisse & recepisse integrè de dote Lauræ nurus meæ uxoris Hugonis filii mei vestes completas de viridi & de scarlatâ cum pennis variorum minorum in garda colliis & mantellis cujuslibet vestium prædictarum , & alias vestes quas habuit tempore sui nuptus &

pro sua coronâ argenti dotali viginti florenos auri , &c. *Testam. Pauli de Sado , pièce justif. n°. 13.*

(b) Incredibilem rem audies , veram tamen , mille vel amplius sex omnis generis sparsa poemata seu familiares epistolas , non quia nihil in eis non placuisset , sed quia plus negotii quam voluptatis inerat , vulcano corrigendas tradidi non sine suspiriis. *Petr. rediv. f. 28.*

choisit par préférence celles où il parloit de Laure, & de son amour pour elle. Nous ne sçavons de cette passion, que ce qu'il en dit dans ses œuvres italiennes, & le peu qui lui est échappé dans ses œuvres latines ou dans les lettres qu'il a écrites depuis la revue de 1350.

AN. DE J. C.
1327.

Voilà les sources où j'ai puisé tout ce qu'on trouvera de l'amour de Petrarque dans ces mémoires. Ceux qui ont écrit sa vie jusqu'à présent, ont mieux aimé se livrer à des traditions fabuleuses & démenties par Petrarque lui-même, que de rassembler avec soin ces petits détails épars çà & là dans ses œuvres. J'en ai tiré tout le parti que j'ai pu, sans pouvoir me flatter de satisfaire entièrement la curiosité de ceux qui prendront la peine de me lire.

Comme mon principal objet est de bien faire connoître Petrarque à tous égards, j'avois projeté d'abord de traduire tous ses petits ouvrages, & de les insérer dans le tissu de la narration, en observant de les mettre à leur place autant qu'il me feroit possible ; mais comme il y en a plusieurs qui n'apprendroient rien aux Lecteurs, & qui les ennuyeroient certainement par de fréquentes répétitions de choses peu intéressantes par elles-mêmes, j'ai cru ne devoir faire entrer dans ces mémoires, que les ouvrages de Petrarque qui contiennent quelque anecdote de sa vie ou de celle de Laure, qui peuvent servir à les faire connoître l'un & l'autre, ou enfin qui ont quelque rapport à l'histoire de leur siècle.

Je tâcherai de les placer dans leur ordre, eu égard au temps où ils ont été composés, ou plutôt à l'époque de l'événement qui en a fourni le sujet : en suivant ce plan je dérangerai fort peu l'ordre qu'on a suivi dans le

AN. DE J. C.
1327. recueil de ses Poésies italiennes , quoiqu'il y en ait plusieurs évidemment hors de leur place , eu égard à la date de l'événement auquel elles font allusion. On ignore le premier Auteur de cet arrangement. Gesualdo croit que c'est Petrarque lui-même. Si c'est lui , il faut qu'il l'ait fait à mesure qu'il corrigeoit ses ouvrages , & qu'il les mettoit au net. Il est clair qu'il n'a pas suivi l'ordre de la composition , & encore moins l'époque des événemens qui en avoient fourni le sujet. Tassoni croit que ce désordre vient des premières impressions (a); il se trompe , on le trouve dans les Manuscrits les plus anciens.

Le Sonnet qu'on trouve le dix-septieme devoit être , si je ne me trompe , à la tête de tous les autres. Petrarque dit à Laure : *Je suis honteux de n'avoir pas encore chanté vos appas : je me rappelle le temps où je vous vis pour la première fois ; vous fîtes sur moi une impression que rien ne pourra effacer ; mais , vous chanter , est au-dessus de mes forces. Quand je l'entreprends , mon esprit se glace au milieu de l'ouvrage , si j'ouvre les lèvres , la voix reste en chemin. Quel son pourroit s'élever assez haut (b) ?*

Les deux premiers Sonnets , qui se présentent dans ce recueil , roulent sur le jour , le lieu , & la manière dont Petrarque fut surpris par l'amour. Quoiqu'ils aient été faits quelques années après cette époque , j'ai cru devoir les placer ici.

(a) E da credere che questi Sonnetti la prima volta fossero in confuso senza ordine di tempo stampati e che si sieno così sempre andati conservando. Tassoni.

(b) Vergognando talor , ch' ancor
si taccia ,
Donna , per me vostra bellezza in
rima ,
Ricorro al tempo , &c. Sonn. 17.

SONNET PREMIER.

AN. DE J. C.
1327.

PEr far una leggiadra sua vendetta , **I**Rrité de ma résistance ,
 E punir in un di ben mille offese , L'amour prend son arc en secret ,
 Celatamente Amor l' arco riprese , Guette le moment & l'endroit
 Com' uom ch' a nocer luogo , e tempo propre à signaler sa vengeance.
 aspetta.
 Era la mia virtute al cor ristretta , Ma raison le bravoit ; elle avoit dans
 Per far ivi , e ne gli occhi sui di- mon cœur ,
 fese : Et dans mes yeux , établi sa défense.
 Quando 'l colpo mortal laggiù dis- L'amour rit ; un trait vainqueur
 cese Me blesse dans l'endroit même ,
 Ove solea spuntarsi ogni saetta Qui , par un bonheur extrême ,
 Però turbata nel primiero affalto Ses traits avoit émouffé.
 Non ebbe tanto nè vigor , nè spazio , Qu'il est aisé par lui de se laisser sur-
 Che potesse al bisogno prender prendre !
 l'arme ; Ma raison n'a pu me défendre ,
 Ovvero al poggio faticoso , ed alto Elle voudroit.....mais le temps
 Ritrarmi accortamente dallo strazio ; est passé.
 Del qual oggi vorrebbe , e non può
 aitar me.

„ Je ne craignois par l'amour , dit Petrarque dans
 „ un autre endroit ; mes pensées toutes de glace
 „ avoient fait autour de mon cœur comme un rempart
 „ de diamant. Les larmes ne couloient pas encore sur
 „ mon visage ; rien ne troubloit mon sommeil , & je
 „ voyois avec étonnement dans les autres , ce que je
 „ ne sentoie pas moi-même. Hélas ! que suis-je , &
 „ qu'ai-je été (a) !

(a) E d' intorno al mio cor pensier galati Fatto havean quasi adamantino smalto Ch' allentar non lasciava il duro affetto, Lacrima ancor non mi bagnava il petto ,	Ne rompea il sonno ; e quel che in me non era , Mi pareva miracolo in altrui. Lasso che son ! che fui ! Canz. 1.
---	--

AN. DE J. C.
1327.

SONNET II.

<i>E</i>Ra 'l giorno ch' al Sol si scoloraro Per la pietà del suo Fattore i rai : Quand' i' fui preso ; e non me ne guardai , Che i be' vostr'occhi , Donna mi le- garo. Tempo non mi pareva da far riparo Contra colpi d' Amor : però n'andai Secur , senza sospetto : onde i miei guai Nel commune dolor s'incominciaro. Trovommi Amor del tutto disarmato , Ed aperta la via per gli occhi al core ; Che di lagrime son fatti uscìo , e varco. Però , al mio parer , non li fu oncore Ferir me di saetta in quello stato , E a voi armata non monstrar pur l'arco.	<i>L</i>E jour qui des mortels fixa la destinée , Est l'époque de mon malheur. Dans cette lugubre journée , Où , par la mort de son Auteur , Le Soleil perdant sa lumière , Effraya la nature entière , Et la remplit de sa douleur ; J'étois sans soupçon & sans armes : Laure , pour soumettre mon cœur , L'amour choisit ce jour & me fit voir vos charmes. Quelle trahison ! un Vainqueur . Devroit - il s'applaudir d'une telle victoire ? Sans armes contre lui l'on ne vous vit jamais : A triompher de vous il auroit plus de gloire ; Ose-t'il seulement vous faire voir ses traits ?
--	---

Ce Sonnet a fait croire avec assez de fondement en apparence , que le jour où Petrarque vit Laure pour la première fois , & devint épris de ses charmes , étoit un vendredi-saint. Il s'explique sur cela d'une façon encore plus claire dans un autre Sonnet fait le 6 Avril 1338 , dans lequel il dit :

Sonn. 47. *H*Or volge , Signor , l'undecim'anno *I*L y a aujourd'hui onze ans que
Ch'i' fui sommessò al dispietato giogo ; j'ai subi ce joug cruel. . . Daignez ,
Ramenta lor , com' hoggi fosti in croce. Seigneur , rappeler à mon ame que
dans ce jour vous fûtes crucifié.

Il est cependant constaté par le calcul des Astronomes , que dans les années 1327 & 1338 le Dimanche de Pâques tomba au 12 d'Avril , & par conséquent le

r *

fix

fix du même mois étoit le lundi, & non le vendredi de la Semaine-Sainte.

AN. DE J. C.
1327.

Depuis que les Astronomes ont fait cette découverte, les Italiens se sont donnés la torture pour résoudre cette grande difficulté. De toutes les solutions qu'ils ont données, voici celle qui m'a paru la plus raisonnable.

Petrarque dans ces deux Sonnets n'a pas prétendu désigner le jour où l'Eglise célèbre la Passion du Sauveur, mais celui où il fut réellement crucifié, en suivant le calcul des Juifs & comptant comme eux par la lune. En effet le 15 de la lune de Mars, jour où Jesus-Christ fut mis en croix [puisque selon les Evangélistes ce fut le lendemain de la Pâque] concouroit avec le lundi-saint des années 1327 & 1338.

Lett. di Luc.
ant. Ridolfi à
Alf. Cambi.
Ed. di Petr. ven.
1586.
Mazzoni, difesa di Dante,
p. 1. l. 1. c. 17.
attaque la solution de Ridolfi.

Comme il y avoit une synagogue à Avignon qui célèbre la Pâque tous les ans le 14 de la lune de Mars, Petrarque n'eut pas besoin de s'embarasser dans des calculs astronomiques pour faire cette découverte, à laquelle il s'attacha sans doute, parce qu'elle lui parut plus propre à embellir ses Sonnets.

On ignore ce que fit Petrarque depuis cette grande époque, jusqu'à son voyage de Lombès fait certainement dans le printemps de 1330. Voilà un vuide de trois ans, le seul qu'on trouvera dans la suite de ces mémoires : je n'ai rien trouvé dans les ouvrages de Petrarque pour le remplir. Il y a lieu de croire qu'il passa ces trois années à Avignon occupé de ses études & de sa passion naissante, qui n'étoit encore qu'en *herbe*, pour me servir de ses termes.

Quasi in erba
Canz. 1.

Quelques Auteurs ont pensé que l'entrée de l'Empereur Louis de Baviere en Italie, cette année, ayant

Vellutello,
Tassoni, Muratori, &c.

AN. DE J. C.
1327.

Canz. 16. Ita-
lia mia.
On verra qu'el-
le fut faite vers
1344.

fait concevoir de grandes espérances aux Gibelins & aux bannis de Florence que ce Prince protégeoit, Petrarque alla à Milan pour être à portée de profiter d'une révolution qui paroissoit prochaine : mais ce voyage est une chimere. Petrarque n'en parle jamais ; ces Auteurs se fondent sur une de ses Odes, où il n'en est pas question, & où d'ailleurs on trouve de traits plus propres à détruire leur opinion qu'à l'établir. La chose est trop peu intéressante par elle-même pour mériter un plus grand détail.

Petrarque amoureux de Laure, faisant sa cour aux Colonnes, fréquentant les assemblées des Dames, aima mieux amuser par de jolis vers les personnes à qui il vouloit plaire, que de faire briller son esprit & son éloquence dans le Barreau. Cino de Pistoye ce fameux Professeur de Bologne, dont j'ai parlé, qui avoit trouvé le secret de concilier la galanterie avec l'étude des Loix, fut au désespoir quand il apprit que Petrarque, ce disciple chéri, avoit renoncé totalement à cette étude. Il voyoit avec douleur un jeune homme doué des plus grands talens s'attacher à un genre de vie frivole, qui ne pouvoit le mener à rien de solide.

Voici la Lettre qu'il lui écrivit pour lui en faire honte, & le ramener à la Jurisprudence. Elle est datée de Bologne le 20 Février 1329.

Prose anti-
che di Dante,
Petrarcha, e
Boccaccio, &c.
novamente
raccolte da
Anton. Fran.
Doni. Firenze
1547. f. 76.

» Lorsque vous parûtes dans ma classe, je n'eus pas
plutôt découvert votre esprit dans les conférences pu-
bliques & particulieres, que je me vis comme forcé
d'avoir pour vous les sentimens que font naître les
grands talens, & ceux que je vous devois par ma pla-
ce. Cette bienveillance paternelle qui vous a suivi
dans vos études a été portée si loin, que je vous ai

» traité plutôt comme un fils chéri , que comme un de
 » mes disciples , espérant de vous les fruits que m'an-
 » nonçoient les fleurs de votre esprit.

AN. DE J. C.
 1328.

» Je conviens que vous avez rempli à mon égard les
 » devoirs d'un fils & d'un disciple. Vous m'aimiez com-
 » me votre pere ; vous me respectiez comme votre maî-
 » tre ; & cette conduite vous a valu , non-seulement au-
 » près de moi , mais même auprès de vos camarades ,
 » la réputation d'un jeune homme sage & bien né.

» Je ne parlerai pas des progrès que vous avez faits dans
 » les quatre ans que vous avez passés à Bologne. Cette
 » mere des études n'oubliera jamais ce prodige de votre
 » mémoire. Dans l'espace de quatre ans vous apprîtes par
 » cœur le corps entier des Loix civiles avec la même
 » facilité qu'un autre auroit appris les Romans de Lan-
 » celot & de Genevre.

» Mais à peine avez-vous commencé à fréquenter les
 » Cours des Princes , qu'abandonnant une carrière glo-
 » rieuse , vous avez coupé les aîles au vol le plus hardi
 » qu'ait jamais entrepris un Etudiant en Droit. C'est
 » un effet de la légèreté de la jeunesse. J'espérois vous
 » voir un jour dans les Chaires & sur les Tribunaux ,
 » comme un autre Ulpien , enseigner les Loix ou ren-
 » dre la justice ; & je vous vois dans la maison de l'Evê-
 » que de Lombès la lyre à la main comme un Jongleur ,
 » rassemblant autour de vous une foule de parasites &
 » de flatteurs dont les Cours des Princes sont pleines.
 » Séduit par la vaine gloire que la Poésie promet à ses
 » cliens , vous avez renoncé aux honneurs réels & so-
 » lides que procure la science des Loix. Quelle diffé-
 » rence cependant ! la Jurisprudence donne des richesses

AN. DE J. C.
1328.

» les , des charges , des dignités. La Poésie pauvre &
 » mendiante donne tout - au - plus une couronne de
 » laurier.

» Maître François ! j'ai déploré plusieurs fois votre
 » aveuglement. J'ai souvent prié le Seigneur de vous
 » ramener à un genre de vie plus convenable , ou d'é-
 » touffer en moi votre idée. Je ne sçaurois penser à vous
 » [ce qui m'arrive souvent la nuit & le jour] sans me
 » repentir de vous avoir tant aimé. En un mot il faut
 » que vous rentriez en vous-même & que vous chan-
 » giez de vie , ou je ne veux plus entendre parler d'un
 » homme indigne d'avoir été mon Eleve. J'avois pré-
 » paré un discours solennel pour votre promotion au
 » Doctorat : je voulois vous faire un honneur que je
 » n'ai peut-être fait à personne ; mais les Dieux n'ont
 » pas exaucé mes vœux. Vos études & mes peines n'ont
 » abouti à rien. Tant de fatigues , tant de sueurs de-
 » voient-elles être perdues ? Devriez-vous vous laisser
 » éblouir par de fausses lueurs ? Que peut vous procu-
 » rer cette famille , quoique très-illustre & très-noble ,
 » à qui vous vous êtes attaché ? Qui vous dédomma-
 » gera de ce que vous perdez ? N'auriez-vous pas pu
 » vivre honorablement à Avignon à la Cour des Papes
 » avec le titre de Jurisconsulte ?

» Mais j'en ai peut-être trop dit : je crains que mon
 » amitié pour vous ne m'ait entraîné trop loin. S'il vous
 » reste encore quelque chose des sentimens que vous
 » aviez autrefois pour votre maître , donnez à ses
 » conseils dans votre cœur la place que mérite son
 » amitié pour vous. Puisse le Seigneur vous inspirer de
 » reprendre les études que vous avez abandonnées !

„ Ce seroit une grande consolation pour moi , & un
„ grand bonheur pour vous.

AN. DE J. C.
1330.

Cette Lettre ne fut pas capable de ramener Petrarque à l'étude des Loix. La Poésie & l'amour l'emportèrent ; il continua son même train de vie. On prétend qu'il répondit à Cino : *l'étude des Loix est venale ; loin de rendre les hommes meilleurs , elle les corrompt. D'ailleurs on a fait tant de Gloses & de Commentaires pour les expliquer , qu'on en est venu au point de ne plus les entendre , comme dit le comique , à force de les entendre : ut intelligendo nihil intelligant.*

Petr. Rediv.
f. 14.

Il est temps de parler du voyage que Petrarque fit à Lombès , l'an 1330. Voici ce qui y donna lieu.

Jacques Colonne son ami obtint l'Evêché de cette ville par une témérité heureuse qui m'a paru mériter de trouver ici sa place. Pour bien faire entendre ce que j'ai à dire , il est nécessaire de reprendre les choses d'un peu plus loin. J'espère qu'on me pardonnera ce petit écart sur un personnage , dont la vie est mêlée en quelque façon avec celle de Petrarque.

Il faut se rappeler ce que j'ai dit plus haut de la tentative que fit l'Empereur Henri VII , en 1311 , pour se rendre maître de Florence & y établir les Gibelins bannis. Ce Prince ayant échoué dans cette entreprise , mourut peu de temps après.

A sa mort les Electeurs se partagerent , & firent un schisme ; les uns élurent Louis Duc de Baviere ; les autres , Frederic d'Autriche. Une contestation de cette nature ne pouvoit être décidée que par les armes. La victoire se déclara pour celui qui avoit le droit le plus apparent. Frederic d'Autriche fut vaincu & pris par son

Il n'obtint
sa liberté qu'en
cédant l'Em-
pire en 1325.

AN. DE J. C.
1330.

rival le 28 Septembre 1322 , près de Mulhdorff.

Après cette victoire , Louis de Baviere auroit joué paisiblement de l'Empire , s'il ne s'étoit pas élevé un grand orage contre lui à la Cour d'Avignon. C'étoit une des prétentions des Souverains Pontifes , que les Empereurs ne pouvoient faire aucune fonction avant d'avoir été confirmé par eux.

Louis de Baviere , qui regardoit cette confirmation comme une cérémonie vaine , à laquelle ses prédécesseurs n'auroient jamais dû s'affujettir , entreprit de secouer le joug.

Jean XXII , homme ferme & incapable de se relâcher sur ses droits , bien ou mal fondés , cita l'Empereur à son Tribunal , & ce Prince n'ayant pas jugé à propos d'y comparoître , il le déclara contumace & déchû de tout droit à l'Empire ; lui défendit de prendre le titre d'Empereur ou Roi des Romains , & d'en faire aucune fonction.

Louis de Baviere répondit à la Bulle de Jean XXII par un grand Edit , dans lequel il l'accuse d'hérésie , & appelle de lui au Concile général.

Un renfort qui vint à l'Empereur de troupes auxiliaires auxquelles il ne devoit pas s'attendre , rendit la querelle plus vive & plus difficile à terminer. Quelques Cordeliers distingués dans leur Ordre par leur sçavoir , ayant déserté la Cour du Pape dont ils avoient encouru la disgrâce , allèrent implorer la protection de l'Empereur , & se dévouerent au soutien de sa cause.

Prince , lui disoit un de ces Cordeliers , nommé Ockam , le plus subtil scholastique de son temps , *défen-
dez-moi avec votre épée, & je vous défendrai avec ma plume.*

Rien de plus ridicule & de plus frivole que le motif qui les engagea à prendre ce parti. Quelques Religieux de leur Ordre , par un raffinement de spiritualité fort alambiqué , prétendirent , dans le treizieme siecle , que leur vœu de pauvreté étoit fondé sur une désappropriation si entiere , qu'ils n'avoient rien à eux ni en particulier ni en commun ; pas même le domaine des choses qui se consomment par l'usage. En conséquence ils abandonnerent à l'Eglise la propriété de ce qu'ils mangeoient & buvoient , ne s'en réservant que l'usufruit.

AN. DE J. C.
1330.

Quoique ce dépouillement idéal ne les privât de rien dans le fond , ils ne furent pas tous d'avis de le faire : & il s'éleva à ce sujet de grandes contestations dans leur Ordre. Dans la vue de les terminer , quelques Papes acceptèrent au nom de l'Eglise cette propriété imaginaire à laquelle les Cordeliers renonçoient. Quoique les Religieux fassent profession d'une soumission aveugle au St. Siege , il est rare que les Bulles des Papes terminent sans retour les contestations qui s'élèvent parmi eux , même en matiere de Doctrine.

Cette dispute déjà décidée par plusieurs Papes se renouvella plus vivement que jamais sous le Pontificat de Jean XXII , & fut portée à son Tribunal. Ce Pontife , qui se plaçoit à agiter les questions abstraites de la scholastique , ne laissa pas échapper celle-là. Sa décision ne fut pas conforme à celle de ses prédécesseurs. Il publia plusieurs Bulles polémiques , dans lesquelles , après avoir traité à fond une matiere qu'il auroit dû abandonner à l'oïsette de l'école , il décida très-sensément , que c'étoit une chimere de séparer la propriété de l'usage dans les choses qu'on mange & qu'on boit :

AN. DE J. C.
1330.

en conséquence il renonça au nom de l'Eglise à tout droit de propriété sur les denrées que les Cordeliers consommoient. Cette renonciation, si peu importante dans le fond, donna lieu à un schisme qui faillit avoir des suites fâcheuses.

La décision
du Pape est de
1318. *Heg.*
Joan. t. 7. f. 15.

Les Cordeliers *rafinés* furent choqués de la décision du Pape, & refuserent de s'y soumettre. Ils ne vou-
loient pas être propriétaires de leurs alimens, & ils voyoient avec douleur qu'on abandonnoit au caprice des Supérieurs la forme de leur habit, qu'ils vouloient plus étroit, plus grossier, le capuchon plus petit. Jean XXII, qui ne pouvoit souffrir la moindre contradic-
tion, poursuivit ces Religieux avec une rigueur extrême; il y en eut quelques-uns de brûlés (a) : *on ne pou-
voit guérir cette espece de manie que par le fer & le feu*, dit Oderic Rainaud (b). Ceux qui purent échaper à ses poursuites, allerent chercher un abri sous les aîles de l'Aigle Impériale.

Louis de Baviere les reçut à bras ouverts, & se servit utilement de leurs plumes dans la querelle qu'il avoit avec le Pape. On vit alors une chose ridicule & sans exemple : des Edits Impériaux, & des Bulles Pontificales, où les questions les plus subtiles de l'Ecole étoient discutées avec cette aigreur & cette prolixité, qui caractérisent les disputes monastiques.

Ce genre de combat n'étoit propre qu'à éterniser la querelle. Louis de Baviere crut devoir prendre une voie plus prompte & plus sûre pour la terminer. Il entra en

(a) Quorum quatuor in aquensi Provincia traditi sunt iustitiæ seculari, & apud Massiliam combusti, quidam vero fugæ præsidio se de-
derunt. V. Joan. XXII. Bal. f. 117.
(b) Nondum illa insania ex plurimum capite nisi ferro flammæque excuti poterat. Od. rain. 1337.

Italie à la tête d'une armée, traînant à sa suite des Evêques déposés & des Moines apostats, qui composoient son conseil. Il n'en falloit pas d'autre pour l'entreprise qu'il méditoit, qui étoit d'aller à Rome déposer le Pape en créant un autre à sa place, & recevoir de lui la Couronne Impériale.

Dès que Jean XXII eut appris l'entrée de Louis de Bavière en Italie [le 28 Octobre 1327], il fulmina une Bulle par laquelle il le privoit de toutes ses dignités comme contumace & hérétique, & défendoit de le recevoir dans Rome sous peine d'interdit.

Cette Bulle n'empêcha pas l'Empereur d'y faire son entrée le 7 Janvier 1328, à la tête de 4000 hommes. La plus grande & la plus saine partie du Clergé s'étant retirée à cause de l'interdit, l'Empereur fit faire le service par les apostats qu'il avoit à sa suite.

Après quelques procédures précipitées & irrégulières, il déposa le Pape qu'il appelloit par dérision Jacques de Cahors ou le Prêtre Jean, le soumit à la puissance séculière pour être puni comme hérétique, & défendit à ses Sujets de lui obéir (a). La Sentence est supposée rendue à l'instance du Clergé & du Peuple Romain.

Quelques jours après, l'Empereur fit élire à la place de Jean XXII Pierre Rainallucci Cordelier, natif de Corbiere, qui prit le nom de Nicolas V, & il reçut de lui la Couronne Impériale. [Il avoit épousé étant jeune, Jeanne Mathei, qui, après avoir habité cinq ans avec lui,

(a) Le Père Barre dit que le Pape excommunia tous ceux qui s'étoient trouvés à cette cérémonie, & qu'il n'épargna que Petrarque, ne vou-

lant peut-être pas s'exposer à la vengeance d'un grand Poète. Hist. de l'Emp. t. 6. f. 514. Il est certain que Petrarque n'y étoit pas.

consentit qu'il entrât dans l'Ordre de St. François où elle le laissa tranquille : mais elle n'eut pas plutôt appris qu'il étoit Pape, qu'elle présenta requête à l'Evêque de Rieti pour demander qu'il fût condamné à la reconnoître pour sa femme, & elle obtint une Sentence conforme à sa demande (a)].

Il étoit important que la Bulle de Jean XXII fut publiée & affichée à Rome pour lui donner le degré de publicité nécessaire ; mais comme cette ville étoit pleine des troupes de l'Empereur, pouvoit-on se flatter de trouver un homme assez hardi pour se charger d'une commission si périlleuse ? Jacques Colonne qui étoit Chanoine de Latran, osa seul l'entreprendre, & l'exécuta avec une intrépidité étonnante (b).

VIII. L. 10. Le 22 Avril 1328 il parut tout-à-coup suivi de quatre hommes masqués dans la place de St. Marcel, où après avoir lu la Bulle du Pape toute entière, en présence de plus de 1000 personnes rassemblées, il parla ainsi.

„ Le Clergé de Rome a appris qu'un certain Syndic a comparu à son nom devant Louis de Bavière, soi-disant Empereur, pour proposer des chefs d'accusation contre le Pape Jean XXII : mais ce prétendu Syndic est sans pouvoir, puisque les Chanoines de St. Jean de Latran & de Ste. Marie Majeure & les Ordres Religieux sont sortis de Rome à cause

(a) Repetit Pontificem locupletem, quem tot annos spreverat mendicium monachum, *Wading. ann. l. 7.*

(b) Cum probi quique primoresque romanorum obstupescerent, in-

ventus est unus, qui zelo plusquam phineetico exardescens, facinus sempiternæ memoriæ longè dignissimum obiit, quod Villanius narrat, *sec. Sbord. ann. escl. an. 1328.*

„ des excommuniés qu'on y a fait entrer : c'est pour
 „ quoi je m'oppose à tout ce qui a été fait par Louis
 „ de Bavière : je soutiens que le Pape Jean est Catho-
 „ que, & légitime Pape ; que celui qui se dit Empe-
 „ reur ne l'est pas ; mais qu'il est excommunié avec
 „ tous ses adhérens.

Il offrit de prouver ce qu'il disoit par raison & l'é-
 pée à la main, s'il le falloit, en lieu neutre. Ensuite
 après avoir affiché la Bulle lui-même à la porte de St.
 Marcel, sans que personne entreprit de s'y opposer,
 il se fit va bien vite à Palestrine sur un bon cheval qu'on
 lui tenoit prêt.

L'Empereur qui étoit à St. Pierre, sçut de rage
 quand il apprit ce qui se passoit à la place St. Mar-
 cel ; il ordonna qu'on courût après les auteurs de cet
 attentat pour les lui amener ; mais il ne fut pas pos-
 sible de les atteindre ; ils avoient bien pris leurs me-
 sures pour se soustraire à la vengeance de ce Prince.
 Il tint un conseil extraordinaire le lendemain, où fu-
 rent appelés les Chefs du Peuple Romain. Jacques
 Colonne l'ayant appris, dit à ses amis : *ils délibèrent*
aujourd'hui sur ce qu'ils devoient faire hier (a).

C'est dans ce conseil que Louis de Bavière osa pro-
 noncer l'Arrêt de mort contre Jacques de Cahors, com-
 me criminel de Lèze-Majesté pour avoir usurpé les
 droits de l'Empereur, & nommé des Vicaires de l'Em-
 pire en Italie. Robert Roi de Naples, qui avoit pris le

(a) Charles XII Roi de Suede eut
 la bonté d'envoyer à Dresde lui
 quatrième pour faire une visite au
 Roi Auguste qu'il venoit de détrô-
 ner. On apprit le lendemain qu'on

tenoit un conseil extraordinaire, à
 Dresde. Vous verrez, dit le Baron de
 Stralheim, qu'ils délibèrent aujourd'hui
 sur ce qu'ils devoient faire hier.
 Vol. II. de Charles XII.

AN. DE J. C.
1330.Od. rain. an.
1328.

parti du Pape, fut enveloppé dans la même Sentence ; qui les condamne tous les deux à être brûlés comme traîtres & hérétiques. On brûla en effet à Rome une figure de paille qui représentoit le Pape sous le nom de *Jacques de Cahors*.

Jacques Colonne ne tarda pas d'aller à Avignon recevoir le fruit de son heureuse témérité. Il y fut reçu avec des acclamations & des transports de joie extraordinaires. Le Pape lui fit d'autant plus de gré de ce qu'il avoit fait pour lui, que la famille avoit jusqu'alors toujours pris le parti des Empereurs contre les Papes ; on prétend même que dans cette occasion Sciarra Colonne, oncle de Jacques, mit la Couronne Impériale sur la tête de Louis de Bavière, & que c'est depuis ce temps-là que les Colonnes portent une couronne dans leurs armes.

Od. rain. an.
1328.
Sponde, hist.
eccl.

L'Evêché de Lombès étant venu à vaquer en 1328 par la nomination d'Arnaud Roger fils du Comte de Commenages, à l'Evêché de Clermont, Jean XXII le donna à Jacques Colonne (a) : foible récompense d'un service aussi signalé, & d'une action aussi hardie.

Lombès n'étoit autrefois qu'un village situé entre Auch & Toulouse sur la Saye, petite rivière, qui se jette dans la Garonne. En 793 les Religieux de St. Tiberi Ordre de St. Benoît y fondèrent un Monastere, qui passa dans le douzieme siecle aux Chanoines réguliers de la Cathédrale de Toulouse. Arnaud Roger (b) en

(a) Jacques Colonne étoit Chanoine de Cambrai, de Noyon, de Liège & de St. Jean de Latran, Cupé de Leibet dans le Diocèse d'Aquilée, &c. Le Cardinal Pierre son oncle lui avoit donné en 1320

un Canoniat de Ste. Marie Majeure.

(b) Arnaud Roger étoit fils de Bernard V Comte de Commenages, frere de Jean, premier Archevêque de Toulouse.

étoit Abbé, lorsque Jean XXII imagina en 1318 de faire de cette Abbaye un Evêché, & de ce village une ville.

AN. DE J. C.
1330.

Il forma le Diocèse de Lombès d'environ une centaine de Paroisses situées à la gauche de la Garonne & démembrées de l'Evêché de Toulouse dont il fit alors un Archevêché par le moyen de plusieurs autres démembrements, sous prétexte que le Diocèse étoit trop vaste pour qu'un seul homme pût le gouverner.

Jacques Colonne successeur d'Arnaud Roger eut besoin d'une dispense d'âge que le Pape lui donna avec l'Evêché de Lombès (a). Il lui accorda un an pour être promu à la Prêtrise ; & l'administration du Diocèse fut confiée au Cardinal Jean son frère, jusqu'à ce que l'Evêque eût nommé des Grands-Vicaires.

Reg. Joan. 21.
r. 29. f. 503.
Il falloit alors
30 ans pour
être Evêque.

Si la dignité étoit au-dessus de son âge, on peut dire que la place étoit au-dessous d'un homme de son nom, & il faut avouer que le séjour d'un village de Gascogne étoit bien peu convenable pour un Seigneur Romain. Cependant le jeune Evêque se détermina peu de temps après son Sacre à aller prendre possession de son Evêché, & s'y établir pour faire ses fonctions.

Ce Prélat avoit déjà beaucoup de goût pour la société de Petrarque ; un de ses grands plaisirs étoit de l'entendre parler en Langue vulgaire (b), il lui proposa de faire le voyage de Lombès avec lui. *Il me demanda comme une grace, dit Petrarque, ce qu'il pou-*

(a) Sola virtutis admiratione facillimè dispensante. *Fam. l. 4. ep. 6.*

(b) Delectatus meo vulgari stylo in quo tunc juvenilliter multas eram. *Sen. l. 16. ep. 1.*

AN. DE J. C.
1330.

voit m'ordonner par la supériorité & l'ascendant qu'il avoit sur moi (a).

Pénétré de l'attachement le plus tendre pour ce Prélat qui le combloit de marques de bonté, Petrarque n'auroit pas pu lui refuser quelque chose : il avoit d'ailleurs, comme j'ai déjà dit, une curiosité dans l'esprit que rien ne pouvoit rassasier, & qui lui faisoit aimer les voyages : aussi accepta-t'il avec joie la proposition de l'Evêque de Lombès.

Rien de plus agréable pour lui que de voyager avec un ami de cette espèce, dont la société lui faisoit autant de plaisir que d'honneur.

Ils partirent vers la fin de Mars de l'année 1330, pour aller d'Avignon à Lombès, il faut traverser tout le Languedoc, passer à Montpellier, Narbonne, & Toulouse. Petrarque connoissoit déjà Montpellier, où l'on a vu, qu'il avoit étudié le Droit pendant quatre ans.

Plein de Rome & de son histoire qui étoit alors le principal objet de ses études, il vit avec plaisir une ville, où les Romains établirent leur première colonie dans les Gaules, & dont ils firent une petite image de Rome. Je parle de Narbonne (b), que Cicéron appelle *la guerite & le boulevard de l'Empire Romain*. Strabon : *la principale ville des Gaules pour l'antiquité & le*

(a) Nescius quod in me juris haberet quo jubere poterat, oravit ut sibi in itinere cœnes esse vellent. Sen. l. 15. ep. 1.

(b) Une des plus anciennes villes des Gaules. Les anciennes notices lui donnent le nom de chef & mere des villes. Caput & mater urbium. Specula populi romani ac propugnaculum. Cic. orat. pro font.

Arecomicorum navata dicitur esse Narbo, quem rectius totius Galliae emporium diceres. Strabo geog. l. 4.

Du tems d'Aufone il s'y faisoit un très-grand commerce. Il semble, dit-il, que ce n'est qu'en sa faveur qu'on parcourt les mers dans le reste du monde.

commerce, le marché de la Gaule entière.

Cette colonie fut toute formée de Citoyens Romains pris dans Rome même, avantage que Narbonne a sur la plupart des autres colonies. Pour rendre plus supportable à des Romains expatriés l'éloignement de Rome, on imagina de mettre sous leurs yeux des images des beautés de leur patrie : c'est pour cela qu'on bâtit à Narbonne un Capitole, un Théâtre, des Thermes, des Arcs, des Fontaines, un Temple de marbre de Paros. On éleva aussi dans la campagne une espèce de pont ou chaussée sur la rivière d'Aude, qui avoit plus d'une lieue de long, ouvrage vraiment digne des Romains.

AN. DE J. C.
1310.

Aufon. de cl.
urb. 13.
Sidon. apell.
carm. 23.
Aufone parle de ce temple qui ne subsistoit plus de son temps.

Petrarque en passant dans cette ville, y trouva encore quelques vestiges de ces anciens monumens, & un grand nombre d'inscriptions anciennes.

Le Capitole (a) subsistoit encore, aussi-bien que le pont sur l'Aude qui mettoit le pais à couvert de ces inondations si fréquentes qui le désolent à présent (b). Ces précieux restes de la grandeur & de la magnificence des Romains exciterent l'indignation de Petrarque contre les Barbares qui ont saccagé cette ville, & détruit des monumens qu'ils auroient dû respecter.

De Narbonne nos voyageurs allerent à Toulouse,

(a) En 1344. l'Archevêque voulut le détruire : le peuple s'y opposa ; il ne l'a été que l'an 1451. *Hist. de Lang. t. 4.*

(b) Le pont sur l'Aude ne subsiste plus depuis deux siècles. On l'appelloit *pont septimus* ; non pas à cause de l'Empereur Septime Sèvre, à qui on en a attribué mal-à-propos la construction ; mais parce qu'il

étoit composé de sept parties, qui faisoient autant de ponts séparés. Il alloit depuis Narbonne jusqu'à Capestang, dont il traversoit le lac durant un mille. L'endroit où il étoit, s'appelle encore aujourd'hui par corruption *pont serme*. *Marc. Hist. f. 38. & seq. Hist. de Lang. t. 1.*

AN. DE J.-C.
1330.

où ils passèrent quelques jours. Cette ville, connue même avant la fondation de Rome, est appelée dans quelques actes anciens *Rome de la Garonne* (a); il s'en faut bien, cependant, qu'elle joue le même rôle que Narbonne dans l'Histoire Romaine: mais le succès avec lequel elle a toujours cultivé la Poésie, les Belles-Lettres & les Sciences, la rendoit digne de la curiosité de Pétrarque & de l'Evêque de Lombes. C'est à cet amour pour les Lettres qu'elle doit le titre de *Palladia* (b) que Martial lui a donné, & qu'elle conserve encore.

Aufone Poëte fameux du quatrième siècle, qui y avoit été élevé, nous apprend que son enceinte comprenoit alors cinq quartiers, qui formoient comme autant de petites villes extrêmement peuplées (c); qu'on y enseignoit l'Eloquence, la Rhétorique, les Langues grecque & latine; que les Professeurs étoient des gens du premier ordre, & que les familles les plus distinguées de l'Empire, les Empereurs même, y envoient étudier leurs enfans.

Après la décadence de l'Empire Romain, les incursions successives des Visigots, des Sarrazins & des Normands firent taire les Muses pendant quelque temps à Toulouse: mais lorsque ces torrens furent passés, les Muses, qui aimoient le séjour de cette ville,

(a) *Roma garunnæ*, dans une Messe ancienne. *Mabill. lit. gall.* f. 176.

(b) *Marcus Palladiæ non inficenda Tolosæ*

Gloria, quem genuit pacis amica quies Mart. l. 9. epig. 101.

La Martinière dit qu'on lui a donné ce nom, à cause des oliviers; mais

elle n'en porte point & n'en a jamais porté: d'autres, à cause du temple de Minerve qui y étoit.

(c) *Non nunquam altricem nostri reticebo Tolosam*

Coquilibus muris quam circuit ambitus ingens. Ausi. de cl. urb. 7. ep. 24.

ne tarderent pas à y venir recommencer leurs concerts.

Pierre Maurice, dit le Vénérable (a) Abbé de Cluni dans le douzième siècle, écrivant à un Religieux de son Ordre, né à Toulouse, nommé Raimond, qui lui avoit envoyé des vers de sa façon, le loue d'avoir fait revivre la Poésie dans sa patrie (b).

AN. DE J. C.
1330.

Il ne parloit que de la Poésie latine : il y avoit longtemps qu'on avoit imaginé de versifier en Langue vulgaire dans les Provinces méridionales du Royaume, connues sous le nom général de *Provence* ; ce qui fit donner à cette Langue le nom de *provençale*.

Huet. orig. des
romans dès le
dixième siècle.

On voit par quelques Manuscrits de la Bibliothèque du Roi, que la Poésie provençale étoit beaucoup plus cultivée par les Languedociens que par les Provençaux proprement dits. La ville de Toulouse étoit regardée comme le siège principal de cette Poésie ; qui fut portée à sa perfection dans les douzième & treizième siècles, par la protection dont l'honorèrent les Comtes de Toulouse, Raimond V appelé *le bon Raimond*, & Raimond VI son fils, qui fut dépouillé de ses Etats, pour avoir favorisé les Albigeois.

N. 7215,
7698.
Hist. de Lang.
t. 3.

Caseneuve,
orig. des jeux
floraux.

Ceux qui se distinguèrent le plus dans ce genre de Poésie furent Arnaud Daniel, Pierre Vidal, Arnaud de Merveil, Pierre d'Auvergne, Giraud de Borneil, Bernard de Ventadour, Foulques Evêque de Toulouse, Anselme Faydit, &c.

Petrarque parle de ces Poètes avec éloge dans son triomphe de l'amour. On prétend qu'il leur devoit cette

(a) Il étoit de la maison de Montboissier, une des plus anciennes & des plus illustres maisons de France.

(b) *Fleberat antiquis viduata Tolosa poetis,
Gaudeat & studium te reparare suum.* Petr. vener. l. 4. ep. 23.

AN. DE J. C.
1330.

marque de reconnoissance , parce qu'ils lui ont été fort utiles dans la composition de ses œuvres italiennes. Nostradamus l'accuse de les avoir beaucoup pillés ; quelques Italiens en conviennent (a) ; mais Tassoni prétend que c'est une imposture de Nostradamus qui a voulu faire cet honneur à ses compatriotes. *J'ai lu tous leurs ouvrages* , dit-il , *non-seulement je n'y ai rien trouvé qu'on puisse appeller des larcins de Petrarque ; mais même il n'y a rien qui pût tenter un esprit comme le sien , d'être plagiaire (b).*

Cependant on ne peut plus douter de ces Larcins depuis que Mr. de la Curne les a découverts , dans les grandes recherches qu'il a faites sur les Poètes Provençaux , dont le public se flatte de jouir bientôt.

Je suis persuadé , que c'est pendant le séjour que Petrarque fit à Toulouse & dans la Gascogne , à l'occasion de ce voyage de Lombès , qu'il connut les ouvrages de la plus grande partie de ces Poètes.

Quoique la Poésie provençale fut un peu déchuë dans cette contrée depuis qu'il n'y avoit plus de Ducs d'Aquitaine & de Comtes de Toulouse (c) , elle y étoit cependant encore en honneur ; & il n'y avoit que six ans , que les jeux floraux avoient été établis à Toulouse , lorsque Petrarque y arriva avec l'Evêque de

(a) Nel idioma toscano molto offervò e molto prese dagli antichi rimatori provenzali. Salvini racc. di prose fiorent. pref. della 2 p. vol. 1. Crescimbeni , Speron Sperone , Bembo , &c.

(b) Tutte le ho lette ; ne so lamente furto alcuno di rilievo non ho trovato , ma ne anche [son per dire] cosa degna che un ingegno come quello di Petrarca , se n'invaghi.

Te. Tass. pref. confid.

(c) Le Duché d'Aquitaine passa aux Anglois en 1151 par le mariage d'Eleonor avec Henri Roi d'Angleterre. Le Comté de Toulouse fut réuni à la Couronne en 1270. par la mort d'Alphonse frere de S. Louis , qui avoit épousé l'héritière des Comtes de Toulouse , dont il n'eut point d'enfans.

Lombès. Cet établissement avoit ranimé l'émulation & le goût de la Poésie dans cette ville.

AN. DE J. C.
1330.

L'an 1323 sept de ses principaux habitans, qui avoient coutume de s'assembler dans un jardin des fauxbourgs pour y lire des vers, imaginerent de proposer des prix pour reveiller la verve des Poètes de la Province qui étoit un peu assoupie. En conséquence ils écrivirent une lettre circulaire en vers provençaux, par laquelle ils invitoient les Poètes à se rendre le premier Mai 1324 suivant à Toulouse pour y lire leurs ouvrages sur un sujet de piété, promettant de donner une violette d'or à celui dont les vers seroient jugés les plus dignes de remporter ce prix. La lettre étoit écrite au nom de *la gaie Société des sept Trobadors de Toulouse*.

Caseneuve,
orig. des jeux

Hist. de Lan-
guedoc, t. 4. f.

196. & seq.
La Faille,
hist. de Toul.

Les Poètes concoururent en foule au jour marqué. Le prix [*la joya de la violetta*] fut adjugé à Arnaud Vidal de Castelnaudari, en présence des Capitouls. Ces Magistrats, convaincus de l'utilité de cette entreprise, & charmés du succès, promirent de distribuer tous les ans le même prix aux dépens de la Ville (a).

Trente-deux ans après, on ajouta à la violette d'or une églantine & un fouci d'argent. Les fauxbourgs de Toulouse ayant été détruits par les Anglois, l'assemblée fut transférée à l'Hôtel-de-Ville, où l'on distribue encore tous les ans, avec beaucoup de solennité, les trois fleurs, auxquelles on a ajouté une amaranthe d'or (b).

En 1356.

(a) On dressa des statuts qui furent qualifiés *Loix d'amour*; d'où l'Académie naissante fut nommée *le jeu d'amour*.

(b) Vers la fin du quatorzième siècle, Clemence Isaure laissa par testament une somme pour fournir aux

frais des trois fleurs. Les Capitouls firent faire à son honneur une statue de marbre blanc qui est dans la salle où se tient l'assemblée. On la couronne de fleurs le jour de la distribution des prix, qui est le 3 Mai.

Ce n'étoit qu'une Société tolérée

AN. DE J. C.
1330.

Il y a grande apparence que Petrarque, étant si près de Toulouse, fut présent cette année à la distribution du prix; je n'oserois l'affurer, parce qu'il n'en parle pas; mais il est certain qu'il fut en commerce avec les Poètes de ce pays-là, & que ce commerce a beaucoup contribué à former son goût, & à enrichir son stile. J'en donnerai mille preuves.

Gaspard Scuo-
lano, hist. de
Valencia, t. 1.
cap. 14.

Ant. Beuter,
Chron. proem.

Les Espagnols accusent aussi Petrarque d'avoir pillé les pensées, les tours & même des vers entiers d'un Cavalier de Valence nommé *Messen-Jordi*, qui vivoit au milieu du treizieme siecle. Cette accusation n'est pas sans fondement, on le verra dans ces mémoires. L'Historien de Valence, qui l'a formée (a), prétend que, comme les œuvres de ce Poète fameux couroient la Catalogne & la Gascogne, il n'est pas étonnant qu'elles soient tombées dans les mains de Petrarque, pendant qu'il étoit à Lombès, & qu'il en ait fait son profit. Le reproche qu'on lui a fait de s'être approprié les pensées d'un autre Poète de Valence nommé Ausias March (b), loin d'être aussi bien fondé, tourne au contraire à sa gloire; puisque ce Poète Espagnol, qui en effet a beaucoup de conformité avec Petrarque (c), vivoit un siecle après lui.

de Gens de Lettres : depuis 1694 c'est une Académie autorisée par le Prince. Elle est composée de 40 Académiciens. On l'appelle *Académie des jeux floraux*. C'est la plus ancienne qu'on connoisse.

(a) Odoardo Gomès de Portugal & Jacques-Antoine Buoni de Ferrare, ont soutenu que Petrarque avoit pillé ce Poète de Valence.

(b) J'ai une édition des Poésies d'Ausias March, faite à Valladolid en 1555, où il y a des vers adressés

à Naclete de Borgia, niece du Pape Calixte III, avec la réponse de cette Dame qui vivoit au milieu du quinzieme siecle. L'Auteur de la vie d'Ausias March dit qu'il vivoit sous le regne du Roi Alphonse, qui conquiert le Royaume de Naples vers 1458.

(c) Ausias March étoit amoureux d'une Dame de Valence, nommée Therese Bou : il la chanta pendant sa vie & après sa mort.

Dans la route de Toulouse à Lombès, nos voyageurs effuyèrent de mauvais temps & trouverent des chemins affreux. La situation de la ville & les agrémens de son séjour ne les dédommagerent pas de la fatigue du voyage.

AN. DE J. C.
1330.

Lombès est au pied des Pyrénées, près de la source de la Garonne (a). La ville étoit petite, sale & mal bâtie; la campagne sèche & aride; le climat d'une apreté extrême; le caractère, les mœurs, la conversation des gens du pays répondoient au climat; rien de si dur, de si agreste, de si opposé aux mœurs italiennes. Petrarque ne pouvoit s'y accoutumer; d'ailleurs il craignoit beaucoup le tonnerre qui gronde presque toujours dans ce pays, où le voisinage des Pyrénées attire des orages continuels (b).

Cœlo sæpè
turbido, sed
serenissimo co-
mitatu. Sen. l.
10. ep. 2.

Vaste champ de plaisanterie pour l'Evêque qui aimoit à railler, & qui faisoit souvent la guerre à Petrarque sur sa délicatesse, quoiqu'au fond de l'ame il fût étonné de trouver tant de courage, de force & de patience dans un jeune homme amolli par les lettres. Il plaisantoit aussi quelquefois sur ses cheveux qui commençoient déjà à grisonner, quoiqu'il eût à peine 25 ans (c).

Fam. l. 1. ep. 2.

Aux railleries qu'on lui faisoit sur cet article, il avoit coutume de répondre : *Ce qui me console, c'est que j'ai cela de commun avec les plus grands hommes de l'antiquité; Numa Pompilius, César, Virgile, Domitien, Stilicon, &c.*

Claris comi-
tibus me sola-
bar. Sen. l. 8.
ep. 1.
Ed. Baf. f. 362.

Cette marque de vieillesse prématurée qui parut sur la tête de Petrarque *en même temps que le poil follet*,

(a) Garumnæ alveum & Pirenæos & multum nostris moribus aliena.
colles adii. Sen. l. 10 ep. 2. Fam. l. 1. ep. 5.

(b) Tempus adversum, vepricosum (c) Canos aliquot ante 25 annos
habui. Fam. l. 6. ep. 3.

AN. DE J. C.
1330.

lui plaisoit, nous dit-il, parce qu'elle imprime le respect; mais d'un autre côté elle le fâchoit, parce qu'elle ne s'accordoit pas avec un certain air de jeunesse dont il se piquoit, & qu'il entretenoit avec soin, dans la vue de plaire au beau sexe (a).

„ Je n'ai pas à me reprocher, ajoute-t'il, d'avoir „ menti sur mon âge; mais j'avoue que j'étois bien aise „ qu'on me crût plus jeune que je n'étois; je souffrois „ impatiemment qu'on me donnât des années; & si par „ hasard on disoit au juste mon âge, la vérité même „ m'offensoit; il me sembloit que c'étoit une espee „ de trahison qu'on me faisoit (b).

Petrarque trouva dans la maison de l'Evêque de Lombès des choses qui le dédommagerent avec usure, de ce que la rudesse du climat & la grossièreté des habitans lui faisoit souffrir. Parmi les gens que le nom, le rang, encore plus le caractère de Jacques Colonne attachoient à lui, il y en eut deux sur-tout que le jeune Poëte distingua des autres, & avec qui il se lia de la plus tendre amitié. Comme on les verra souvent paroître sur la scène dans le cours de ces Mémoires, il est nécessaire de les connoître.

Le premier étoit Lello, fils de Pierre Stephani (c),

(a) Cum primâ veniens lanugine albicanti vertice verendum nescio quid habebat, ut quidam dixere, & teneri adhuc oris habitum honestabat mihi; tam eatenus injucunda, quod, eâ saltem in parte, juvenili, quo gaudebam, aspectui adversaretur. *Ibid.*

(b) Et si nunquam quod mihi sim conscius de ætate mentitus ipse meâ sim, si quando tamen, quod persæpe accidit, juniorem me aliquis diceret,

delectabar: si quis verò, quod rarum fuit, seniore faceret, hoc mendacio tacitus irascebar: at si quando, vel acriori judicio, vel casu aliquo, quisquam verum meorum numerum dixisset annorum, veritate ipsâ offensus & admirans, quasi me proditum extimabam. *Ibid.*

(c) Lelio se crede che fosse un Lello di Stephano giovane nobile e d'antica famiglia Romana. *Band. vit. di Petr.*

Gentilhomme Romain, dont la famille avoit été de tout temps attachée à la Maison Colonne, & par contre-coup à l'Empire. Voici le portrait que nous en a laissé Petrarque. *Sa famille est romaine & noble, mais d'origine moderne : par le caractère & la façon de penser, il ressemble aux anciens Romains (a).*

» Il est encore plus noble par ses vertus que par sa naissance. La nature l'a doué de plusieurs talens qu'il a cultivés & perfectionnés par l'étude. Il est éloquent, prudent, industrieux, discret, fidele & incapable de manquer à l'amitié.

» Tant de bonnes qualités le rendirent extrêmement cher à tous les Colonnes. Etienne le Vieux le regardoit comme son fils, ses enfans comme leur frere. Monsieur de la Batie dit qu'il fut chargé de l'éducation de Jean, petit-fils d'Etienne ; mais quoique dévoué en général à toute cette famille, il s'étoit attaché d'une façon particulière à l'Evêque de Lombès qui le mena avec lui à Avignon, lorsqu'il vint de Rome recueillir le fruit de son zele pour le Souverain Pontife : il y a même lieu de croire que Lello étoit un de ces quatre hommes masqués, qui escorterent Jacques Colonne dans cette expédition hardie de la place St. Marcel, dont j'ai parlé.

Il s'étoit adonné à l'étude dès sa premiere jeunesse ; ensuite l'état de sa patrie, toujours agitée, lui fit prendre les armes, qu'il quitta après la paix pour reprendre la plume & les livres. Sa sagesse & sa fidélité pour ses amis, déterminèrent Petrarque à lui donner le nom de

(a) *Modernæ quidem secl generosæ Romanæ originis ac pervectæ vetereque Romanæ indolis viro. Ep. Petr.* | *inter Collect. sive memorabilia Barh. fontii. Bibl. Ricardiana. Pléc. justif. n° 5.*

AN. DE J. C.
1330.

Fam. l. 10. ep. 4.

AN. DE J. C. 1330. Lælius, ami de Scipion, qu'il portera toujours dans ces mémoires.

Fam. l. 9. ep. 2. M. R. Le second s'appelloit Louis, il étoit né près de Boisle-Duc, dans un petit païs situé sur la rive gauche du Rhin, entre le Brabant & la Hollande qu'on appelle Campagne. Petrarque, eu égard au lieu de sa naissance, *Vir barbaricus*, l'appelle *homme barbare*.

„ Je fus étonné, dit-il, de trouver dans *ce barbare* „ un esprit cultivé, de la politesse, de la douceur & „ des talens agréables. Il faisoit assez bien des vers, & „ sçavoit parfaitement la Musique. Son imagination „ étoit vive; sa conversation légère & enjouée.

Il joignoit à cela une droiture dans l'esprit & une force dans l'ame, qui le rendoit capable de donner de très-bons conseils. La gravité de ses mœurs, sa modestie & une égalité dans l'humeur, que rien ne pouvoit troubler, déterminèrent Petrarque à lui donner le nom de Socrate (a), qu'il porta toujours dans cette société, & sous lequel je parlerai souvent de lui dans ces mémoires.

C'étoit l'homme le plus fidèle en amitié, & sur qui on pouvoit le plus compter: ce fut aussi le meilleur ami de Petrarque qui n'avoit rien de caché pour lui. Ils vécurent ensemble trente-un ans, sans que rien fût capable d'altérer leur union. La mort seule pût rompre les nœuds qui les lioient. Ils étoient à-peu-près du même âge.

Confid. sopr. Tr. d'Am. c. 4. Tassoni, prétend que Lælius & Socrate sont deux personnages imaginaires; que sous le nom de Socrate Petrarque a voulu parler de Laure, & d'Etienne Colonne sous le nom de Lælius. Cela est d'une extrava-

(a) Nomen à gravitate morum ac jucunditate inditum. Fam. l. 9. ep. 2. Quia modestus & moralis.

gance

gance qui ne peut être comparée qu'aux rêves du fameux Pere Hardouin sur la supposition des Auteurs anciens. L'Abbé Salvini assure que Socrate n'est autre que Gerard le Chartreux, frere de Petrarque.

AN. DE J. C.
1330.

Notes Mss.
sur les œuvres
de Petr.

Mr. Muratori dit que *quelques Auteurs prétendent, que Lalius & Socrate étoient deux jeunes personnes attachées à la maison Colonne, c'est-à-dire, qu'il donne comme douteux un fait certain, dont les lettres de Petrarque fournissent mille preuves (a).*

Avec ces trois hommes, tels qu'il seroit difficile d'en rencontrer de pareils, Petrarque passa un été délicieux, presque céleste [ce sont ses termes]. Je ne puis me rappeler un temps passé si agréablement sans le regretter, disoit-il long-temps après, *ce sont les plus beaux jours de ma vie (b).* Il ne falloit pas moins qu'une société aussi choisie pour lui rendre supportable le séjour d'un village de Gascogne voisin des Pyrénées, & le consoler de l'absence de Laure.

Un de ses plaisirs étoit de voir le Prélat dans ses fonctions épiscopales. A la fleur de son âge, sous un air de jeunesse, qui ne promettoit rien de sérieux, il s'acquittoit de ces fonctions avec une gravité, une exactitude, qu'on auroit admirée dans un vieux Pontife qui n'auroit fait autre chose toute sa vie. *Quand il parloit à son peuple, ou à son Clergé, il enlevoit ses auditeurs, & donnoit à leurs ames toutes les impressions qu'il vouloit (c).* "Du sein des délices de Rome, il avoit passé

Fam. l. 4. ep. 6.

(a) Si contarono parimente fra suoi piu cari amici Lelio e Socrate.. e Vogliono alcuni che fossero due Giovani, familiari di casa Colonna. Mur.
(b) Æstatem prone celestem multâ & domini & comitum jucunditate

transegi, ut tempus illud semper memorando suspirem. *Erst. ad poster.*

(c) Sive ad Clerum sive ad populum sermo esset quocumque sibi libuisset animos audientium rapiebat. *Sen. l. 15. ep. 1.*

dans les déserts des Pyrénées, sans qu'on aperçût à son air qu'il eût changé de climat. Son visage étoit toujours gai & serein, son humeur toujours égale; mais aussi il faut convenir qu'en peu de temps il avoit tellement changé la face du pays, que cette portion de la Gascogne paroissoit être une petite Italie (a).

AN. DE J. C.
1330.

Un commerce de lettres que Jacques Colonne entretenoit avec Jean André, ce fameux Professeur en Droit Canon de Bologne, dont j'ai parlé, contribua aussi beaucoup à l'amusement de Petrarque, pendant le séjour qu'il fit à Lombès.

Cet homme si célèbre dans son siècle, & si peu connu dans celui-ci, étoit profond dans le Droit Canonique, mais très-superficiel dans tout autre genre de sçavoir: cependant, par un travers d'esprit qui n'est pas rare, il vouloit paroître posséder à fond des sciences qu'il avoit à peine effleurées. Dans sa classe même, au lieu de se renfermer dans son objet, il affectoit d'éblouir ses Ecoliers par un vain étalage d'érudition: il citoit avec emphase des livres dont il ne connoissoit que les titres. Ses Ecoliers, qui en sçavoient encore moins que lui, l'admiroient, & le regardoient comme un prodige de sçavoir.

Les lettres que Jean André écrivoit à l'Evêque de Lombès, le plus chéri de ses disciples, étoient dans ce goût de pédanterie & de fausse érudition. Le Prélat, qui s'en amusoit, chargea Petrarque de faire les réponses. Un jeune homme, qui a de l'esprit, saisit avec

(a) Inter Romanas opes ac delicias enutritus, ad Pireneos saltus serenissimâ fronte & exquisitissimo animo transivit, ita ut adventu ejus, non tam sua quam locorum facies mutata; nec tam ipse in Vasconiam, quam Vasconia omnis in Italiam transisse videretur. *Fam. l. 4. ep. 6.*

empressement toutes les occasions de le faire briller. La réputation de Jean André n'en imposa pas à Petr. Les bonnes études qu'il venoit de faire, le mettoient en état de relever les anacronismes & les erreurs grossières dont les lettres de ce Professeur étoient remplies (a); il s'en acquitta avec succès.

AN. DE J. C.
1330.

Nous n'avons pas ces critiques, mais on trouve dans le recueil des œuvres de Petrarque, deux lettres qu'il écrivit plus de dix ans après à Jean André (b) dans lesquelles il tourne en ridicule ce pédant d'une façon très-fine & très-piquante. C'est dans celles-là qu'il lui parle des réponses qu'il lui fit à Lombès au nom de l'Evêque. Elles étoient sans doute à-peu-près sur le même ton, & il faut convenir qu'on ne sçauroit manier l'ironie avec plus de finesse, ni répandre plus de sel dans la critique. On seroit curieux de sçavoir comment le Professeur de Bologne prenoit ces lettres de Petrarque; mais il falloit qu'il fût bien aveuglé par l'amour propre, s'il ne voyoit pas qu'on se moquoit de lui.

Fam. l. 4.
ep. 9. & 10.

Après avoir passé tout l'été, & une partie de l'automne à Lombès, l'Evêque revint à Avignon, pour y voir son pere qui devoit bientôt y arriver; il ramena Petrarque avec lui, & le présenta en arrivant à son frere le Cardinal, comme un homme qu'il aimoit, qu'il estimoit & dont il ne pouvoit se passer.

(a) Il mettoit Platon & Cicéron au rang des Poëtes; il ne connoissoit ni Nævius ni Plaute; il croyoit Ennius & Stace contemporains, &c.

(b) Mr. le Comte Mazzuchelli n'a pas vu que ces deux lettres sont adressées à Jean André. En parlant de celles que Petrarque lui écrivit, il n'en rapporte que trois. Fam.

l. 5. ep. 7. 8. & 9.

Cependant il est aisé de voir que celles-ci ne peuvent avoir été écrites qu'à ce Professeur, quoique dans l'édition de Bâle, elles portent pour adresse à Thomas de Messine. Il y a dans le Mss B. R. Prof. ffori Bononiensi, à un Professeur de Bologne qui ne peut être que Jean André.

X ij

AN. DE J. C.
1330.

Le Cardinal Colonne n'avoit ni les airs ni les mœurs de ses confreres ; c'étoit le plus doux , le plus simple de tous les hommes , & le plus aisé à vivre. A le voir (a) , on auroit cru qu'il ignoroit sa naissance & son rang. Sa vie étoit innocente & pure , & , ce qui doit paroître assez extraordinaire , *il n'en étoit pas moins indulgent pour ces foiblesses de l'humanité dont la supériorité de son esprit l'avoit affranchi* (b). Il parloit aux Princes , au Pape même , avec une liberté , une franchise , qui lui donna pendant toute sa vie beaucoup de considération , & un grand crédit (c). Ami des Lettres & des Sciences , il se plaisoit à rassembler chez lui des hommes de tous les païs qui avoient de l'esprit & du sçavoir ; leur conversation étoit le plus grand plaisir qu'il connut.

Dans le portrait que je viens de tracer du Mecene de Petrarque , j'ai employé principalement les traits qu'il m'a fourni. Un homme , tel que le Cardinal Colonne , devoit aimer Petrarque & lui plaire ; il ne le connoissoit alors que très-légèrement ; mais sur le bien que lui en dit l'Evêque de Lombès , il lui fit un très-bon accueil , & l'obligea à prendre un logement chez lui. La ville d'Avignon avoit donné au Cardinal pour sa personne & tous ses gens un assez grand emplacement , où l'on voit aujourd'hui l'Hôtel-de-Ville , &

(a) Vir supra morem Cardinalium optimus & innocentissimus. *Sen. l. 15. ep. 1.*

Virtute seu morum vitæque consuetudine , vel litterarum conditione nemo purpuratorem sui ævi clarior fuit. *Ciaconius.*

(b) Et si talia sublimem ejus ani-

mum non attingant ; non tamen ita ferreum aut inhumanum reor ut humanis non misereatur erroribus. *Fam. l. 4. ep. 22.*

(c) Romanâ dicendi agendique libertate apud Pontificem Maximum cæterosque Principes magnam sibi peperit existimationem. *Ciacon.*

une partie du Monastere de St. Laurent (a).

„ Quel bonheur pour moi, dit Petrarque, cet hom-
 „ me si supérieur à moi à tous égards ne me faisoit pas
 „ sentir qu'il étoit mon maître. C'étoit un pere ; que
 „ dis-je ! un frere tendre & indulgent. Je vivois dans
 „ sa maison comme j'aurois pu faire dans la mienne (b).

AN. DE J. C.
 1330.

Cette maison convenoit parfaitement à Petrarque ;
*elle étoit le rendez-vous de tous les étrangers distingués
 par leurs connoissances & par leurs talens que la Cour
 Romaine attiroit à Avignon* (c). Il y avoit beaucoup à
 profiter dans ces assemblées, où l'on raisonnoit sur toute
 sorte de matieres avec une liberté décente & convenable.

Voilà une des sources où Petrarque a puisé cette
 prodigieuse variété de connoissances qui étonne dans
 ses ouvrages, & qu'il étoit si difficile d'acquérir dans
 son siecle. C'est dans ces assemblées qu'il fit connois-
 sance avec la plus grande partie des Gens de Lettres
 de tous les païs avec qui on le verra en correspondan-
 ce littéraire durant le cours de sa vie.

Je ne parlerai à présent que de Richard de Bury ou
 d'Augerville le plus sçavant homme d'Angleterre,
 qui arriva à Avignon à la fin de 1331, envoyé par
 Edouard III son Roi & son Eleve (d). Je pense que

(a) Couvent de Religieuses de l'Ordre de St. Benoît, le plus ancien de la ville. Toute la Noblesse d'Avignon & des environs s'empresse d'y entrer, parce qu'il y regne une grande régularité, beaucoup d'union, & une aisance noble.

(b) Inde rediens sub fratre ejus Cardinali multos per annos, non quasi sub domino, sed sub patre, sed cum fratre amantissimo, imo mecum, & propria meâ in domo fui. *Epist. ad post.*

(c) Ibi omnium fermè litterato-

rum hominum nostri orbis conventus assiduus præsto fuit. *Ed. Basf. f. 1041.*

(d) Dans le recueil de Rymer on trouve une Lettre d'Edouard III au Pape, pour lui recommander Richard de Bury & Antoine de Pesaignes qu'il lui envoyoit. Elle est du 25 Octobre 1331. Le Pape ne sachant où loger ces Ambassadeurs, pria le Grand'Maitre des Hospitaliers de St. Jean de prêter des maisons dépendantes de la Commanderie d'Avignon. *Rymer, t. 2. f. 59.*

AN. DE J. C.
1331. & seq.

Godwin, de
præsul. angl.
Cave, de
script. eccles.
præf. & f. 21.

le motif de cette ambassade étoit de justifier ce Prince auprès du Pape du parti violent qu'il avoit pris de réléguer dans un Château Isabelle de France sa mere, & de faire arrêter Roger de Mortemer favori de cette Reine. Richard de Bury avoit l'esprit vif, ardent, cultivé; une avidité de connoissances en tout genre, que rien ne pouvoit rassasier, & qu'aucun obstacle n'arrêtoit. Dès sa plus tendre jeunesse, il s'étoit livré à l'étude. Son goût le portoit à éclaircir les choses obscures, & à approfondir les matieres abstraites. Il aimoit les livres avec passion, & il travailla toute sa vie à rassembler la plus nombreuse Bibliotheque qu'il y eut alors en Europe.

On n'aura pas de peine à croire, qu'un homme de ce mérite, ministre & favori du Roi d'Angleterre, fut reçu avec distinction dans l'assemblée du Cardinal Colonne. Petrarque saisit avec empressement une si belle occasion de se lier avec un Sçavant du premier ordre, qui pouvoit lui apprendre beaucoup de choses, & sur-tout lui donner des éclaircissmens sur l'Histoire ancienne & la Géographie, dont il faisoit dans ce temps-là une étude particuliere.

Tibi serviet
ultima Thule.
Virg.
Terrarum ul-
tima Thule.
Seneca.
Ignotam vin-
cere Thulem.
Strabon.

Thulem pro-
cul axe remo-
tam Claudia-
nus.

Plin. Pomp.
Mela, Irido-
rus, Orofius.

Ces deux hommes aussi empressés l'un que l'autre d'acquérir des connoissances nouvelles, eurent plusieurs conférences ensemble, dont je voudrois pouvoir rendre compte. Petrarque nous apprend seulement qu'il pria Richard de lui faire connoître la véritable position de l'isle de Thulé, dont les anciens parlent avec tant d'incertitude; mais que les meilleurs Géographes plaçoient au Nord de l'Angleterre, à quelques journées de navigation.

Le sçavant Anglois étoit peut-être hors d'état de résoudre cette difficulté, & il ne voulut pas avouer son ignorance. Peut-être ne jugeât-il pas à propos de communiquer à Petrarque les découvertes qu'il avoit faites sur la véritable position de cette Isle (a); ce qui ne répondroit pas à l'idée que nous donnent de lui les Auteurs contemporains : quoi qu'il en soit, il dit à Petrarque qu'il avoit besoin de ses livres pour lui donner les éclaircissements qu'il demandoit, & il lui promit d'y travailler aussitôt qu'il seroit de retour dans sa patrie.

Son séjour à Avignon fut fort court. Edouard, qui ne pouvoit se passer de lui, le rappella bientôt en Angleterre; mais il le renvoya une seconde fois au Pape au commencement de 1333 *pour des affaires importantes* (b). Les semences de discorde entre la France & l'Angleterre qui commençoient alors à germer, étoient vraisemblablement le motif de cette seconde ambassade de Richard. Malheureusement Petrarque ne pût pas en profiter. Il étoit déjà parti pour son voyage de France & d'Allemagne, dont je vais parler, lorsque le sçavant Anglois arriva à Avignon; & il ne l'y trouva plus, lorsqu'il revint de ce voyage.

Richard de Bury eut à son retour en Angleterre toute la confiance & la faveur de son maître, qui le fit d'abord Evêque de Durham, le 19 Décembre 1333;

(a) Silvestre Giraud, Courtisan d'Henri II Roi d'Angleterre, a fait un traité de *mirabilibus hiberniæ*, dans lequel il traite de fables tout ce que les anciens ont dit de l'Isle de Thulé. On trouve ce traité dans la collection de Francfort, 1603. fol. Il a été traduit par Jean de Meun,

Auteur du roman de la rose.

(b) Dans le recueil de Rhymer, on trouve la Lettre qu'Edouard écrivit aux neveux du Pape, le 13 Février 1333, pour leur recommander Richard de Bury son Clerc & Secrétaire, & Jean de Sordische Chevalier, envoyés pour affaires importantes.

AN. DE J. C.
1331. & seq.

Chancelier l'année suivante ; ensuite grand Trésorier ; & Plénipotentiaire pour traiter la paix avec la France en 1338 , à Arras. J'ai cru devoir saisir cette occasion de faire connoître un homme sçavant , qui n'est pas assez connu (a) , eu égard aux services qu'il a rendus à la république des Lettres.

Richard faisoit en Angleterre , ce que Petrarque a fait toute sa vie en France , en Italie , en Allemagne , &c. Il donnoit tous ses soins , & dépensoit tout son argent à déterrer des Manuscrits des Auteurs anciens , & à en faire faire de bonnes copies sous ses yeux. Quelle obligation n'avons-nous pas à ces deux hommes , sans qui nous serions peut-être encore ensevelis dans les ténèbres de l'ignorance !

Il faut entendre Richard de Bury dans un traité qu'il nous a laissé sur l'amour & le choix des livres (b) , raconter tous les mouvemens qu'il s'est donné pour former sa fameuse Bibliotheque : les dépenses incroyables qu'il a faites , en se servant même du crédit que lui donnoient ses dignités & sa faveur auprès du Roi : les obstacles qu'il eut à surmonter , & toutes les ruses que lui suggéra la bibliomanie pour parvenir à son but.

Il nous apprend dans ce traité , que c'est à lui que nous devons les premières Grammaires grecques &

(a) Il l'est si peu , que même dans le Diction. Enciclop. l'ouvrage de tant d'habiles gens , on trouve deux erreurs : l'une sur son nom ; l'autre sur le temps où il a fleuri. *Dict. Encicl. Art. Bibliotheque*. On parle d'une bibliotheque formée dans le douzième siècle par Richard de Bury.

(b) Il a pour titre *Philobiblion* , amour des livres. Il a été imprimé

à Spire en 1483 ; à Paris , 1500 ; à Oxford , 1599. On le trouve dans Goldast , *Centurie philol.* Francf. 1610 & 1674 , & dans le recueil des biblioth. de Schmidt 1703.

Dans un Manuscrit d'Oxford , il est dit que ce livre fut fini le 24 Janvier 1343.

Fabricius prétend que Richard le fit faire par Robert Holkot , Dominicain.

hébraïques ,

hébraïques, qui aient jamais paru (a). Il les fit faire pour les Etudians d'Angleterre, persuadé que sans la connoissance de ces deux Langues, sur-tout de la grecque, il étoit impossible de bien comprendre les dogmes des Ecrivains anciens, chrétiens ou payens.

AN. DE J. C.
1331.

Qu'il me soit permis de rappeler ici en passant un trait sur l'état de la France qu'on trouve dans ce livre du sçavant Anglois. *Les hautes Sciences sont négligées en France*, dit-il, & *sa milice entièrement énermée est dans une espece de langueur* (b).

Petrarque écrivit plusieurs fois à Richard pour lui demander les éclaircissmens qu'il lui avoit promis sur l'isle de Thulé, &c. Mais soit que cet Anglois ne fût pas en état de les donner même avec le secours de ses livres, soit que ses grandes occupations ne lui permissent pas d'entrer dans ces discussions littéraires avec Petrarque, il ne lui fit point de réponse, & garda le silence jusqu'à sa mort, qui arriva le 24 Avril 1345. *Godvin, de præsulibus anglie.*

J'ai cherché en vain ces lettres de Petrarque : je ne doute pas qu'on ne les trouve dans quelque Bibliothèque d'Angleterre, si on vouloit bien y faire quelques recherches.

Petrarque ne passa pas long-temps dans la maison du Cardinal Colonne sans acquérir ses bonnes grâces & son estime ; non-seulement le Cardinal prit goût à sa conversation, mais il connut bientôt la candeur & la pureté de son ame ; & il lui rendit justice sur ce point

(a) Sine græco scriptorum veterum dogmata sive christianorum sive gentilium nequeunt comprehendere... quamobrem grammaticam tam græcam quam hebraicam nostris scholaribus provideri curavimus. *Philob.* cap. 10. Ce traité est dans le Manuscrit 4107 de la Bibl. R. f. 169.

(b) Sicut Gallie jam sophia tepescit, sic ejusdem militia penitus evirata languescit. *Philob.* cap. 9.

AN. DE J. C.
1331.

dans toutes les occasions par des marques de distinction & de confiance qui flatterent extrêmement l'amour propre de notre jeune Poëte. En voici un trait qu'il raconte lui-même dans une de ses lettres sans nous en apprendre l'époque , qu'il est assez inutile de sçavoir (a).

Fam. l. 5.
ep. 2.

Il y avoit eu une grande querelle parmi les gens du Cardinal qui fut pousée au point , qu'ils en vinrent aux armes. Le Cardinal voulut sçavoir dans le vrai ce qui s'étoit passé , pour être en état de rendre la justice la plus exacte. Dans cette vue , il assembla tous ses gens , & leur fit prêter serment sur les Evangiles de dire la vérité. Tout le monde sans exception fut soumis à la loi. Agapit Evêque de Luna , frere du Cardinal , n'en fut pas même dispensé. Petrarque s'étant présenté à son tour pour prêter serment , le Cardinal ferma le livre & lui dit : *Oh ! pour vous , Petrarque , votre parole suffit.* Les Athéniens traitèrent à-peu-près de même le Philosophe Xenocrate (b).

Val. Max.
l. 4. cap. 3.
Diog. Laert.
l. 4.

Le Cardinal avoit chez lui quelques-uns de ses freres qui avoient pris le parti de l'Eglise : ils sembloient disputer à qui aimeroit davantage , Petrarque ; mais un de leurs oncles renchérit encore sur eux par les marques de goût & de confiance qu'il lui donna. Il auroit été difficile de les porter plus loin.

C'étoit Jean de St. Vit Seigneur de Genfano dont j'ai parlé , qui soutint le siege de Nepi contre l'armée croisée de Boniface VIII. Après avoir rendu cette pla-

(a) Ce ne peut être qu'en 1344 me année, suivant *Ughelli. Ital. sacra.*
qui est l'année où Agapit fut Evêque (b) *Renovasti in me Xenocratis*
de Luna , car il mourut cette même année. *philosophi antiquum decus. Ibid.*

ce , forcé de courir le monde comme ses freres pour se soustraire à la fureur du plus vindicatif de tous les hommes , il voyagea en Perse , en Arabie , en Egypte (a). Ensuite las de mener une vie errante , il vint goûter les douceurs du repos dans la maison des deux Cardinaux Jacques & Pierre Colonnes dont l'un étoit son oncle , l'autre son frere. Après leur mort , il étoit resté auprès du Cardinal Jean son neveu.

AN. DE J. C.
1331.

A un esprit vif & naturel Jean de St. Vit joignoit un grand nombre de connoissances acquises dans ses voyages , qui rendoient sa conversation aussi utile qu'agréable pour un jeune homme comme Petrarque , avide de tout sçavoir. De-là vint qu'il s'attacha à lui d'une façon particuliere.

Ce fut pour dissiper les chagrins de ce bon vieillard qu'il fit à-peu-près dans ce temps-ci une comédie en vers latins intitulée *Philologia* , qui n'est pas parvenue jusqu'à nous par les soins que prit l'Auteur de l'é-
toufler peu de temps après sa naissance (b). Ses amis la lui demanderent souvent depuis ; mais il s'obstina toujours à la refuser , la regardant , sans doute , comme un fruit trop verd de sa jeunesse. En effet il paroît difficile de faire sous ce titre une bonne comédie : je pense que Petrarque fit bien de supprimer sa *Philologie* , & que nous ne devons pas regretter une pièce ,

Amour des
Lettres.

(a) Permisit tibi fors tua vagam ac laboriosam juventutem... in Perside , in Arabia , in Ægypto velut in suburbano vagabaris tuo. *Fam. l. 6. ep. 3.*

Post innumeras peregrinationes , &c. *Ibid.*

(b) In philologiâ nostrâ quam ob id solum scripsi , ut curas tibi ex-

cuterem. *Fam. l. 1. ep. 7.*

Comœdiam quam petis me admodum tenerâ ætate dictasse non inficior sub *philol.* nomine... quanti eam modo faciam quamve doctorum hominum auribus dignam rear ex communi hoc intelliges amico.

Fam. l. 7. ep. 16.

AN. DE J. C.
1331.

dont il faisoit lui-même si peu de cas.

Petrarque ne jouit pas long-temps de la société de Jean de St. Vit, sur lequel il avoit pris une espèce d'ascendant, malgré la différence de la naissance & de l'âge. Ce vieillard presque aveugle & rongé de goutte avoit une inquiétude qui ne lui permettoit pas de rester long-temps dans la même position, & une aigreur dans l'humeur qui lui attira des ennemis puissans à la Cour du Pape. Ils se déchaînerent contre lui avec fureur; & malgré son nom & le grand crédit de sa famille, ils vinrent à bout de le faire exiler dans sa patrie. J'ignore sous quel prétexte.

Cela arriva peu de temps après que Petrarque fut revenu de son voyage de Lombès. Ce qui me le persuade, c'est que j'ai trouvé dans le registre de Jean XXII une permission accordée à Jean Colonne Seigneur de Genzano, le 16 Octobre 1331, de se faire absoudre des cas réservés au St. Siege une fois dans sa vie par le Pénitencier du Cardinal Légat; *parce que le défaut de vue, la vieillesse, & la goutte ne lui permettoient pas de faire le voyage d'Avignon (a).*

On ne sçauroit douter, que Jean de St. Vit ne fut bien aise de revoir l'Italie & Rome; mais il étoit fâché du triomphe de ses ennemis, & il quittoit avec regret les amis qu'il avoit à Avignon; sur-tout Petrarque. Il lui écrivit sur la route d'Avignon à Nice, pour lui témoigner la douleur qu'il avoit d'être séparé de lui.

(a) Quia propter defectum visus & continuam quasi afflictionem podagricam ac gravamen senii ad sanctam Sedem accedere non potest. Reg. Joan. XXII. t. 37. f. 744.

Cette dispense ne peut regarder que Jean de St. Vit, qui n'étoit donc plus à Avignon le 16 Octobre 1331.

De Nice , il lui écrivit encore qu'il avoit été obligé d'attendre pendant un mois , ou un vaisseau qui le portât en Italie , ou un temps favorable pour s'embarquer. Il marquoit une grande impatience d'arriver au terme de son exil. Enfin il lui écrivit une troisieme lettre de Pise , où il lui mandoit , qu'il y étoit malade , qu'il avoit essuyé une tempête , & que lorsqu'il avoit voulu se remettre en mer , un vent contraire l'avoit rejeté dans le port.

AN. DE J. C.
1331.

Ces trois lettres pleines d'humeur , de découragement , & de foiblesse déplurent beaucoup à Petrarque ; on le voit par ses réponses (a). Elles sont trop longues , pour les insérer dans ces mémoires ; ceux qui prendront la peine de les lire , y trouveront des reproches un peu amers ; mais fondés sur les principes d'une saine Philosophie. Petrarque y prend le ton d'un maître qui reprend son disciple.

On est étonné d'entendre un jeune Poëte amoureux & un peu libertin parler sur ce ton à un vieux Seigneur de la maison Colonne , dont l'esprit plein de connoissances & meuri par l'âge le rendoit plus propre à donner des leçons qu'à en recevoir. Petrarque le sentoît bien , & il lui disoit pour justifier la liberté qu'il prenoit avec lui.

„ Ne foyez pas choqué du contraste de ma vie & de
„ mes leçons. Oubliez celui qui vous les donne. N'a-
„ vez-vous pas vu quelquefois un Médecin pâle & dé-

(a) *Fam. l. 2. ep. 5. 6. 7. 8.* Ces Lettres ont été imprimées dans les éditions de Bâle avec l'adresse au Cardinal Colonne , parce qu'il s'appelloit Jean. Cette erreur n'avoit pas été encore remarquée. Il y en a plusieurs de cette espeece dans toutes les éditions des œuvres de Petrarque.

AN. DE J. C.
1331.

» fait par une maladie qui a résisté à son art , guérir
» un autre malade , quoiqu'il ne puisse pas se guérir
» lui-même (a) ?

Si Petrarque fut affligé du départ de Jean de St. Vit & du triomphe que ses ennemis avoient remporté sur lui , quelle fut au contraire sa joie lorsqu'il vit arriver à Avignon le pere de ses maîtres ; cet homme célèbre par son courage & ses ressources dans les cruelles extrémités où le réduisit la rage de Boniface VIII ; Etienne Colonne , en un mot ! Les troubles de Rome qui continuoient toujours l'attirerent cette année à la Cour du Pape , où il vint concerter avec lui les moyens de rétablir la paix dans sa patrie : il saisit avec plaisir cette occasion de revoir une partie de sa famille (b).

Petrarque brûloit de connoître un héros dont il avoit conçu la plus haute idée , sur ce que la renommée publioit de lui. On dit que les héros perdent à être vus de trop près. La présence d'Etienne Colonne ne fit qu'accroître l'admiration & le respect de Petrarque , qui s'insinua dans ses bonnes grâces , au point qu'il en fut bientôt traité comme un de ses propres enfans (c).

Ce vieillard gai & affable prenoit plaisir à entretenir un jeune Poète plein d'esprit & de feu , dont les questions & la curiosité l'amusoient beaucoup. L'amour de

(a) Nec te moveat vita mea quotiens epistolas meas legis , nec in frontem respexeris ista suadentis. Vidisti enim interdum pallentem medicum qui suam non poterat , alterius ægritudinem curare. *Fam. l. 2. ep. 8.*

(b) Ante annos duodecim eum apud Avenionem Rhodani primum vidi. *Fam. l. 5. ep. 3.* Petrarque

parle ainsi d'Etienne Colonne dans une Lettre écrite au mois de Décembre 1343 , d'où il résulte que c'est en 1331 qu'il faut placer le voyage d'Etienne Colonne à Avignon.

(c) Eum ita colui atque ita sibi acceptus fui ut inter me & quemlibet filiorum nil diceret interesse. *Epist. ad pest.*

Petrarque pour Rome, qu'une lecture récente de Tite-Live venoit de porter jusqu'à une espece d'idolâtrie, contribua infiniment à serrer les nœuds qui les unirent.

AN. DE J. C.
1331.

Etienne Colonne, fier d'avoir reçu le jour dans cette capitale du monde, où il tenoit en quelque façon le premier rang, aimoit à parler de sa grandeur passée, & des précieux restes de son ancienne splendeur; c'étoit le sujet ordinaire de ses conversations avec Petrarque, il se plaisoit à mettre sous ses yeux par des descriptions vives le Colisée, le Capitole, le Pantheon, les Thermes, les Palais, les Temples & autres anciens monumens qui subsistoient encore alors en partie, & qui, même à présent dans leurs ruines, ont quelque chose de si auguste. Dans ces entretiens l'enthousiasme de Petrarque pour Rome, & le mépris qu'il avoit toujours eu pour Avignon prenoient de nouvelles forces.

Etienne Colonne ne fit pas un long séjour à la Cour du Pape. Son amour pour sa patrie, & ses affaires le rappellerent bientôt à Rome. Il n'y fut pas plutôt arrivé, qu'il y reçut de Petrarque le Sonnet suivant, qui fait allusion aux fréquentes conversations qu'ils avoient eu ensemble, sur les beautés de cette grande ville, & sa supériorité sur Avignon.



AN. DE J. C.
1331.

SONNET IX.

*G*loriosa Colonna, in cui s'appoggia
Nostra speranza, e 'l gran nome
Latino,
Ch' ancor non torse dal vero cammino
L' ira di Giove per ventosa pioggia;
Qui non palazzi, non teatro, o loggia,
Ma 'n lor vece un' abete, un faggio,
un pino
Tra l' erba verde, e 'l bel monte
vicino,
Onde si scende poetando, e poggia,
Levan di terra al ciel nostr' intelletto.
E' l rosignuol, che dolcemente all'
ombra
Tutte le notti si lamenta, e piagne,
D'amorosi pensieri il cor ne 'ngombra.
Ma tanto ben sol tronchi, e fai im-
perfetto
Tu, che da noi, Signor mio, ti
scompagne.

*U*nique appui d'un nom Romain,
Colonne ferme, inébranlable,
Sur qui Jupiter, mais en vain,
Deploya sa rage implacable !
Nous n'avons pas sur ce coteau
Palais, théâtre, ni portique ;
Mais à leur place un chêne anti-
que,
Un verd gazon, un clair ruisseau,
Un mont voisin qui nous inspire.
L'oiseau qui nuit & jour soupire,
Nous remplit d'amoureux desirs ;
Mais loin de vous on ne peut rire,
Sans vous il n'est point de plaisirs.

Etienne Colonne avoit amené avec lui à Avignon Agapit son petit-fils destiné à l'état ecclésiastique, pour le faire élever sous les yeux du Cardinal & de l'Evêque qui étoient ses oncles. Ces deux Prélats se joignirent à leur pere, pour engager Petrarque à se charger de l'éducation d'Agapit, & à veiller sur ses études.

Petrarque, jaloux de sa liberté au-delà de tout ce qu'on pourroit dire, avoit une grande répugnance pour un métier rebutant par lui-même, & capable d'ailleurs de retarder ses progrès dans les Sciences : mais son dévouement pour des maîtres qui le combloient de bontés, ne lui laissoit pas la liberté de refuser. Il fit tout ce qu'ils voulurent. Je ne sçais pourquoi cette éduca-
tion

tion ne réussit pas : Apapit sans doute ne seconda pas les soins de Petrarque, qui avoit trop de probité, trop d'attachement à ses maîtres pour ne pas répondre par les plus grands efforts à la confiance qu'ils lui avoient témoignée. Quoi qu'il en soit, on verra dans ces mémoires son Eleve paroître dans un état fort humiliant pour un homme de son nom, qui avoit reçu les leçons d'un tel maître.

A envisager les choses dans leur véritable point de vue, il faut convenir cependant qu'un homme qui a la manie des vers dans la tête & une grande passion dans le cœur, est bien peu propre à élever un enfant qu'on destine à l'état ecclésiastique.

Petrarque étoit alors dans la crise de son amour pour Laure. Je suis persuadé que les premiers Sonnets qu'on trouve dans le recueil de ses Poésies italiennes n'ont été faits qu'après son voyage de Lombès. J'ai rapporté les trois premiers. Le quatrième contient un jeu de mots puerile sur les syllabes qui composent le nom de *Laure* ou *Laurette* qu'il est impossible de rendre en François, & qui est bien au-dessous d'un génie tel que celui de Petrarque (a). C'est le jugement qu'en ont porté les Italiens même ; je parle de ceux qui n'étant pas tout-à-fait idolâtres de ce grand Poète veulent bien lui trouver quelques défauts.

Quoiqu'il ait retouché ses Sonnets à plusieurs reprises, comme il conste par le fragment original qu'U-

AN. DE J. C.
1331.

Agapit fut
Chanoine de
Latran aumois
de Juin 1332.
Reg. Joan.
t. 39. f. 517.

Sonn. 4.
Quand'io
movo.
On appelloit
Laure, Lau-
rette dans son
enfance.

Cet original
a été imprimé
à Rome l'an
1642.

(a) Castelvetro dans sa poétique remarque que les anciens n'ont jamais joué sur le nom de leurs ma-

trèses, & justifie assez mal Petrarque sur ce chapitre.

AN. DE J. C.
1331.

miers sont encore les plus foibles , & cela me paroît tout simple. La lime ne sert qu'à corriger les fautes de style & le mécanisme de la versification : elle ne donne pas de la chaleur & de l'ame à des vers qui en étoient dépourvus en naissant.

Ce fut aussi à-peu-près dans ce temps-ci , que Petrarque fit son cinquieme Sonnet , qui nous apprend seulement qu'il couroit après Laure ; & qu'elle le fuyoit , comme Daphné fuyoit Apollon.

SONNET V.

*Si traviato è 'l folle mio desio
A seguir costei , che 'n fuga è volta,
E de' lacci d'Amor leggiera, e sciolta
Vola dinanzi al lento correr mio :
Che quanto richiamando più l'envio
Per la sicura strada , men m'ascolta :
Nè mi vale spronarlo , o darli volta;
Ch' Amor per sua natura il fa restio.
E poi che 'l fren per forza a sè raccoglie ,
I mi rimango in signoria di lui ,
Che mal mio grado a morte mi trasporta ,
Sol per venir al Lauro onde si coglie
Acerbo frutto , che le piaghe altrui ,
Gustando afflige più , che non conforta.*

Libre des liens amoureux ,
Laure me fuit , mon cœur court
après elle ,
Sourd à la voix qui le rappelle ,
Plus rétif qu'un coursier fongueux.
Malgré moi sans cesse il m'entraîne ,
Vers ce laurier dont les fruits sont
si beaux.
Il voudroit les cueillir ; loin de guérir mes maux ,
Ces fruits amers augmenteroient ma peine (a).

Il faut s'accoutumer à trouver dans les vers de Petrarque une allusion perpétuelle entre Laure , le lau-

(a) Un Poëte a feint qu'Apollon voyant Laure changée en laurier , dit : cela ne m'empêchera pas d'en jouir ; & qu'après avoir goûté de son fruit , il ajouta : elle est toujours amère pour moi.

*Uique novas gustu baccas tentavit ,
eandem
Hic mihi servat , ait , nunc quoque
amaritum. Ang. polit.
Ne 'eroit-ce pas une imitation de
ce Sonnet de Petrarque ?*

rier & *Daphné* (a). Personne n'ignore la fable de cette Nymphé. Elle étoit fille du fleuve Penée : les Dieux la changerent en laurier pour la mettre à l'abri des poursuites vives d'Apollon qui couroit après elle sur les bords de ce fleuve. *Puisque vous ne pouvez pas être ma femme*, dit Apollon, *vous serez au moins mon arbre* (b).

AN. DE J. C.
1331.

De-là vint que le laurier fut consacré à ce Dieu, s'il en faut croire les Mithologistes. On en ornoit ses Temples & les Trépiés où il rendoit ses oracles : un de ses Prêtres en étoit toujours couronné ; & comme Apollon étoit le Dieu de la Poésie, on imagina aussi d'en couronner les Poètes. [Un Italien, qui a fait un traité sur le laurier, prétend, que cet arbre ne fut consacré à Apollon, que parce qu'on croyoit qu'il communiquoit l'esprit de prophétie, & l'enthousiasme poétique (c).]

Pausan. Boeot.
l. 9.

Les vers de Petrarque où Laure est confondue tantôt avec le laurier, tantôt avec *Daphné* elle-même, choqueront sans doute les oreilles délicates des beaux esprits de notre siècle (d). On dit pour excuser cette métaphore un peu outrée, & ce jeu de mots, que Petrarque qui avoit adopté dans sa Poésie le système de Pythagore sur la transmigration des ames, paroît avoir feint, que l'ame de *Daphné* changée en laurier

(a) *Daphné*, mot grec qui signifie Laurier.

Nil crepitantius uritur..... hinc Daphne dicta videtur. Cœl. Rhodig. l. 5. c. 7.

(b) *Conjux quoniam mea non potes esse, arbor eris certè dixit mea*, &c. Ovid. metam. l. 1.

(c) Fù non meno per lo spirito del vaticinio che per l'estro poetico consecrata ad Apollo. Giov. Franc.

Madrusio, tratt. dell' alloro, &c. Racc. di Calogiera, t. 4.

(d) *Gravina admire ces allusions.* Quindi egli non freddamente come il più de' moderni, ma con sensata allusione scherza non di rado sopra il nome di Laura dal lauro che *Dafne* in græca lingua s'appella, col quale significa la persona di questa ninfa nella vita della sua donna risorta. Vinc. Grav. rag. poet. l. 1. n. 18.

AN. DE J. C.
1331.

avoit passé dans le corps de Laure , après une longue fuite de transmigrations.

*Pictoribus at-
que poetis.
Quidlibet au-
dendi semper
fuit æqua po-
restas. Horat.
de arte poet.*

Depuis qu'Horace a permis aux Poètes de tout oser , on ne doit pas faire un crime à Petrarque de cette fiction. Cela posé , il est tout simple qu'il confonde Laure avec le laurier , & avec la Nymphé qu'Apollon aimoit ; & qu'il se déclara le rival de ce Dieu.

Voilà la source de sa passion pour le laurier qui lui attira le reproche suivant si amer & si bien fondé , qu'il met dans la bouche de St. Augustin.

„ Qui est-ce qui ne seroit pas étonné & choqué de
„ voir votre folie pour Laure portée à un tel excès ,
„ que vous aimez avec fureur , non-seulement sa per-
„ sonne , mais même son nom , & tout ce qui peut y
„ avoir le moindre rapport ? C'est-là la véritable cause
„ de votre passion pour le laurier , qui est telle , qu'à
„ peine vous est-il échappé un petit poème , où il n'en
„ soit question (a).

Sonn. 50.

En effet l'amour avoit si bien lié dans l'ame de Petrarque l'idée de Laure avec celle du laurier , qu'il ne pouvoit voir cet arbre , sans éprouver à-peu-près les mêmes transports , que lui caufoit la vue de Laure : aussi aimoit-il à le multiplier , & il en plantoit par-tout où il pouvoit (b).

(a) Quis dignè satis excretur ac stupeat alienatæ mentis insaniam , cum non minus nominis quam ipsius corporis splendore. Quidquid illi consonum fuit incredibili vanitate coluisti ? Quam ob causam... poeticam lauream quod illa hoc nomine voceretur adamasti ; ex eoque tempore sine lauri mentione vix ullum tibi carmen effluxit. Ed. Bas. f. 357.

(b) Petrarque donnoit un autre

raison de son goût pour le laurier. On attribuoit à cet arbre la vertu d'éloigner le tonnerre qu'il craignoit beaucoup. Non ultima causa diligenda lauri , quod arborem hanc non fulminari traditur. Ed. Bas. f. 361.

Tiberius tonitrua prætermo- dum expavescebat & turbatiore cælo nunquam non coronam lauream capite gestavit , quod fulmine negetur adflari id genus frondis. Suet. c. 69.

Il imagine un jour de planter un laurier sur le bord d'un ruisseau dans un endroit où Laure alloit souvent se promener ; comme cet arbre délicat craint beaucoup la gelée , il crut devoir appeler son rival à son secours , & il l'invoqua par le Sonnet suivant.

AN. DE J. C.
1331.

SONNET XXVI.

A Pollo ; s' ancor vive il bel desio Che t'infiammava alle Tefsaliche onde ; E se non hai l'amate chiome bionde Volgendo gli anni già poste in ob- blio ; Dal pigro cielo , e dal tempo aspro , e rio , Che dura quanto 'l tuo viso s'as- conde ; Difendi or l'onorata , e sacra fronde Ove tu prima , e poi fu' invescat' io : E per virtù dell' amorosa speme Che ti sostiene nella vita acerba , Di queste impression l'aere disgom- bra. Si vedrem poi per maraviglia in- sieme Seder la Donna nostra sopra l'erba , E far delle sue braccia a sé stessi ombra.	R Appelle-toi , Phœbus , la Nym- phe à tresse blonde , Qui te fuyoit dans ce vallon char- mant , Que le tendre Penée arrose de son onde. Le feu dont tu brulois , est-il encor ardent ? Viens dans ces lieux répandre une vertu féconde Sur cet arbre de nous chéri. Protège sa timide enfance ; Par tes rayons , qu'elle soit à l'abri Des noirs effets de ton absence. Quel charme , un jour , quand nous verrons La Nymphé que nous adorons , De ce bel arbre assise à l'ombre , Emprunter son feuillage sombre Contre le feu de tes rayons ?
---	---

Petrarque alloit souvent s'asseoir au pié de ce laurier sur les bords de ce ruisseau , la situation étoit charmante , Laure s'y rendoit quelquefois ; c'étoit sa promenade favorite ; quand elle n'y étoit pas , tout ce qui s'offroit aux regards de Petrarque lui rappelloit son idée ; sa verve s'allumoit ; il faisoit des vers pour elle.

Le Sonnet qui suit , quoique fait plusieurs années après , m'a paru devoir trouver ici sa place , parce que

AN. DE J. C.
1331.
Petrarque y adresse la parole à ce laurier, qu'il avoit planté dans ces beaux lieux.

SONNET CXV.

*Non Tefin, Pò, Varo, Arno, Adige, e Tebro,
Eufrate, Tigre, Nilo, Ermo, Indo, e Gange,
Tana, Istro, Alfeo, Garonna, e'l mar che frange,
Rodano, Ibero, Ren, Sena, Albia, Era, Ebro;
Non edra, abete, piu, faggio, o ginebro
Poria 'l foco allentar che 'l cor tristo ange;
Quanti un bel rio ch' ad ogni or meco piange,
Con l'arbofcel che'n rime orno, e celebro.
Quest' un foccorfo trovo tra gli affalti
D'Amore, onde conven ch' armato viva
La vita che trapassa a sì gran salti.
Così cresca 'l bel Lauro in fresca riva;
E chi 'l piantò, pensier leggiadri, ed altri
Nella dolce umbra al suon dell' acque scriva.*

IMITATION.

*B*EL arbre que mes mains ont fait croître en ces lieux !
Ruisseau, qui par votre murmure Accompagnez mes soupirs amoureux !
Vous seuls, dans toute la nature, Tempérez l'ardeur de mes feux.
Croissez, charmant laurier, croissez sur ce rivage,
Elevez jusqu'au ciel vos rameaux toujours verts.
Au bord de ce ruisseau, sous votre doux ombrage,
Je chanterai toujours la beauté que je sers.

Je ne crains pas qu'on me reproche d'avoir supprimé dans ma traduction cette longue énumération de fleuves & d'arbres qu'on trouve dans le Sonnet : elle n'est pas supportable. Les Italiens en conviennent eux-mêmes ; c'est tout dire.

Il est certain que les commencemens de l'amour de Petrarque ne furent pas heureux ; cependant il convient que Laure le traitoit avec assez de bonté, tant qu'il put lui cacher ce qui se passoit dans son ame : mais

elle l'accabla de rigueurs , lorsqu'elle eut découvert , qu'il étoit épris de ses charmes (a).

AN. DE J. C.
1331.

Ce n'est pas qu'il eut osé lui en faire l'aveu : une passion comme la sienne ne se déclare pas ; mais il est impossible de la cacher.

Laure s'étant apperçue que Petrarque suivoit partout ses traces , prit le même soin à l'éviter qu'il prenoit à la chercher : lorsque par hazard elle se trouvoit avec lui dans un lieu public , s'il faisoit quelque mouvement pour l'aborder , elle fuyoit bien vite.

Les regards enflammés qu'il jettoit quelquefois sur elle , la déterminèrent à ne paroître devant lui que couverte de son voile : elle ne le quittoit plus *au soleil* , à *l'ombre* , & *quelque temps qu'il fit* (b). Si par un hazard fort rare , elle ne l'avoit pas sur le visage , elle se hâtoit de le prendre , aussi-tôt qu'elle voyoit Petrarque , ou elle se couvroit de sa main.

C'est le sujet de sa première Ballade : on n'y trouve que des plaintes & des imprécations contre ce maudit voile , qui lui cachoit *des cheveux* , *un visage* , *des yeux* qui le ravissoient (c). On trouvera les mêmes plaintes souvent répétées dans ses premiers vers.

Dans un Sonnet fait quelque temps après , il se plaint de ce que Laure *par modestie* , ou *par orgueil* , avoit

Sonn. 29.
Orso. . . .

(a) Mentr'io portava i bè pensier
celati ,
Ch'anno la mente desando morta,
Vidivi di pietate ornare il volto :
Ma poi ch'amor di me vi fece
accorta.

Quel che più desiava in voi mē
tolto. Ball. 1.

(b) Lassar il velo o per sole o

per umbra ,
Donna , non vi vid'io ,
... Ed al caldo, ed al gicio. Ball. 1.
(c) Mortal velo il mio veder ap-
panna. Canz. 7.

Torto mi face il velo
E la man che si spesso s'attraversa
Fra'l mio sommo diletto
E gli occhi. Canz. 9.

AN. DE J. C.
1331.

toujours les yeux baissés, & les couvroit quelquefois de sa main, lorsque surprise sans son voile elle n'avoit pas le temps de le prendre (a).

Je ne sçais si Petrarque avoit raison de se plaindre de ces petites affectations de Laure, & de les regarder comme des rigneurs. Tacite, en parlant de cette belle Poppée qui sçut toucher le cœur de Neron, remarque qu'elle avoit toujours un voile qui lui cachoit une partie du visage *pour ne pas rassasier les regards, ou parce que cela lui alloit bien (b).*

Ces rigneurs, vraies, ou apparentes, rendirent Petrarque encore plus timide, quoiqu'il le fût déjà beaucoup. Ebloui par l'éclat de la beauté de Laure, par la magnificence de ses habits, & des ornemens de sa tête (c), effrayé par la sévérité de ses regards, il n'osoit pas lui parler.

„ Ah ! disoit-il un jour en lui-même, si je voyois le
„ feu de ces beaux yeux éteint par les années, l'or de
„ cette belle chevelure changé en argent; les fleurs
„ de ce teint fanées; Laure sans guirlande, sans ha-
„ bits verds; je sens que je serois plus hardi; je par-
„ lerois de mon martyre avec plus de confiance, &
„ peut-être ne me refuseroit-on pas quelques sou-
„ pirs (d).

(a) O per humiltate, o per orgoglio....

E quel lor inclinar....

Ed'unabianca man ancor midoglio

Che contra gli occhi miei sè fatta scoglio.

(b) Velatâ parte oris, ne satiaret aspectum, vel quia sic decebat. Tacit. ann. 13. 45.

Mr. d'Alembert traduit ainsi :

ayant une partie voilée de son visage, pour entretenir le desir de la voir, ou parce qu'elle étoit mieux ainsi.

(c) Elle portoit une couronne d'argent sur la tête, & nouoit quelquefois ses cheveux en y mêlant des pierreries : grande magnificence pour ce temps-là.

(d) On peut voir par les Sonnets 273, 274, 275 que peu s'en fallut que ce que Petr. avoit désiré, n'arrivât.

Cette

Cette idée se présente assez naturellement à un jeune amant timide & sans expérience.. Plusieurs Poëtes Latins & Italiens [entr'autres le Cardinal Bembo] ont fait en vers ce compliment à leurs maîtresses. J'ignore si elles en étoient bien flattées ; mais je suis bien sur , que ce tour de galanterie ne réussiroit pas aujourd'hui en France , où les femmes n'aiment pas qu'on leur annonce d'avance les ravages que le temps fera sur elles.

AN. DE J. C.
1331.

Petrarque fit de cette idée le Sonnet suivant :

SONNET X.

S E la mia vita dall' aspro tormento Si può tanto schermire , e dagli affanni , Ch' i' veggia per virtù degli ultim' anni , Donna , de' be' vostr' occhi il lume spento : E i cape' d'oro fin farfi d'argento , E lassar le ghirlande , e i verdi panni , E 'l viso scolorir che ne' miei danni A lamentar mi fa pauroso , e lento : Pur mi darà tanta baldanza Amore , Ch' i' vi discovrirò , de' miei martiri Qua' sono stati gli anni , e i giorni , e l' ore. E se 'l tempo è contrario ai be' desiri ; Non fia ch' almen , non giunga al mio dolore Alcun soccorso di tardi sospiri.	S I malgré les maux que j'endure , Laure , je pouvois vivre assez pour voir le temps Altérer l'or de cette chevelure , La déponiller de fleurs & d'ornemens ; Et portant plus loin le ravage , Couvrir de rides ce visage , Affoiblir les rayons de ces astres charmans. Alors , plus confiant , j'oserois tout vous dire ; Je compterois de mon martyre Les jours , les heures , les instans. Cette saison , je le sçais , est contraire A l'amour , aux tendres desirs ; Mais vous seriez alors peut-être moins sévère , Et, trop tard , j'obtiendrois de vous quelques soupirs.
--	--

Alexandre Tassoni qui a fait des observations sur Petrarque où il prend quelquefois la liberté de le tourner en ridicule , au grand scandale des vrais Petrar-

Confid. sopr.
Sonn. 10.

A a

AN. DE J. C.
1331. chistes , compare ces soupirs de Laure dans sa vieillesse au secours de Pise , qui arriva 40 jours après que la ville fut prise.

Petrarque maltraité ne se rebutoit pas ; sans cesse occupé du plaisir de voir l'objet de son amour , il alloit à toutes les fêtes , il se trouvoit dans tous les lieux , où les Dames avoient coutume de se rassembler : c'étoit la seule façon dont il pût voir Laure. Son mari qui avoit du penchant à la jalousie , comme on le verra , n'auroit pas permis l'entrée de sa maison à un jeune Italien beau , & bienfait.

Laure paroissoit dans ces assemblées parmi les beautés dont la ville d'Avignon étoit ornée , comme une belle fleur au milieu d'un parterre , qui efface toutes les autres par l'éclat & la vivacité de ses couleurs. Quelle joie pour Petrarque , quand il pouvoit jouir de ce spectacle ! Sa passion prenoit de nouvelles forces ; il s'applaudissoit d'avoir fait un si bon choix : rien de plus honorable à ses yeux que d'être attaché à Laure. Le respect qu'il avoit pour elle , l'admiration que lui inspiroit sa vertu le faisoit rentrer en lui même , & le détachoit de quelques commerces peu honnêtes , où j'ai dit que sa jeunesse & son tempérament l'entraînoient quelquefois malgré lui.

Voilà le sujet de ce Sonnet.

SONNET XI.

AN. DE J. C.

1331.

TRADUCTION FIDELLE.

Quando fra l' altre donne ad ora ad ora

Amor vien nel bel viso di costei ;

Quanto ciascuna è men bella di lei ,

Tanto cresce il desio che m'innamora.

I' benedico il loco, e 'l tempo, e l'ora,

Che sì alto miraron gli occhi miei ;

E dico : Anima , assai ringraziar

dei ,

Che fosti a tanto onor degnata al-

lora.

Da lei ti vien l'amoroso pensiero ,

Che mentre 'l segui , al sommo ben

t'invia ,

Poco prezzando quel ch'ogni uom

desia :

Da lei vien l'animosa leggiadria ,

Ch' al ciel ti scorge per destro sen-

tero ;

Sì ch' i' vo già della speranza al-

tero.

QUand Laure paroît dans ces lieux,

Parmi cent beautés qu'elle efface ,

Plus je vois qu'elle les surpasse ,

Plus je sens accroître mes feux.

Je bénis le moment heureux ,

L'heure , le jour , l'endroit où j'eus

l'audace

De porter aussi loin mes vœux.

Quel honneur ! me dis-je à moi-même ;

Rends grace à la beauté qui déta-

chant ton cœur ,

De mille objets vils & grossiers qu'il

aime ,

Lui fait voir dans l'Etre Suprême

L'unique source du bonheur.

D'elle me vient cette céleste flamme ,

Qui me conduit au ciel par le plus

droit chemin.

L'espérance élève mon ame ,

Et la remplit d'un généreux dédain.

Petrarque alloit quelquefois à la chasse pour se délasser de ses études , & se consoler du mauvais succès de ses amours. Il prit un jour deux pigeons ramiers (a) en chassant avec des filets au pié de la ville d'Avignon qui étoit toute bâtie sur le penchant du rocher avant les accroissemens qu'elle reçut depuis , & que les Papes firent entourer de ces belles murailles qu'on y admire encore à présent.

Il envoya ces deux pigeons dans une cage à un de ses amis , avec le Sonnet suivant , où il les fait parler.

(a) D'autres disent des perdrix ; mais comment le savent-ils ? Je me suis déterminé pour les pigeons , parce que Petrarque dans une de ses églogues dit qu'il alloit quelquefois

prendre des pigeons aux filets :

Cum quibus & niveas laqueis vis-
coque columbas

Gaudebas , damasue plagis tentare
fugaces. Eglog. 8.

A a ij

AN. DE J. C.
1331.

SONNET VII.

A Piè de' colli ove la bella vèsta
 Prese della terrene membra pria
 La Donna che colui ch' a tane' invia,
 Spesso dal sono lagrimando desta :
Libere in pace passavam per questa
 Vita mortal , ch' ogni animal desia ,
 Senza sospetto di trovar fra via
 Cosa ch' al nostr' andar fosse molesta.
Ma del misero stato ove noi semo
 Condotte dalla vita altra serena ,
 Un sol conforto , e della morte ,
 avemo :
Che vendetta è di lui ch' a ciò ne mena ;
 Lo qual' in forza altrui , pressò all'
 estremo
 Riman legato con maggior catena.

IMITATION.

Sur ces bords , où reçut la vie
 Celle qui tient Petrarque dans ses
 fers ,
 Sans crainte , sans souci , nous vo-
 lions dans les airs ;
 La liberté par lui nous fut ravie.
 Hélas ! privés d'un bien si doux ,
 Nous ne lui portons point d'envie :
 Petrarque est moins libre que nous.

Au mois d'Avril de cette année , Petrarque envoya
 des truffes (a) à cet ami que je crois être l'Evêque de
 Lombès , avec ce Sonnet.

(a) Quelques Italiens disent avoir
 vu écrit de la main de Petrarque ,
 à la marge de ce Sonnet : *l'ubero-
 rum munus* , présent de truffes.
 Castely. Note sur ce Sonnet. Il y en

a qui disent que c'étoit des asper-
 ges : d'autres des champignons.
 Tout cela est dit au hazard : j'ai
 cru devoir préférer les truffes à
 cause de la note de Petrarque.



SONNET VIII.

AN. DE J. C.
1332.

QUando'l pianeta che distingue l'ore,
Ad albergar col Tauro si ritorna ;
 Cade virtù dall' infiammate corna ,
 Che veste il mondo di novel colore :
 E non pur quel che s'apre a noi di fere ,
 Le rive e i colli di fioretti adorna ;
 Ma dentro , dove giammai non s'ag-
 giorna ,
 Gravidato fa di se il terrestre umore :
 Onde tal frutto , e simile si colga :
 Così costei , ch' è tra le donne un
 Sole ,
 In me movendo de' begli occhi i rai
 Cria d'Amor pensieri , atti a parole :
 Ma come ch' ella gli governi , o vol-
 ga ,
 Primavera per me pur non è mai.

QUand l'astre des saisons vient ra-
 nimer le monde ,
 Et le parer de nouvelles couleurs ;
 Il part de ses rayons une vertu fé-
 conde ,
 Qui , pénétrant le sein de la terre
 profonde ,
 Y fait germer ces fruits intérieurs ,
 Et , par l'émail de mille fleurs ,
 Embellit sa surface ronde.
 Ainsi quand , par le feu de ses rayons
 charmans ,
 Le Soleil de mes jours vient fécon-
 der mon ame ,
 J'y sens germer desirs & tendres sen-
 timens :
 Mais malgré les effets de sa divine
 flamme ,
 Il n'est point pour moi de prin-
 temps (a).

Les premiers vers de Petrarque se répandirent bien-
 tôt , & ils eurent un succès étonnant. Sa réputation
 qui commençoit déjà à s'étendre au-delà des Alpes ,
 engagea une Dame de Sasso Ferrato à le consulter
 comme un oracle sur le parti qu'elle avoit à pren-
 dre dans une situation assez délicate.

Thomas, Petr.
 Rediv. f. 110.
 & seq.
 Mescol. di
 menagio , f.
 176.
 Francesco
 patricio della
 città felice.
 Annibal re-
 nucci fiorent.

(a) Castelvetro dans sa poétique critique de ce Sonnet , sur ce que Petrarque voulant désigner le commencement du printemps [qui est la saison des truffes] place le soleil dans le signe du l'aureau. Il est certain qu'il est alors dans le Belier.

On lui a répondu qu'il n'y a rien dans ce Sonnet qui donne lieu de croire que Petrarque ait voulu parler du commencement du printemps , plutôt que du milieu. La saison pro-

pre des truffes est l'automne & le commencement de l'hyver. Mais on en trouve toute l'année dans les pays chauds , sur-tout des truffes blanches. Il est vrai qu'elles sont plus rares dans le printemps & dans l'été. Cette rareté a fait croire à Tassoni que c'étoit plutôt des champignons que des truffes dont il étoit question dans ce Sonnet : *lo per me renego che fossero prugnoli*. Confid. sopr. Sonn. 8.

AN. DE J. C.
1332.

On prétend que cette Dame étoit d'une branche de la maison de Levis, établie en Italie. On la nommoit Justine de Levis Perrot. Son pere, qui s'appelloit André, étoit un homme d'esprit & de mérite (a). Il avoit donné à sa fille une éducation fort différente de celle qu'on donnoit aux filles dans ce temps-là. Dès sa première jeunesse, Justine faisoit des vers; les gens du monde se mocquoient d'elle, & lui disoient : *le métier d'une femme est de coudre & de filer : cessez d'aspirer au laurier poétique, laissez la plume, prenez l'aiguille & le fuseau.*

Ces propos la découragerent; elle étoit tentée de renoncer à la Poésie, & ne pouvoit pas s'y déterminer. Dans cet état elle s'adressa à Petrarque dont elle avoit entendu parler comme d'un des meilleurs Poètes du siècle, & lui dit dans un Sonnet (b) : « Ô vous, qui par un vol hardi êtes parvenu de bonne heure au sommet du Parnasse, dites-moi quel parti je dois prendre : je voudrois vivre après ma mort. Les Muses seules peuvent me donner l'immortalité que je desire. Me conseillez-vous de m'y livrer, ou

(a) Thomasini nous apprend que le Cardinal Albornoze dans sa légation d'Italie, où il fit la guerre avec succès aux ennemis du St. Siege, se servit utilement d'André Perrot à Sassoferrato, sur-tout pour la construction de quelques forts.

(b) Thomasini assure que Torquato Perrot, Evêque d'Amelia, lui envoya ce Sonnet de Justine sa parente.

*Io vorrei pur drizzar queste mie piume
Colà, signor, dove il desio n'invita,
E dopo morte rimaner' in vita,
Col chiaro di virtute inclyto lume*

*Ma' volgo inerte, che dal rio costume
Vinto, ha d'ogni suo ben la via smarrita,*

*Come degna di biasmo ogn' hor
m'addita*

*Ch'ir tenti d'elicon al sacro fiume.
All'ago, al fuso, piu ch'al lauro, o
al mirto,*

*Come che qui non sia la gloria mia,
Vuol c'habbia sempre questa mente
intesa.*

*Dimmi tu hormai, che per più dritta
via*

*A parnasso t'en vai, nobile spirto,
Dovrò dunque lasciar sì degna im-
presa?*

» de reprendre les exercices de mon sexe , pour me
 » mettre à l'abri de la censure du vulgaire , qui ne
 » veut pas que les femmes fassent des vers , & qu'elles
 » aspirent à être couronnées de laurier ou de myrte ?

AN. DE J. C.
 1332.

Petrarque lui répondit par un autre Sonnet sur les mêmes rimes.

SONNET VI.

*L*Agola , e 'l sonno , e l'oziose piume
 Hanno del mondo ogni virtù sbandita,
 Ond'è dal corso suo quasi smarrita
 Nostra natura vinta dal costume :
 Ed è sì spento ogni benigno lume
 Del ciel , per cui s'informa umana
 vita ;
 Che per cosa mirabile s'addita
 Chi vuol far d'Elicona nascer fiume.
 Qual vaghezza di Lauro ? qual di
 Mirto ?
 Povera , e nuda vai Filosofia ,
 Dice la turba al vil guadagno intesa.
 Pochi compagui avrai per l'altra via ;
 Tanto ti prego più , gentile spirto ,
 Non lassar la magnanima tua im-
 presa.

*L*A gourmandise & la paresse ont
 chassé du monde toutes les vertus.
 Tout est changé. Nous n'avons plus
 de lumière qui nous guide. On mon-
 tre au doigt un homme qui fait de
 vers. La vile populace qui ne songe
 qu'à gagner de l'argent , dit : à quoi
 bon couronner sa tête de myrte ou
 de laurier ? La Philosophie est aban-
 donnée , & va toute nue O vous que
 le ciel a doué d'un esprit aimable !
 que ces propos ne vous rebutent pas !
 suivez la route que vous avez prise ,
 quoiqu'elle soit peu fréquentée.

Quelques Italiens soutiennent que le Sonnet attri-
 bué à Justine , a été fait dans le seizième siècle , sur
 les rimes de celui de Petrarque. Leur raison est que dans
 un siècle où les hommes mêmes faisoient de si mauvais
 vers , il n'est pas possible qu'un si bon Sonnet soit
 l'ouvrage d'une femme. Mais dans le fond le Son-
 net de Justine ne vaut pas mieux que celui de Petrar-
 que ; & combien de fois a-t'on vu les femmes l'empor-
 ter sur les hommes, dans toutes les opérations de l'esprit,
 qui ne demandent que de la finesse & de l'agrément !

AN. DE J. C.
1331.

Niceron, vie
de Nicolas Per-
rot Arch. de
Manfredonia,
Auteur du
Cornucopia.

F. III.

Ibid.

Carolus, in
vitâ suâ.

Chron. aulæ
reg. p. 2. f. 83.

Corthusi coll.
murat. t. 12.

Du Brav. hist.
Bohem. l. 21.

Vill. l. 10.
cap. 170.

Murat. an.
d'Ital.

Od. rain. an.
1330. n. 39.

On prétend encore que cette Justine n'étoit pas de la maison de Levis [une des plus illustres qu'il y ait en France] ; mais Torquato Perrot , Camerier du Pape Urbain VIII & Evêque d'Amelia , qui étoit certainement de la même maison que Justine , reçut des lettres de Messieurs de Levis , qui le reconnoissoient pour parent. Nous devons à cet Evêque la découverte du Sonnet de sa parente ; il l'envoya à Philippe Thomasini Evêque de Cittanuova , qui l'a fait imprimer dans son *Petrarcha redivivus* , d'où j'ai tiré tout ce que je viens de dire. Je cite mon Auteur , & ne le garantis pas.

Thomasini ajoute que Justine avoit adressé des vers à un Pape siegeant à Avignon pour l'engager à revenir à Rome , que le Pape Clement VIII ayant vu quelques fragmens de ces vers , fit faire des recherches à Saffo Ferrato sur cette Dame , qui ne produisirent rien.

On raconte une application assez heureuse de deux vers de ce Sonnet. Un Philosophe mal pourvu des biens de la fortune passoit dans la rue assez mal vêtu. Un Médecin dit en le voyant passer : *Povera e nuda vai Filosofia*. Le Philosophe lui répondit sur le champ par le vers qui suit : *Dice la turba al vil guadagno intesa*.

Vers la fin de cette année Petrarque vit avec peine arriver à Avignon Jean de Luxembourg Roi de Bohême , fils de l'Empereur Henri VII dont j'ai parlé. Le motif qui engagea ce Prince à venir s'aboucher avec le Pape , étoit connu de tout le monde , & très-désagréable pour Petrarque , qui aimoit sa patrie avec excès.

Ce Prince étoit entré en Italie à la fin de 1330 à la

la tête d'une armée , sans qu'on sçut ce qu'il y venoit faire : les uns disoient qu'il y alloit en qualité de Vicaire de l'Empire pour soutenir les Gibelins contre les Guelphes , mais il ne prit jamais ce titre que Louis de Baviere lui avoit donné , s'il en faut croire le nouvel Historien d'Allemagne : les autres , qu'il y avoit été appelé par le Pape , pour protéger les Guelphes & rétablir la paix. Quelques - uns prétendoient qu'il étoit venu à Trente pour le mariage de Jean son second fils , avec Marguerite fille & héritiere du Duc de Carinthie.

AN. DE J. C.
1332.

Quel que fût le motif qui détermina le Roi de Bohême , il est certain que son entrée en Italie eut d'abord les succès les plus brillans. Il se rendit maître de plusieurs villes considérables , presque sans coup férir. Bresse , Bergame , Cremone , Parme , Pavie , Reggio , Modène , &c. lui ouvrirent leurs portes : il fit lever aux Florentins le siège de Luques. C'étoit une espece d'enchantement : toutes ces villes croyoient , en se donnant à ce Prince , mettre fin aux troubles qui les agitoient.

Des succès si rapides donnerent de l'inquietude en même temps au Pape & à l'Empereur qui désavouoient également ce Prince. On fit entendre à l'Empereur , que Jean de Luxembourg vouloit se faire déclarer Roi de Lombardie. Le Pape de son côté craignit qu'il n'opprimât tout-à-fait les Guelphes , & ne se rendît maître de plusieurs villes , sur lesquelles le St. Siege avoit des droits ou des prétentions. Il ordonna au Cardinal Poyet son Légat en Lombardie , d'employer toute sorte de moyens pour rompre l'union du Roi de Bohême avec Louis de Baviere , & pour déterminer le premier

B b

AN. DE J. C.
1332.

à épouser les intérêts du St. Siege.

Le Légat y réussit par un tour fort adroit ; il insinua à ce Prince qu'au lieu de faire la guerre en Italie pour l'Empereur , il devoit y travailler pour lui-même & l'aggrandissement de sa maison ; que le Pape consentiroit qu'il tint , comme Seigneur particulier sous la souveraineté du St. Siege , les villes dont il se rendroit maître.

Le Roi de Boheme entra aisément dans les idées du Légat ; & suivant le plan qu'il lui avoit tracé , ils convinrent d'unir leurs forces pour subjuguier entièrement l'Italie , & y détruire les foibles restes de l'autorité Impériale.

Les conférences secretes du Légat & du Roi de Boheme répandirent l'allarme dans toute l'Italie , qui craignit qu'on ne voulût lui donner de nouveaux fers. On vit alors une chose qu'on n'avoit jamais vue : les Guelphes & les Gibelins se réunir pour défendre la liberté de leur patrie. La crainte fit dans un moment ce que les Papes avoient tenté vainement depuis deux siècles.

Robert Roi de Naples , Chef du parti Guelphe , les Florentins , les Seigneurs de Milan , de Vérone , de Mantoue & de Ferrare firent une confédération par laquelle ils convinrent d'unir leurs forces pour reprendre les villes dont le Roi de Boheme s'étoit emparé. Il fut décidé que Cremone appartiendrait à Azon Visconti, Seigneur de Milan : Parme à Martin de l'Escale , Seigneur de Vérone : Modène à Obizon d'Est , Seigneur de Ferrare : Reggio à Louis de Gonzague , Seigneur de Mantoue : Luques aux Florentins.

L'Empereur , de son côté , suscita en Allemagne des ennemis à Jean de Luxembourg qui déconcertèrent tous les projets de ce Prince en Italie , & l'obligerent à venir défendre ses propres Etats. Il laissa en partant le commandement de son Armée à Charles son fils , jeune Prince de seize ans , qui avoit été élevé à Paris , & donnoit les plus grandes espérances. On le verra dans le cours de ces mémoires honorer Petrarque de sa bienveillance , & le traiter avec une distinction singulière.

AN. DE J. C.
1332.

Les Rois de
Pologne & de
Hongrie, & le
Duc d'Autri-
che.

Dès que le Roi de Bohême eut rétabli la paix dans ses Etats , il alla à Avignon au mois de Novembre conférer secrètement avec le Pape , sur les moyens de faire la guerre avec succès en Italie , & de détruire la ligue des Princes confédérés.

Vill. l. 10.
cap. 213.
Chron. aulæ
reg. p. 2. f. 83.
Du Brav. hist.
Boh. l. 21.

Le Pape , qui faisoit semblant de ne prendre aucune part aux entreprises de ce Prince , le reçut assez froidement en apparence , & lui fit même des reproches publics sur ce qu'il avoit osé porter la guerre en Italie. Mais les Italiens ne furent pas les dupes de cette comédie , & Petrarque moins que personne. Il avoit toujours les yeux ouverts sur les destins de sa patrie , & ne pouvoit pardonner au Pape tous les efforts qu'il faisoit pour l'opprimer.

Le Roi de Bohême après avoir passé une quinzaine de jours à Avignon (a) , où il avoit tous les jours des conférences secrètes avec le Pape, alla à Paris demander des troupes à Philippe de Valois avec qui il venoit de con-

(a) Villani remarque que quand ce Prince partit d'Avignon, les Cardinaux firent une lieue pour l'accompagner. Philippe de Saignet, Sénéchal de Provence , avoit voulu s'opposer à son entrée à Avignon ; mais le Pape l'en empêcha. Vill. l. 10. cap. 213.

AN. DE J. C.
1333.

traçter une nouvelle alliance , en donnant Bonne sa fille à Jean fils aîné de Philippe (a). Le Roi de France accorda le secours demandé. Jean de Luxembourg entra en Italie au commencement de 1333 avec le Connétable de France , les Comtes d'Armagnac & de Forez , le Maréchal de Mirepoix , & la fleur de la noblesse Françoisé ; sur-tout celle de Languedoc.

Cette irruption des François redoubla les allarmes des Italiens , & leurs efforts pour défendre leur patrie. Ils ne doutoient pas que le Pape & le Roi de France ne fussent convenus d'unir leurs forces , pour se rendre maîtres de l'Italie & la partager entr'eux.

Il seroit difficile d'exprimer quelle fut l'inquiétude & la fureur de Petrarque. Plein de la lecture de Tite-Live , & des idées qu'on y puise de l'ancienne grandeur de Rome , il ne pouvoit voir sans fremir des esclaves révoltés [c'est ainsi qu'il appelle les François & les Allemands] franchir les Alpes , pour aller donner des fers à l'Italie qui les a domptés autrefois , & toujours traités avec mépris.

Crescimbeni, Quadrio, &c. l'appellent Meuzzo , Meuccio ou Benuccio Tolomei. On trouve ses Poésies Mss. dans les Bibl. Chigi & Barberini.

Il exhala sa fureur dans une Epître en vers latins à Enée Tolomei de Sienne Dominicain , Poète fameux (b) , dans laquelle il peint avec des couleurs bien

(a) Le Pere Barre dit que Philippe de Valois alla trouver le Roi de Bohême à Avignon. *Hist. d'All.* t. 6. f. 543. Il se trompe.

(b) Il paroît par deux Manuscrits de la Bibl. R. que cet Enée de Sienne étoit Dominicain. *Fratri Eneæ de senis Ordinis Prædicatorum. Mss.* 1463. & 6149. Et cela est confirmé par ce que dit un Auteur Siennois. *Ugurgieri Pompe Sanesi*, t. 1. tit. 14. fol. 338. & f. 319.

Le Pere Enée Religieux Domini-

cain étoit de Sienne de l'illustre & ancienne maison Tolomei C'étoit un homme très-sçavant , versé dans les Belles-Lettres , & dans la Théologie qu'il professa dans plusieurs Couvens de son Ordre , & sur-tout dans celui de Ste. Marie Novella à Florence , où l'on conserve encore de lui un traité de *paupertate Christi*. Ses écoles furent très célèbres L'an 1345 il fut fait Inquisiteur général de Toscane : il mourut à Sienne l'an 1348. *Ugurgieri, ibid.*

fortes le triste état de sa patrie en proie à des troupes étrangères, qui alloient y porter la flamme & le ravage. AN. DE J. C. 1333.
Voici quelques traits de cette Epître : les François n'y font pas bien traités.

» Où puiserai-je assez de larmes pour pleurer la Carm. l. 1.
ep. 1. Per jura
parnassi.
» ruine de ma patrie ? Quel affreux destin ! nous al-
» lons subir un joug honteux. Des ennemis mille fois
» vaincus, vont plonger dans nos flancs des épées qui
» ont servi à nos trophées. La maîtresse du monde
» gemira dans l'esclavage. Elle portera des fers forgés
» par des mains qu'elle a souvent liées derrière le dos :
» & , ce qui met le comble à nos malheurs , ce que
» les peuples les plus féroces , & Annibal même ,
» n'auroient pu voir d'un œil sec ; la belle , la puissante
» Ausonie payera le tribut aux Gaulois ; à ces barba-
» res , dont César ne put réprimer la rage qu'en rou-
» gissant leurs fleuves & la mer même de leur sang.
» Je passe sous silence les avantages que Manlius
» Torquatus , Valerius Corvinus & Marcellus rempor-
» terent sur eux , pour ne parler que de Marius qui
» quitta la charrue , pour leur apprendre combien les
» Rustres même d'Italie l'emportoient pour la valeur
» & les talens militaires sur la plus brillante Noblesse
» des Gaules.

» O temps ! ô mœurs ! l'esclave se révolte contre
» son maître ; le souvenir des coups de fouet qu'il a
» reçus , l'aigrit & l'irrite. Hélas ! c'est quelquefois
» un mal d'avoir été trop heureux. Nous allons
» subir la peine de nos prospérités & de nos vic-
» toires passées. Tous ces peuples qui ont porté notre
» joug , s'élèvent contre nous ; ils vont nous acca-

AN. DE J. C.
1333.

» bler : nous ferons la fable & le jouet de l'univers ;
 » mais si ce malheur nous arrive , nous ne devons nous
 » en prendre qu'à nous-mêmes , & à nos dissensions in-
 » térieures.

Le Roi de
Bohème.

» *Un Prince barbare* a vu du haut des Alpes ces
 » grandes villes , dont l'Italie est pleine , qui ressem-
 » blent à des Royaumes : ces châteaux , ces forte-
 » resses sans nombre , où l'art le dispute à la nature :
 » ces colonnades superbes qui s'élèvent dans les nues :
 » ces vastes champs où Cerès répand ses dons avec
 » tant de profusion : ces rochers que Bacchus couvre
 » des ses pampres : ces vignes qui courbent les ormes
 » sous leur poids : ces fruits dorés qui répandent dans
 » nos bois un parfum si agréable.

» Tant d'objets ravissans ont excité la cupidité de
 » ce Prince ; il est entré dans notre patrie , comme un
 » loup revêtu de la peau d'un agneau. N'en doutons
 » pas , il veut l'envahir. Quelle destinée ! mais que
 » dis-je ! cet attentat sera peut-être la source de notre
 » salut. Nos Princes verront avec douleur un Roi
 » barbare dans le sein de leurs Etats ; ils cesseront de
 » se faire la guerre pour se réunir contre l'ennemi
 » commun.

» L'Italie n'a-t'elle pas encore les mêmes armes , les
 » mêmes bras dont elle s'est servie pour conquérir l'uni-
 » vers ? Qu'est devenue cette ardeur Martiale qui ren-
 » doit ses enfans si redoutables ? Qui l'empêche de faire
 » sortir des armées de ses flancs ? de couvrir de ses
 » vaisseaux la mer qui l'environne ? Ce Roi si fier , qui
 » semble avoir oublié son origine , trouvera dans l'I-
 » talie des ennemis dignes de le combattre. On lui

» fera sentir qu'il auroit mieux fait de courir des cerfs
 » dans les forêts, comme ses ancêtres, que d'aller re-
 » veiller des lions endormis.

AN. DE J. C.
 1333.

» Il est temps de sortir de notre indolence : j'en-
 » trevois des jours plus heureux. Nous reverrons bien-
 » tôt des troupes Italiques couvrir les rives de la Seine
 » & de la Garonne ; des Soldats Romains étendre ,
 » comme autrefois , leurs triomphes au-delà du Rhin.
 » Mais en attendant , je tremble pour ma patrie : sé-
 » paré d'elle par la mer , des bords du Rhône où je
 » suis assis , je vois l'orage fondre sur elle ; elle me
 » paroît exposée à un naufrage presque certain. Les
 » nouvelles qui en viennent , sont bonnes & mauvaises :
 » je crains & j'espere ; je me rejouis , je m'afflige.
 » Mon cher Enée , dites-moi ce que je dois croire.

Il y a beaucoup de force & de Poésie dans cette
 Epître ; j'ignore quelle fut la réponse du Poète de
 Sienne ; mais je sçais par l'histoire , qu'il ne tint qu'à
 lui peu de temps après de donner de bonnes nouvelles
 à Petrarque.

Le Roi de Boheme arrivant en Italie avec la fleur
 de la Chevalerie Françoisse , se flattoit d'en être bien-
 tôt maître , & tout le monde le croyoit ; mais les
 choses tournerent bien différemment. Il eut d'abord la
 douleur de se voir enlever la ville de Pavie par Azzon
 Visconti , Seigneur de Milan.

Vill. l. 10.
 Murat. ann.
 d'Ital. t. 8.
 fol. 190.
 GazaraChron.
 Rheg. Coll.
 Murat. t. 8.

Peu de temps après , les Seigneurs confédérés alle-
 rent attaquer l'armée du Légat qui faisoit le siege de
 Ferrare (a). Il avoit avec lui le Comte d'Armagnac à

(a) Le Pere Barre , *hist. d'Allem.* bien contraire à la relation de Villa.
 t. 6 , dit que le Roi de Boheme & ni que je crois devoir préférer, d'an-
 le Légat étoient à cette bataille , & tant plus que le Pere Barre ne cite
 qu'il y eut deux actions. Cela est pas la source où il a puisé la sienne.

AN. DE J. C.
1333.

la tête de la principale Noblesse de Languedoc. Les Italiens remportèrent la victoire la plus complète , malgré les efforts de cette Noblesse qui fit des prodiges de valeur. Presque tout ce qui composoit l'armée du Légat , fut pris , tué , ou se noya dans le Pô. *Le Comte d'Armagnac fut prisonnier avec tout le Baronage de Languedoc (a).* C'est l'expression dont se sert un Historien de Florence.

On verra que depuis cette défaite les affaires du Roi de Bohême allèrent toujours en décadence , & qu'il fut bientôt obligé de renoncer à l'espérance qu'il avoit conçue de conquérir l'Italie , avec le secours du Pape & de la France. Il en partit à la fin d'Octobre. Il ne lui restoit plus que quelques villes où il établit des Vicaires en tirant d'eux tout l'argent qu'il pût. Elles lui furent enlevées en fort peu de temps , & *sa réputation s'évanouit en Lombardie comme une fumée (b)* , dit un Historien contemporain.

On chercheroit en vain dans les Historiens de France ce trait d'histoire où les François ne jouent pas un beau rôle. Il est étonnant qu'on ne trouve rien de la grande perte qu'y fit la Noblesse du Languedoc & de la façon dont elle s'y distingua , dans la nouvelle histoire de cette Province si complète & si exacte.

(a) Rimasevi prigionie il conte d'Armagnac con tutto il Baronagio di Linguadocca. Scip. amm. l. 8. fol. 386.

(b) *Fama ejus evanuit ut fumus in partibus Lombardiæ.* Corth. l. 5. cap. 4.

Tale e così onorevole fue la partita di Lombardia e di Toscana del rè giovanni , che al cominciamento

ch'egli venne in Italia hebbe dalla fallace fortuna tanta prosperitate con poca fatica , havendo ferma speranza d'esser in poco tempo al tutto rè e signore d'Italia con lo ajuto della chiesa , e del suo legato , e col favore del rè di Francia , la quale al tutto gli tornò in vano. Vill. l. 10. cap. 28.

J'ai

J'ai cru que le Lecteur feroit bien aise d'apprendre tout de suite l'issue de cette entrée brillante du Roi de Bohême en Italie , qui donna de si grandes allarmes à notre Poëte. Elle prouve qu'il ne faut pas se laisser séduire par les faveurs trompeuses de la fortune.

Il n'y avoit pas long-temps que Petrarque avoit écrit cette lettre à Enée de Sienne , lorsqu'il forma le projet de voyager ; voulant suivre en cela l'exemple d'Ulysse , de Licurgue , de Solon , de Pitagore , de Platon , &c. J'ai déjà dit qu'il avoit une curiosité dans l'esprit , qui lui faisoit aimer les voyages ; il pensoit comme Homere , qu'ils forment les jeunes gens , que c'est le moyen le plus court & le plus agréable de devenir sçavant ; enfin , pour me servir de ses termes , *qu'il faut chasser l'ignorance par l'agitation de l'esprit & du corps.*

*Agitatione
mentis & cor-
poris ignoran-
tiam discussu-
rus.*

Il ne lui fut pas aisé d'obtenir la permission de ses maîtres ; il imagina mille prétextes pour les engager à consentir à son voyage ; mais il nous assure toujours , que le véritable motif qui le lui fit entreprendre , étoit le desir qu'il avoit d'enrichir son esprit , & *une certaine ardeur qui le portoit à voir des choses nouvelles (a).*

L'Evêque de Lombès projettoit dans ce temps-là d'aller à Rome , où les affaires de sa famille l'appelloient. Petrarque devoit l'y suivre : ce voyage étoit l'objet de ses desirs les plus ardens ; mais il étoit bien aise de parcourir auparavant la France & l'Allemagne , où il se flattoit de trouver plus qu'ailleurs de bons Ma-

(a) Licet aliæ causæ fingerentur , erat , multa videndi ardor ac stu-
ut profectionem meam meis majori- dium. Ep. ad post.
bus approbarem ; vera tamen causa

AN. DE J. C.
1333.

nuscrits des Auteurs anciens qu'il cherchoit alors avec beaucoup d'empressement. Le Prélat qui ne vouloit aller à Rome qu'avec lui , eut la complaisance de lui promettre qu'il attendroit son retour. Ils ne se séparèrent pas sans verser beaucoup de larmes.

Il y a tout lieu de croire , que Petrarque n'auroit jamais pu se déterminer à quitter Avignon , s'il avoit été mieux traité de Laure ; mais on a vu qu'elle n'avoit pour lui que des rigueurs : il paroît même , qu'il ne prit ce temps pour voyager , que parce qu'elle lui avoit défendu de la voir & de lui parler.

Il partit au commencement de 1333 ; mais à peine fut-il parti d'Avignon , qu'il se repentoit déjà du parti qu'il avoit pris : sentant qu'il ne pouvoit vivre sans Laure , peu s'en fallut qu'il ne revint sur ses pas : il en fut vivement tenté , s'il faut prendre à la lettre la façon dont il s'exprime dans le Sonnet suivant.



SONNET XII.

AN. DE J. C.
1333.

*Io mi rivolgo indietro a ciascun passo
 Col corpo stanco , ch' a gran pena
 porto ;
 E prendo allor del vostr' aere conforto,
 Che 'l fa gir oltra , dicendo , Oime
 lassò.
 Poi ripensando al dolce ben ch'io lassò,
 Al cammin lungo , ed al mio viver
 corto ;
 Fermo le piante sbigottito , e smorto ;
 E gli occhi in terra lagrimando ab-
 bassò.
 Talor m' affale in mezzo a' tristi pianti
 Un dubbio , come posson queste membra
 Dallo spirito lor viver lontane :
 Ma rispondemi Amor : Non ti rimem-
 bra ,
 Che questo è privilegio degli amanti,
 Sciolti da tutte qualità umane ?*

*L*Orque vers vous , je tourne à
 chaque pas
 Le corps harassé que je traîne ,
 L'air que vous respirez , Laure ,
 adoucit ma peine ;
 Il me soutient , je suis ma route ;
 mais , Hélas !
 Quand je retrace à mes yeux les
 appas
 Que j'ai quittés , le chemin qui me
 reste ;
 Je maudis ce départ funeste ;
 Je m'arrête , je pleure & me sens
 accablé.
 Dans le désespoir qui m'opprime ,
 Un doute se présente à mon esprit
 troublé :
 Loin du principe qui l'anime
 Un corps peut-il vivre long-temps ?
 Vas , dit l'amour , qui se rit de mes
 peines ,
 Ne sçais-tu pas que les amans
 Sont affranchis des misères huma-
 nes ?

Il ne faut pas éplucher à la rigueur des Sonnets de cette espece , ni exiger d'un Poëte amoureux une trop grande justesse dans l'expression de ses sentimens.

Petrarque fit un autre Sonnet dans le cours de ce voyage que je place ici tout de suite pour ne pas interrompre le fil de la narration.

AN. DE J. C.
1333.

SONNET XIII.

*MO*vesi 'l vecchierel canuto, e bianco
Del dolce loco ov' ha sua età fornita;
E dalla famigliuola sbigottita,
Che vede il caro padre venir manco:
Indi traendo poi l' antico fianco
Per l'estreme giornate di sua vita,
Quanto più può; col buon voler s'aita
Rotto dagli anni, e dal cammino
fianco:
E viene a Roma seguendo 'l desio
Per mirar la sembianza di colui
Ch' ancor lassù nel ciel vedere spera:
Così, lassò, talor vo cercand' io,
Donna, quant' è possibile, in altrui
La desfiata vostra forma vera.

UN vieillard plein d'impatience,
Quitte sa femme en pleurs, ses
amis, ses enfans;
Traîne à Rome un vieux corps af-
faîssé par les ans,
Pour contempler la ressemblance
De ce divin Sauveur, que bientôt,
de plus près,
Il verra dans le Ciel sans ombre, &
sans nuage.
Pour moi, loin de ce beau visage,
Dont l'amour a gravé dans mon
cœur tous les traits,
Laure, par-tout, je cherche votre
image,
Et je ne la trouve jamais.

Ce Sonnet fait allusion à l'usage établi alors d'aller à Rome, de toutes les parties du monde chrétien, pour y voir l'image du Sauveur. On en montrait deux, qui excitoient également la curiosité des âmes dévotes.

L'une étoit le St. Suaire ou la Veronique, mouchoir qu'un femme Juive jetta, dit-on, sur le visage de Jesus-Christ lorsqu'il portoit sa croix, pour essuyer le sang & la sueur dont il étoit couvert. Sa figure y demeura empreinte. On prétend qu'elle fut portée à Rome sous l'Empire de Tibere (a). Elle étoit à l'Eglise du St. Esprit. Boniface VIII la fit transporter dans celle de St. Pierre, où elle fut placée entre les Autels de St. Jacques & de Ste. Magdelaine.

(a) Il y a un Manuscrit au Vatican, qui contient l'histoire de cette translation. Marianus Scotus, Auteur du onzième siècle, est le pre-

mier qui en parle. Baron. an. 34. Tillem. mem. hist. eccl. t. 1. Molan, l. 5. imag. cap. 2.

L'autre étoit celle qui parut miraculeusement au haut de l'Eglise de St. Jean de Latran , le jour qu'on célébra la dédicace de cette Eglise , que l'Empereur Constantin fit construire peu de temps après son baptême (a). Elle est en mosaïque. On assure que les incendies l'ont toujours respectée. Nicolas IV , en rebâtissant la voûte de cette Eglise , y fit placer l'image miraculeuse (b).

AN. DE J. C.
1333.

Petrarque parle de ces deux images dans une Epître en vers latins , qu'il écrivit au Pape Clement VI (c).

On ne sçauroit approuver le parallele qu'il fait dans ce Sonnet de l'image de Jesus-Christ avec celle de sa maîtresse. Il est singulier que , dans un siecle où l'irréligion n'avoit pas encore fait les progrès qu'elle a faits dans le nôtre , on fût moins choqué qu'on ne le feroit à présent de cette espece de profanation , & que Petrarque ne sentit pas l'indécence de ce parallele.

Taffoni & Muratori , dans leurs observations sur ce Sonnet , remarquent que la comparaison n'est pas juste ; mais je le répète encore , il ne faut pas exiger une si grande justesse d'un Poëte & d'un Poëte amoureux.

Offerv. sop.
sonn. 13.

(a) L'histoire de cette apparition est dans un Manuscrit de cette Eglise en parchemin du neuvieme siecle , avec ce titre : *Sermo de dedicatione hujus Ecclesie Salvatoris.*

En 1318 Jean XXII accorda une indulgence à ceux qui iroient voir cette image , *quam divinitus fuisse depictam pie creditur à multis , & quam velut celeste carisma Populus Romanus veneratur.* Reg. Joan. XXII. t. 9. f. 497. Stato della Basil. Later. f. 155.

(b) On la voit avec cette inscription : *Nicolaus IV filius S. Francisci sacrum vultum Salvatoris reponi fecit in loco ubi primum apparuit , quando fuit ista Ecclesia consecrata. Anno Domini 1291.*

(c) *Faciemque agnoscere Christi
Vel quæ famineo servatur condita panno ,
Vel populo quæ visa olim sub vertice templi
Emicuit , perstatque minax horrore vcrendo.* Carm. l. 2. ep. 5.

AN. DE J. C.
1333.

Il feroit à defirer que Petrarque nous eût donné une relation un peu circonftanciée de fon voyage , fur-tout une description de Paris qui nous repréfentât cette ville telle qu'elle étoit alors. Il faut convenir qu'il y a une grande différence entre le pinceau léger de notre Poëte & la plume de fer des Chroniqueurs de fon temps. Mais il avoue lui-même que , preffé par l'ardeur de la jeunefle , il fit ce voyage avec tant de précipitation , qu'il ne vit rien comme il faut ; & de façon que l'idée en refta gravée dans fa mémoire.

Le Cardinal Colonne lui avoit ordonné de lui rendre un compte exact de tout ce qu'il verroit ou entendroit , lui recommandant fur-tout de ne pas penfer à orner fes lettres ni à les abrégier : *écrivez-moi* , lui dit-il , *tout ce qui vous viendra à la bouche.*

*Quidquid ven-
nerit in bu-
ceam. Cic.*

De plufieurs lettres que Petrarque lui écrivit dans le cours de ce voyage , il n'y en a que deux qui foient parvenues jufqu'à nous. Je crois ne pouvoir mieux faire que de les traduire prefque toutes entières , en les liant enfemble.

*Fam. l. 1. ep. 3.
A Aix-la-Cha-
pelle , le 22
Juin.*

» J'ai parcouru la France fans affaires par un fimple
» mouvement de curiosité. j'ai vu enfin cette fameufe
» Capitale des Gaules , qui fe vante d'avoir Jules Céfar
» pour Fondateur. Lorfque j'y ai fait mon entrée , je
» ne puis mieux comparer la difpofition de mon efprit ,
» qu'à celle où fe trouva Apulée , lorfqu'il entra pour
» la premiere fois à Hypate [ville de Theffalie pleine
» de Magiciens] dont il avoit entendu raconter tant
» de merveilles.

*Apul. metam.
l. 2.*

» J'y ai paffé quelque temps , avide de tout voir &
» de tout connoître , occupé à démêler le vrai & le

» faux , souvent frappé d'étonnement & d'admiration.
 » Lorsque les jours ne suffisoient pas à mes recher-
 » ches , j'y employois une partie de la nuit : enfin à
 » force de courir , de voir & de réfléchir , je me flatte
 » d'être parvenu à distinguer ce qu'il y a de vrai & de
 » fabuleux dans tout ce que la renommée publie de cette
 » grande ville ; mais je crois devoir réserver pour la
 » conversation un détail , qui me meneroit trop loin
 » dans une lettre. [C'est une grande ville sans doute ;
 » mais fort au-dessous de sa réputation , de ce que les
 » François disent d'elle (a). Pour moi je n'en ai pas
 » trouvé de plus sale & de plus puante , si l'on excepte
 » Avignon (b)].

AN. DE J. C.
1333.

» En quittant Paris , j'ai pris la route de Flandres
 » & du Brabant , où le peuple n'est occupé qu'à des
 » tapisseries & des ouvrages de laine. Je ne parlerai
 » que des villes principales , où j'ai trouvé quelque
 » chose de remarquable.

» Gand est une des plus grandes villes de Flandres ;
 » elle se vante aussi d'avoir Jules César pour Fondateur.

» Liege est distinguée par la richesse & le nombre
 » de son Clergé. Comme j'avois entendu dire qu'on y
 » trouvoit de bons Manuscrits , je m'y suis arrêté.
 » N'est-il pas singulier que dans une ville aussi consi-
 » dérable , j'aie eu de la peine à trouver de l'encre
 » pour copier deux oraisons de Cicéron ? encore étoit-
 » elle jaune comme du safran.

» Aix-la-Chapelle est une ville fameuse , où Charle-

(a) Licet semper famæ inferior
 & multa suorum mendaciis debens ,
 magna tamen haud dubiè res fait.
 Sen. L. 2. ep. 10.

(b) Olentiozem nullam vidi
 una excipitur Avenio. Ed. Basil.
 f. 1082.

AN. DE J. C.
1333.

„ magne avoit établi le siege de son Empire. Il y a fait
 „ bâtir un Temple de marbre , où l'on voit son mau-
 „ folée que ces peuples barbares révérent. Quelques
 „ Prêtres de ce Temple m'ont raconté une histoire de
 „ ce Prince , qu'ils m'ont fait voir dans de vieux Ma-
 „ nuscrits , & que j'ai trouvée ensuite plus détaillée
 „ dans quelques Historiens plus modernes. Je cite mes
 „ Auteurs , & ne les garantis pas.

„ Le Roi Charles , à qui on donne le nom de Grand
 „ & qu'on ose comparer à Alexandre & à Pompée ,
 „ fut surpris par l'amour , au point que négligeant sa
 „ réputation dont il étoit si jaloux , & le gouvernement
 „ de ses Etats , il passoit les jours entiers avec sa maî-
 „ tresse.

„ Cette foiblesse affligea ses Sujets , & les indisposa
 „ plus qu'on ne sçauroit dire : ils avoient perdu toute
 „ espérance : l'amour avoit fermé les oreilles de ce
 „ Prince aux conseils qu'on auroit pu lui donner : il ne
 „ vouloit écouter personne. Une mort imprévue vint
 „ fort à propos enlever l'objet d'une si funeste ivresse :
 „ grande joie à la Cour de Charles ! mais il falloit la
 „ cacher avec soin. La douleur que lui causa la mort de
 „ sa maîtresse parut encore plus forte que la tendresse
 „ qu'il avoit eue pour elle pendant sa vie , & lui fit
 „ faire des choses beaucoup plus extravagantes.

„ Après avoir fait embaumer le cadavre , il l'habilla
 „ de pourpre , le couvrit de pierreries & le tenoit em-
 „ brassé jour & nuit. Lorsque les Ambassadeurs , les
 „ Gouverneurs de Province & les Ministres venoient
 „ lui parler des affaires les plus importantes , ils trou-
 „ voient les portes de sa chambre fermées : ses gens
 „ qu'il

» qu'il avoit renvoyés , leur apprennoient que le Prince
 » étoit dans son lit , embrassant le corps puant de cette
 » femme , l'appellant sans cesse par son nom , & lui
 » tenant les propos les plus tendres.

AN. DE J. C.
1333.

» On ajoute à ce récit quelque chose de plus in-
 » croyable encore , & que je ne raconte qu'avec pei-
 » ne. L'Evêque de Cologne qui avoit une grande ré-
 » putation de sainteté & de sagesse , & qu'on regar-
 » doit comme la meilleure tête du conseil du Prince ,
 » eut pitié de son état. Voyant que tous les remèdes
 » humains ne produisoient aucun effet , il se tourna
 » vers Dieu , mit sa confiance en lui , & le conjura
 » par les prières les plus ardentes de faire cesser un si
 » grand désordre. Enfin après avoir réitéré plusieurs
 » fois ces prières , un jour qu'il disoit la Messe , bai-
 » gnant à l'ordinaire l'Autel de ses larmes , il entendit
 » une voix qui déclara que la cause de la folie du Roi
 » étoit sous la langue de sa maîtresse.

» La Messe finie , l'Evêque prit un moment que
 » Charles étoit sorti de sa chambre , pour y entrer.
 » Plein de joie & de confiance , il s'approcha du cada-
 » vre , passa adroitement la main dans la bouche , &
 » trouva sous la langue une pierre enchassée dans un
 » très - petit anneau , qu'il enleva sans que personne
 » s'en apperçût.

» Le Roi ne tarda pas à rentrer dans sa chambre ,
 » & courut bien vite à l'objet de ses empressements :
 » mais il fut saisi d'horreur à la vue d'un cadavre qui
 » lui parut alors tel qu'il étoit ; il ordonna qu'on l'em-
 » portât sur le champ ; mais sa folie ne fit que changer
 » d'objet. L'Evêque remplaça le corps mort. Charles

D d

AN. DE J. C.
1333.

» n'agissoit que par son conseil , ne pouvoit vivre sans
» lui , & l'accabloit de caresses.

» Soit que ce Prélat fût ennuyé des empressements
» du Prince , soit qu'il jugeât plus convenable de lui
» rendre l'usage de sa raison , il prit le parti de se dé-
» faire de l'anneau ; mais n'osant pas le brûler de peur
» qu'il n'en mésarrivât à Charles, il le jetta dans un marais.

» La scene se passoit à Aix-la-Chapelle. Dès ce mo-
» ment le Prince y fixa son séjour , & il ne fut plus
» possible de l'en arracher : il se plaisoit sur-tout auprès
» de ce marais , où l'anneau avoit été jeté , & qui
» exhaloit , disoit-il , une odeur délicieuse. Charles fit
» bâtir au milieu sur pilotis un Palais & une Eglise ,
» qui coûtèrent des sommes immenses. C'est-là qu'il
» passa le reste de sa vie , & il y est enterré. Il a voulu
» que ses successeurs à l'Empire reçussent la première
» couronne à Aix-la-Chapelle , & qu'ils y fissent leurs
» premières fonctions : [usage qui s'observe encore à
» présent , & qui s'observera tant qu'une main Teuto-
» nique tiendra les rênes de l'Empire].

» J'ai cru devoir profiter du séjour que je ferois dans
» cette ville , pour y prendre les bains. Les eaux d'où
» elle tire son nom , sont aussi chaudes que celles de
» Bayes , & font à-peu-près les mêmes effets.

Eaux chaudes
près de Na-
ples.

Fam. l. 1. ep. 4.
A Lyon ,
9 Août.

» D'Aix-la-Chapelle j'ai été à Cologne , ville célèbre
» par la beauté de sa situation sur la rive gauche du
» Rhin , & par le nombre de ses habitans. Je fus sur-
» pris de trouver tant d'urbanité dans une ville barba-
» re , un maintien si honnête dans les hommes , une
» propreté si recherchée dans les femmes.

» J'y arrivai la veille de St. Jean. Quel étonnement

» pour moi d'y trouver des amis , que je n'avois jamais
 » vus , & que je devois plutôt à une fausse renommée ,
 » qu'à un mérite réel ?

AN. DE J. C.
 1333.

» Vous serez surpris que sous un ciel pareil , on
 » trouve des esprits inspirés par les Muses. Je ne vous
 » dirai pas qu'il y ait des Virgiles ; mais j'y ai trouvé
 » plusieurs Ovides. Ce Poète aimable avoit raison ,
 » quand il disoit , à la fin de ses Métamorphoses , *qu'on le*
 » *liroit avec plaisir par tout où le nom Romain seroit*
 » *connu* (a).

» Le soleil alloit se coucher : à peine eus-je mis le
 » pied à terre , que ces amis inconnus me menerent
 » sur les bords du Rhin , pour me faire jouir d'un spec-
 » tacle qui se renouvelloit tous les ans à pareil jour ,
 » dans le même lieu.

» On me plaça dans un endroit élevé , d'où je pou-
 » vois découvrir tout ce qui se passoit le long du fleuve.
 » Une troupe innombrable de femmes en couvroit les
 » bords. Leur air , leur visage , leur habillement me
 » frappèrent. Quiconque auroit eu le cœur libre , n'au-
 » roit pu se défendre des impressions de l'amour.
 » Hélas ! il s'en falloit de beaucoup que le mien le fût.

» Au milieu de cette foule que le spectacle avoit
 » attirée , je fus surpris de ne trouver ni tumulte ni con-
 » fusion. On y voyoit régner une grande joie sans li-
 » cence. Quel plaisir de voir les femmes la tête cou-
 » ronnée de fleurs , les manches retroussées jusqu'au
 » coude , allant d'un air gai laver leurs bras & leurs
 » mains dans l'eau du fleuve ? Elles prononcoient je

(a) *Quaque patet domitis Romana Potentia terris*
Ore legar populi. Ovid. sine metam.

AN. DE J. C.
1333.

» ne sçais quoi dans leur langue , qui me paroissoit
» assez doux , mais que je ne comprenois pas. Heu-
» reusement je ne manquois pas d'interpretes. Je priai
» un de ceux qui étoient venus avec moi , de me met-
» tre au fait de la cérémonie.

» Il me dit que c'étoit une ancienne opinion répan-
» due dans le peuple , & sur-tout parmi les femmes :
» que cette lustration étoit nécessaire , pour emporter
» toutes les calamités dont on est menacé dans le cours
» de l'année : que quand elle étoit faite , on n'avoit
» rien à craindre jusqu'à l'année suivante , où il falloit
» recommencer.

» Heureux , lui repondis-je , les peuples qui habi-
» tent les bords du Rhin , puisque ce fleuve entraîne
» ainsi toutes leurs miseres ! Que nous serions heureux
» nous-mêmes , si le Tibre & le Pô avoient la même
» vertu ! Vous embarquez vos malheurs sur le Rhin ,
» qui les porte aux Anglois : nous serions volontiers le
» même présent aux Africains & aux Esclavons , si nos
» fleuves vouloient bien s'en charger. Après avoir beau-
» coup ri , la cérémonie finie , nous nous retirames.

» Je passai encore cinq ou six jours dans cette ville
» que j'ai parcourue avec ces amis inconnus , qui m'en
» faisoient remarquer les antiquités & les merveilles.
» Nous ne faisons autre chose depuis le matin jusqu'au
» soir ; mais j'avoue que mon esprit étoit moins frappé
» de la beauté des objets qui se présentoient à mes re-
» gards , que touché du plaisir de se retracer la gran-
» deur de nos ancêtres qui avoient laissé , si loin de
» leur patrie , d'illustres monumens de la vertu Romaine.

» Le premier Romain dont cette ville me rappela

» loit l'idée , est Marc Agrippa ; ce héros qu'Auguste
 » préféra à tant d'autres , pour lui donner une fille
 » unique qu'il aimoit beaucoup. Cette Colonie est la
 » seule qu'il ait jugée digne de porter son nom , quoi-
 » qu'il ait élevé tant d'édifices somptueux à Rome &
 » dans tout l'Empire.

AN. DE J. C.
 1333.

» Voici ce que j'ai trouvé de remarquable à Cologne.
 » Dans un Temple qui seroit magnifique , s'il étoit
 » achevé (a) , les corps des trois Rois Mages , qui y
 » ont été portés , à ce qu'on prétend , de l'Orient
 » dans trois sauts. Les corps de Ste. Ursule & des
 » Vierges ses compagnes. La terre à qui on a confié
 » ces précieux dépôts , fière de les posséder , rejette ,
 » dit-on , tout autre corps avec dédain.

» Un Capitole fait sur le modèle du nôtre , avec
 » cette différence , que dans l'un on traite de la paix
 » & de la guerre ; dans l'autre , on chante les louan-
 » ges de Dieu pendant la nuit.

» Je suis arrivé aujourd'hui à Lyon , qui est encore
 » une illustre Colonie Romaine plus ancienne que Co-
 » logne. On y voit deux fleuves connus , le Rhône &
 » la Saône , unir leurs eaux pour les porter avec pré-
 » cipitation dans notre mer. L'un a l'air d'entraîner
 » l'autre malgré lui : ils vont ensemble vers vous ,
 » baigner les bords d'une ville où le Pontife Romain
 » retient tout le genre humain.

(a) L'Eglise de St. Pierre : elle n'est pas achevée. Les corps des trois Rois Mages furent portés à Constantinople ; on ignore dans quel temps. De Constantinople , ils furent transportés à Milan l'an 330. L'an 1164 l'Empereur Frederic

ayant pris Milan , Renaud Archevêque de Cologne obtint de lui ces corps qu'il fit porter à Cologne. Voilà les trois sauts dont parle Petrarque. *Ab ortu ad occasum tribus saltibus transvecta.* Episc. Leod. f. 116.

AN. DE J. C.
1333.

» En arrivant ici ce matin , j'ai trouvé un homme
 » attaché à vous , qui m'a appris le départ de votre
 » frere pour Rome. Cette nouvelle , à laquelle je ne
 » m'attendois pas , a rallenti l'empressement que j'avois
 » d'arriver , & m'a fait sentir pour la premiere fois la fa-
 » tigue de mon voyage. Je me reposerai ici quelques
 » jours , & j'attendrai que les grandes chaleurs soient
 » passées. Je vous écris à la hâte , voulant profiter de
 » ce courrier qui va partir , pour vous apprendre où
 » je suis.

» J'écris à votre frere pour me plaindre du mauvais
 » tour qu'il m'a joué. Il étoit mon guide autrefois ; je
 » l'appellerois à présent , si j'osois , *mon déserteur*. Ayez
 » la bonté de lui faire tenir cette lettre le plutôt que
 » vous pourrez.

Dans cette relation du voyage de Petrarque , on découvre quelques traits de son enthousiasme pour Rome , qu'on verra se développer , & aller toujours en croissant. Il dit au Cardinal :

Ep. 3. » Dans le cours de mon voyage , j'ai vu de belles
 » choses , il faut en convenir. J'ai examiné avec soin
 » les mœurs & les usages des païs où j'ai passés : je les
 » ai comparés avec les nôtres , & je n'ai rien trouvé
 » qui me donne lieu de me repentir d'être né en Ita-
 » lie : au contraire , plus je voyage , plus j'aime , plus
 » j'admire ma patrie. Si Platon rendoit graces aux
 » Dieux de l'avoir fait naître en Grece , quelle recon-
 » noissance ne leur devons-nous pas , nous à qui ils ont
 » donné l'Italie pour patrie ? Il n'y a point de Grec
 » assez impudent pour oser dire , qu'il vaut mieux naître
 » en Grece qu'en Italie ; c'est comme si on disoit ,

» qu'il vaut mieux naître dans les fers que sur le trône.
 » Avant que Rome existât, la quatrième partie de l'I-
 » talie vuide & déserte, fut peuplée par des Grecs qui
 » l'appellerent *la grande Grece*. Quel nom lui auroient-
 » ils donné, après que les Romains eurent détruit
 » Corinthe, ravagé l'Ætholie, pris Argos, Mycenes,
 » & les autres villes de Grece, vaincu Pyrrhus,
 » triomphé des Rois de Macédoine, &c. ? En vérité,
 » il vaut mieux être Italien que Grec; je ne crois pas
 » qu'on ose me le contester.

AN. DE J. C.
1333.

Petrarque partit de Cologne le dernier jour de Juin : il alla à Lyon, où il avoit projeté de s'embarquer sur le Rhône pour se rendre à Avignon. Dans cette route il fut si incommodé par la chaleur & la poussière, qu'il *desira plusieurs fois ces neiges des Alpes & ces glaces du Rhin dont Virgile parle dans sa dixième Eglogue (a)*.

Cependant il fit une grande partie de la route dans les forêts des Ardennes, qui tenoient dans ce temps-là la plus grande partie de la Flandre.

On n'osoit y passer sans une bonne escorte, parce qu'elles étoient pleines de voleurs & de bandits, qui se mettoient en embuscade derrière les arbres, d'où ils décochoient leurs traits aux passans sans être vus. La guerre entre le Duc de Brabant & le Comte de Flandres, qui se disputoient la souveraineté de Malines, rendoit le passage des Ardennes encore plus périlleux qu'à l'ordinaire, par les courtes qu'y faisoient les partis des deux armées.

Cependant Petrarque ne prit point d'escorte : seul

(a) *Alpinas ah ! dura nives, & frigora Rheni,
Me sine solavides. Virg. Eglog. 10.*

AN. DE J. C.
1333.

& fans armes , il osa traverser ces sombres forêts , où l'on ne pouvoit entrer sans ressentir une secrete horreur , comme il le dit lui-même (a). Il nous assure qu'il n'eut point de peur ; mais je ne sçais si on doit croire sur sa parole un Poëte qui parle de sa bravoure.

Quoi qu'il en soit , voici un Sonnet qu'il fit au milieu des Ardennes. Comme *il ne pouvoit voir un bouquet de bois sans être tenté de faire des vers* , il n'est pas étonnant qu'il ait fait un Sonnet au milieu des plus grandes forêts de l'Europe.

(a) Arduennam sylvam visu atram | pore , sed incantos , ut aiunt , Deus
atque horrificam transivi solus , & | adjuvat. Ep. 4.
[quod magis admireris] belli tem-



SONNET

SONNET CXLII.

AN. DE J. C.

1333.

PEr mezç' i boschi inospiti, e sel-
vaggi,
Onde vanno a gran rischio uomini,
ed arme,
Vo sicur' io; che non può spaventarme
Altri che 'l Sol c' ha d' Amor vivo i
raggi,
E vo cantando [o penser miei non sag-
gi!]
Lei che 'l ciel non poria lontana far-
me;
Ch' i' l' ho negli occhi, e veder seco
parme
Donne, e donzelle; e sono abeti, e
faggi,
Parmi d' udir la, udendo i rami, e l'
ore,
E le frondi, e gli augei lagnarfi,
e l' acque
Mormorando fuggir per. [l' erba ver-
de.
Raro un silenzio, un solitario orrore
D' ombrosa selva mai tanto mi piac-
que;
Se non che del mio Sol troppo si per-
de.

NOn, je ne crains que l'amour &
ses charmes:
Seul, désarmé, sans crainte, sans
allarmes,
Je parcours ces bois ténébreux,
Où n'oseroient aller sans escorte &
sans armes,
Les guerriers les plus courageux.
Toujours plus fol, plus amoureux,
je chante
La beauté, qui pour moi ne sçauroit
être absente;
L'amour à chaque instant la présente
à mes yeux.
C'est elle, je la vois au milieu des
Ardenes:
Quelques nymphes suivent ses pas.
Je crois les voir; non je ne les vois
pas;
Ce sont des hêtres & des chênes.
Si j'entends les zephirs par leurs
douces haleines
Agitant un jeune arbrisseau,
Des oiseaux le ramage tendre,
Le murmure d'un clair ruisseau;
C'est Laure que je crois entendre.
Foible illusion! vaine erreur!
De ce bois solitaire & sombre
J'aimerois le silence & l'ombre,
Si je pouvois y voir le soleil de mon
cœur.

La bravoure de Petrarque n'empêcha pas qu'il ne fût bien aise de se voir hors de cette forêt, où il avoit couru de si grands périls; mais quelle fut sa joie, lorsqu'approchant de Lyon, il découvrit ce fleuve, qui portant son tribut à la mer, va baigner les murs de la ville, où brilloit l'objet de son amour! Dans les transports, que la vue du Rhône lui causa, il fit le Sonnet qui suit.

E e

AN. DE J. C.
1333.

SONNET CXLIII.

<i>M</i> ille piagge in un giorno, e mille rivi	<i>A</i> ux amans éloignés l'amour donne des ailes,
<i>M</i> ostrato m' ha per la famosa Ar- denna	Pour voler à l'objet dont ils portent les fers.
<i>A</i> mor, ch' a' suoi le piante, e i cori impenna :	Dans un jour traversant des forêts éternelles,
<i>P</i> er farli al terzo ciel volando ir vivi.	J'ai parcouru mille pais divers.
<i>D</i> olce m' è sol senz' arme esser stato ivi	Je fremis, quand je me retrace
<i>D</i> ove armato fier Marte, e non ac- cenna :	Des dangers que l'amour ne me lais- soit pas voir :
<i>Q</i> uasi senza governo, e senza antenna	Le cruel Mars y frappe sans menace :
<i>L</i> egno in mar, pien di pensier gravi, e schivi.	On est tué sans le sçavoir.
<i>P</i> ur giunto al fin della giornata oscura,	En sortant de ce bois ténébreux & sauvage,
<i>R</i> imembrando ond' io vegno, e con quai piume,	Je respire dans ces beaux lieux ;
<i>S</i> ento di troppo ardir nascer paura.	Je sens renaître mon courage,
<i>M</i> a 'l bel paese, e 'l diletto fiume	À l'aspect de ce fleuve heureux,
<i>C</i> on serena accoglienza rassicura	Toujours pressé de porter son hom- mage
<i>I</i> l cor già volto ov' abita il suo lume.	À l'aimable objet de mes vœux.

Petrarque arriva à Lyon le 9 Août ; il trouva, en entrant dans cette ville, un domestique du Cardinal Colonne, & il lui fit mille questions à la fois, suivant l'usage de ceux qui viennent de faire un long voyage ; il lui demanda sur-tout avec empressement des nouvelles de l'Evêque de Lombès.

Le domestique ne répondit rien aux autres questions de Petrarque, & se contenta de lui apprendre, que l'Evêque venoit de partir pour Rome. Il seroit difficile d'exprimer, quelle fut la consternation de notre Poète, en apprenant une si fâcheuse nouvelle. L'Evêque de Lombès lui avoit promis de ne pas faire le voyage de Rome sans lui, & comme il étoit esclave de sa parole,

Petrarque ne comprenoit pas ce qui avoit pu l'engager à y manquer dans cette occasion. Mille soupçons fâcheux vinrent le tourmenter, il craignit de n'être plus aimé de l'homme du monde qu'il aimoit le plus.

AN. DE J. C.
1333.

Ce départ imprévu, dont il ignoroit le motif, refroidit un peu le desir qu'il avoit d'arriver à Avignon. Il prit le parti de se reposer à Lyon, & d'y attendre la fin des grandes chaleurs. Le jour même de son arrivée, il écrivit au Cardinal Colonne la relation de son voyage depuis Cologne jusqu'à Lyon, autant que la lassitude & la brièveté du temps purent le lui permettre. Il écrivit aussi le même jour à l'Eveque de Lombès la lettre suivante :

„Après avoir fait mon voyage d'Allemagne, je me
„hâte d'arriver à Lyon, brûlant d'impatience de vous
„revoir, & de me rendre à vos tendres invitations ;
„mais j'y apprends en arrivant une nouvelle qui me sur-
„prend & arrête ma course. On me dit que vous avez
„faisi le temps de mon absence pour aller à Rome sans
„moi, malgré la parole que vous m'aviez donnée de
„n'y aller qu'avec moi.

Fam. l. i. ep. 5.

„Je ne sçais quel nom donner au mauvais tour que
„vous m'avez joué, ni comment vous nommer vous-
„même. Dirai-je que vous avez oublié la parole que
„vous m'avez donnée ? moi qui sçais que vous n'avez
„jamais rien oublié : que vous n'avez point d'égards
„pour les gens qui vous sont attachés ? rien n'est plus op-
„posé à votre caractère. Vous traiterai-je de perfide,
„qui viole les promesses les plus sacrées ? mais votre
„réputation est faite : tout le monde connoît votre
„exactitude à tenir parole. Je n'y sçais que de porter

E e ij

AN. DE J. C.
1333.

„l'affaire à votre tribunal ; vous ferez en même-temps
„l'accusé, le témoin & le juge.

„Daignez répondre à cette question d'un homme
„affligé. Pourquoi êtes-vous à Rome & moi en France ?
„qu'ai-je fait pour être séparé de vous par une si
„grande distance ? m'avez-vous rejeté comme un far-
„deau inutile ? ma compagnie vous a-t'elle déplu ? je
„vous en laisse le juge : mais puisque la douleur & l'en-
„vie me forcent de me vanter , je vous dirai , avec la
„permission de Lælius & de vos autres amis , à qui
„j'ose m'égalier , qu'il n'y a point de société plus agréa-
„ble pour vous que la mienne , & qui vous convienne
„mieux.

„Peut-être avez-vous craint que je ne trahis vos se-
„crets ? mais vous qui m'en avez confié de si grands ,
„avez-vous éprouvé quelqu'infidélité de ma part ? Pou-
„vez-vous me reprocher une indiscretion ? que dis-je !
„la plus légère imprudence. Personne ne garde mieux
„un secret que moi , j'ose le dire ; dans l'ancienne
„Rome , on m'auroit donné une place dans le Senat ,
„ou parmi les Prêtres de Cerès.

„Peut-être avez-vous respecté mes occupations , mes
„affaires ? mais à quoi me sert d'avoir vécu si long-
„temps avec vous , si vous ignorez , que je ne suis pas de
„ces gens dont parle Horace (a) , qui étendant leurs
„vues sur l'avenir , embrassent mille projets à la fois ,
„ou de ces courtisans qui divisant leurs ames , pour
„ainsi dire , font leur cour à tout le monde , & n'ai-
„ment personne dans le fond.

(a) Qui brevi fortes jaculantur ævo
Multa , qui terras alio calentes
Sole permutant. Horat. l. 2. Ode 16.

„ Nous nous trompons souvent dans les jugemens que
 „ nous portons de nous-mêmes , j'ignore peut-être ce
 „ que je suis ; mais je sçais que je voudrois être du
 „ nombre de ces Philosophes qui ne desirent rien. Je
 „ n'ai jamais pensé à plaire au grand nombre , c'est une
 „ chimere , je le sçais bien : toutes mes espérances &
 „ mes vues étoient concentrées en vous. Peut-être avez-
 „ vous voulu m'apprendre qu'elles étoient mal placées ?
 „ si cela est , je dois vous remercier de me l'avoir fait
 „ connoître , en partant sans rien dire , plutôt que par
 „ un air , une façon , un propos qui m'auroit trop mor-
 „ tifié. Mais si votre dessein a été de m'éprouver & de
 „ ranimer mon zele , je vous avoue que je ne suis pas
 „ capable de soutenir cette épreuve.

„ Mais ce n'est rien de tout cela , je le vois bien ;
 „ vous avez voulu me ménager ; vous avez craint que
 „ je ne pûs pas soutenir la mer ou les ardeurs de la ca-
 „ nicule. Quand ai-je mérité que vous eussiez de moi
 „ cette idée ? m'avez-vous jamais vu succomber à la fa-
 „ tigue ou même la craindre ? Quoi ! la curiosité m'a
 „ traîné dans des climats barbares , & les motifs les
 „ plus forts ne m'auroient pas fait faire le voyage d'Ita-
 „ lie avec vous ! Rappeliez-vous les instances que vous
 „ me fîtes pour m'engager à vous accompagner dans les
 „ Pirénées. [Vous n'en aviez pas besoin ; mon goût ,
 „ mon penchant me portoient à vous suivre]. Pourquoi
 „ ne m'avez-vous pas jugé digne de traverser avec vous
 „ l'Apennin ? dans ce voyage des Pirénées ai-je montré
 „ la moindre foiblesse ? au contraire , vous ne compre-
 „ niez pas comment un homme amoilli par les lettres
 „ pouvoit avoir tant de courage & de patience dans un

AN. DE J. C.
1333.

AN. DE J. C. 1333. „climat sauvage, une saison rude, des chemins affreux;
 „& parmi des gens dont les mœurs étoient si opposées
 „aux nôtres.

„Je cherche en tremblant la véritable cause du mau-
 „vais tour que vous m'avez joué, & je ne la trouve
 „pas. Cette recherche me fait sentir combien je vous
 „aime. Les amans offensés commencent par se fâcher;
 „mais si l'amour n'est pas tout-à-fait éteint, il est in-
 „génieux à élever des nuages pour faire douter du fait,
 „ou à trouver des prétextes pour justifier l'intention.
 „Je fais tout ce que je puis pour croire que vous avez
 „eu de bonnes raisons pour m'abandonner, & plutôt-à-
 „Dieu que j'y réussisse. Dans le fond il est possible que
 „vous n'ayez pu attendre mon retour. Déployez cette
 „éloquence à qui rien ne résiste; il ne vous faut avec
 „moi que des prétextes & des vraisemblances. Ah!
 „qu'il est aisé de persuader un homme qui a envie de
 „croire. Adieu, ne m'oubliez pas.

Petrarque mit cette lettre dans son paquet au Cardinal, le priant de la faire tenir à son frere à Rome. Il partit de Lyon à la fin d'Août ou au commencement de Septembre, pour se rendre à Avignon.

Le Cardinal Colonne fut charmé de le revoir; & lui apprit d'abord le véritable motif du départ de l'Evêque de Lombès: ce Prélat n'avoit pas tort, & ne méritoit

Vill. l. 10. pas les plaintes ameres de Petrarque.

cap. 222.

Od. rain. an.

1333.

Sanfovino,

hist. di casa Or-

sina, f. 49.

Baluç. t. 1.

La guerre étoit allumée depuis long-temps entre les
 Urfins & les Colannes. Ces deux Maisons puissantes &
 rivales se disputoient le gouvernement de Rome dans
 l'absence du Pape & de l'Empereur (a).

(a) Pontificis absentia Romani | Urfini præcipue & Columnenses,
 proceres laxatis licentia habentis, | atroci inter se bello certabant. Annis

Depuis quelques années les choses avoient été portées au point, que le Pape fut obligé d'envoyer à Rome Bertrand de St. Geniés, Doyen d'Angoulême, son Chapelain, pour y mettre ordre.

AN. DE J. C.
1333.

Le Doyen d'Angoulême, trouvant les esprits trop aigris pour espérer une prompte conciliation, voulut au moins suspendre tout acte d'hostilité entre les parties pendant le cours de sa négociation. Il les fit convenir d'une trêve, qui fut jurée entre Etienne Colonne & ses enfans; Jourdain des Ursins & ses freres François & Bertold; Jacques Savelli & les enfans de feu François, Comte d'Anguillara, &c.

Le terme de la trêve alloit expirer : le Pape apprenant que les parties se dispoisoient à reprendre les armes, la renouvela pour un an. Sa Bulle est du 3 Juin. Mais le remède vint trop tard. A peine le Pape avoit-il rendu cette Bulle, qu'il arriva un courrier de Rome, qui apprit que les hostilités avoient recommencé d'une façon cruelle pour les Ursins.

Reg. Joan.
22. r. 45. fol.
142.

Berthold & François des Ursins, croyant surprendre les troupes des Colonnes, commandées par Etienne le jeune, fils aîné de l'ancien (a), les attaquèrent à l'improviste avec des forces très-supérieures. Les Colonnes ne furent point effrayés par le nombre de leurs ennemis; ils se défendirent avec tant de vigueur qu'ils les mirent en déroute, & remportèrent sur eux une vic-

malum Joannes Ursinus Cardinalis Legatus, graviore enim dolore ex Bertoldi & Francisci nepotum factione Stephani Sciarre Columnensis filii intersectorum cæde, Columnensium everfioni inhians.... Stephanum Columnam & filios est infectatus, quem Pontifex arma ponere jussit. Od. rain. an. 1333.

(a) Od. Rain. & Murat. ann. d'Ital. tom. 8. disent que c'est Etienne, fils de Sciarra. Ils ont suivi le récit de Villani.

AN. DE J. C.
1333.
toire dont on attribua tout l'honneur à Etienne Colonne. Berthold & François des Urfins furent tués dans cette action. On remarqua alors que depuis que les querelles entre les Colonnes & les Urfins avoient pris naissance, il n'y avoit jamais eu personne de leurs familles de tué dans les combats qu'ils s'étoient livrés.

*Vill. l. 10.
cap. 222.*

Berthold étoit un des plus grands guerriers de son temps : on le craignoit à Rome & on l'aimoit. Sa mort indisposa une grande partie de la ville contre les Colonnes, qui furent accusés de lui avoir tendu un piège, quoiqu'il paroisse que ce fût lui qui voulût les surprendre, & qui les attaqua avec des troupes beaucoup plus nombreuses.

Le courrier qui porta cette nouvelle à Avignon, apprit que les Urfins se donnoient des mouvemens extraordinaires pour se venger. Les grandes qualités de l'Evêque de Lombès, & le courage qu'il avoit marqué contre Louis de Bavière dans son expédition de la place St. Marcel, lui avoient acquis l'estime & la confiance de toute sa famille. On le pria d'aller à Rome sans délai, pour lui donner les secours dont elle avoit besoin dans une si grande crise.

*Vill. l. 10.
cap. 222.*

Villani raconte la chose autrement : il dit que "le Comte d'Anguillara (a) & Berthold des Urfins son cousin, allant pour traiter d'accord avec Etienne Colonne, le petit Etienne, fils de Sciarra Colonne, à la tête de ses Gendarmes à cheval, se mit en embuscade hors du Château de Cesano, & les chargea vigoureusement à leur passage. Les Urfins, quoique surpris

(a) Il me semble que Villani confond ici François des Urfins & François, Comte d'Anguillara, qui étoit déjà mort, comme il paroît par la

Bulle de Jean XXII pour renouveler la trêve ; mais ce n'est qu'en tremblant que je critique Villani.

avec

„avec des troupes inférieures, firent une belle défense ,
 „mais à la fin ils furent battus & restèrent tous les
 „deux sur la place.

AN. DE J. C.
 1333.

Quelque confiance que j'aie en Villani, que je regarde comme le plus véridique de tous les Historiens, j'ai cru devoir donner la préférence au récit de Petrarque, quoique sa liaison avec les Colonnes doive rendre son témoignage un peu suspect dans cette occasion. Le Lecteur est à portée de choisir.

Petrarque envoya à Etienne Colonne le Sonnet suivant, pour le féliciter sur la victoire qu'il avoit remportée, & encourager ceux qui combattoient sous ses enseignes. *Je me sers, disoit-il, de la Langue vulgaire pour être entendu de ceux qui vont partager vos travaux & votre gloire (a).*

S O N N E T L X X X I.

<i>V</i> Inse Annibâl', e non seppe usar poi	A	Près avoir triomphé des Romains,
<i>Ben la vittoriosa sua ventura :</i>		Annibal couronné de gloire,
<i>Però, signor mio caro, aggiatè cura,</i>		Perdit par sa lenteur le fruit de sa
<i>Che similmente non avvegna a voi.</i>		victoire,
<i>L'orfa rabbiosa per gli orsacchi suoi,</i>		Et vit échouer ses desseins.
<i>Che trovaron di Maggio aspra pas-</i>		Evitez de pareils destins,
<i>tura,</i>		Seigneur, l'ourse avec ses oursins,
<i>Rode sè dentro, e i denti, e l' unghie</i>		Ayant au mois de Mai trouvé triste
<i>indura ,</i>		pâturè ,
<i>Per vindicar suoi danni sopra noi.</i>		Fremit de rage, & se ronge en dedans.
<i>Mentre 'l novo dolor dunque l' accora,</i>		Pour venger sur vous cette injure,
<i>Non riponete l' onorata spada ;</i>		Elle endurecit ses ongles & ses dents.
<i>Anzi seguite là dove vi chiama</i>		Tandis que la fureur l'enivre,
<i>Voftra fortuna dritto per la strada</i>		Jusques dans ses retranchemens ,
<i>Che vi può dar dopo la morte ancora</i>		Sans relâche allez la pourfuivre :
<i>Mille e mill' anni al mondo onore ,</i>		La fortune guide vos pas ,
<i>e fama.</i>		Et vos exploits vous feront vivre
		Mille ans après votre trépas.

(a) Breve quiddam tibi materno sermone scripseram, ut posset militibus etiam tuis innotescere tecum in partem laboris & gloriæ profecturis. *Fam. l. 3. ep. 4.*

AN. DE J. C.
1333.

Petrarque fit encore sur cette victoire une espèce de Centon, où ses vers alternativement mêlés avec quelques vers choisis des Poètes les plus fameux formoient un sens si naturel & si suivi, qu'on auroit cru que c'étoit l'ouvrage du même Poète. Cette composition avoit séduit Petrarque par un faux air de nouveauté; il croyoit en être l'Inventeur.

Le Poème étoit déjà parti pour Rome, lorsqu'il découvrit que l'idée n'étoit pas neuve (a). Dante & quelques Poètes Provençaux avoient fait quelque chose de semblable. Il se repentit alors d'avoir envoyé si vite ce Centon, & n'a pas jugé à propos de le faire passer jusqu'à nous. On ne le trouve pas dans le recueil de ses Poésies.

La circonstance où se trouvoient les Urfins, ne leur donnoit que trop de facilité de se venger. Le Cardinal Jean Gaëtan avoit été envoyé en 1326 pour partager la Légation d'Italie avec le Cardinal Poyet, assez occupé des affaires de la Lombardie. Rome & la Toscane étoient dans le district du Cardinal Gaëtan.

Il étoit oncle de Berthold & de François. Outré de leur mort, il crut pouvoir employer à venger une querelle de famille, les troupes qu'il avoit à son commandement, quoique destinées à combattre les ennemis du St. Siege. Il se mit en mouvement avec son armée, prit & ruina entièrement le Château de Giovi, qui appartenoit à Etienne Colonne : de-là il alla à Rome, où

(a) Subinde tibi carmen ex meo alienoque contextui, ea lege, ut primus meus, secundus alicujus probati Poetæ versus esset, itaut legentem non sententiarum modo artificiosa connexio, sed verborum quoque

consonantia delectaret. Quâ in re ecce novi Poematis [tenui licet inventione] gloriabar: donec misso jam carmine deprehendi alios ante me hoc genus attigisse. Ibid.

il attaqua sans ménagement ce grand homme avec toute sa famille, & l'assiégea en quelque façon dans son quartier.

AN. DE J. C.
1333.

Etienne Colonne envoya un courrier extraordinaire à Avignon, pour faire part à sa famille de l'état où il se trouvoit, & demander vengeance au Pape.

Jean XXII blâma beaucoup la conduite du Cardinal Légat, & lui écrivit une lettre (a), par laquelle, après des reproches très-amers, il lui ordonne de poser les armes, & de retourner en Toscane reprendre les affaires de sa Légation.

Reg. Joan. 22.

Petrarque profita du courrier d'Etienne Colonne, pour écrire à son fils une longue lettre dont voici le précis.

„ Jeune héros ! vous avez vaincu. Tirez parti de
„ votre victoire en homme sage. Qu'on ne puisse pas
„ vous faire le reproche que Maharbal fit à Annibal
„ après la bataille de Cannes (b). Vous sçavez ce qui
„ seroit arrivé si ce vainqueur avoit tourné tout de suite
„ vers Rome ses drapeaux couverts de notre sang : tous
„ les Historiens sont d'accord sur ce point.

Fam. l. 3. ep. 3.

„ Le Dieu Protecteur de l'Italie, qui s'opposa aux
„ impies projets d'Annibal, n'abandonnera pas vos éten-
„ darts victorieux, & les conduira lui-même. Votre
„ cause est aussi juste que celle de Theodose : celui
„ qui le fit triompher de tant de Légions barbares,
„ vous promet de nouvelles victoires, & la destruction
„ entière de vos ennemis.

(a) Od. Raim. an. 1333, rapporte cette lettre, datée du 15 Août. On y trouve tous les détails ci-dessus.

(b) Vincere scis Annibal ; victoriâ uti nescis.
Mora ejus diei satis creditur salutis fœdæ urbi atq. Imperio. Tit. Liv. l. 22.

AN. DE J. C.
1333.

„ Il étoit avec vous, n'en doutez pas; sans lui, sans
„ son secours, comment auriez-vous pu seul, mal
„ armé, attaqué à l'improviste, battre avec tant de
„ facilité une armée considérable, commandée par deux
„ Chefs hardis & confians, qui avoient pris de bonnes
„ mesures pour vous surprendre ?

„ Avec un tel Conducteur vous n'avez rien à crain-
„ dre : *cet enfant né des cendres de vos ennemis immolés*,
„ couvert des dépouilles des Eglises, vous fournira
„ plutôt matière à un pillage qu'à un combat (a). La
„ première victoire a été glorieuse; mais elle ne vous
„ a rien rendu: celle que vous allez remporter sera aussi
„ riche qu'aisée. Allez donc plutôt à un triomphe cer-
„ tain qu'à un combat équivoque. Ayez plus de con-
„ fiance au secours divin qu'à vos propres forces. Les
„ élémens combattront pour vous, comme ils firent
„ pour Theodose, au rapport de Claudien (b).

Le Cardinal
Légat qui se
servoit des
troupes de l'E-
glise contre les
Colonnes.

„ Vous faites la guerre, comme lui, aux ennemis de
„ la Croix, qui usurent le nom de Chrétiens. *Cet Ec-
„ clésiastique*, devenu tiran & loup, d'agneau qu'il
„ étoit, ne fuit-il pas les traces du tyran Eugene, en
„ opprimant & dépouillant les Eglises? Vengez la que-
„ relle d'un Dieu offensé, & la vôtre dans le même
„ temps. Qu'un excès de confiance sur ce que vous avez

(a) Et de cæforum sanguine re-
nascentem puerum Ecclesiarum spo-
liis oneratum, prædam veriùs scito
esse quam prælium.

Cela est obscur: peut-être parle-
t-il de l'armée que commandoit le
Cardinal Jean des Ursins.

Peut-être de Lubertiel, fils de
Berthold, dont parle Fortifiocca
dans la vie de Rienzi.

(b) L'an 394 Theodose vainquit

& tua le tyran Eugene, que le Comte
Arbogaste avoit créé Empereur.
Claudien chanta cette victoire mi-
raculeuse. Les traits étoient renou-
vés par le vent contre ceux qui les
lançoient.

*Tibi mittet ab antris
Æolus armatas hiemes, tibi milti-
tat æther.*

Et conferrati venient ad classera venti.
Claud. paneg. const. Honor.

„fait, ne vous aveugle pas sur ce qui vous reste à faire.
 „Vous avez beaucoup fait, sans doute : mais ce ne
 „seroit rien, si vous en restiez-là. N'imitiez pas le Chef
 „des Carthaginois, qui s'amusa à jouir de sa victoire,
 „au lieu d'aller en recueillir le fruit : que son exemple
 „vous serve de leçon. Prenez César pour modele, il
 „suivoit avec ardeur ce qu'il avoit entrepris, & croyoit
 „n'avoir rien fait, tant qu'il lui restoit quelque chose
 „à faire (a).

AN. DE J. C.
1333.

Orso, Comte d'Anguillara, fils de François, qui avoit épousé Agnès Colonne, sœur d'Etienne le Jeune, ne pouvant pas se rendre à l'armée des Colonnes, retenu par je ne sçais quel obstacle, en étoit désespéré. Petrarque pour le consoler, lui envoya ce Sonnet.

(a) Nil actum reputans si quid superesset agendum. Lucan. de Cæsare. Mr. de Voltaire ayant dit, en parlant de Mr. de Turenne : il croyoit	n'avoir rien fait tant qu'il lui restoit quelque chose à faire, fut accusé d'avoir pillé Lucain. Ce n'est point un plagiat, mais une application très-juste.
---	---



AN. DE J. C.
1333.

SONNET LXXVI.

Orso, al vostro destrier si può ben porre
Un fren, che di suo corso indietro il
volga ;
Ma 'l cor chi legherà, che non si
sciolga ;
Se brama onore, e 'l suo contrario ab-
borre ?
Non sospirate : a lui non si può torre
Suo pregio, perch' a voi l' andar si
tolga ;
Che, come fama publica divulga,
Egli è già là, che null' altro il precorre.
Basti che si ritrove in mezzo 'l campo
Al destinato dì, sotto quell' arme
Che gli dà il tempo, Amor, virtute,
e 'l sangue ;
Gridando, D' un gentil desir avvampo
Col signor mio, che non può segui-
tarne ;
E del non esser qui si strugge, e langue.

Cesse de t'affliger, Orso, tu dois
me croire,
On peut donner un frein à ton cour-
sier ;
Mais rien ne peut arrêter un guer-
rier
Qui, comme toi, ne court qu'après
la gloire.
Oui, j'en réponds, ton cœur paroî-
tra le premier
Dans ce camp où l'honneur l'ap-
pelle :
Au sang, à l'amitié fidele,
On l'entendra bientôt crier :
Oùtré de n'avoir pu me suivre,
Orso ne fait plus que languir ;
S'il ne remplit un si juste desir,
Il cessera bientôt de vivre.

On a vu Petrarque, dans le cours de son voyage, en France & en Allemagne, sans cesse occupé de Laure, & cherchant par-tout son image : il ne trouvoit rien qui lui ressemblât, & cependant tout lui rappelloit son idée, même les arbres de la forêt des Ardennes. Il ne fut pas plutôt arrivé à Avignon, qu'il s'empressa de la voir, se flattant de la trouver plus sensible ; mais elle étoit toujours la même, & elle continua de le traiter avec cette rigueur, dont on a vu Petrarque se plaindre si amèrement.

Sest. 2. Gio-
vane donna.

La preuve de ce que j'avance est dans une Sestine que notre Poète fit le 6 Avril 1334, où il compare Laure à la neige qui n'a pas vu le soleil depuis plusieurs

années. Si je ne me trompe dans mon calcul, ajoute-t'il, AN. DE J. C.
1334.
il y a aujourd'hui sept ans que je soupire nuit & jour pour elle, & je n'espère pas de pouvoir jamais la toucher. Voilà quel étoit alors son état ; l'époque n'est pas douteuse.

La fraîcheur de la fontaine de Vaucluse, l'ombrage des bois, dont le petit vallon qui y conduit étoit alors environné, lui parurent propres à tempérer l'ardeur qui le dévorait ; il y alloit quelquefois. Les déserts les plus affreux, les forêts les plus noires, les monts les plus inaccessibles étoient pour lui des séjours délicieux ; mais ils ne le mettoient pas à l'abri de l'amour qui alloit le poursuivre par-tout. Il peint bien vivement cette situation dans le Sonnet suivant.

S O N N E T XXVII.

<i>S</i>olo, e penso i più deserti campi Vo misurando a passi tardi, e lenti ; E gli occhi porto per fuggir intenti Dove vestigio uman la rena stampi. Altro schermo non trovo che mi scampi Dal manifesto accorger delle genti : Perchè negli atti d' allegrezza spenti Di fuor si legge com' io dentro avvampi : Sì, ch' io mi credo omai, che monti, e piagge, E fiumi, e selve sappian di che tempre Sia la mia vita ; ch' è celata al- trui. Ma pur sì aspre vie, nè sì selvagge Cercar non so, ch' Amor non venga sempre Ragionando con meco, ed io con lui.	<i>D</i>Es mortels odieux fuyant la triste race, Seul & pensif, je vais arpenter à pas lents Des champs abandonnés, des dé- serts effrayans, Où de ceux que je hais je ne vois point de trace. A leurs regards curieux & perçans, Je veux envain cacher le secret de mon ame ; Par mes tristes dehors ils découvrent la flamme Qui me brûle au dedans. Les monts, les bois, & les fontaines Connoissent mes chagrins, mes peines : J'ai beau me cacher nuit & jour, Dans des rochers affreux, & les plus noirs bocages ; Il n'est point de lieux si sauvages, Où je ne retrouve l'amour (a).
---	---

(a) Plus le lieu où je me trouve est désert & sauvage, dit Petrarque dans

AN. DE J. C.
1334.

Oggi ha sett'
anniche sospi-
rando vo di
riva in riva.

AN. DE J. C.
1334.

Dans certains accès de misanthropie, plus violens que les autres, il appelloit la mort à son secours, pour sortir plutôt de l'état affreux où il étoit. Sa santé s'altéroit, il croyoit mourir.

Quelquefois même il étoit tenté de hâter ce moment, qu'il regardoit comme le terme de ses maux ; mais la Religion lui faisoit envifager un état après la mort, pire que celui où il se trouvoit.

SONNET XXVIII.

*S'io credessi per morte essere scarco
Del pensier' amoroso che m' atterra ;
Con le mie mani avrei già posto in
terra
Queste membra noiose , e quello in-
carco :
Ma perch' io temo , che sarebbe un
varco
Di pianto in pianto , e d' una in altra
guerra ;
Di qua dal passo ancor che mi si
ferra ,
Mezzo rimango lasso , e mezzo il
varco.
Tempo ben fora omai d' avere spinto
L' ultimo stral la dispietata corda
Nell' altrui sangue già bagnato , e
tinto :
Ed io ne prego Amore , e quella fonda
Che mi lassò de' suoi color dipinto :
E di chiamarmi a sè non le ricorda.*

*SI je n'avois rien autre à crain-
dre ,
Et si la mort pouvoit éteindre
Le feu dont je suis dévoré ,
Je rendrois moi-même à la terre
Le fardeau que j'en ai tiré :
Mais ce seroit changer de tourmens
& de guerre :
Hélas ! je ne vis ni ne meurs.
Tel est l'état d'une ame déchirée :
De la Parque déjà je porte la livrée ;
Et je sens de la mort tous les avant-
coureurs.
Je voudrois bien , que la cruelle
Me décochât cette flèche mortelle ,
Teinte du sang des pauvres & des
Rois.
A mon secours , mais en vain je l'ap-
pelle ;
Comme l'amour , elle est sourde à
ma voix.*

Cette idée de la mort & de l'incertitude de l'avenir qui la suit, remplirent de troubles l'ame de Petrarque. Il voyoit toute la misere de son état, il formoit les plus

une *Canzone*, plus mon imagination me représente Laure belle.

*Quanto 'n piu selvaggio
Loco mi trovo e 'n piu deserto lido ,
Tanto piu bella il mio pensiero l' adombra. Canz. 17.*

belles

belles résolutions pour en fortir ; mais elles n'aboutif-
soient à rien ; l'amour l'emportoit toujours ; c'est dans
cette situation qu'il fit cet autre Sonnet.

AN. DE J. C.
1334.

SONNET XXIV.

<i>Q</i> Uanto più m' avvicino al giorno estremo ,	<i>P</i> Lus j'approche de ce moment , Terme des miseres humaines ;
<i>C</i> he l' umana miseria suol far breve ,	Plus je sens , que mes jours coulent rapidement ,
<i>P</i> iù veggio 'l tempo andar veloce , e leve ,	Que mes espérances sont vaines , Et fragile leur fondement.
<i>E</i> 'l mio di lui sperar fallace , e scemo.	Je dis alors à mes pensées : Il faut renoncer à l'amour.
<i>E</i> dico a' miei pensier , Non molto an- dremo	Je ne vous verrai plus l'un à l'autre opposées ,
<i>D'</i> Amor parlando omai : che 'l duro , e greve	Déchirer mon cœur tour-à-tour. Mon corps se détruit chaque jour :
<i>T</i> erreno incarco , come fresca neve ,	Avec lui tomberont ces vaines espé- rances ,
<i>S</i> i va struggendo : onde noi pace avremo :	Sources de mes ris , de mes pleurs , De mes dépits , de mes frayeurs ,
<i>P</i> erchè con lui cadrà quella speranza Che ne fè vaneggiar sì lungamente ;	De toutes mes extravagances. D'un œil sain bientôt nous verrons ,
<i>E</i> 'l riso , e 'l pianto , e la paura , e l' ira.	Combien nos poursuites sont folles , Et combien nos plaisirs frivoles
<i>S</i> i vedrem chiaro poi , come sovente	Méritent peu les soins que nous pre- nons.
<i>P</i> er le cose dubbiose altri s' avanza :	
<i>E</i> come spesso indarno si sospira.	

Dans une situation si triste & si critique , Petrarque
eut recours à un Religieux Augustin , nommé Denis de
Robertis : né au bourg St. Sepulcre , près de Florence ,
il étoit entré de bonne heure dans cet Ordre , où il s'é-
toit distingué par son esprit & par ses talens.

Gandolphi de
100. script. Aug.
gust.

Il fit un voyage à Avignon , où il s'attacha au Car-
dinal Colonne , à qui il dédia un de ses ouvrages. Sa
grande réputation le fit appeller à Paris , où il professa
la Philosophie & la Théologie avec un grand succès.

Ses Com-
mentaires sur
Valere Maxi-
me.

G g

AN. DE J. C.
1334.

Il s'adonna aussi à la prédication , & brilla dans les principales Chaires de Paris. Il passoit pour un esprit universel : en effet , il étoit Orateur , Poète , Philosophe , Théologien , Prédicateur , & même Astrologue.

Villani , qui étoit son ami , raconte un trait singulier , qui nous fait connoître les progrès du Pere Denis dans l'Astrologie judiciaire , & le cas qu'on faisoit alors de cet art imposteur , qui apprend à lire dans le ciel ce qui doit arriver sur la terre.

Vill. l. 10.
cap. 87.

„ Castruccio Castracani , ce fameux tyran de Luques ,
„ faisoit la guerre aux Florentins , & leur donnoit beau-
„ coup d'inquiétude. J'étois alors à Florence , j'écrivis
„ au Pere Denis du bourg St. Sépulcre mon ami ,
„ maître en Philosophie & en Théologie dans l'Univer-
„ sité de Paris , pour le prier de me dire quand finiroit
„ cette persécution de Castruccio.

„ Le Pere Denis me répondit en deux mots : je vois
„ Castruccio mort , & la fin de la guerre : vous ferez
„ maître de Luques par le moyen de quelqu'un qui a
„ du rouge & du noir dans ses armes , avec beaucoup
„ de peine , de dépense & de honte pour votre Répu-
„ blique , & vous en jouirez peu.

„ Le jour que je reçus cette lettre , Castruccio rem-
„ porta une victoire contre nous à Pistoie. J'écrivis au
„ Pere Denis que son état n'avoit jamais été plus bril-
„ lant. Il me répondit : *je confirme ce que j'ai déjà*
„ *écrit. Si Dieu n'a pas changé le cours du Ciel , je*
„ *vois Castruccio mort & enterré.* Castruccio venoit de
„ mourir lorsque je reçus cette seconde lettre : j'étois
„ alors Prieur de Florence , je la communiquai à mes
„ confreres. Quelque - temps après , la prédiction du

„Pere Denis fut vérifiée dans tous ses points.

En effet, les Florentins furent maîtres de Luques, l'an 1341, par le moyen de Guillaume Canacci de Scannabecchi de Bologne, à qui Martin de Lescale avoit confié le gouvernement de cette ville, & ils ne la garderent que fort peu de temps. Guillaume Canacci avoit du rouge & du noir dans ses armes.

AN. DE J. C.
1334.

Les Pisans
enleverent Lu-
ques aux Flo-
rentins, l'an
1341. Vill. l.
11.

Par ce trait, dont on ne sçauroit douter, parce que Villani est le plus véridique de tous les Historiens, il est aisé de juger, que Petrarque ne pouvoit choisir un meilleur Médecin que le Pere Denis, pour guérir d'un mal opiniâtre, contre lequel tous les efforts de sa raison avoient échoué. Un homme, qui lit l'avenir dans les astres, est bien propre à guérir les maladies de l'ame.

Je pense que c'est à Paris que Petrarque fit connoissance avec ce Religieux, & qu'il lui ouvrit alors les replis de son ame. Le Pere Denis lui dit tout ce qu'un habile Directeur peut dire à un jeune homme, pour le guérir d'une passion qui le tyrannise : Petrarque promit tout ce qu'on voulut, & forma les plus belles résolutions.

Comme il avoit conçu la plus grande vénération pour son Directeur, il continua à lui écrire quand il fut à Avignon pour le consulter sur son état, & lui demander des remèdes. Il seroit à souhaiter, que les lettres de ce commerce eussent été conservées : il ne nous en est resté qu'un petit nombre de celles de Petrarque, qu'on trouvera répandues dans ces mémoires, à mesure que l'époque de leur date les amenera.

On verra bientôt le peu de succès de la direction du Pere Denis, malgré son habileté & toutes ses belles connoissances. Mais qui est-ce qui ne sçait pas qu'un

Gg ij

AN. DE J. C.
1334.

Sen. l. 9. ep. 2. coup d'œil d'une maîtresse suffit souvent pour détruire l'ouvrage de plusieurs années du plus habile Directeur?

La ville d'Avignon essuya cette année une espece de fleau fort singulier. La chaleur & la sécheresse y furent excessives au point , que les personnes de tout âge & de tout sexe y changerent de peau comme les serpens. Celle du visage, du col & des mains tomboit par écailles. La populace faisie comme par une espece de frénésie couroit les rues , nue jusqu'au nombril , armée de fouets , dont elle se déchiroit les épaules , demandant à grands cris la pluie & la fin de cette horrible calamité. Ceux qui y résisterent , en très-petit nombre , passoient pour avoir des corps de fer ! On ne se souvenoit pas d'avoir rien vu de pareil.

La complexion de Laure étoit trop délicate , pour qu'elle pût soutenir une si grande intempérie de l'air , à laquelle on voyoit succomber les corps les plus robustes. Elle fut attaquée d'une maladie violente , qui causa à Petrarque les plus vives allarmes.

Il demanda un jour au Médecin qui la traitoit , comment elle étoit : le Médecin lui répondit , qu'elle étoit fort mal , & qu'il y avoit tout à craindre pour elle. Il fit à cette occasion le Sonnet suivant , que je n'ai pas eu le courage de traduire en vers.

SONNET XXIII.

AN. DE J. C.

1334.

*Quest' anima gentil che si diparte
 Anzitempo chiamata all' altra vita;
 Se lassuso è, quant' effer de', gradita;
 Terrà del ciel la più beata parte.
 S' ella riman fra 'l terzo lume, e Marte,
 Fia la vista del Sole scolorita,
 Poich' a mirar sua bellezza infinita
 L' anime degne intorno a lei sien
 sparte.
 Se si posasse sotto 'l quarto nido,
 Ciascuna delle tre saria men bella,
 Ed essa sola avria la fama, e 'l grido.
 Nel quinto giro non abiterebb' ella :
 Ma se vola più alto, affai mi fido :
 Che con Giove sia vinta ogni altra
 stella.*

SI cette belle ame , qui nous quitte
 avant le temps , est reçue dans le
 Ciel comme elle mérite , elle en oc-
 cupera la plus belle partie. Si elle
 établit sa demeure entre Venus &
 Mars , le Soleil sera obscurci , parce
 que les ames qui habitent cet astre
 s'assembleront autour d'elle pour la
 voir. Si elle se place sous le Soleil ,
 elle effacera les trois planetes infé-
 rieures. [Venus , Mercure & la Lune].
 Mars ne lui convient pas ; elle ne
 voudroit pas l'habiter ; mais si elle
 monte plus haut , toutes les planetes
 seront éclipsées , sans en excepter
 Jupiter même.

Ce Sonnet si alembiqué , si peu propre à exprimer la
 douleur d'un amant qui craint de perdre tout ce qu'il
 aime , porte sur une vision de Platon , & avant lui de
 Pithagore.

Platon croyoit que les ames heureuses & pures , à
 qui il ne restoit rien à expier , alloient se placer dans
 quelque étoile. Dante a fait usage de cette idée dans
 son Poëme (a). Platon dans
son Timée.

Pithagore prétendoit , que les ames des hommes &
 des animaux étoient des écoulemens de la matiere éthé-
 rée , interceptée par les molécules grossieres des corps
 terrestres , que dès que les liens qui les retiennent sont
 brisés , elles reprennent rapidement la route des cieux ,
 & vont s'établir dans quelqu'une des étoiles qui compo-

(a) Dante entrant avec Beatrix
 dans le Soleil , dit des ames qu'il y
 trouva :

*I vidi piu splendor vivi e vincenti
 Far di noi centro , e di se far co-
 rona. Parad. Cant. 10.*

AN. DE J. C.
1334.

sont les constellations, comme dans leur propre séjour. Laure fut très-mal : mais elle ne mourut pas. Petrarque célébra sa convalescence par un Sonnet aussi naturel & aussi simple, que le premier est alembiqué. On a peine à comprendre qu'ils viennent tous les deux de la même source.

SONNET XXV.

*G*ia' fiammeggiava l'amorosa stella
Per l'Oriente, e l'altra che Giunone
Suol far gelosa, nel Settentrione
Rotava i raggi suoi lucente, e bella;
Levata era a filar la vecchierella
Discinta, e scalsa, e desto avea 'l
carbone:
E gli amanti pungea quella stagione
Che per usanza a lagrimar gli ap-
pella;
Quando mia speme già condotta al
verde
Giunse nel cor, non per 'l usata via;
Che l' sonno tenea chiusa, e 'l dolor
molle;
Quanto cangiata, oimè, da quel di pria!
E pareva dir, Perche tuo valor perde?
Veder questi occhi ancor non ti si tolle.

*V*enus à l'Orient faisoit briller ses
feux,
Et vers le Nord l'Ourse éclairoit
encore.
Déjà reveillé par l'aurore,
Soupiroit l'amant malheureux.
Je dormois : la douleur avoit mouillé
mes yeux.
Laure se montre à mon ame affligée :
Dieux ! qu'elle me parut changée !
Je ne lui vis jamais cette morne pa-
leur.
Elle me dit ces mots : connoissez
votre Laure,
Petrarque, bannissez une vaine ter-
reur.
Ces yeux que vous aimez, vous les
verrez encore.

A la description du matin, contenue dans les premiers vers, Petrarque ajoute une image que j'ai supprimée, parce qu'elle ne m'a pas paru assez noble.

La vieille qui s'étoit levée pour filer avoit allumé son feu; mais elle n'étoit pas encore chauffée & n'avoit pas pris sa ceinture.

Petrarque à son retour d'Allemagne trouva le Pape sérieusement occupé, à l'âge de quatre-vingt-dix ans, de deux grands projets qui auroient demandé

toute la vigueur de la jeunesse. L'un étoit la croisade : l'autre , le rétablissement du St. Siege à Rome.

AN. DE J. C.
1333.

Les malheureux succès des guerres , entreprises pour enlever les lieux saints aux Infidèles , avoient un peu refroidi cette pieuse fureur , qui dépeuploit l'Europe pour ravager l'Asie. Cependant Jean XXII , qui avoit une chaleur dans l'ame que la glace des années n'avoient pu amortir , poursuivit avec ardeur une nouvelle croisade.

Il est difficile de comprendre comment un Pontife aussi éclairé , qui connoissoit le fort & le faible des choses par une longue expérience , pouvoit se prêter sérieusement à un projet aussi chimérique dans les circonstances où l'Europe se trouvoit.

Toutes les croisades entreprises jusqu'alors avoient toujours échoué par la perfidie des Grecs , ou par la méfintelligence & le libertinage des Croisés. Depuis que le Soudan de Babylone avoit pris la ville d'Acre , les Chrétiens étoient entièrement chassés de la Terre-Sainte , & il ne leur restoit pas une seule place , où les troupes qui arriveroient d'Occident pussent aborder ; ce qui fait dire à un Historien moderne fort estimé : *la mode des croisades étoit passée , la prise de la ville d'Acre par le Soudan de Babylone avoit mis enfin ces guerres lointaines au rang des chimères , d'où elles n'auroient jamais dû sortir.*

1291.

M. le Préf.
Henault, Abr.
chron. de l'hist.
de Fr.

Petrarque lui-même , plein d'un zèle outré pour ces saintes entreprises , en connoissoit toutes les difficultés. *Les choses vont de façon , disoit-il , qu'il seroit très-difficile de réussir ; & cette impuissance nous excuse-*

AN. DE J. C.
1333. roit peut-être devant Dieu , si elle ne venoit pas de nos divisions (a).

En arrivant à Avignon , il fut fort aise d'apprendre que les Ambassadeurs de Philippe de Valois Roi de France y étoient venus dans son absence , pour conclure cette grande affaire avec le Pape , & concerter avec lui les moyens nécessaires pour en assurer le succès. Ce Prince qui amusoit depuis long-temps le Pape par de vaines promesses qu'il éludoit toujours , y paroissoit alors bien déterminé , quoique dans le fond l'état de ses affaires ne s'accordât pas avec ce projet.

Hist. de Fr.
Velly, t. 8.

Dans un consistoire tenu le 26 Juillet , ces Ambassadeurs promirent au nom du Roi sous la foi du serment prêté entre les mains du Saint Pere , que ce Prince s'embarqueroit dans trois ans pour l'Orient à la tête d'une armée. Le Pape le déclara Chef de l'entreprise , lui accorda pour six ans les décimes de son Clergé , & fit publier le passage général.

Le 30 Octobre suivant , Philippe de Valois , après le retour de ses Ambassadeurs , reçut la croix avec de grandes démonstrations de piété. Cet exemple qui fut suivi de presque tous les Princes & Barons du Royaume , & d'un grand nombre de Prélats , donna l'impulsion à toute l'Europe ; on se mit par-tout en mouvement.

Les Rois de Boheme , d'Arragon & de Navarre se croiserent : le Roi de France promettoit de faire passer en Orient 20000 chevaux & 30000 hommes de pié

(a) Ut res nostræ & illorum sunt, non parvus labor, unde fit, ut dilationem nostram impotentia nostra fortassis excuset, quamvis impotentia non nisi ex nostris dissensionibus exortæ excusatio nulla sit. *Ed. Basf. f. 824.*

fur

sur des vaisseaux Vénitiens , Genoïs & Pisans. Le Pape agissoit efficacement par ses Ministres auprès de tous les Princes qui pouvoient concourir au succès de cette grande expédition.

AN. DE J. C.
1333.

Le second projet étoit aussi important , & plus aisé à exécuter : le Pape ému par les instantes prières réitérées de Rome & de toute l'Italie , pressé par les remords de sa conscience [s'il en faut croire les Italiens] pensoit alors très-sérieusement à aller rétablir le St. Siege à Rome. Les Romains pour l'y engager venoient de lui céder le droit d'élire leurs Magistrats : droit dont ils étoient extrêmement jaloux.

Dès le mois de Février de cette année , il avoit écrit à Rome pour ordonner qu'on y réparât ses palais & jardins ; mais comme les troubles qui agitoient cette ville , le parti que l'Empereur y avoit encore , les dissensions des Colones & des Ursins toujours en guerre , lui faisoient craindre de n'y être pas en sûreté , il imagina d'aller à Bologne attendre que les mouvemens de Rome fussent calmés.

Bal. 2. 11

Les Boulonois lui avoient envoyé des Ambassadeurs pour le supplier de faire cet honneur à leur ville ; ils s'étoient donnés à lui dans l'espérance de l'engager par leur soumission à exécuter ce projet. Le Cardinal Poyet Légat en Lombardie crut devoir saisir une si belle occasion d'assurer au St. Siege , d'une manière solide , la possession d'une ville comme Bologne , sur laquelle il avoit des droits incontestables. Sous prétexte d'y bâtir un Palais pour la demeure du Pape , il fit construire dans le centre de la ville une citadelle propre à tenir les habitans en respect , *donnant à*

Matt. de griff.
Coll. Murat.
t. 18.

H h

AN. DE J. C.
1333. entendre à ces bonnes gens que la résidence du Pape dans leur ville feroit couler dans leurs rues des fleuves d'or & d'argent (a).

Pendant que le bâtiment s'élevoit , Benoît amusoit les An.bassadeurs de Bologne , à qui il promit en confidence public qu'il y feroit dans le cours de l'année.

Cette promesse étoit feinte & simulée , dit Villani ; le Pape ne tint pas parole , en quoi il fut blâmé de tous les Chrétiens , parce que le Saint Pere ne doit pas manquer à sa parole sans de grandes nécessités , & il n'étoit pas dans le cas (b). On verra bientôt l'effet que produisit cette supercherie du Légat.

Petrarque voyoit avec indignation le Pape sur les bords du Rhone , & le sépulcre de J. C. entre les mains des chiens (c) , [ce sont ses termes]. Les Infideles chassés des lieux saints , le St. Siege rétabli à Rome étoient deux choses qu'il desiroit ardemment : rien n'étoit plus capable d'exciter sa verve que l'espérance qu'il conçut alors de voir bientôt réussir ces deux grands projets. C'est sur cela que roule le Sonnet suivant.

(a) Dava ad intendere a i buoni Bolognesi , ch'è era risoluto il Papa di mettere la sua residenza in quella città ; cosa che farebbe correre fiumi d'oro e d'argento nelle loro strade. *Murat. ann. d'Ital.* 1.8. f. 178.

(b) Promessa di Papa non dee esser mendace senza necessaria cagione la

quale non fù in lui. *Villani*, l. 10. c. 99.

(c) Il sepolcro di Christo è in man de cani. *Triump. di sam.* Cap. 1. *Terram majoribus nostris promissam. Nunc aegyptiacus canis tenet.* Ed. Bas. f. 168.

SONNET XXII.

AN. DE J. G.
1333-

IL *successor di Carlo, che la chioma*
Con la corona del suo antico adorna ;
Presè ha già l' arme per sfaccar le
cornà
A Babilonia, e chi da lei si noma :
E'l Vicario di Christo con la soma
Delle chiavi , e del manto al nido
torna ;
Sicchè, s'altro accidente nòl distorna,
Vedrà Bològna , e poi la nobil Roma.
La mansueta vostra , e gentil' agna
Abbate i fieri lupi : e così vada
Chiunque amor legittimo scompagna.
Consolate lei dunque , ch' ancor bada ;
E Roma , che del suo sposo si lagna ;
E per Gesù cingete omai la spada.

DE Charles Roi des Francs le di-
 gne successeur ,
 Portant de ses ayeux la brillante
 couronne ,
 Arme pour les saints lieux , des Mu-
 sulmans vainqueur ,
 Bientôt il confondra l'orgueil de
 Babylone.
 Le Vicaire du Christ , prenant clefs
 & manteau ,
 Va dans Bologne où son Légat l'ap-
 pelle ,
 Affermir un pouvoir nouveau ;
 Et si rien n'arrête son zèle ,
 Rome bientôt reverra cet Epoux ,
 Dont l'absence lui fit répandre tant
 de larmes.
 Consolez - là , Seigneurs , & cet
 agneau si doux ,
 Qui des combats affrontant les al-
 larmes ,
 A déjà terrassé les loups.
 Puissent tous les tyrans succomber
 sous ses coups !
 Pour défendre le Christ , Seigneurs,
 prenez les armes.

Ce Sonnet est adressé à tous les Seigneurs d'Italie que Petrarque vouloit mettre en mouvement pour la croisade , à laquelle il auroit été fâché que sa patrie n'eût pas concouru ; peut-être aux Colonnes seulement. Cette famille marquoit plus de zèle que les autres pour ces guerres saintes , depuis que le Cardinal Jean Colonne , Chef de la croisade entreprise en 1218 , s'y distingua par son courage , & contribua beaucoup à la prise de Damiette (a).

(a) Il fut pris par les Sarrasins | le milieu du corps. Au moment de
 qui le condamnerent à être scié par | l'exécution , surpris de sa confiance ,

H h ij

AN. DE J. C.
1333.

Lorsque les Colonnes furent réconciliés à l'Eglise après la mort du Pape Boniface , une des pénitences qu'on leur imposa , fut d'aller à la Terre-Sainte combattre les Infideles.

Murat. consid.
Sopr. il sonn.
22.

Ce Sonnet est un de ceux de Petrarque qui a le plus embarrassé ses Commentateurs. Mr. Muratori lui-même si versé dans l'histoire d'Italie du moyen âge dont il nous a donné les annales , le trouvoit obscur , & ne sçavoit dans quel tems le placer. Il me paroît bien aisé de l'entendre , & de lui trouver sa place , quand on rassemble les circonstances dans lesquelles il a été composé , & que je viens de mettre sous les yeux du Lecteur.

Sous l'emblème de *ce doux agneau qui terrasse les loups* , il semble que Petrarque a voulu désigner le Cardinal Légat , qui faisoit la guerre aux ennemis de l'Eglise sur lesquels il eut d'abord quelques avantages.

Mais cette interprétation , quelque vraisemblable qu'elle paroisse au premier coup d'œil , ne soutient pas l'examen. On a vu qu'il y avoit alors deux Cardinaux Légats en Italie : Bertrand Poyet pour la Lombardie ; & Jean Gaëtan des Ursins pour la Toscane , &c. Quelle apparence que Petrarque ait voulu désigner , sous la figure d'une *douce brebis* , deux personnages qui lui étoient également odieux ! Le premier , parce que , *comme un autre Annibal* , il avoit porté le fer & le feu dans l'Italie. Le second , parce qu'il s'étoit mis à la tête de l'armée de l'Eglise pour exterminer les Colonnes. Je pense donc que *cette douce brebis* n'est

ils lui donnerent la liberté. Il porta à Rome la colonne où I. C. fut flagellé , & la plaça dans l'E-
glise de Ste. Praxède où elle est en-
core.

autre chose , que l'Eglise même , ou le St. Siege dont les armes avoient d'abord eu quelque succès contre ses ennemis , qui sont *les loups terrassés* : c'est-à-dire les tyrans de Lombardie ou de la Romagne , qui s'étoient emparés de son Patrimoine.

AN. DE J. C.
1334.

C'est dans les mêmes circonstances , & sans doute dans le même temps que Petrarque fit sa belle Ode sur la Croisade , adressée sans difficulté à l'Evêque de Lombès , quoiqu'en puissent dire ses Commentateurs qui semblent disputer entr'eux , à qui rassemblera plus d'anacronismes & d'extravagances sur ces deux Poèmes. Il n'y a qu'à les lire pour en être convaincu. Je me garderai bien d'appesantir ici sur des détails ennuyeux pour le prouver. On les trouvera dans une note.

NOTE X.

CANZONE II.

O Aspettata in ciel , beata , e bella
Anima , che di nostra umanitate
Vestita vai , non come l'altre , carica ;
Perche ti fian men dure omài le strade ;
A Dio diletta , obbediente ancella ,
Onde al suo regno di quaggiù si varca ;
Ecco novellamente alla tua barca ,
Ch' al cieco mondo ha già volte le
spalle
Per gir a miglior porto ,
D'un vento occidental dolce conforto ;
Lo qual per mezzo questa oscura valle ,
Ove piangiamo il nostro , e l'altrui
sorto ,
La condurrà de' lacci antichi sciolta
Per dirittissimo calle
Al verace Oriente , ov' ella è volta.

A Me choisie ! esprit aimable !
Que Dieu chérit & que le Ciel at-
tend !
L'humanité , ce poids qui nous ac-
cable ,
N'est qu'un voile pour vous , un lé-
ger vêtement.
Votre barque fuyant le monde ,
Tourne ses voiles au Levant.
Sur une mer en naufrages féconde ,
Je vois du côté du Couchant ,
Un petit vent agiter l'onde ,
Qui vous menera droit au céleste
Orient.

AN. DE J. C.
1334.

*Forse i devoti , e gli amorosi preghi ,
E le lagrime sante de' mortali
Son giunte innanzi alla pietà su-
perna :*

*E forse non fur mai tante , nè tali ,
Che per merito lor punto si pieghi
Fuor di suo corso la giustizia eterna ;
Ma quel benigno Re che 'l ciel go-
verna ,*

*Al sacro loco ove fu posto in cruce ,
Gli occhi per grazia gira :
Onde nel petto al novo Carlo spira
La vendetta ch' a noi tardata noce
Sì , che molt' anni Europa ne sospira :
Così soccorre alla sua amata sposa ,
Tal , che sol della voce
Fa tremar Babilonia , e star pensosa.*

*Chiunque alberga tra Garonna , e 'l
monte ,*

*E 'ntra 'l Rodano , e 'l Reno , e l'onde
false :*

*Le 'nsegne Cristianissime accom-
pagna :*

*Ed a cui mai di vero pregio calse ,
Dal Pirenéo all' ultimo orizzonte ,
Con Aragon lasserà vota Ispagna :
Inghilterra , con l' isole che bagna
L'Oceano intra 'l Carro , & le Co-
lonne ,*

Infìn là dove sona

Dottrina del santissimo Elicon ,

*Varie di lingue , e d'arme , e delle
gonne*

All' alta impresa caritate sprona.

Deh qual' amor sì licito , o sì degno ,

Qua' figli mai , quai donne

Furon materia a sì giusto disdegno ?

*Nos larmes ont fléchi la divine
Justice.*

*Le Roi du Ciel protege les saintes
lieux ,*

Ou de la croix il subit le supplice.

*Excité par sa grace , un Monarque
pieux*

Va porter la guerre en Asie.

*L'Europe avec ardeur embrasse ce
projet :*

*Le Christ vient au secours d'une
épouse chérie ;*

*Et sa voix dans Bagdad fait trembler
Mahomet.*

*Sous les drapeaux d'un Roi puis-
sant & bon ,*

*Marchent les habitans des terres
fortunées ,*

*Qu'embrassent les deux mers , le
Rhin , les Pyrénées.*

*De ces monts jusqu'aux lieux où fi-
nit l'horizon*

Sur des plaines abandonnées

*Flottent les étendarts d'Espagne &
d'Arragon.*

*Par leurs habits , leurs armes , leur
langage*

*Cent peuples divisés vont unir leurs
drapeaux.*

*L'Anglois présomptueux qui brave
les orages ;*

*Ces enfans de la mer nés dans le
sein des eaux ,*

*Qui des isles vers l'ourse habitent
les rivages ,*

*Par un zele plus pur , pour des mo-
tifs plus sages*

Pourroient-ils armer leurs vaisseaux ?

*Una parte del mondo è che si giace
Mai sempre in ghiaccio, ed in gelare
nevi*

*Tutta lontana dal cammin del Sole:
Là, sotto i giorni nubilosi, e brevi,
Nemica naturalmente di pace
Nasce una gente, a cui 'l morir non
dole.*

*Questa se più devota che non sole,
Col Tedesco furo la spada cigne;
Turchi, Arabi, e Caldei,*

*Con tutti quei che speran negli dei
Di qua dal mar che fa l'onde sangui-
gne,*

*Quanto sian da prezzar, conoscer dei:
Popolo ignudo, paventoso, e lento,
Che ferro mai non strigne,*

*Ma tutti colpi suoi commette al
vento,*

*Dunque ora è 'l tempo da ritrarre il
collo,*

*Dal giogo antico, e da squarciar il
velo*

*Ch'è stato avvolto intorno agli occhi
nostri;*

*E che 'l nobile ingegno che dal cielo
Per grazia tien' dell'immortale
Apollo,*

*E l'eloquenzia sua virtù qui mostri
Or con la lingua, or con laudati
inchiostri:*

*Perchè d'Orfeo leggendo, e d'An-
fione,*

Se non ti maravigli;

*Affai men fia ch' Italia co' suoi figli
Sì desti al suon del tuo chiaro ser-
mone*

*Tanto, che per Gesù la lancia pi-
gli:*

*Che, s'al ver mira questa antica
madre,*

In nulla sua tenzone

*Fur mai cagion, sì belle, o sì leg-
giadre.*

Dans ces climats placés où la na-
ture expie

Languit un peuple dur, maltraité
par le sort.

De l'amour & des arts il ignore l'em-
pire;

Ennemi de la paix, il méprise la
mort.

Si l'intérêt du Ciel, qui rarement
le guide,

Armé ses redoutables mains:

Tremblez Arabes, Tures, Chal-
déens, Sarrafins!

Vous fuirez à l'aspect de ce peuple
intrepide,

Barbares nuds, lâches & fainéans,

Qui n'adorez que des Dieux impuis-
sans;

Et n'armant pas vos bras de nos fers
homicides,

Couvrez l'air de ces traits rapides

Qui ne frappent qu'au gré des vents!

Arrachons, il est temps, le ban-
deau qui nous couvre;

Seconons un vieux joug porté par
nos yeux.

Seigneur, à votre esprit quelle car-
rière s'ouvre!

Quel sujet plus grand, plus heu-
reux!

Déployez le talent sublime,

L'art de persuader dont le Ciel vous
fit don.

Qu'aux sons de votre voix tout mar-
che, tout s'anime,

Comme aux divins accords d'Or-
phée & d'Amphion!

Contre un peuple impie & rébelle,
Il s'agit de venger le Sauveur des
humains.

Vit-on jamais combattre les Ro-
mains

Pour une cause ou plus juste, ou plus
belle?

AN. DE J. C.
1334.

AN. DE J. C.
1334.

Tu, c'hai per arricchir d'un bel
tesauro,
Volte l' antiche e le moderne carte,
Volando al ciel con la terrena soma,
Sai dall' imperio del figliuol di
Marie
Al grande Augusto; che di verde
lauro
Tre volte trionfando ornò la chia-
ma;
Nell' altrui ingiurie del suo sangue
Roma
Spesse fiate quanto fu cortese:
Ed or perchè non fia
Cortese nò, ma conoscente, e pia
A vendicar le dispietate offese
Col Figliuol glorioso di Maria?
Che dunque la nemica parte spera
Nell' umane difese;
Se Christo sta dalla contraria schia-
ra?

Pon' mente al temerario ardir di
Serse;
Che fece per calcar i nostri liti
Di novi ponti oltraggio alla marina:
E vedrai nella morte de' mariti
Tutte vestite a brun le donne Perse,
E tinto in rosso il mar di Salamina:
E non pur questa misera ruina
Del popolo infelice d'Oriente
Vittoria ten' promette;
Ma Maratona, e le mortali strette
Che difese il Leon con poca gente,
Ed altre mille, c'hai scoltate, e
lette.
Perchè inchinar a Dio molto conviene
Le ginocchia, e la mente;
Che gli anni tuoi riserva a tanto
bene.

Vous qui, depuis le fils de Mars
Jusqu'à l'Empire des Césars,
Sçavez si bien tout ce qu'ont fait
nos peres;
Dans des querelles étrangères
Rome, vous l'avez vu, prodigua
tout son sang.
Pour un motif plus juste, plus pres-
sant,
Cette pieuse mere en seroit-elle
avare?
Déjà pour nous un Dieu tout-puis-
sant se déclare;
En se défendant contre nous,
Que peut donc espérer une race
barbare?
Elle périra sous nos coups.

Le superbe Xercès outrage l'Hel-
lespont;
Mais du sang Persien Salamine cou-
verte,
Mille veuves en deuil gémissant de
leur perte,
Vengent la mer de cet affront.
Trois cents Grecs au détroit ané-
tissent une armée;
Marathon est témoin des faits les
plus brillans.
Toujours du même esprit l'Europe
est animée;
Elle triomphera de ces fiers Otto-
mans.
Prosternez-vous, Seigneur, aux
pieds de votre maître,
Et rendez grace au Ciel de vous
avoir fait naître,
Pour concourir à des desseins si
grands.

Tu

<i>Tu vedra' Italia , e l'onorata riva ,</i>	Allez , ô ma Chanfon , vous unir à vos fœurs	
<i>Canzon : ch' agli occhi miei cela , e contende</i>	Vous ne paroîtrez point à leurs yeux étrangere ,	AN. DE J. C. 1334.
<i>Non mar , non poggio , o fiume ;</i>	Quoique l'amour ne soit pas la ma- tiere	
<i>Ma solo Amor , che del suo altero lume</i>	De votre chant. Ce mobile des cœurs	
<i>Più m'invaghisce dove più m'in- cende :</i>	Entre par-tout : vous verrez l'Italie, Et ce rivage saint qu'adore l'Univers.	
<i>Nè natura può star contr' al costume.</i>	Quand vous verrai-je , ô ma chere patrie !	
<i>Or movi , non smarrir l'altre com- pagne :</i>	Ce ne font point les montagnes , les mers ,	
<i>Che non pur sotto bende</i>	Qui d'un bonheur si grand privent mon ame :	
<i>Alberga Amor ; per cui si ride , e piagne.</i>	C'est l'amour seul , il me tient dans ses fers ; Plus il me brule , & plus j'aime sa flamme.	

Les grands Poètes peuvent être inspirés ; mais ils ne sont pas Prophetes. Le desir ardent que Petrarque avoit de voir le Saint Pere à Rome & les Musulmans chassés de la Terre-Sainte , lui faisoit envisager ces deux événemens comme prochains , & il les annonçoit au monde comme tels , dans les deux Poèmes qu'on vient de voir. Mais cette prédiction ne se vérifia pas. Les troubles qui agitoient l'Europe firent échouer la croisade projetée , & Philippe de Valois , qui se trouvoit bien d'avoir le Pape au milieu de ses Etats , sçût l'y arrêter par ses intrigues.

Peut-être ce Pontife n'avoit-il jamais pensé sérieusement à se transplanter , à son âge ! Quoi qu'il en soit , la mort vint le frapper , dans le temps qu'il paroissoit le plus occupé de ces deux grandes entreprises. Il mourut le 4 Décembre 1334 , après avoir gouverné l'Eglise dix-huit ans.

AN. DE J. C.
1334.

Qu'on me pardonne encore une digression sur le compte de ce Pape ; elle ne sera pas tout-à-fait étrangère à la vie de Petrarque , & il y entrera pour quelque chose.

Vill. l. 11.
cap. 20.

Jean XXII avoit beaucoup d'esprit & de sçavoir , une activité prodigieuse , une grande constance à suivre ce qu'il avoit entrepris , & un trésor immense. Villani dit qu'il laissa dix-huit millions en espee , & la valeur de sept millions en bijoux , pierreries , vases d'Eglise , &c. (a).

Malgré toutes ces ressources , de quatre grandes affaires qu'il entreprit , il ne lui fut pas possible d'en faire réussir aucune dans le cours d'un long Pontificat.

La premiere étoit la croisade , dont j'ai parlé : il ne put en venir à bout.

La seconde lui tenoit plus à cœur que les autres , il se donna beaucoup plus de mouvemens , & il n'y réussit pas mieux. C'étoit la déposition de l'Empereur Louis de Baviere.

La troisieme étoit la destruction des Gibelins en Italie , & de l'autorité Impériale , sur les débris de laquelle il vouloit établir la sienne. C'est pour l'exécution de ce projet qu'il avoit envoyé en Italie le Cardinal Poyet , qu'on croyoit son fils , à la tête d'une armée considérable , & il lui faisoit tenir tout l'argent qu'il demandoit.

(a) Le frere de Villani Marchand, suivant la Cour Romaine , l'avoit appris des trésoriers du Pape. Il semble qu'on ne sçaurait en douter : cependant Mr. de Voltaire prétend que cela est impossible.

On dit que ce Pape a écrit sur la pierre philosophale ; on a imprimé sous son nom , à Lyon 1557 , un livre

intitulé : *Ars metallorum transmutatoria* , in 8°. Peut-être l'avoit-il trouvée ! Albert de Strasbourg Auteur contemporain dit qu'il laissa 1700000 florins , *moriens reliquit sedidecies septies centum millia florenorum*. Cela est beaucoup plus vraisemblable , & je crois qu'il faut s'en tenir à ce calcul là.

Le Cardinal , quoique peu propre aux opérations militaires , eut d'abord quelques succès ; mais ayant échoué au siege de Milan qu'il fut obligé de lever en 1323 , ses affaires ne firent plus que déchoir. Enfin la tromperie dont j'ai parlé , qu'il fit aux Boulonois en construisant une citadelle au milieu de leur ville , sous prétexte de bâtir un Palais pour le Pape , les aigrit au point , qu'ils se révolterent contre lui , l'assiégerent dans sa citadelle en criant , *meure le Légat & ceux de la langue franche*. Il auroit eu de la peine à se sauver , si les Florentins n'étoient venus à son secours : il fut obligé de quitter honteusement l'Italie , où il étoit généralement haï & méprisé ; & il arriva à Avignon quelque temps avant la mort du Pape. *Dieu ne permet pas*, dit Petrarque, *le succès d'une guerre aussi injuste , &c.*

AN. DE J. C.
1334.

Moriatur Legatus & illi de terra franca.

La quatrième entreprise de Jean XXII étoit d'une nature bien différente des autres. Il avoit une opinion singulière sur la vision de Dieu , qu'il voulut absolument accréditer dans l'Eglise , en se servant pour cela de l'autorité suprême que Dieu lui avoit donnée. *Hist. ecclési.*
l. 19. f. 510.

Il croyoit , que les ames des Justes ne jouissoient de la vision de Dieu intuitive , c'est-à-dire qu'elles ne voyoient Dieu sans nuage , & face à face , comme parle l'Apôtre , qu'après le Jugement universel & la Résurrection des corps ; *en attendant le Jugement , elles sont* , disoit-il , *sous l'Autel* , c'est-à-dire sous la protection de l'humanité de J. C. (a).

(a) Il fondeoit son opinion sur un passage de l'Apocalypse , ch. 6. v. 9 , où St. Jean dit avoir vu sous l'Autel les ames des Martyrs. *Vidi subius Altare animas interfectorum propter Verbum Dei*. On croit que de-là est

venue la coutume d'enterrer les corps des Martyrs sous les Autels des Eglises , ou plutôt de bâtir les Autels sur les corps des Martyrs.

I i ij

AN. DE J. C.
1334

*Daniel, hist.
de France.*

Ayant hazardé cette opinion dans quelques sermons qu'il prêcha à Avignon, il essuya d'abord des contradictions qui l'étonnerent, & ne firent qu'irriter le desir qu'il avoit de la voir triompher. Il n'y a rien qu'il ne mit en œuvre pour cela, jusqu'à donner de bons bénéfices à des gens sans mérite, qui lui portoient quelques passages des Peres favorables à sa façon de penser. Il osa même punir avec sévérité, ceux qui entreprirent de l'attaquer ouvertement : un Dominicain fut mis en prison pour cela : Durand de St. Pourçain Evêque de Meaux, un des plus grands Théologiens de son siècle, fut cité & recherché sur sa foi. Ces violences révolterent tout le monde contre lui. Deux Religieux que le Pape avoit envoyé à Paris ayant osé publier cette Doctrine suspecte dans quelques sermons, le Roi allarmé par le cri public assambla des Docteurs en Théologie, qui la condamnerent.

Le soulèvement des Cardinaux, & d'une grande partie de la Cour Romaine, la décision des Docteurs en Théologie de la Faculté de Paris, les exhortations des Rois de France & de Naples, obligerent le Pape à se rétracter solennellement avant sa mort. Les

Vill. l. 11. cap. 19. Italiens prétendent qu'il le fit plutôt par complaisance pour ses parens, que par une véritable conviction intérieure ; mais comment pouvoient-ils si bien sçavoir ce qui se passoit dans l'ame de ce Pape.

L'Abbé de Velly, hist. de Fr. t. 8. f. 302. Il faut convenir qu'il étoit plus attaché à ses opinions théologiques qu'il ne convenoit au chef de l'Eglise : mais dans le fond son idée n'étoit pas nouvelle ; plusieurs Peres avoient pensé comme lui, à examiner la chose philosophiquement, & abstraction faite

St. Irenée, Tertullien, Origene, Lactance, St. Hilaire, St. Chrysostome, &c.

de la décision de l'Eglise , qui ne laisse plus la liberté de raisonner , cette opinion n'étoit pas sans fondement ; elle paroissoit même vraisemblable à Petrarque. Voici quel étoit son raisonnement.

AN. DE J. C.
1334.

„ La béatitude est un état , auquel on ne peut
„ rien ajouter : il est conforme à la nature que l'es-
„ prit soit toujours en mouvement , jusqu'à ce qu'il
„ ne lui reste plus rien à désirer. Comment les morts
„ pourroient-ils jouir de la vision de Dieu , en quoi
„ consiste la béatitude de l'homme , tant qu'ils auront
„ à désirer la réunion de leurs corps (a) ?

Cette vraisemblance philosophique n'empêcha pas Petrarque de se soumettre à la décision de l'Eglise qui fut rendue le 29 Janvier 1336.

On le voit par une lettre qu'il écrivit au Cardinal Colonne , quelques années après la mort de Jean XXII.
„ Permettez-moi , lui dit-il , de vous parler librement
„ sur le compte d'un Pape , dont vous aimiez beau-
„ coup la personne sans aimer ses erreurs. Son opi-
„ nion sur la vision de Dieu , quelque vraisemblable
„ qu'elle fût dans le fond , condamnée par le plus
„ grand nombre , & ceux qui pensent le mieux , a été
„ ensevelie avec son Auteur (b).

Petrarque n'étoit pas Théologien : il n'est pas étonnant qu'il se trompât sur une question aussi abstraite ,

(a) Id beatum est duntaxat cui nihil valet accedere. *Fam. l. 4. ep. 2.* Est autem secundum naturam ut usque in finem votorum animus non quiescat , ex quo maximè colorem mihi videtur habuisse opinio illa , quæ beatifica visione Dei , in quâ consummata felicitas hominis consistit , defunctorum animas tamdiu

carituras astruebat , donec corpora resumpsissent , quod naturaliter non optare non possunt. *Fam. l. 2. ep. 12.*

(b) Quamvis illa sententia multarum saniori judicio victa , & cum autore suo [da veniam quæso] qui valde eum , sed non errores ejus dilexisti , sepulta jam pridem. *Ibid.*

AN. DE J. C.
1334.
puisque le Pape , après avoir étudié la Théologie toute sa vie , étoit lui-même dans l'erreur ; mais on ne peut s'empêcher de convenir que même , en se trompant , il raisonnoit mieux que les Théologiens de Paris , qui avoient raison , puisque la décision de l'Eglise leur fût favorable.

Les principaux Membres de cette Faculté assemblés à Vincennes (a) par ordre du Roi , qui voulut avoir leur avis sur l'opinion de Jean XXII , la condamnerent unanimement ; *parce que* , disoient-ils , *si elle étoit vraie , les indulgences & l'intercession des Saints seroient inutiles.*

Ces raisons sont mauvaises. 1°. Parce que les indulgences sont principalement fondées sur les mérites
[Abr. de l'hist. eccl. t.6.f.353.] de J. C. dont la valeur est infinie.

2°. Parce que quand même les Saints ne verroient pas Dieu après leur mort aussi parfaitement qu'ils le verront après la résurrection des corps , il ne s'ensuivroit pas qu'il fût inutile d'avoir recours à leur intercession , puisque nous la leur demandons même quand ils sont encore sur la terre. On voit par-là , combien il est dangereux de raisonner sur des matieres qui intéressent la foi. Philippe de Valois n'avoit-t'il pas bonne grace , quand il disoit ? *les Maîtres de Paris sçavent mieux ce qui est du ressort de la foi que les Juristes & autres Clercs de la Cour Romaine , qui n'entendent rien en Théologie* (b).

(a) Robert de Bardi , le Pere Denis du Bourg St. Sépulcre , & Pierre Roger qui fut Pape sous le nom de Clement VI. étoient de cette assemblée Les Docteurs signerent la décision & la scellerent de leurs sceaux. L'original étoit dans la Biblioth.

de Mr. de Harlai.

(b) Magistri de Parisiis melius sciunt , quid debet teneri & credi in fide , quam Juristæ & alii Clerici qui nihil sciunt de Theologiâ. *Cont. Nang.*

L'Abbé de Velly dit qu'il l'écri-

Je ne me suis étendu sur ce point , assez étranger à la vie de Petrarque , que pour faire connoître ce qu'il pensoit sur une question qui fut agitée avec beaucoup de chaleur à Avignon , pendant qu'il y étoit , & sa soumission aux décisions de l'Eglise , lors même qu'elles n'étoient pas conformes à sa façon de penser. Il seroit à souhaiter que les beaux esprits de notre siècle le prissent pour modele sur ce chapitre , & apprissent de lui à ployer leur raison sous le joug de la foi , & l'autorité de l'Eglise.

Les Journalistes de Venise , Mr. Muratori , & la plupart des Italiens qui ont fait la vie de Petrarque , assurent que Jean XXII l'employa dans plusieurs affaires , & qu'il l'envoya en France , en Allemagne & en Italie. Louis Bandini ajoute même encore qu'il le fit son Secrétaire. Je ne sçais où ces Messieurs ont pris tout cela. La source où ils ont puisé , me paroît très-suspecte ; Petrarque n'en dit pas un mot ; il ne compte jamais Jean XXII dans le nombre des Papes qui ont été ses Protecteurs , & il est tout simple qu'un vieux Pontife , qui n'estimoit que les Théologiens & les Jurisconsultes , fit peu de cas d'un jeune homme , qui n'étoit connu que par des vers , dont la plus grande partie rouloit sur l'amour.

vit au Pape en lui envoyant la décision des Docteurs , & qu'il ajouta qu'il châtieroit ceux qui soutiennent le contraire. *Hist. de Fr. t. 8. f. 268.* Voilà sans doute ce qui a donné lieu au Pere Daniel de dire dans son histoire de France , que le Roi menaça le Pape de le faire ardre , s'il persistoit dans son opinion. Le Cardinal Pierre Dailly dit la même

chose dans un discours au Clergé de France , assemblé l'an 1406. *Pr. de l'hist. du Conc. de Const.* Je ne sçais pas comment des Auteurs graves ont pu avancer une pareille absurdité si contraire aux mœurs du siècle & au respect que les Rois de France ont toujours témoigné au Vicaire de Jesus-Christ.

AN. DE J. C.
1334.

AN. DE J. C.
1334.

Petrarque parle quelquefois de ce Pape avec trop de mépris & d'emportement ; il ne l'auroit certainement pas fait , s'il avoit reçu de lui quelque marque de protection & de bienveillance. Deux choses contribuèrent à le lui rendre odieux : son obstination à laisser le St. Siege en France , & son acharnement contre l'Italie qu'il *traitoit comme il auroit pu faire la Syrie & l'Egypte , & qu'il auroit anéantie s'il avoit pu , n'ayant rien oublié pour cela.* Ce sont les termes de Petrarque (a).

Il rapporte dans ses lettres secretes une réponse de Jean XXII à un Cardinal de son país , qui , en confirmant l'aversion de ce Pape pour l'Italie , prouve au moins sa sagacité & la justesse de ses vues.

Epist. fin. tit. 15. „ Il y avoit dans le Sacré College un Gascon (b) „ d'un orgueil insupportable , qui détestoit les Italiens. „ Je le connoissois de vue , étant enfant , & autant que „ mon âge pouvoit le comporter , j'avois en horreur son „ caractere. Il étoit favori du Pape , qu'il trouva un „ jour plus triste qu'à l'ordinaire , parce qu'il venoit „ de recevoir de mauvaises nouvelles d'Italie. Son armée faisoit le siege de Milan : cette ville sans rempart & sans murailles , étoit défendue par de bonnes „ troupes bien commandées , qui avoient eu plusieurs „ avantages sur les siennes. On lui avoit pris ou tué „ beaucoup de monde ; les prisons de la ville étoient „ pleines , les campagnes inondées de sang (c).

(a) In Italiam sic sævit... quasi non Italia hæc , sed Syria vel Ægyptus. *Epist. sine tit.*

(b) Baluze croit que ce Gascon est le Cardinal Arnaud de la Voye , favori du Pape , & cela est assez

vraisemblable.

(c) Le Légat assiégea la ville de Milan le 11 Juillet 1323. Le 28 Juillet il fut obligé de lever le siege à cause de la désertion & des maladies.

„ Le

„ Le Cardinal Gascon , voyant le Pape consterné de
 „ cette nouvelle , & du mauvais état de ses affaires
 „ en Italie , lui dit : Saint Pere , je suis étonné que
 „ vous , qui avez tant de pénétration & de sagacité ,
 „ ne voyez pas plus clair dans l'affaire qui vous tient
 „ le plus à cœur. Le Pape à ces mots relevant sa tête
 „ affaîssée par le chagrin lui dit avec vivacité ; parlez ,
 „ de quoi s'agit-il ? N'est-il pas vrai , reprit le Cardinal ,
 „ que vous voudriez anéantir l'Italie , que c'est l'objet
 „ de vos vœux & de toutes vos démarches ? Vous y
 „ employez toutes nos forces & tous nos trésors ; mais
 „ vous n'en viendrez jamais à bout , si vous ne pre-
 „ nez une autre voie. Ne voyez-vous pas , que cet
 „ appareil de guerre , qui vous paroïssoit si formidable ,
 „ vient d'échouer contre la ville de Milan , que quel-
 „ ques flatteurs vous avoient représenté comme une pe-
 „ tite ville de Gascogne aisée à prendre ? Nous nous flat-
 „ tions d'avoir subjugué l'Italie , & voilà qu'une seule ville
 „ nous arrête & triomphe de nous. Je peux vous indi-
 „ quer une voie plus prompte & plus sûre pour parve-
 „ nir à votre but. Je ne demande pas mieux , répondit
 „ le Pape , dites donc vite ce qu'il faut faire. Rien de
 „ plus aisé , reprit le Cardinal , il ne s'agit que d'ôter
 „ à Rome & à l'Italie le Pontificat & l'Empire : transfé-
 „ rez l'un & l'autre à Cahors & dans la Gascogne ,
 „ il ne faut pour cela qu'un mot qui vous fera triom-
 „ pher de vos ennemis à peu de frais. Vous priverez
 „ une nation que vous haïssez , de toute sa gloire , dont
 „ vous ferez rejaillir l'éclat sur votre patrie.

„ Je ne vous sçavois pas dans le délire , lui dit le

K k

AN. DE J. C.
1334.

Vill. l.

AN. DE J. C.
1334.

„ Pape , avec un rire moqueur & plein d'indignation.
 „ Ne voyez-vous pas que si je prenois le parti que vous
 „ me conseillez , mes successeurs ne feroient que des
 „ Evêques de Cahors , & les Empereurs des Gouver-
 „ neurs de Gascogne , pendant que ceux qui régne-
 „ roient à Rome sur le spirituel & le temporel , feroient
 „ toujours les vrais Papes & les vrais Empereurs ? au
 „ lieu d'effacer la gloire de l'Italie , je la releverois ,
 „ & lui rendrois son premier éclat. Conservons ici tant
 „ que nous pourrons les rênes du Pontificat Romain ,
 „ & mettons tous nos soins à empêcher , qu'une main
 „ Italique vienne nous les enlever. Peu importe du ti-
 „ tre : Rome fera toujours la Capitale du monde ,
 „ bon gré , malgré nous (a).

Cette réponse pleine de raison & de bon sens fit rougir & taire le Cardinal Gascon ; son projet étoit , on ne peut pas plus absurde ; mais il n'étoit pas nouveau. Le Cardinal Napoleon des Urfin écrivit au Roi de France après la mort de Clement V , que ce Pape vouloit réduire l'Eglise à un coin de la Gascogne. Il est aisé de comprendre l'effet que devoit faire sur les Italiens une pareille façon de penser.

Mr le Préf. Je ne puis me refuser encore une petite remarque
 Henault , Mr. sur Jean XXII. Plusieurs écrivains très-célebres assu-
 l'Abbé de Vel- rent que ce fut lui qui ajouta la troisieme couronne à
 ly , le P. Barre la Tiare des Papes (b). Leur autorité fait tant d'im-
 hist. d'Allema- gue , &c.

(a) Rome sans Empereur & sans Pape est toujours foible & la première ville du monde chrétien , dit Mr. de Voltaire dans son hist. univ.

(b) Les Papes au commencement ne portoient qu'un bonnet pointu

par le haut , semblable aux mitres Phrygiennes.

L'Empereur Anastase envoya à Clovis une couronne d'or , il en fit présent au Pape Symmaque qui la mit à son bonnet : d'autres disent

pression sur moi , que je n'oserois soutenir le contraire si je n'en avois été témoin oculaire. En 1759 on démolit le mausolée de Jean XXII dans la Métropole d'Avignon , pour le placer dans un endroit de l'Eglise plus commode. La caisse , où son corps avoit été déposé , fut ouverte dans cette occasion ; j'étois présent à l'ouverture. Le corps parut bien conservé ; on l'avoit couvert d'un enduit de poix mêlée avec des aromates communs. Il étoit revêtu d'habits pontificaux de soie violette & or. J'observai avec attention la Tiare , & je n'y vis que deux couronnes. Sa Statue qu'on voit sur le mausolée n'en a que deux. Mais celle qui est sur le tombeau de Benoît XII , son successeur dans la même Eglise , porte un bonnet avec les trois couronnes ; ainsi on ne peut pas douter , que ce ne soit lui qui ait ajouté la troisième.

AN. DE J. C.
1334.

Procès verbal
de cette ou-
verture , fait
le 8 Mars 1759.
Ponce Notai-
re.

Son bonnet
est plus large
par le haut.

L'ouverture du cercueil de Jean XXII me découvrit encore la fausseté de ce que dit Jean Villani , que *ses parens portèrent son corps à Cahors ou du moins une partie (a)*. Je l'ai vu tout entier. Les parens peuvent avoir porté le cœur & les entrailles ; mais le corps ne fut pas divisé.

Après la mort de Jean XXII les Cardinaux furent enfermés dans le Conclave par le Recteur du Comté Venaissin & le Sénéchal de Provence. On craignoit

Vill. l. 11.
cap. 21.

au Pape Hormisdas. Tout le monde convient que Boniface ajouta la seconde , comme un symbole de sa double autorité sur le spirituel & le temporel figurée par les deux luminaires & par les deux glaives dont il est parlé dans l'Evangile. On prétend que la troisième fut ajoutée

pour marquer la puissance du Pape sur les trois Eglises triomphante , militante & souffrante.

(a) Fù sepolto in Avignone , ma poi i suoi parenti ne portarono tutto , o parte del suo corpo a Caorsa. Vill. l. 11. cap. 10.

AN. DE J. C.
1335.

avec quelque fondement , que ne pouvant s'accorder sur le choix d'un Sujet , ils ne se dispersassent comme ils avoient fait après la mort de Clement V , & qu'ils ne laissent l'Eglise dans l'anarchie. Ils étoient au nombre de vingt-quatre divisés en deux factions.

La premiere & la plus nombreuse étoit celle des François; ils avoient pour Chef le Cardinal Elie de Talairand fils de cette belle Brunissende de Foix , qui arrêta , dit-on , en France par ses charmes le Pape Clement V.

Les Cardinaux Italiens ayant à leur tête le Cardinal Colonne formoient la seconde faction.

La premiere , qui , par la supériorité du nombre , étoit en quelque façon maîtresse de l'Élection , offrit la Tiare au Cardinal de Commenges ; mais en exigeant de

Bzovius dans
ses annales at-
tribue ce trait
au Cardinal
de Taleirand ;
il se trompe.

lui , qu'il donneroit sa parole de ne pas aller à Rome. Ce grand Cardinal ne pouvoit mieux prouver combien il méritoit la dignité qu'on lui offroit , qu'en la refusant à cette condition : c'est le parti qu'il prit , & il lui attira une considération personnelle bien au-dessus de celle que donnent les plus grandes dignités ; la Papauté même.

La même faction proposa ensuite le Cardinal Jacques Fournier , sans dessein de l'élire , uniquement dans la vue d'essayer des suffrages perdus , comme on fait quelquefois dans les Conclaves. Le hazard fit que tous les Cardinaux lui donnerent leur voix , sans observer l'ordre des scrutins au grand étonnement de tout le monde , & du Cardinal lui-même , qui ne put s'empêcher de dire à ceux qui venoient l'adorer : *voire choix est tombé sur un âne*. S'il en faut croire Petrarque , il se rendoit justice , & l'aveu de son incapacité est la

Hist. ecclési.
Fleuri , l. 19.
f. 510.

plus grande preuve qu'il ait donnée de son jugement.

Jacques Fournier fut élu le 20 Décembre 1334, & prit le nom de Benoît XII. Il étoit fils d'un boulanger de Saverdun à ce qu'on prétend. On l'appelloit le Cardinal blanc, parce qu'ayant été Moine de Cîteaux, il en portoit toujours l'habit. Sa figure, sa taille, sa voix, ses mœurs étoient entièrement opposées à celles de son prédécesseur (a).

Il s'en falloit bien que cet homme, qui après avoir reçu une éducation relative à sa naissance, avoit passé sa vie dans le cloître & dans l'école, eût toutes les qualités nécessaires pour gouverner l'Eglise, sur-tout dans les circonstances où elle se trouvoit. *Il étoit bon Théologien*, dit un historien de ce temps-là; *mais il ne savoit pas un mot de Droit*. On le regardoit à la Cour d'Avignon, comme un homme sans conséquence, & incapable de gouverner.

Peu de temps après son exaltation, la ville de Rome lui envoya des Ambassadeurs pour l'engager à venir y rétablir le St. Siege. Petrarque qui avoit toujours cette affaire à cœur, plus que tous les Italiens ensemble, crut devoir appuyer cette ambassade d'un Epître en vers latins, où il rassemble avec art tous les motifs capables de déterminer le Pape à se rendre aux vœux des Romains. C'est une espece de Prosopopée, dans laquelle il représente une vieille femme éplorée, aux pieds de son mari, lui tenant à-peu-près ce langage.

„ O vous, qui voyez toutes les Nations prosternées

AN. DE J. C.
1335.

*Thelogorum
summus, sed
nullus in jure.
Alb. argent.
chron.*

*Carm. I. 1.
ep. 2. Te cui
telluris.*

(a) A Joanne discrepabat : ille enim fuit pallidus statura pusillus & voce ; iste in corpore maximus, facie sanguineus, & voce sonorus. Ita & in moribus discrepabant. Alb. argent.

AN. DE J. C.
1335.

„ à vos pieds , daignez jeter quelques regards sur une
 „ infortunée qui embrasse les genoux de son époux &
 „ de son maître. Si j'étois encore dans les beaux jours
 „ de mon printemps , où sans cesse accompagnée de
 „ mes deux époux , je me voyois respectée des plus
 „ grands Princes , je n'aurois pas besoin de me nom-
 „ mer ; mon air seul me feroit connoître. Défigurée
 „ à présent par les chagrins , la vieillesse & la misère ,
 „ je me vois obligée de dire mon nom.

„ Je suis *Rome* ; cette Reine du monde qui a fait tant
 „ de bruit. Voyez si vous retrouvez en moi aucune
 „ trace de ma beauté passée. Ma voix tremblante , mes
 „ pas chancelans , annoncent ma décrépitude ; mais
 „ c'est moins le temps , que le chagrin causé par votre
 „ absence , qui m'a mise dans l'état où vous me voyez.

„ L'Italie est pleine de villes plus anciennes que moi ,
 „ & cependant moins ridées : Mantoue , Padoue , Pise ,
 „ Tivoli , Palestrine , &c. Quand je me rappelle ma
 „ gloire passée , des triomphes sans nombre , des Rois
 „ puissans attachés à mon char , les peuples les plus
 „ barbares vaincus & subjugués : l'univers entier sous
 „ mes loix ; ce souvenir aigrit ma douleur.

Pierre de Cor-
 biere créé An-
 tipape par
 l'Empereur
 Louis de Ba-
 viere en 1328.

„ Depuis que je suis privée de la présence d'un époux
 „ qui faisoit ma beauté & ma force , je n'ai passé que
 „ de tristes jours. Veuve , abandonnée j'ai été la proie
 „ & le jouet de cruels tyrans ; il n'y a rien qu'on n'ait
 „ osé entreprendre contre moi. Un infâme adultere est
 „ sorti de son cloître pour déshonorer ma couche : il a
 „ osé me violer en plein jour , & tant qu'il a eu à son
 „ côté une épée Allemande , je n'ai pu me soustraire à
 „ ses violences. Il étoit entouré d'une troupe impie qui

„crioit à mes oreilles : votre époux vous est infidele :
 „il vous méprise ; votre décrépitude l'a dégoûté de vous.

AN. DE J. C.
 1335.

„Seroit-il donc vrai que ma vieilleffe vous eût inf-
 „piré du dégoût pour moi ? Pourriez-vous voir d'un
 „œil tranquille tous les maux que j'ai soufferts ? Ne ten-
 „drez-vous pas la main à une vieille infortunée qui im-
 „ploie votre secours ? Elle a fans cesse votre nom à la
 „bouche ; elle pleure nuit & jour.

„Ah ! si je pouvois vous découvrir mon sein cou-
 „vert de plaies , vous faire voir mes collines ébranlées
 „jusqu'aux fondemens , vous ne pourriez me refuser
 „des larmes. Daignez jetter sur moi quelques regards ,
 „vous verrez mes Temples abandonnés & menaçant
 „ruine de toute part , mes Autels sans ornement & pres-
 „que sans encens , mes Prêtres à demi nus hors d'état de
 „célébrer les Sts. Myfteres avec la décence requise. Un
 „si triste spectacle n'excitera-t'il pas votre compassion ?

„J'avois un autre époux , j'en conviens , l'Allemagne
 „me l'a enlevé aujourd'hui , je ne puis m'adresser
 „qu'à vous , & je le fais avec confiance parce que vous
 „m'avez déjà prouvé par vos largeffes , que vous étiez
 „touché de mon état , & parce qu'il m'est revenu que
 „vous avez souvent à la bouche le nom de votre épou-
 „se ; j'ai appris aussi que vous aviez fait sortir de votre
 „Cour tous les Evêques pour les rendre à leurs Egli-
 „ses. Serois-je donc la seule privée d'un droit si légitime ?

Benoît XII
 avoit envoyé à
 Rome 50000
 florins pour
 réparer les E-
 glises.

„Pourrois-je sans trop me flatter ajouter foi à ce
 „qu'on m'a dit il n'y a pas long-temps , que , prêt à
 „quitter la vie sans craindre la mort , vous avez or-
 „donné , qu'on déposât votre dépouille dans mon sein ?
 „Eh ! pourquoi ne me rendriez-vous pas pendant votre

AN. DE J. C.
1335.

„vie, une justice que vous vouliez me rendre après
„votre mort ?

„Mais que dis-je ! un heureux pressentiment m'an-
„nonce votre retour comme prochain. Toutes mes
„sœurs sont en mouvement : elles se parent à mon
„exemple pour vous recevoir : je crains que Genes ,
„Plaisance, Boulogne, Florence, & toutes mes autres
„rivaless que vous trouverez sur votre route, en vous
„arrêtant par leurs charmes, ne différent le plaisir que
„j'aurai de vous revoir. Souvenez-vous que je suis
„votre épouse ; hâtez-vous de vous rendre à mes em-
„preffemens, & soyez sûr que votre présence me rendra
„ma beauté passée.

Cette Epître est pleine de force & d'adresse. Elle nous apprend un fait qui a échappé aux Chroniqueurs de ce temps-là ; c'est que le Pape étant tombé dangereusement malade, ordonna que si Dieu l'enlevoit de ce monde, on portât son corps à Rome pour l'enterrer au *Vatican*, voulant être au moins après sa mort où il auroit dû être pendant sa vie.

Benoît XII. fortement ébranlé par l'éloquence de Petrarque, & par l'empressement que lui témoignaient les Romains, fit espérer aux Ambassadeurs le succès de leur négociation ; mais il leur dit qu'il ne pouvoit faire aucun projet sur le rétablissement du St. Siege à Rome, avant d'avoir terminé l'affaire de la vision béatifique, qui l'occupoit alors tout entier, & sur laquelle le monde chrétien attendoit avec impatience sa décision. [Ce ne fut que le 29 Janvier 1336 qu'il publia la Bulle, par laquelle il condamne cette opinion de Jean XXII, qui paroissoit si vraisemblable à Petrarque].

J'ignore

J'ignore si ce Pape avoit grande envie dans le fond de se transplanter à Rome ; mais il est certain qu'il fut arrêté par les mêmes obstacles , qui avoient détourné son prédécesseur d'exécuter ce projet. La Cour de France fit jouer les mêmes ressorts , qui lui avoient déjà si bien réussi.

AN. DE J. C.
1335.

D'ailleurs les troubles de Rome & de l'Italie continuant toujours , Benoît XII pensa comme Jean XXII , qu'il falloit attendre à Bologne , que la tranquillité fût rétablie. Il y envoya des Députés pour sonder le gué , & sçavoir si les Boulonois étoient disposés à le recevoir , avec ordre , supposé qu'ils trouvaient les circonstances favorables , de préparer tout de suite un Palais pour lui , & des logemens par les Cardinaux : mais il s'en falloit bien , que la ville de Bologne fût dans des dispositions telles que le Pape desiroit pour s'y établir.

On n'y avoit pas oublié la tromperie du Cardinal Poyet , dont j'ai parlé , & le desir de s'en venger n'étoit pas éteint. Les Députés du Pape lui manderent qu'il ne seroit pas prudent d'aller établir sa Cour dans une ville , où il y avoit une si grande fermentation dans les esprits. Presque toutes les villes de l'état ecclésiastique aigries par les cruautés , les tyrannies , la mauvaise foi des Ministres ultramontains que Jean XXII avoit envoyés pour la conquête de l'Italie , étoient animées du même esprit de vengeance & de révolte , qui avoit causé tant d'éclat sous le Pontificat précédent (a).

(a) Si lagnano tutti gli storici di quel tempo della mala fede , delle frodi , avarizia , crudeltà , e iniqui portamenti di ministri oltremontani | inviati dal Papa à conquistar l'Italia impiegando in tali guerre il patri- monio di Christo. Murat. antich. est.

AN. DE J. C.
1335.

Les Viscontis , les l'Escales , les Gonzagues , les Marquis d'Est , les Malatestes , &c. profitoient adroitement de ces dispositions pour agrandir leurs Etats aux dépens du domaine de l'Eglise.

Le compte que les Députés de Benoît lui rendirent de l'état où ils avoient trouvé Bologne , & les autres villes d'Italie , appuyé des sollicitations des Rois de France & des prieres des Cardinaux François , déterminèrent ce Pape à fixer tout-à-fait son séjour à Avignon.

Les Souverains Pontifes y avoient été jusqu'alors comme étrangers , ils habitoient des maisons d'emprunt , n'ayant point de Palais qui leur appartint en propre. Jean XXII , après avoir logé pendant quelque temps dans le Couvent des Dominicains , avoit pris ensuite le Palais de l'Evêque (a) qui touchoit l'Eglise de Notre-Dame , le vaisseau de l'Eglise de St. Etienne & quelques maisons voisines pour s'y établir avec une grande partie de sa Cour.

Comme ce logement n'étoit ni assez beau ni assez grand , Benoît XII se détermina à bâtir un Palais convenable pour les Papes. Ce fut lui qui jeta les fondemens de cette masse de bâtimens irréguliere & informe qui ne fut achevée que sous le Pontificat de son successeur , & qui , après avoir été pendant quelque temps le Palais des Papes , sert à présent de demeure

(a) Le Pape donna en échange à l'Evêque une maison , que le Cardinal Arnaud de la Voye venoit de faire bâtir ; c'est celle que les Archevêques habitent à présent ; elle est fort embellie , & dans la plus heureuse situation.

Benedictus primus cepit construere

palatium apostolicum Avenione ubi solebat esse palatium episcopale in quo divus Joannes residere consuevit.
Prol. luc.

Il ne finit que la partie septentrionale , où sont les prisons & la tour de Trouillas.

aux Prélats Italiens qui viennent gouverner la ville & le Comté Venaissin sous leurs ordres.

Le Chancelier de l'Hôpital passant à Avignon dans un voyage qu'il fit en Provence, admira l'immensité de ce bâtiment ; mais non pas l'habileté ni le goût de l'Architecte, qui en avoit donné les desseins. On y voit, dit-il, beaucoup de matiere & de dépense : peu ou point d'art.

AN. DE J. C.
1335.

*Moles etiam
miranda pala-
ti
Materia &
sumptu ; mini-
mum aut nihil
artis in illo est.
Mich. hosp.
Carm. ad jac.
fabrum.*

A l'imitation du Pape les Cardinaux éleverent dans cette ville ces beaux Palais, ces hautes Tours, dont la plus grande partie subsiste encore ; il y en eut quelques-uns qui bâtirent au-delà du Rhône des maisons plus fraîches, où ils alloient (a) se mettre à l'abri des ardeurs de la canicule. Qui pourroit exprimer la douleur de Petrarque & son indignation, lorsqu'il vit élever tous ces bâtimens qui répondoient en quelque façon du séjour de la Cour Romaine sur les bords du Rhône ? il exhala son chagrin avec amertume, en Italien & en Latin, en vers & en prose.

„ Quelle honte, disoit-il, de voir ces gens-là conf-
„ truire des Palais magnifiques où l'or brille par-tout,
„ des Tours superbes qui menacent le Ciel, dans cette
„ nouvelle Babilone, pendant que la Capitale du mon-
„ de est en ruine, que les toits des Apôtres tombent
„ de tout côté, & que les Temples des Saints, dont ils
„ sont comme les Sacristains, sont presque entièrement
„ renversés. L'orgueil s'élève pour tomber de plus haut,
„ & il n'y a personne qui défende, qui soutienne
„ l'humble demeure de J. C. (b).

(a) *Ædificia ultra pontem in qui-
bus æstivo tempore morabantur.*
Bal. f. 227.

(b) *Prostratâ metropoli urbium
omnium quæ sub cælo sunt ; laben-
sibus tectis apostolorum & suis imo*

AN. DE J. C.
1335.

Péc. justif. Je ne doute pas que l'Épître en vers de Petrarque à Benoît XII, appuyée par le crédit & les sollicitations du Cardinal Colonne, n'ait beaucoup influé sur une grace que lui fit ce Pape au commencement de cette année. On voit par ses registres que le 25 Janvier, il lui donna un Canoniat de Lombès avec l'expectative de la première Prébende qui viendrait à vaquer. Les Bulles *n. 15.* contiennent un grand éloge de sa science & de l'honnêteté de ses mœurs. On y trouve aussi que Petrarque n'avait point encore de bénéfice (a), qu'il étoit Chapelain & Commensal du Cardinal Colonne, & que c'est à sa sollicitation que la grace est accordée.

Il faut remarquer que ce Pape laissoit vaquer la plupart des bénéfices, ne trouvant, disoit-il, personne digne de les remplir.

Les troubles, dont l'Italie étoit agitée, attirèrent à Avignon cette année deux personnages, qui jouent un rôle dans la vie de Petrarque; ce qui m'oblige à les faire connoître: il faut entrer pour cela dans des détails, qui paroîtront d'abord un peu étrangers à ces mémoires; mais qu'il est nécessaire de sçavoir.

La ville de Parme appartenoit incontestablement au St. Siege, comme comprise dans la donation de la Comtesse Matilde. [On prétend même qu'elle l'étoit dans celle de Charlemagne]. Deux familles puissantes de cette ville avoient profité des querelles du Sacer-

sanctorum domibus quarum aditui sunt professi sparsis ac laceris domos illic aureas extruxerunt. Sen. l. 9. ep. 1. Dum supervacuas & ineptas turres in novissimâ Babylone construimus ut cœlo tenus scandat ruina superbia, humillimam Christi sedem non est qui teneatur & vindic-

cet. Ed. Bas. f. 168.

Le torri superbe al ciel nemische. Sonn. 106.

(a) *Litterarum scientia, morum honestas*, &c.

Tibi nullum, ut afferis, beneficium affecuto, &c. Reg. Bened. 12. t. 1. f. 174.

doce & de l'Empire pour en usurper le gouvernement.
Les Rossi & les Correges se le disputoient

AN. DE J. C.
1335.

Gilbert de Correges fut élu Seigneur de Parme en 1303. Rolland de Rossi souleva le peuple contre lui, & le chassa en 1308. Gilbert de Correges implora le secours de Can de l'Escale Seigneur de Verone, dont il avoit épousé la sœur. Can le rétablit dans cette souveraineté ; mais elle lui fut encore enlevée par les Rossi.

Murat. ann.
d'Ital.

Le Cardinal Poyet Légat de Lombardie, sous prétexte de mettre les deux familles d'accord, s'empara de Parme au nom du St. Siege, l'an 1329. Quelque temps après craignant que Rolland de Rossi, qui y avoit beaucoup de crédit, ne portât les habitans à la révolte, il le fit venir à Bologne, pour le réconcilier avec les enfans de Gilbert de Correges, qui venoit de mourir.

Rolland se fiant à la parole du Légat, alla le trouver à Bologne, où il ne fut pas plutôt arrivé qu'on le mit en prison. Ayant été ensuite échangé, & voulant se venger de la perfidie du Légat, il engagea la ville de Parme à se donner à Jean de Luxembourg Roi de Boheme, lorsqu'il entra en Italie en 1330.

J'ai parlé des premiers succès de ce Prince, des alarmes qu'ils donnerent à Petrarque, du parti que prirent les Seigneurs d'Italie, Guelphes ou Gibelins ; de se réunir contre l'ennemi commun, & des avantages qu'ils remportèrent sur lui.

Le Roi de Boheme, forcé par le malheureux succès de ses armes de renoncer à ses projets ambitieux, sortit d'Italie au mois d'Octobre 1333, disant qu'il alloit en Allemagne par ordre du Roi de France, pour rétablir

AN. DE J. C.
1335.
la paix entre l'Eglise & l'Empire , & qu'il reviendrait bientôt. Il laissa en partant la Seigneurie de Parme à Rolland de Rossi & à ses freres , à titre d'engagement pour le prix de 35000 florins d'or.

Vill. l. II.
cap. 30. Après le départ de ce Prince, l'armée des Seigneurs confédérés vint faire le siege de Parme , & ferra de si près cette ville , que les Rossi ne pouvant la défendre , & n'espérant aucun secours , l'offrirent d'abord à Azon Visconti , Seigneur de Milan , qui l'auroit acceptée , si les Florentins ne s'y étoient pas opposés. Ils traitèrent ensuite avec Martin & Albert de l'Escale (a) , Seigneurs de Verone , à qui la ville devoit appartenir , suivant les conventions de la ligue. Ceux-ci en prirent possession le 21 Juin 1335 , & en conférèrent le gouvernement à Gui de Corregge , le plus grand ennemi des Rossi.

Vill. ibid. Les Seigneurs de Verone n'eurent pas plutôt pris possession de Parme , qu'ils envoyèrent à Avignon Azon de Corregge leur oncle , & Guillaume de Pastrengo , pour demander au Pape la confirmation de cette Souveraineté.

Gilbert de Corregge avoit laissé en mourant quatre fils de sa femme , sœur de Can de l'Escale : Gui , Simon , Azon & Jean. Azon est celui qu'il importe le plus de connoître.

Reg. Joan. 22.
t. 7. f. 242. Né l'an 1303 il entra d'abord dans l'état ecclésiastique. Il n'avoit que quinze ans , lorsque le Pape lui donna la Prévôté de San Donnino , ville entre Parme

(a) Albert & Martin de l'Escale étoient fils d'Alboin & d'une fille de Gilbert de Corregge , qu'il épousa l'an 1306. *Murat. ann. d'Ital.* t. 8. | Albert étoit un bon homme , qui ne se mêloit de rien ; je ne parlerai que de Martin sur qui tout rouloit.

& Plaifance , dans le Diocefe de Parme ; il s'en démit en 1325 , & d'un Canoniat de Liege , pour prendre le parti des armes , & il époufa quelques années après la fille de Louis de Gonzague , Seigneur de Mantoue.

AN. DE J. C.
1335.

Il avoit trente-deux ans lorsqu'il fut chargé de la négociation des Seigneurs de Verone. C'étoit l'homme du monde le mieux constitué. Il avoit un corps de fer , dont la force étonnoit , & réfiftoit à tout. On l'appelloit *Pié-d'airain*, parce qu'il étoit infatigable. Son efprit vif & ardent étoit avide de toute forte de connoiffances ; il lifoit beaucoup , & n'oublioit rien : fa mémoire lui tenoit lieu de livres. Il recherchoit avec empreflement la fociété de tous ceux qui pouvoient lui apprendre quelque chofe , & au milieu des plus grandes affaires , il fe réfervoit toujours quelques heures pour enrichir fon efprit par la lecture (a).

Æripes.

Il eft aifé de comprendre , qu'un homme de ce caractère fe trouvant à Avignon eut envie d'aller à l'afsemblée du Cardinal Colonne , & qu'il y fut bien reçu. La réputation de Petrarque étoit parvenue jufqu'à lui , il brûloit de le connoître : étant du même âge , & ayant les mêmes goûts , ils fe lierent bientôt de la plus étroite amitié. Petrarque fut affez heureux pour trouver d'abord une occafion de donner à Azon une preuve fignée de la fienne.

Après la prife de Parme , Marfile de Roffi , frere de Rolland , étoit allé à Paris demander au Roi du fecours

Ce Marfile époufa en 1334 Beatrix , fille de Gui de Correge. *Corth. l. 4. cap. 7.*

(a) Natura te variæ lectionis multiplicis notitiæ avidum fecerat. . . . Illâ quâ nullo cedis memoriâ , sæpe te pro libris uci folitum. . . . Semper litteratorum hominum delectatus amicitia & conventu , & occupatiffimis diebus otiofus horas , quoties licuit , furat-

tus , quotidie instructor , & rerum memorabilium doctor fieri velles. . . . Virtutudine prosperrimè & corporis viribus fretus ufque ad stuporem omnium. *Præf. lib. de rem. utr. fort. Ed. Baf. f. 1.*

AN. DE J. C.
1335.

contre la ligue des Seigneurs confédérés, qui venoient de lui enlever cette ville, dont le Roi de Boheme lui avoit confié le gouvernement à lui & à ses freres, & où ils avoient la douleur de voir dominer les Correges leurs ennemis.

Marfile n'ayant pu rien obtenir du Roi de France, trop occupé des préparatifs de la guerre contre les Anglois, alla à Avignon porter ses plaintes au Pape contre les Seigneurs de Verone & les Correges. Il se plaignoit sur-tout de ce que les Seigneurs de Verone, à la sollicitation d'Azon de Correges, refusoient de tenir le traité qu'ils avoient fait avec les Rossi pour la reddition de la ville de Parme (a). En même-temps il porta au Tribunal du Pape quelques prétentions que la maison de Rossi avoit contre celle de Correges.

Azon avoit à défendre en même-temps les Seigneurs de Verone, dont il étoit envoyé, les droits de sa famille, qu'on vouloit envahir, & sa propre personne, qui étoit attaquée. Enchanté de l'esprit de Petrarque & de son éloquence, à laquelle rien ne résistoit, il crut ne pouvoir confier sa cause à un Orateur plus en état de la défendre, & il le pria de s'en charger.

Petrarque n'avoit jamais fait le métier d'Avocat : j'ai parlé de son dégoût pour la Jurisprudence, & du peu d'application qu'il avoit donné à l'étude des Loix. Il nous apprend dans la Préface de ses Epîtres familières, qu'il n'a point exercé d'emplois dans la Magistrature, & qu'il ne s'est point adonné à l'art oratoire,

(a) Il étoit convenu qu'on leur laisseroit l'ontremoli & quelques Châteaux dans le Parmesan, le premier rang dans Parme, & 50000 florins d'or de pension. Vill. l. 11. cap. 3. & 40.

parce

parcè qu'il n'en a jamais eu besoin. Voici ses propres termes.

AN. DE J. C.
1335.

„ Ma réputation n'a jamais souffert d'atteintes qui
„ me missent dans la nécessité de me défendre & de
„ me venger : il n'est pas de ma profession de prendre
„ la défense des autres : j'aime la solitude ; je déteste
„ le Barreau ; je méprise l'argent ; & je ne pourrois
„ me déterminer à louer ma langue : la nature y ré-
„ pugne trop (a).

Ce que Petrarque ne pouvoit faire ni par goût ni par intérêt , il le fit par amitié : il se chargea de la cause d'Azon & de la maison de Corregge contre celle de Rossi. Cette cause étoit belle , intéressante ; elle ouvroit un vaste champ à l'éloquence. Petrarque inspiré par l'amitié déploya la sienne avec succès , & , ce qui doit surprendre d'un esprit comme le sien , fougueux & caustique , il évita avec soin ces écarts contre la partie adverse , ces faillies piquantes que les Avocats se permettent si aisément , plus pour faire briller leur esprit , que pour le soutien de leur cause.

J'ai trouvé ces détails dans une lettre que Petrarque écrivit dix ans après à Hugolin de Rossi Evêque de Parme , frere de Rolland & de Marfile , où il lui dit :

„ J'ai plaidé contre vous pour la maison de Corregge ,
„ avec qui j'ai les plus étroites liaisons. J'ai fait dans
„ cette occasion plutôt l'office d'ami , que celui d'A-
„ vocat. L'amitié m'aveugloit peut-être , mais la cause
„ que je défendois me paroissoit juste ; vous étiez pré-
„ sent ; rendez-moi justice , & convenez que j'évitai

(a) Neque enim aut Tribunal am- | quæ me silentii ac solitudinis amato-
bire , aut locare linguam didici , ad- | rem genuit , fori hostem , pecuniæ
versante penitens & reluctante naturâ , | contemptorem. *Præf. epist. famil.*

Mm

AN. DE J. C.
1335.

» avec soin , non-seulement les injures & tout ce qui
» auroit pu porter la moindre atteinte à votre réputa-
» tion ; mais même ces traits de plaisanterie , si propres
» à tourner un adversaire en ridicule , que les Avocats
» ont tant de peine à se refuser.

Azon gagna son procès : les Seigneurs de Verone furent confirmés dans la Souveraineté de Parme , & les Rossi *déboutés* de leur demande. Petrarque fit voir au Pape & aux Cardinaux , qui assisterent à ce Consistoire , qu'il auroit été le plus grand Orateur de son siecle , s'il n'avoit mieux aimé être le plus grand Poëte.

Guillaume de Pastrengo (a), Collegue d'Azon dans la poursuite de cette affaire , étoit né dans la ville dont il portoit le nom , à quelques lieues de Verone. Il avoit étudié le Droit à Padoue sous le célèbre Oldradi , dont j'ai parlé. Ayant trouvé le secret de concilier les Belles-Lettres avec la Jurisprudence , il étoit en même-temps , Orateur , Poëte & Jurisconsulte. Il paroît que les Seigneurs de Verone avoient grande confiance en lui , puisqu'ils le chargerent des négociations les plus importantes. Il étoit déjà venu à Avignon envoyé par Can de l'Escale.

Nous avons de lui un livre rare & peu connu , plein de recherches en tout genre , qui supposent un grand fond d'érudition (b). On verra cependant que c'étoit

(a) Maffei distingue Guillaume de Pastrengo & Guillaume de Verone parce que les lettres de Petrarque sont adressées à l'un & à l'autre : il est aisé de voir que c'est la même personne & je suis étonné que Mr. Maffei ait fait cette méprise.

(b) Ce livre a été imprimé à Venise en 1547, sous le titre de *originibus rerum*, avec tant de fautes , qu'il est impossible d'y rien compren-

dre. Le Ms. est à Venise , sous le titre de *viris illustribus*. Il est divisé en deux parties. La première est une espece de Bibliothèque sacrée & profane dans le goût de celle de Dupin. La seconde, un Dictionnaire historique & géographique , qui traite de l'origine des choses. Maffei en dit beaucoup de bien , & vouloit le faire réimprimer. *Hist. di Ver.* part. 2. f. 59.

un homme galant , enjoué , qui aimoit le commerce des femmes , & qui sçavoit les moyens de leur plaire. Ann. de J. C.
1333.

Son goût pour le beau sexe & pour les Lettres lui donnoit une conformité avec Petrarque qui les lia étroitement. On verra dans le cours de ces mémoires les effets & les suites de cette liaison. [Le Pere de Montfaucon se trompe , quand il dit que Guillaume de Pastrengo a été le maître de Petrarque]. Voyag. d'Italie.

Malgré les efforts de l'Evêque de Lombès , la guerre continuoit toujours entre les Colannes & les Ursins. La principale cause de leurs dissensions étoit la charge de Sénateur de Rome qu'ils se disputoient. Je crois devoir attribuer aux sollicitations de ce Prélat le parti qu'ils prirent cette année de remettre cette charge entre les mains du Pape , & de convenir d'une trêve pour quelques années (a).

Le Pape rendit cette charge aux Romains , en exigeant qu'elle feroit exercée pendant cinq ans au nom du St. Siege & de Rome , par Etienne Colonne le jeune , à qui on donneroit tous les ans un Collegue. Ann. Aven.
polit.

Etienne Colonne , fils de l'ancien , frere du Cardinal & de l'Evêque , s'étoit déjà acquis une grande réputation à Rome & dans toute l'Italie , où il avoit donné dans plusieurs occasions des preuves de courage & de tous les sentimens qui convenoient à un homme de son nom. On a parlé d'une victoire qu'il remporta contre les Ursins , quoiqu'il eût été surpris avec des troupes fort inférieures. Les vertus de ses ancêtres qu'on voyoit briller en lui , faisoient espérer à tous les amateurs de

(a) Cette trêve fut ordonnée par Bertrand de Deux , Archevêque d'Ambroise , que le Pape avoit envoyé pour pacifier Rome. *Reg. Bened. t. 1. f. 360.*

AN. DE J. C.
1335.

Rome, qu'il la tireroit de l'état humiliant où elle étoit ; & qu'il lui rendroit son premier éclat.

Œuv. t. 12.
f. 50. ed. de
Gen.

Petrarque n'avoit jamais vu ce jeune Sénateur qui donnoit de si grandes espérances ; mais il étoit en commerce de lettres avec lui , & il en entendoit souvent parler ; c'étoit le fils de son héros, le frere de ses maîtres. Il gouvernoit Rome , & promettoit de la relever. Il n'en falloit pas tant pour échauffer la verve de notre Poëte. C'est à son honneur qu'il composa cette Ode ou Canzone , que Mr. de Voltaire appelle *la plus belle des Odes ou Canzones de Petrarque* , & qu'il a cru adressée à Nicolas Rienzi.

Il n'est pas étonnant qu'un homme comme Mr. de Voltaire, à qui il ne convenoit pas de refroidir son génie dans la discussion d'un fait historique de cette espèce , s'en soit rapporté sans examen à tous les Historiens & Commentateurs de Petrarque, sur le personnage à qui cette Ode est adressée. Ce qui m'étonne , c'est que toute l'Italie soit depuis plusieurs siècles dans l'erreur sur un point si important pour elle , & si aisé

NOTE XL. à éclaircir. Je le ferai voir dans une note.



CANZONE VI.

AN. DE J. C.
1335.

Spirto gentil, che quelle membra reggi
 Dentro alle qua' peregrinando alberga
 Un signor valoroso, accorto, e saggio;
 Poi che se' giunto all' onorata verga,
 Con la qual Roma, e suoi erranti cor-
 regi;
 E la richiami al suo antico viaggio;
 Io parlo a te, però ch' altrove un raggio
 Non veggio di virtù, ch' al mondo è
 spenta;
 Nè trovo chi di mal far si vergogni.
 Che s' aspetti non so, nè che s' agogni
 Italia; che suoi guai non par che senta;
 Vecchia, oziosa è lenta.
 Dormirà sempre, e non fia che la
 svegli?
 Le man l' aveſſ' io avvolte entro e
 capegli.

Non spero che giammai dal pigro sonno
 Mova la testa per chiamar ch' uom
 faccia;
 Sì gravemente è oppressa, e di tal soma.
 Ma non senza destino alle tue braccia,
 Che scuoter forte, e sollevarla ponno,
 E' or commesso il nostro capo Roma.
 Pon man' in quella venerabil chioma
 Securamente, e nelle treccie sparte
 Sì, che la neghittoſa eſca del fango.
 I'; che di e notte del suo strazio piango;
 Di mia speranza ho in te la maggior
 parte:
 Che se 'l popol di Marte
 Devesse al proprio onor' alzar mai
 gli occhi;
 Parmi pur ch' a' tuoi di la grazia
 tocchi.

NE voyant parmi les humains
 Ni mœurs, ni vertu, ni courage,
 Jeune héros, vaillant & sage,
 Je m'adresse à vous; dans vos mains,
 Rome par le Ciel inspirée
 A remis la verge sacrée
 Qui doit réformer les Romains.
 Qu'attend l'indolente Italie?
 Dans le sommeil ensevelie,
 Elle perd jusqu'au souvenir
 Du triste état qui l'humilie.
 Ah! si je pouvois la tenir!

Mais non! telle est son indolence,
 Je crie, & je soupire en vain;
 Vous êtes ma seule espérance,
 Rome en vous met sa confiance,
 Vous allez changer son destin.
 Sur cette tête vénérable,
 Jadis au monde redoutable,
 Portez votre bras vigoureux,
 Et rassemblant sa vieille tresse,
 Tirez-la du bourbier affreux,
 Où, par le luxe & la mollesse,
 La virent tomber nos yeux.

AN. DE J. C. *L' antiche mura ch' ancor teme ed ama,
E trema 'l mondo , quando si ri-
1335. membra*

*Del tempo andato , e 'ndietro si ri-
volve ;*

*E i' fassi dove fur chiuse le membra
Di tai che non farano senza fama
Se l' universo pria non si dissolve ;
E tutto quel ch' una ruina involve ,
Per te spera saldar ogni suo vizio.
O grandi Scipioni , o fedel Bruto ,
Quanto v' aggrada , se gli è ancor
venuto*

*Rumor laggiù del ben locato officio !
Come cre' , che Fabbizio
Si faccia lieto , udendo la novella !
E' dice , Roma mia farà ancor bella.*

*Par vos soins Rome belle & fiere
Verra ces vieux murs rétablis ,
Témoins de sa grandeur première ,
Et que , même dans leurs débris ,
L'univers étonné revere.
Paroîtront les sacrés dépôts ,
Par qui la cendre est conservée
De tous ces illustres héros ,
Dont l'image en nos cœurs est gravée ,
Brave les injures du temps.
De rétablir leurs monumens
La gloire vous est réservée.
A ce choix vous applaudirez ,
Grands Scipions ! Brutus fidèle !
En apprenant cette nouvelle ,
Fabrice , enchanté vous direz :
Rome ! tu seras encore belle.*

*E se cosa di qua nel ciel si cura ;
L' anime che lassù son cittadine ,
Ed hanno i corpi abbandonati in terra ;
Del lungo odio civil ti pregan fine ,
Per cui la gente ben non s' assicura ;
Onde 'l cammin' a' lor tetti si ferra ;
Che fur già sì devoti , ed ora in guerra
Quasi spelunca di ladron son fatti ,
Tal , ch' a' buon solamente uscio si
chiude ;
E tra gli altari , e tra le statue ignude
Ogn' impresa crudel par che si tratti.
Deh quanto diversi atti !
Nè senza squille s' incomincia affatto ,
Che per Dio ringraziar fur poste in
alto.*

*A ce qui se passe ici bas ,
Si dans le Ciel on s'intéresse
La troupe céleste vous presse
De mettre fin à ces combats ,
A ces dissensions civiles ,
Par qui les Temples inutiles ,
Aux ames pieuses fermés ,
Servent de retraites & d'asyles
Aux mortels les plus diffamés.
Sur les Autels ces ames vi es
Trament les plus affreux projets :
Au culte divin destinées ,
Les cloches par eux profanées ,
Donnent le signal des forfaits.*

*Le donne lagrimose, e 'l vulgo inerme
Della tenera etate, e i vecchi stanchi,
C' hanno sè in odio, e la soverchia
vita ;
E i neri fraticelli, e i bigi, e i bianchi
Con l' altre schiere travagliate, e
'nferme
Gridan', O signor nostro, aita, aita.
E la povera gente shigottita
Ti scopre le sue piaghe a mille a mille;
Ch' Annibale, non ch' altri, farian
pio :
E se ben guardi alla magion di Dio
Ch' arde oggi tutta ; assai poche fa-
ville
Spegnendo, sien tranquille
Le voglie che si mostran sì infiammate:
Onde sien l' opre tue nel ciel laudate.*

*Orsi, lupi, leoni, aquile, e serpi
Ad una gran marmorea Colonna
Fanno noja sovente, ed a se danno :
Di costor piagne quella gentil donna
Che t' ha chiamato, acciò che di lei
sierpi
Le male piante, che fiorir non fanno.
Passato è già più che 'l millesim' anno
Che 'n lei mancar quell' anime leg-
giadre
Che locata l' avean là dov' ell' era.
Ahi nova gente oltra misura altera,
Irreverente a tanta, ed a tal madre !
Tu marito, tu padre ;
Ogni soccorso di tua man s' attende :
Che 'l maggior padre ad altr' opera
intende.*

*Voyez ces troupes désolées,
Qui, sous différentes couleurs,
Au vrai Dieu se sont immolées :
Ces enfans noyés dans les pleurs
De leurs meres échevelées,
Ces vieillards maudissant toujours
Une cruelle destinée,
Qui, de leur vie infortunée,
S'obstine à prolonger le cours.
Ils implorent votre secours,
Seigneur, leur misere est extrême,
Et telle, que d'Annibal même
Des larmes elle arracheroit.
De ce feu dont Rome éteincelle,
En éteignant une parcelle,
Ce cruel fleau cesseroit ;
Et dans le Ciel on béniroit
L'Auteur d'une action si belle.*

AN. DE J. C.
1335.

*Déjà depuis plus de mille ans
Est éteinte la race entiere
De ces héros, dignes enfans
D'une mere qu'ils rendoient fiere :
Dans Rome, il n'est plus de Ro-
mains.
Une nation étrangere,
Par les traits les plus inhumains,
Afflige une si bonne mere.
Seigneur, son sort est en vos mains :
Un pere, un époux l'abandonne.
Armé du pouvoir qu'elle donne,
Frappez ces ours, aigles, serpens
Déchainés contre une Colonne,
Qui brave leurs coups impuissans.*

AN. DE J. C.
1335.

Rade volte adivien, ch' all' alte imprefe
Fortuna ingiuriofa non contrafti ;
 Ch' a gli animofi fatti mal s' accorda.
Ora sgombrando 'l paffo onde tu in-
trafti ,
Fammifi perdonar molt' altre offefe :
Ch' almen qui da sè fteffa fi difcorda :
Però , che quanto 'l mondo fi ricorda.
Ad uom mortal non fu aperta la via
Per farfi , come a te , di fama eterno :
Che puoi drizzar , s' i' non falfo dif-
cerno ,
In ftato la più nobil monarchia.
Quanta gloria ti fia
Dir ; Gli altri l' aitar giovane , e
forte ;
Quefti in vecchiezza la fcampò da
morte !

La fortune , à qui le courage
 Des héros femble faire ombrage ,
 Souvent s'oppose à leurs succès :
 Elle vient contre son usage
 De favoriser vos projets ,
 Je pardonne à cette volage
 Les outrages qu'elle m'a faits.
 Bientôt par vos mains rétablie ,
 La plus puiffante Monarchie
 De gloire vous couronnera ;
 Et la poftérité dira :
 Rome étoit jeune & floriffante ,
 Quand Scipion la défendit ,
 Elle étoit vieille & chancelante ,
 Quand Colonne la rétablit.

E N V O I.

Sopra 'l monte Tarpeo, Canzon, vedrai
 Un cavalier , ch' Italia tutta onora ;
 Penfofo più d' altrui , che di sè fteffo.
 Digli : Un che non ti vide ancor da
 preffo ,
 Se non come per fama uom s' inna-
 mora ;
 Dice , che Roma ogni ora
 Con gli occhi di dolor bagnati , e
 molli
 Ti chier mercè da tutti fette i colli.

Allez , mes vers , au Capitole ;
 Vous trouverez un Sénateur ,
 Qui de l'Italie est l'idole ,
 Et ne respirant que l'honneur ,
 A Rome tout entier s'immole.
 Dites-lui : l'Auteur de ces vers ,
 Qui ne vous connoît point encore ,
 Sur la foi de cent bruits divers ,
 Déjà vous aime & vous implore.
 C'est à vous seul qu'il a recours.
 En proie aux fureurs intestines ,
 Rome du haut des sept collines ,
 Les yeux en pleurs , crie au secours.

L'Evêque de Lombès que les affaires de fa famille
 retenoient à Rome malgré lui , y lifoit avec plaifir les
 vers que fon cher Petrarque lui envoyoit ; il defiroit
 ardemment de le voir dans cette grande ville , & ne
 ceffoit de l'inviter par fes lettres à venir l'y trouver.
 On

On ne peut douter que Petrarque n'eût grande envie d'y aller : trop de choses l'y attiroient ; mais il étoit retenu d'un côté par sa passion pour Laure , & de l'autre par son attachement pour le Cardinal , qui ne vouloit pas le laisser partir. Il se servit de ces deux raisons pour se justifier vis-à-vis l'Evêque de Lombès , de ce qu'il ne se rendoit pas à ses tendres & pressantes invitations.

AN. DE J. C.
1335.

Le Prélat lui écrivoit sur cela une lettre de badinage , montée sur le ton de l'ironie la plus légère. Nous n'avons pas cette lettre ; mais il est aisé de voir par la réponse de Petrarque , sur quoi rouloient les plaisanteries de l'Evêque.

» Vous jouez tout , mon cher Petrarque , lui disoit-il ,
 » il est singulier que dans un âge si tendre , vous trom- *Fam. l. 1. ep. 9;*
 » piez le monde avec tant d'art & de succès ; par vos
 » comédies vous avez séduit bien des gens qui ont
 » conçu de vous la plus haute idée. Non content de
 » tromper le monde , vous voulez tromper le Ciel
 » même : vous faites semblant d'aimer St. Augustin &
 » ses ouvrages ; mais vous n'aimez dans le fond que les
 » Poètes & les Philosophes : vous ne lisez qu'eux , &
 » plein de leurs idées , vous regardez les dogmes de St.
 » Augustin , comme des visions & des rêves.

» Votre Laure n'est qu'un fantôme que votre ima-
 » gination a créé pour avoir un sujet sur lequel vous
 » puissiez exercer votre Muse , & vous faire un nom.
 » Vos vers , votre amour , vos soupirs , tout n'est chez
 » vous que fiction ; & s'il y a quelque chose dans tout
 » cela de réel , c'est votre passion , non pas pour une
 » Laure qui n'existe que dans votre imagination ; mais
 » pour le laurier dont on couronne les Poètes , après

N n

AN. DE J. C.
1335.

» lequel vous courez , comme vos études & vos ouvrages le prouvent.

» J'ai été votre dupe pendant quelque-temps , vous m'avez marqué un grand desir de venir à Rome. Je vous y ai attendu , j'espérois de vous y voir ; mais enfin j'ai ouvert les yeux , & connu toutes vos fourberies , qui ne m'empêchent pas de vous aimer & de vous demander du retour.

Fam. l. 2. ep. 9. Voici la réponse de Petrarque à ces plaisanteries de l'Evêque.

» Votre lettre , mon pere , m'a tiré de l'assoupissement où j'étois. Vous flattez mon amour propre sans le vouloir : en effet , quoi de plus glorieux pour moi que de tromper le monde , lui qui nous trompe tous , & qui nous tend des pièges de toute espece , où il est si difficile de ne pas tomber ? Combien ne faut-il pas avoir pour cela d'esprit , de finesse , d'expérience , &c ?

» Je ne sçais où l'on a pris la haute idée que certaines personnes ont conçue de moi : c'est une faveur de la destinée , dont je jouis depuis le berceau , & dont je me ferois bien passé. J'ai toujours été plus connu que je n'aurois voulu. On dit de moi bien des choses en bien & en mal , qui ne m'élèvent ni ne m'abaissent. Il y a long-temps que je sçais que le monde ne fait que mentir.

» Si j'aime les Poëtes & les Philosophes , je suis en cela l'exemple de St. Augustin. Il n'auroit jamais fait son traité de la Cité de Dieu , s'il n'avoit été plein de leurs idées. Peut-être auroit-il cessé de s'y appliquer , s'il avoit eu , comme St. Jérôme un songe , où

„ on lui eût reproché d'aimer trop Cicéron ! Vous sça-
 „ vez bien qu'il avoue lui-même d'avoir trouvé dans les
 „ livres des Platoniciens plusieurs dogmes de notre Re-
 „ ligion. Il ajoute, qu'en lisant l'Hortensius de Cicéron,
 „ il s'étoit détaché de toutes les sectes, pour ne s'atta-
 „ cher qu'à la seule vérité. Je prends ce Père à témoin
 „ de la vérité de ce que je dis, & de la sincérité de
 „ mon attachement pour lui. Il est dans un lieu, où il
 „ ne peut ni tromper ni être trompé. Je me flatte qu'il
 „ a pitié de mes erreurs, sur-tout s'il se rappelle les
 „ siennes.

AN. DE J. C.
1335.

„ Bien loin que mes études profanes me fassent re-
 „ garder sa doctrine comme des rêves & des chimères ;
 „ plus je lis ses ouvrages, plus je suis persuadé que ma
 „ vie n'est qu'un songe ; ou plutôt une alternative con-
 „ tinuelle de veille & de sommeil.

„ La lecture de St. Augustin reveille quelquefois
 „ mon ame ; mais bientôt appesantie par le corps, elle
 „ retombe dans l'affoupissement. Je sens en moi un com-
 „ bat qui me déchire. L'homme intérieur & l'homme
 „ extérieur ne peuvent pas s'accorder ; & , si Dieu n'y
 „ met ordre, je crains bien que le dernier ne remporte
 „ la victoire.

„ Plût-à-Dieu que ma Laure fût un personnage ima-
 „ ginaire, & que ma passion pour elle ne fût qu'un jeu !
 „ Hélas ! c'est une fureur ; mais qu'il seroit difficile &
 „ pénible de feindre long-temps ! & quelle extravagance
 „ de jouer une pareille comédie ! On peut bien contre-
 „ faire le malade par l'action, la voix & le geste ; mais
 „ on ne se donne pas l'air & la couleur d'un malade.
 „ Combien de fois avez-vous été témoin de ma pâleur

N n ij

AN. DE J. C.
1335.

» & de mes tourmens ? Je sens bien que vous ne par-
 » lez que par ironie ; c'est votre figure favorite ; & il
 » faut convenir que dans ce genre, vous ne le cédez
 » à personne , pas même à Socrate : mais j'espere gué-
 » rir de cette maladie ; le temps cicatrisera ma plaie ;
 » & cet *Augustin* , que je fais semblant d'aimer , me
 » fournira des armes contre une *Laure qui n'existe pas*.

» Parlons sérieusement : rien de plus injuste que vos
 » reproches sur le délai de mon voyage à Rome. Sans
 » parler du desir que j'ai de vous revoir après quatre
 » ans d'absence , de déposer dans votre sein les soucis
 » qui me rongent , pouvez-vous douter de mon empref-
 » sement à voir votre pere , vos freres , toute votre fa-
 » mille & les amis que j'ai auprès de vous ? Mais lais-
 » sons encore tout cela , vous sçavez bien que je brûle
 » du desir de voir cette ville , qui , quoiqu'elle ne soit
 » qu'un simulacre de ce qu'elle étoit autrefois , est tou-
 » jours la ville des Rois. [C'est le nom que lui donnoit
 » un de ses ennemis (a)]. Il n'y a jamais eu , & il n'y
 » aura jamais de ville qui lui ressemble.

» Quand même je ne serois pas frappé de sa grandeur
 » passée , sur laquelle j'ai lu & écrit tant de choses ,
 » quel plaisir pour un Chrétien , après avoir déposé à
 » Marseille les soucis de la vie présente , d'aller voir
 » une ville cimentée du sang des martyrs , paîtrie en
 » quelque façon de leurs os & de leurs nerfs , de con-
 » templer l'image de notre divin Maître , les vestiges
 » sacrés des pieds de son Apôtre gravés dans le roc ,
 » les tombeaux des Saints , les chambres des Apôtres ,

(a) Cyncas envoyé à Rome par Pirrhus pour traiter de la paix , in-
 terrogé à son retour , dit : *C'est la ville des Rois*. Ed. Bas-f. 1075.

» & tous ces restes précieux du Christianisme naissant ,
 » qu'elle renferme dans son sein.

AN. DE J. C.
 1335.

» Vous êtes bien injuste de me reprocher ma len-
 » teur , vous qui sçavez que mon voyage ne dépend
 » pas de moi : je m'étois donné à vous , vous m'avez
 » donné à un autre [si je puis appeller ainsi un frere
 » avec qui vous êtes si uni]. Prenez-vous-en à lui ou à
 » vous , si vous trouvez que j'ai tort.

» Après m'avoir déchiré par vos plaisanteries , pour
 » mettre un peu de baume sur la plaie , vous m'exhor-
 » tez à vous aimer. Hélas ! vous le sçavez bien , en
 » amour j'ai plus besoin de frein que d'épérons. Je serois
 » plus tranquille , si je n'étois pas né avec un cœur si
 » tendre. Je vous en conjure , au moins sur ce point ; ne
 » feignez pas de croire , que je joue la comédie.

Cette lettre est du 21 Décembre. C'est une de celles,
 où Petrarque peint le mieux l'état de son cœur pour
 Laure. Quelques Italiens prenant au sérieux les plai-
 santeries de l'Evêque de Lombès , se fondent sur cette
 lettre même pour douter de l'existence de Laure (a).
 Il est étonnant que , dans une Nation si spirituelle , on
 raisonne quelquefois si mal.

(a) Un certain Comte Caimo con-
 sulta sur cela Mr. Albuzi , Préfet de
 la Bibliothèque Ambrosienne en
 1696 , en lui envoyant le passage , où
 l'Evêque de Lombès reprochoit à
 Petrarque sa passion prétendue pour
 une Laure imaginaire & faite à plai-
 sir , il le prioit de chercher la lettre ,
 qui contient ce passage , dans la Bi-
 bliothèque , & de lui en envoyer une
 copie authentique.

Le Docteur Albuzi lui répondit ,
 qu'après bien des recherches , il n'a-
 voit pu trouver cette lettre dans la

Bibliothèque Ambrosienne. Le reste
 de sa réponse contient des preuves
 de l'existence de Laure. On la trou-
 vera parmi les piéc. justif. n°. 9. Deux
 choses m'ont surpris dans cette ré-
 ponse : l'une , que le Préfet de la
 Bibliothèque Ambrosienne ignorât
 que la lettre de Petrarque , d'où ce
 passage est tiré , est imprimée dans
 toutes les éditions de ses œuvres :
 la seconde , qu'il ait pris la peine
 d'écrire plusieurs pages pour prouver
 au Comte Caimo que Laure a existé
 réellement.

AN. DE J. C.
1336.

Cette année, à la fin du mois d'Avril, Petrarque ; toujours curieux & avide de voir des choses nouvelles , alla faire un voyage au Mont-Ventoux. C'est une des plus hautes montagnes de l'Europe , & qui se trouvant placée dans un païs où les autres montagnes ne sont pas à beaucoup près si élevées , donne sur son sommet le spectacle d'une vue plus étendue qu'on ne peut l'avoir sur les Alpes , ou sur les Pirénées. Voici le compte qu'il rendit de ce voyage au Pere Denis son Directeur , dans une lettre que je vais traduire presque toute entière.

» Ayant passé ma jeunesse dans le Comté Venaissin ,
Fam. l. 4. ep. 1. » j'ai toujours eu envie de voir une montagne qu'on y
» découvre de tout côté , & qui porte à juste titre le
» nom de Mont-Ventoux. Je viens enfin de satisfaire
» cette envie , que la lecture de Tite-Live avoit redou-
» blée. J'y ai lu que Philippe , Roi de Macedoine , qui
» fit la guerre aux Romains , étoit monté sur le mont
» Hemus en Thessalie ; parce qu'il avoit entendu dire ,
» qu'on voyoit de-là la mer Adriatique & le Pont-
» Euxin. [Je ne sçais si cela est vrai. Pomponius Mela
» l'affirme ; Tite-Live le nie. S'il n'y avoit pas si loin ,
» je sçaurois bientôt à quoi m'en tenir].

» J'ai cru qu'on pardonneroit à un jeune homme un
» mouvement de curiosité qu'on n'a pas blâmé dans un
» vieux Roi. J'ai cherché d'abord un compagnon de
» voyage , & , ce qui paroîtra singulier , parmi un grand
» nombre d'amis que j'ai , je n'en trouvois point qui me
» parût tout-à-fait propre à cette expédition ; tant il est
» vrai , qu'il est rare de rencontrer parmi les gens qui
» s'aiment le mieux un parfait rapport de goût , de fa-
» çon de penser & de volonté : l'un me paroîssoit trop

» vif ; l'autre trop lent : je trouvois celui-ci trop gai ;
 » celui-là trop triste : en voilà un , disois-je en moi-
 » même , trop fluet & trop délicat pour soutenir cette
 » fatigue ; en voilà un autre bien gros & bien pesant ,
 » il ne pourra jamais monter si haut : celui-ci est trop
 » pétulent , trop bavard ; celui-là , taciturne & morne.
 » Tous ces défauts , que l'amitié fait tolérer dans la ville
 » & à la maison , sont insupportables en voyage : enfin
 » si je trouvois des camarades qui me convinssent en
 » tout point , ou ils avoient des affaires qui ne leur per-
 » mettoient pas de faire ce voyage , ou ils n'avoient pas
 » la même curiosité que moi , & je ne voulois pas mét-
 » tre leur complaisance à l'épreuve.

» Tout bien pesé , je me suis déterminé à prendre
 » avec moi mon frere Gerard , que vous connoissez. Il
 » étoit bien aise d'y aller , & comblé de joie de sentir
 » qu'il tenoit auprès de moi la place d'un ami.

» Nous sommes partis d'Avignon le 24 Avril , pour
 » venir coucher à Malaucene (a) , qui est au pié de la
 » montagne du côté du nord : nous y avons passé le 25
 » tout entier à nous reposer.

» Le 26 nous sommes montés , mon frere & moi ,
 » suivis de deux domestiques , avec beaucoup de peine
 » & de fatigue , quoique le temps fût fort doux & le
 » jour très-beau. Nous avions de l'agilité , de la force ,
 » du courage ; rien ne nous manquoit ; mais cette masse
 » de rochers est d'une roideur extrême , & , en vérité ,
 » presque inaccessible.

(a) J'ignore pourquoi Petrarque alla du côté de Malaucene pour monter sur le Mont-Ventoux. La montée est plus douce & plus aisée du côté de Bedonin. On va à cheval jusqu'à la cime. Apparemment cette route n'étoit pas encore ouverte du temps de Petrarque.

AN. DE J. C.
1336.

AN. DE J. C.
1336.

„ Vers le milieu de la montagne , nous avons trouvé
 „ un vieux Pâtre, qui a fait tout ce qu'il a pu pour
 „ nous dégôûter de notre projet. Il y a environ cin-
 „ quante ans, nous a-t'il dit, que j'eus la même fantaisie
 „ que vous : je gravis jusqu'au sommet de la montagne,
 „ & voici ce que j'en rapportai : mon corps & mes
 „ habits déchirés par les ronces, beaucoup de lassitude,
 „ un grand repentir, & un ferme propos de n'y plus
 „ retourner. Depuis ce temps-là, & même avant, je
 „ n'ai pas oui dire que personne ait fait la même folie.

„ Les jeunes gens n'aiment pas les représentations.
 „ Plus le berger nous exagéroit les difficultés de l'en-
 „ treprise, plus nous sentions croître le desir de les
 „ vaincre. Quand il a vu l'effet qu'avoit fait sur nous
 „ ce qu'il venoit de nous dire, il nous a montré un
 „ sentier fort roide à travers les rochers : voilà, nous
 „ a-t'il dit, par où il faut que vous passiez.

„ Après lui avoir laissé nos habits & tout ce qui pou-
 „ voit nous embarrasser, nous nous sommes mis à gravir
 „ avec une ardeur incroyable : mais [ce qui arrive ordi-
 „ nairement en pareil cas] nos premiers efforts ont été
 „ suivis d'une lassitude extrême. Nous avons trouvé un
 „ rocher sur lequel nous nous sommes reposés quelque-
 „ temps ; après quoi nous avons repris notre marche ;
 „ mais ce n'étoit plus avec la même ardeur. La mienne
 „ sur-tout étoit extrêmement refroidie ; pendant que
 „ mon frere suivoit un sentier fort roide, qui paroissoit
 „ tendre à la cime du mont, j'en prenois un autre qui
 „ avoit de la pente. Où allez-vous ? crioit mon frere de
 „ toutes ses forces, ce n'est pas le chemin, suivez-moi
 „ donc. Laissez-moi faire, lui disois-je, j'aime mieux
 prendre

» prendre un chemin plus long & plus aisé. C'étoit un
 » prétexte pour colorer ma foiblesse. J'ai erré quelque-
 » temps dans des vallons , pendant que je voyois les
 » autres monter toujours. Enfin la honte m'a pris ; j'ai
 » été rejoindre mon frere , qui s'étoit assis pour m'at-
 » tendre.

AM. DE J. C.
1336.

» Nous avons marché de front pendant quelque-
 » temps ; mais comme la lassitude me faisoit toujours
 » chercher un chemin plus doux , je me suis retrouvé
 » encore dans un autre vallon. La même chose m'est
 » arrivée trois ou quatre fois : mon frere se mocquoit
 » de moi. Enfin, accablé de honte & de fatigue , je me
 » suis assis pour prendre haleine.

» Alors abandonnant mon esprit aux réflexions , j'ai
 » comparé l'état de mon ame , qui desire d'arriver au
 » Ciel , & n'en prend pas le chemin , à celui de mon
 » corps qui avoit tant de peine à atteindre le sommet
 » du Mont-Ventoux , malgré la curiosité qui m'y faisoit
 » monter. Ces réflexions m'ont donné plus de force &
 » de courage.

» Le Mont-Ventoux est partagé en plusieurs collines ,
 » qui s'élèvent les unes sur les autres. Les gens du
 » païs appellent la plus haute de toutes *Filleul* ; je crois
 » par antiphrase , car elle domine sur toutes les mon-
 » tagnes voisines. On trouve au sommet une petite
 » plaine, où nous nous sommes assis en arrivant (a).

» Saisi par la grande vivacité de l'air , & par l'im-
 » mensité de l'espace que j'avois devant les yeux , j'ai
 » resté quelque-temps étourdi & sans mouvement. En-

(a) On y a bâti une petite Chapelle , où l'on va dire la Messe tous les ans le 14 Septembre. Il y a un grand concours ; on y monte à cheval.

AN. DE J. C.
1336.

„ suite revenu à moi, je n'ai pas plutôt ouvert les yeux,
„ que mes regards se sont portés d'eux-mêmes vers
„ cette belle contrée où mon penchant m'entraîne.

Annibal.

„ J'ai vu couvertes de neiges ces montagnes, où le
„ fier ennemi du nom Romain s'ouvrit un passage avec
„ le vinaigre [s'il en faut croire la renommée]. Quoi-
„ qu'elles soient fort éloignées du Mont-Ventoux, il
„ me sembloit pouvoir y toucher avec la main. J'ai
„ senti d'abord un violent desir de revoir cette chère
„ patrie, que je voyois plutôt des yeux de l'ame, que
„ de ceux du corps. Sa vue m'a fait pousser quelques
„ soupirs, dont je n'étois pas le maître : je me suis re-
„ proché une foiblesse, que j'aurois pu justifier par
„ l'exemple des plus grands hommes.

„ Ensuite, rentrant en moi-même, & examinant de
„ plus près l'état de mon ame, je me suis dit : *il y a*
„ *aujourd'hui dix ans que tu as quitté Bologne : combien*
„ *de changement dans tes mœurs depuis ce temps-là (a) ?*

„ N'étant pas encore dans le port, je ne dois pas
„ occuper mon esprit de ces tempêtes dont je me sens
„ toujours agité. Le temps viendra peut-être, où je
„ pourrai dire avec votre St. Augustin : *si je me retrace*
„ *mes foiblesses passées ; ces passions honteuses, auxquelles*
„ *je me suis livré, ce n'est pas qu'elles me soient chères ;*
„ *mais parce que je veux vous aimer, ô mon Dieu (b) !*

„ Il me reste encore beaucoup à faire : je n'aime plus
„ ce que j'aimois. Que dis-je ? je l'aime encore ; mais
„ d'un amour triste, combattu, & dont je rougis. Je

(a) *Hodie decimus annus completur
ex quo Bononiā excessisti.*

On a vu qu'il partit de Bologne
en 1326.

(b) *Recordari volo transactas for-
ditates meas & carnales corruptiones
animæ ; non quod eas amem ; sed ut
amem te Deus meus. Aug. Conf. l. 10.*

» voudrois pouvoir haïr ; mais je sens quelque chose
 » qui me porte à aimer. J'en suis honteux, désespéré :
 » j'éprouve cet état de l'ame , qu'Ovide peint si bien
 » dans ce vers , que tout le monde connoît.

AN. DE J. C.
1336

Si je ne puis haïr, j'aimerai malgré moi.

Odero , si
potero . si non,
in vitis amabo.
Ovid.

» Il n'y a pas encore trois ans , que cette passion qui
 » régnoit seule dans mon ame & sans contradiction , a
 » trouvé une ennemie qui lui a déclaré la guerre , & fait
 » tout ce qu'elle peut pour la détruire. *Si tu vivois encore*
 » *deux lustres* , me disois-je , & que dans cette espace tu fisses
 » autant de progrès dans la vertu , que tu en as fait pour
 » te tirer de l'abîme où tu étois ; ne pourrois-tu pas mourir
 » alors avec un peu de confiance ?

» Livré à ces réflexions ; d'un côté je m'applaudis-
 » fois du changement qui s'étoit fait en moi ; de l'autre
 » je déplorais l'imperfection de mon état , & l'instabi-
 » lité des choses humaines. Je ne sçavois ni où j'étois ,
 » ni pourquoi j'y étois.

» En sortant de cette profonde rêverie , j'ai vu que
 » le Soleil alloit se coucher , & qu'il feroit bientôt
 » temps de descendre. Je me suis tourné alors vers le
 » Couchant, où j'ai cherché en vain cette longue chaîne
 » de montagnes , qui séparent la France & l'Espagne.
 » Rien que je sçache , ne la déroboit à mes regards ;
 » mais la nature ne nous a pas donné des organes , qui
 » portent leur action si loin. A droite , je découvrois *les*
 » *montagnes de la Province Lyonnaise (a)* , & à gauche ,
 » les flots de la Méditerranée , qui baignent d'un côté

(a) *Lugdunensis Provincia montes.* | l'Alsace & la Franche-Comté de la
 M. de la B. traduit *les montagnes* | Lorraine. On ne les voit pas sur le
 de *Vosges*. Ces montagnes séparent | Mont-Ventoux.

AN. DE J. C.
1336.

» Marfeille, & de l'autre, viennent fe brifer contre
 » Aigue-Morte. Je les voyois très-diftinctement, quoi-
 » qu'il y ait plufieurs journées de diftance. Le Rhône
 » couloit fous mes yeux : les nues étoient à mes pieds.
 » Jamais fpectacle plus étendu, plus varié, plus impo-
 » fant n'a frappé mes regards : ce que je voyois me
 » rendoit moins incroyable, ce qu'on publie de l'O-
 » limpe (a) & du mont Athos (b).

Sen. l. 24. ep. 7. » Après avoir raffafié pendant quelque-temps mes
 » yeux de ce fpectacle, qui élevoit mon efprit & me
 » faifoit faire des réflexions pieufes, j'ai pris le livre
 » des Confeflions de St. Auguftin : *livre que je tiens de*
 » *vous*, & que je porte toujours avec moi [il m'eft
 » cher par lui-même : & les mains, de qui je l'ai reçu,
 » me le rendent encore plus cher].

» En l'ouvrant, le hazard m'a fait tomber fur ce
 » paffage du dixieme livre : *les hommes vont pour ad-*
 » *mirer le fommert des montagnes, les flots de la mer,*
 » *les embouchures, le cours des fleuves, l'étendue de l'O-*
 » *céan ; & ils fe négligent eux-mêmes* (c).

» Je prends Dieu & mon frere à témoin, que ce que
 » je dis eft vrai. Je fus furpris de la fingularité de cette
 » rencontre, dont l'application étoit fi aifée à faire ;
 » après avoir fermé le livre, & prié mon frere, qui
 » vouloit que je continuaffe cette lecture, de ne pas
 » m'importuner davantage, je me fuis rappellé ce que

(a) Plutarque dit que la hauteur
 de l'Olimpe eft de 10 ftades ou 6150
 piés Romains. *Vie de Paul Emile.*

(b) Athos eft une montagne de
 Macédoine plus haute que la region
 des nuages d'où tombe la pluie, dit
 Pomp. Mela, de fitu orbis, l. 2. cap. 2.

(c) Eunt homines admirari alta
 montium, & ingentes fluctus maris,
 & latiffimos lapsus fluminum, &
 Oceani ambitum, & gyros siderum,
 & relinquant fe ipfos. *Aug. Conf.*
 l. 10.

» St. Augustin dit lui être arrivé de semblable, & ce
 » que St. Athanase raconte dans la vie de St. Antoine (a).

AN. DE J. C.
1336.

» Croyant n'avoir rien de mieux à faire que d'imiter
 » ces grands Saints, j'ai cessé de lire, & me suis livré
 » à une foule d'idées, qui se sont présentées à mon es-
 » prit, sur la folie des hommes, qui négligent la plus
 » noble partie d'eux-mêmes, se repaissent de vains
 » spectacles, & vont chercher au-dehors, ce qu'ils
 » pourroient trouver au-dedans. A chaque pas que je
 » faisois, je disois : *si j'ai tant sué, tant fatigué, pour*
 » *que mon corps approchât du Ciel de quelques toises,*
 » *que ne devois-je pas faire & souffrir, pour que mon*
 » *ame y parvienne ?*

» Au milieu de ces réflexions, je suis arrivé insensi-
 » blement au pié de la montagne, dans cet auspice
 » rustique, d'où nous étions parti le matin. Un beau
 » clair de Lune a favorisé notre retour. Pendant qu'on
 » nous préparoit à souper, je me suis renfermé dans un
 » coin de la maison, pour vous faire part de cette
 » course, & de tout ce qui m'est venu dans l'esprit.

» Vous voyez, mon Pere, que je n'ai rien de caché
 » pour vous. Je voudrois pouvoir vous dire, non-seule-
 » ment tout ce que je fais; mais même tout ce que je
 » pense. Priez Dieu que mes pensées, toujours vagues
 » & errantes, se fixent à la fin sur le seul vrai bien,
 » solide & immuable. *A Malaucene, ce 26 Avril.*

Rien n'est plus propre à faire connoître l'état de

(a) St. Augustin ouvrant le Nou-
 veau Testament, tomba sur ce passage
 de St. Paul :

*Non in comessationibus & ebrieta-
 ribus, non in cubilibus & impudici-
 tiis & emulatione, sed induite Domi-*

num J-sum Christum;

St. Antoine, sur celui-ci de l'E-
 vangile :

*Si vis perfectus esse, vade & vende
 omnia quæ habes, & da pauperibus,
 & veni sequere me. Athan. vit. S. Ant.*

AN. DE J. C. 1336. l'ame de Petrarque que cette lettre (a), écrite à un ami & à un Directeur, pour qui il n'avoit rien de caché.

On y voit qu'il aimoit Laure malgré lui, que depuis environ deux ans il faisoit tous ses efforts pour éteindre cette funeste passion, & que quoiqu'il n'y eût pas entièrement réussi, ses efforts avoient produit quelques effets.

Je vais rendre compte des Sonnets qu'il fit dans le cours de ces deux années. On y verra bien exprimé l'état d'un homme qui combat une passion profondément enracinée dans son cœur. Il veut, & il ne veut pas; il fuit, & il s'approche; il forme mille projets, & n'en exécute aucun; il croit quelquefois être guéri, & il sent qu'il ne l'est pas.

Ceux que ces petits détails de l'amour de Petrarque ennuyent, peuvent passer quelques feuillets. J'écris pour tout le monde, & je ne veux rien cacher.

J'ai déjà dit que Petrarque à son retour d'Allemagne, ayant formé le projet de se guérir de son amour, fuyoit Laure, & dans ce dessein alloit quelquefois se retirer dans les lieux les plus déserts & les plus sauvages. Lorsque, par hazard, il la rencontroit dans les rues d'Avignon, il évitoit de l'aborder, & passoit bien vite d'un autre côté. Cette affectation déplut à Laure : soit que par un mouvement de vanité, si naturel aux femmes, elle fût bien aise de conserver un Amant, qui avoit déjà acquis une certaine réputation; soit qu'elle commençât à être moins insensible à l'amour de Petrar-

(a) Dans un Mss. de Petrarque, | adressée au Pere Denis du Bourg St.
qui est à Rome, Bibl. Coll. Jésuit. | Sepulcre. Misc. Lazzeri.
cette lettre est datée du 1 Mai, &

que ; l'ayant rencontré un jour , elle jetta sur lui un regard plus doux qu'à l'ordinaire.

AN. DE J. C.
1336.

Une si grande faveur & si inespérée fit évanouir tous les projets de Petrarque : au lieu de fuir comme auparavant , il s'approcha de Laure ; elle lui fit sans doute quelques reproches , qui donnerent lieu au Sonnet suivant.

SONNET XXX.

<i>Io temo sì de' begli occhi l' affalto ,</i>	J E crains de rencontrer ces yeux ,
<i>Nè quali Amore , e la mia morte</i>	Où l'amour semble avoir établi sa
<i>alberga ;</i>	demeure ,
<i>Ch' i' fuggo lor , come fanciul la verga ;</i>	P our tourmenter un amant malheu-
<i>E gran tempo è ch' io presi 'l primier</i>	reux.
<i>falto.</i>	Je les évite en tous lieux , à toute
<i>Da ora innanzi faticoso , od alto</i>	heure.
<i>Loco non fia dove 'l voler non s' erga ;</i>	Sur le rocher le plus affreux ,
<i>Per non scontrar chi i miei sensi dis-</i>	On me verroit monter bien vite ,
<i>perga ,</i>	Pour fuir des ennemis si cruels & si
<i>Lassando , come suol me freddo smalto.</i>	doux.
<i>Dunque s' a veder voi tardo mi volsi ,</i>	P ardonnez-moi donc si j'hésite ,
<i>Per non ravvicinarmi a chi mi strugge ;</i>	Quand je vous vois , à m'approcher
<i>Fallir forse non fu di scusa indegno.</i>	de vous.
<i>Più dico : Che 'l tornare a quel ch'</i>	Je crains un feu qui me dévore :
<i>uom fugge :</i>	Mais cette crainte , belle Laure ,
<i>E 'l cor che di paura santa sciolsi :</i>	Et tous mes projets , en ce jour
<i>Fur della fede mia non leggier pegno.</i>	N'ont pu tenir contre l'amour.
	Doutez-vous que je vous adore ?

Quand il avoit passé quelques jours sans voir Laure , il sentoît un desir violent d'aller la chercher dans les endroits , où il avoit coutume de la voir ; & il n'y pouvoit pas résister : elle de son côté lui faisoit alors meilleure mine qu'à l'ordinaire , par la crainte qu'elle avoit de le perdre. Ce Sonnet le prouve.

AN. DE J. C.
1336.

SONNET XXXVIII.

*IO sentia dentr' al cor già venir meno
Gli spirti, che da voi ricevon vita :
E perchè naturalmente s' aita
Contra la morte ogni animal terreno ;
Larga' il desio, ch' i' teng' or molto a
freno ;
E misil per la via quasi smarrita ;
Però che dî, e notte indi m' invita ;
Ed io contra sua voglia altronde 'l
meno.
E' mi conduce vergognofo, e tardo
A riveder gli occhi leggiadri ; ond' io,
Per non esser lor grave assai mi guardo.
Vivrommi un tempo omai : ch' al viver
mio
Tanta virtute ha sol' un vostro sgu-
ardo :
E poi morrò, s' io non credo al desio.*

*JE viens de voir l'objet dont mon
ame est ravie.
Tout animal craint de mourir.
Sentant dans mon cœur s'affoiblir
Le mouvement qui fait la vie,
Et que je reçois de ses yeux ;
J'ai cru devoir lâcher la bride
A ce desir qui me porte vers eux,
Et qui toujours ardent, impétueux,
Trouve souvent ma raison trop rigide.
J'ai reparu confus, timide :
Mes esprits ont repris leur cours.
Un regard de ma Souveraine
Suffit pour prolonger mes jours.
Je vivrai ; c'est chose certaine ;
Mais je ne vivrai pas long-temps,
Si je résiste encore aux mouvemens
De ce desir, qui vers elle m'entraîne.*

Le bon accueil que Laure faisoit à Petrarque dans ces circonstances dérangeoit ses projets de guérison, ranimoit ses espérances, & lui donnoit du courage. Il vouloit lui parler de son amour, il en cherchoit les occasions ; mais plus il en avoit le desir, moins il en avoit la force. Il n'est pas le premier Amant qui se soit plaint des mauvais effets que produisent quelquefois des desirs trop ardens. Il cherche dans le Sonnet suivant la cause d'un effet, qui lui paroissoit extraordinaire, & qui ne l'étoit pas.

SONNET

AN. DE J. C.
1336.

LE feu rend la flamme ardente ;
L'eau fait croître les torrens ;
Mêlez ces deux élémens ,
Et souvent leur force augmente.
L'amour suit-il d'autres loix ?
Pourquoi voit-on quelquefois
La volonté moins puissante
Par un desir trop ardent ?
Du Nil la chute bruyante
Rend sourd celui qui l'entend :
Le Soleil par sa lumière ,
Aveugle l'œil téméraire ,
Qui fixe un rayon brûlant :
Et loin de hâter sa fuite ,
Par l'épéron trop fréquent ,
Le coursier devient moins vite.

Pp

AN. DE J. C.

1336.

SONNET XL.

P Erch' io t' abbia guardato di men-
zogna

A mio podere, ed onorato assai,
Ingrata lingua, già però non m' hai
Renduto onor, ma fatto ira, e ver-
gogna :

Che quando più 'l tuo ajuto mi bisogna
Per dimandar mercede, allor ti stai
Sempre più fredda ; e se parole fai,
Sono imperfette, e quasi d' uom che
sogna.

Lagrima triste, e voi tutte le notti
M' accompagnate, ov' io vorrei star
solo :

Poi fuggite dinanzi alla mia pace.
E voi sì pronti a darmi angoscia, e
duolo,

Sospiri, allor traete lenti, e rotti.
Sola la vista mia del cor non tace.

I Ngrate langue, que toujours
J'ai préservée avec soin du mensonge !
Dans les maux, où l'amour me plonge,
Je ne trouve en vous nul secours.
Pour demander ma récompense,
Si quelquefois vous rompez le silence,
Vous ne formez que des sons impar-
faits.

Mes larmes souvent indiscrettes,
La nuit ne me quittent jamais :
Elles pourroient, le jour, faire ma
paix,

Alors je les trouve muettes.
Et vous, mes soupirs, que vous êtes
Prompts à me tourmenter, & lents
à me servir !

Mes yeux seuls à propos viennent
me secourir ;
Seuls de mon cœur ils sont les Inter-
pretes.

Un jour, plus hardi qu'à l'ordinaire, Petrarque entreprit d'entretenir Laure de sa flamme & de sa confiance au milieu des rigueurs dont elle l'accabloit ; il vouloit lui reprocher la façon dont elle traitoit l'amant le plus fidele & le plus discret ; mais à peine eut-il ouvert la bouche, que Laure connoissant à son air ce qu'il vouloit dire, le quitta sur le champ, & lui défendit de paroître jamais devant elle. Voici une Ballade, où il se plaint de cette défense.

BALLADE IV.

AN. DE J. C.
1336.

PErchè quel che mi trasse ad amar <i>prima ,</i> <i>Altrui colpa mi toglia ;</i> <i>Del mio fermo voler già non mi</i> <i>svoglia.</i> <i>Tra le chiome dell' or nascose il laccio</i> <i>Al qual mi strinse , Amore ;</i> <i>E da' begli occhi mosse il freddo</i> <i>ghiaccio</i> <i>Che mi passò nel core</i> <i>Con la virtù d' un subito splendore ,</i> <i>Che d' ogni altra sua voglia</i> <i>Sol rimembrando ancor l' anima spo-</i> <i>glia.</i> <i>Tolta m' è poi di que' biondi capelli ,</i> <i>Lasso ! la dolce vista ;</i> <i>E 'l volger di duo lumi onesti , e belli</i> <i>Col suo fuggir m' attrista :</i> <i>Ma perchè ben morendo onor s' ac-</i> <i>quistà ;</i> <i>Per morte , nè per doglia</i> <i>Non vo' che da tal nodo Amor mi</i> <i>scioglia.</i>	DAns l'or d'une tresse adorable Amour cacha le filet qui m'a pris : Par deux beaux yeux mon cœur sur- pris , Ne pense qu'à l'objet aimable , Dont il est follement épris. Hélas ! cette tresse dorée , Ces doux regards me sont ravis : D'une vive douleur mon ame est pé- nétrée : Mais , Laure , quel que soit mon sort , Jusqu'au dernier soupir vous serez adorée ; Est-il une plus belle mort ?
--	--

Cette rigueur fit une telle impression sur Petrarque, qu'il en devint malade. La douleur étoit peinte sur son visage ; il étoit pâle & défiguré. Quand Laure le vit dans cet état, elle en fut si touchée qu'elle ne put s'empêcher de jetter un regard sur lui, & de lui dire un petit mot en passant. Il n'en fallut pas davantage pour rendre à Petrarque la joie, la santé & les belles couleurs de son teint. Il avoit fait une Ballade pour se plaindre, il en fit une autre pour exprimer sa joie & sa reconnoissance.

AN. DE J. C.
1336.

BALLADE V.

*V*olendo gli occhi al mio novo colore ,*Che fa di morte rimembrar la gente ,
Pietà vi mosse : onde benignamente
Salutando teneste in vita il core.**La frêle vita ch' ancor meco alberga ,
Fu de' begli occhi vostri aperto dono ,
E della voce angelica soave.**Da lor conosco l' esser ov' io sono :
Che, come suol pigro animal per verga ,
Così destaro in me l' anima grave.**Del mio cor , Donna , l' una e l' altra
chiave**Avete in mano : e di ciò son contento ,
Presto di navigar a ciascun vento :**Ch' ogni cosa da voi m' è dolce onore.**V*ous n'avez pu voir sans pitié*Cette pâleur sur mon visage ,**Qui de la mort est l'empreinte &
l'image.**Un regard doux , un mot que l'amitié**Vous a dicté , me rend la vie.**Si je respire encor , c'est un don précieux ,**Que votre bouche , que vos yeux**Ont fait à mon ame ravie.**Vous pouvez disposer de moi ;**Tout ce qui vient de vous & m'en-
chante , & m'honore.**Vous avez les deux clefs de mon
cœur , belle Laure ,**Vos volontés sont ma suprême loi.*

Les Poètes avoient imaginé deux portes dans le cœur ; l'une pour les plaisirs ; l'autre pour les chagrins : c'est à cette fiction poétique que font allusion les deux clefs dont il est question.

Laure vouloit bien être aimée de Petrarque ; mais elle ne vouloit pas qu'il lui parlât jamais de son amour. Elle le traitoit avec rigueur toutes les fois qu'il entreprenoit de déclarer ses feux : mais quand elle le voyoit au désespoir, prêt à se rebuter & à abandonner l'entreprise, elle le ramenoit bien vite par quelque faveur légère. Un regard, un geste, un mot suffisoit pour cela.

Cette alternative de grandes rigueurs & de petites faveurs, si bien marquée dans les vers de Petrarque, est la clef de la conduite de Laure avec lui (a) ; c'est par cet innocent artifice, qu'elle trouva moyen de re-

(a) Questi fur teco miè ingegni , e mie arti ; hor benigne accoglienze , e hora sdegni. *Tr. della morte*, c. 2.

tenir dans ses fers, pendant plus de vingt ans, l'homme le plus ardent & le plus impétueux, sans faire la moindre brèche à son honneur. Ceux qui veulent bien entendre Petrarque ne doivent jamais perdre cela de vue.

AN. DE J. C.
1336.

Il est difficile de sçavoir ce qu'elle lui avoit fait espérer, qui est la matière du Sonnet suivant; mais c'est bien mal la connoître, & le plan de sa conduite, que de laisser aller son imagination trop loin, comme ont fait quelques Auteurs, qui alléguent ce Sonnet pour prouver que Petrarque obtint de Laure les dernières faveurs.

Il y a apparence qu'elle lui avoit promis de se trouver à quelque promenade, à quelque assemblée où elle ne parut pas.

SONNET XLII.

*SE col cieco desir che 'l cor distrugge,
Contando l' ore non m' ingann' io
stesso;
Ora mentre ch' io parlo, il tempo
fugge
Ch' a me fu insieme, ed a mercè pro-
messò.
Qual' ombra è sì crudel, che 'l seme
adugge
Ch' al desiato frutto era sì presso?
E dentro dal mio ovil qual fera rugge?
Tra la spiga, e la man qual muro è
messò?
Lasso, non so: ma sì conosco io bene,
Che per far più dogliosa la mia vita
Amor m' addusse in sì gioiosa spene:
Ed ordi quel ch' io ho letto mi sovvene:
Che 'nnanzi al dì dell' ultima partita
Uom beato chiamar non si convene.*

*JE me trompe, ou le temps se passe
de jouir,
D'un bien promis à mon cœur trop
crédule.
D'où vient ce brouillard qui brûle
Un fruit prêt à recueillir?
A mes desirs quel obstacle s'oppose?
Hélas! de mon malheur je cherche
en vain la cause;
Mais je vois bien, que l'amour à mes
yeux
N'a fait briller un rayon d'espérance,
Que pour éprouver ma constance,
Et rendre mon sort plus affreux.
A présent nuit & jour je pleure.
Ah! qu'il est vrai, qu'avant la der-
nière heure,
On ne doit pas appeller l'homme
heureux.*

Ce dernier vers contient un axiome fameux de Solon, *Œuv. t. 5. f.*
que Mr. de Voltaire traite de puérilité; parce que, *111. ed. de Gen.*

AN. DE J. C.
1336.

dit-il, le moment de la mort n'a rien de commun avec le sort qu'on a éprouvé dans la vie. On peut mourir d'une mort violente & infame, & avoir goûté jusques-là tous les plaisirs dont la nature humaine est susceptible.

Il me semble que ce n'est-là qu'une pure question de nom. Il n'y aura plus de dispute, quand on aura défini ce qu'on entend par *homme heureux, vie heureuse*.

Les petites faveurs que Laure accordoit à Petrarque étoient rares & ne duroient pas long-temps. Enhardi par ces faveurs, il vouloit toujours parler de son amour : elle étoit obligée de reprendre avec lui son air severe & de lui imposer silence, ou de lui défendre de paroître devant elle. Voilà le sujet du Sonnet qui suit :

SONNET XLIII.

Mle venture al venir son tarde e pigre ; La speme incerta ; e 'l desir monta , e cresce : Onde 'l lassar , e l' aspettar m' incresce : E poi al partir son più levi che tigre. Lasso , le nevi sien tepide , e nigre , E 'l mar senz' onda , e per l' Alpe ogni pesce ; E corcheraffi 'l Sol là oltre ond' esce D' un medesimo fonte Eufrate, e Tigre ; Prima ch' i' trovi in ciò pace, nè tregua ; O Amor' , o Madonna altr' ufo impari ; Che m' hanno congiurato a torto in- contra. Es' i' ho alcun dolce, e dopo tanti amari, Che per disdegno il gusto si dilegua. Altro mai di lor grazienon m' incontra.	MEs biens à venir sont si lents Devroient-ils s'en aller si vite ? L'espoir dont mon ame est séduite ; Rend mes desirs plus violens. Je ne puis attendre long-temps , Ni renoncer à ma poursuite. On verra la mer sans poisson , Le jour finir où le Soleil se leve , Avant que Laure change avec moi de façon , Et que l'amour me donne paix ou trêve. Sans raison contre moi , je les vois conspirer : Si j'obtiens d'eux quelque faveur lé- gere , Ils sçavent bien la rendre amere , Par tous les maux qu'ils me font en- durer.
---	--

Quand Laure avoit quelque sujet de se plaindre de Petrarque, il étoit aisé de s'en appercevoir. Dès qu'il

paroïssoit , elle avoit l'air troublé , elle baïssoit les yeux , ou détournoit la tête pour ne pas le voir ; enfin elle étoit toujours prête à fuir.

AN. DE J. C.
1336.

Petrarque se plaint amèrement de toutes ces manieres dans le Sonnet suivant ; mais je ne sçais , s'il avoit raison de se plaindre. Je crois que Laure n'auroit pas eu l'air troublé en le voyant , & n'auroit pas tant fait de simagrées , s'il lui avoit été tout-à-fait indifférent.

SONNET XLVIII.

<i>SE voi potete per turbati segni , Per chinare gli occhi , o per piegar la testa , O per esser più d' altra al fuggir presta Torcendo 'l viso a' preghi onesti , e degni , Uscir giammai , ovver per altri in- gegni , Del petto ove dal primo Lauro innesta Amor più rami ; i' direi ben , che questa Fosse giusta cagione a' vostri sdegni : Che gentil pianta in arido terreno Par che si disconvenga ; e pero lieta Naturalmente quindi si diparte. Ma poi vostro destino a voi pur vieta L' esser altrove ; provvedete almeno Di non star sempre in odiosa parte.</i>	JE ne veux rien de vous qui ne soit juste , honnête ; Et cependant , si-tôt que je paroïs , Vous détournez les yeux , & vous penchez la tête ; A fuir vous êtes d'abord prête ; Vous avez l'air troublé ; je vois que vous souffrez. Laure , pourquoi ces manieres cha- grines ? Si vous pouviez vous arracher d'un cœur , Où vous avez jetté de si fortes ra- cines , J'approuverois votre rigueur. Dans une terre aride , infortunée , La plante qui languit veut un sol plus heureux. A vivre dans mon cœur vous êtes condamnée ; Puisque c'est votre destinée , Rendez-en le séjour pour vous moins odieux.
---	---

On voit clairement par tous ces Sonnets , que les efforts de Petrarque pour se guérir de son amour , sous la direction du Pere Denis , n'aboutissoient pas à grand-chose. Cependant il y eut un moment , où il crut en

AN. DE J. C.
1336.

être venu à bout ; mais il se pressa un peu trop de chanter victoire dans le Madrigal suivant.

MADRIGAL II.

<i>P</i> Erch' al viso d' Amor portava in- segna , <i>M</i>osse una pellegrina il mio cor vano ; <i>C</i>h' ogni altra mi pareva d' onor men degna : <i>E</i> lei seguendo su per l' erbe verdi <i>U</i>di dir alta voce di lontano ; <i>A</i>hi quanti passi per la selva perdi ! <i>A</i>llor mi strinsi all' ombra d' un bel faggio <i>T</i>utto pensoso ; e rimirando intorno <i>V</i>idi assai periglioso il mio viaggio : <i>E</i> torna' indietro quasi a mezzo il giorno.	<i>S</i>ur des bords étrangers , à la fleur de mon âge , Pour mon malheur , je vis un jour , Une beauté , dont le visage Portoit l'enseigne de l'amour. J'y fus pris : & comment ne pas s'y laisser prendre ? Je la suivois par-tout , lorsqu'une forte voix , De loin ces mots me fit entendre : <i>V</i>ous perdez vos pas dans ce bois. Surpris , j'allai m'asseoir au pied d'un hêtre. Là ma raison me fit connoître Le péril où j'étois , je ne m'obstinaï pas : Avant midi , je revins sur mes pas.
--	--

Il dit *avant midi* , parce qu'il n'avoit pas encore at-
teint l'âge de trente-cinq ans , qui est , suivant le calcul
du Dante, la moitié du cours ordinaire de la vie humaine.
Par *cette forte voix* , qui lui parloit *de loin*. Je crois
devoir entendre les lettres du Pere Denis , son Direc-
teur , qui lui écrivoit de Paris , qu'il *etoit honteux de*
perdre son temps à poursuivre une femme. C'est , je crois ,
le sens de ce vers : *Combien de pas vous perdez dans*
ce bois !

Nel mezzo del camin di nostra
vita. Dant. vit.
canz. del cor-
viv.

Ahi quanti
passi nella selva
perdi !

Rien de plus équivoque que les symptomes de gué-
rison en amour. Petrarque croyoit sa flamme éteinte ;
mais il s'apperçut peu de temps après , que ce n'étoit
qu'un feu caché sous la cendre. Lorsqu'il se sentit plus
embrasé qu'auparavant , il déplorait ainsi sa destinée.

BALLADE

B A L L A D E I I I.

AN. DE J. C.
1336.

*Q*Uel foco ch' io pensai che fosse spento
 Dal freddo tempo, e dall' età men fresca ;
 Fiamma, e martir nell' anima rinfresca.
 Non fur mai tutte spente, a quel ch' i' veggio ;
 Ma ricoperte alquanto le faville :
 E temo, nò 'l secondo error sia peggio.
 Per lagrime ch' io spargo a mille a mille,
 Conven che 'l duol per gli occhi si distille
 Dal cor, c' ha seco le faville, e l' esca,
 Non pur qual fu, ma pare a me che cresca.
 Qual foco non avrian già spento, e morto
 L' onde che gli occhi tristi versan sempre ?
 Amor [avvegna mi sia tardi accorto]
 Vuol che tra duo contrari mi distempe :
 E tende lacci in sì diverse tempe,
 Che quand' ho più speranza che 'l cor n' esca,
 Allor più nel bel viso mi rinvesca.

*U*N flamme, que je croyois
 Par les rigueurs, & par le temps éteinte,
 Se rallumant plus que jamais,
 Redouble mes maux & ma crainte.
 Hélas ! cette seconde erreur
 Sera pire que la première :
 Jamais Laure ne fut plus chère,
 Et ne marca plus de rigueur.
 Je sens un brasier dans mon cœur,
 D'où la douleur s'élève & par les yeux distille.
 Avec les pleurs que je répands,
 Nuit & jour, il seroit facile
 D'éteindre des feux violens.
 Mais l'amour me consume entre les deux contraires.
 Je m'aperçois trop tard qu'il m'a surpris.
 Ses pièges sont si fins, que je me trouve pris,
 Lorsque je me crois hors d'affaires.

Il n'est pas possible de rendre en françois ce *rinvesca*.

Mi fece or quand' egli arde il cielo tutto tremar d'un amoroso cielo. *Madrig. 1.*

Cette reprise fut si forte, que Petrarque rencontrant un jour dans les plus grandes chaleurs de la canicule une fille des champs, qui lavoit un voile de Laure, trembla de tous ses membres, comme il auroit pu faire dans les plus fortes gelées de l'hiver. On trouve cette petite anecdote dans un Madrigal fort court, qui ne dit que cela.

Il sentit alors qu'il étoit inutile de résister à l'amour, & il en fait l'aveu dans le Sonnet suivant.

Qq

AN. DE J. C.
1336.

SONNET XLIX.

<i>L'Assò , che mal' accorto fui da prima</i>	D ieux ! quelle fut mon erreur, ma folie,
<i>Nel giorno ch' a ferir mi venne Amore !</i>	Le jour qu'amour me blessa de ses traits !
<i>Ch' a passò a passò è poi fatto signòre Della mia vita , e posto in su la cima.</i>	En faisant pas-à-pas d'insensibles progrès ,
<i>Io non credea , per forza di sua lima Che punto di fermezza , o di valore</i>	Il s'est rendu le maître de ma vie.
<i>Mancasse mai nell' indurato core :</i>	L'état de mon cœur orgueilleux
<i>Ma così va chi sopra 'l ver s' estima.</i>	M'inspiroit trop de confiance.
<i>Da ora innanzi ogni difesa è tarda</i>	Craignez mon sort, mortels pré-
<i>Altra , che di provar , s' affai , o poco</i>	somptueux ,
<i>Questi preghi mortali Amore sguarda.</i>	Qui, comme moi, bravez l'amour
<i>Non prego già , nè puote aver più loco ,</i>	& sa puissance.
<i>Che misuratamente il mio cor' arda ;</i>	Le temps n'est plus de faire résistance ;
<i>Ma che sua parte abbia costei del foco.</i>	Il faut prier : hélas ! s'il exauçoit mes vœux !
	Je ne demande pas qu'il modere mes feux ;
	Je le sçais bien, cela n'est pas possible :
	Mais que Laure du moins n'y soit pas insensible (a).

Voilà deux états de l'amour de Petrarque bien marqués par ses vers, & connus d'ailleurs par l'aveu qu'il en fait lui-même.

Le premier commence le 6 Avril 1327, & dure jusqu'à la fin de 1333. Petrarque rencontre Laure dans une Eglise ; frappé comme d'un coup de foudre, il conçoit pour elle la plus vive passion, il cherche avec empressement toutes les occasions de la voir.

Laure, qui étoit encore dans cet âge d'innocence, où

(a) La pensée de ce Sonnet est imitée d'Ovide & de Tibulle.
*Nec medeare mihi , Sanesque hæc
vulnera , mando.
Fineque nil opus est : partem ferat*

*illa caloris. Ovid.
Non ego totus abesset amor , sed
mutuus esset ,
Orabam. Tibul. Eleg. 2.*

l'on ne se défie de rien, traite Petrarque avec politesse, avec bonté, parce qu'elle ne voit rien dans ses empressemens qui doive l'alarmer ; mais les regards enflammés qu'il jettoit sur elle lui ayant fait connoître sa passion, elle le fuit avec un soin extrême ; quand elle ne peut pas le fuir, elle se couvre d'un voile, pour dérober son visage aux regards dévorans d'un homme trop passionné.

AN. DE J. C.
1336.

Petrarque se plaint amèrement de ces rigueurs, les bords du Rhône retentissent de ses gémissemens. Ils ne peuvent attendrir la beauté farouche dont il est épris. Il la trouve un jour de meilleure humeur qu'à l'ordinaire, cela lui donne un peu de confiance, il lui parle de son amour en tremblant. Elle s'emporte contre lui, & lui dit d'un air troublé : *je ne suis point ce que vous pensez*. Petrarque demeure pétrifié & n'ose plus ouvrir la bouche. Laure lui défend de paroître devant elle : il lui écrit pour lui demander pardon. Elle est choquée de cette nouvelle entreprise, & évite toutes les occasions de le voir.

*I' non son
forse chi tu
credi. Canz. 1.*

Petrarque ne cesse de pleurer & de soupirer : Laure, après l'avoir privé long-temps de sa présence, enfin touchée de son repentir, lui permet de la voir & de lui parler : il entreprend encore de lui dire quelque chose de ses sentimens ; elle le traite plus mal que jamais. Outré, désespéré, il appelle la mort à son secours, & va errer dans les déserts les plus affreux : l'amour le fuit par-tout.

Tout ce que je viens de dire est tiré d'une Chançon de Petrarque, pleine d'allégories, qui m'a paru trop obscure pour la rapporter ici toute entière. Les Inter-

*Nel dolce tem-
po. Canz. 1.*

AN. DE J. C.
1336.

pretres ne disent rien sur cela qui puisse satisfaire un esprit raisonnable. Ce sont des mysteres dont Laure seule & les amis de notre Poëte pouvoient avoir la clef : ils ne nous l'ont pas donnée ; nous devons y renoncer. Je n'ai pris de cette Chançon que ce qui m'a paru clair & relatif à ce que le Poëte dit ailleurs.

Une curiosité philosophique fait entreprendre à Petrarque un voyage en France & en Allemagne. A peine est-il parti , qu'il s'en repent & voudroit revenir : il sent qu'il ne sçauroit vivre sans Laure ; il se retourne mille fois du côté d'Avignon. Enfin il continue son voyage : tout ce qui se présente à ses regards , lui rappelle Laure ; il la cherche , il l'envisage par-tout , & il ne trouve rien qui lui ressemble.

Condisdegno
ed ira. Sonn.
35.

En traversant la forêt des Ardennes , tout ce qu'il voit , tout ce qu'il entend , il croit que c'est elle. Quand il est près de Lyon , il sent des transports de joie incroyables , en voyant le Rhône , parce que ce fleuve va baigner les murs de la ville que Laure habite. Arrivé à Avignon , il la trouve telle qu'il l'avoit laissée , aussi farouche , aussi intraitable sur le chapitre de l'amour. Il se plaint de ne voir dans ses yeux que la colere & le mépris.

Sonnet 11.

Voilà son premier état. Jusques-là il n'a point encore senti de remords ; au contraire : la modestie de Laure , sa vertu , l'innocence de sa vie , l'honnêteté de ses propos , lui avoient donné une si haute idée d'elle , qu'il croyoit ne pouvoir rien faire de mieux que de l'aimer : ne l'a-t'on pas entendu se dire à lui-même : « quel bonheur pour toi d'avoir osé porter aussi loin tes vœux ! » Elle a allumé dans ton cœur une flamme pure , qui ,

» en le détachant des plaisirs grossiers que les hommes
 » recherchent, le mene au souverain bien.

AN. DE J. C.
 1336.

Au retour de son voyage en France & en Allemagne, il commença à sentir quelques remords qui lui firent faire un retour sur lui-même. Les exhortations du Pere Denis, qu'il avoit vu à Paris, & les lettres qu'il recevoit de lui y contribuerent sans doute beaucoup. Il comprit qu'il avoit tort de donner à une créature, quelque parfaite qu'elle fût, un cœur fait pour le Créateur, & qui ne peut être heureux qu'en l'aimant (a).

La flamme dont il brûloit étoit parvenue à un tel degré, qu'elle concentroit toutes ses pensées dans l'objet qui l'avoit allumée. Il ne lui étoit pas possible de vaquer à l'étude, ni de donner les soins nécessaires à l'éducation qui lui avoit été confiée.

Ces réflexions, appuyées des conseils du Pere Denis, l'engagerent à faire quelques efforts pour se guérir d'une passion malheureuse, dont il prévoyoit toutes les suites, & qui le rendoit le jouet du public. Mais ces efforts n'aboutirent qu'à le tourmenter davantage. Son ame étoit comme un champ de bataille, où son cœur & sa raison se livroient sans cesse des combats terribles (b) dont il étoit toujours la victime.

Il nous apprend lui-même, que ces combats, si souvent renouvelés, répandirent l'amertume & la tristesse sur ces belles années de la vie, que la nature semble

(a) Nondum mihi tertius annus effluxit ex quo voluntas illa perversa & nequam quæ me totum habebat & in anîmâ cordis mei sola sine contradicte regnabat; cœpit aliam habere rebellem & reluctantem sibi, disoit-il | en 1336 à la fin d'Avril. Fam. l. 4. ep. 1.

(b) In campis cogitationum mearum de utriusque hominis imperio laboriosissima, & anceps etiam nunc pugna conferitur. Ibid.

AN. DE J. C.
1336.

avoir consacrées à la joie & aux plaisirs (a).

Voilà le second état de l'amour de Petrarque, peint si vivement dans la lettre qu'il écrivit à son Directeur sur le Mont-Ventoux. *Je l'aimois, dit-il, mais c'étoit malgré moi, d'un amour triste, combattu, dont je rougissois : j'aurois voulu pouvoir la haïr (b).*

Je viens de rapporter une grande partie des vers qu'il fit dans ce second état : on y a vu, que dans ces combats de son cœur & de sa raison, la victoire penchoit tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Quelquefois il croyoit ses feux éteints, & il s'en applaudissoit; souvent il formoit la résolution d'aimer toute sa vie, persuadé qu'il ne pouvoit rien faire de mieux.

Enfin, las de ces combats & de ces variations perpétuelles, honteux de porter depuis si long-temps les fers d'une femme altière, qui le traitoit en esclave, il résolut de mettre tout en usage pour secouer un joug trop pesant. Il faut l'entendre lui-même peindre son état, & parler de ses projets.

„ Le feu dont je brûlois depuis dix ans *avait pénétré*
 „ *jusques dans la moëlle de mes os* : ma santé étoit al-
 „ *térée*, je n'étois plus le même ; un poison lent me
 „ *minoit*, à peine avois-je la force de porter des mem-
 „ *bres desséchés*. Je voulus fortir de cet état, & recou-
 „ *vrer ma liberté*.

„ La chose n'étoit pas aisée : chasser une maîtresse

(a) Adolescentiam mihi juventam-
 que curis gravem ac subtilem fuisse
 notum est, quippe pugnantibus inter
 se animæ partibus, & dissensione
 perpetua, & civilibus velut bellis
 vitæ statum pacemque turbantibus.
Sen. l. 8. ep. 2.

Libertas perdita moestam mihi ju-

ventutem fecit. *Ibid.*

(b) Jam non amo, mentior, amo
 sed verecundius, sed tristius : jam
 tandem verum dixi, sic est enim, sed
 amo; sed quod non amare amen,
 quod odisse cupiam. Amo tamen; sed
 invitus; sed coactus; sed moestus &
 lugens. *Fam. l. 4. ep. 1.*

Ignis ad ex-
 tremas pene-
 traverat usque
 medullas.
Carm. l. 1. ep. 7.

„ d'un cœur où elle regne despotiquement depuis dix
 „ ans, c'est un très-grand ouvrage. Comment attaquer
 „ un ennemi redoutable avec des forces affoiblies?

AN. DE J. C.
 1336.

Il l'entreprit cependant; mais Laure, qui ne vouloit ni se donner à lui, ni le perdre, n'eut pas plutôt aperçu les nouveaux efforts qu'il faisoit pour briser ses fers, qu'elle mit en usage pour l'y retenir les petites ruses qui lui avoient jusqu'alors si bien réussi : air moins severe, regards plus doux, petits mots en passant, &c.

Petrarque convient qu'il fut plusieurs fois ébranlé & prêt à se rendre; mais se défiant de sa foiblesse, il crut devoir assurer sa guérison par l'absence, qui a toujours été regardée, avec raison, comme le remede le plus sûr contre les passions.

On a parlé du desir qu'il avoit depuis long-temps de voir la ville de Rome, dont il étoit idolâtre, & de tenir à l'Evêque de Lombès la parole qu'il lui avoit donnée. D'un autre côté il étoit vivement tenté d'aller à Paris. Son séjour dans cette grande ville ayant été fort court, il avoit promis à quelques amis qu'il y avoit laissés, d'y retourner bientôt, pour en voir plus à son aise toutes les beautés qu'il n'avoit fait que parcourir.

Il faut mettre à la tête de ces amis que Petrarque avoit à Paris, le Pere Denis dont j'ai parlé, & Robert de Bardi, à qui le Pape venoit de donner la Chancellerie de l'Eglise de Paris, avec un Canoniat de Notre-Dame.

Reg. Bened.
 12. t. 2. f. 62.

Celui-ci étoit né à Florence d'une maison des plus riches & des plus puissantes (a). Il étoit venu fort jeune

(a) Les Compagnies Bardi & Peruzzi faisoient alors presque tout le commerce de France & d'Angleterre. Vill.

AN. DE J. C.
1336.
Hist. univ. Paris. t. 4. f. 980.
Bal. tom. 1. f. 791.
Son Mss. est Bibl. Roy. n.º 3634. & Bibl. Var. n.º 479.
Il y a sept sermons de lui. **Bibl. Ricardi.**

faire son cours d'études à Paris, suivant l'usage des Florentins qui avoient de l'émulation. Il y fit de si grands progrès, que les Docteurs de cette fameuse Université avoient pour lui, dit Petrarque, une sorte de vénération (a). C'étoit en effet un homme d'un mérite rare, grand Philosophe, profond Théologien. Il parut avec distinction dans l'assemblée de Vincennes, où l'opinion de Jean XXII sur la vision fut condamnée. Nous lui avons l'obligation de nous avoir conservé les discours de St. Augustin, qui auroient peut-être été perdus sans la peine qu'il prit de les rassembler.

Ces amis de Petrarque lui envoyèrent un Sonnet, par lequel ils le pressoient de leur tenir la parole qu'il leur avoit donnée d'aller les voir.

Petrarque leur répondit le 6 Novembre de cette année par un autre Sonnet sur les mêmes rimes, qu'il n'a pas trouvé assez bon pour le faire entrer dans son recueil.

Sonn. Piuvolve. Sonnet rejeté; on le trouve, édit. Murat. Ven. 1741. t. 1. f. 578.

„ Je suis désespéré, leur dit-il, quand je pense à ces chaînes terribles qui me retiennent ici, & m'empêchent d'aller à vous. Je vois les objets de travers; je comptois que vous rectifieriez ma vue, & qu'il seroit temps alors de revoir ma patrie; mais que je me vois loin de pouvoir exécuter ces deux projets! Hélas! je suis un esclave qui rêve la liberté.

Metaffasio a imité cette pensée dans sa chanson de Nice.

(a) Phil. Villani dit qu'il gouverna environ quarante ans dans cette Université. C'est une erreur.

Mazzuchelli dit avoir vu un sermon de lui, prêché l'an 1331, où il prend le titre de Chancelier de Paris.

Laboulbi dit qu'il ne le fut qu'en 1336, & cela conste par le registre du Pape.

Phil. Villani assure qu'il découvrit trente-huit propositions erronées dans les œuvres de St. Thomas; mais cela n'est pas vraisemblable, & Mazzuchelli conjecture, avec assez de fondement, que Villani a confondu Robert de Bardi avec Robert Kildubardi, Evêque de Cantorberi.

„ Mon

„ Mon front est couvert d'un couronne de forbier au
„ lieu de laurier.

AN. DE J. C.
1336.

Avant de parler du voyage de Petrarque en Italie ,
je crois devoir révéler un mystère qui a été jusqu'à pré-
sent couvert d'un voile si épais , qu'aucun de ses Histo-
riens & de ses Commentateurs n'a pu le percer.

Persuadé sans doute qu'une petite diversion est le
moyen le plus sûr pour modérer du moins la violence
d'une passion dont on est tourmenté , Petrarque eut une
maîtresse qui ne le traita pas avec tant de rigueur que
Laure , puisqu'en partant il la laissa enceinte d'un enfant
qu'elle mit au monde au commencement de 1337.

Petrarque nous a laissé ignorer tous les détails d'un
commerce dont il rougissoit , & qu'il auroit voulu pou-
voir le cacher à lui-même. L'époque de la naissance de
cet enfant de l'amour ne m'a été connue , que par une
lettre qu'il écrit à un ami , le 8 Juin 1361 , où il pleure
la mort récente de cet enfant , qui portoit le nom de
Jean. Il dit qu'il n'avoit pas encore vingt-quatre ans ac-
complis ; ainsi il falloit qu'il fût né dans les premiers
mois de l'année 1337.

Sen. l. 1. ep. 9.
Quantum &
vigesimalum an-
num vitæ non
implevit.

Il dit encore dans cette lettre , que lorsque Jean vint
au monde , il y avoit près de sept ans qu'il connoissoit
son ami Socrate (a) ; or on a vu qu'il fit connoissance
avec Socrate dans son voyage de Lombès , vers le prin-
temps de 1330. Cette époque s'accorde à merveille
avec l'autre ; ainsi on ne peut douter , que la maîtresse
de Petrarque ne fût grosse de cet enfant , lorsqu'il
s'embarqua pour l'Italie. Il sera souvent question de
Jean dans ces mémoires ; & on y verra son pere lui

(a) Socratem ante ortum Joannis toto fermè septennio primum novi. Ibid.

AN. DE J. C.
1336. donner dans plusieurs occasions des marques de paternité si évidentes , qu'il est étonnant qu'elles aient échappé à tous ceux qui ont entrepris l'histoire de sa vie.

On verra que cet enfant ne fut pas le seul fruit que Petrarque recueillit de l'amour , ou plutôt du libertinage , car il avoit placé son amour de façon qu'il ne devoit produire aucun fruit.

Il eut quelques années après une fille dont il n'a jamais fait mystère. Comment concilier cela avec cette grande passion pour Laure , qui lui faisoit envisager avec dédain tout ce qui n'étoit pas elle ? Il semble que ses exhortations , son exemple , le desir que Petrarque avoit de lui plaire auroient dû suffire pour réprimer les mouvemens de la nature. Mais la nature lui parloit si impérieusement , il étoit environné de tant d'écueils , traité avec tant de rigueur par l'objet de sa passion , que je crois qu'il mérite un peu d'indulgence.

Qui sçait même s'il ne faut pas attribuer ces deux chûtes , les seules qu'on puisse lui reprocher , aux efforts qu'il faisoit de temps en temps pour secouer un joug qui lui paroissoit trop pesant ?

Après avoir obtenu *avec assez de peine* la permission du Cardinal Colonne , & dit adieu à ses amis , Petrarque partit d'Avignon sur la fin de Novembre ou dans les premiers jours de Décembre (a) pour aller à Marseille , où il s'embarqua sur un vaisseau qui faisoit voiles pour Civitavecchia. Il cacha son nom , & se donnoit pour un Pélerin que la dévotion attiroit à Rome.

*Te vix tandem permit-
tente. Fam. l.
4. ep. 6.*
*Sconoscinto,
e pellegrino.
Sonn. 52.*

Qui pourroit exprimer la joie qu'il ressentit , lorsque

(a) M. de la Bâtie place ce voyage de Petrarque en 1334 , & combat par de très-mauvaises raisons Gesualdo , qui le place en 1337 , & approche plus de la vérité. Je le prouverai dans une note.

du haut du vaisseau qui le portoit il put découvrir l'Italie, cette chere patrie après laquelle il soupiroit depuis si long-temps ? Il l'avoit quittée dans un âge, où l'ame uniquement occupée des besoins du corps, ne voit rien au-delà.

A son aspect, il sentit s'élever dans son cœur des remords sur une passion mal éteinte, qui le dégradait en l'attachant à une terre barbare, pour qui il avoit conçu le plus grand mépris.

C'est à la vue de l'Italie, qu'il fit le Sonnet suivant, où il peint si bien l'état de son ame déchirée par les combats que l'amour & la raison se livroient encore. Je ne doute pas qu'il ne soit adressé à l'Evêque de Lombès.

SONNET LI.

*L'Aspetto sacro della terra vostra
Mi fa del mal passato tragger guai,
Gridando, Sta su misero; che fai?
E la via di salir al ciel mi mostra.
Ma con questo pensier' un' altro giostra;
E dice a me, Perchè fuggendo vai?
Se ti rimembra, il tempo passa omai
Di tornar a veder la Donna nostra.
I', che 'l suo ragionar' intendo allora,
M' agghiaccio dentro in guisa d' uom
ch' ascolta
Novella che di subito l' accora:
Poi torna il primo, e questo dà la volta:
Qual vincerà, non so: ma infino ad
ora
Combattut' hanno, e non pur' una
volta.*

Seigneur je vois enfin votre chere
patrie ;
Son aspect seul me reproche mes feux.
J'entends sa voix ; elle me crie :
Ah ! tu t'égares malheureux !
Prends ce chemin qui mene à l'éternelle vie.
J'entends bientôt une autre voix,
Qui me répète mille fois :
Où vas-tu ? le temps passe : allons
voir notre amie.
Je frissonne quand je l'entends.
De dompter mon cœur & mes sens,
Ces deux voix tour-à-tour se disputent la gloire,
Jusqu'à ce jour avec égalité ;
Et je ne sçais de quel côté
Se déclarera la victoire.

Le vaisseau qui portoit Petrarque ayant abordé sur la côte de Toscane, il apperçut un laurier. Son premier

R r ij

Am. de J. C.
1336.

AN. DE J. C.
1336.

mouvement fut d'y courir. Trop hors de lui pour faire attention où il portoit ses pas , il tomba dans un ruisseau qu'il falloit passer pour arriver à l'objet de son empressement : cette chute le fit évanouir.

Voilà le sujet du Sonnet suivant , qui prouve combien Petrarque étoit occupé de Laure , malgré tous ses projets , puisque la vue seule d'un laurier lui causoit des émotions si vives, dont il n'étoit pas le maître.

S O N N E T L.

<i>DEl mar Tirreno alla sinistra riva ,</i>	<i>SUR ces bords où la mer Tirrhene</i>
<i>Dove rotte dal vento piangon l'onde ,</i>	<i>Vient se briser , je vis cet arbre altier ,</i>
<i>Subito vidi quell' altera fronde</i>	<i>Qui toujours chauffe ma veine :</i>
<i>Di cui conven che 'n tante carte scriva:</i>	<i>L'amour me pousse à ce laurier :</i>
<i>Amor , che dentro all' anima bolliva ,</i>	<i>J'y vole , & mon impatience</i>
<i>Per rimembranza delle treccie bionde</i>	<i>Me fait tomber sans connoissance ,</i>
<i>Mi spinse : onde in un rio che l' erba</i>	<i>Dans un ruisseau qu'il me falloit fran-</i>
<i>asconde ,</i>	<i>chir.</i>
<i>Ca'ddi , non già come persona viva.</i>	<i>Je rougis de mon imprudence ,</i>
<i>Solo , ov' io era tra boschetti , e colli ,</i>	<i>J'étois dans des bois , seul ; mais un</i>
<i>Vergogna ebbi di me ; ch' al cor gentile</i>	<i>homme qui pense ,</i>
<i>Basta ben tanto ; ed altro spron non</i>	<i>A-t'il besoin de témoins pour rougir ?</i>
<i>volti.</i>	
<i>Piacemi almen d' aver cangiato stile</i>	
<i>Dagli occhi a' piè ; se del lor' esser</i>	
<i>molli</i>	
<i>Gli altri asciugasse un più cortese</i>	
<i>Aprile.</i>	

Je n'ai pas traduit les trois derniers vers de ce Sonnet , parce que je n'y ai rien compris. Petrarque s'ap-
plaudit d'avoir les pieds mouillés au lieu des yeux ; il de-
sire , qu'un Avril plus doux vienne sécher ses yeux.
Qu'est-ce que cela veut dire ?

Lett. de Virg.
aux Arcades.
f. 69.

L'Auteur des lettres de Virgile aux Arcades , qui ad-
mire les premiers vers de ce Sonnet , ne comprend pas

comment Petrarque a pu adapter une fin si difforme à un si beau commencement.

AN. DE J. C.
1336.

Le vaisseau fut agité par la tempête sur cette côte de Toscane, entre l'Elbe & le Giglio (a) [deux petites isles situées vis-à-vis Sienne & Orviette]. Comme Petrarque craignoit extrêmement la mer, cette tempête le fit beaucoup souffrir.

Ce fut aussi à la hauteur de ces deux isles que les ministres de l'amour vinrent lui apprendre que c'est en vain qu'on veut le fuir & lutter contre sa destinée (b). Je rapporte ses propres termes tirés d'un Sonnet, où il nous apprend ces deux circonstances de son voyage.

Ces ministres, qui venoient, dit-il, *je ne sçais d'où*, Non so donde. ont beaucoup embarrassé les Commentateurs. Pour moi j'avoue de bonne foi que je ne sçai pas deviner : ce qui me paroît de plus vraisemblable, c'est qu'il veut parler des charmes de Laure, que l'amour retraçoit à son imagination, pour le tenter de retourner à elle.

Le vaisseau alla aborder à Civitavecchia.

Il n'étoit pas aisé d'arriver à Rome. La guerre des Ursins & des Colonnes, qui s'étoit renouvelée avec plus de fureur que jamais, remplissoit de gens armés tous les environs de cette ville. Les Ursins peu contens de l'accommodement que le Pape avoit fait en 1335, dans lequel les Colonnes avoient eu tout l'avantage, venoient de reprendre les armes : ils tenoient alors la campagne.

Petrarque, voyant qu'il ne pouvoit arriver à Rome

(a) Tra la riva Toscana, e 'l elba, e 'l Giglio.

Agitandom' i venti, e 'l cielo, e l' onde. *Sonn.* 52.

Veni hieme, bello, pelagoque to-

nantibus. *Ed. Bas.* r. 3. f. 4.

(b) Ecco i tuoi ministri.

Per darmi adiveder, ch' al suo destino
Mal chi contrasta, e mal chi si nasconde. *Sonn.* 52.

AN. DE J. C.
1336.

sans escorte, prit le parti d'aller se réfugier au Château de Capranica, qui n'en est qu'à dix lieues. Il y fut fort bien reçu par Orso, Comte d'Anguillara, qui avoit épousé Agnès Colonne, sœur du Cardinal & de l'Evêque (a). C'étoit un homme de beaucoup d'esprit, & qui aimoit les Lettres. On a vu un Sonnet que Petrarque lui avoit envoyé.

Je pense n'avoir rien de mieux à faire, que de traduire les lettres que Petrarque écrivit de Capranica au Cardinal Colonne, & de le laisser parler lui-même. La description de ce Château, & de la vie qu'on y menoit alors, m'a paru digne de la curiosité du Lecteur.

Fam. l. 2.
ep. 12.

„ Capranica est le séjour le plus convenable que je
„ connoisse à l'état de mon ame, que les soucis devo-
„ rent. C'étoit autrefois un pays inculte, plein de buis-
„ sons & d'arbrisseaux sauvages, que les chèvres ve-
„ noient brouter; & voilà l'origine de son nom. La
„ beauté de sa situation, & la fertilité du sol y attire-
„ rent peu-à-peu des hommes, qui s'y établirent. On
„ y bâtit une forteresse dans l'endroit le plus élevé, &
„ autant de maisons que l'enceinte d'une colline étroite
„ pouvoit le permettre.

„ Du haut de cette colline, on découvre le mont
„ Soracte, célèbre par les vers d'Horace (b), & le sé-
„ jour du Pape Sylvestre (c), le lac dont parle Vir-

(a) On a cru communément que cet Orso étoit de la maison des Ursins : Sansovino a prouvé le contraire. *Hist. di casa Orsina*.

Orso épousa Agnès Colonne par Procureur en 1329. Ce mariage fut célébré après la révocation de la procuration; ce qui donna lieu à un

procès sur la validité. *Reg. Joan. t. 32. f. 378.*

(b) *Vides ut altâ stet nive candidum Soracte.* *Horat. carm. l. 1. Ode 9.*

(c) St. Sylvestre, Pape, s'y ca lia, dit-on, pendant la persécution de l'Empereur Constantin.

„gile (a). Sutri, ville agréable à Cerès, & qu'on
 „croit être une Colonie de Saturne, n'est qu'à 2000
 „pas. On montre un champ près des murs, où l'on
 „prétend qu'un Roi étranger jeta une poignée de se-
 „mence qui germa. Les habitans enchantés de cette
 „merveille, en reconnoissance du bienfait, affocierent
 „cet étranger au gouvernement, & le déifièrent après
 „sa mort sous le nom de Vieux Roi, ou du Dieu à
 „la Faulx.

„L'air de Capranica est très-pur : on y voit tout au-
 „tour grand nombre de collines ombragées, qui ne
 „sont pas d'un accès difficile, des antres profonds ;
 „au Midi un bois touffu qui met à l'abri des grandes
 „chaleurs ; du côté du Nord la colline s'abaisse, &
 „découvre une campagne abritée & fleurie où les
 „abeilles se plaisent. Plusieurs fontaines d'eau douce
 „coulent dans les vallons. On voit errer dans le bois
 „& sur ces collines des daims, des cerfs, des che-
 „vreuils & toute sorte de bêtes fauves : on y entend
 „chanter des oiseaux de toute espèce ; & en général
 „on y trouve tout ce dont on jouit dans les pays les
 „mieux cultivés & les terres les plus fertiles ; sans
 „compter des lacs, des fleuves & une mer voisine,
 „qui sont de grands présens de la nature.

„La paix est la seule chose que je n'ai pas trouvée
 „dans ce séjour agréable. Je ne sçais si c'est une fata-
 „lité, ou si quelque crime de la nation y a attiré le
 „fleau de la guerre. Le berger va armé dans les bois
 „pour se défendre contre l'ennemi, & non pas contre

(a) Hinc cymini cum monte lacum. *Æneid.* l. 7. C'est le lac de Vico : il est au pied de la montagne du côté du Midi ; de l'autre côté, Viterbe.

AN. DE J. C.
1336.

„ les lous : le laboureur cuirassé se sert d'une lance au
 „ lieu d'un aiguillon pour piquer ses bœufs : l'oïseleur
 „ couvre ses rets d'un bouclier : le pêcheur porte une
 „ épée au lieu de ligne , pour suspendre ses hameçons ;
 „ & ce qui est encore plus singulier , l'habitant va pui-
 „ ser l'eau du puits avec un vieux casque rouillé au lieu
 „ de sceau. En un mot , les armes servent ici d'instru-
 „ mens & d'outils pour tous les ouvrages des champs
 „ & les besoins des hommes. On entend la nuit des
 „ hurlemens affreux autour des murailles ; le jour , des
 „ voix terribles , qui crient sans cesse : *aux armes : aux*
 „ *armes*. Quelle musique , à la place des sons doux &
 „ harmonieux que je tirois de mon luth à Avignon ?
 „ Cette contrée est l'image des enfers. Tout y respire
 „ la haine , la guerre & le carnage.

Fam. l. 1.
ep. 13.

„ A ce portrait , qui pourroit croire que Capranica
 „ est le séjour du plus doux & du plus pacifique de tous
 „ les hommes ? Orso , Comte d'Anguillara , tranquille
 „ au milieu de ce fracas , desire la paix sans craindre la
 „ guerre , vit avec sa femme dans la plus grande union ,
 „ fait à ses hôtes l'accueil le plus obligeant , gouverne
 „ ses vassaux avec une sévérité tempérée par la douceur ,
 „ cultive les Muses & recherche le commerce des gens
 „ d'esprit.

„ Agnès Colonne , son épouse , est une de ces fem-
 „ mes qu'on ne peut louer que par le silence & l'admi-
 „ ration , tant elle est au-dessus de tout ce qu'on pour-
 „ roit dire d'elle !

„ Ces hôtes charmans font trouver agréable un sé-
 „ jour que les horreurs de la guerre rendent affreux.
 „ Quelqu'envie que j'aie de voir Rome & les amis que
 j'y

„ j'y vais chercher , je ne sens plus cette inquiétude
 „ que les hommes éprouvent à mesure qu'ils approchent
 „ du terme de leurs desirs : je suis aussi tranquille dans
 „ cette maison , que je pourrais l'être dans le temple
 „ même de la paix ; & comme on s'accoutume insensible-
 „ ment à tout , je me promène sans armes & sans effroi sur
 „ ces collines , où est le théâtre de la guerre. J'entends
 „ sonner la charge ; je vois des troupes armées en venir
 „ aux mains. Le cliquetis des armes , les cris horribles
 „ des combattans , ne m'empêchent pas de méditer
 „ comme dans le cabinet , & de travailler pour plaire à
 „ la postérité.

AN. DE J. C.
 1336-1337.

Je ne crois pas qu'on puisse peindre plus vivement le déplorable état d'un pays désolé par une guerre intestine. Il me semble voir une image de la France , dans le temps que les Seigneurs ayant secoué le joug de l'autorité royale , se faisoient la guerre les uns aux autres.

Petrarque ne fut pas plutôt arrivé à Capranica , qu'il dépêcha un courier à l'Evêque de Lombès pour lui faire sçavoir qu'il y étoit , & qu'il ne voyoit pas comment il pourroit aller le joindre à travers tant de périls , tous les chemins qui menaient à Rome étant occupés par les ennemis. L'Evêque lui marqua la joie que lui caufoit son arrivée , & lui ordonna de l'attendre.

Ce Prélat arriva à Capranica le 6 Janvier , avec Etienne Colonne son frere , Sénateur de Rome , celui à qui est adressée l'Ode qu'on a vue : ils n'avoient avec eux qu'une troupe de cent chevaux , & comme le parti ennemi tenoit la campagne avec plus de 500 , on fut étonné de les voir arriver sans accident avec une es-

Fam. l. 2.

ep. 13.

Canzon. 6.
 Spirto gentil.

AN. DE J. C.
1736-1737.

corte si foible ; mais le nom & la réputation des Chefs avoient répandu l'alarme dans le camp ennemi, & rendu par ce moyen le chemin libre & sûr.

Quelle joie pour l'Evêque de Lombès de revoir cet homme, qu'il aimoit tendrement, dont il lisoit les ouvrages avec plaisir, & dont la conversation avoit mille charmes pour lui ! Le Sénateur de son côté, fut ravi de voir ce jeune Poète, dont la réputation s'étoit déjà répandue si loin, & qui avoit fait de si beaux vers à sa louange. Il est impossible d'exprimer le ravissement de Petrarque en voyant un Prélat qui lui étoit si cher, & un Héros qu'il brûloit de connoître.

Ils partirent tous de Capranica dans le mois de Février (a) avec leur petite escorte, & arriverent à Rome sans livrer de combat, malgré toutes les mesures qu'avoient prises leurs ennemis pour leur en fermer l'entrée. Etienne Colonne, en qualité de Sénateur, occupoit le Capitole, où il donna un logement à Petrarque, qui ne pouvoit contenir sa joie de se voir dans un lieu, qui avoit été le théâtre de ces grands événemens, qu'il avoit toujours présens à l'esprit.

On ne sçauroit trop regretter les lettres, qu'il écrivit de-là au Cardinal Colonne : il ne nous en est resté que le fragment d'une, datée du Capitole le 15 Février, que je vais traduire.

Fam. l. 2. ep. 14. „ Après avoir lu le grand détail que je vous ai fait „ de Capranica, que n'attendez-vous pas de moi pour „ Rome ? Je conviens que la matiere est abondante & „ inépuisable ; mais dans le moment présent je suis

(a) Il paroît par les fragmens de Petrarque, publiés par Ubaldini, qu'il étoit encore à Capranica le 13 Février. Sa lettre est datée le 15 à Rome, ainsi il partit le 14.

» ébloui par l'éclat de toutes les merveilles , qui frap-
 » pent mes yeux ; l'abondance des choses que j'aurois à
 » dire , m'accable & me réduit au silence (a). Je ne sçais
 » par où commencer.

AN. DE J. C.
1337.

» Je me rappelle ce que vous me disiez un jour à
 » Avignon. Petrarque , n'allez pas à Rome : cette ville
 » n'est plus ce qu'elle étoit autrefois ; elle ne sou-
 » tiendra pas l'idée que vous en avez conçue , ce n'est
 » plus qu'un simulacre ; vous n'y trouverez que des
 » ruines. Ces discours faisoient impression sur moi ; ils
 » ralentissoient un peu mon ardeur : j'avois déjà éprouvé
 » que la présence est le plus grand ennemi des grands
 » noms. Il s'en faut bien que la vue de Rome ait fait
 » cet effet sur moi. L'idée que j'en avois conçue , croît
 » au lieu de diminuer. Ces débris , ces ruines , ont
 » quelque chose de grand , de majestueux , qui m'im-
 » prime une sorte de vénération. Loin d'être étonné
 » que Rome ait subjugué l'univers , je ne le suis que
 » de ce qu'elle l'a fait si tard.

Petrarque fut reçu & traité dans la maison Colonne ,
 comme un enfant de la famille ; ils se dispuetoient à l'envi
 à qui lui marqueroit plus d'amitié. Le vieil Etienne ,
 qui l'avoit connu à Avignon , fut charmé de le revoir ,
 l'accabla de caresses , & s'empressa de lui montrer les
 beautés de Rome. J'ai dit qu'il lui en avoit tracé une
 ébauche dans les conversations qu'ils avoient eu ensem-
 ble , dont cette grande ville étoit presque toujours le sujet.

(a) Pline , après avoir comparé
 les merveilles de Rome à celles des
 autres pays , dit que l'assemblage de
 tant de beautés réunies , lui présente
 l'idée d'un nouvel univers renfermé
 dans une seule ville.

*Universitate vero coacervata , & in
 quemdam œmulum coniecta non alia
 magnitudo exurgit , quam si mundus
 alius quidam in uno loco narraretur.*
 Plin. l. 36. c. 15.

S s ij

AN. DE J. C.
1337.

Mais de toute la famille celui qui vit Petrarque avec le plus de plaisir , fut Jean de St. Vit , frere d'Etienne Colonne , ce vieillard dont j'ai parlé , que ses ennemis avoient fait exiler d'Avignon. Le goût qu'il avoit pour l'esprit & la conversation de Petrarque devint plus fort que jamais , & il lui fut fort utile pour la recherche des antiquités de Rome , dont notre Poëte étoit alors si curieux. Jean de St. Vit en avoit fait une étude particuliere dès l'enfance , & il étoit peut-être alors le seul Romain qui les connut bien , si on excepte Nicolas Rienzi dont je parlerai bientôt.

Rien ne parut plus étonnant à Petrarque que cette indifférence des Romains pour ces précieux restes de l'antiquité qu'ils avoient toujours devant les yeux , & sur lesquels ils ne daignoient pas jeter quelques regards.

Les grandeurs de Rome , nous dit-il , & tout ce qui peut en rehausser l'éclat , n'est nulle part moins connu qu'à Rome ; l'histoire des merveilles qu'elle a opérées , plus ignorée que par les Romains (a).

Jean de St. Vit le menoit tous les jours promener avec lui , au-dedans & au-dehors de cette grande ville , qui avoit l'air vuide & désert , quoiqu'elle contint un peuple immense (b). Ils ne faisoient pas un pas sans trouver quelque chose qui excitoit leur admiration , & servoit de matiere à leurs entretiens. A la fin de leur promenade , ils alloient presque toujours se reposer sur les thermes de Diocletien , dont il reste encore quelques vestiges. Ils montoient quelquefois sur la voûte de

(a) Qui enim hodie magis ignari rerum Romanarum sunt quam Romani cives. Invitus dico , nunquam Romæ minus cognoscitur quam Romæ. Fam.

l. 6. ep. 2.

(b) Quæ cum propter spatium vacua videatur , populum habet immensum Fam. l. 6. ep. 2.

ce beau monument. L'air y est vif, la vue fort étendue, & personne ne venoit les troubler. Ils s'y livroient aux douceurs d'une conversation libre & ouverte, dont le sujet ordinaire étoit l'histoire de Rome ancienne & moderne : chacun avoit son département : Petrarque étoit plus au fait de l'histoire ancienne ; c'est-à-dire, de ce qui s'est passé à Rome avant J. C. Jean de St. Vit sçavoit mieux les événemens postérieurs à cette époque, & il les apprenoit à Petrarque, pour qui rien de tout ce qui pouvoit avoir quelque rapport à cette ville, n'étoit indifférent. Ce fut dans ces conversations que son amour pour Rome fut porté à son comble.

Ils disputèrent un jour sur un monument de l'Empereur Severe, placé entre les monts Palatin & Cælius, auprès du grand Cirque. Petrarque l'appelloit *Septizone*, d'accord sur cela avec les anciennes histoires. Jean de St. Vit le nommoit *Sedes Solis* : c'étoit son nom moderne, parce qu'on croyoit que c'étoit un Temple du Soleil.

Le nom que donnoit Petrarque à ce monument, a prévalu. Il n'en reste plus à présent que quelques ruines, sur le penchant du mont Palatin, vis-à-vis St. Gregoire. Lucius Faunus, fameux antiquaire du seizieme siecle, pense qu'il avoit été bâti pour servir de tombeau ; il dit qu'on lui donnoit alors différens noms : les uns l'appelloient *Settizonio*, à cause de sept rangs ou ceintures de colonnes l'une sur l'autre : les autres *Settifolio*, parce qu'il avoit sept étages. *Solari*. D'autres *Settodio*, parce qu'il y avoit sept rues qui venoient y aboutir (a).

(a) Danet dit que ce sont des bains | bâtir à Transvere à sept rangs de
que l'Empereur Septime Severe fit | colonnes, sur lesquelles régnoient

AN. DE J. C.
1337.

Grav. ant.
Rom. t. 3. f. 365.
135. 164.

Piranesi an-
tich. Rom. t. 1.
f. 38.

AN. DE J. C.
1337.

Rome étoit encore dans cet état déplorable , dont Petrarque avoit fait une peinture si touchante dans son Ode à Etienne Colonne. Le Sénateur toujours en guerre avec les Urbins , n'avoit pu avec toute sa bonne volonté , faire ce que Petrarque desiroit si ardemment , rétablir la paix dans cette ville , relever ses monumens , & lui rendre son ancien éclat. Elle étoit toujours en proie à tous les maux que la guerre entraîne.

On ne voyoit que ruines au milieu des rues , les Eglises étoient dans un délabrement affreux , les Autels sans ornemens , les Prêtres à demi-nus ne pouvoient pas faire l'Office avec cette décence si propre à exciter la dévotion du peuple : les étrangers ne pouvoient y aborder , les grands chemins étoient infestés par des brigands , à qui la ville & les Eglises même servoient de retraite. On n'entendoit parler que de brigandages , d'enlevemens , de viols , d'adulteres , de meurtres , d'assassinats. L'audace régnoit ; la justice étoit muette ; l'impunité rendoit les coupables plus hardis ; les grands , divisés entr'eux , ne s'accordoient qu'à fouler le peuple , qui est toujours la victime de leurs querelles.

Quelle douleur pour Petrarque , de voir dans un état si triste & si humiliant la reine des villes , qu'il regardoit comme sa mere ? Une des choses , qui le toucha le plus , ce fut l'indigne trafic que les Seigneurs Romains faisoient des magnifiques débris de ces mo-

comme sept ceintures. *Di&ant. Rom.*
Aurel. Victor prétend que c'étoit le mausolée des Antonins , élevé dans la dixième région de Rome.

Spartien *in Severo* , parle d'un pro-

jet que formerent successivement Septime Severe & Alexandre Severe , de faire du Septizone l'entrée du Palais Impérial , qui étoit sur le mont Palatin.

numens antiques, où consistoit une partie de sa gloire. Les villes voisines, & sur-tout *l'indolente Naples*, en profitoient pour s'embellir aux dépens de leur mere (a). AN. DE J. C.
1337.

Etienne Colonne avoit pour Collegue cette année, dans l'exercice de la charge de Sénateur, Paul Annibaldi, issu d'une famille illustre & ancienne, que les Généalogistes faisoient remonter jusqu'à Annibal, dont elle portoit le nom.

Cette famille étoit étroitement liée avec la maison Colonne (b), dont elle épousoit toutes les querelles. Od. Rain. an.
1299.

Jean Annibaldi osa se déclarer pour eux contre Boniface VIII, qui confisqua tous ses biens, délia ses sujets du serment de fidélité, le priva du droit de tester, & lâcha contre lui les Inquisiteurs de la Foi. [Je crois que c'étoit le pere du Sénateur dont je vais parler].

Paul Annibaldi, quoiqu'à la fleur de son âge, s'étoit déjà distingué à Rome par son courage; & la douceur de ses mœurs le faisoit aimer de tout le monde (c): en qualité de Sénateur, il avoit aussi son logement au Capitole; & d'ailleurs sa grande liaison avec les Colonnes, le mettoit à portée de voir souvent Petrarque.

La vertu & l'humanité formerent les nœuds qui nous unirent, dit notre Poète, *nous allions quelquefois promener ensemble.*

Dans une de ces promenades il me montrait les ruines

(a) De vestris marmoreis columnis, de liminibus templorum.... de imaginibus sepulcrorum sub quibus patrum vestrorum venerabilis cinis erat, ut reliquas sileam, desidiofa Neapolis adornatur. *Ed. Bas. f. 536.*

(b) Un nouveau lien avoit resserré depuis peu cette union. Henri Colonne venoit d'épouser [l'an 1329]

Paule Annibaldi, fille de Leon.

(c) Paulus Annibaldensis, unus ex Romanis Principibus, cui me familiaris virtus & humanitas fecerant, quibus illum mirabiliter natura dotaverat... homo nobilissimus, & mea opinione fortissimus... acer, ac strenuus. *Nar. 17.*

AN. DE J. C.
1337.

de Rome , & à chaque mot qu'il prononçoit , me regardant avec des yeux mouillés de larmes : voilà , me disoit-il, les tristes restes de ma patrie chancelante , que le sort m'a réservés. Je trouve encore une sorte de plaisir à les contempler ; & je ne souffrirai pas que des mains impies viennent nous les enlever (a).

Paul Annibaldi devoit être d'autant plus touché de ce spectacle , que ses ancêtres étoient accusés d'avoir contribué à mettre Rome dans le délabrement où elle étoit. On le voit dans une lettre en vers , que Petrarque lui écrivit quelques années après , où il lui disoit :

Carm. l. 2.
ep. 12.

„ Il y a des choses où je voudrois vous voir dégéné-
„ rer de vos ancêtres. Ayez leur valeur ; imitez leurs ex-
„ ploits ; aimez comme eux les chevaux , les chiens , les
„ forêts , la chasse ; repandez l'or à pleines mains : voilà ce
„ qui convient à des gens de votre naissance & de votre
„ nom. Mais gardez-vous de plonger de parricides mains
„ dans le sein de votre patrie : ne renversez pas ses tours
„ & ses édifices ; c'est l'ouvrage de ses ennemis.

„ Vos ancêtres , persuadés que le sang d'Annibal
„ couloit dans leurs veines , ont cru peut-être qu'il leur

(a) *Ultima dicens*

Hæc mihi labentis patriæ fragmenta
reservat

Sors mea , suspicioque libens , nec
sospite Paulo

Funditus ista ruent manibus con-
vulsa nefandis.

M. l'Abbé Barthelemi parle d'une lettre Mss. qu'il a vue dans le trésor des Archives de Rome , où il est question d'un accord entre les Chefs des factions , qui déchiroient cette ville dans le quatorzième siècle. Il est dit entr'autres articles , que le Colisée seroit commun aux différens partis ,

& qu'il seroit permis d'en arracher des pierres.

Cela prouve qu'on a tort d'attribuer à la fureur des barbares la ruine des plus beaux édifices de Rome. M. L. Barth. a raison de dire que des Soldats , avides de butin , n'ont ni le pouvoir ni le loisir d'abattre des monumens si solides ; & je pense avec lui , que l'ignorance , l'intérêt & les guerres particulières des Seigneurs Romains ont presque tout détruit. *Mém. de l'Acad. des Inscript.* t. 18. f. 585.

„ convenoit

« convenoit de détruire Rome. Ils ont fait avec le be-
 « lier ce que les armes de ce grand Général n'avoient
 « pu faire. Ne vous laissez point éblouir par une gloire
 « fausse & mal entendue. Votre ayeul a terni par des
 « actions indignes de lui, la gloire qu'il avoit acquise
 « par ses exploits; je ne dis rien que tout le monde ne
 « sçache. Mais que dis-je ! non ; je ne crois pas que le
 « sang de ce fier Carthaginois coule dans vos veines :
 « j'aime mieux aller chercher votre origine dans quel-
 « que rejetton de la maison de Scipion, qui aura pris
 « le surnom d'Annibaldi, par la même raison que le
 « grand Scipion avoit pris le surnom d'Africain, pour
 « avoir conquis l'Afrique. Suivez les traces des héros
 « de ce nom, prenez-les pour modele, & soutenez
 « comme eux votre patrie chancelante.

AN. DE J. C.
1337.

Si Petrarque fut touché de voir en ruines les plus beaux monumens de Rome, en revanche il fut enchanté de l'honnêteté & du désintéressement des Dames Romaines (a). *On a raison, dit-il, de les préférer aux femmes de tous les autres pays. Elles ont la pudeur & la modestie des femmes, le courage & la constance des hommes.*

Il fait sur-tout l'éloge des deux sœurs du Cardinal Fam. 2. 21
 Colonne, Jeanne & Agnès, qui réunissoient, à ce qu'il ép. 15.
 prétend, les bonnes qualités & les vertus qu'on admi-
 roit dans les héroïnes Grecques & Romaines. Agnès Reg. Joan. 221
 avoit épousé en 1322 Jean de Ceccano. Jeanne en 1323
 Pierre, fils de Richard Frangipani.

« A l'égard des hommes, ce sont, dit-il, de bonnes
 « gens, & assez affables, si on les traite avec amitié &

(a) Illas fama vulgaris jure omnium gentium mulieribus anteponit.... ut muliebris est pudor, sic virilis animi robur atque constantia. Ed. Bas. f. 992.

AN. DE J. C.
1337.

» douceur. Il n'y a qu'un seul article, sur lequel ils
» n'entendent pas raillerie : je parle de cette espece
» d'honneur, que les maris attachent, je ne sçais pour-
» quoi, à la vertu de leurs épouses. Loin d'être aussi
» traitables sur ce chapitre que les Avignonnois, qui
» souffrent patiemment qu'on leur enleve leurs fem-
» mes, ils ont toujours à la bouche le mot d'un de leurs
» citoyens (a) : *frappez sur nos dos & sur nos têtes,*
» *pourvu que l'honneur de nos femmes soit à couvert.*

Il prétend qu'on a tort de reprocher aux Romains
l'avidité du gain; *il fut étonné de trouver dans une aussi*
grande ville si peu de marchands & d'usuriers.

Il falloit que Petrarque fût bien aveuglé sur le carac-
tere des Romains, ou qu'il se fût fait un grand chan-
gement dans leurs mœurs en moins de deux siècles :
car le portrait que St. Bernard nous a tracé d'eux, dans
une lettre au Pape Eugene III, est directement opposé
à celui qu'on vient de lire (b). Petrarque répond à cela,
que *St. Bernard, quoique Saint, étoit homme, & par con-*
séquent sujet aux passions; que sans doute quelque Romain
l'avoit offensé, & il avoit écrit dans la chaleur de l'offense.
Dans un accès de colere on dit bien des choses dont on
rougit ensuite (c).

Hildebert, Archevêque de Tours, disoit dans le
douzieme siècle : que *Rome seroit heureuse si elle n'avoit*
pas des Seigneurs, ou si les Seigneurs avoient de la bonne

(a) Icilius à qui Virginie avoit été
promise.

Savite in tergum & in cervicem nos-
tras, pudicitia saltem in turo sit.
Tit. Liv. l. 3.

(b) Gardez-vous des Romains, ils
sont séditeux, jaloux de leurs voi-
sins, cruels envers les étrangers; ils

n'aiment personne, & personne ne
les aime, &c. Bern. l. confid.

(c) Homo erat, & in carne positus
passionibus subjacere poterat.
Potuit aliquā forte lacessitus injuriā
Bernardus illa scribere, & multa
irati homines dicunt, quorum postea
illos pudet. Fd. Basf. f. 1075.

foi (a) ! On verra bientôt Petrarque penser & parler comme lui.

AN. DE J. C.
1337.

La querelle des Colonnes & des Urfins n'étoit pas encore terminée , malgré tous les mouvemens que se donnoit l'Evêque de Lombès , dont le long séjour à Rome avoit pour principal objet la réconciliation des deux familles. Il sçavoit mauvais gré à son pere d'avoir engagé la fienne dans une guerre , qui pouvoit avoir des suites fâcheuses , & il prit un jour la liberté de lui en faire des reproches un peu amers.

Le vieil Etienne, qui , malgré son grand âge , avoit encore le sang bouillant, n'aimoit pas les représentations : il ne pouvoit pardonner à l'Evêque ce trait de hardiesse , & ne vouloit plus le voir. Petrarque fit au pere les instances les plus fortes , pour l'engager à rendre ses bonnes grâces à son fils ; & il eut enfin le bonheur de réussir. A la suite de cette réconciliation , il eut une conversation avec ce vénérable vieillard , qui contient une prédiction bien singulière ; mais dont il n'est pas permis de douter , puisque Petrarque en rappelle le souvenir à Etienne Colonne lui-même , dans une lettre qu'il lui écrivit , lorsque la prédiction fut vérifiée.

« Rappelez-vous , lui dit-il , que nous promenant
« ensemble sur le soir dans la rue large , qui va de votre
« Palais au Capitole , nous nous arrêtâmes dans cette
« especé de carrefour , que forme cette rue avec celle
« qui vades monts à l'Arc-Camille (b) , & de-là au Ti-

Fam. l. 8. ep. x.
Via lata à Ma-
cello corvo-
rum ad septa
campi Martii.
Fabr.

(a) Urbs felix , si vel Dominis urbs
illa careret ;
Vel Dominis esset turpe carere fide.
Hildebertus Archiep. Turonensis ,
ed. Beaugendre. Paris 1708, Chron.

Alber. f. 226.

(b) Cet arc est de pierres quarrées ;
l'architecture en est simple & sans
ornement.

AN. DE J. C.
1337.

„ bre. Nous avions tous les deux le coude appuyé sur
 „ ce vieil monument de marbre , qui est dans le coin ,
 „ & notre conversation rouloit sur l'état de votre fa-
 „ mille , qui étoit alors agitée par une guerre très-fé-
 „ rieuse. Je venois d'obtenir de vous une grace , que
 „ vous aviez refusée à tous vos parens & amis ; qui
 „ étoit de pardonner un trait de liberté à ce fils , contre
 „ lequel vous aviez conçu la plus grande indignation.

„ *Mon fils est votre ami , me dites-vous , il n'a pas*
 „ *assez respecté ma vieillesse* : vous voulez que je lui
 „ pardonne , & que je reprenne pour lui des sentimens
 „ de pere : je n'ai rien à vous refuser ; je veux bien passer
 „ l'éponge sur le passé , & je vous promets de ne pas
 „ conserver la moindre rancune contre lui : mais je saisis
 „ cette occasion pour me justifier d'un reproche , qu'on
 „ me fait tous les jours. On prétend que , contre les
 „ bienfécances de mon âge , j'ai entrepris des guerres ,
 „ qui feront pour ma famille , après ma mort , des hé-
 „ ritages de haines , de querelles & de dangers , dont
 „ elle fera toujours agitée. Je prends Dieu à témoin
 „ que je n'ai entrepris ces guerres que par amour pour
 „ la paix. La caducité de l'âge , une certaine glace
 „ qu'elle a répandue dans mon ame & sur tous mes
 „ sens ; plus que tout , une longue expérience me fait
 „ aimer le repos ; je soupire après des jours tranquilles ;
 „ mais je ne refuse pas le travail quand il le faut : j'aime
 „ mieux affronter la mort dans les combats , que de traîner
 „ une vieillesse honteuse dans l'esclavage. Pour ce qui re-
 „ garde ma succession , hélas ! me dites-vous , en me regar-
 „ dant fixement , les yeux mouillés de larmes , je voudrois
 „ & je devrois en laisser une à mes enfans ; mais les

» destins en ont disposé autrement. Par un renversement
 » de l'ordre que je ne sçauois trop déplorer, c'est moi,
 » c'est ce vieillard décrépît que vous voyez, qui héri-
 » tera de tous ses enfans. En disant cela, la douleur
 » vous ferra le cœur, & vous empêcha de poursuivre.

AN. DE J. C.
1337.

» Je n'ignorois pas que Dieu permet quelquefois que
 » les Princes prevoient ce qui doit arriver à leurs en-
 » fans; témoin l'Empereur Vespasien, & tant d'autres :
 » cependant je fis peu d'attention alors à cette prédic-
 » tion ; mais je me la rappelai quelque-temps après ;
 » lorsqu'elle fut vérifiée : je la racontai à mes amis, &
 » elle devint bientôt publique.

Les Romains, qui desiroient voir bientôt le Pape
 dans son véritable Siege, prièrent Petrarque de lui
 écrire, pour l'engager par les motifs les plus pressans
 à rendre cette justice à Rome. Nous avons vu que la
 premiere Epître de Petrarque avoit fortement ébranlé
 Benoît XII. La seconde étoit, comme l'autre, en vers
 latins & dans le même goût : en voici les principaux
 traits.

Carm. l. II
ep. 5. exul,
inops.

» Très-Saint Pere ! j'ai vu à la porte de votre Palais
 » une Dame vénérable que je croyois connoître : elle
 » avoit l'air pauvre & triste ; l'extérieur négligé ; les
 » cheveux en désordre ; elle alloit seule ; ses amis l'a-
 » voient abandonnée. A travers des dehors si rebutans,
 » on découvroit un air de grandeur & de majesté, qui
 » imprimoit le respect. Le son de sa voix, son langage,
 » faisoient connoître l'élévation de son ame. J'allois lui
 » demander son nom, sa patrie, ce qu'elle vouloit, le
 » sujet de ses larmes, lorsque j'entendis, parmi des san-
 » glots & des soupirs entrecoupés, une voix, qui disoit :

AN. DE J. C.
1337.

„ j'étois Rome. Je fus frappé du plus grand étonnement,
„ en voyant la Reine du monde , illustre par tant de
„ triomphes & de faits héroïques , réduite à cet état
„ d'humiliation & de misère.

Après avoir exagéré avec emphase & par un long étalage de l'histoire ancienne , les avantages de Rome sur les autres villes de l'univers , Petrarque continue adressant toujours la parole au Pape.

„ Daignez vous rappeler que lorsque cette triste
„ épouse vint pour la première fois se jeter à vos
„ pieds , vous étiez alors occupé à examiner une grande
„ question sur la vision de Dieu (a). Le monde chrétien
„ attendoit avec impatience votre décision. Il ne vous
„ fut pas possible de vous rendre aux empressements de
„ votre épouse ; mais à présent que cette affaire est
„ terminée par le décret que vous avez prononcé , rien
„ ne doit plus vous arrêter. Rome vous tend les bras ,
„ l'Italie soupire après votre retour , rendez-vous à
„ leurs vœux. Votre présence fera fuir l'idolâtrie , la
„ superstition , la guerre , la famine , l'indigence , &
„ tous les crimes. Vous ramènerez les beaux jours , &
„ vous aurez pour récompense d'avoir procuré tant de
„ biens à la terre une couronne immortelle , qui fera
„ le terme d'une longue & heureuse vieillesse.

Je ne puis dire précisément combien de tems Petrarque resta à Rome , mais il est certain que son sé-

(a) *Attamen illa gravis tum questio
forte tenebat
Carcere corporeo & mortalibus eruta
vinculis.
Nam videat bene nata cohors ces-
sante ferenum
Nube jubar faciemque Dei ; seu*

*cernere pure
Corpora cum fractis surgent rediviva
sepulchris
Hæc prius incipient.
Je ne crois pas qu'on puisse exprimer cette question théologique en plus beaux vers.*

jour n'y fut pas long. Il n'a pas jugé à propos de nous apprendre , ni ce qui le détermina à partir , ni ce qu'il devint.

AN. DE J. C.
1337.

Il paroît par une Epître de lui en vers latins adressée à l'Evêque de Lombès , qu'il fit route vers le Couchant , & qu'il alla du côté des Pirénées (a). Je ne doute pas que ce ne fût pour prendre possession de son Canonikat de Lombès , que le Pape lui avoit donné le 24 Janvier 1335 avec l'expectative de la premiere Prébende vacante (b).

Pireneus M. R.

On voit par la même Epître , qu'il parcourut la côte d'Espagne du côté de Cadix , qu'il alla ensuite sur les bords de l'Océan Britannique , d'où il date une lettre qu'il écrivit à son ami Thomas de Messine. [Il n'est question dans cette lettre , que de l'Isle de Thule sur laquelle cet ami l'avoit prié de faire quelques recherches].

Ex ipsiſ bris
tannici oce-
ni littoribus
Fam. l. 3. ep. 2.

Je n'ai pu découvrir le vrai motif de ces voyages sur terre & sur mer. S'il en faut croire Petrarque , la curiosité seule le mit en mouvement & le fit aller aux extrémités de la terre : il ajoute cependant , que l'ennui & le dégoût qu'il avoit pour la vie qu'on menoit à Avignon , le chasserent de cette ville , où une dure nécessité le ramena peu de temps après (c). Dans un autre endroit il dit qu'il cherchoit la liberté , & que

(a) Vertor ad occasus & me Pira-
ranus ab alto vidit in aprico latitan-
tem gramine vertex. Carm. l. 1. ep. 7.
Reg. bened. t. 1. f. 174.

(b) M. de la Bâtie a nié ce Cano-
nicat de Petrarque ; mais c'est lui-
même qui nous l'apprend. Fam.
l. 4. ep. 6. Ecclesiæ in quâ sum Ca-
nonicus. Il n'est pas étonnant qu'un

mot dit en passant ait échappé à Mr.
de la Bâtie , & il n'avoit pas vu les
Bulles comme moi.

(c) Tulit & nos multa videndâ
ardor per terras ac maria , & nunc
maxime ad extrema terrarum ea me
voluptas traxit pellente hinc tædie
rerum morumque odio, quo rursus me
dura necessitas retrahit. Fam. l. 3. ep. 2.

AN. DE J. C.
1337.

ce motif le fit courir jusqu'au bout de l'Océan (a).
Quoi qu'il en soit, il est certain qu'il étoit de retour
à Avignon le 16 Août. Il y trouva en arrivant une
lettre de son ami Thomas : la réponse qu'il lui fit est
datée du 18 Août (b) : & il assure l'avoir écrite le
Aven 15. cal. septemb.
Nudius tertius surlendemain de son arrivée. Cela est clair.
applicui.

» Une des choses qui m'a le plus fâché dans le cours
» de ce voyage, dit-il, c'est que, quand je sortois de
» chez moi, je n'entendois personne parler latin, &
» en y rentrant, je ne trouvois pas mes livres, ma com-
» pagnie ordinaire : de sorte que ma ressource étoit
» de m'entretenir avec ma mémoire (c).

Tous les voyages de Petrarque ne faisoient qu'accroître l'idée qu'il avoit toujours eu de la supériorité de l'Italie sur la France, l'Angleterre, l'Allemagne, & en général sur tout le reste du monde. Il faut l'entendre s'expliquer lui-même sur ce sujet, dans une lettre en vers à un de ses amis.

» Autrefois la France ne connoissoit ni les dons
Carm. l. 3. » de Bacchus, ni ceux de Minerve. C'est à Rome qu'elle
ep. 24. » doit le vin & l'huile qu'elle recueille : mais l'oli-
Ed. bas. f. 271. » vier est encore rare dans ce Royaume, & on n'y
» cultive pas ces fruits dorés qui répandent un par-
» fum si agréable. Les moutons qu'on y élève ne don-
» nent pas de belle laine. La terre avare n'y ouvre
» point son sein pour qu'on en puisse tirer les trésors

(a) Libertatem sequens per occi-
dentem & per septentrionem & us-
que ad oceanum terminos longe lateque
circum actus sum. *Ed. bas. f. 359.*

(b) M. de la Bâtie fait écrire cette
lettre à Petrarque en 1333 à son
retour de Paris. *Fam. l. 3. ep. 2.* La
date est dans le Ms. de la Bibl. R.

(c) Id unum in hac peregrinatione
molestum experior : domo egressus
nullum latinæ linguæ murmur audio
domum regressus comites libros
cum quibus loqui sum solitus non
habeo ; omne mihi colloquium cum
memoriâ est. *Ibid.*

» qu'elle

„ qu'elle renferme : elle ne fait pas couler ces eaux
 „ salutaires , où la nature a placé le remede de la plu-
 „ part de nos maux.

AN. DE J. C.
 1337.

„ En Angleterre , on ne boit que de la biere & du
 „ cidre. La boisson de la Flandre est l'hydromel. Comme
 „ le vin ne peut y être transporté qu'à grands frais ,
 „ peu de gens ont le moyen d'en boire.

„ Je ne parlerai pas de ces climats glacés qu'arrosent
 „ le Danube, le Bog & le Tanais. Peu favorisés de Cerès,
 „ ils ne connoissent ni Bacchus ni Minerve. La nature
 „ semble avoir traité tous ces païs en marâtre , elle leur a
 „ refusé à tous quelque chose. Les uns n'ont point de
 „ forêts ; on ne s'y chauffe qu'avec la tourbe : les au-
 „ tres pleins de marais qui exhalent des vapeurs em-
 „ pestées , n'ont point d'eau qu'on puisse boire : il y
 „ en a où la terre couverte d'un sable stérile, de bru-
 „ yeres & de buissons , ne produit rien d'utile : d'autres
 „ que les tigres , les léopards , les lions , les serpens
 „ rendent presque inhabitables.

„ L'Italie est la seule contrée que la nature ait
 „ traitée en mere. Elle lui a donné l'Empire suprême, les
 „ talens , les arts , tous les avantages de l'esprit ; &
 „ sur-tout cette lyre qui a fait triompher les Latins des
 „ Grecs. En un mot il ne lui manque que la paix.

Italie quid
 obest , nisi
 Mars violen-
 tus obestet.

S'il en faut croire Petrarque , le mouvement & l'ab-
 sence avoient fait sur lui leur effet ordinaire contre
 l'amour. “ Le calme étoit revenu dans son ame , il n'y
 „ sentoît plus ces combats perpétuels qui le déchi-
 „ roient. L'image de Laure se présentoit à lui plus rare-
 „ ment , & ce n'étoit plus avec le même empire : au
 „ lieu de passer les nuits entieres à pleurer , il dormoit

V v

AN. DE J. C.
1337.

„ assez tranquillement : il étoit gai , tout l'amusoit ,
„ il rioit des folies que l'amour fait faire : en un mot
„ il croyoit être guéri , & s'en applaudissoit . Mais
il ne tarda pas à s'appercevoir qu'il se trompoit encore
une fois , & qu'il n'y a rien de si équivoque que les
symptômes de guérison en amour (a). Après ce qui
lui étoit arrivé , il semble qu'il auroit dû se défier un
peu plus de lui-même.

A peine fut-il arrivé à Avignon qu'il vit Laure ;
à peine l'eut-il vue , que sa plaie , dont la cicatrice
étoit encore fraîche , se r'ouvrit ; son mal le reprit avec
plus de violence (b). Quelle fut sa douleur , lorsqu'il se vit
replongé dans l'abîme , d'où il croyoit être sorti ! il faut
l'entendre parler lui-même ; il peint vivement son état

„ Je desirois la mort ; j'étois tenté de prendre les
„ partis les plus violens ; je redoutois la rencontre de
„ Laure , comme un Pilote sur mer craint un écueil ,
„ où il a déjà fait naufrage ; j'étois prêt à me trouver
„ mal , lorsque je voyois cette chevelure dorée , ce
„ collier de perles sur un col plus blanc que la neige ,
„ ces épaules dégagées , ces yeux dont les approches
même de la mort ne pouvoient affoiblir l'éclat : son
„ ombre seule me faisoit frissonner , le son de sa voix
„ bouleversoit tous mes sens.

Il avoit vu
Laure dans
quelque gran-
de maladie.

Dans un si triste état , Petrarque vit qu'il n'avoit

(a) *Lentescere fluctus.*

*Absentis capere animi ; dolor , ira
merusque.*

*Humida tranquillus mox lumina
claudere somnus*

*Rarus & insolita risus splen-
descere fronte.*

*Jam minor occurfu , minus imperio-
sa , relicta*

Sensibus in nostris observabatur

imago.

*Fallebat leviter super aucta ci-
catrrix*

Et requies infusa mali.

(b) *Vix bene constiteram dilecta st-
nibus urbis*

*Dum subiit vacuum curarum sar-
cina pondus*

*Illa prior , rediere strucis contraria
morbi.*

d'autre ressource que la fuite, & qu'il falloit absolument prendre ce parti. Il se détermina à abandonner tout-à-fait la ville d'Avignon, dont le séjour lui étoit devenu d'ailleurs insupportable (a).

AN. DE J. C.
1337.

Il nous assure, que les mœurs des habitans & la corruption de la Cour Romaine étoient les véritables motifs de ce départ; mais il y a lieu de croire, que le chagrin d'y avoir fait long-temps sa cour sans succès, pendant qu'il voyoit monter aux plus hautes dignités des gens qui ne le valoient pas, contribuerent beaucoup à lui rendre cette ville odieuse.

„ Je n'espérois plus, dit-il, d'y faire fortune : il
„ auroit fallu pour cela fréquenter les Palais des Grands,
„ flatter, promettre, mentir, dissimuler, tromper, &c.
„ J'en étois incapable; je ne haïssois pas les honneurs,
„ mais les voies qu'il falloit prendre pour y parvenir
„ étoient trop opposées à mon caractère (b).

Il parle des richesses à-peu-près sur le même ton (c).

On voit par cet aveu que Petrarque dans le fond de l'ame étoit ambitieux; il aimoit la gloire & les honneurs; ce qui lui déplaisoit, c'est le chemin qu'il falloit prendre pour y parvenir. Il en vouloit chercher un plus oblique, plus détourné, plus conforme à sa façon de penser: je ne doute pas que le desir de se faire un nom,

(a) Româ reversus cum omnium sed in primis illius tædiosissimæ urbis fastidium atque odium ferre non possem, diverticulum aliquod quasi portum quærens, reperi vallem perexiguam sed solitariam atque amœnam, quæ Clausa dicitur, quindecim passuum millibus ab Avenione distantem, ubi fontium rex omnium sorga oritur. *Ep. ad post.*

(b) Artes deerant quibus hodie præsertim ad altos gradus ascenditur; ambiendi scilicet, magnorum limina, blandiendi, promittendi, mentiendi, simulandi, &c. *Edit. bas. f. 345.*

(c) Divitiarum contemptor existimus, non quod illas non optarem, sed labores curasque oderam; opum comites inseparabiles. *Ep. ad post.*

AN. DE J. C.
1337.

en se livrant entièrement aux lettres , n'entrât pour quelque chose dans le parti qu'il prit de renoncer au monde , & de chercher une retraite. Il ne faut pas tout mettre sur le compte de l'amour.

Après y avoir bien pensé , il ne trouva point de séjour qui lui convint mieux , & qui lui parût plus propre à remplir ses vues que cette solitude singulière qu'il alla voir , enfant , dans le temps qu'il étudioit à Carpentras , & qui fit alors sur lui une impression très-vive , comme on a vu dans ces mémoires.

Cette impression avoit déjà produit quelques effets : Petrarque nous apprend que *dans les violens accès de sa passion , il alloit quelquefois à Vacluse tempérer l'ardeur qui le dévorait par la fraîcheur des eaux de cette fontaine merveilleuse , & par l'ombrage des bois dont elle étoit alors entourée (a).*

Ayant résolu d'y fixer entièrement son séjour , il acheta à Vacluse une petite maison avec un petit champ , & il alla s'y établir avec ses livres (b) ; quelques Auteurs ont dit , que cette maison & ce champ étoient dans la succession de son pere (c) ; mais je crois qu'il vaut mieux s'en rapporter à Boccace , qui assure (d) qu'il en fit l'acquisition. Quelle apparence qu'un Florentin qui vivoit à Avignon du commerce qu'il y faisoit , ait imaginé d'acquérir du bien à Vacluse !

Voilà la véritable époque de l'établissement de

(a) *Juvenilem ætatem qui me multos annos tenuit , sperans illis umbraculis lenire , eo jam inde ab adolescentiâ sæpe confugere , velut in arcem munitissimam , solebam. Fam. l. 8. ep. 3.*

(b) *Hospitium ex quo Cræti regna spernebam. Sen. l. 10. ep. 2.*

Captus loci dulcedine libellos meos & me ipsum illuc transtuli. Ep. ad post.

(c) *Nel quale godeva alcune possessioni dal padre acquistate. Bandini vit. Petr.*

(d) *Parvo ibi comparato domicilio & agello. Bocc. l. de fontibus.*

Petrarque dans cette solitude singulière : c'est lui-même qui nous l'apprend, ainsi que le véritable motif qui le détermina à s'y retirer ; il faut donc regarder comme une fable ce qui a été dit jusqu'à présent par les Italiens, qu'il y alla en 1327, & que c'est là qu'il vit Laure pour la première fois, & devint amoureux d'elle, en allant à l'Isle (a).

Vaucluse est un de ces lieux où il semble que la nature aime à se montrer sous une forme singulière. Dans cette belle plaine de l'Isle qui ressemble à la vallée de Tempé, du côté du Levant, on trouve un petit vallon terminé par un demi-cercle de rochers d'une élévation prodigieuse, qu'on diroit avoir été taillés perpendiculairement.

Le vallon est renfermé de tout côté par ces rochers qui forment une espèce de fer à cheval, de façon qu'il n'est pas possible d'aller au-delà ; c'est ce qui lui a fait donner le nom de Vaucluse en latin *Vallis Clausa* (b). Il est partagé par une rivière entourée de prairies toujours vertes.

A la rive gauche du fleuve, on trouve un chemin qui mène en tournant un peu au fond de ce demi-cercle ou fer à cheval. Là, au pied d'une masse énorme de roc qui menace le Ciel & qu'on voit en face, est un antre assez vaste creusé des mains de la nature, où l'on peut entrer quand la fontaine est basse, & dont

(a) 1327. Nel suo ritiro di valchiusa, dove si era comprato uno orticello con una piccola casa, s'innamorò della sua Laura, laquale era nata di famiglia nobile in Avignone. *Giorn. de letter.* t. 8. f. 187.

(b) Clausa Vallis sic enim vocant incolæ ; sic vocari voluit natura quando illam circumductis collibus abdidit extra omne iter omnemque concursum, viderique nisi ab incolis non permittit. *Edit. Basil. f. 187.*

Strabo l. 4.
Flor. l. 4. cap. 2.
Plin. hist. nat.
l. 18. cap. 22.
Boccac. l. de font.

AN. DE J. G.
1887.

l'obscurité a quelque chose d'effrayant. C'est une double caverne , dont l'extérieur a plus de soixante pieds de hauteur sous l'arc qui en forme l'entrée. L'intérieur n'en a pas tout-à-fait la moitié. Elle paroît avoir cent pieds de large & environ autant de profondeur. On trouve vers le milieu de cet antre un bassin ovale en forme de puits, dont le grand diamètre est de 45 pas ou 18 toises. De-là s'élève sans jet ni bouillon cette source abondante qui forme la forgue : on prétend qu'on a fondé plusieurs fois le bassin & qu'on n'a jamais pu en trouver le fond. Cela ne viendrait-il pas de ce que l'eau s'élevant avec force du fond à la superficie repousse le plomb de la sonde & la corde à laquelle il est attaché ? Cependant on ne voit qu'une nape d'eau tranquille & sans agitation.

La superficie de cette eau paroît noire : trois choses y contribuent , la profondeur du goufre , la couleur de la voûte qui le couvre , & l'obscurité de l'antre. Dans le fond rien de plus clair , de plus pur , de plus limpide que cette eau : elle ne teint pas les rochers entre lesquels elle passe , & n'y produit ni mousse ni rouille ; mais qui le croiroit ? cette eau si belle à l'œil n'est pas bonne à boire ; elle est crue , pesante , indigeste. En revanche elle est excellente pour la tannerie & les teintures : elle fait croître une herbe qui a la vertu d'engraïsser les bœufs & d'échauffer les poules. Pline le naturaliste & Strabon en parlent.

Dans l'état ordinaire de cette fontaine , l'eau passe par des conduits souterrains de son bassin dans le lit où elle commence son cours : mais dans le temps de sa

crue qui arrive vers l'équinoxe du printemps (a) & quelquefois après de grandes pluies , elle s'élève au-dessus d'une espece de mole qui est devant l'ancre d'où elle se précipite avec un bruit épouvantable entre des rochers , jusqu'à ce qu'étant arrivée à un endroit plus uni & plus profond , elle coule tranquillement , & forme une riviere nommée forgue (b) capable de porter bateau à sa source ; chose singuliere & unique. Elle se partage en plusieurs bras , qui , après avoir arrosé une partie du Comtat & reçu quelques ruisseaux , vont se jetter dans le Rhône près d'Avignon.

Voici une description bien poétique & bien vraie de cette fontaine.

*Là parmi des rocs entassés ,
Couverts d'une mousse verdâtre ,
S'élancent des flots courroucés ,
D'une écume blanche & bleuâtre.
La chute & le mugissement
De ces ondes précipitées
Des mers par l'orage irritées
Imitent le frémissent ;
Mais bientôt moins tumultueuse ,
Et s'adoucissant à nos yeux ,
Cette fontaine merveilleuse
N'est plus un torrent furieux :
Le long des campagnes fleuries ,
Sur le sable & sur les cailloux ,*

(a) Petrarque qui a eu le temps de la bien observer nous le dit lui-même :

*Questa fonte e' e ogni hor plena ,
Ma con piu larga vena
Veggiam , quando co'l tauro il sol*

s'aduna. Canz. 18.

(b) Les Anciens l'appelloient *fulga amnis vindalicus, forgia*. Boccace croyoit que *forgia* venoit de *sergere*.

AN. DE J. C.
1337.

*Elle caresse les prairies
Avec un murmure plus doux.
Alors elle souffre sans peine ,
Que mille différens canaux
Divisent au loin dans la plaine
Le trésor fécond de ses eaux.
Son onde toujours épurée ,
Arrosant la terre altérée ,
Va fertiliser les sillons.
De la plus riante contrée , &c.*

Il est assez inutile que j'avertisse le Lecteur que ces vers ne sont pas de moi. Il est aisé de voir qu'ils coulent de la veine d'un de nos meilleurs Poètes. Je me flatte qu'il ne trouvera pas mauvais que je les aie empruntés de son voyage de Provence pour en orner ces mémoires. Quand je les lis , je crois être à la fontaine de Vaucluse ; quand je suis à cette fontaine , je ne puis m'empêcher de les réciter.

L'Auteur de ce voyage charmant , qui imite si bien le badinage de Chapelle , a placé à l'Isle à l'Office du Vendredi-Saint la première entrevue de Petrarque & Laure (a). A Dieu ne plaise que je veuille lui en faire un crime : il a suivi le torrent des Historiens & Commentateurs de Petrarque ; & d'ailleurs dans des ouvrages de cette espèce , où il ne s'agit que d'amuser l'esprit par un badinage élégant & facile , il est permis d'adopter les traditions les plus incertaines quand elles

(a) C'est en effet à l'Isle que Petrarque vit pour la première fois à l'Office du Vendredi-Saint l'héroïne que ses vers ont rendue immortelle.

Nous sommes persuadés que la beauté du pays a eu autant de part à ses retours fréquens que la constance de sa passion. Voy. de Langued. & Prov. peuvent

peuvent contribuer à l'agrément de l'ouvrage.

Je reviens à la fontaine : pendant les sécheresses de l'été le bassin se retrecit au point qu'il n'a quelquefois plus qu'une toise de diametre. On descend alors aisément jusqu'au bord de l'eau. Ce qu'il y a de singulier , c'est que , malgré cette grande diminution de la principale source , la riviere ne décroît que d'un quart tout-au-plus. Du pied de ces rochers qui forment le demi-cercle , & viennent aboutir à l'ancre , partent de tout côté mille bouillons d'eau qui tombent en cascade dans le canal , & fournissent toujours à-peu-près la même quantité d'eau.

On a observé , que , lorsque le bassin de la principale source est plein jusqu'au rez de chaussée , les matieres légères qu'on y jette disparoissent dans un instant. On croyoit qu'elles alloient à fond , & cela passoit pour un mystere ; mais on a remarqué qu'en jettant une pierre dans le bassin du côté où le rocher est coupé perpendiculairement , elle paroît d'abord revenir vers l'endroit où on l'a jettée , ce qui donne lieu de croire que l'eau s'élevant à gros bouillons & trouvant des ouvertures à travers les rochers , s'échappe & entraîne avec elle les matieres qu'on jette.

Il faut entendre Petrarque lui-même sur cette merveille du monde : qui peut en parler mieux que lui ?

„ *Quand on trouve , dit Seneque , un antre creusé* Edit. Basil.
 „ *par la nature dans le sein d'un rocher , sans que l'hom-* f. 287.
 „ *me y ait mis la main , l'ame se sent pénétrée d'un*
 „ *sentiment de religion.* Quel antre plus capable de
 „ *faire cette impression , que celui d'où sort la fontaine*
 „ *de Vaucluse ?*

„ Seneque ajoute : *les sources des grands fleuves*
 X x

AN. DE J. C.
1337.

„ nous inspirent une sorte de vénération. Il y a des
„ fleuves plus longs dans leur cours , plus abondans en
„ eau que la forgue. Mais où trouvera-t'on une source
„ qu'on puisse comparer à celle de cette riviere ?

„ Enfin Seneque dit : *l'éruption subite d'un fleuve*
„ *mérite des Autels*. Si cela est , il faut ériger un Autel
„ à la fontaine de Vaucluse , qui , même à sa source ,
„ forme un fleuve navigable. J'en prends Dieu à témoin ,
„ mon dessein est de le faire , lorsque mes facultés me
„ le permettront , dans mon petit jardin qui est sous
„ les rochers & au-dessus des eaux ; mais ce n'est pas
„ aux Dieux des fleuves ni aux Nymphes de la fon-
„ taine que je dédierai cet Autel , comme le veut Se-
„ neque , ce sera à la Vierge mere de ce Dieu , qui a dé-
„ truit les Temples & les Autels de tous les autres Dieux.

Il y avoit dix ans que Petrarque étoit établi à Vau-
cluse, lorsqu'il parloit sur ce ton. Il faut l'entendre encore
faire lui-même le portrait de sa solitude , & de la vie
singuliere qu'il y menoit alors & qu'il y a toujours me-
née à peu de chose près.

Fam. l. 23.
ep. 8. M. R. „ Ici je fais la guerre à mes sens , & je les traite
„ comme mes ennemis. Mes yeux qui m'ont entraîné
„ dans toute sorte de précipices ne voient que le ciel ,
„ l'eau , & les rochers : ni or , ni pierreries , ni ivoire , ni
„ pourpre , &c. La seule femme qui s'offre à leurs regards
„ est une servante noire , seche & brûlée comme les
„ déserts de la Lybie. Mes oreilles ne sont plus flattées
„ par les sons harmonieux des voix & des instrumens
„ qui ravissoient mon ame. Je n'entends ici que des
„ bœufs qui mugissent , des moutons qui bêlent , des
„ oiseaux qui gasouillent , & des eaux qui murmurent.

„ Je garde le silence depuis le matin jusqu'au soir ,
 „ n'ayant personne à qui parler ; le peuple uniquement
 „ occupé à cultiver sa vigne & ses vergers , ou à tendre
 „ ses filets , ne connoît pas la conversation ni le com-
 „ merce de la vie. Je me contente souvent du pain noir
 „ de mon valet , & je le mange même avec une forte
 „ de plaisir. Quand on m'en porte de blanc , je le
 „ donne presque toujours à celui qui l'a porté. Mon
 „ valet , qui est un homme de fer , me reproche quel-
 „ quefois la vie trop dure que je mene , & m'assure
 „ que je ne pourrai pas la soutenir long-temps. Pour
 „ moi je pense au contraire qu'il est plus aisé de s'ac-
 „ coutumer à une nourriture grossière qu'à des mets
 „ délicats & recherchés : des figues , des raisins , des
 „ noix , des amandes ; voilà mes délices. J'aime les pois-
 „ sons dont ce fleuve abonde , c'est un grand plaisir
 „ pour moi de les voir prendre dans les filets qu'on
 „ leur tend & que je leur tends moi-même quelquefois.
 „ Je ne parle pas de mes habits : tout est changé ! Je
 „ ne porte plus ceux dont j'aimois autrefois à me parer
 „ [en gardant toujours la bienséance & sans sortir de
 „ mon état]. Vous me prendriez à présent pour un la-
 „ boureur ou un berger.

„ Ma maison ressemble à celle de Fabrice ou de Caton.
 „ Tout mon domestique consiste en un chien & un
 „ valet. Ce valet a sa maison qui touche la mienne.
 „ Quand j'ai besoin de lui , je l'appelle : quand je n'en
 „ ai plus besoin , il retourne dans sa maison. Je me suis
 „ fait deux jardins qui me conviennent à merveille : je
 „ ne crois pas que dans le monde , il y ait rien qui y
 „ ressemble. Il faut que je vous confie une foiblesse

X x ij

AN. DE J. C.
1337.

AN. DE J. C. 1337. „digne d'une femmelette ; je suis indigné qu'il y ait
 „quelque chose de si beau hors de l'Italie (a). Je l'appelle mon Parnasse Transalpin.

„De ces deux jardins , l'un est ombragé , propre à
 „l'étude , consacré à Apollon. Il est en pente sur la
 „sorgue naissante , terminé par des rochers & des lieux
 „inaccessibles où il n'y a que des oiseaux qui puissent
 „aller : l'autre est plus près de la maison , moins sauvage , agréable à Bacchus ; & ce qui est singulier , au
 „milieu d'un fleuve très-rapide , séparé par un petit
 „pont d'une grotte voûtée , où les rayons du soleil
 „ne pénètrent pas. Je crois qu'elle ressemble à cette
 „petite piece , où Cicéron alloit quelquefois déclamer :
 „elle invite à l'étude.

„Je m'y tiens à midi : je vais le matin dans les cô-
 „teaux ; le soir dans les près , ou dans ce petit jardin
 „près de la fontaine où l'art surmonte la nature , situé
 „sous un rocher au milieu des eaux : il est étroit , mais
 „propre à réveiller l'esprit le plus paresseux & à
 „l'élever jusqu'aux nues. Je passerois volontiers ma vie
 „ici , si je n'étois trop près d'Avignon , & trop loin
 „de l'Italie ; car pourquoi dissimuler ces deux foibles
 „de mon ame , j'aime l'Italie , & je hais Avignon.
 „L'odeur empestée de cette maudite ville corrompt
 „l'air pur de mes champs. Je sens que son voisinage
 „m'en fera sortir.

Fam. l. 16. A un ami qu'il invitoit à venir dans sa retraite ,
 ep. 6. M. R. il écrivoit : „ Ici point de tyran qui nous menace ; point
 „ de citoyen insolent qui nous morgue ; point de lan-

(a) Si foemineam levitatem fateri oportet , tale quidquam esse extra Italiam indignor.

„ gue mordante qui nous déchire. Ni querelles , ni cla-
 „ meurs , ni procès , ni bruit de guerre : on n'y connoît
 „ pas l'avarice , l'ambition , ni l'envie. Il n'y a point de
 „ grands Seigneurs à qui il faille aller faire sa cour en
 „ tremblant : tout y respire la joie , la simplicité , la
 „ liberté ; c'est un état mitoyen entre la pauvreté &
 „ les richesses ; une rusticité douce , modeste , &
 „ sobre. Le peuple est innocent , facile , sans armes.
 „ Le Seigneur bon & affable aime les honnêtes gens.
 „ Ici l'air est sain , les vents doux , la terre découverte ,
 „ les sources claires , le fleuve poissonneux. On y trouve
 „ des bois épais , des antres humides , des lits de gazon ,
 „ des prairies émaillées , des collines consacrées à Bac-
 „ chus & à Minerve. Pour ce qui regarde la vie ani-
 „ male , j'en suis on ne peut pas moins occupé ; mais
 „ je vous dirai en deux mots une chose très-vraie , c'est
 „ que tout ce qui croît sur la terre ou qui vit dans l'eau ,
 „ est ici comme dans le Paradis terrestre pour parler le
 „ langage des Théologiens , ou dans les champs Elisées
 „ pour parler celui des Poètes. Un homme voluptueux
 „ qui voudroit quelque chose de plus recherché , le
 „ trouveroit aisément dans le voisinage.

AN. DE J. C.
1337.

Dans un autre lettre à un ami parlant de la vie qu'il
 menoit dans cette retraite , il lui dit : Senil. l. 10.
ep. 2.

„ Combien de fois l'été à minuit après avoir dit mon
 „ Office , ai-je été me promener tout seul dans les
 „ champs ou sur les montagnes au clair de la lune ?
 „ Combien de fois même suis-je entré malgré l'obscu-
 „ rité de la nuit tout seul dans cet antre terrible , où ,
 „ dans le jour & en compagnie , on n'entre pas sans se
 „ sentir ému d'une secrète frayeur ? J'éprouvois une

AN. DE J. C. 1337. „ forte de plaisir en y entrant ; mais je l'avoue , il „ n'étoit pas sans horreur (a).

„ J'ai trouvé tant de douceur dans cette solitude , „ une tranquillité si agréable que je ne crois avoir vécu „ que le temps que j'y ai passé : tout le reste de ma vie „ n'a été qu'un supplice continuel (b).

Il faut en convenir , ce désert sauvage est plein de beautés ; mais de ces beautés tristes , sombres , qui ne plaisent qu'aux ames sensibles , & paroissent horribles aux personnes légères & dissipées.

Une autre chose contribuoit encore à rendre la fontaine de Vaucluse agréable & chère à Petrarque , c'est un certain rapport qu'elle avoit avec lui. J'ai déjà dit que la crue de la fontaine ordinaire & périodique est au mois d'Avril , après l'Equinoxe du printemps ; & on a vu que tous les ans le 6 Avril Petrarque sentoît un redoublement de sa passion qui lui faisoit répandre des torrens de larmes (c). Il parle lui-même de ce rapport.

Hist. de l'egl. gall. t. 14. Les Historiens de l'Eglise gallicane n'avoient pas bien lu Petrarque , quand ils disoient , que *Vaucluse fut l'écueil de sa vertu ; qu'il s'y occupa d'une passion criminelle ; & que son génie poétique se dégrada jusqu'à chanter des feux profanes.*

Vaucluse ne fut pas l'écueil de la vertu de Petrarque. Quand il y alla , il y avoit long-temps que sa vertu avoit

(a) Quoties horailâ nullo comite non sine voluptate horridâ immane illud fontis specus intraverim , quo vel committatum huc ingredi horror est. *Ibid.*

(b) Multos illic annos . . . egi tanta in requie tantaque dulcedine ut illud ferme tempus solum mihi vita fuerit , reliquum omne supplicium. *Ibid.*

(c) Questa fonte ognihor piena Ma con più larga vena Veggiam quando co'l tauro il sol s'aduna Così gli occhi miei piangon d'ogni tempo Ma più nel tempo che Madonna vidi. *Canz. 18. Stanz. 6.*

fait naufrage ; & s'il y *chanta* , comme ailleurs , *des*
feux profanes , c'est après avoir fait de vains efforts
 pour les éteindre dans cette retraite qu'il avoit choisie ,
 parce qu'il la croyoit propre à produire cet effet.

A cela près rien de plus pur , de plus innocent , de
 plus austère même que la vie qu'il y mena , si l'on
 peut s'en rapporter à son témoignage ; & d'ailleurs
ses meilleurs ouvrages y ont été faits , commencés , ou du
moins conçus ; cela mérite un peu d'indulgence.

Je ne veux pas finir cette description de *Vaucluse* &
 de la vie que *Petrarque* y menoit , sans relever une erreur
 que je trouve dans presque tous les voyageurs.

En allant à la fontaine de *Vaucluse* on voit de l'autre
 côté de la rivière un vieux Château perché sur la mon-
 tagne qui paroît inaccessible , & uniquement propre
 à servir de demeure à des oiseaux de mauvais augure.
 C'étoit cependant le Château du Seigneur de *Vaucluse* ,
 & on verra dans ces mémoires l'Evêque de *Cavaillon*
 aller quelquefois s'y établir pour plusieurs jours. Il est
 inhabité depuis plusieurs siècles , & on l'a laissé tomber
 en ruine.

Les habitans de *Vaucluse* l'appellent *le Château de*
Petrarque , & le montrent sous ce nom aux étrangers
 qui vont voir la fontaine : ils assurent que la maison
 de *Laure* étoit vis-à-vis , & qu'il y avoit un passage
 sous terre qui communiquoit de l'une à l'autre.

Golnitz a adopté cette fable dans la relation qu'il a
 donnée de ses voyages en *Flandres* & en *France* vers le
 milieu du siècle passé. Il dit en parlant de *Vaucluse* :
 „ On y montre encore les maisons de *Petrarque* & de
 „ *Laure*. Dans celle de *Petrarque* , quoiqu'elle soit en

Quidquid
 mihi excidit
 illic vel actum,
 vel conceptum,
 vel conceptum
 est. *Epist. ad*
post.

AN. DE J. C.
 1337.

AN. DE J. C.
1337.

» ruines , on voit une grotte souterraine qui sert à
» présent de citerne & d'abreuvoir pour les moutons.
» C'étoit un passage sous terre par où il alloit dans la
» maison de Laure , qui étoit vis-à-vis la sienne (a).

Tous les voyageurs ont donné dans le même piège ,
même le Pere Labat (b).

Il n'est donc pas étonnant que Mademoiselle de Scuderi
dise dans son Roman de Mathilde , après avoir fait la
description de Vaucluse : « La maison de Laure étoit
» dans ce lieu-là , & Petrarque en avoit une toute pro-
» che sur une petite éminence : de sorte que , si la mo-
» deste rigueur de Laure ne se fût pas opposée à sa féli-
» cité , il eût pu avoir mille commodités de l'entre-
» tenir en particulier. Mais bien que Laure eût pour
» lui la plus grande estime , & toute la tendresse dont
» elle étoit capable , elle vivoit avec tant de retenue
» que sans lui faire jamais la moindre rudesse , on peut
» dire qu'il n'avoit pourtant jamais sujet d'en être tout-
» à-fait content. Aussi ne voit-on dans ses ouvrages que
Mathilde f. 18. » des plaintes tendres & respectueuses.

Madame Deshoulières n'a pas pensé si avantageu-
sement de la vertu de Laure. Elle ne croyoit pas sans-
doute qu'il fût possible de résister aux charmes , à
l'amour , aux tendres complaints d'un amant tel que

(a) Ostenduntur ibi adhuc Petrarchæ & Lauræ ædes. Illius sicut sint vastatæ, comparat tamen inter rudera adhuc subterraneum quoddam antrum usum cisternæ quod dedit modo ovibus pascendis commodum ; ex hoc subterraneo ita in Lauræ domum regione structam venire poterat. *Göln. Ulysses belgo gall. f. 447. Martin Zeiler. Itin. gall. cap. 5.*

répète la même chose.

(b) Le Pere Labat dans ses voyages dit que Laure avoit une maison vis-à-vis celle de son amant sur une autre pointe de rochers , séparée par un vallon profond. On voit encore , dit-il , les masures de ces édifices qu'on appelle les Châteaux des Amans.

Petrarque.

Petrarque. Elle soupçonne que Laure se laissa toucher ,
& accorda des faveurs.

AN. DE J. C.
1337.

Où cette vive source , en roulant sur ces bords ,
Semble nous raconter les tourmens , les transports ,
Que Petrarque sentoît pour la divine Laure.
Il exprima si bien sa peine , son ardeur ,
Que Laure malgré sa rigueur
L'écouta , plaignit sa langueur ,
Et fit peut-être plus encore.

Dans cette Stance Madame Deshoulières ne fait que
soupçonner la défaite de Laure. Elle parle plus affir-
mativement dans la Stance suivante ; mais elle place
bien mal le lieu de la scène.

Dans cet antre profond , ou sans autres témoins
Que la Náyade & le Zephyre ,
Laure sçut par de tendres soins
De l'amoureux Petrarque adoucir le martyre.

Si elle parle , comme il y a apparence , de l'antre
d'où sort la fontaine , je doute que les amans les plus
enflammés pensassent à y éteindre leurs feux autrement
que par la fraîcheur qui y regne. Mais Madame Deshou-
lières a voulu s'amuser & plaire en faisant de jolis vers ,
& elle y a bien réussi. *Les Poètes* , comme disoit Waller
à Charles II. Roi d'Angleterre (a) , *réussissent mieux en*
fiictions qu'en vérités.

Les Italiens qui ont cru que Laure demouroit à Cabrie-
res , & que sa première entrevue avec Petrarque fut
auprès de l'Isle , sont persuadés que notre Poète ne fixa
son séjour à Vacluse que pour être plus à portée de la

(a) Waller célèbre Poète Anglois | cette différence. Waller lui répon-
avoit fait de fort bons vers pour Crom- | dit : c'est que nous autres Poètes nous
wel, il en fit de mauvais pour Charles II. | réussissons mieux en fiictions qu'en
Ce Prince lui demanda la raison de | vérités.

AN. DE J. C.
1337.
voir. Cependant Petrarque répète en plusieurs endroits qu'il ne se confina dans cette solitude que pour fuir Laure (a).

Tout ce qu'on peut dire à cela , c'est qu'ils n'ont pas connu les passages de Petrarque dont je parle , ou n'y ont pas fait attention : mais que dire de Mr. de la Bâtie qui les a connus , & qui en a senti toute la force ! Sans doute il n'a pas voulu croire Petrarque sur sa parole ; car voici comment il s'exprime.

Mém. de l'acad.
t. 15. f. 787.
„ Petrarque se retira à Vacluse uniquement parce
„ qu'il étoit dégoûté de la Cour & qu'il vouloit se livrer
„ à l'étude sans distraction. A ces motifs il en ajoute
„ un troisieme ; c'est , dit il , qu'il cherchoit à se déli-
„ vrer de la passion qui le maîtrisoit. Mais le desir de
„ rompre sa chaîne ne devoit pas être bien fort dans un
„ amant qui se rapprochoit de sa maîtresse ; aussi lui fit-
„ il sa cour très-affiduellement , tant qu'il habita les rives
„ de la sorgue.

N'est-il pas bien singulier , qu'un homme établi à Avignon , amoureux d'une personne qui réside près de Vacluse , aille fixer son séjour dans ce village pour fuir la personne qu'il aime , & se guérir de sa passion ? Mr. de la Bâtie a bien raison de dire que *l'amant qui se rapproche de sa maîtresse , n'a pas bien envie de rompre sa chaîne*. Mais s'il avoit lu Petrarque avec attention , il n'auroit pas cru si légèrement , que *le village où Laure demuroit avec sa famille , étoit auprès de la sorgue & voisin de la fontaine de Vacluse*.

Si Peträrque avoit aimé comme on aime à présent ,

(a) Hoc procul asperxi secreto in
littore saxum
Naufragiis tutumque meis ap-

tumque putavi ;
Huc modo vela dedi. *Carm. l. 1.
epist. 6.*

il auroit bien fait de se rapprocher de sa maîtresse & de la voir souvent pour se guérir de sa passion : le remède est infaillible à ce qu'on prétend ; mais la passion de Petrarque étoit trop forte , & son caractère trop ferme pour qu'un pareil remède lui convînt. Aussi est-il certain qu'il prit le parti contraire ; il se refugia à Vaucluse pendant que Laure restoit à Avignon.

AN. DE J. C.
1337-1338.

Mais il avoit tort de croire que cette solitude seroit un port qui le mettroit à l'abri des tempêtes de l'amour. Pouvoit-il ignorer ces vers d'Ovide , qui étoient alors , comme il le dit lui-même , *dans la bouche de tous les écoliers* ?

Mortel par l'amour agité !
Évitez retraite profonde.
Dans la foule , au milieu du monde ,
Vous êtes plus en sûreté (a).

Il avoit déjà éprouvé dans les premiers accès de sa passion , l'inutilité des soins qu'il prenoit pour fuir l'amour ; *il avoit beau se cacher dans les rochers & dans les bois , il n'y avoit point de lieux si déserts & si sauvages , où l'amour ne vînt le tourmenter* (b).

Il l'éprouva plus que jamais dans son nouvel établissement à Vaucluse , où il ne fût pas plutôt arrivé , que l'image de Laure vint le poursuivre sans relâche. Elle se présentoit à lui par-tout , en tout temps , & sous mille formes différentes. Il faut l'entendre lui-même : la peinture qu'il en fait , est bien vive.

Carm. l. 1.
ep. 7.

(a) *Pueris omnibus notissimi versus*
Quisquis amat , loca sola nocent ,
loca sola caveto.
Quo fugis ? in populo tutior esse
solis. Ovid. de rem. am.

(b) *Ma pur si aspre vie ne si selvagge*
Cercar non so , ch'amor non vengameco. Sonn. 27.

Y y ij

AN. DE J. C.
1338.

» Trois fois , au milieu de la nuit , la porte de ma
» chambre fermée , je l'ai vue devant mon lit avec une
» contenance assurée , réclamant son esclave : la peur
» glaçoit mes membres ; mon sang abandonnoit mes
» veines pour se retirer dans le cœur : je ne doute pas
» que si on fût venu alors avec une lumière , on ne
» m'eût trouvé pâle comme un mort , & portant sur
» mon visage tous les signes de la plus grande frayeur.

» Je me levois tren blant avant l'aurore ; & sortant
» bien vite d'une maison , où tout m'étoit suspect , je
» grimpois sur la cîme du rocher ; je courois dans les
» bois , regardant de tout côté , si cette image , qui
» étoit venue troubler mon repos , ne me suivois pas.
» Je ne me croyois nulle part en sûreté.

» On ne voudra pas me croire , mais ce que je dis est
» vrai. Souvent dans des endroits écartés , lorsque je
» me flattois d'être seul , je la voyois sortir du tronc
» d'un arbre , du bassin d'une fontaine , du creux d'un
» rocher , d'un nuage , je ne sçais d'où. La frayeur me
» rendoit immobile ; je ne sçavois que devenir ni où aller.

Et jusques dans le sein de ce charmant réduit ,
Ce fantôme adoré sans cesse me poursuit :
Il s'affied avec moi sur le bord des fontaines ;
Je le retrouve encor dans le calme des plaines ,
Dans le fond des forêts , dans l'ombre de la nuit (a).

Petrarque passa près d'un an de suite dans cette re-

(a) Ces vers m'ont paru convenir
à Petrarque. Je les ai tirés d'une
Épître de Mr. Dorat sur la vraie Phi-
losophie. Au lieu de *fantôme adoré* ,
il y a le *démon des honneurs*.
Ils paroissent être une imitation
de ces vers de Petrarque :

*Jo l'ho piu volte [or chi fia che
me'l creda] ?
Neli' aqua chiara e sopra l'erba
verde
Veduta viva , e nel troncon d'un
faggio , &c. Canz. 17.*

traite , presque toujours seul , n'ayant pour toute compagnie que son chien , & pour le servir qu'un pêcheur de Vaucluse qui faisoit toutes ses affaires. Les domestiques qui le servoient à Avignon , ne purent jamais s'accoutumer à un genre de vie si sauvage : ils le quitterent.

AN. DE J. C.
1338.

Voici le portrait qu'il fait de ce pêcheur de Vaucluse qui composoit toute sa maison : *c'étoit , dit-il , un animal aquatique (a) , élevé entre les fontaines & les rivières , cherchant sa vie dans les rochers ; mais un très-bon homme , gai , docile , obéissant. Dire simplement qu'il étoit fidele , ce seroit trop peu , car c'étoit la fidélité même : il entendoit fort bien l'agriculture , & tout ce qui concerne l'économie rustique. Il disoit que , tout ce qu'on semoit le 8 des ides de Février dans le terroir de Vaucluse , ne pouvoit manquer de réussir (b).*

Ce bon homme logeoit dans une petite maison à côté de celle de son maître. Il avoit une femme dont Petrarque nous a laissé le portrait dans une lettre à un de ses amis. « Son visage est si aride , si brûlé par le » soleil , que si vous le voyiez vous croiriez voir les » déserts de Lybie ou d'Ethiopie. Si Helene , Lucrece , » Virginie avoient eu des visages semblables , Troye » existeroit encore ; Tarquin n'auroit pas été chassé de » son Royaume ; Appius ne seroit pas mort en prison : » mais si le visage de ma fermière est noir , rien en re-

(a) Animal aquaticum educatum inter fontes & flumina , escam de scopulis quærens. *Fam. l. 3. ep. 23.*
Villicum habui ad fontem sorgiæ... nil in suo genere lætius , nil obsequiosius , nam fidelem dicere , detrachere est , ipse siquidem fides erat.

Fam. l. 9. ep. 2.

(b) Villicus meus , vir optimus , & rerum rusticarum peritissimus dicebat , quod ibi satum fuerit ad 8 idus Februarii felici successu coalescere. *Fam. l. 16. ep. 6. M. R.*

358 MEMOIRES POUR LA VIE

AN. DE J. C.
1338.

„vanche de si blanc que son ame. Non seulement elle
„ne sent pas la perte de sa beauté, mais on diroit
„même à la voir qu'il lui sied bien d'être laide. Rien
„de si fidele, de si humble, de si laborieux. Dans le
„temps que les cigales ont peine à supporter l'ardeur
„du soleil, elle passe sa vie dans les champs. Son cuir
„endurci brave la canicule. Le soir quand elle revient
„des champs, elle travaille dans la maison, comme
„pourroit faire une jeune personne sortant de son lit.
„Jamais de plaintes; pas le plus petit murmure; rien
„qui marque la moindre altération dans son esprit; elle
„couche sur des sarments: toute sa nourriture est un
„pain noir, & plein de terre: sa boisson est un vin
„aigri qui ressemble à du vinaigre, où elle met beau-
„coup d'eau. Si on lui présente quelque mets plus dé-
„licat, elle le rejette parce qu'elle n'y est pas ac-
„coutumée.

Petrarque étoit mal logé; il avoit pris une maison de
païsan qu'il rebâtit ensuite pour la rendre plus logeable;
mais dans la plus grande simplicité: il n'en reste plus
aucun vestige. Les habitans de Vaucluse ont emporté
toutes les pierres. Il faisoit mauvaise chere: on ne trou-
voit rien chez lui de ce qui peut flatter les sens &
rendre la vie agréable, aussi ses meilleurs amis alloient
le voir rarement, & faisoient peu de séjour chez lui.
Les autres n'y alloient que par principe de charité, &
comme on va voir des malades ou des prisonniers.

Sen. l. 10. ep. 2. Gui Settimo lui-même, cet ami, ce compagnon fidele,
qui ne l'avoit pas quitté depuis l'enfance, n'eut pas le
courage de le suivre dans cette solitude. Il étoit dans
le tourbillon de la fortune, suivoit le Barreau, & faisoit

sa cour ; mais quand il pouvoit dérober quelques momens aux affaires, il alloit les passer dans cette retraite avec son ami , & disoit comme lui , que *c'étoit un port où il venoit se mettre à l'abri de la tempête.*

AN. DE J. C.
1337.

Les autres amis de Petrarque lui écrivoient quelquefois pour s'excuser de ce qu'ils n'alloient pas le voir plus souvent. *Il n'y a pas moyen de vivre avec vous , lui disoient-ils , la vie que vous menez est contraire à l'humanité : l'hiver , vous êtes comme un hibou au coin de votre feu : l'été , vous courez sans cesse les champs : à peine vous trouve-t-on quelquefois assis à l'ombre d'un arbre.*

Petrarque disoit d'eux : « ces gens-là regardent les » plaisirs du monde , comme le souverain bien ; ils ne » comprennent pas qu'on puisse y renoncer. Ils ignorent » mes ressources. J'ai des amis dont la société est délicateuse pour moi. Ce sont des gens de tous les pays » & de tous les siècles : distingués à la guerre , dans la » robe , & dans les lettres ; aisés à vivre , toujours à » mes ordres ; je les fais venir quand je veux & je les » renvoie de même ; ils n'ont jamais d'humeur , & ré- » pondent à toutes mes questions.

Ed. Bas. f. 285.
Carm. l. 2.
ep. 7.

» Les uns font passer en revue devant moi tous les » événemens des siècles passés : d'autres me dévoilent » les secrets de la nature : ceux-ci m'apprennent à bien » vivre & à bien mourir : ceux-là chassent l'ennui par » leur gayeté , & m'amusent par leurs saillies : il y en a » qui disposent mon ame à tout souffrir , à ne rien de- » sirer , & me font connoître à moi-même. En un mot , » ils m'ouvrent la porte de tous les arts & de toutes » les sciences ; je les trouve dans tous mes besoins.

» Pour prix de si grands services , ils ne demandent

AN DE J. C.
1338.

„ qu'une chambre bien fermée dans un coin de ma pe-
„ tite maison , où ils soient à l'abri de leurs ennemis.

„ Enfin je les mene avec moi dans les champs , dont le
„ silence leur convient mieux que le tumulte des cités.

Le village de Vacluse est dans le Diocèse de Cavaillon ; il en dépend pour le spirituel & le temporel. L'Evêque en est Seigneur suzerain. Il a inféodé la Seigneurie à la maison de Seytres , qui la possède à présent.

Cavaillon est une petite ville assez jolie , située au pied d'une montagne , près de la Durance , à 4 lieues d'Avignon , à 2 lieues de la fontaine de Vacluse. Voici l'idée que nous en donne Petrarque.

„ Cette ville n'est ni grande , ni peuplée , ni ornée ;
„ elle n'a de ville que le nom & l'ancienneté. Il est
„ parlé d'elle comme d'une cité ancienne , dans des
„ mémoires authentiques ; environ 50 ans avant J. C.
„ dans le temps que Jules-César faisoit la conquête de
„ la Grande-Bretagne. La situation en est charmante ;
„ elle étoit autrefois bâtie sur la montagne , & plus
„ considérable qu'elle n'est à présent (a).

„ Mon ami Socrate dit assez plaisamment , qu'elle
„ ressemble à cette petite ville que le Roi Abgar offrit à
„ J. C. Cet Evêché est tel que celui qui le possède , est égal
„ aux plus grands Evêques par sa dignité , & jouit de la
„ liberté des plus petits (b).

(a) Præter vetustatem & nomen ,
de civitate nihil habet non luxum ,
non frequentiam , non tumultum ;
cujus , si rectè computo , annis cir-
citer 50 ante Christi adventum. . . .
in autenticis scripturis inter anti-
quas jam tunc urbes memoriam in-
venio. Ed. Bas. f. 286.

Il conste par des médailles de Le-
pidus , que Cavaillon a été bâti par

les Romains , & que c'étoit une Co-
lonie Romaine. Mtd. du P. Joubert ,
Paris 1739.

(b) Parva quidem , sed honesta ,
quam similem Abgarus Rex Jesu Sal-
vatori obtulisse legitur in ecclesiasti-
cis historiis.

Episcopatus tuus talis est , in quo &
honore summis , & libertate medio-
cribus ac infimis par sis. Ed. Bas. f. 91.

Philippe

Philippe de Cabassole en étoit Evêque depuis trois ans : il n'avoit pas l'âge prescrit par les Canons, lorsqu'il y fut nommé, le 3 Août 1334. Il étoit d'une famille illustre & ancienne, divisée en deux branches ; dont l'une résidoit à Avignon ; l'autre à Cavaillon. Philippe étoit de la seconde ; son pere s'appelloit Isnard.

AN. DE J. C.
1338.

Patria ubi
civis & præsul.
Ibid.

Un de ses freres, nommé Jean Elzear, étoit alors envoyé du Roi de Naples à la Cour du Pape. Cette famille a toujours été attachée à la maison d'Anjou, qui l'a comblée de bienfaits ; sur-tout le Roi Robert.

Philippe reçut son éducation à Cavaillon, où il avoit reçu le jour : il y fut Chanoine avant l'âge de douze ans [en 1317] treize ans après Archidiacre, & Prévôt l'année suivante. Trois ans après, il eut l'Evêché, vacant par la mort de Gaufridi, qui avoit été Médecin, Apothicaire, & l'homme de confiance de Jean XXII.

Reg. Joan. 12.

Gall. Christ.
t. 1.

Tous les Auteurs contemporains parlent de Philippe de Cabassole comme d'un homme d'un mérite distingué (a). Il gouvernoit fort bien son Diocèse : les Papes l'employèrent dans plusieurs affaires délicates & importantes, où il se conduisit avec dextérité & sagesse. Son esprit étoit cultivé ; il sçavoit beaucoup (b), & il donnoit à l'étude tous les momens que lui laissoient de libres le gouvernement de son Diocèse, & les grandes affaires dont il fut chargé. Nous avons de lui quelques ouvrages, qui n'ont pas été imprimés ; on les trouve à Paris dans la Bibliothèque de St. Victor (c).

Hist. de l'Egl.
Gall. t. 14.
f. 501.

(a) Dans ses Bulles datées du 16 Août 1333, il est dit : *vir litterarum scientiâ luminosus, morum elegantia insignitus*, G. c. Reg. Joan. 22. t. 45. f. 16.

tium & rerum notitiâ instructus. Ed. Bas. f. 285.

(b) Adest animus bonus non negligenter excultus, multarum ar-

(c) Parmi les Mss. qu'il laissa à son Eglise, il y avoit des sermons & des lettres de *nugis curialium* & de *miseriâ curiarum*.

AN. DE J. C.
1338.

Parvo Epif-
copo & magno
viro. Ep. ad
post.

Petrarque fait son éloge en deux mots : *c'étoit ;* dit-il, *un grand homme , à qui on avoit donné un petit Evêché.* Aussi n'en resta-t'il pas là ; son mérite le fit monter aux plus hautes dignités de l'Eglise, comme on verra : ses liaisons avec notre Poëte me mettront dans le cas de parler souvent de lui , & de le faire mieux connoître par ses actions que par mes paroles.

Te adhuc nifi
facie non no-
ram. Var. 14.

Petrarque ne connoissoit ce Prélat que de vue , lorsqu'il prit le parti d'aller s'établir à Vaucluse : à peine eut-il formé cette résolution, qu'il s'empressa d'aller lui rendre ses devoirs à double titre , & comme à son Evêque , & comme à son Seigneur.

Philippe de Cabassole aimoit les gens d'esprit & de lettres ; il connoissoit Petrarque de réputation ; il lui fit l'accueil le plus favorable , & lui témoigna une grande joie de le voir s'établir dans son Diocèse.

Il me reçut , dit Petrarque , comme autrefois St. Ambroise reçut St. Augustin ; en pere , en Evêque : il daigna ensuite m'admettre à sa familiarité la plus intime , jusqu'à venir quelquefois à Vaucluse , uniquement pour me voir (a).

Les Evêques de Cavaillon avoient un Château à Vaucluse , perché sur le haut du rocher , dont il ne reste plus que des ruines. Son abord paroît inaccessible : on ne comprend pas comment il a pu être habité : nous verrons cependant Philippe de Cabassole y aller souvent. Les gens du païs font voir ces ruines comme les restes de la maison de Petrarque ; mais ils se trompent ; elle étoit beaucoup plus bas , plus près de la rivière & du village.

(a) A te quam paternè susceptus sim , quam erga me familiariter amul , episcopaliter te gesseris , &c. Var. 14.

Il n'y avoit pas long-temps que ce Prélat avoit fait connoissance avec Petrarque , lorsqu'il eut le malheur de perdre un de ses freres nommé Isnard. Il étoit , je pense , Chevalier de St. Jean de Jérusalem , & il mourut à la fleur de son âge , dans le cours d'une navigation sur la mer Rouge.

AN. DE J. C.
1338.

Bal. t. 1. f.
1013.

Dès que notre Poëte apprit cette fâcheuse nouvelle , il alla à Cavaillon marquer à l'Evêque la part qu'il prenoit à la perte qu'il venoit de faire : il le trouva extrêmement touché ; mais sçachant renfermer sa douleur , comme il convenoit à un homme de sa dignité.

Petrarque ne fut pas plutôt dans sa retraite , qu'il écrivit à l'Evêque une longue lettre , dans laquelle il lui remet devant les yeux tous les motifs qui devoient adoucir sa douleur ; & en même-temps il le loue de l'air décent avec lequel il l'avoit vu recevoir les complimens qu'on lui faisoit. Cette lettre pleine de lieux communs ne feroit pas du goût de ce siècle , où l'on pense , avec raison , que les lettres de condoléance ne sçauroient être trop courtes.

Fam. l. 1. ep. 1.

Le 25 Février.

Dans la réponse que le Prélat fit à Petrarque , il paroissoit plus touché du genre de mort , que de la mort même : il se plaignoit amèrement , de ce que son frere ayant perdu la vie sur la mer Rouge , son corps y avoit été jetté , & n'avoit pas reçu les honneurs de la sépulture.

Petrarque reprit la plume , pour reprocher à Philippe une foiblesse plus digne d'une femmelette que d'un Evêque. Il lui prouve dans cette seconde lettre , que le lieu de la sépulture ne peut influer en rien sur notre bonheur dans l'autre monde ; & il prend de-là occasion de parler

Fam. l. 1. ep. 2.

AN. DE J. C.
1338.

des usages anciens, sur la maniere d'enfvelir les morts. Il prétend que l'usage de réduire les corps en cendre n'étoit pas ancien chez les Romains, que Lucius Sylla, Dictateur, est le premier de la famille Cornélienne, qui voulut qu'on brûlât son corps après sa mort, de peur qu'on ne le traitât comme il avoit traité Marius. Son exemple fut suivi, quoiqu'on n'eût pas les mêmes raisons que lui (a).

Petrarque fait voir, dans cette lettre, qu'il y a des erreurs, qui viennent de l'habitude, que certaines choses qui nous font horreur, paroissent toutes simples à des peuples qui y sont accoutumés, & qu'un homme d'esprit doit, en secouant les préjugés vulgaires, chercher la vérité dans la nature même des choses.

Cette lettre est très-philosophique, mais trop longue: elle dût être fort admirée alors, & elle n'apprendroit rien à présent à quiconque auroit un peu lu. Le sujet est trop peu intéressant pour s'y arrêter plus long-temps.

Ed. Basf. 1386. Petrarque eut encore le bonheur de trouver un ami dans le Chapitre de Cavaillon. Pons Samson avoit eu la Prévôté par la promotion de Philippe de Cabasole à l'Episcopat. Petrarque le connoissoit depuis l'enfance, & il avoit fait avec lui ses premières études. *C'est à juste titre, dit-il, qu'il porte le nom de Samson; il a autant de force dans l'esprit, que ce fléau des Philistins en avoit dans le corps.*

Le Prévôt de Cavaillon joignoit à cela une grande

(a) Petrarque parle d'après Pline; mais Pline se contredit; car il dit que le Roi Numa défendit d'arroser de vin les feux qu'on allumoit pour brûler les corps. Plutarque assure que Numa ne voulut pas qu'on brûlât le sien après sa mort. *Danet, Dict. ant. Rom.*

connoissance des lettres, & une douceur dans les mœurs, qui rendoient sa société charmante. L'Evêque l'aimoit beaucoup. Petrarque, qui l'avoit perdu de vue depuis quelque-temps, fut charmé de se trouver à portée de renouer avec lui. Ils se lierent étroitement, comme le prouvent quelques lettres de notre Poëte, qui ne sont pas imprimées, où il prend avec le Prévôt ce ton d'amitié & de familiarité, qui suppose une liaison fort étroite.

AN. DE J. C.
1338. G. seq.

Mr. Muratori, & après lui le Pere Nicéron, prétendent que Petrarque fut Chanoine de Cavaillon : je ne sçais où ils l'ont pris ; pour moi je n'ai trouvé dans ses ouvrages aucune trace de ce Canoniat ; & je crois pouvoir assurer que c'est une erreur.

Murat. vita
Petr. Nicer.
hom. illust. 2.
28. f. 383.

Petrarque nous apprend, qu'étant dans cette solitude, il reçut souvent des visites auxquelles il ne devoit pas s'attendre : c'étoient des gens d'esprit & de distinction, qui, attirés par sa réputation, venoient d'Italie & du fond de la France uniquement pour le voir, & s'entretenir avec lui. *Il y en avoit, dit-il, qui se faisoient précéder par des présens magnifiques, persuadés que la libéralité fraie les chemins & ouvre les portes (a).* Ils l'assuroient qu'ils ne venoient que pour lui, & le lui prouvoient par leur conduite ; car s'ils ne le trouvoient pas à Avignon, où il n'étoit guères que l'hyver, ils partoient tout de suite pour aller le chercher à Vaucluse.

Ed. Bas. f.
1111.

Petrarque ne nomme que Pierre de Poitiers, dit le Bercheur ; il nous le représente comme un homme re-

Sen. l. 15. ep. 1.
Vir insignis
pietate & literis. Ibid.

(a) Atque ad admirationis augmentum fuere aliqui, qui præmissis magnis muneribus sequerentur quasi liberalitate iter sternerent & januas aperirent.

AN. DE J. C.
1338. & seq. *commandable par sa piété & ses connoissances. Les liaisons qu'il a eues avec lui, m'engagent à le faire connoître.*

St. Pierre du Chemin. Pierre le Bercheur, né dans un village à trois lieues de Poitiers, entra de bonne heure dans l'Ordre des

Cordeliers, & s'attacha au Cardinal Pierre Desprès,

Reg. Joan. 22.
2. 39. f. 594. qui le prit dans sa maison. En 1331 le Pape Jean XXII le transféra dans l'Abbaye de St. Sauveur, Ordre de

St. Benoît, Diocèse de Poitiers, & le rendit capable de posséder tous les bénéfices de son Ordre. Il fut d'a-

Reg. Clem. 6.
2. 8. f. 15. bord Prieur de Brueres-Château; ensuite Clement VI lui conféra le Prieuré de Clisson, membre de l'Abbaye

de St. Jovin de Poitiers. Son génie, ou plutôt le goût de son siècle, le portoit à prendre tout dans le sens moral. Je parlerai dans une autre occasion des ouvrages que nous avons de lui. Ils prouvent que Pierre le Bercheur avoit de l'esprit, de la littérature, un grand amour pour le travail, beaucoup de zèle, & que s'il avoit vécu dans notre siècle, ses ouvrages, qu'on ne lit plus depuis long-temps, parce qu'ils ne contiennent que des moralités fort ennuyeuses, seroient écrits dans un autre goût. A tout prendre, c'étoit un homme digne de connoître Petrarque; & il n'est pas étonnant qu'il fût souvent le voyage de Vaucluse pour s'entretenir avec lui.

Dans le temps que Petrarque se voyoit poursuivi dans sa retraite par un fantôme, qui ne lui permettoit pas de jouir de la tranquillité qu'il étoit venu y chercher, toute l'Europe étoit en mouvement à l'occasion de cette guerre, où la France pensa être envahie par les Anglois, qu'elle avoit toujours battus jusqu'alors.

Edouard III, Roi d'Angleterre, étoit un jeune Prince plein de feu, de valeur & d'ambition; il réunissoit tou-

tes les qualités qui forment les Héros & les Conquérans. A la mort de Charles le Bel, Roi de France, il disputa la Couronne à Philippe de Valois, sous prétexte qu'étant neveu du feu Roi par Isabelle sa mere, il étoit plus près d'un degré que Philippe, qui n'étoit que son cousin germain (a).

AN. DE J. C.
1338.

Philippe opposoit la Loi Salique, qui excluait les femmes de la succession à la Couronne. Les Jurisconsultes Anglois, en reconnoissant cette Loi, soutenoient qu'elle avoit exclus les femmes à cause de la foiblesse de leur sexe, & que la personne la plus proche du Trône, où ce défaut de sexe ne se trouvoit pas, devoit succéder (b). Dans leurs principes, les femmes pouvoient transmettre la Couronne, quoiqu'elles ne pussent pas la porter; mais il fut décidé unanimement par une assemblée des Seigneurs du Royaume, que les femmes ne pouvoient pas donner un droit qu'elles n'avoient pas, & que l'intention de la Loi avoit été d'empêcher que le Sceptre ne passât à un Prince d'une autre Nation, ou même d'une autre maison que celle qui regnoit (c).

Cette décision parut injuste à Edouard, & acheva

(a) Les filles de Philippe le Long & de Louis Hutin avoient des enfans mâles, qui excluient Edouard, même dans les principes. Il est étonnant que les Historiens n'aient pas fait cette remarque, dit Mr. de Ste. Foy, *Singul. de Paris*, t. 3. f. 127. G. seq. Velly l'a faite, *Hist. de Fr.* t. 8. Philippe étoit fils de Charles de Valois, oncle paternel des trois derniers Rois.

(b) La cause fut plaidée à la Cour des Pairs, & devant tout le Baronnage assemblé.

Toute la question se réduisoit à

sçavoir si la Loi Salique se bornoit aux personnes des femmes pour les exclure de la succession, ou si elle s'étendoit à toute leur postérité.

(c) Rapin Toiras dit, que les François n'avoient alors que des idées confuses de la Loi Salique, que le procès ne fut pas jugé, qu'on ignore ce qui auroit été décidé, si la cause eût été plaidée devant les Etats Généraux; enfin que cette querelle n'est pas encore terminée. Il a été sur cela très-bien réfuté par M. l'Abbé de Velly, t. 8. f. 192.

de l'indisposer contre la France : il étoit déjà piqué du mépris qu'on avoit fait de son alliance , en préférant à sa sœur la fille du Roi de Bohême , que Jean , fils de Philippe , avoit épousée.

AN. DE J. C.
1338.
Jean , Duc
de Normandie,
épousa Bonne
de Luxem-
bourg en 1332.

Un caractère aussi fier que le sien ne put digérer la demande qu'on lui fit quelque-temps après d'un hommage-lige pour le Duché de Guyenne & le Comté de Ponthieu , quoique ses prédécesseurs l'eussent rendu sur ce pié. Il reçut à bras ouverts Robert d'Artois , obligé de sortir de France pour une fausseté qu'il avoit commise dans un procès , où il disputoit le Comté d'Artois contre sa tante.

Le Roi Philippe lui rendit la pareille , en recevant en France David de Brus , Roi d'Ecosse , détrôné par Edouard de Bailleul , que le Roi d'Angleterre soutenoit. Edouard se plaignoit encore de ce qu'on ne lui rendoit pas quelques terres en Gascogne , dont Charles de Valois s'étoit emparé.

L'animosité , qui étoit entre ces deux Princes , se manifesta d'abord par plusieurs petites entreprises de part & d'autre : mais le Pape que les deux Rois avoient pris pour arbitre , craignant les suites d'une pareille discorde , en suspendit pendant quelque-temps les effets par ses négociations. La paix auroit pu se faire , si Robert d'Artois n'eût pas animé Edouard contre Philippe. Enfin , la nuée creva , & la guerre s'alluma très-vivement cette année entre les deux Couronnes. Edouard envoya en France l'Evêque de Lincoln la déclarer au Roi dans les formes , & le *défier*. C'est le terme dont on se servoit.

Il étoit de
la maison de la
Tourdupin ;
c'est le dernier
Dauphin.

Humbert II , Dauphin de Viennois , se trouvoit à cet égard dans une position très-critique. Le Dauphiné ,
ainsi

ainsi nommé, parce qu'un de ses Princes avoit pris un dauphin pour ses armoiries, faisoit partie du Royaume d'Arles, annexé à l'Empire. [Le Dauphin étoit Archi-Sénéchal des Royaumes d'Arles & de Vienne; l'Empereur Frederic lui avoit donné ce titre].

AN. DE J. C.
1338.

Ejus terra
quali tota ab
imperio deti-
nebatur. Alb.
argent.

L'Empereur Louis de Baviere avoit pris le parti des Anglois & déclaré la guerre à la France (a), sous prétexte, que Philippe avoit empêché le Pape de l'absoudre & de le reconnoître pour Empereur, *en le menaçant, s'il le faisoit, de le traiter plus mal que ses prédécesseurs n'avoient traité Boniface VIII.* C'est en effet le prétexte dont Benoît s'étoit servi pour justifier son refus.

Le Dauphin fut sommé par lettres de Louis de Baviere, datées du 23 Juillet 1337, de lui amener ses vassaux pour le servir dans cette guerre. L'année suivante, au commencement de Mai, il reçut une lettre de Philippe de Valois, qui l'invitoit, comme vassal de la Couronne, à se trouver à Amiens, aux fêtes de la Pentecôte, pour faire le service dont il étoit tenu, par l'hommage que Humbert I avoit rendu à Philippe le Bel l'an 1294, par lequel il s'engageoit à le secourir toutes les fois qu'il auroit la guerre avec le Roi d'Angleterre.

Hist. du Dauph.
t. 2. f. 375.

Mem. litt. de
Sall. t. 6. p. 1.
f. 154.

Rimer, t. 4.
f. 833, 838.

Humbert, qui n'avoit pas l'humeur martiale, ne cherchoit qu'un prétexte pour se dispenser d'aller à la guerre. [Un Historien de ce temps-là dit, qu'il avoit l'air & les manieres d'une femme]. L'embarras où il

Hist. des Dau-
phins, t. 1. f.
84.
Alb. argent.

(a) Dans une séance publique à Cologne, il déclara la déloyauté, perfidie & lâcheté du Roi de France; sur quoi il le défia & prononça qu'il

avoit forfait & perdu la protection & faveur de l'Empire. Jos. Earn. vie d'Edouard III.

A a a

AN. DE J. C.
1338.
se trouvoit entre ces devoirs opposés, lui en fournit un, qui lui parut suffisant; il ne mena des troupes ni à l'Empereur, ni au Roi.

Mem. litt. de Sall. t. 6. p. 1. f. 164.

Hist. d'Allem. t. 5. f. 579.

Il avoit des liaisons secretes avec l'Empereur, & il y a lieu de croire qu'il se feroit déclaré pour lui, s'il avoit osé: [le Pere Barre dit, que c'est parce qu'il vouloit faire ériger ses Etats en Royaume (a):] on ignore la réponse qu'il lui fit. Il répondit au Roi, qu'il ne refusoit pas de remplir le devoir auquel il étoit obligé à son égard; mais que le terme qu'il lui avoit prescrit étoit si court, & la saison si avancée, qu'il ne lui étoit pas possible de se trouver à Amiens, à la Pentecôte, avec ses gens.

Philippe, après avoir attendu quelque-temps à Amiens avec toute la Noblesse du Royaume, voyant qu'Edouard ne paroissoit pas sur les frontieres, congédia l'armée, & revint à Paris au mois d'Octobre.

Comme il n'ignoroit pas l'intelligence secrete du Dauphin avec l'Empereur, il lui écrivit quelque-temps après, pour lui en faire des reproches. Le Dauphin étoit à Avignon, lorsqu'il reçut cette lettre (b). Le Pape lui avoit cédé pour sa vie (c) sa maison du Pont de Sorgue, d'où la réponse est datée, le 14 Novembre 1338. Elle est en langue vulgaire.

Hist. du Dauph. t. 2. p. preuves, f. 361.

Des besoignes du Bavaire ne me entremis-je onques, ne

(a) L'Histoire des Dauphins, t. 1. f. 138, assure que l'Empereur lui fit offrir en 1335 le titre de Roi de Vienne, & qu'il répondit qu'il ne pouvoit l'accepter que quand Louis de Baviere seroit reconnu Empereur par le Pape. *Caisse de Dauph. liasse 1330. Hist. de Dauph. t. 2.*

(b) Il y étoit venu pour le jugement d'une grande affaire qu'il avoit avec l'Archevêque de Vienne, que le Pape avoit commise au Cardinal Gocio.

(c) *Benedictus pro vitâ Pontem Sorgiæ Delphino assignarat. Alb. argent.*

*feroe pour rien , fors que en bien & loyauté , & en tout
ce que je penseroe qui peut torner à l'ôneur & état de
Sainte Eglise , & de votre Corone de France , & de Mon-
seigneur le Roi de Sicile.*

AN. DE J. C.
1338.

Reg. super
litt. Delph. &
aliis K. f. 37.

Quatre mois après , ayant reçu une autre lettre du Roi , qui le pressoit de venir joindre l'armée avec ses vassaux ; il lui répondit qu'il ne manqueroit pas de faire son devoir. Cette seconde réponse est encore datée du Pont de Sorgues , le 27 Mars 1339.

Petrarque connoissoit beaucoup le Dauphin : il l'avoit vu souvent à Avignon chez le Cardinal Colonne , & ce Prince lui avoit marqué de l'amitié : fâché de lui voir prendre un parti qui ne lui faisoit pas honneur , il entreprit de lui écrire , pour le tirer de cette espece d'affoupissement où il étoit , & lui en faire sentir les conséquences. Il y a apparence , que le Cardinal Colonne , qui aimoit Humbert & s'intéressoit à sa gloire , engagea Petrarque à écrire cette lettre. Elle m'a paru mériter de paroître ici presque toute entiere (a).

„ Mon attachement pour vous me force à rompre
„ le silence , & à vous écrire une lettre , qui , si elle est
„ lue dans le même esprit qu'elle est écrite , peut servir
„ à votre gloire , & doit augmenter votre bienveillance
„ pour moi. Si le nom d'ami dont vous m'honorez
„ n'est pas un vain titre , je crois qu'il est de mon de-
„ voir de vous réveiller ; & si vous ne dormez pas , de

Fam. l. 34
ep. 10.

(a) Cette lettre est adressée par erreur à Thomas de Messine. Personne ne s'étoit encore aperçu de cette méprise , commune à une grande partie des lettres de Petrarque dans les imprimés ; ce qui a fait croire à Mongitor , qu'il falloit dis-

tinguer Thomas de Caloria & Thomas de Messine ; c'est cependant le même homme. Dans quelques Mss. qui sont dans la Bibl. R. la lettre est adressée *ad amicum transalpinum , magnum quemdam*. Ailleurs , *nobili & potenti gallo*.

AN. DE J. C.
1338.

„ vous faire envisager les grands périls qui vous menacent.
 „ Vous voyez quelle guerre vient de s'allumer entre
 „ les Rois de France & d'Angleterre. Certainement vos
 „ ancêtres n'ont rien vu de pareil. Elle met en mouve-
 „ ment tous les Princes & toutes les nations de l'Eu-
 „ rope. Jamais champ de gloire plus vaste n'a été ou-
 „ vert à la valeur des guerriers : déjà les peuples qui
 „ habitent entre les Alpes & l'Océan ont pris les armes.
 „ Il n'y a que vous qui viviez tranquille au milieu de ce
 „ tourbillon , qui entraîne tout. Ecoutez Virgile qui
 „ vous dit : *pouvez-vous dormir dans la position où vous*
 „ *êtes, ne voyez-vous pas les dangers qui vous menacent (b)?*
 „ La honte seule auroit dû vous tirer plutôt de votre
 „ léthargie. Pendant que tous les guerriers de l'Europe
 „ sont sous le casque & le bouclier, exposés aux ardeurs
 „ de la canicule, comment pouvez-vous rester enseveli
 „ dans le sein de la mollesse & des plaisirs ? Vous êtes
 „ jeune , noble , puissant , robuste : vous paroissiez au-
 „ né l'an 1312 : „ trefois. averse de gloire : qu'est-ce qui peut vous retenir à
 „ il avoit autour „ présent ? Vous aimez l'oïveté, vous fuyez le travail :
 „ de 26 ans. „ apprenez de Salluste, que *l'oïveté & le luxe ne convien-*
 „ Munditias mu- „ *nent qu'aux femmes, que le travail est le partage des*
 „ lieribus, labo- „ *hommes.* Vous craignez la mort. Mais qu'est-ce que
 „ rem viris con- „ la mort ? une espèce de sommeil. Quelle différence
 „ venire. Sall. „ y a-t'il entre le jour où nous commençons, & celui
 „ où nous cessons de vivre. Le premier nous accable de
 „ peines & de travaux : le second nous en délivre. De-
 „ là cette coutume , puisée dans le sein de la Philoso-
 „ phie , de pleurer à la naissance , de se réjouir à la
 „ mort de ses parens.

(b) *Potes hoc sub casu ducere somnos ,
 Nec quæ circumstant te deinde pericula cernis ? Virg. Aneid. l. 4.*

„ Mais je veux , pour un moment , que la mort soit
 „ le plus grand de tous les maux , & qu'il faille l'éviter ;
 „ à quoi servent tous les soins que nous prenons pour
 „ cela ? quelquefois à en avancer le moment. Sou-
 „ vent il vaudroit mieux pour nous , pour notre gloire ,
 „ que nous fussions morts plutôt. [Il cite sur cela plu-
 „ sieurs exemples des anciens , Tullus Hostilius , Tar-
 „ quin , Appius Claudius , Pompée , &c.]

„ Croyez-vous vous mettre à l'abri de la mort en
 „ menant une vie molle & effeminée ? ignorez-vous le
 „ proverbe qui dit que la *gueule tue plus de gens que la*
 „ *guerre* ? La mort nous cherche , & nous trouve par-
 „ tout : elle ne fait grace à personne : mais quoi ! se-
 „ riez-vous assez attaché à la vie , pour vouloir la pro-
 „ longer aux dépens de votre honneur & de votre
 „ gloire ? la crainte de la mort feroit-elle assez d'impres-
 „ sion sur vous pour vous empêcher d'aller , où le de-
 „ voir vous appelle ? croyez-vous être en sûreté chez
 „ vous ? à combien d'accidens n'est-elle pas exposée ,
 „ cette vie , que vous refusez de sacrifier pour votre
 „ Roi , quoique vous y soyez obligé ?

„ Levez la tête & ouvrez les yeux : vous verrez une
 „ masse énorme , ébranlée par les efforts de mille peu-
 „ ples , prête à tomber , où la fortune voudra. Vos en-
 „ nemis environnent le Roi ; vous sçavez qu'il n'est pas
 „ prévenu en votre faveur. S'il est vainqueur , pensez-
 „ vous qu'il prenne votre indolence en bonne part ?
 „ S'il est vaincu , espérez-vous être en sûreté au milieu
 „ des hasards que la victoire entraîne ? ne craignez-
 „ vous point d'être enveloppé dans la ruine commune ?
 „ Loin de vous sçavoir gré du parti que vous avez pris ,

AN. DE J. C.
1338.

*Gula plures
occidit quam
guerra. Pro-
verbe de ce
temps-là.*

AN. DE J. C. 1338. „ on dira que , si vous êtes resté dans l'inaction , c'est
 „ plutôt par crainte , que par bonne volonté.

„ Des deux côtés on voudroit vous avoir pour specta-
 „ teur du combat , au hasard de tout ce qui pourroit en
 „ arriver. En prenant le parti que vous prenez, vous ferez
 „ toujours exposé au péril, & à l'indignation du vainqueur
 „ quel qu'il soit. Rappelez-vous ce qui arriva à Metius
 „ Chef des Albains (a). Croyez-moi , sortez de votre
 „ assoupissement ; & pendant qu'il en est temps encore,
 „ faites votre devoir. Rester dans l'inaction , quand tout
 „ le monde est en mouvement , cela ressemble plutôt
 „ à la mort qu'au sommeil.

Cette lettre est pleine de force & d'énergie ; elle
 n'eut cependant pas le pouvoir de tirer le Dauphin de
 sa léthargie ; il passa tout l'hyver à Avignon ou à Sor-
 Hist. de Dauph. gue , & ne partit qu'au mois de Juillet 1339 , pour
 Ibid. aller à Paris où quelques affaires l'appelloient.

Petrarque nous parle d'un petit voyage qu'il fit à
 peu-près dans ce temps-ci avec un homme dont l'éleva-
 tion étoit fort au-dessus de sa prudence : ce sont ses pro-
 pres termes , par lesquels je suis persuadé qu'il a voulu
 désigner le Dauphin Humbert , à qui ils conviennent à
 merveille (b).

Sen. l. 14. Voici le récit qu'il fit de ce voyage dans une lettre
 ep. 17.

(a) Metium Dictatorem Albanum ,
 qui auxiliator evocatus ex fœdere ,
 spectator evaserat , quadrigis in di-
 versum actis discerpi jussit Tullus Hos-
 tilius. Ed. Bas. f. 496. Tite-Liv. l. 2.

Metius Suffetius , allié des Ro-
 mains , avoit promis aux Veiens de
 quitter son poste pendant la bataille :
 il se retira sur une éminence , dans le
 dessein de se déclarer pour le vain-
 queur. Tullus Hostilius , vainqueur

des Veiens , le fit tirer à quatre che-
 vaux. L'application est aisée à faire.

(b) M. de la Bâtie dit que Petrarque fit ce voyage avec le Cardinal Colonne. Je ne comprends pas comment il a pu faire cette méprise : il a pris à contre-sens ces mots de Petrarque. Cum viro fortunæ majoris quam prudentiæ , precibus victus Joannis de Columnâ Cardinalis. Cela est étonnant.

écrite trente-quatre ans après (a) à Philippe de Ca-

AN. DE J. C.
1338.

» Ce grand personnage , dont la société ne me plai-
 » soit pas , m'invita d'aller avec lui à la Ste. Baume ; je
 » résistai constamment à toutes ses instances ; mais le
 » Cardinal Colonne , à qui je ne pouvois rien refuser ,
 » se joignit à lui ; il fallut se rendre : je me laissai traî-
 » ner. Nous passâmes trois jours & trois nuits dans
 » cette sainte & horrible caverne. Ennuyé de la société
 » des gens avec qui j'étois venu malgré moi , j'allois
 » souvent me promener dans les forêts voisines. J'eus
 » quelquefois recours à mon remède ordinaire , pour
 » chasser l'ennui que donne une compagnie qui déplaît.
 » Mon imagination me représente alors mes amis ab-
 » sents ; je cause avec eux , comme s'ils étoient présens.
 » Il n'y avoit pas long-temps que je vous connoissois :
 » vous vintes à mon secours dans cette occasion ; je crus
 » vous voir assis auprès de moi dans la grotte , m'inviter
 » à faire quelques vers à l'honneur de cette sainte pé-
 » nitente , pour qui vous aviez une dévotion singulière.
 » Je vous obéis sur le champ.

In illo sacro
sed horrendo
specu.

Comme il y a plus de dévotion dans ces vers que de
 poésie , je n'ai pas cru devoir les insérer dans ces mé-
 moires ; ils auroient ennuyé la plupart de mes Lec-
 teurs , peut-être autant que le Dauphin Humbert en-
 nuyoit Petrarque.

Gerard son frere , qui étoit du voyage , profita de
 cette occasion pour aller voir la Chartreuse de Mon-

Fam. l. 10.
ep. 4. M. R.

(a) Quartus & trigesimus annus est
 ex quo acta sunt hæc , &c.

Cette lettre est écrite en 1372 ;
 ainsi le voyage a été fait en 1338.

C'est par des combinaisons de cette
 nature que j'ai trouvé l'époque des
 événemens de la vie de Petrarque.

AN. DE J. C.
1338. trieu , qui n'est qu'à deux lieues de la Ste. Baume : il s'y fortifia dans le projet , qu'il avoit déjà conçu de se faire Chartreux , & que nous lui verrons bientôt exécuter.

L'Italie n'étoit pas plus tranquille que le reste de l'Europe. J'ai dit que lorsque le Roi de Boheme menaça de l'envahir , toutes les Puissances se réunirent contre l'ennemi commun. On vit alors les Guelphes & les Gibelins combattre sous les mêmes drapeaux : tout le monde en fut surpris. On ne le fut pas moins cette année de voir Venise & Florence , ces deux villes si riches & si jalouses de leurs richesses réciproques , que la concurrence du commerce rendoient rivales & ennemies , se liguier ensemble contre les Seigneurs de Verone.

La puissance de Mastin leur faisoit ombrage (a) : elle étoit devenue formidable en peu de temps. Villani remarque qu'il étoit Seigneur de dix villes considérables , & d'un grand nombre de Châteaux , dont il tiroit plus de 700000 florins d'or de rente ; & qu'il n'y avoit point de Prince en Europe plus riche que lui , excepté le Roi de France (b).

Mastin s'étoit emparé de Luques , qui devoit appartenir aux Florentins , suivant les conventions de la ligue , dont on a parlé. Il avoit promis de leur rendre cette ville , & refusoit de tenir parole. Ses démêlés avec les Vénitiens , rouloient sur quelques salines qu'il leur avoit usurpées. Ces deux Républiques sonnerent le tocsin contre lui , convinrent de lui faire la guerre à

(a) Le bruit couroit qu'il alloit se faire couronner Roi de Lombardie , & qu'il avoit fait faire une couronne d'or pour cette cérémonie. Murat. ann. d'Ital. t. 8.

(b) Piu di 700 migliaia di fiorini d'oro che non ha Rè de Christiani che gli habbia , se non il Rè di Francia. Vill. l. 11. c. 45.

frais communs, & donnerent le commandement de leurs troupes réunies à Pierre de Rossi, un des meilleurs Généraux de son siècle, qui de son côté étoit fort irrité contre Mastin.

On prétend qu'elles vinrent à bout de corrompre Barthelemy de Lescage, Evêque de Verone, cousin germain de Mastin, qui s'engagea à leur livrer la ville & à faire mourir son cousin, & qu'Azon de Correege ayant découvert le complot, en avertit Mastin. D'autres disent, qu'Azon accusa l'Evêque pour se venger de quelque refus qu'il lui avoit fait.

Il étoit fils bâtard de Joseph. *Ital. sacr. Chron. Veron. coll. Murat. t. 8. Chron. Rheg. coll. Murat. t. 18. Vill. l. 11. Od. Rain. an. 1339.*

Tous les Historiens conviennent, que le 26 ou le 27 Août de cette année, Mastin trouvant l'Evêque à la porte de l'Evêché, se jeta sur lui avec fureur, & lui plongea son épée dans le corps (a).

A peine eut-il commis ce meurtre, qu'il en sentit les conséquences; ce qui le détermina à envoyer bien vite à Avignon Azon de Correege avec le titre d'Ambassadeur, suivi de Guillaume de Pastrengo & Guillaume d'Aremundis ses Procureurs, pour le justifier vis-à-vis du Pape d'un crime si odieux, & en obtenir l'absolution. La conspiration de l'Evêque étoit prouvée par la déposition de gens dignes de foi, & par des lettres qu'Azon avoit surprises. On assure même, que le Prélat s'en étoit vanté; & avoit fait des démarches pour entraîner dans le complot des gens du pays & des étrangers.

Guillaume de Pastrengo se hâta d'aller à Avignon

(a) Corio dit que Mastin le frappa, & qu'un de ses gens le tua. *Hist. de Mil. f. 493.* Hier, Curte & plusieurs autres disent, que Mastin lui donna un coup d'épée à la sollicitation d'Azon de Correege. *Hist. di Verona, p. 2.*

AN. DE J. C.
1338. pour cette négociation importante, il y étoit déjà avant la fin du mois de Septembre.

Petrarque, qui étoit alors dans sa retraite de Vaucluse, n'eut pas plutôt appris l'arrivée de Guillaume de Pastrengo à Avignon, qu'il y vola, empressé de revoir un ami si cher; mais à peine eut-il mis le pied dans cette ville, qu'il sentit que sa plaie se r'ouvroit : on le menaça de lui donner de nouveaux fers : bien convaincu que toute sa ressource étoit dans la fuite, & qu'il n'y avoit pas un moment à perdre, il prit son parti sur le champ, & retourna la nuit même dans sa retraite, sans avoir vu cet ami qu'il étoit venu chercher avec tant d'empressement.

Depuis son établissement à Vaucluse, quand il faisoit quelque voyage à Avignon, il logeoit dans une petite maison de Lelius, qui étoit toujours à Rome avec l'Evêque de Lombès. Dès que Guillaume de Pastrengo apprit que Petrarque étoit venu pour le voir, il alla bien vite le chercher dans cette maison, & n'y trouvant personne, il y laissa ce billet.

Var. 32. Où êtes-vous, mon cher Petrarque? j'ai frappé à la porte de notre ami Lelius : j'ai appelé, personne n'a répondu. Sortez donc de votre tanière, & montrez-vous à un ami qui brûle de vous voir.

Voici la réponse de Petrarque à ce billet :

*Var. 33. » Vous avez été étonné de ne pas me trouver à
» Avignon, où j'ai eu autrefois le plaisir de vous voir.
» Vous devez l'être bien davantage de ce qu'ayant
» quitté la campagne dans la saison de l'année, où elle
» m'est le plus agréable, pour aller vous chercher, je
» suis reparti si vite sans vous embrasser. Apprenez les*

» motifs d'une conduite si singulière en apparence. Le
 » Soleil va se coucher, & votre courier me presse : je
 » n'ai pas le temps de vous dire tout ce que j'ai souffert
 » dans la ville où vous êtes. Voyant que le seul moyen
 » de recouvrer ma santé, étoit d'en sortir, j'ai pris ce
 » parti malgré les efforts de tous mes amis. Hélas ! leur
 » amitié n'a servi qu'à me perdre. Je suis venu dans
 » cette solitude chercher un abri contre les tempêtes,
 » & y vivre un peu pour moi avant mourir : je me
 » voyois près du but où j'aspire ; je sentoie déjà avec
 » un plaisir extrême mon esprit plus libre ; la vie que
 » je mene, me paroisse approcher de celle des bien-
 » heureux dans le Ciel : mais voyez quelle est la force
 » de l'habitude & de la passion ; je retourne souvent
 » sans affaires dans cette ville odieuse ; je me rejette
 » moi-même dans les filets, où j'ai été pris ; je ne sçai
 » quel vent me pousse du port où je suis dans cette
 » mer orageuse, où j'ai si souvent fait naufrage. Je n'y
 » suis pas plutôt, que je crois être dans un vaisseau
 » battu par la tempête. Je vois le ciel en feu, la mer
 » en courroux, des écueils de tout côté. La mort se
 » présente à mes yeux ; mais ce qui est pire que la
 » mort ; la vie présente m'ennuye, & je crains la future.

» Voici à présent pourquoi je n'eus pas le plaisir de
 » vous voir l'autre jour. Les soucis qui rongent mon
 » cœur s'emparèrent de moi, dès que je fus arrivé à
 » Avignon : on me menaçoit comme un esclave révolté,
 » qui a brisé ses fers : voyant déjà les nouvelles chaînes
 » qu'on me préparoit, j'ai pris la fuite avec précipita-
 » tion, je suis parti la nuit, ne pouvant le faire le jour.
 » Touché de mon état, vous me pardonneriez de ne

Bbb ij

 AN. DE J. C.
 1338.

AN. DE J. C.
1338. „ vous avoir pas vu ; vous plaidez ma cause dans le
„ monde , où l'on traite de folie le parti que j'ai pris de
„ quitter la ville pour vivre dans la retraite.

Guillaume de Pastrengo lui répondit :

Var. 34. „ Votre fuite précipitée me déplut beaucoup , mon
„ cher Petrarque : je me voyois avec douleur privé des
„ charmes de votre conversation : est-il aisé de s'accou-
„ tumer à l'absence d'un ami dont la présence est si
„ agréable ? Votre lettre est venue fort à propos diffi-
„ per mes chagrins , & délasser mon esprit fatigué par
„ les affaires. J'apprends avec plaisir que vous avez
„ forcé la porte de votre prison , brisé vos chaînes ,
„ rompu vos liens ; qu'après avoir essuyé une violente
„ tempête , vous êtes enfin parvenu au port où vous
„ aspiriez , & où vous menez une vie tranquille. Je vois
„ d'ici tout ce que vous faites à *Vaucluse* dans le cours
„ de la journée. Au lever de l'aurore , réveillé par les
„ concerts des oiseaux & les murmures de votre fon-
„ taine , vous grimpez sur vos collines couvertes de
„ rosée , d'où vous voyez sous vos pieds des champs
„ cultivés , & peut-être la mer couverte de voiles.
„ Vous avez toujours à la main vos tablettes , à qui
„ vous confiez à chaque instant quelque nouvelle pro-
„ duction de votre esprit. Quand le Soleil s'élève sur
„ l'horison , vous allez dans votre petite maison faire
„ un repas semblable à ceux de *Curius* & de *Fabrice* ,
„ qui est bientôt suivi d'un léger sommeil : ensuite pour
„ éviter la grande chaleur , vous entrez dans cette val-
Vallis clausa. „ lée , qui porte à si juste titre le nom de *Vaucluse* ,
„ où , quand le Soleil commence à décliner , les mon-
„ tagnes répandent l'ombre du côté du Levant. Je me

„ représente cette fontaine merveilleuse , qui paroît
 „ sortir des racines de la montagne. Elle vomit ces flots
 „ argentés , qui se précipitant à travers mille rochers , con-
 „ tre lesquels ils se brisent avec un bruit épouvantable ,
 „ vont former ce fleuve charmant qui arrose le vallon. Je
 „ découvre cet antre effrayant , dont l'eau quelquefois
 „ basse & tranquille permet l'entrée , & où l'on respire
 „ un air si frais dans les plus grandes chaleurs de l'été :
 „ cette grotte suspendue sur des eaux plus transparen-
 „ tes que le verre , où assis à l'ombre , & repaissant vos
 „ yeux d'un spectacle agréable , vous aiguisez votre es-
 „ prit pour lui faire produire ces chefs-d'œuvres , aux-
 „ quels les Nymphes & les Muses applaudissent : c'est
 „ là que regardant les biens de ce monde comme une
 „ ombre qui fuit , vous y renoncez pour faire un emploi
 „ utile de votre temps. Quand vous sortez de cette
 „ grotte , si vos mains sont vuides , vos tablettes sont
 „ pleines. Ne croyez pas jouir seul des trésors de votre
 „ esprit ; le mien , qui ne vous quitte jamais , partage
 „ avec vous cette jouissance aussi utile qu'agréable.
 „ Adieu , mon cher Petrarque , n'oubliez pas un autre
 „ vous-même.

 AN. DE J. C.
 1338.

On voit par cette lettre , que Guillaume de Pastrengo
 avoit une imagination vive & brillante , dont l'étude
 du Droit & les affaires n'avoient pas amorti le feu.

Il resta un an à Avignon , occupé de la négociation dont
 il étoit chargé : il alloit passer à Vaucluse tous les momens
 qu'il pouvoit lui dérober , & il aidait Petrarque à cul-
 tiver son jardin. Un si habile négociateur ne devoit pas
 échouer dans la poursuite d'une absolution. Guillaume
 de Pastrengo obtint tout ce qu'il étoit venu solliciter.

 Bal. t. 1. f. 828.
 Od. Rain. 1339.

AN. DE J. C.
1338.
Ughelli, Ital. sacr. ep. Veron. Le 18 Septembre 1339, Mastin fut absous en plein Consistoire. La pénitence qu'on lui imposa est singulière : on le déclara Vicaire de Verone, Vicence & Parme, à condition de donner tous les ans à l'Eglise 5000 florins d'or, & de tenir toujours 200 chevaux & 300 fantassins à son service pendant trois mois.

Il faut entendre, à propos de cela, l'exclamation de Villani. *Eglise riche & mercenaire ! tes Pasteurs t'ont bien égarée. Ah ! combien ton état actuel differe de cet état si pauvre, si humble, si saint, où J. C. t'avoit laissée (a).*

» Déclamation absurde ! s'écrie le Continuateur de
» Baronius (b). Que diroit Villani, s'il voyoit les Rois
» d'Angleterre, d'Irlande, d'Arragon, de Sardaigne,
» de Naples & de Sicile, se reconnoître vassaux du
» Pontife Romain, & tenir à honneur de soumettre leurs
» Etats au Vicaire de celui, à qui tout pouvoir a été
» donné dans le Ciel & sur la terre ?

On voit par la réponse de Petrarque au billet de Guillaume de Pastrengo, qu'il se flatta pendant quelque-temps d'avoir recouvré sa liberté dans sa solitude de Vacluse ; mais que des voyages qu'il fit ensuite à Avignon le firent retomber dans les filets de l'amour.

Il avoue dans un autre de ses ouvrages, que pendant cette espece de convalescence où il croyoit être, lorsqu'il passoit dans les rues d'Avignon, *l'aspect seul des lieux*

(a) O chiefa pecuniosa e vendecia : come tuoi pastori t'hanno disviata dal tuo bono humile e santo cominciamento di Christo. *Vill. l. II. c. 100.*

(b) Quâ occasione Autor in exclamationes inertas in Romanam Ecclesiam prorumpit. Quid tandem dice-

ret, si Angliæ, Hiberniæ, Aragoniæ, Sardeniæ, Trinacriæ, Siciliæ Reges, &c. Romani Pontificis clientis se professos audiret, atque honori & triumpho duxisset suos illius cui data est omnis potestas in cælo & in terrâ, Vicario principatus subiecisset. *Od. Rain. an. 1339. n.º 61.*

où il avoit vu Laure, les personnes ou les choses qui avoient le moindre rapport à elle, le faisoient frissonner. AN. DE J. C.
1338.
Fuyons, disoit-il alors, sentant sa foiblesse; je reconnois les pieges de l'ancien ennemi (a); mais il avoit beau fuir, semblable à la biche de Virgile, il portoit par-tout le trait fatal qu'il avoit dans le cœur. Æneid. l. 4.

Laure ne pouvoit se résoudre à perdre un amant de cette trempe, qui l'aimoit depuis onze ans sans se rebuter, & qui faisoit de si beaux vers pour elle; le rencontrant un jour dans les rues d'Avignon, elle jeta sur lui un de ces regards, qui sçavoient si bien le ramener, & lui dit: *Petrarque vous avez été bientôt las de m'aimer.* C'est pour répondre à ce petit reproche, qu'il fit le Sonnet suivant :

(a) Quoties in hac ipsâ civitate, quæ malorum tuorum omnium, non dicam causa, sed officina est, postquam tibi convaluisse videbaris, & magnâ ex parte convalueras, si fugisses; per notos vicos incedens, ac solâ locorum facie admonitus, vete-	rum vanitatum ad nullius occursum stupuisti, suspirasti, substitisti, denique vix lacrymas tenuisti, & mox semisaucius fugiens dixisti: agnosco in his locis adhuc latere nescio quas antiqui hostis insidias; reliquias mortis hic habitant. <i>Ed. Bas. f. 360.</i>
--	---



SONNET LX.

AN. DE J. C.
1338-1339.

*IO non fu' d' amar voi lassato un-
quanto ,
Madonna , nè sarò , mentre ch' io viva :
Mad' odiar me medesimo giunto ariva ,
E del continuo lagrimar son stanco.
E voglio anzi un sepolcro bello , e
bianco ;
Che'l vostro nome a mio danno si scriva
In alcun marmo , ove di spirto priva
Sia la mia carne , che può star seco
anco.
Però s' un cor pien d' amorosa fede
Può contentarvi senza farne strazio ;
Piacciavi omai di questo aver mercede :
Se 'n altro modo cerca d' esser sazio
Vostro sdegno , erra ; e non fia quel
che crede :
Di che Amor' , e me stesso assai rin-
grazio.*

C'est une imitation de l'Ode d'Ho-
race à Lyce , *extremum Danaïm.*

*NON je ne fus jamais las d'adorer
vos charmes ,
Et je ne le serai jamais :
Mais je suis las de répandre des lar-
mes ,
Et de sentir que je me hais.
Je ne veux pas , que dans ma sépul-
ture ,
Votre nom , sur marbre gravé ,
Apprenne à la race future ,
Que par vos traits du jour je fus privé.
Mais acceptez plutôt ce cœur tendre
& fidele ,
Traitez-le mieux , & tarifiez mes
pleurs.
Que tout prenne entre nous une for-
me nouvelle.
Grace à l'amour , à moi , d'une beauté
cruelle ,
Je ne souffrirai plus les injustes ri-
guez.*

Petrarque prend dans ce Sonnet un ton avec Laure qu'il n'avoit jamais pris , & qui ne lui étoit pas naturel. On voit d'abord que c'est le ton d'un homme rebuté par des rigueurs , qui veut se persuader qu'il est guéri , & qui ne l'est pas en effet : *il offre toujours son cœur , & demande seulement qu'on le traite avec plus de douceur* : quand on compose avec une maîtresse , on retombe bientôt dans ses filets. Voici encore un Sonnet , où Petrarque peint bien son état ; au moins tel qu'il le croyoit.

SONNET

SONNET LXI.

AN. DE J. C.
1338-1339.

SE bianche non son prima ambe le
 tempie,
Ch' a poco a poco par, che 'l tempo
mischi;
Securo non farò, bench' io m' arrischi
Talor', ov' Amor l' arcotira, ed empie.
Non temo già, che più mi strazi, o
scempie,
Nè mi ritenga, perch' ancor m' in-
vischi;
Nè m' apra il cor, perchè di fuor l'
incischi,
Con sue faette velenose, ed empie.
Lagrima omai da gli occhi uscir non
ponno;
Ma di gir in fin là fanno il viaggio;
Si, ch' appena fia maichi l' passo chiuda.
Ben mi può riscaldar il fiero raggio,
Non sì, ch' i' arda; e può turbarmi
il sono,
Ma romper nò, l' imagine aspra, e
cruda.

JE ne me croirai en sûreté con-
 tre l'amour, que quand mes che-
 veux seront tout-à-fait blancs; mais
 je n'ai plus tant de peur de lui: il
 peut encore me prendre dans ses fi-
 lets; mais il ne m'y retiendra plus:
 ses traits peuvent faire une incision
 sur ma peau; mais ils ne pénétre-
 ront pas au fond de mon cœur. Les
 larmes viennent encore au bord de
 mes yeux; mais on ne les voit plus
 couler: les rayons qui partent des
 yeux de Laure, me rechauffent,
 sans me brûler: son image menaçan-
 te peut troubler un peu mon repos;
 mais non pas me le faire perdre en-
 tièrement.

Je le répète encore: ce ton léger & dégagé ne con-
 venoit pas à Petrarque; aussi ne le conserva-t'il pas
 long-temps. On voit même par le Sonnet suivant, que
 sa liberté lui pesoit, & qu'il ne pouvoit pas soutenir
 cet état, après lequel on l'a vu soupirer si souvent.

Ce Sonnet est adressé aux amies de Laure, avec qui
 il avoit coutume de la voir à la promenade ou aux as-
 semblées: je l'ai déjà dit, c'étoit l'usage, un certain
 nombre de Dames alloient toujours ensemble.

AN. DE J. C.
1338-13. 9.

SONNET LXVII.

<i>Fuggendo la prigiona ov' Amor m' ebbe</i>	Quand je brisai les fers de ma captivité,
<i>Molt' anni a far di me quel ch' a lui parve,</i>	Belles nymphes ! comment vous ferai-je connoître
<i>Donne mie, lungo fora ricontarve,</i>	L'ennoi que me causait ma triste liberté ?
<i>Quanto la nova libertà m' increbbe.</i>	Je ne sçaurois vivre un jour sans mon maître,
<i>Diceami 'l cor, che per sè non saprebbe</i>	Disoit mon cœur, & puis je vis l'amour paroître,
<i>Viver un giorno : e poi tra via m' apparve</i>	Sous des dehors aimables & trompeurs,
<i>Quel traditor' in sì mentite larve,</i>	Qui des mortels séduiroient le plus sage :
<i>Che più saggio di me ingannato avrebbe :</i>	Et j'étois alors dans le cours d'un voyage !
<i>Onde più volte sospirando indietro,</i>	Combien de fois ai-je dit tout en pleurs ?
<i>Disi, Oimè, il giogo, e lo catene, e i ceppi</i>	Qu'on me rende mes fers & ces liens que j'aime.
<i>Eran più dolci che l' andare sciolto.</i>	J'ai connu trop tard mon erreur ;
<i>Misero me ! che tardò il mio mal seppi :</i>	C'est avec une peine extrême,
<i>E con quanta fatica oggi mi spetro</i>	Que j'arrache un voile imposteur,
<i>Dell' error' ov' io stesso m' era involto!</i>	Qui me déroboit à moi-même.

En amour, un homme qui sort avec tant de peine de son erreur, est bien prêt à y rentrer ; c'est ce qui arriva à Petrarque. Ces petites ruses d'une coquetterie innocente, que Laure sçavoit si bien mettre en œuvre, eurent bientôt produit leur effet ordinaire.

Le 6 Avril, époque de la naissance de l'amour de Petrarque, étoit un jour critique pour lui : se trouvant à Avignon ce jour-là en 1339, & passant par tous les endroits où il avoit pu voir Laure, il sentit ses feux se rallumer avec violence. Il rend compte dans le Sonnet qui suit de ce qui se passa alors dans son cœur.

SONNET LXIII.

AN. DE J. C.
1338-1339.

<i>Io amai sempre, ed amo forte ancora,</i>	J Ai toujours aimé, j'aime encore ;
<i>E son per amar più di giorno in giorno</i>	Et j'en cesserai d'aimer ce lieu char-
<i>Quel dolce loco ove piangendo torno</i>	mant,
<i>Spesse fiate, quando Amor m' accora:</i>	Où me ramene si souvent
<i>E son fermo d' amare il tempo, e l' ora</i>	Le plaisir que j'ai de voir Laure.
<i>Ch' ogni vil cura mi levar d' intorno;</i>	J'aime le jour, l'heure & l'instant;
<i>E più colei lo cui bel viso adorno</i>	Mais ce n'est pas assez d'aimer, j'a-
<i>Di ben far co' suoi esempi m' inna-</i>	dore
<i>mora.</i>	Cette beauté, qui reprimant mes
	sens,
<i>Ma chi pensò veder mai tutti insieme</i>	De vils objets a détaché mon ame.
<i>Per assalirmi 'l cor' or quindi, or</i>	L'amour pour accroître ma flamme,
<i>quinci,</i>	Rassemble dans ce jour ces ennemis
<i>Questi dolci nemici ch' i' tant' amo:</i>	puissans.
<i>Amor, con quanto sforzo oggi mi vincil</i>	Il faut céder; je rends les armes;
<i>E se non ch' al desio cresce la speme;</i>	Mais si l'espoir ne croît autant que le
<i>I' cadrei morto ove più viver bramo.</i>	desir,
	Dans un lieu pour moi plein de
	charmes,
	On me verra bientôt mourir.

On voit un amant qui se retourne de toutes les façons pour engager sa maîtresse à l'aimer, & à lui en faire l'aveu. Voici encore un dialogue de Petrarque avec ses yeux, que je crois fait à-peu-près dans le même-temps.



AN. DE J. C.
1338-1339.

SONNET LXII.

P. *O Cchi, piangete, accompagnate
il core,
Che di v'ostro fallir morte sostene.*

R. *Così sempre facciamo; e ne convene
Lamentar più l' altrui, che 'l nostro
errore.*

P. *Già prima ebbe per voi l' entrata
Amore
Là onde ancor, come in suo albergo,
vene.*

R. *Noi gli apriamo la via per quella
spene
Che mosse dentro da colui che more.*

P. *Non son, com' a voi par, le ragioni
pari:
Che pur voi foste nella prima vista
Del vostro, e del suo mal cotanto
avari.*

R. *Or questo è quel che più ch' altro
n' attrista;
Ch' e perfetti giudici son sì rari,
E d' altrui colpa altrui biasmo s' ac-
quista.*

P. *Prenez mes yeux, accompagnez
ce cœur
Dont les tourmens sont votre ou-
vrage.*

R. *Nous pleurons par sa faute, hélas!
c'est notre usage.*

P. *A l'amour qui fait son malheur,
Vous avez livré le passage.*

R. *En concevant un espoir trop flat-
teur,
Du mal dont il se plaint, il est l'u-
nique auteur.*

P. *A vos premiers regards, il parut
agréable*

*Ce mal, il vous faisoit plus de plai-
sir qu'à lui.*

R. *Où trouver un Juge équitable?*

*On nous blâme toujours pour les
fautes d'autrui.*

Quand Petrarque croyoit jouir de sa liberté, il regrettoit ses chaînes; quand il eut repris ses chaînes, il regrettoit sa liberté; c'est l'état ordinaire des amans; ils veulent, & ne veulent pas; ils ne savent ce qu'ils veulent. Voici deux Sonnets, où Petrarque peint vivement l'état de son cœur à cet égard.

SONNET LXXIV.

AN. DE J. C.
1338. 1339.

IO son dell' aspettar' omai sì vinto,
 E della lunga guerra de' sospiri;
 Ch' i' aggio in odio la speme, e i
 desiri,
 Ed ogni laccio onde 'l mio cor' è
 avvinto.
 Ma 'l bel viso leggiadro che dipinto
 Porto nel petto, e veggio ove ch' io
 miri;
 Mi sforza: onde ne' primi empì mar-
 tiri
 Pur son contra mia voglia risospinto.
 Allor' errai quando l' antica strada
 Di libertà mi fu precisa, e tolta:
 Che mal si segue ciò ch' a gli occhi
 aggrada.
 Allor corse al suo mal libera e sciolta:
 Or a posta d' altrui conven che vada
 L' anima, che peccò sol' una volta.

JE ne sçaurois toujours attendre;
 Je suis las de pousser d'inutiles sou-
 pirs.
 Regards, propos, espérance, desirs!
 Je hais tous ces filets que l'amour
 vient me tendre.
 Mais ce visage séducteur,
 Dont les traits gravés dans mon cœur,
 Par-tout me présentent l'image,
 Malgré moi de nouveau m'engage;
 Je retombe dans mon erreur:
 Ah! quelle fut mon imprudence,
 Quand je perdis ma liberté!
 Le cœur par les yeux emporté,
 Va plus vite que l'on ne pense.
 Hélas! je n'eus tort qu'une fois:
 Mon ame alors étoit libre & légère,
 Elle gémit à présent sous les loix,
 D'un tyran qui la désespère.

SONNET LXXV.

AHi, bella libertà, come tu m' hai
 Partendoti da me mostrato, quale
 Era 'l mio stato quando 'l primo strale
 Fece la piaga ond' io non guarro mai!
 Gli occhi invaghiro allor sì de' lor guai,
 Che 'l fren della ragione ivi non vale;
 Perc' hanno a schifo ogni opera mor-
 tale:
 Lasso così da prima gli avvezzai.
 Nè mi lece ascoltar chi non ragiona
 Della mia morte: che sol del suo nome
 Vo empiedo l' aere, che sì dolce
 suona.
 Amor' in altra parte non mi sprona;
 Nè i piè fanno altra via, nè le man,
 come
 Lodar si possa in carte altra persona.

HEureuse liberté, présent de la
 nature!
 Je n'ai bien connu vos attraits
 Que quand j'ai reçu la blessure,
 Dont je ne guérirai jamais.
 Mon cœur épris d'une beauté cruelle
 N'obéit plus au frein de la raison
 Mes yeux ne s'ouvrent que pour elle,
 Et ma bouche toujours rebelle,
 Ne frappe l'air que de son nom:
 Ma main n'écrit, mon oreille n'é-
 conte,
 Que quand on traite ce sujet;
 Mes pieds ne sçavent que la route,
 Qui les conduit à cet objet.

AN. DE J. C.
1338-1339.

Canzon. 8.
stanz. 3.

Il faut l'avouer, voilà des vers bien marqués au coin de la passion : mais qu'est-ce que tout cela en comparaison des Chançons des yeux que Petrarque fit à Vaucluse à-peu-près dans ce temps-ci ! Les Italiens les appellent les trois sœurs, les trois graces, les divines. Ils n'en parlent qu'avec un enthousiasme & des transports qui ne ressemblent à rien.

L'Abbé Salvini dit, que *ce sont trois Venus parfaites à qui les Censeurs les plus rigides, les Momus les plus délicats ne sçauroient trouver des défauts. On ne peut les lire sans ravissement (a).*

Sebastien Erizzo qui a pris plaisir à les expliquer, les trouve *admirables, singulieres, pleines de pensées sublimes, & parées de tous les ornemens de la poésie.* Il prétend que si Petrarque dans ses autres Poèmes a surpassé de beaucoup tous les Poètes toscans anciens & modernes, il s'est surpassé lui-même dans ces trois Chançons (b).

La censure de Tassoni, quelque amere qu'elle fût, n'a pu trouver à y mordre. *Ce sont, dit-il, les reines des Chançons ; seules, elles mériteroient la couronne de laurier : on ne peut en parler que pour en faire l'éloge (c).*

Quiconque a de l'esprit & du goût, dit Mr. Muratori, ne peut s'empêcher de convenir, que c'est ce que la poésie italienne a de plus exquis.

(a) Chi e quegli che alle tre sorelle Canzoni degli occhi non istupisca, sopra le quali i più rigorosi critici, e i Momus più delicati come sopra perfectissime e graziose Veneri non trovarono che apporre ? *Salv. Disc. 21.*

(b) Petrarca in quelle Canzoni ha superato se stesso ; si sono elle singolari, e piene d' alti concetti, e di

meravigliosi ornamenti. *Seb. Erizzo.*

(c) Queste tre sorelle che reine delle Canzoni si possono chiamare bastavano da se sole a far meritar la corona al Poeta. Pero come pieni d' ogni eccellenza non meritano che in esse si ponga bocca eccetto che per sommamente lodarle. *Tass. confid. sopra le 3. Canz.*

Je ne finirois pas si j'entreprendois de rapporter tous les éloges donnés à ces trois Chansons devant lesquelles toutes l'Italie se met à genoux. Je voudrois les faire connoître à mes Lecteurs qui n'entendent pas l'Italien, mais je ne sçais comment m'y prendre. Les traduire en vers françois, cela est fort au-dessus de mes forces, je crains qu'une traduction en prose, absolument littérale, n'affoiblit l'idée que les Italiens veulent que nous ayons de ces trois graces.

AN. DE J. C.
1338-1339.

J'ai entrepris d'en faire une traduction un peu libre qui en fera comme une légère esquisse. J'ai cru devoir les fondre toutes les trois en une, sans observer scrupuleusement l'ordre & la marche de l'Auteur. J'ai pris la liberté de retrancher quelques répétitions & des choses qui ne réussiroient pas dans notre langue. Je ne me flatte pas que ces libertés soient approuvées de tout le monde. En Italie on regardera comme un sacrilege d'avoir osé toucher aux trois graces.

» Beaux yeux où l'amour a établi son empire ! c'est
» à vous que je m'adresse. Ma muse est foible & indo- *Canz. 8.*
» lente ; mais le sujet que je traite l'échauffe & l'aiguil- *Perche la vita*
» lone. Vous prêtez à ceux qui parlent de vous les ailes *e breve.*
» de l'amour, qui les élèvent au-dessus de tout ce qui
» est grossier & terrestre. Porté sur ces ailes, j'oserai
» dire des choses que j'ai tenues long-temps renfermées
» dans mon cœur.

» Mes louanges ne sont pas dignes de vous, je le sçais ; *Canz. 9.*
» mais depuis que j'ai vu vos charmes, je ne puis résister *Gentil mia*
» au desir qui me presse de les chanter, quoique la pensée *donna.*
» même ne puisse y atteindre. Aimable cause de l'état
» cruel où je suis ! il n'y a que vous qui m'entendiez.

AN. DE J. C.
1338-1339.

„ Quand j'ose porter un regard téméraire sur vos rayons
„ divins , je crains que cette audace n'excite votre indi-
„ gnation. Si cette crainte ne tempéroit pas l'ardeur qui
„ me dévore , je ferois bientôt consumé.

Canz. 10.
Poiche per
mio destino.

„ Fidelles témoins de la vie que je mene ! montagnes ,
„ vallons , fleurs , bois & champs dont je suis entouré !
„ combien de fois m'avez-vous entendu appeller la mort à
„ mon secours ? Que je suis malheureux ! celle qui cause
„ mon tourment n'en est pas touchée. Sa présence me con-
„ fume , & je ne sçaurois la fuir. Oui , j'aime mieux mourir
„ en la voyant que de vivre loin d'elle.

„ La douleur m'égare , & me fait dire des choses que
„ je voulois cacher. Je reviens à mon sujet , le plaisir
„ m'y ramene.

„ Beaux yeux plus sereins qu'on ne sçauroit dire ! je
„ ne me plains ni de vous ni de celui qui vous anime &
„ vous met en mouvement , quoiqu'il m'attaque jour &
„ nuit avec les traits que vous lui fournissez. Jugez de
„ l'état où il me met par la couleur de mon visage.

„ Lumieres du Ciel que vous êtes heureuses ! il ne
„ manque à votre bonheur que de jouir du plaisir de vous
„ voir , mais en jettant quelques regards sur moi vous
„ pouvez connoître ce que vous êtes. Que sçais-je !
„ peut-être vaut-il mieux pour vous , que cette beauté
„ qui efface tout , vous soit inconnue ?

„ Oui , charmante Laure , je découvre dans le mouve-
„ ment de vos yeux une lumiere qui me montre le che-
„ min du Ciel & me sert de guide : j'y vois tout ce qui
„ se passe dans votre cœur. Une longue habitude m'a
„ appris à y lire. Cette vue m'excite au bien , m'élève
„ au-dessus du vulgaire , & me mene à la gloire. Les
„ découvertes

» découvertes que je fais dans ces yeux , répandent dans
 » mon cœur une douceur inconnue , qui le ravit & le
 » rend insensible à tout autre chose. Ce que je dis , ce que
 » je fais dans ce ravissement , est marqué au coin de
 » l'immortalité.

AN. DE J. C.
 1338-1339.

» Je me dis quelque fois à moi-même : si les autres
 » ouvrages du Créateur dans le Ciel ressemble à celui-là,
 » qu'on m'ouvre ma prison ? je brûle d'y voler. Ensuite
 » je reviens à vous ; je bénis le jour où je naquis ; je rends
 » grace à la nature qui m'a réservé un si grand bien , &
 » à celle qui élève mon cœur à l'espérance de le posséder.
 » Cette pensée douce , sublime , me rend agréable à moi-
 » même , auparavant je ne pouvois me souffrir. Quel
 » bonheur de soupirer pour vous ! sans vous la vie me
 » feroit à charge.

» Non , les plus grands biens que la fortune & l'amour
 » puissent accorder à leurs favoris les plus chers , ne font
 » rien en comparaison d'un mouvement de ces yeux.
 » Prunelles brillantes , angeliques , sources de tous mes
 » plaisirs ! vous éclipses toute autre lumière. Vous faites
 » descendre dans mon cœur je ne sçais quoi en chasse
 » tout ce qui y étoit. Il n'y reste que Laure & l'amour.

» Les amans les plus heureux n'ont rien éprouvé qui
 » approche du plaisir que je sens , lorsque vous jetez
 » sur moi certains regards où l'amour se joue entre le
 » blanc & le noir. Une voix cruelle , une main ennemie
 » viennent quelquefois m'empêcher d'en jouir : combien
 » de larmes cette privation ne me fait-elle pas répandre ?
 » Ah ! si ce plaisir duroit plus long-temps , rien n'éga-
 » leroit mon bonheur ; mais je serois peut-être trop fier !
 » l'envie se déchaîneroit contre moi.

D d d

AN. DE J. C.
1338-1339.

» Je le vois avec douleur ; la nature ne m'a pas créé
» digne de ces regards divins ; je fais tout ce que je puis
» pour le devenir. Si je viens à bout de purifier mon
» cœur , en le détachant de toute affection à ce que le
» monde recherche avec tant d'ardeur ; peut-être qu'une
» bonne réputation me tiendra lieu des talens qui me
» manquent. Ce qui est certain , c'est que mon cœur ne
» peut trouver la fin de ses maux que dans ces *Æillades*
» tendres , dont les tremblemens délicieux sont la der-
» nière faveur pour des amans purs & honnêtes.

» Il faut que je parle de mon amour , c'est ma destinée ;
» je ne suis pas maître du transport qui m'entraîne : ma
» raison n'a point de frein qui le retienne. Autrefois
» j'espérois de trouver quelque soulagement à mes maux
» en découvrant mon ame à celle qui les cause. J'ai perdu
» cette confiance ; mais il faut que je suive mon entre-
» prise , & que je continue mes sors amoureux. Amour
» inspire moi ! sois mon guide ! fais que mes sors touchent
» au moins l'inhumaine , s'ils ne peuvent l'attendrir.

» Autrefois les hommes pleins d'une noble émulation
» traversoient les mers & les monts pour aller chercher
» bien loin des choses rares & curieuses , dont ils ne pre-
» noient que la fleur. Pour moi je n'ai pas besoin de vo-
» yager : je trouve dans ces yeux que j'adore tout ce
» qu'on va chercher bien loin. J'ai recours à eux comme
» à la source de tout bien ; j'y trouve même mon salut :
» quand mes desirs effrénés m'entraînent à la mort , un
» de leurs regards suffit pour me rendre à la vie.

» La nuit un Pilote que la tempête tourmente , leve les
» yeux au pôle vers les étoiles qui lui servent de guide.
» Pour moi dans les orages de l'amour , je me tourne

» vers ces astres brillans qui sont mes étoiles polaires.
 » Ils réglent toutes mes démarches. Depuis que je les ai
 » vus , je n'ai pas fait sans eux un pas vers le bien. O
 » Laure ! je ne suis qu'un terrain sec & stérile ; cultivé
 » par vos soins , si je produis quelque chose de bon ,
 » la gloire vous est dûe.

» Ah ! si je pouvois voir ces yeux à mon aise toutes
 » les fois que j'en ai besoin ? mais il faut user de ruse , &
 » voler souvent ce qu'on ne veut pas me donner. Pour-
 » quoi est-on si avare d'un bien dont je ne puis me rassa-
 » fier ? Quand on me permet d'en jouir , pourquoi m'en
 » priver si vite ? Les effets que ces yeux font sur moi ne
 » sçauroient se rendre : on ne peut pas même les imaginer.
 » Leur rire amoureux répand dans mon ame une joie
 » pure , semblable à celle des bienheureux dans le Ciel.
 » Quel bonheur égaleroit le mien , si je pouvois voir de
 » près pendant un jour le mouvement que l'amour leur
 » donne ! mais il faudroit pour rendre ce bonheur com-
 » plet , que les battemens de mes prunelles ne fussent
 » pas trop fréquens , & que la sphere du Ciel restât
 » immobile.

» Helas ! pourquoi me repaître de chimères & desirer
 » des choses que je ne puis pas même espérer ? Je vou-
 » drois seulement que l'amour défit ce nœud qui lie ma
 » langue , quand la lumière éblouissante de ces beaux
 » yeux vient frapper mes regards. J'oserois dire alors des
 » choses si touchantes qu'elles feroient fondre en larmes
 » tous ceux qui m'entendroient ; mais l'état de mon cœur
 » me rend muet & immobile. Mon sang se cache , je ne
 » sçais où. Je ne suis plus ce que j'étois , & voilà le coup
 » mortel de l'amour.

Ddd ij

AN. DE J. C.
 1338-1339.

AN. DE J. C.
1339.

„ Il est temps de finir : ma main est lassée d'écrire ;
„ mais j'en melasserai jamais de penser à ce que j'aime ,
„ & d'en parler.

J'admire avec les Italiens ces trois Chançons , où l'esprit & le cœur semblent se disputer à qui y aura plus de part. Elles renferment tout ce que Petrarque a dit à Laure de plus tendre , de plus délicat & de plus galant dans ses autres Poésies ; c'est comme l'élixir & la quintessence de son amour. Mais il s'en faut bien que je les trouve sans défaut , & je prendrois la liberté de dire ce que j'en pense , si je ne craignois que toute l'Italie se déchaînât contre moi.

Je n'ignore pas ce qui arriva à Mr. Muratori. Il avoit osé critiquer les trois sœurs dans son traité *de perfecta Poesia* ; l'Italie en fremit. Un détachement des bergers d'Arcadie (a) l'attaqua avec beaucoup de vivacité & de chaleur ; il n'osa pas se défendre. Si on a blâmé dans un homme comme Mr. Muratori la liberté qu'il prit de trouver quelques défauts aux trois sœurs , que penseroit-on de moi ? Je me hâte de reprendre le fil de mon histoire.

Ce bâtiment énorme & sans goût dont j'ai parlé , que Benoît XII faisoit construire à Avignon pour lui servir de logement & à ses successeurs , avoit attiré dans cette ville les meilleurs ouvriers d'Italie en tout genre.

La peinture commençoit à renaître. Giotto , Eleve de Cimabué qui l'avoit tirée [pour ainsi dire] de ces

(a) Difesa delle tre canzoni degli occhi, &c. Composta da giov. battista casa regi, giovan Tomaso Caneva | e Antonio Tomasi chierico regolare della madre di Dio Pastori Arcadi. Lucca 1709.

cendres , venoit de mourir [en 1336] ; il avoit laissé un Eleve qui le suivoit de près , & qui avoit travaillé avec lui à Rome à ce fameux tableau de mosaïque représentant la barque de St. Pierre battue par la tem-
pête , qu'on y admire encore aujourd'hui , quoique la peinture ait fait de si grands progrès.

AN. DE J. C.
1339.

Vasari vit. de
pit. p. 1. f. 87.
Baldin. notiz.
de prof. del di-
segno. sec. 2.
f. 4.

Cet Eleve de Giotto s'appelloit Simon Martini , parce qu'il étoit fils de Martin (a) ; ou Simon de Sienne , parce qu'il étoit né dans cette ville en 1280 ou environ. Il s'attacha à son maître & le suivit à Rome , où il fit quelques peintures qui établirent sa réputation ; il travailla ensuite en Toscane avec succès , toujours dans la maniere de Giotto. Lorsque celui-ci fut mort , personne ne pouvoit disputer à Simon de Sienne le premier rang parmi les Peintres ; c'est ce qui détermina le Pape Benoît XII à l'appeller à Avignon avec de grandes instances : *con grandissima istanza* , dit Vasari. Ciaconius prétend que son intention étoit de lui faire peindre les histoires des Martyrs dans le Palais dont il venoit de construire une partie considérable (b).

Simon n'étoit pas grand Dessinateur , on le voit par quelques peintures qui restent de lui à Pise dans le Cimetiere appelé *Camposanto* , dont les Sujets sont pris dans la vie de saint Reinier ; mais il avoit beaucoup d'invention , & il réussissoit sur-tout dans les portraits (c).

(a) Vasari le nomme Simon Memmi. On trouvera dans la note douzième la cause de cette méprise , dans laquelle ont donné la plupart des Auteurs qui ont parlé de ce Peintre. Certo e che Simone fù figlio di Marrino , come si vede nelle scritture pubbliche , e memorie antiche. Ugurg.

pompe sanesi, p. 2. tit. 33.

(b) Ad pingendas Martyrum historias in ædibus à se Avenione structis. Ciac. vita Bened. 12.

(c) Non fu eccellente nel disegno ma hebbe invenzione dalla natura , e si dilettò molto di ritrarre di naturale. Vas. ibid.

AN. DE J. C.
1339.

Il n'eût pas de peine à se rendre aux instances du Pape. Arrivé à Avignon il se fit aimer & estimer de tous les Prélats qui composoient la Cour Romaine (a). Il eût bientôt fait connoissance avec Petrarque. Celui-ci qui aimoit ses compatriotes , & encore plus les gens à talents , s'empressa de se lier avec le Peintre Siennois. Une certaine affinité qui est entre la poésie & la peinture contribua beaucoup à ferrer les nœuds qui les unirent. Simon tenoit le même rang parmi les Peintres que Petrarque parmi les Poètes : il étoit tout simple qu'ils deployassent à l'envi , l'un à l'égard de l'autre , toutes les richesses de leur art.

Petrarque pria son ami Simon de lui faire un petit portrait de Laure qu'il pût porter par-tout avec lui. Le Peintre qui étoit ravi d'exercer son talent sur une beauté si célèbre , donna avec plaisir cette marque d'amitié à Petrarque qui le paya par les deux Sonnets suivans.

(a) Simone di Martino fu singolor maestro e buonissimo dipiatore e molto stimato dà Prelati de suoi tempi. *Ugurg. ibid.*



SONNET LVI.

AN. DE J. C.
1339.

PER mirar Policleto a prova fiso
 Con gli altri ch' ebber fama di quell'
 arte ,
 Mill' anni , non vedrian la minor
 parte
 Della beltà che m' ave il cor conquiso.
Ma certo il mio Simon fu in paradiso ,
 Onde questa gentil Donna si parte :
 Ivi la vide , e la ritrasse in carte ,
 Per far fede quaggiù del suo bel viso.
L' opra fu ben di quelle che nel cielo
 Si ponno immaginar , non qui fra noi ,
 Ove le membra fanno all' alma velo.
Cortesìa fè : nè la potea far poi
 Che fu disceso a provar caldo , e
 gielo ;
E del mortal sentiron gli occhi suoi.

SI Policleto & ces hommes fameux ,
 Qui rendoient Athenes si fiere ,
 Entreprenoient dans ces bas lieux
 De nous tracer l'objet que je révère ;
 Après avoir fixé pendant mille ans
 ses traits , -
 Ils ne pourroient de ses attraits
 Donner qu'une ébauche légère.
 Je le sçais bien , Simon , c'est dans le
 Ciel
 D'où cette belle est descendue ,
 Que vous avez conçu le chef-d'œuvre
 immortel
 Qui la présente à notre foible vue.
 J'approuve , cher ami , ce tour ingénieux ;
 Dans le Ciel on voit l'ame nue ,
 Sur terre un voile épais la dérobe à
 nos yeux.

On conserve à Avignon dans la Maison de Sade un ancien portrait de Laure qui pourroit bien être une copie de celui que Simon (a) fit à la requisiion de Petrarque. Dans ce portrait Laure vêtue de rouge , tenant une fleur à la main , présente une physionomie modeste , douce , & même un peu tendre : c'est à quoi fait allusion le sonnet suivant.

(a) Thomadini dit que l'an 1640. à Rome au Cardinal Barberin. Thomadini le fit graver & l'a inféré dans son *Petr. Rediv.* f. 106.
 Richard de Sade, Evêque de Cavail-
 lon , porta une copie de ce portrait

AN. DE J. C.

1339.

SONNET LVII.

<i>Quando giunse a Simon l' alto con-</i> <i>certo</i>	Lorsque Simon , à ma prière ,
<i>Ch' a mio nome gli pose in man lo</i> <i>stile ;</i>	Fit ce portrait si ressemblant ;
<i>S' avesse dato all' opera gentile</i>	A cette image qui m'est chère ,
<i>Con la figura voce , ed intelletto ;</i>	S'il eût donné la voix , le sentiment ,
<i>Di sospir molti mi sgombrava il petto:</i>	Ah ! qu'il m'eût épargné de soupirs
<i>Che ciò ch' altri han più caro , a me</i> <i>fan vile :</i>	& de larmes !
<i>Però che 'n vista ella si mostra umile ,</i>	Laure dans ce portrait déployant
<i>Promettendomi pace nell' aspetto.</i>	mille charmes
<i>Ma poi ch' i' vengo a ragionar con lei ;</i>	Me traite avec douceur , & m'annonce
<i>Benignamente a' sai par che m' ascolte ;</i>	la paix :
<i>Se risponder favesse a' detti miei.</i>	Si j'ose lui parler , je crois voir dans
<i>Pigmalion , quanto lodar ti dei</i>	ses traits ,
<i>Dell' immagine tua , se mille volte</i>	Qu'elle est sensible à mes allarmes.
<i>N' avesti quel ch' i' sol' una vorrei !</i>	Pour me répondre , hélas ! il lui man-
	que la voix.
	Heureux Pigmalion ! tu reçus mille
	fois ,
	Cette faveur de ton ouvrage ,
	Qu'une seule fois je voudrois
	Obtenir de ma belle image.

A l'occasion de ces deux Sonnets , Vafari s'écrie :
 „ quel bonheur pour un Peintre quand il peut se ren-
 „ contrer avec un grand Poëte ! il lui fera un petit
 „ portrait qui ne durera qu'un certain nombre d'années ,
 „ parce que la peinture est sujette à toute sorte d'acci-
 „ dens ; & il aura pour récompense des vers qui dure-
 „ ront toujours , parce que le tems n'a point de prise
 „ sur eux. Simon fut fort heureux de trouver Petrarque
 „ à Avignon : un portrait de Laure lui a valu deux
 „ Sonnets qui le rendront immortel , ce que toutes
 „ ses peintures n'auroient pu faire (a).

(a) Questi sonnetti . . . hanno dato
 più fama alla povera vita di maestro
 Simone che non anno fatto ne fa-
 ranno mai tutte l'opere sue perche
 elleno hanno a venire meno dove
 gli scritti di tant'huomo viveranno
 eterni secoli. *Vas. ibid.*

Jusqu'à

Jusqu'à présent tout le monde avoit cru que Simon n'étoit que Peintre , & que les Sonnets de Petrarque étoient la récompense de quelques portraits qu'il avoit faits pour lui. Mais il y a quelques années que Mr. Bindo Peruzzi , Gentilhomme d'une des plus anciennes maisons de Florence , & Académicien de la Crusca , trouva chez lui un marbre d'un pan de hauteur & deux pans de largeur , où l'on voit sculpté le portrait de Petrarque , & à côté celui de Laure avec cette inscription au bas : *Simon de Senis me fecit anno Domini MCCCXLIV.* Simon de Sienne m'a fait l'an 1344. La sculpture & le caractère paroissent être du quatorzième siècle.

AN. DE J. C.
1339.

De cette découverte Mr. Bindo Peruzzi a conclu que Simon étoit Sculpteur. Il étoit persuadé que les deux Sonnets de Petrarque furent faits à l'occasion de ce marbre. Je dirai ce que j'en pense dans une note pour ne pas interrompre le fil de la narration.

Note XII.

Soit que Simon, en faisant le portrait de Laure, se fût tellement rempli l'imagination de ses traits que son image se présentait à lui toutes les fois qu'il se proposoit de peindre une belle femme ; soit qu'il voulût obliger Petrarque & lui marquer sa reconnaissance , il peignit Laure en plusieurs occasions , où il s'agissoit de toute autre chose que de faire son portrait.

On la voit habillée de verd aux pieds de St Georges à cheval qui la délivre du Dragon , dans cette peinture à Fresque , qui est sous le portique de Notre-Dame de Dons , fort maltraitée par le temps.

Une ancienne tradition du pays attribue à Simon cette peinture qui fut faite , dit-on , par ordre du Cardinal de Ceccano , à qui on donne aussi les quatre vers

E e e

latins (a) qui font au bas ; mais bien des gens croient Petrarque Auteur de ces vers , & cela me paroît plus vraisemblable (b). Un Cardinal Poëte dans le quatorzieme siecle auroit été un phénomène extraordinaire.

Simon imagina encore de placer Laure dans une peinture qu'il fit dans l'Eglise de Ste. Marie Novella à Florence. Parmi des femmes qui représentent les voluptés de ce monde , on y voit Laure habillée de verd avec une petite flamme qui lui sort de la poitrine (c) ; son habit est parfumé de fleurs. Dans une autre peinture de la même Eglise , Petrarque est peint à côté d'un Chevalier de Rhodes (d).

On montre à Sienne un tableau de la Vierge fait par le même Simon , qu'on dit être encore un portrait de Laure. Elle y paroît toujours habillée de verd , & les yeux fixés sur la terre : c'étoit son attitude ordinaire.

Tous ces portraits de Laure ne suffisoient pas pour exprimer la reconnoissance de Simon à l'égard d'un homme qui l'avoit si bien chanté. Petrarque avoit un manuscrit de Virgile sur Velin avec les Commentaires de Servius dont il faisoit très-grand cas , Simon peignit sur le premier feuillet des figures très-élégantes qui

(a) Miles in arma ferax bello
captare triumphum

Et solius vastas pilo transfigere
fauces

Serpentis tetræ spirantis pectore
fumum

Occultas extingue facies in bella
georgi.

Valladier dit que ces quatre beaux vers ne peuvent avoir été faits d'homme du monde en ce siecle-là que de Petrarque. Labir. Roy. f. 212. Il ajoute : le St. George à cheval est si

bien fait que le Roi François le voyant tressaillit d'admiration, ne se pouvant s'empêcher de le regarder.

(b) Le Pere Policarpe de la Rivière dans ses annales d'Avignon dit qu'il n'ose pas décider cette question.

(c) Tra le quali e madonna Laura dama del Petrarq. vestita di verde con una fiammetta di fuoco tra'el petto e la gola ritratta al naturale. Ugurg.

(d) A canto à un Cavalier di Rodi Vaf. D'autres disent en habit de Chevalier de Rhodes.

représentent tout le sujet de l'Enéide (a). On peut voir ce manuscrit à Milan dans la Bibliothèque Ambrosienne. On y trouve cette fameuse note de Petrarque si souvent & si injustement attaquée, comme je me flatte de l'avoir démontré.

AN. DE J. C.
1339.

Les premières années du séjour de Petrarque à Vaucluse furent employées à une étude approfondie de l'Histoire Romaine : il entreprit même de l'écrire au moins depuis Romulus jusqu'à Titus, *ouvrage immense*, disoit-il, *qui demande beaucoup de temps & de travail* (b). Les difficultés que ce projet a éprouvées de nos jours, où l'on a tant de secours, qui en rendent l'exécution beaucoup plus facile, prouve combien Petrarque avoit raison de parler ainsi, dans un siècle, où les bons manuscrits étoient extrêmement rares & la matière n'avoit pas encore été défrichée.

Dans le temps qu'il travailloit à cet ouvrage son imagination s'échauffa, en lisant les beaux traits de la vie de Scipion l'Africain. Dès sa plus tendre enfance, ce nom avoit flatté son oreille, & par je ne sais quel instinct, il avoit toujours donné la préférence à Scipion sur tous les grands hommes que Rome a produits. C'étoit son Héros de Rome ancienne, comme Etienne Colonne étoit son Héros de Rome moderne.

Le Samedi-Saint de cette année, étant à Vaucluse, il lui prit envie de faire un Poème épique, dont les belles actions de Scipion feroit le sujet (c). Cette en-

(a) Primum membranæ [Virgilii Mss] folium elegantissimis figuris penicillo simonis senensis exaratum quæ universi operis ideam referunt Petr. Rediv. f. 87.

(b) Librum historiarum à Rege Romulo in Titum Cæsarem... aggressus est, opus immensum temporis &

laboris capacissimum. Ed. bas. f. 365.

(c) Montibus illis vaganti cogitatio incidit & valida, ut de Scipione Africano illo primo cujus nomen mirum unde mihi à primâ ætate carum fuit, poeticum aliquid heroico carmine scriberem. Ep. ad post.

AN. DE J. C.
1339.

treprise avoit encore plus de difficultés que l'autre ; mais aussi elle étoit plus capable d'étendre sa réputation , & de lui procurer cette couronne de laurier , après laquelle il soupiroit depuis long-temps. Un poëme épique paroïssoit alors le dernier effort de l'esprit humain.

Les difficultés ne le rebuterent pas , il mit la main à l'œuvre , & travailla avec tant d'ardeur (a) , que dans l'espace d'un an , le Poëme se trouva assez avancé. Il lui donna le nom d'Afrique ; parce qu'il y racontoit les victoires que Scipion remporta sur les Carthaginois dans le cours de la seconde guerre punique.

Si Petrarque avoit eu connoissance du Poëme que Silius Italicus nous a laissé sur cette guerre , je doute qu'il eût entrepris de traiter le même sujet. Mais le Poëme de Silius étoit perdu depuis long-temps (b) , & il ne connoissoit pour chantre de Scipion qu'Ennius , qui avoit traité ce sujet de façon à ne pas dégoûter ceux qui voudroient le traiter après lui. *Ennius a beaucoup chanté Scipion* , dit-il , *mais , au jugement de Valere Maxime , son stile est rude & grossier. On ne connoît aucun Poëme poli dont les belles actions de ce vainqueur d'Annibal soit le sujet. J'ai résolu de le chanter comme je pourrai* (c).

Ennio di quel
canto ruvido
carme. Son.
152.

Fam. l. 13.
ep. 7. M. R.

Un des Amis de Petrarque [je crois l'Evêque de Cavaillon] craignant que l'ardeur avec laquelle il tra-

(a) Utinam tam felici exitu claudendus seni quam magno animo captus est juveni. *Fam. l. 10. ep. 4. M. R.*

(b) Le Pogge retrouva ce Poëme l'an 1415. dans le Monastere de St. Gal. V. l'Edit d'Utrecht 1717.

(c) Ennium de Scipione multa

scripsisse non est dubium , rudi & impolito , ut ait Valerius , stylo. Cultior tamen de illius rebus liber metricus non apparet. De hoc igitur ut cunque canere institui. *Fam. l. 10. ep. 4. M. R.*

vailloit à cet ouvrage ne détruisit entièrement sa santé, qui lui parût déjà un peu altérée, alla un jour lui demander la clef de son armoire : Petrarque la lui donna sur le champ, ignorant ce qu'il en vouloit faire : l'Evêque, après avoir enfermé ses livres & son écrit, lui dit : *je vous ordonne d'être dix jours sans lire ni écrire*. Petrarque obéit en se faisant une violence extrême. Le premier jour lui parut plus long qu'une année : le second il eut mal à la tête depuis le matin jusqu'au soir : le troisième dès le matin il sentit quelques mouvemens de fièvre. L'Evêque touché de son état lui rendit ses clefs & la santé en même-temps.

Malgré son entousiasme pour Scipion, Petrarque n'étoit pas tellement absorbé par ce Poëme, qu'il ne put pas vaquer à d'autres études. Il y avoit longtemps qu'il avoit envie d'apprendre le grec, sur-tout pour pouvoir lire dans leur langue Homere & Platon, dont on n'avoit pas alors même des traductions supportables (a). *Le nom d'Homere, dit-il, est à peine connu de ces barbares, dont nous ne sommes séparés que par les Alpes, & plutôt-à-Dieu le fussions-nous par l'Océan entier ! Le livre qui court sous le nom d'Homere n'est qu'un abrégé de son Iliade fait par un écolier dont on ne sçait pas même le nom.*

La langue greque n'a jamais été tout-à-fait éteinte en Italie ; mais il est certain que dans le temps dont

(a) *Li barbari quibus undique contingimur & à quibus non alpe tantum aeriâ sed toto, utinam quod usquam est, pelago disjuncti essemus, vix, non dicam libros, sed nomen (homeri) audiverunt. Fam. l. 14. ep. 12. M. R.*

Is, qui Homerus vulgo dicitur, alterius nescio cujus scholastici opusculum scias, licet ab homericâ iliade sub brevi loquio descriptum Fam. l. 10. ep. 4. M. R.

Dante dit, qu'Homere n'étoit pas encore traduit en latin de son temps.

AN. DE J. C.
1339. je parle , on auroit eu peine à y trouver six personnes ; qui en eussent quelque teinture. Quoique le dante dans son fameux Poëme cite plusieurs Auteurs grecs , Manneti & Philelphe assurent qu'il ignoroit cette langue.

Boivin vita di Petrarque fut assez heureux pour trouver cette an-
Niceph. gre- née une occasion de l'apprendre à Avignon ; il la saisit
1512.
Bocc. præf. de & cela l'engagea à faire dans cette ville un plus long
gen. deor. & séjour qu'il n'avoit coutume , depuis son éteblissement
l. 15.
Leo allatius de à Vaucluse.

Leo allatius de
conf. utr. eccl.
l. 2. c. 16.
Samuel. jebb.
de græc. ill.
En 1331. Bernard Barlaam grec d'origine , mais né à Seminara dans la Calabre ultérieure près de Rheggio , Religieux de St. Basile , Abbé de St. Sauveur à Constantinople , arriva à Avignon , envoyé par Andronic le jeune Empereur Grec , avec Etienne Dandolo noble Venitien.

Le prétexte de cette Ambassade étoit la demande d'un Concile pour la réunion des deux Eglises. Tout le monde sçait que les grecs se séparèrent de l'Eglise Romaine dans le neuvieme siecle , sous le Patriarche Photius , qui osa disputer la préséance à l'Evêque de Rome. Rien de plus frivole que le prétexte de ce schisme (a). Il finit au commencement du treizieme siecle , lorsque les Latins se rendirent maîtres de Constantinople ; mais il recommença en 1261. Michel Paleologue , ayant repris cette ville , se separa de nouveau de la Communion de Rome.

Depuis ce temps-là , toutes les fois que les Grecs avoient besoin des Latins , ils feignoient de vouloir se

(a) Les Grecs croyoient que le St. Esprit ne procédoit que du Pere ; que , & leur reprochoient de confa-
ils accusoient les Latins d'avoir ajou- crer avec du pain azime ou sans
té au symbole de Nicée le mot *Filio-* levain.

réconcilier avec l'Eglise Romaine , pour en obtenir plus aisément ce qu'ils demandoient : quand ils avoient obtenu les secours qui leur étoient nécessaires , ils retomboient dans leurs erreurs, & ne se dépouilloient jamais de leur haine contre Rome , si profondément enracinée dans leurs cœurs , qu'ils voyoient avec moins de peine un turban, qu'un chapeau de Cardinal à Constantinople.

AN. DE J. C.
1339.

Ils étoient alors vivement pressés par les Turcs , qui ferroient de près Constantinople , après s'être emparés de Nicée , Pruse & Nicomédie , villes de l'Asie mineure , qui en formoient comme la barrière. Dans cette crise les Grecs proposèrent au Pape d'envoyer de part & d'autre des Nonces à Naples pour traiter la réunion devant le Roi Robert. Le Pape répondit, qu'il convenoit mieux que leurs Nonces vinssent à Avignon.

Le véritable motif de l'Ambassade de Barlaam , étoit de hâter l'envoi d'un secours , que le Pape faisoit es-

Od. rain.
an. 1386.

perer depuis long-temps. Il portoit des lettres de recommandation de Philippe Roi de France , & de Robert Roi de Naples, pour faciliter le succès de sa négociation. Voici comment Boccace nous peint cet envoyé grec, qu'il avoit connu à Naples. *Barlaam étoit fort petit , mais grand par son esprit & par son sçavoir : il y avoit long-temps , que la Grece n'avoit produit un homme aussi sçavant que lui. Il étoit profond dans tout ce qui concerne l'Histoire, la Philosophie & la Langue grecque , & il portoit des certificats des Princes & des Sçavans de Constantinople où cela étoit attesté (a).*

(a) Calabrum hominem corpore pusillum præ grandem tamen scientiâ nt imperatorum & principum græcorum atque doctorum hominum privilegia haberet testantia , nedum his temporibus apud græcos , sed nec a multis sæculis citra, fuisse virum tam insigni tamque grandi scientiâ præditum. Bocc. de geneal. deor. l. 15. cap. 6.

AN. DE J. C.
1339.
Cantac. hist.
l. 2. cap. 36.

L'Empereur Cantacuzene , devenu son ennemi ; après avoir été son protecteur convient que *son esprit étoit subtil & perçant , qu'il avoit bien lu Euclide , Aristote & Platon.* Il s'exprimoit avec peine , mais il concevoit avec beaucoup de facilité (a). Il avoit fait de bonnes études à Theſſalonique.

Modernum
grajæ speci-
men sophiæ.
Ed. baf. f. 1054.

On croira aisément que Petrarque fut empressé de connoître un homme de cette espece ; cela ne lui fut pas difficile. Si Petrarque brûloit de sçavoir le grec , Barlaam de son côté desiroit passionnement d'apprendre à fond la langue latine , dont il avoit déjà quelque teinture , ayant été élevé par des maîtres qui parloient latin. Ce besoin mutuel eut bientôt lié deux personnes , également avides d'apprendre ce qu'elles ne sçavoient pas , & capables de se le communiquer l'une à l'autre.

Ils commencerent par lire ensemble Platon ; c'est dans la lecture de ce Philosophe , que Petrarque a puisé ce système raffiné sur l'amour , sur l'origine des ames , leur transmigration , leur passage dans les planetes quand elles sont débarrassées des liens du corps ; en un mot toutes les idées platoniciennes , qu'on trouve répandues dans ses ouvrages. Un esprit vif & perçant comme le sien , fit des progrès rapides dans la connoissance d'une langue étrangere , qu'il étudioit avec ardeur ; & il l'auroit bientôt possédée , s'il avoit pu conserver quelque temps le maître habile , qui lui en découvroit les mysteres (b).

Cœlestis doc-
trina Platonis
Ed. baf. f. 346.

(a) Ingenio agilis , enuntiandis affectibus laborabat. *Var 10.*

(b) Incubueram alacri spe magno- que desiderio sed peregrinæ linguæ

novitas & festinat præceptoris absentia præciderunt propositum meum. *Ibid.*

Mais

Mais le mauvais succès de la négociation, dont Barlaam étoit chargé, ne lui permit pas de faire un long séjour à Avignon. Il eut quelques conférences avec le Pape & les Cardinaux, qui n'aboutirent à rien.

AN. DE J. C.
1339.

Reg. Bened. 13.

Barlaam demandoit qu'on assemblât un Concile général, où les quatre Patriarches fussent appelés, & la question de la procession du St. Esprit agitée de nouveau.

Le Pape répondit, qu'il étoit inutile d'assembler un Concile pour remettre sur le tapis une question déjà décidée par le Concile général de Lyon, tenu en 1274 (a).

Barlaam disoit, que si les Grecs ne vouloient pas adhérer à la décision de ce Concile, c'étoit parce que les Députés qui y comparurent en leur nom, avoient reçu leur mission de l'Empereur, & non des Patriarches. Il insistoit vivement sur l'envoi du secours, assurant qu'il prépareroit les esprits à l'union; mais le Pape refusoit de l'envoyer avant que les Grecs fussent rentrés dans le sein de l'Eglise.

Fleuri hist.
eccl. t. 10. f.
13.

Rien de plus inutile, dans le fonds que ces conférences. L'Envoyé grec ne devoit pas être écouté: il n'avoit de pouvoir ni de l'Empereur, ni des Patriarches. L'Empereur l'avoit envoyé secrètement avec de simples lettres de créance, pour tâcher d'obtenir un secours dont il avoit un besoin pressant. Il s'en falloit bien, que les Grecs désirassent sincèrement l'union.

Barlaam voyant qu'il n'y avoit rien à faire, partit d'Avignon au commencement de Septembre: le Pape

(a) Clement VI. pensoit autrement: il croyoit, qu'il falloit discuter avec les Grecs, non par manière de doute, mais pour les convaincre & les éclairer. *Leo allat. de conf. utr. eccl. f. 829.*

AN. DE J. C.
1339.

lui donna une lettre pour le Roi de Naples datée du 30 Août (a). On remarque que dans sa réponse à Andronic il lui donna le titre de *Modérateur des Grecs*, par égard pour les droits de la maison de Courtenai.

Petrarque fut au désespoir de perdre un maître habile, qui pouvoit en fort peu de temps le mettre en état de lire les bons Auteurs grecs dans leur source; mais sur-tout Homere & Platon, pour lesquels il se fentoit une prédilection singulière.

S'il faut l'en croire, Barlaam avouoit d'avoir beaucoup gagné dans le commerce qu'ils avoient eu ensemble, ayant appris de lui plus qu'il ne lui avoit montré (b). Nous verrons bientôt ces deux hommes se retrouver ensemble, & ne pouvoir pas en profiter, comme si quelque génie malin s'opposoit à la satisfaction de leurs desirs réciproques.

Ce que Petrarque perdoit d'un côté, il le regagna de l'autre, ayant eu le bonheur de revoir à Avignon cette année un ami qui lui étoit aussi nécessaire pour régler les mouvemens de son cœur, que le maître grec, dont on vient de parler, pour augmenter les richesses de son esprit.

C'est le Pere Denis du Bourg St. Sépulchre, ce grand Médecin des ames, à qui nous avons vu Petrarque avoir recours pour guérir de sa passion pour Laure: il ne pouvoit arriver plus à propos; le malade qui venoit de faire une rechûte, avoit plus que jamais, besoin de son Médecin.

(a) Il rendit compte au Roi de France de la négociation de Barlaam par une lettre du 4. Septembre qu'on trouve dans *Od. rain. an. 1339.*

(b) *Sæpè etiam lucrum ingens ex convictu nostro sese percipere fatur. Var. 20.*

Je ne sçais si le Pere Denis entreprit encore cette cure , où s'il vit dans les astres qu'il n'y avoit rien à faire ; lui qui y voyoit tant de choses. S'il l'entreprit , il est certain qu'il n'y réussit pas , & cela n'est pas étonnant : les rechûtes sont l'écueil des Médecins du corps & de l'ame.

AN. DE J. C.
1339.

Ce sçavant Augustin , se voyant dans un âge assez avancé , crut devoir quitter la Chaire & l'Université de Paris , où il avoit paru avec beaucoup de distinction , pour aller goûter les douceurs du repos dans le sein de sa patrie : il passa à Avignon dans l'intention de se rendre par mer à Florence.

Petrarque fit tout ce qu'il put pour le déterminer à aller le voir dans son hermitage de Vacluse : quand il vit que toutes ses prieres ne produisoient rien , il lui écrivit une Epître en vers latins , dont voici le sens.

„ Rien ne peut donc vous engager , mon cher maître , à quitter la Pompe de la Cour Romaine , pour venir dans ma solitude : les merveilles d'une fontaine célèbre , le silence & l'ombre des bois , une maison agréable aux faunes , une montagne dont le sommet touche les nues , des antres creusés dans le roc , si favorables aux Poëtes , des collines que Bacchus & Minerve font reverdir , un fleuve dont les bords sont émaillés de fleurs & qui invite au sommeil par son murmure : rien ne peut vous tenter de venir voir un ami seul & abandonné ; mes prieres ne vous touchent point ; l'amitié que vous avez toujours eue pour moi , la pitié que mon état doit vous inspirer ne peuvent vous déterminer à venir passer quelques jours avec votre disciple , & honorer sa retraite

Carm. l. x.
ep. 4. si nihil.

Fffij *

AN. DE J. C. 1339. „ par votre présence : il faut donc employer des moyens
 „ plus puissans , qui vous fassent une espece de vio-
 „ lence. Ecoutez-moi ; je suis sûr que vous ne me
 „ résisterez plus.

„ Il y a ici un peuplier immense qui couvre de son
 „ ombre , non-seulement le fleuve & ses deux rives ;
 „ mais encore plusieurs arpents de terre. On assure que
 „ le Roi Robert, invité par la beauté du lieu , est venu
 „ s'y reposer pour délasser son esprit des ses grands tra-
 „ vaux. Il avoit mené avec lui *la Reine* son epouse ,
 „ qui l'emportoit sur toutes les autres Nimphes par sa
 „ beauté & la noblesse de son sang ; Clémence sa niece ,
 „ veuve d'un grand Roi ; & une suite nombreuse de per-
 „ sonnes choisies des deux sexes.

Sancia d'Arra-
 gon que Ro-
 bert épousa en
 secondes no-
 ces l'an 1305.
 De Louis
 Hutin , Roi de
 France.

„ Pendant que cette Cour brillante s'amusoit à cou-
 „ rir les prés , à chasser dans les bois , à tendre des
 „ filets aux poissons , à faire mille petits jeux sur les
 „ bords de ce fleuve ; le Roi assis sur un gazon fleuri ,
 „ à l'ombre de ce bel arbre , les yeux fixés sur la
 „ terre , paroïsoit profondément occupé.

„ Son esprit perçant , accoutumé à fouiller dans les
 „ entrailles de la terre , alloit peut-être y chercher la
 „ cause secrete & inconnue , qui produit les alterna-
 „ tives merveilleuses de cette fontaine ; tantôt pai-
 „ sible dans son antre ; tantôt bouillonnant avec force ,
 „ & se précipitant avec un fracas épouvantable.

„ Peut-être parloit-il à la fortune ; & il lui tenoit
 „ sans doute ce langage : *vous avez beau me combler de*
 „ *faveurs ; vous ne m'aveuglerez pas par vos caresses*
 „ *trompeuses : je sçais que la mort , qui me talonne , vien-*
 „ *dra bientôt m'enlever tous vos dons.*

» Peut-être méditoit-il quelque grand projet pour
 » punir ce Prince perfide , qui lui retient injustement
 » une partie de son Royaume.

AN. DE J. C.
1339.

» Quelles que fussent les pensées qui occupoient
 » cet esprit supérieur ; elles étoient certainement gran-
 » des , sublimes , & fort au-dessus du commun. Les
 » habitans de Vacluse montrent encore avec respect
 » les traces de ses pas , sur les bords du fleuve.

Le Roi de
Sicile.

» Restez à présent , si vous le pouvez , mon cher
 » maître ; mais non je vous connois bien , vous vien-
 » drez vous prosterner avec nous devant le gazon , sur
 » lequel ce grand Prince a reposé son corps ; révé-
 » rer l'arbre , qui l'a couvert de son ombre , & baiser avec
 » transport ses vestiges sacrés , pour lesquels la posté-
 » rité aura encore plus de vénération que nous.

Pour bien entendre cette lettre & tout ce qu'on va
 dire , il est nécessaire de connoître le Roi Robert dont
 Petrarque fait un si grand éloge , où la flatterie n'en-
 tre pour rien.

Robert fils de Charles II , petit fils de Charles premier,
 étoit le troisieme Roi de Naples de la maison d'Anjou.
 J'ai déjà dit qu'il fut couronné à Avignon en 1309 , la
 même année que le Pape Clément V. établit le St.
 Siege dans cette ville , dont Robert étoit Seigneur en
 qualité de Comte de Provence.

*C'étoit, dit Petrarque, le seul vrai Roi de son temps, car
 je n'appelle Roi, que celui qui régit sur lui-même. Il réunif-
 soit en lui toutes les vertus. Bon maître, bon pere, bon
 mari, Religieux par principes, guerrier par inclination,
 pacifique pour le bonheur de son peuple, il étoit le
 seul Prince, qui aimait les lettres & protégeait les sça-*

Ver. memor.
l. 1. cap. 1. &
alibi passim.

AN. DE J. C. 1339. vans. Il les accueilloit avec bonté , écoutoit avec plaisir la lecture de leurs ouvrages , & les encourageoit par ses applaudissemens.

Il aimoit à communiquer ce qu'il scavoit , & ne rougissoit pas d'apprendre même dans sa vieillesse ce qu'il ne scavoit pas. Un de ses mots favoris étoit , qu'on n'acquiert la sagesse qu'à force d'enseigner & d'apprendre. Les caprices de la fortune dont il éprouva alternativement les faveurs & les rigueurs , la fainéantise de son siècle & le mépris qu'on y témoignoit pour les sciences ; rien ne pût le dégoûter de l'étude. Au milieu des plus grandes affaires , dans le tumulte de la guerre , jour & nuit , il vouloit toujours des livres auprès de lui.

Il devint par ce moyen Philosophe , Théologien , Mathématicien , Astronome , Médecin même (a) : il scavoit d'ailleurs fort bien l'histoire & les belles-lettres ; en un mot il étoit versé dans toutes les sciences , peut-être plus qu'il ne convenoit à un Roi.

Boccace , qu'on verra bientôt en grande liaison avec Petrarque , étant allé fort jeune à Naples , avant d'avoir fait tous ces ouvrages qui l'ont rendu célèbre , reçut de ce Prince l'accueil le plus favorable ; & il le connoissoit bien quand il disoit de lui : *c'est le Roi le plus scavant qu'on ait vû depuis Salomon*. Tout le monde pensoit à-peu-près de même (b).

(a) Fu Roberto il piu favio vè ch'è fosse trà christiani già facinque cento anni , si di senno naturale si di scienza come grandissimo maestro in theologia , e sommo filosofo , dolce signore , & amorevole , di tutte le virtù dotato. Vill. l. 12. cap. 9.

Clarus Philosophus , medicinæ Præceptor egregius , atque inter cæteros ejus temporis insignis Theologus. Bocc.

de geneal. deor. l. 14. cap. 11.

(b) Ut à Salomone citra regum nullum doctorem mortales agnoverint. Ibid. l. 14. cap. 9.

Talemque se Regem fecit quod post Salomonem nullum Regem doctiorem aut sapientiore prædicat constans opinio plurimorum. Fons memor. p. 5. l. 1.

Son application à observer le cours des astres , le fit tomber dans l'écueil de l'astrologie judiciaire , qui étoit la manie de son siecle. Croyant avoir découvert par ses observations astrologiques , que Philippe de Valois son cousin feroit battu en quelque lieu qu'il combattît contre Edouard Roi d'Angleterre , il lui conseilla d'éviter de donner bataille. Philippe suivit son conseil en 1338 , & s'en trouva bien. La perte de la bataille de Créci en 1346 , justifia le pronostic de Robert.

AN. DE J. C.
1339.

L'Auteur de la nouvelle histoire des Rois des deux Siciles , attribuoit cette prédiction à la sagacité de ce Prince , qui , instruit des forces réciproques des deux Rois , de la différence de leur génie , de leur caractère , & de tout ce qui peut influer sur les événemens de la guerre , en tiroit des conséquences justes , qu'on prenoit pour des prédictions. Le tour feroit bon , s'il n'étoit pas constant que Robert , ainsi que le Pere Denis , croyoit de bonne foi lire dans les astres les événemens futurs.

D'Egly hist.
des Rois des
deux Siciles.
T. 1. f. 49.2

Ce Prince fit un voyage en Provence en 1319 ; & il y resta jusqu'en 1324 , faisant sa principale résidence à Avignon auprès du Pape Jean XXII , qui lui devoit son élévation , & avoit beaucoup de déférence pour lui. Il avoit mené avec lui la Reine Sanche d'Arragon , fille de Jacques Roi de Majorque qu'il avoit épousée en secondes noces l'an 1305 , après avoir perdu Yolande d'Arragon , cousine de Sanche.

Il trouva à Avignon la Reine Clémence , fille de Charles Martel Roi de Hongrie son frere aîné , & veuve de Louis le Hutin Roi de France , avec qui elle n'avoit vécu qu'un an (a).

(a) Louis le Hutin veuf de Marguerite, fille de Robert Duc de Bourgogne qu'il avoit fait étrangler pour | adultere, épousa en 1315. Clémence niece de Robert.

AN. DE J. C.
1339.

Robert son oncle l'avoit élevée, & l'aimoit beaucoup ; il lui avoit donné , rendez-vous dans cette ville , où cette Princeſſe ſe rendit en 1318 ; & n'y trouvant pas le Roi ſon oncle , retenu par le ſiege de Genes , elle alla par le conſeil du Pape^r attendre ſon arrivée à Aix , dans le Couvent des Religieuſes de St. Dominique.

M. de la Bâtie
toujours mal-
heureux place
ce voyage en
1338.

C'eſt avec ces deux Reines que le Roi Robert fit le voyage à la fontaine de Vacluſe , dont Petrarque parle dans ſon Epître en vers au Pere Denis ; cette lettre eſt pleine d'images poétiques & d'alluſions à la fable. On y reconnoît des efforts extraordinaires pour briller , dont je découvrirai bientôt le véritable motif.

Il y a apparence que le Pere Denis ſe rendit à cette invitation , & qu'il alla à Vacluſe. Petrarque nous l'a laiffé ignorer ; mais il eſt certain que le tour étoit adroit ; il prenoit par l'endroit le plus ſenſible ce Religieux , qui avoit un attachement & une vénération ſingulière pour le Roi Robert ; leur union commencée à Avignon , & fondée ſur un grand rapport de goûts & de

Studiorum
ſumma con-
formitas. Fam.
l. 4. ep. 2.

connoiſſances , avoit été entretenue depuis par un commerce de lettres , où les plus grandes queſtions étoient agitées.

Malheureusement pour Petrarque le Pere Denis empreſſé de ſe rendre dans ſa patrie , fit peu de ſéjour à Avignon. Ce Religieux trouva la ville de Florence plus agitée que jamais par ces mouvemens inteſtins dont j'ai parlé. La nobleſſe & le peuple ſe diſputoient toujours les rênes du gouvernement ; ce qui occaſionnoit des troubles fréquens & des mutations continuelles.

D'ailleurs le 7. Juillet de cette année , il y eut une éclipse du ſoleil dans le ſigne du cancer ; ce qui
n'arrive ,

n'arrive, dit Villani, *qu'une fois dans cent ans, & annonce des grandes calamités suivant les anciens Astrologues* (a). AN. DE J. C.
1339.

Les Astrologues ne se trompoient pas au moins dans cette occasion : le tonnerre tomba plusieurs fois à Florence cette année & fit beaucoup de mal. Il y eut mortalité & famine ; le bled monta à un prix excessif.

Tout cela détermina le Pere Denis à se rendre aux invitations du Roi Robert, qui le pressoit depuis longtemps de venir finir ses jours auprès de lui. Ce Religieux étoit certainement à Naples le 11 Octobre de cette année, puisqu'il conste par acte public qu'il reçut ce jour-là la donation de quelques maisons pour la fondation d'un Couvent & d'une Eglise à Carbonara qui est un fauxbourg de Naples. Il disoit, *que le bruit des troubles de la Toscane avoient banni la paix de son ame* (b). Le Roi le reçut à bras ouverts & lui donna un logement dans son Palais pour être plus à portée de jouir de lui. Gandolphi de
200. script.
augustin.
Celano notiz.
di nap. giorn. 1.

Dans les premières conversations que le Pere Denis eut avec ce Prince, il lui parla de Petrarque, comme d'un homme qu'il aimoit & qu'il estimoit beaucoup. Robert connoissoit Petrarque de réputation : l'éloge que lui en fit le Pere Denis, augmenta la bonne opinion qu'il avoit déjà conçue de lui, & le détermina à lui écrire.

Il est fâcheux que la lettre de ce Prince ne soit pas parvenue jusqu'à nous ; je ne doute pas qu'elle ne ré-

(a) Nota secondo che scrivono gli antichi dottori di stologia, ogni scurazione del sole nel cancro che viene quasi di cento anni una volta, & di grande significazione di mali à venire al secolo . . . significò in Firenze fame e mortalità grande. Vill. l. 11. cap. 99.

(b) Interni hominis pacem tuscanarum rerum fragor impulerat, uti sæpè querebatur. Fam. l. 4. ep. 2.

AN. DE J. C.
1339.

pondit à l'idée que nous donnent de lui , Petrarque , Boccace , & tous les Historiens contemporains.

Clémence
veuve de Louis
Hutin.

Il avoit perdu , il y avoit environ onze ans , cette niece qu'il aimoit tant , & avec qui j'ai dit , qu'il alla voir la fontaine de Vauchuse , pendant le séjour qu'il fit à Avignon : cette Princesse mourut à Paris dans le mois d'Octobre 1328 (a) : *grande perte* , dit Villani : *c'étoit une Reine pleine de vertu & de mérite*. Un de nos Auteurs de ce temps-là en fait un portrait charmant dans son vieux style dont la naïveté donne aux portraits un air de vérité qui séduit (b). Robert avoit fait l'épigramme de cette aimable Princesse ; il l'envoyoit à Petrarque pour lui en demander son avis ; & il prenoit de-là occasion de déplorer en Philosophe chrétien les misères de la vie humaine & la nécessité de la mort , contre laquelle on ne peut trouver de consolation que dans les espérances que donne l'immortalité de l'ame.

Il est aisé de concevoir quelle fut la joie de Petrarque lorsqu'il reçut cette marque de bonté d'un Prince , dont il avoit conçu depuis long-temps la plus haute idée , & dont il desiroit passionnément de mériter le suffrage & la bienveillance. Voici la réponse qu'il lui fit.

Fam. l. 4. ep. 3.

» Un éclat inconnu est venu éblouir mes yeux. Je ne
» sçais ce que je dois admirer le plus dans la lettre que

(a) Onde fu gran dannagio comê
di favia e di val. me donna e reina
Vill. l. 10. cap. 596.

(b) C'étoit une Princesse de belle
& courtoise maniere , qui , quoique
souveraine , humblement envers tous
se déportoit , sage en parole comme
en fait , digne enfin du beau nom de
Clémence ; car moult débonnaire

étoit... Cette Princesse étant sur mer
pour aller trouver son mari. dit au mi-
lien d'une tempête : biau Sire Dieu
garde que ta gent ne soit ensevelie sous
les eaux , ou s'il te faut une victime ,
épargne ceux que ma fortune expose
à la fureur des ondes , & cohreure-toi
de ma mort. Godefroi de Paris , Mss.
B. R.

„ j'ai reçue : la justesse & la majesté des pensées , ou
 „ les graces du style. Je n'imaginois pas que l'esprit hu- AN. DE J. C.
1339.
 „ main pût rendre ses idées sur un si grand sujet avec
 „ tant de force , d'agrément & de précision. Le com-
 „ mencement de votre lettre , où vous peignez si vive-
 „ ment les malheurs de la condition humaine , avoit
 „ fait tant d'impression sur moi , que je me repentois
 „ presque d'être venu au monde ; mais la même main
 „ qui a fait la plaie , se hâte de la guérir. Ce que vous dites
 „ ensuite de l'immortalité de l'ame , a relevé mon esprit
 „ abattu : j'ai senti une espece de joie d'être né mortel.
 „ Après avoir brisé les liens qui tiennent notre ame
 „ captive , & dépouillé cette tunique grossiere , qui
 „ nous couvre , n'est-ce pas un grand bonheur de nous
 „ revêtir de la robe immortelle , qui rendra ensuite nos
 „ corps éclatans & incorruptibles ? Cette espérance
 „ que la foi nous donne , a été inconnue aux Philosophes
 „ payens ; mais ils ont senti que l'ame ne devoit pas
 „ mourir. Pherecide est le premier parmi eux , qui ait
 „ soutenu cette vérité : Epicure , le seul qui l'ait niée.
 „ De Pherecide , elle passa à Pithagore ; de Pithagore ,
 „ à Socrate , & ensuite à Platon , qui composa sur cela
 „ un traité , dont Caton d'Utique fit usage pour se pré-
 „ parer à la mort. Cicéron a établi ce dogme dans ses
 „ Tusculanes , son septieme livre de la R. P. , ses trai-
 „ tés de l'amitié & de la vieillesse , & par-tout ailleurs.
 „ Mais à qui est-ce que je dis tout cela ? insensé que
 „ je suis ! non-seulement au plus grand des Rois , mais
 „ au Roi des Philosophes. Daignez me pardonner ,
 „ grand Prince , si me laissant emporter par la chaleur
 „ du discours , j'ai cherché à confirmer par des témoi-

G g g ij

AN. DE J. C.
1339.

„ gnages étrangers , une vérité qui se soutient par elle-
„ même , & qui me fait soupirer après ce jour que les
„ hommes redoutent tant.

„ J'envie le sort de cette niece , dont vous avez daigné
„ m'envoyer l'építaphe. Enlevée à la fleur de son âge ,
„ & de sa beauté ; universellement regrettée dans le Ro-
„ yaume qui l'a vue naître , & dans celui qui avoit le
„ bonheur de la posséder , elle me paroît heureuse ,
„ non-seulement parce qu'elle jouit des délices d'une
„ vie éternelle , mais parce que vous avez rendu son
„ nom immortel par votre éloge. Comment oseroit-on
„ dire qu'elle est morte , cette Princesse , que Dieu
„ fait vivre dans le Ciel , & le Roi Robert sur la terre ?
„ Y a-t'il rien de plus glorieux que cette double vie ?
„ quel bonheur de devoir l'une & l'autre à tout ce
„ qu'il y a de plus grand sur la terre & dans le Ciel ?
„ Votre építaphe fera passer la mémoire de votre niece
„ à la postérité avec la vôtre : elle vivra toujours avec
„ vous & les hommes les plus illustres de tous les siècles.
„ Combien de gens diront d'elle ce qu'Alexandre disoit
„ d'Achille ? *qu'il est heureux d'être chanté par un si grand*
„ *Poëte.*

„ Mais je crains de vous ennuyer par une lettre trop
„ longue : l'élégante briéveté de la vôtre m'avertit de
„ finir. Je prie le Seigneur de conserver une tête pré-
„ cieuse également couronnée des lauriers de Mars &
„ de ceux d'Apollon. *A Vaucluse le 26. Décembre.*

Ad fontem Sor-
gie 7. cal. jan.
M. R.

On voit par cette lettre qui paroîtra peut-être un peu
alambiquée , que Petrarque faisoit tout ce qu'il pouvoit
pour donner au Roi Robert une grande idée de son esprit
& de son sçavoir. On va voir quelles étoient ses vues.

Il venoit d'apprendre par la voix publique , que le Pere Denis avoit quitté Florence pour aller s'établir à Naples ; il en fut ravi, persuadé que cet ami travailleroit à lui procurer l'estime & la bienveillance du Roi ; & il connut par la lettre du Prince , qu'il avoit eu raison de s'en flatter.

AN. DE J. C.
1339-1340.

Il reçut peu de temps après une lettre du Pere Denis , qui lui rendoit compte de son voyage à Naples , des motifs qui l'avoient déterminé à le faire , des bontés dont le Roi le combloit , & de la tranquillité dont il jouissoit à l'ombre de ses aîles. Ce Religieux invitoit Petrarque à quitter le séjour d'Avignon pour aller goûter avec lui les douceurs de ce repos.

Je ne doute pas que la lettre du Pere Denis , & son invitation n'ait donné lieu au Sonnet suivant , qui a causé tant d'embarras aux Commentateurs Italiens. Ils ont débité sur cela à l'ordinaire toute sorte d'extravagances, jusqu'à dire que Jesus-Christ est cet ami dont Petrarque parle.



AN. DE J. C.
1339-1340.

SONNET LIX.

*IO son sì fianco sotto 'l fascio antico
Belle mie colpe , e dell' usanza ria ;
Ch' i' temo forte di mancar tra via ,
Edi cader in man del mio nemico.
Ben venne 'a dilivrar mi un grande
amico
Per somma , ed ineffabil cortesia.
Poi volò fuor della veduta mia ,
Sì , ch' a mirarlo indarno m' affatico :
Ma la sua voce ancor quaggiù rim-
bomba :
O voi che travagliate , ecco il cam-
mino :
Venite a me , se 'l passò altri non ferra ,
Qual grazia , qual amore , o qual
desidero ,
Mi darà penna in guisa di colomba ;
Ch' i' mi riposi , e levimi da terra ?*

Quis dabit
mihi pennas si-
cut columba
& volabo & re-
quiescam. Ps.
54.

*G*émissant sous le poids de cent pé-
chés commis ,
Et dans les fers d'une chaîne cou-
pable ;
Que je crains de tomber , sous ce
poids qui m'accable ,
Au pouvoir de mes ennemis
Le modèle des vrais amis
Vient pour me délivrer. O bienfait
ineffable !
Mais je ne le vois plus , en vain j'ouvre
les yeux.
Sa voix du moins se fait entendre.
O vous , dit-il , qui souffrez dans ces
lieux !
Quittez si vous pouvez un séjour odieux.
Venez à moi ; voilà la route qu'il faut
prendre.
Que je voudrois avoir , des ailes
pour m'y rendre ,
Et goûter avec lui le repos , dans les
cieux ?

Voici un extrait de la réponse de Petrarque au Pere
Denis : elle m'a paru un peu trop longue pour la tra-
duire toute entière.

Fam. l. 4. ep. 2. „ Depuis que votre voix a cessé de frapper mes
„ oreilles , elles n'ont rien oui , qui m'ait fait plus de plai-
„ sir , que le bruit qui se répandit à Avignon , que
„ vous étiez allé à Naples auprès du Roi Robert. Rien
„ ne contribue autant selon moi à l'agrément & à la
„ tranquillité de la vie , que le commerce & la con-
„ versation des Grands Hommes. Vous entendez ce
„ que je veux dire ; mais je vais parler plus clairement.
„ Cicéron disoit , *qu'y a-t-il de plus grand dans la Gerce*

„ que *Thémistocle* ! & moi je dis avec plus de confiance
 „ encore : qu'y a-t-il de plus grand , non-seulement dans
 „ l'Italie, mais même dans toute l'Europe, que le Roi Robert ?

AM. DE J. C.
 1342.

„ Quand son idée se présente à moi , je ne suis point
 „ ébloui par l'éclat de sa couronne ; sa puissance ne m'en
 „ impose pas ; c'est son esprit , ce sont ses mœurs que
 „ j'admire.

„ Les Rois sont plus rares qu'on ne pense. On verroit
 „ moins de sceptres & de couronnes , s'il n'y avoit que
 „ les vrais Rois qui les portassent. C'est une folie de
 „ donner ce nom à des hommes esclaves de leurs pas-
 „ sions , qui ne savent pas régner sur eux-mêmes , &
 „ qui , par leur manière de vivre , ressemblent plus à la
 „ bête , qu'à l'homme.

„ A mon gré , Robert est le seul qui porte à juste
 „ titre le nom de Roi. Il nous a prouvé par mille traits
 „ de patience & de modération , qu'il savoit régner
 „ sur lui-même.

„ Ce Prince vous a appelé auprès de lui ; vous vous
 „ y êtes rendu. Une parfaite conformité d'études & de
 „ goûts vous lie ensemble : cela est tout simple. Si je
 „ parlois à tout autre que vous , je dirois que le Roi ne
 „ pouvoit se procurer une plus grande douceur , au mi-
 „ lieu des embarras de la royauté.

„ Pour vous qui cherchiez la paix intérieure de l'ame
 „ dont les troubles de la Toscane ne vous permettoient
 „ pas de jouir , vous la trouverez où vous êtes , plus
 „ que par-tout ailleurs ; lorsque j'ai appris premièrement
 „ par le bruit public , ensuite par votre lettre , que vous
 „ aviez quitté Florence pour Naples , j'ai dit d'abord :

AN. DE J. C.
1340.

„ que le Pere Denis est heureux ! il va mener une vie
 „ tranquille ! Mon parti est pris ; je vous suivrai de près :
 „ vous sçavez que j'aspire au laurier poétique. Tout
 „ bien examiné , je ne veux le devoir qu'au Roi Robert.
 „ Si je suis assez heureux pour qu'il m'appelle à lui ,
 „ j'y volerai. S'il ne m'appelle pas je feindrai d'avoir
 „ oui dire , qu'il me desire : je prendrai dans ce sens ,
 „ dont elles sont susceptibles , quelques expressions
 „ d'une lettre , qu'il a daigné m'écrire , *quoique je*
 „ *n'eus pas l'honneur d'être connu de lui.* Je viens de ré-
 „ pondre à cette lettre , sur un ton bien foible & bien
 „ inégal. Ebloui par le style sublime de ce grand Prince ,
 „ j'ai senti qu'il m'étoit impossible de monter ma lyre
 „ si haut. *A Vacluse le 4. Janvier.*

Valle Clausd.
non. jan. M.R.

Toutes ces lettres prouvent l'empressement de Petrarque pour s'acquérir l'estime & les bonnes grâces du Roi Robert : il y avoit long-temps qu'il desiroit de s'attacher à ce Prince : il avoit été tenté plusieurs fois d'aller à Naples se mettre sous sa protection , & il se repentit souvent de n'avoir pas succombé à cette tentation. *Que la ville de Naples est heureuse !* écrivoit-il un jour à son ami Thomas de Messine , *elle possède le seul Roi capable de juger de l'esprit & de tout ce qui est de son ressort : les autres Rois ne peuvent juger que des ragouts & du vol des oiseaux : le Roi Robert est l'honneur de notre siècle. Tous ceux qui se sentent quelque talent , doivent recourir à lui. Il n'y a pas un moment à perdre , le Ciel peut l'enlever à la terre ; je veux me hâter d'aller lui consacrer mes talents & mes études , je suis fâché de n'avoir pas pris ce parti plutôt ; & je tâcherai de réparer*

réparer le temps perdu par mon ardeur à cultiver les bontés de ce Prince (a).

AN. DE J. C.
1340.

Ce desir ardent que Petrarque témoigne dans ces lettres d'aller se présenter au Roi de Naples & de déployer devant lui ses talens , avoit une fin ultérieure. Il paroît par sa lettre au Pere Denis qu'il pensoit alors très-sérieusement à décorer son front du laurier poétique ; ancien usage aboli depuis long-temps , & qu'il vouloit faire revivre : il y avoit pensé dès sa plus tendre jeunesse , regardant cette couronne comme le plus grand honneur , la distinction la plus flatteuse que pût recevoir un Poète (b).

De tout temps le laurier avoit été la récompense de la valeur , du mérite & des talens. Virgile fait remonter jusqu'à Enée l'usage d'en ceindre le front des Vainqueurs (c) ; on en couronnoit ceux qui remportoient le prix aux jeux pythiens.

Les Romains adopterent de bonne heure cet usage. Dans les triomphes les Généraux le portoient non-seulement au tour de la tête ; mais encore à la main (d) , comme on voit par les médailles. Les couriers chargés de porter la nouvelle d'une victoire en couvroient la pointe de leur javeline ; les lettres du Général & la poupe des

*Madrisio dell'
alloro e suoi
vari usi presso
gli antichi. Rac-
colta di Calo-
giera, c. 4.*

(a) *Fortuna ta neapolis ubi ingeniorum ac studiorum æquissimus extimator habitat quæ unicum sæculi nostri decus sortita es ad te confugiat quisquis ingenio fudit . . . nostri Reges de saporibus epularum, de volatu avium judicare possunt ; de ingeniis non possunt . . . quod ad me attinet currere propositum est ut omnia mea studia in istum conferam . . . cursu corrigam tarditatem. Fam. l. 1. ep. 1.*

(b) *Poeticum illud decus animum à pluribus annis excitavit. Ed. bas. f. 358.*

(c) *Sic fatus cingit viridanti tempora lauro ,*

Et primum ante omnes victorem appellat Acestem. Æneid. l. 5

(d) *Ex ea triumphans Cæsar laurum in manu tenuit , coronamque capite gessit , ac deinde Imperatores Cæsares cuncti. Plin. l. 15. c. 10.*

AN. DE J. C.
1340.

vaisseaux victorieux , qui venoient les annoncer , en étoient ornées.

Le laurier étant consacré à Appollon qui est le Dieu de la poésie , il étoit tout simple qu'on en couronnât les Poètes comme les Vainqueurs (a). L'Abbé du Resnel soutient que cet usage étoit presque aussi ancien que la poésie ; c'est le faire remonter bien haut. Scaliger dit qu'il ne commença que du temps de l'Empereur Domitien ; mais il ne parle sans doute que de la cérémonie qui se faisoit aux jeux capitolins ; espece de combats établis par l'Empereur Domitien , où la couronne étoit le prix qu'on donnoit à celui dont les poésies l'avoient emporté sur celles de ses concurrents.

Cet usage finit , dit-on , sous le règne de Théodose ; on prétend que Claudien fut le dernier Poète couronné, les jeux capitolins ayant été abolis alors comme un reste de superstition du paganisme (b). Après la mort de cet Empereur , la poésie , enveloppée avec tous les beaux arts dans les ruines de Rome , ne jeta plus que de foibles étincelles incapables de dissiper les ténèbres épaisses dont la terre étoit couverte.

La passion de Petrarque pour Laure rendit encore plus vif le desir qu'il avoit conçu de bonne heure d'être couronné de laurier , j'ai déjà parlé de cette foiblesse qui n'étoit fondée que sur un rapport de nom. Tout laurier étoit pour lui une image , une représentation

(a) Petrarque fait dire par Ennius à Scipion dans son Afrique. L. 9.

Trouvez bon que nous participions avec vous à l'honneur de la couronne. Si la gloire appartient aux talens de l'esprit comme à ceux de la guerre , il est juste que les Poètes ceignent leur front de laurier comme les Héros. Cet

arbre annonce aux uns & aux autres l'immortalité par cette verdure perpétuelle , qui en est le Symbole. Laureæ restat adhuc , &c. Afr. L. 9.

(b) Les jeux capitolins établis par Domitien ne tombèrent entièrement qu'avec l'Empire Romain. Du Resnel, mém. de l'acad. t. 13. f. 134.

de Laure ; il ne pouvoit voir cet arbre , sans ressentir une émotion à-peu-près semblable à celle que lui cau-
 soit la vue de cette beauté adorée. Qu'on se rappelle l'effet que fit sur lui la rencontre d'un laurier sur les bords de la mer de Toscane.

AN. DE J. C.
1340.

Sonn. 50. Del
mar Thirreno.

L'amour & la gloire , les deux seuls ressorts capables de remuer le cœur de Petrarque , concoururent à lui faire surmonter tous les obstacles qui s'opposèrent au desir ardent qu'il avoit de recevoir la couronne au Capitole. Il nous a laissé ignorer en quoi consistoient ces obstacles ; mais on comprend aisément qu'il ne devoit pas être facile de faire revivre , un usage aboli depuis plus de mille ans , dans une ville agitée par des troubles intestins , & dans un siècle , où les hommes , plongés dans la fainéantise & dans l'ignorance , regardoient la poésie comme un art frivole.

Petrarque se contente de nous dire , que ces obstacles étoient si forts que quand il fut venu à bout de les vaincre , il ne pouvoit se les rappeler sans frémir (a). Il est certain que son application à l'étude , les ouvrages qu'il composa , les voyages qu'il entreprit , son empressement à connoître tous ceux qui se distinguoient dans les lettres , son attention à entretenir un commerce littéraire avec eux , tout étoit rapporté à cette vue.

Enfin le moment arriva où il devoit parvenir au comble de ses vœux : & je ne sçais , si la façon dont il obtint ce qu'il desiroit avec tant d'ardeur , n'est pas plus flatteuse que la chose même.

a) Ad quam adipiscendam quanto cum labore perveneris , tecum ipse recogitans , perhorrescis. Ed. bas. f. 358.

AN. DE J. C.
1340.

Ed. bas. r. 3. f. 3.
On comptoit
les heures alors
depuis la poin-
te du jour.

Le 23. Août de cette année , étant à Vacluse oc-
cupé de Laure & de son Poëme de l'Afrique ; à la troi-
sieme heure du jour , c'est-à-dire vers les neuf heures
du matin , il reçut une lettre du Sénat Romain , qui
l'invitoit avec les instances les plus fortes à aller à
Rome recevoir la couronne. Le même jour à la dixieme
heure , c'est-à-dire vers les quatre heures après-midi ,
il vit arriver un courier qui lui portoit une lettre de
Robert de Bardi Chancelier de l'Université de Paris ,
dans laquelle ce compatriote , cet ami , rassemblait les
motifs les plus capables de le déterminer à donner la pré-
férence à la ville de Paris pour cette cérémonie (a).

Voilà le plus beau jour de la vie de Petrarque : il fut
flatté au-delà de toute expression d'une concurrence
aussi honorable pour lui. Les deux plus grandes villes
du monde sembloient se disputer la gloire de le cou-
ronner. Il faut l'avouer ; rien de plus flatteur , & de
plus capable d'enivrer un Poëte.

Dans les premiers momens de son yvresse , Petrar-
que ne sçachant quel parti prendre , écrivit à Avi-
gnon au Cardinal Colonne pour le prier de déterminer
son ame flottante ; & comme ce qui venoit de lui arri-
ver , lui paroissoit incroyable à lui-même , il crut de-
voir prendre la précaution de lui envoyer les deux
missives qu'il avoit reçues de Paris & de Rome avec
leurs sceaux (b).

(a) On a dit que ce courier lui
portoit aussi une lettre du Roi ;
mais cela n'est pas vrai. Petrarque
n'auroit pas manqué de le dire ,
dans sa lettre au Cardinal Colonne.

(b) Dans l'édition de Basle, cette
lettre est adressée à Thomas de
Messine; c'est un erreur. Dans un bon
Mss. de la Bibl. R. l'adresse est à

Jean Colonne , & cela s'accorde avec
ce que dit Petrarque dans son Epître
à la postérité. *Super quâ consilium
Joannis de Columnâ Cardinalis per
litteras expeti ; erat enim adeo vicinus
ut cum sero sibi scripsissem die altero
ante horam tertiam responsum ejus ac-
ciperem.* Epist. ad post.

„ Qui auroit pu deviner , lui dit-il , que pareille
 „ chose m'arriveroit au milieu de mes rochers ? Je sçais AN. DE J. C. 1340.
 „ qu'il n'y a rien de solide dans ce monde , & que nous Ed. bas. t. 3. f. 3. Ancipiti.
 „ courons après des ombres ; mais je ne puis m'empê-
 „ cher de comparer ma situation à celle de Syphax le
 „ plus puissant Roi d'Afrique , qui reçut aussi dans le mê-
 „ me temps des Ambassadeurs de Rome & de Carthage
 „ qui se disputoient son alliance. Mon amour propre me
 „ fait saisir dans ce rapport d'événemens plusieurs avan-
 „ tages que j'ai sur ce Prince. Il ne pouvoit attribuer qu'à
 „ sa puissance & à ses richesses l'empressement de deux
 „ villes rivales , & moi je ne le dois qu'à mon esprit &
 „ à mes talens. Les Ambassadeurs trouverent le Roi
 „ assis sur un Trône couvert d'or & de pierreries ;
 „ j'étois dans les bois le matin , lorsque j'ai reçu l'inv-
 „ tation de Rome , le courier de Paris m'a trouvé le
 „ soir dans les prés : on demandoit à Syphax des se-
 „ cours , on m'offre des honneurs. Je vous avoue que je
 „ ne sçais à qui donner la préférence : des motifs puis-
 „ sans font flotter mon ame entre les deux partis.
 „ A Paris il n'y a jamais eu de Poëte couronné ; je
 „ serois le premier ; cette nouveauté me pique , & me
 „ porte de ce côté-là ; mais la vénération que j'ai pour
 „ Rome , où les plus grands Poëtes ont été couronnés ,
 „ fait pencher la balance de l'autre côté. Je regarde cette
 „ grande ville comme ma patrie , & à ce titre je crois de-
 „ voir lui donner la préférence. A Paris c'est l'amitié seule
 „ qui m'attire. Voici encore un puissant motif qui me sol-
 „ licite en faveur de Rome , cette ville est voisine de Na-
 „ ples , je ne connois personne plus capable que le Roi
 „ Robert de porter un jugement sain sur mon esprit.

AN. DE J. G.
1340.
„ Vous voyez mon embarras , & la perplexité de
„ mon ame , qui ne peut se déterminer elle-même. Je
„ crains que la joie ne me fasse prendre un mauvais
„ parti. Daignez m'éclairer & me décider. A qui
„ puis-je mieux m'adresser qu'à vous ? Vous êtes mon
„ pilote , mon appui & ma gloire. *A Vaucluse , ce 23.*

10. cal. sept.
ad vesperam
M. R.
„ *Adât sur le soir.*

Cette date
manque dans
l'éd. de Bâle.
Il est aisé de comprendre en lisant cette lettre que
l'ame de Petrarque n'étoit pas dans un parfait équilibre,
& que la balance penchoit du côté de Rome. La ré-
ponse du Cardinal fut conforme à sa façon de penser ;
notre Poëte en le consultant devoit s'y attendre. Aussi
ne tarda-t'il pas à lui écrire une seconde lettre , où il
lui dit :

Ibid. ép. 1.
Même erreur
pour l'adresse.
„ Je reçois avec reconnoissance & j'embrasse avec
„ plaisir le conseil que vous me donnez : il est digne de
„ vous & ne sçauroit m'être suspect. Vous aimez votre
„ patrie ; mais vous aimez encore plus la vérité. J'irai
„ où vous m'ordonnez d'aller. Si quelqu'un s'avise de
„ blâmer le parti que je vais prendre , je ferai valoir
„ mes raisons : si elles ne persuadent pas , je dirai que
„ que vous me l'avez conseillé : je me ferai un bou-
„ clier de votre nom ; il me mettra à l'abri de tous les
„ coups qu'on pourroit me porter.

Le bruit se répandit que Robert de Bardi se défiant
un peu du succès de sa lettre , alloit venir lui-même
pour déterminer son ami à donner la préférence à
Paris.

„ Si cela arrive , dit Petrarque au Cardinal : comment
„ ferai - je ? le moyen de résister à une si grande mar-
„ que d'amitié ? & si je puis faire entendre raison à

« mon ami Robert , comment me justifier vis-à-vis
 « d'une ville comme Paris de la préférence donnée à
 « une autre ville sur elle ? *À Vaucluse, le 10. Septembre.*

AN. DE J. C.
1340.

Ad fontem Sor-
gia 4. id. sep-
tembris. M. R.
La date man-
que. Ed. bas.

Robert de Bardine vint pas ; Petrarque libre de suivre son penchant se détermina à aller à Rome au commencement du printemps orner son front de cette couronne, après laquelle il soupiroit depuis si long-temps ; mais comme il n'avoit pas assez bonne opinion de ses ouvrages , pour penser qu'ils le rendissent digne de recevoir un si grand honneur , il se mit dans la tête qu'il lui convenoit de subir un examen que personne n'exigeoit d'un homme dont la réputation étoit établie sur de si bons titres.

On a vu par sa lettre au Cardinal Colonne , qu'il croyoit devoir cette espece d'hommage littéraire au Roi de Naples. Peut-être espéroit-il que le suffrage de ce Prince , qui régnoit , pour ainsi dire , dans la république des lettres , entraîneroit le reste de l'Europe , & feroit taire l'envie qui commençoit déjà à se déchaîner contre lui.

Il lui demanda la permission d'aller se présenter à son tribunal pour subir cet examen. Le Prince fut flatté d'une préférence , qu'on lui donnoit sur tous les gens de lettres de son siècle , quoiqu'il la méritât par tant de titres (a).

La joie de Petrarque auroit été complete , s'il avoit pu se flatter de trouver encore à Rome l'Evêque de Lombès , qu'il y avoit laissé en 1337. , & de l'avoir pour témoin de sa gloire : mais ce Prélat qui n'étoit

(a) Mirum in modum exhilaratus est forsan cogitans honorem quem peterem gloriâ suâ non vacare. *Ep. ad post.*

AN. DE J. C.
1340.

resté dans cette ville que pour rétablir la paix dans sa famille , & éteindre le feu de la discorde dont sa patrie étoit embrasée , n'eut pas plutôt réussi dans son projet , que l'impatience le prit de retourner dans son église , privée depuis sept ans de la présence de son Pasteur. Son ame sans cesse occupée à peser ses devoirs , se déterminoit toujours du côté où la balance penchoit.

Vers la fin de cette année il partit de Rome pour aller à Lombès reprendre l'exercice de ses fonctions épiscopales. Il seroit difficile d'exprimer qu'elle fut la douleur des Romains , lorsqu'ils virent qu'ils alloient être privés de cet Ange tutélaire , qui venoit de rétablir l'union & la tranquillité parmi eux , après avoir préservé plusieurs fois leur ville de l'incendie & du pillage (a).

Ce digne Prélat étoit si pressé d'aller revoir les ouailles que la providence lui avoit confiées dans un pays barbare , qu'il ne fit que passer à Avignon , & ne s'y arrêta qu'un instant pour embrasser son frere le Cardinal (b). Il paroît que Petrarque n'eut pas même le plaisir de le voir : il étoit sans doute à Vaucluse , & ne fut pas averti de son passage.

Quelque temps avant de partir de Rome , l'Evêque lui avoit écrit pour lui demander quelle étoit la situation de son ame , & ce qu'il avoit fait depuis leur séparation. La réponse de Petrarque à cette lettre est en vers latins : elle mérite d'être lue : c'est-là que

*Carm. l. 1.
ep. 5. Quid faciam.*

(a) Septennio in patriam exacto eâ pietate animique constantiâ, ut reliquiarum suarum illum unicum servatorem Roma recognoscit , & quod non tota in cineres corruerit se

debere fatetur.

(b) Desertæ sedis viduitatem miseratus non amplius substitit quam ut [fratri] supremum ave simul & vale dixerit. *Fam. l. 4. ep. 6*

j'ai

j'ai pris tout ce que j'ai dit sur l'état du cœur de Petrarque & sur la vie qu'il menoit dans sa solitude.

AN. DE J. C.
1341.

Le 16. Février 1341. Petrarque sur le point de partir pour l'Italie (a) , écrivit cette lettre à l'Evêque de Lombès.

„ Ce n'est pas d'aujourd'hui que je commence à
 „ éprouver les rigueurs de la fortune : elle ne se con-
 „ tente pas de nous attaquer , elle nous sépare de peur
 „ que nous ne nous servions d'appui l'un à l'autre dans
 „ nos malheurs. Persuadée que vous seul pouviez me
 „ guérir de cette passion qui me tourmentoit , elle
 „ imagina les prétextes les plus spécieux pour vous en-
 „ lever à moi. Lorsque je revenois d'Allemagne , je ne
 „ vous trouvai plus à Avignon , vous qui étiez le seul
 „ remède à mes maux , vous veniez de partir pour
 „ notre commune patrie. J'enviois à Rome le bonheur
 „ qu'elle avoit de vous posséder , & à vous le plaisir
 „ d'être dans une ville , que je brûlois d'impatience de
 „ voir. La fortune opposa une forte digue à l'ardeur , qui
 „ m'y portoit à double titre. Elle m'a tenu pendant
 „ quelques années séparé de vous , ce qui est pour moi
 „ une espece d'exil : privé de votre présence qui fait
 „ toute ma joie , ces années m'ont paru des siècles.
 „ Enfin je vins à bout de surmonter mille obstacles ,
 „ qui m'auroient retenu si je vous eusse moins aimé.
 „ Les rigueurs de l'hyver , les agitations de la mer
 „ (vous sçavez combien je la crains) , les périls de la
 „ guerre ne m'empêcherent pas d'aller vous chercher.

Ed. bas. t. 3.
f. 4. fortune
insidias.
L'adresse est
encore à Tho-
mas de Mes-
sine.

(a) M. de la Bâtie le fait partir à la fin de Mars ou au commencement d'Avril. Il est rare qu'il fixe avec justesse les époques des évènements de la vie de Petrarque.

AN. DE J. C.
1341.

» Je n'envifageois que vous dans ce voyage ; & quand
» je vous vis , j'oubliai tout ce que j'avois fouffert.

» A présent je vais à Rome pour une cérémonie ,
» où j'aurois befoin de vous qui êtes toute ma gloire ,
» & vous voilà dans le fond de la Gascogne : mais je
» veux du moins que vous y foyez présent en esprit.
» Apprenez donc que je vais dans cette grande ville
» orner mon front de la couronne Delphique , qui étoit
» autrefois l'objet des vœux les plus empreffés des
» Poëtes & des Conquérons , mais qu'on ignore ou
» qu'on méprife à présent. Vous fçavez tout ce que
» j'ai fait pour y parvenir ; je vous en ai parlé fouvent.
» Deux grandes villes me l'ont offerte. Rome , la capi-
» tale du monde & la Reine des villes ; Paris , la nour-
» rice des bons esprits , qui s'appliquent à l'étude.
» Après une mûre délibération , j'ai fuivi le confeil que
» m'a donné votre frere le Cardinal , & je pars aujour-
» d'hui pour aller recevoir la couronne fur les cendres
» de ces grands hommes , dont Rome s'en orgueilleit ,
» & fur le même théâtre où ils ont fait briller leur esprit.
» J'irai d'abord à Naples rendre mes hommages au Roi
» Robert ; de-là je me rendrai tout de fuite à Rome ,
» & fi je ne me trompe , la cérémonie fe fera au Ca-
» pitole le 8. Avril.

» Vous me direz peut-être : pourquoi cette ardeur ,
» ce travail , cette fatigue ? à quoi tout cela aboutit-il ?
» s'agit-il de devenir plus fçavant , plus vertueux ? non !
» Cette couronne ne fervira qu'à vous mettre en spec-
» tacle , & par conféquent vous expofer aux traits de
» l'envie. La fcience & la vertu font-elles des oifeaux
» à qui il faille des branches d'arbres pour faire leur nid ?

» Quel usage voulez-vous donc faire de ces feuilles
 » de laurier dont vous allez ceindre votre front ? A tou-
 » tes ces questions je me contenterai de répondre avec
 » le plus sage des Hébreux : *vanité des vanités, tout n'est*
 » *que vanité*. Telles sont les mœurs des hommes.
 » Portez-vous bien & soyez-moi favorable. *A Avignon,*
 » ce 16. Février.

AN. DE J. C.
1341.

Avenione 15.
cal. martis. M.
R.

Après avoir écrit cette lettre , Petrarque partit pour
 Marseille. La crainte qu'il avoit de la mer , ne l'empê-
 cha pas de s'embarquer pour être plutôt à Naples , où
 il arriva vers le milieu de Mars.

Beccadelli
dit qu'il s'em-
barqua à Mar-
seille. D'autres
à Aiguemortes.

Son premier soin fut d'aller faire sa cour au Monar-
 que , dont il étoit venu subir le jugement. Robert apprit
 avec grand plaisir l'arrivée de Petrarque (a). Il étoit
 empressé de connoître cet homme célèbre , dont il avoit
 si souvent entendu parler , dont le peu qu'il avoit vu
 lui avoit fait concevoir la plus haute idée. Il lui sçavoit
 bon gré d'être venu de si loin pour se soumettre à son
 examen. Ce Prince étoit plus flatté des hommages
 qu'on rendoit à son esprit & à son sçavoir , que de
 ceux qu'il ne devoit qu'à sa couronne.

Aussi fit-il à Petrarque l'accueil le plus distingué en
 présence de toute sa cour ; il eut plusieurs conférences
 avec lui , qui lui firent connoître que la renommée &
 les amis de notre Poète ne lui en avoient pas imposé. Pe-
 trarque de son côté admira la profondeur de l'esprit du
 Prince , & la variété de ses connoissances : il seroit à desi-
 rer, que nous eussions un détail exact de ces conférences ;
 rien ne seroit plus propre à nous faire connoître le ton

Post innume-
ras collationes
variis de rebus.
Ep. ad prst.

(a) Lætus fuit adventu meo , ut qui de me grande magis quam verum
 aliquid audivisset. Ed. bas. f. 406.

AN. DE J. C.
1341.

de l'esprit & l'état des sciences dans ce siècle. Je ne puis que rassembler ce que j'ai trouvé épars çà & là dans les œuvres de Petrarque.

En allant de Naples à Pouzol, il faut traverser une montagne qu'on appelle Pausilipe; pour éviter de monter & de descendre cette montagne, on l'a creusée; & on y a pratiqué un chemin long d'environ un mille, & assez large pour que deux voitures puissent y passer commodément. On donne à ce passage le nom de *grotte de Naples*, *grotte de Pouzol*. Une très-ancienne tradition attribue ce grand ouvrage à Coccejus (a) fameux Architecte du temps d'Auguste; elle n'est fondée sur aucun Auteur ancien. Strabon dit seulement qu'il *fit la grotte qui alloit de Cumes au lac d'Averne*. Voilà peut-être la source de la tradition qui lui donne aussi celle de Pouzol.

Strabon parle de cette grotte: elle existoit donc déjà du temps de Tibere: & il y a lieu de croire, qu'elle étoit creusée long-temps avant l'Empire d'Auguste. Quelques Auteurs Napolitains disent, que les Grecs entreprirent ce grand ouvrage pour aller plus aisément de Cumes & de Pouzol à Naples, & que l'Architecte Coccejus ne fit que le réparer & l'amplifier.

Laur. schra-
derus. Monum.
Ital. f. 251.

Un Auteur moderne assure que la montagne fut percée dans 15 jours, & que Coccejus y fit travailler 100000 Esclaves: mais on voit bien qu'il seroit diffi-

(a) Il paroît par une ancienne inscription rapportée par Summonte, *hist. di nap. t. 1. f. 6.*, que Coccejus fut l'Architecte d'un temple à Pouzol que Calpurnius dédia à Auguste; c'est à présent la Cathédrale de Pouzol.

Tacite & Ciceron parlent de ce Calpurnius. Par une vue singulière, le Pere Giannetasi le fait Architecte de la grotte de Pouzol. *Hist. neap. t. 1. f. 6.* On croit que ce Coccejus pouvoit être un des ancêtres de l'Empereur Coccejus Nerva.

cile d'employer plus de 100 personnes à la fois à un travail de cette espèce. M. Addisson dans son voyage d'Italie plein de recherches curieuses & de réflexions très-sensées, conjecture, que le premier dessein de ceux qui travaillèrent à la grotte fut de tirer des pierres du mont Pausilipe pour construire la ville & les môles de Naples, qu'ensuite ils imaginèrent de faire le chemin, en perçant la montagne jusqu'au bout; ils trouvoient en cela un double avantage. Cette conjecture est fondée sur ce qu'on ne voit autour du mont Pausilipe aucun amas de pierres. Que feroient donc devenues celles qu'on en tira en le creusant, si elles n'avoient pas servi à bâtir Naples?

A l'entrée de cette grotte du côté de Naples, on trouve à main gauche un ancien monument qu'on croit être le tombeau de Virgile (a).

(a) Les Napolitains disent que ce monument fut érigé dans la maison de campagne de Virgile qui étoit près de celle de Ciceron. Silius Italicus possédoit l'une & l'autre. *Celano giorn. 9.*

Voluit sua ossa Augustus Neapolim transferri ubi diu vixerat. Translata igitur jussu Augusti ejus ossa Neapolim fuere, sepultaque viâ pureo landi in ira lapidem secundum. Donatus gramm. vita Virg.

Boccace & quelques Autens ont placé le tombeau de Virgile à la sortie de la grotte du côté de Pouzol, sans aucune espèce de fondement: d'autres dans l'ancien chemin de Naples à Pouzol, avant que la montagne fut percée.

Cluvier a imaginé de le placer de l'autre côté de Naples en allant au mont Vésuve. Son opinion est fondée sur ces vers de Stace à Marcellus.

Geniale secutus

Littus, ubi ausonio se condidit hospita portu

Parthenope, tenues ignavo pollice cordas

Pulso, maroneique sedens in margine templi

Sumo animum, & magni tumulis accanto magistri.

Hæc ego Chalcidicis ad te, Marcellæ, sonabam.

Littoribus, fractas ubi Vesbius eggerit iras. Silv. l. 4.

» Je chante assis sur les bords du temple de Virgile & du tombeau de mon maître, du côté où le Vésuve jette ses flammes.

Il me paroît clair, que par cette description poétique, Stace n'a voulu désigner que la ville de Naples où il étoit, lorsqu'il écrivit ces vers à Marcellus. Il n'y a pas d'apparence qu'il alla les écrire au pied du Vésuve.

AN. DE J. C.
1341.

AN. DE J.C.
1341.

Ce grand Poëte aimoit beaucoup le séjour de Naples à cause de la douceur du climat & de l'aménité des champs. Il avoit une maison de campagne que Jean Barrili plaçoit entre le mont Paufilipe & Pouzol ; il y fit ses Géorgiques , une partie de son Enéide , & il desira d'y être enterré. Il mourut à Brindes. Ses os furent portés à Naples par ordre d'Auguste , & placés dans le chemin de Naples à Pouzol.

On prétend qu'un laurier crût de lui-même autour de ce monument , & y fleurit pendant plusieurs siècles. Celano dit que cet arbre fut détruit en 1668. , par un peuplier qui se détacha de la montagne.

Petrarque croit que cette position du tombeau de Virgile a donné lieu à l'ancienne tradition des Napolitains qui veulent que ce grand Poëte ait fait la grotte par la force de ses enchantemens. La double signification du mot latin *carmen* , qui se prend également pour *vers* & *enchantement* , a sans doute contribué à accréditer cette fable. Elle étoit si bien établie , dans le temps que Petrarque étoit à Naples , qu'il n'y auroit pas eu de sûreté à l'attaquer. Il semble , dit-il , que la renommée ne sçauroit louer les grands hommes , qu'en mêlant des fables aux louanges qu'elle leur donne.

Le peuple napolitain n'est pas encore tout-à-fait revenu de cette idée extravagante. *Virgile est plus connu à Naples* , dit Mr. Addisson , *par ses sortilèges & par la construction de la grotte , que par l'Enéide.*

Le Roi Robert pensa qu'il convenoit de mener Pe-

Je suis étonné , qu'un homme comme Mr. Addisson ait adopté une opinion appuyée sur un si léger fondement.

It is certain this poet was bury'd at

napelis ; but j think it is almost as certain that his tomb stood on the other side of the town , which looks towards Vesuvio. Addisson , remarks on several parts of Italy , f. 130.

trarque à ce monument antique , où l'on croit , que sont renfermées les cendres du Prince des Poëtes latins. Il y alla , ayant à sa suite une grande partie de ses courtisans. Lorsqu'ils furent arrivés à la grotte , ce Prince adressant la parole à Petrarque , lui demanda ce qu'il pensoit de cette excavation , & s'il ne croyoit pas , comme tout le monde , que Virgile l'avoit faite par la force de ses enchantemens (a).

AN. DE J. C.
1341.

Cette question embarrassa un moment Petrarque , qui craignoit de déplaire aux grands Seigneurs de Naples , en attaquant une tradition sacrée parmi eux ; mais plein de confiance en la bonté du Roi , qui lui avoit tendu ce petit piège pour s'amuser , il répondit en riant : *je sçavois bien que Virgile étoit Poëte ; mais j'ignorois qu'il fut sorcier : d'ailleurs je vois ici les traces du fer.*

Giov. viii.
chron. di nap.
l. 1. cap. 30.

Robert approuva cette réponse par un mouvement de tête ; il reconnut dans la pierre les vestiges du fer , & convint qu'il n'y avoit rien dans cette excavation qui sentit le sortilège.

Cette pierre
est douce & ab-
sée à tailler.

Petrarque , en voyant la grotte , se rappella ce qu'en dit Seneque dans une lettre où il raconte à Lucile un voyage qu'il fit de Bayes à Naples ; *c'est une espece de prison : rien de si long & de si obscur. Les soupiraux qu'on y a pratiqués , ne servent qu'à faire voir les ténèbres. Mais quand même la lumière pourroit y pénétrer , la poussière empêcheroit d'en jouir. Comme elle n'a point*

(a) Tarcagnota , Lodi di napoli , dit que Virgile étoit Consul de Naples , lorsque Coccejus fit creuser la montagne. Quelle fable !

AN. DE J. C. d'issues pour sortir , elle retombe sur ceux qui la font
1341. lever (a).

Petrarque s'accorde avec Seneque dans la description qu'il en donne. « Les avenues de cette grotte , dit-il , sont » étroites & obscures. Il y régné toujours une nuit affreu- » se ; mais au milieu des plus épaisses ténèbres , ce chemin » est tellement sacré & inviolable , que les brigands » même & les scélérats l'ont toujours respecté ; & » (s'il en faut croire la voix du peuple) il est inoui » qu'il s'y soit jamais commis aucun crime.

La grotte est plus claire , plus haute & plus large à présent. Le Roi Alphonse Iy fit travailler. Don Pedre de Toledé, Vice-Roi sous l'Empereur Charles-Quint , acheva de la mettre dans l'état où elle est ; & voulant remédier à l'inconvénient de la poussière , dont Seneque s'étoit plaint , il la fit paver de pierres larges comme celles des rues de Naples.

On ne fera peut-être pas fâché de trouver ici ce que dit du tombeau de Virgile le Duc de Guise dans les mémoires qu'il nous a donnés , qui contiennent la relation de son entreprise romanesque sur la ville de Naples.

*Mém. du Duc
de Guise l. 3.*

» Le tombeau de Virgile est de marbre blanc fait en » petit dome sur le haut duquel de temps immémorial » un laurier a pris racine dans le marbre , sans qu'il y » ait aucune terre pour le conserver ; un vieux même » qui y étoit , étant mort depuis quelques années , la

(a) Nihil illo carcere longius , nihil illis faucibus obscurius , quæ nobis prestant non ut per tenebras videamus , sed ut ipsas. Cæterum etiam si locus haberet lumen , pul- vis auferret : in aperto quoquæ res	gravis & molesta , quid illuc ubi in se volutatur , & cum sine ullo spiramento sit inclusus , in ipsos à quibus excitatus est , recidit. <i>Seneca</i> , <i>ep. 58.</i>
--	---

» nature

» nature en a repoussé un nouveau , semblant vouloir
 » éterniser la mémoire de ce grand homme par le pro-
 » dige de ce laurier dont les branches ont servi de
 » tout temps à couronner les grands Poètes aussi-bien
 » que les victorieux.

AN. DE J. C.
1341.

Robert fut curieux de voir le poëme de l'Afrique qui faisoit déjà beaucoup de bruit , quoiqu'il ne fût qu'ébauché. Petrarque ne pouvoit se résoudre à confier un ouvrage informe aux oreilles délicates de ce Prince ; mais comment résister aux prières d'un tel Roi ? elles avoient plus de force que ses ordres. Le Poëte en lut quelques chants , quoiqu'ils n'eussent pas encore reçu la lime ; Robert en fut enchanté , & marqua quelque desir que le poëme lui fût dédié , lorsqu'il paroîtroit au grand jour (a). Petrarque n'eut pas de peine à s'y engager ; & il a tenu parole au Prince , même après sa mort : chose assez rare ; mais qui est-ce qui méritoit plus que le Roi Robert des hommages de toute espèce ?

On fera peut-être étonné de voir un Prince si éclairé faire tant de cas d'un ouvrage dont personne ne pourroit à présent soutenir la lecture , & dont on verra rougir Petrarque lui-même , & se repentir de l'avoir entrepris. Cet étonnement cessera , lorsqu'on saura que Robert ayant donné toute son application aux sciences , avoit toujours négligé la poésie qu'il regardoit comme un art frivole. Virgile même n'étoit à ses yeux qu'un faiseur de fables , dont tout le mérite consistoit dans la diction. Il suivoit en cela le préjugé de son siècle.

(a) Precibus quas . . . fundere dignatus est illicet acquievimus ut africanam sibi Scipioni denique nostro diceremus. Ed. bas. f. 460.

AN. DE J. C.
1341.

Dans une conférence publique Petrarque lui fit con-
noître la noblesse de l'art poétique , son utilité , son
objet , & la différence qu'il y avoit entre les différens
genres de poésie : ensuite il lui développa les mysteres
renfermés dans les poëmes de Virgile ; enfin il l'entre-
tint des propriétés du laurier , dont on couronnoit les
Poëtes.

Le Roi surpris de tout ce qu'il venoit d'entendre ,
dit à Petrarque : *si j'avois sçu dans ma jeunesse tout ce
que vous venez de me dire , j'aurois consacré à la poésie
une bonne partie du temps que je donne à l'étude (a).*

Bocc. geneal.
deor. l. 14.
cap. 21.

Boccace nous raconte qu'étant allé à Naples après
le voyage de Petrarque , le Roi Robert qui l'honoroit de
sa bienveillance , lui dit : *je suis fâché d'avoir connu si
tard les beautés de la poésie , & le mérite de Virgile :
je n'aurois jamais cru , que , sous l'écorce frivole des fic-
tions poétiques , on pût renfermer des idées si sublimes.*

Degli, hist. des
Rois des 2. Si-
ciles, t. 1. f. 492.

Roma 1642. fol.

Hist. di poes.
volg t. 2. f. 137.
Il prétend que
ces vers sont
de Grazivolo
del Bambagi-
voli.

Plusieurs Auteurs prétendent que son grand âge ne
l'empêcha pas de s'appliquer à la poésie , qu'il rassem-
bla dans sa bibliotheque les ouvrages des meilleurs
Poëtes , & qu'il fit même en langue vulgaire quelques
vers sur les vertus morales qu'Ubal dini a fait imprimer
sous son nom ; mais Crescimbeni a fort bien prouvé que
ces vers ne sont pas de lui. (On trouva sans doute le
manuscrit parmi ses papiers après sa mort).

Dans une autre conférence ils parlerent des Histo-
riens , de Tite-Live sur-tout ; " il est bien fâcheux , dit

(a) Cum quædam de arte poetica
ac de proposito , & differentiis poe-
tarum , de quibus ipsius laureæ proprie-
tatibus dixissem aures ejus animum-
que tangentia multis audientibus ,
hæc mihi tribuere dignatus ut asse-

reret non parvam temporis sui par-
tem poeticis studiis se impensurum
fuisse , si quæ ex me audierat ab-
ineunte ætate cognovisset. Ed. bas.
f. 406.

» Petrarque , qu'il nous reste si peu de chose de cette
 » histoire romaine faite avec tant de soin , écrite avec
 » tant de majesté , qui comprenoit dans 140 livres
 » tous les événemens de Rome depuis sa naissance jus-
 » qu'à l'Empire d'Auguste. Elle est divisée en 14 Déca-
 » des ; je ne crois pas Tite-Live auteur de cette divi-
 » sion ; mais , quoi qu'il en soit , c'est une honte pour
 » notre siècle qu'on n'en connoisse que trois (a). Je
 » voudrois être mauvais Prophète ; mais j'ose prédire ,
 » que si les mœurs ne changent , l'ignorance & la pa-
 » resse enseveliront dans les ténèbres de l'oubli l'hif-
 » toire de Tite-Live & les vers de Virgile ; chose dont
 » ne put venir à bout le plus cruel des tyrans (b).

AN. DE J. C.
1341.

Ed. bas. f. 307.

Sigonius dit
qu'il y en avoit
142.

Robert exhorta Petrarque à se donner toute sorte de
mouvemens pour trouver au moins la seconde Décade.
Notre Poète n'épargna rien pour cela , & il ne put
réussir (c).

Les conversations publiques & particulieres du Roi
Robert avec Petrarque lui avoient donné la plus haute
idée de son esprit & de son sçavoir. Il n'en falloit pas
davantage ; mais ce Prince pour donner plus de poids
à son suffrage crut devoir procéder à un examen en
forme : il marqua un jour pour cela , dans lequel il
tint le candidat depuis midi jusqu'au soir , lui faisant
des questions sur toute sorte de matieres , qui n'avoient

(a) Caligula fit tous ses efforts
pour bannir Tite-Live & Virgile de
toutes les bibliothèques. *Virgilii &
Titi-Livii scripta & imagines parum
absuit quin ex omnibus bibliothecis
amoverit.* Suet. vita Calig.

(b) Centum & quadraginta duos
rerum romanarum libros edidisse te

novimus ; quanto studio , quantis
laboribus vix triginta ex omnibus
superfunt. *Epist. Petr. Titc-Livio.*

(a) Secundam decadem ego , hor-
tante Roberto Siciliæ Rege , summâ,
sed inefficaci diligentia quæsi. *Ed.
bas. f. 397.*

AN. DE J. C.
1341.

même aucun rapport à la poésie : ce jour n'ayant pas suffi , l'examen fut continué les deux jours suivans. Ensuite Robert , après avoir fait un grand éloge de Petrarque , déclara solennellement en présence de toute sa cour , qu'il méritoit la couronne poétique (a) ; & il lui fit expédier des lettres-patentes , par lesquelles il certifioit qu'après un examen sévère de plusieurs jours , il le jugeoit digne de recevoir cet honneur au capitoie.

Robert auroit bien voulu en faire lui-même la cérémonie à Naples ; il le proposa à Petrarque & daigna même s'abaisser jusqu'à l'en prier. La position de notre Poète auroit été bien délicate , s'il avoit eu à faire à tout autre Prince. Les Rois veulent être obéis : & comment Petrarque auroit-il pu refuser une grace si légère à un grand Roi qui le combloit de ses bontés ? Ne devoit-il pas craindre que ce Prince ne fût choqué d'un refus aussi déplacé ? D'un autre côté comment lui accorder ce qu'il demandoit ? N'auroit-il pas été ridicule de donner à la ville de Naples une préférence sur Rome , qu'on avoit refusée à la ville de Paris ? les amis qu'il avoit dans cette dernière ville n'en auroient-ils pas été blessés avec raison ?

La bonté de Robert & son équité enhardirent Petrarque à lui découvrir sa passion pour Rome , & tous les motifs qui l'avoient déterminé à recevoir la couronne sur le même théâtre où Virgile , Horace & tant d'autres

(a) Certum deputavit diem , & à meridie ad vesperam me tenuit , & quoniam crescente materiâ breve tempus apparuit duobus proximis diebus idem fecit. Sic triduo excussâ ignorantia meâ , die tertio me dignum laureâ judicavit. *Ep. ad post.*

*Me tanto dignatus honore.
Ut procerum primis ad regia testâ
vocatis
Plurima nostrarum caneret præconia
rerum ,
Vera utinam , &c. Carm. l. 2. ep. 10.*

Poètes du premier ordre avoient été couronnés avant lui. Ce Prince eut la complaisance d'entrer dans sa façon de penser, & de recevoir ses excuses. Pour mettre le comble à ses bontés, il lui témoigna le regret qu'il avoit de ce que son âge avancé ne lui permettoit pas d'aller lui-même à Rome mettre la couronne sur sa tête, lui répétant plusieurs fois que *la Majesté Royale n'étoit pas un obstacle, qui l'eût arrêté (a)*.

AN. DE J. C.
1341.

Ne pouvant pas y aller lui-même, il nomma Jean Barrili un de ses principaux courtisans, pour le représenter dans cette occasion.

Boccace dit que c'étoit un *homme de grand esprit*. Il faisoit des vers avec facilité : Petrarque le compare à Ovide. Il étoit de bonne maison ; sa famille avoit été comblée de biens & d'honneurs par le Roi Charles I, & il étoit lui-même favori du Roi Robert.

Magni spiritus. Bocc.
gen. deor. l. 14.
c. 19.

Petrarque peu de temps avant son départ de Naples eut une conversation avec le Roi qui prouve mieux que tout ce qu'on pourroit dire le goût de ce Prince pour les lettres, & le cas qu'il en faisoit. Il demanda à Petrarque, pourquoi il avoit pensé si tard à venir le voir.

Ed. bas. f. 405.

„ Grand Roi! lui répondit notre Poète; il y a long-temps
„ que je le desirois, mais la fortune s'y est toujours opposée; j'avoue à ma honte que les périls sur mer & sur terre m'ont effrayé. La conversation étant tombée ensuite sur Philippe de Valois Roi de France, Robert dit à Petrarque : n'avez-vous jamais été à sa cour ? Je n'en ai pas même été tenté, répondit Petrarque. Pourquoi donc, dit le Prince en souriant : c'est, reprit-il,

(a) Nisi ætas non sineret nequaquam Regia Majestas venisset. Ed. bas. t. 3. f. 1.

AN. DE J. C.
1341.

» parce qu'il me semble qu'un homme comme moi ne
 » peut être qu'un personnage inutile & importun à un Roi
 » ignorant. J'aime mieux vivre dans une honnête médio-
 » crité , que d'aller traîner mon corps dans une cour , où
 » personne ne parle ma langue. Il m'est revenu , dit le
 » Roi , que le fils aîné de Philippe aime assez l'étude. Je
 » l'ai oui dire aussi , repliqua Petrarque , mais cela ne
 » plaît pas au pere: on prétend même qu'il regarde comme
 » ses ennemis les precepteurs de son fils , mais c'est un
 » fait que je ne voudrois pas garantir. A ces mots Ro-
 » bert fut saisi d'horreur & d'indignation : après un court
 » silence pendant lequel il avoit les yeux baissés , il s'écria
 » en levant la tête. *Telle est la vie des hommes & la*
 » *différence des goûts ! Pour moi je jure que les lettres me*
 » *sont plus cheres que ma couronne , & s'il falloit renoncer*
 » *à l'un ou à l'autre , j'arracherois bien vite mon dia-*
 » *dême (a).*

Lorsque Petrarque alla prendre congé du Roi , ce Prince , après lui avoir fait promettre qu'il reviendrait bientôt le voir , se dépouilla de la robe qu'il portoit ce jour-là , & lui en fit présent , en lui disant , qu'il vouloit qu'il en fût revêtu le jour de son couronnement. Enfin pour se l'attacher par toute sorte de liens , il lui fit expédier un brevet d'Aumônier ordinaire. Il est daté du 2.

Piec. justif. Avril ; on le trouvera parmi les pieces justificatives.

n. 16.

Giannone ,
hist. di nap.

Les charges d'Aumônier du Roi étoient fort briguées à cause des privileges qui y étoient attachés , dont les principaux étoient l'exemption des décimes pour les bé-

(a) Sic est vita hominum ; sic sunt num ; & , si alterutro carendum sit ,
 judicia , & studia , & voluntates æquanimus me diademate , quam
 variæ At ego juro dulciores & multo litteris cariturum. *Ibid.*
 cariores mihi litteras esse quam reg-

néfices qu'on possédoit , & dispense d'y résider quand ils demandoient résidence.

AN. DE J. C.
1341.

Il y avoit dans ce temps à Naples un homme extrêmement sçavant , dont Boccace fait un grand éloge. C'est Paul de Perouse , qui avoit été long-temps Garde de la bibliothèque du Roi Robert. Comme il étoit fort curieux , & plein de connoissances en tout genre , il avoit rassemblé par ordre de son maître , un grand nombre de livres étrangers d'histoire & de poésie.

La recherche qu'il faisoit de ces livres, l'avoit beaucoup lié avec Barlaam , ce sçavant Grec dont j'ai parlé. Ce fut par son moyen qu'il tira de la Grece tous les livres qu'il ne trouvoit pas parmi les Latins.

Il avoit composé un ouvrage immense , intitulé *Collec-
tions* , plein d'une érudition très-variée. On y trouvoit rassemblé tout ce qui avoit été dit par les Grecs & par les Latins sur les divinités du paganisme. Barlaam avoit beaucoup aidé Paul de Perouse à la composition de ce livre qui fut perdu à sa mort avec plusieurs autres par la faute de Biella sa veuve , femme très-impudique , s'il en faut croire Boccace, qui n'entre pas dans un plus grand détail sur la façon dont ces livres furent perdus (a) , & sur ce personnage qui est peu connu , parce qu'il ne nous est rien resté de lui. Il est étonnant que Petrarque n'en dise rien. Je parlerai bientôt des connoissances qu'il fit à Naples dans ce premier voyage.

(a) Quem librum Biellæ impudicæ | perditum comperi. Bocc. de geneal.
conjugis crimine eo defuncto cum | deor. l. 15. cap. 6.
pluribus aliis ex libris ejusdem de-

Fin du second Livre.

